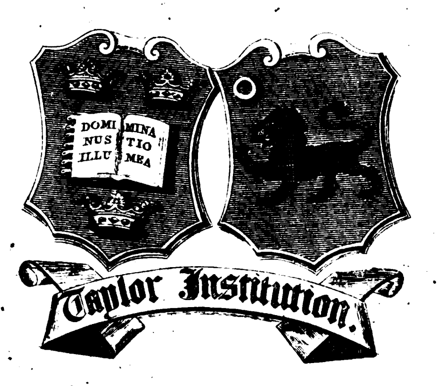



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS.

On trouvera des exemplaires complets de cet ouvrage, dans les trois formats, chez ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23, à Paris.

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS;

FORMANT LA CONTINUATION OU TROISIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE PUBLIÉ, SOUS CE NOM, PAR LES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.

TOME DIXIÈME.

PARIS,
AMBROISE DUPONT ET Cie., LIBRAIRES,
RUE VIVIENNE, No. 16.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, No. 39.
1826.

CONTINUATION

DE

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES.

AMÉRIQUE.

SUITE DE LA CHRONOLOGIE HISTORIQUE DE L'AMÉRIQUE.

CONTINUATION DE LA CALIFORNIE ET DE LA CÔTE DU NORD-OUEST.

1775. *Expédition de Bruno Heceta, de don Juan de Ayala et don Juan de la Bodega y Quadra, en* 1775. Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, désirant obtenir des renseignements plus exacts sur la côte nord-ouest de l'Amérique, donna ordre d'équiper à cet effet la corvette *Santiago*, commandée par don Bruno Heceta, et la goëlette *Felicidad*, qui était aux ordres de don Juan de la Bodega, lieutenant de vaisseau. L'expédition mit à la voile de San Blas, le 16 mars 1775, et reconnut l'île de *Socorro*, que le pilote don Francisco Maurelle prit pour celle de Santo-Tomé, qui avait été découverte par Grijalva. Les deux capitaines, s'approchant ensuite de la terre ferme, sous le parallèle de 40°, et longeant la côte, arrivèrent à une baie, ou port, qui avait environ trois milles de circuit, situé par latitude 41° 7′, et par longitude O. 117° 58′ de Cadix, et auquel ils donnèrent le nom de *Trinidad*. De là, ils remirent en mer, et poussèrent jusqu'au 48° de latitude, sans pouvoir toutefois examiner les côtes. Ils entrèrent dans un golfe qu'ils appelèrent

los Martyres, lat. 47° 24′, et long. O. de Cadix 118° 10′, de ce que sept hommes qui étaient allés à terre pour chercher de l'eau, y avaient été massacrés par les Indiens. Le commandant descendit dans le pays, et en prit possession en présence de quelques naturels. La corvette, qui s'était séparée de la goëlette, côtoya vers Monterey ; elle découvrit la terre, le 10 août, par le 49° 30′, et, revenant sur ses pas, elle explora ensuite la côte jusqu'au 44° 4′ de latitude nord. Heceta reconnut, à l'ouest de San Blas, une vaste baie, lat. 46° 9′, long. O. de Cadix 120° 30′, dont il ne put examiner le fond (1), et, près du cap *Look-Out* de Vancouver, par le 45° 30′, trois petites îles, qu'il nomma *Las Tres Marias*. Le tems devenant nébuleux et obscur, il se trouva dans l'impossibilité de continuer ses découvertes, et rentra à Monterey le 29 août.

Bodega, qui avait remis à la mer peu de tems après, s'approcha de nouveau de la côte, le 15 août, dans la latitude 56° 8′, et le lendemain il reconnut une baie ou bras de mer, et de hautes montagnes, dont le sommet était couvert de neige. Il distingua parmi celles-ci celle de San Jacinto, la plus élevée, qui est située sur un cap remarquable, nommé Engaño ou Trompeur, par latitude N. 57° 2′, et longitude O. de Cadix 129° 40′. Cette montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, et d'où il s'échappe des torrents qui courent se précipiter dans la mer, offre une des plus belles perspectives qu'il soit possible de voir. Le 17, il découvrit le port que les Espagnols nomment *Guadalupe*, par lat. 57° 11′, et entra dans le golfe de *Los Remedios*, par 57° 20′, d'où il ne put apercevoir ni plage ni plaine, attendu que les montagnes dominent la côte presque perpendiculairement. Le 19, il rencontra, à l'embouchure d'une rivière, plusieurs canots montés par des hommes et des femmes, qui se présentèrent d'abord sans armes et sous les dehors de l'amitié. Toutefois, ayant peu après donné des signes d'hostilité, on fit sur eux une décharge d'armes à feu qui les dispersa. Bodega sortit de cette rivière le 21 août, et se trouva, le jour suivant, par le 57° 58′ de latitude; mais un vent de N.-O., et les ravages que le scorbut fesait dans son équipage, l'obligèrent de retourner à Monterey. Il résolut d'examiner la côte voisine à la distance d'un mille, pour en fixer la situation, corriger

(1) *L'Entrée de Heceta*, ou *Rio de la Columbia*.

« les erreurs graves et nombreuses qui se trouvent sur la carte de Bellin », publiée en 1766, et d'explorer l'entrée qu'on a supposée avoir été découverte par l'amiral Fontes. Le 24, il se trouva par latitude N. 55° 17'. Il doubla un cap, le *cabò de San Bartolomé*, et entra dans un golfe, où il découvrit vers le nord un bras de mer, dont il ne put apercevoir l'extrémité. Il donna à cette baie le nom d'entrée de *Bucareli*, en l'honneur du vice-roi du Mexique. Le sol des côtes adjacentes paraissait fertile. La nuit était claire et la température douce, à cause de sept volcans situés entre les montagnes de neige, qui, par leurs flammes, éclairaient et tempéraient l'atmosphère. Après avoir donné à ses malades le tems de se rétablir, et faire provision d'eau douce et de bois, don Juan partit pour reconnaître une grande île, qu'il nomma *San Carlos*, longea le cap San Agustin, découvrit, sous le parallèle du 56°, le golfe qu'il appela *del Principe*, et examina la côte qui s'étend vers le N.-O.; mais, comme il se trouvait arrêté par des vents contraires, sur une côte sauvage et sans fonds, et que le scorbut s'était de nouveau déclaré à son bord, Bodega ne pouvant plus continuer ses *découvertes* vers le nord, prit la direction du sud, et, le 11 septembre, se trouvant par latitude 53° 54', il aperçut la terre à la distance de 8 ou 9 lieues. Vers le 49°, il s'en approcha d'un mille, et côtoya ensuite vers le 46° 20', où les vents du sud et du sud-est l'arrêtèrent quelque tems. Le 24, étant arrivé par latitude 45° 27', il releva la côte avec soin, surtout celle qui est comprise entre les 44° 50' et 42° 50', sans pouvoir trouver le *Rio* ou *Entrada* de Martin de Aguilar, que ce navigateur avait observé à la latitude de 43°, et qui fut depuis retrouvé par Vancouver. Le 3 octobre, il pénétra dans un golfe, à l'embouchure d'une grande rivière, qui forme un port spacieux et bien abrité, sous le 38° 18' de latitude et le 116° 50' de longitude O. de Cadix. Il le nomma *Puerto de la Bodega*. C'est le même où Drake avait autrefois jeté l'ancre, et non pas celui de San Francisco, comme on l'a prétendu. Il en sortit le 4, toucha, le 6, à Monterey, et, le 20, à San Blas (1).

(1) La relation de cette expédition fut écrite par Maurelle, pilote en second, et il en existe une traduction anglaise dans les *Miscellanies* de *Daines Barrington*, publiés à Londres en 1781. —Voyez aussi le *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*. Introd., p. 93-100.

1777. *Voyage du P. Escalante.* Le père Escalante pénétra, cette année, dans la Nouvelle-Californie, jusqu'à la rive occidentale du fleuve *Zaguananas*, non loin des montagnes de los Guacaros. Il prétend y avoir découvert un lac, nommé *Tampanagos*, qui commençait par 40° de latitude N., et qu'il avait suivi jusqu'au 42°, dans une direction N.-O.; mais que, voyant sa largeur s'augmenter, il avait jugé à propos de retourner sur ses pas. Le capitaine Pike, qui a visité le Nouveau-Mexique, en 1807, n'a pas entendu parler de ce lac, dont l'existence lui paraît fort douteuse (1).

1778. *Expédition du capitaine Cook.* Deux siècles après que le navigateur anglais Drake eut visité la côte du N.-O., le célèbre capitaine James Cook fut expédié par le gouvernement anglais pour examiner de nouveau la situation relative de l'Asie et de l'Amérique, et résoudre la grande question du passage au nord-ouest. On équipa à cet effet deux navires, la *Résolution*, aux ordres de Cook, et le *Discovery*, à ceux du capitaine *Clerke*. L'expédition arriva dans les premiers jours de mars 1778, sur la côte occidentale de l'Amérique du nord, et le 7, elle aborda, sous le 44° 33′ de latitude, et le 135° 20′ de longitude O. de Greenwich, sur la côte que l'amiral Drake avait nommée Nouvelle-Albion, en 1578. Cook reconnut les trois caps, ou pointes de terre, auxquelles il donna les noms de *Grégory* (2), *Perpetua* (3) et *Foul-Weather* ou Mauvais-Tems. Repoussé de la côte par les vents, il s'en rapprocha vers le 48° 1/4, et aperçut de loin un cap qu'il appela *Flattery*. Le 29 mars, il prit terre par 49° 36′ de latitude, et 126° 42′ de longitude ouest, et trouva un abri sûr pour ses vaisseaux dans la rade de Nootka, qu'il nomma *King George's Sound*, ou Entrée du roi Georges, ne sachant pas qu'elle avait été déjà découverte par les Espagnols. Il y séjourna jusqu'au 26 avril. Au sortir du port il fut poussé par les vents loin de la côte, qu'il regagna toutefois le 2 mai, à la latitude de 55° 20′.

---

(1) *Voyage au Nouveau-Mexique*, etc., par le major Z. M. Pike. Voyez ses observations géographiques, statistiques, etc., sur les Provinces Intérieures.

(2) M. de Fleurieu remarque que le cap Grégory, qu'il place par 43° 10′, paraît être le *Cabo blanco*, reconnu par Martin de Aguilar, en 1603.

(3) Noms tirés du calendrier.

Continuant ensuite sa route jusqu'au 57° 3', il reconnut une montagne de forme conique et un cap, qu'il appela *Mount* et *Cape Edgecumbe* (1), et une baie, à laquelle il donna le nom de *Bay of Islands*, Baie aux Iles (2). A la hauteur du 58°, il découvrit, le 3 mai, une entrée et un cap, qu'il appela *Cross Sound* et *Cross Cape*, ou entrée et cap de la Croix (3), et à environ $\frac{2}{3}$ de degré plus au nord, il aperçut un long et haut promontoire, auquel il donna le nom de *Mount-Fair-Weather*, ou montagne du Beau-Tems. En naviguant dans la direction du nord-ouest, il découvrit, vers le 60° $\frac{1}{2}$ de latitude, une montagne remarquable, qui s'élevait dans l'intérieur des terres, et qu'il appela *Mount Elie* (4), et alla mouiller dans une vaste baie, qui reçut le nom de *Sandwich-Sound* (5). Il redescendit ensuite vers le S.-O. et reconnut une rivière à laquelle on a donné, depuis la mort de Cook, le nom de *Cook's River* ou *Inlet*, rivière ou entrée de Cook. De là il passa, en longeant le promontoire américain, ou presqu'île d'*Alaska*, aux îles *Aleutiennes*, qui avaient déjà été visitées et ainsi nommées par les Russes. Il appela *Bristol Bay*, une grande baie située sur la côte de l'Amérique, et donna le nom de *Gore*, un de ses lieutenants, à l'île *Matweia* des Russes, et celui de *Clerke* aux îles connues sous le nom du lieutenant russe Synd. Il découvrit ensuite *Norton Sound*, ou l'entrée de Norton, pénétra dans le détroit de Behring, le 9 août 1779, et jeta l'ancre près d'une pointe de terre qu'il nomma *cap du Prince de Galles*. Il reconnut qu'elle était située par latitude N. 65° 46', et par longitude E. 191° 45', et qu'elle formait l'extrémité occidentale du continent américain. De là, il se rendit sur la côte orientale de l'Asie, et calcula que la distance entre les deux continents, dans la partie la plus étroite, n'excédait pas quatorze lieues. Il donna le nom d'*Icy-Cape*,

---

(1) C'est le *monte San Jacinto* et le *cabo del Engaño*, découverts par les Espagnols en 1775, et au sud desquels se trouve la baie, nommée *baya de Guadalupa* par Ayala.

(2) Le *Puerto de los Remedios*, vu par les Espagnols en 1775.

(3) Noms tirés du calendrier anglais.

(4) Le mont Élie de Behring.

(5) Appelée aujourd'hui *Prince William's Sound*, entrée du prince Guillaume.

ou cap de Glace, à la pointe septentrionale de l'Amérique, située par latitude nord 70° 29', et longitude ouest 162° 40', et celui de *Lisburn*, au cap le plus méridional de la même côte, et qui se trouve par latitude nord 68° 5', et par longitude ouest 166° 20'. Le 29 août il se rapprocha de nouveau du continent de l'Asie, et appela *Cap Nord* une pointe rocailleuse et escarpée, qui s'avance dans la mer, par latitude nord 68° 56', et longitude ouest 179° 9'.

Durant sa navigation dans l'océan Glacial, le long des côtes de l'Amérique, Cook avait eu à passer entre des montagnes de glace, et le 18 août, se trouvant à la latitude de 70° 44' et à la longitude O. de 161° 40', il avait été arrêté par une plaine de glace qui avait de dix à douze pieds d'élévation. Ces longitudes se rapportent à Greenwich.

Cette expédition eut pour résultat d'ouvrir un commerce lucratif de pelleteries, particulièrement de celles de la *loutre de mer* (1), entre les naturels de la côte du nord-ouest, les Anglais et les citoyens des États-Unis. Les pacotilles des deux navires de Cook produisirent à Macao 2,000 livres sterling, tant en espèces qu'en marchandises, bien que les deux tiers en fussent gâtés ou eussent été vendus au Kamtshatka (2).

1779. *Expédition des corvettes Princesa et Favorita.* La cour d'Espagne, voulant continuer les découvertes sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, le vice-roi don Bucareli ordonna, au mois de mai 1776, de préparer une autre expédition. En conséquence on équipa, à Guayaquil, les deux corvettes *Princesa* et *Favorita*, qui mirent à la voile de San Blas (3), le 11 février 1779, sous les ordres de don

---

(1) La loutre de mer (*mustela marina*. Linn.) a de 3 à 5 pieds de longueur. La couleur en est brune foncée, et quelquefois elle a des taches blanches sur la tête. Cet animal existe sur la côte N.-O. de l'Amérique, depuis le 30e degré de lat. jusqu'au 60e, et ne se trouve plus que rarement dans les parages du Kamtshatka et des îles Aleutiennes, où il abondait à l'arrivée des premiers pêcheurs.

(2) *A Voyage to the Pacific Ocean, by James Cook*, 3 vol. in-4°. *London*, 1784. — Pour de plus amples détails, voyez l'article des voyages aux côtes N.-E. et N.-O. de l'Amérique, etc., et ceux de l'*Australasie*, de la *Polynésie*, etc.

(3) Ces navigateurs placent ce port par lat. N. 55° 18', et long. O. 139° 15' de Paris.

Ignacio Arteaga, lieutenant de vaisseau, et de don *Juan de la Bodega y Quadra*. Leurs instructions portaient de pénétrer jusqu'au 70e. degré de latitude. Le célèbre navigateur espagnol don Francisco Antonio Maurelle accompagnait l'expédition. Ils reconnurent d'abord *las Sierras*, comprises entre les entrées *del Principe* et *del Susto*. Ils se rendirent ensuite, le 4 mai, à l'entrée de Bucareli, située, suivant Maurelle, par 55° 18′ nord, et 139° 15′ (1) ouest de Paris, et pénétrèrent par ce canal dans un vaste golfe, où ils trouvèrent un bon port qu'ils nommèrent *Puerto del Cruz*, ou port de la Croix. Maurelle fit le tour du golfe avec deux chaloupes, et en releva tous les caps, îles et baies, auxquels il donna des noms. Ce travail dura jusqu'au 12 juin. Les Indiens vinrent en foule de l'intérieur pour échanger des pelleteries contre des objets de peu de valeur.

Les Espagnols sortirent de ce port le 1er. juillet. Le 9, ils découvrirent le mont S. Élias, et, le 17, une île voisine, qu'ils nommèrent *del Carmen* (île de Kayes). Maurelle calcula qu'il se trouvait alors par latitude nord 59° 53′, et par longitude ouest de San Blas 37° 14′. Les naturels du pays lui parurent francs et généreux. Il entra dans un port, qu'il appela *Santiago*, ou Saint-Jacques, et qui est situé par latitude nord 60° 13′, dans la partie S.-O. de l'île de la Magdalena. A dix lieues au nord, il existe une baie spacieuse que le mauvais tems ne lui permit pas d'examiner (2). Maurelle en étant sorti le 28 juillet, arriva le 1er. août suivant à un groupe d'îles. Il en nomma une île de *la Regla* (3) et en prit possession au nom de son souverain.

Le 3, Maurelle aperçut une haute montagne couronnée d'un volcan. Le 7, il remit à la voile; mais les vents étant contraires, et une partie de son équipage malade, il se détermina à diriger sa route vers le cap Mendocino, où il arriva le 5 octobre. Le 15, il relâcha au port de San Francisco, d'où il reçut ordre de partir pour San Blas, à cause de la

(1) 227° E. de Greenwich, ou 135° 1/3 O. de Paris, suivant l'observation de Cook.

(2) La même que le capitaine Cook appela *Prince William's Sound*, ou entrée du prince Guillaume. Lat. 59° 8′.

(3) Une des îles stériles qui se trouvent à l'entrée de la rivière de Cook, par latitude N. 59° 8′.

guerre qui venait d'éclater entre l'Espagne et l'Angleterre. Il entra dans ce port le 21 novembre suivant (1).

1785. *Voyage de James Hanna.* La nouvelle branche de commerce qui s'ouvrait sur la côte N.-O. de l'Amérique donna lieu à plusieurs expéditions, dont les limites de cet ouvrage ne nous permettent de donner qu'un aperçu succinct.

Le capitaine James Hanna équipa un brick de soixante tonneaux dans la rivière de Canton, et fit voile de Typa, avec trente hommes d'équipage, au mois d'avril 1785. Il passa au sud du Japon, et arriva au mois d'août suivant à Nutka. Après avoir terminé sa traite il remonta au nord, vers le 51° $\frac{1}{4}$ de latitude, et découvrit *Fitzhugh Sound*, ou entrée de Fitzhugh, qui est située près de l'archipel de San Lazaro de Fuentes. Il donna à plusieurs îles qu'il rencontra le nom de *Lance*, et appela *Hervey-Lane* une partie de la côte qu'il visita, et *Sea-Otter's harbour*, ou Hâvre de la Loutre de mer, un port dans lequel il relâcha. Hanna retourna ensuite en Chine avec une riche cargaison de fourrures (2).

L'année suivante, le même capitaine entreprit un second voyage sur cette côte. Il fut moins lucratif que le premier, et ne produisit aucune nouvelle découverte.

1786. *Voyage du capitaine Peters.* Le capitaine Peters fut envoyé de Macao, au mois de juillet 1786, à bord du senau le *Lark* (l'Alouette), de deux cent vingt tonneaux, et monté de quarante hommes d'équipage, avec ordre de se rendre par le Kamtshatka à la côte N.-O. de l'Amérique, pour reconnaître les îles situées au nord du Japon. Le 20 août il arriva à *Petropavlowska;* mais, le 18 septembre, ayant remis à la mer, il fit naufrage sur les côtes de *Mednoi-Ostroff*, ou île de Cuivre, et deux personnes seulement parvinrent à se sauver.

1786. *Voyage de La Pérouse.* Ce célèbre navigateur fut envoyé par le gouvernement français pour faire un voyage

---

(1) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana;* introd., p. 100 à 102. On trouve aussi un extrait de ce voyage à la fin du tome Ier. des voyages de la Pérouse. Paris, in-4°. an V (1797).

(2) *Voyage de Portlock*, p. 3. — *Id. de Dixon*, p. 17. — *Id. de Meares*, p.

d'observation et de découverte autour du monde, pour reconnaître d'une manière exacte les côtes N.-O. de l'Amérique, et particulièrement celles comprises entre les 49° et 57° de latitude, que le capitaine Cook n'avait pu explorer à cause des vents contraires qui y régnaient. La Pérouse devait aussi s'assurer des avantages que présentait la traite des pelleteries dans ces parages. Les deux frégates, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, commandées l'une par *Jean-François-Galaup de La Pérouse*, chef d'escadre des armées navales, et l'autre par *de Langle*, partirent du port de Brest le 1er. août 1785, et arrivèrent, le 23 juin de l'année suivante, sur la côte du mont Saint-Élie de Behring, par latitude nord 60° 27', après avoir visité les îles Sandwich. Cette partie de la côte n'avait été qu'aperçue par le capitaine Cook, à l'exception néanmoins du port de Nutka, où il avait relâché. La Pérouse y découvrit un beau port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens; il le nomma *Port des Français*. Il avait de trois à quatre lieues d'enfoncement, et était situé à trente-trois lieues au N.-O. de celui de Los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles, à deux cent vingt-quatre lieues de Nutka, et à cent de Williams Sound. A l'entrée de cette baie, La Pérouse rencontra des Indiens qui portaient des poignards de fer ou de cuivre rouge suspendus au cou. Le 13 juillet, au moment où il se disposait à sortir du port des Français, vingt-un officiers, soldats et matelots, montés dans des canots, qui s'étaient imprudemment engagés dans des courants, furent submergés et périrent dans les flots. Leurs compagnons érigèrent un monument à leur mémoire sur l'île du milieu de la baie, à laquelle ils donnèrent le nom d'île du *Cénotaphe*, et y enterrèrent une bouteille qui renfermait l'inscription suivante :

« A l'entrée du port ont péri vingt et un braves marins ;
» qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres. »

Le port des Français est situé par latitude nord 58° 37', et par longitude ouest 139° 50'. Le mont *Beau-Tems*, au nord de la baie, et celui de *Crillon*, au nord de Cross-Sound, servent de reconnaissance aux vaisseaux qui y entrent, et la mer y monte de sept pieds et demi aux nouvelles et aux pleines lunes.

L'escadre se dirigea ensuite vers le 55° de latitude, pour reconnaître la côte que le capitaine Cook n'avait pu explorer à cause des vents contraires; et que le journal d'Antonio Maurelle n'avait fait connaître qu'imparfaitement. C'est

dans ces parages que les Chinois ont dû aborder, suivant M. de Guignes, et c'est aussi par les mêmes latitudes que l'amiral Fuentès a trouvé l'embouchure de l'archipel de San Lazare.

Le 4 août, il observa la latitude de 57° 45', à trois lieues de la terre, et reconnut l'entrée de Cross-Sound, où se terminent de hautes montagnes couvertes de neige, et dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Au sud-est de cette entrée, les terres qui bordent la mer, quoique encore élevées de huit à neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Le 5, il releva un cap au sud de Cross-Sound, qu'il appela cap *Cross*, nom que lui avait également donné le capitaine Cook, et il reconnut la partie de la côte que ce capitaine avait appelée Baie des Iles, à cause des nombreuses îles dont elle est parsemée. Il découvrit ensuite une vaste baie (1), dont un brouillard lui cacha la profondeur, à l'est du mont Saint-Hyacinthe, et deux autres fort rapprochées, qui lui parurent d'une profondeur considérable, et qu'il nomma *port Necker* et *port Guibert*. Il reconnut encore, le même jour, un cap et une grande baie, auxquels il donna le nom de *Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur russe qui y avait abordé en 1741. Il arriva ensuite à un groupe de cinq îlots, séparés du continent par un canal de quatre lieues de large, et qu'il appela *îles de la Croyère* (2), du nom du géographe qui accompagnait l'expédition.

La Pérouse, continuant à côtoyer, passa par un nouvel archipel où se trouve le beau port de Buccareli. « Je n'ai rien conçu, dit-il, à la carte de Maurelle, ni au discours qui devait l'éclaircir; mais ses volcans et son port sont dans des îles éloignées peut-être de quarante lieues du continent. »

Le 9, en prolongeant la terre, il eut connaissance des îles de San Carlos, dont la plus en dehors est située par latitude nord 54° 48' et par longitude ouest 139° 19'. Ces îles sont liées à d'autres îlots très-bas, qui avancent beaucoup dans le canal, auquel le capitaine Dixon a donné son nom.

(1) Le capitaine Dixon, qui y avait relâché, l'avait appelée *Entrée de Norfolk*. Elle est située par lat. N. 57° 3', et long. O. 138° 16' de Paris. Le capitaine Cook l'avait aperçue le 2 mai 1778.

(2) Dixon les a appelées *Brumeuses*. Elles sont situées par lat. N. 55° 50', long. O. 137° 11'.

Le 18, il reconnut une baie profonde, située par 52° 39′ de latitude, et par longitude ouest 134° 49′, et à laquelle il donna le nom de *Baie de la Touche*. Depuis le 55° jusqu'au 53° la mer était couverte de l'espèce de plongeon, appelé par Buffon le macareux ou pélican de Kamtshatka (l'*alkatraz* des Espagnols). Ces oiseaux, qui se trouvent sur toute la côte de la Californie, ne s'éloignent jamais à plus de cinq ou six lieues des terres, et servent de guides aux navigateurs.

Le 19, il aperçut un cap qui paraissait terminer la côte d'Amérique, qu'il avait suivie l'espace de deux cents lieues, et qu'il appela *Cap Hector* (1). Il donna aussi à quatre ou cinq petits îlots le nom de *Kerouart*.

Le 21, il reconnut un enfoncement qui ressemblait à la mer de Californie, et s'étendait jusque par 57° de latitude nord. Il détermina la largeur exacte de ce canal ou golfe, de l'est à l'ouest, entre les caps Hector et *Fleurieu* (2); elle se trouva être d'environ trente lieues. Il en parcourut la profondeur à environ trente lieues vers le nord. Les montagnes qui bordaient ce golfe étaient dégarnies d'arbres et couvertes de neige, et leurs pics paraissaient être à plus de trente lieues dans l'intérieur des terres. La saison étant avancée, les brumes presque continuelles, et la route ultérieure de La Pérouse étant subordonnée aux moussons ou aux saisons, il fut forcé de discontinuer ses recherches. Ayant changé de direction, il découvrit plusieurs groupes d'îles, qu'il nomma *Iles Sartine* (3), et dont la plus occidentale était par latitude nord 50° 56′, et longitude ouest 130° 38′. Il s'approcha de la pointe boisée du cap de Cook (4) et en détermina la latitude précise à 50° 4′, et 130° 25′ de longitude ouest.

Dans cette navigation, La Pérouse a prouvé la non-existence du prétendu canal de San Lazare de l'amiral de Fuentès.

Le 26, il dirigea sa route vers la pointe des Brisans, à

---

(1) Le *cap Saint-James* de Dixon, situé par lat. N. 51° 57′, et par long. O. 133° 37′.

(2) La Pérouse donna aussi ce nom à l'île la plus S.-E. de ce canal. Le cap est situé par lat. N. 51° 45′, long. O. 131° 15′.

(3) Les îles de Beresford de Dixon.

(4) Placé, d'après des relèvements sur la carte de Cook, à 50° de lat., et 130° 20′ de long. O. de Paris.

quinze lieues au sud de Nutka, et fit de bons relèvements de la côte comprise entre cette pointe et le cap Flattery, sur une étendue d'environ trente lieues, que le capitaine Cook n'avait pas été à même d'explorer.

Le 30, il dirigea sa route parallèlement à la côte vers le 47°, et en reconnut le développement jusqu'au 45°, partie qui forme une lacune sur la carte du capitaine Cook.

Le 5 septembre, il découvrit neuf petites îles, éloignées d'environ une lieue du cap Blanc, et qu'il appela *Iles de Necker*, et, suivant la côte, il arriva, le 14, à la rade de Monterey, après avoir longé le continent jusqu'au 36° ½ de latitude, l'espace de quatre cent soixante-dix lieues. Il rencontra à Monterey deux navires à trois mâts, commandés par don *Esteban Martinez*, lieutenant de frégate, qui lui envoya des pilotes (1). Le 24 septembre, il remit à la voile pour Macao (2).

Dans le cours de ce voyage les équipages avaient recueilli une grande quantité de peaux de loutres et d'autres animaux qui furent vendues à Macao pour 55,000 livres tournois, somme que La Pérouse répartit entre les soldats et les matelots des deux frégates.

La Pérouse a fourni des renseignements importants sur l'état de la Californie, en 1786. Les deux Californies étaient gouvernées, à cette époque, par un lieutenant-colonel, qui résidait à Monterey, et dont la juridiction s'étendait à un pays

(1) La Pérouse se loue beaucoup du bon accueil que lui firent partout les Espagnols durant ce voyage. « Nos vaisseaux, dit-il, dans sa lettre du 14 septembre 1786, ont été reçus par les Espagnols comme ceux de leur propre nation; tous les secours possibles nous ont été prodigués; les religieux, chargés de leurs missions, nous ont envoyé une quantité très-considérable de provisions de toute espèce. » M. Fagès, commandant du fort de Monterey, et des deux Californies, avait reçu ordre de son gouvernement de traiter les Français avec tous les égards possibles.

(2) Voyez le tome II, chap. 8, 9 et 10 du Voyage de La Pérouse autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. L. A. Milet-Mureau, général de brigade etc. Paris, an V (1797), 3 vol. in-4°. avec atlas.

Les dépêches et les journaux de La Pérouse furent présentés à la cour de Versailles, le 17 octobre 1788, par M. de Lesseps, qui avait traversé les déserts du Kamtshatka et de la Sibérie, depuis Pétropavlowska, sur une étendue de 4,000 lieues. Voyez le Journal historique de son voyage. Paris, 2 vol. in-8°., 1790.

de plus de huit cents lieues de circonférence. La garnison des cinq petits forts se composait de deux cent quatre-vingt-deux hommes de cavalerie, et elle fournissait des escouades de quatre à cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses. Par ce moyen étaient contenus environ 50,000 Indiens, dont 10,000 professaient le christianisme. Lorette était alors le seul *presidio* sur la côte orientale de la presqu'île. Sa garnison, forte de cinquante-quatre cavaliers, fournissait de petits détachements à quinze missions desservies par des Dominicains. Le nombre des Indiens convertis n'excédait pas 4,000, et il n'y avait qu'une seule peuplade espagnole. Dans la Californie septentrionale, dont le climat est plus salubre et le terroir plus fertile, on comptait dix missions et 4,143 Indiens convertis.

Les missionnaires franciscains étaient presque tous européens. Dans les affaires contentieuses des différentes missions ils reconnaissaient l'autorité du vice-roi du Mexique, et non celle du commandant de Monterey, quoique celui-ci fut obligé de leur fournir des secours toutes les fois qu'ils les réclamaient. Ce commandant avait droit sur tous les Indiens, et particulièrement sur les *Rancherias*, ou indépendants. Il y avait deux missionnaires par paroisse; auxquels le gouvernement allouait 400 piastres, qui leur étaient payées en nature.

Le traitement du gouverneur était de	4,000 piastres.
Celui de son lieutenant.	450
Id. du capitaine insp. de la cavalerie. .	2,000
Les cavaliers avaient chacun.	217

mais ils étaient obligés de fournir à tous leurs besoins. Le prix d'un bon cheval était de huit piastres et celui d'un bœuf de cinq.

La Pérouse rencontra à Monterey *Vincent Vassadre y Vega*, officier espagnol, qui était venu porter au gouverneur Fagès, l'ordre de rassembler toutes les peaux de loutre de ses quatre *presidios*, et des dix missions dont le gouvernement se réservait le commerce exclusif. M. Fagès lui dit qu'il en pourrait fournir 20,000 par an (1).

1786. *Voyage des capitaines anglais Lowrie et Guise.* Ces deux capitaines partirent de Bombay, à bord des navires le *Capitaine Cook*, de trois cents tonneaux, et l'*Ex-*

(1) Tome II, ch. 11 et 12 du *Voyage de La Pérouse.*

périment, de cent, et étant arrivés à Nutka, le 27 juin, ils y restèrent jusqu'au 29 juillet. Ils visitèrent ensuite différentes parties de la côte, et découvrirent, suivant M. Meares, les îles situées entre les 51° 48′ et 54° 12′ de latitude nord, et les 130 et 134° 30′ de longitude ouest. C'est à ces îles que le capitaine *Dixon* donna, en 1787, le nom de *Queen Charlotte's Islands*, ou îles de la reine Charlotte, bien que ce fut seulement en 1788, que le capitaine Douglas, commandant de l'*Iphigénie*, en passant entre elles et le continent, découvrit que c'étaient véritablement des îles (1).

1787. *Voyage du capitaine anglais Berkeley*. Il s'embarqua à Ostende vers la fin du mois de novembre 1786, à bord du navire marchand l'*Aigle Impériale*, et arriva à Nutka-Sound, au mois d'août de l'année suivante. Il reconnut au sud de cette entrée la baie à laquelle on donne le nom de *Berkeley-Sound*, et, par le 48° 1/2, un détroit qu'on croit être le même que celui que Juan de Fuca avait découvert en 1592.

Expédition des capitaines Nathaniel, Portlock et Georges Dixon à la côte N.-O. de l'Amérique, en 1786 et 1787. Les deux grands navires, le *King George*, de trois cent vingt tonneaux et de soixante hommes d'équipage, et la *Queen Charlotte*, de deux cents tonneaux et de cinquante hommes, furent équipés pour cette expédition par la « compagnie du commerce de Londres, » connue sous le nom de « *King George's-Sound company*, » et plus tard sous celui de « *Nutka-Sound company*, » qui s'était formée pour établir un commerce régulier entre la côte N.-O. de l'Amérique et la Chine. Portlock et Dixon avaient été à même d'en apprécier les avantages lors du voyage du capitaine Cook, dont ils avaient fait partie.

Le 2 septembre 1785, ils appareillèrent des Dunes, et le 5 janvier 1786, ils jetèrent l'ancre dans le port d'Egmont, aux îles Falkland. Le 29 mai suivant, ils arrivèrent aux îles de Sandwich, et en étant partis, le 13 juin, pour la côte d'Amérique, ils entrèrent, le 19 juillet, dans le port de la rivière de Cook, où ils rencontrèrent une corvette russe qui venait d'Analaska. Le commandant avait à son bord plusieurs

(1) *Meare's*, *Voyages*, p. 53.

Indiens de Kadiac, qui lui étaient d'une grande utilité pour son commerce, lequel consistait en nankins et en soieries de Perse, qu'il échangeait contre des fourrures.

Le 24 juillet, en explorant la baie, ils trouvèrent à la pointe S.-E. un filon de houille; ce qui lui fit donner le nom de *Coal Harbour* ou port du Charbon. Le 27, ils découvrirent une fumée épaisse qui sortait du volcan d'une montagne élevée, située près de l'entrée de Cook. Le 13 août, ils sortirent de cette entrée pour se rendre à celle du Prince Guillaume; mais n'ayant pu y pénétrer, le 28, ils se dirigèrent vers le port de la Croix.

Le 24 septembre, Dixon arriva à la hauteur de l'entrée du Roi Georges; mais les vents contraires et le mauvais tems l'ayant empêché d'y entrer, et ne trouvant sur la côte ni mouillage ni pelleteries, il la quitta, le 29, fit route pour les îles Sandwich, où il aborda, le 20 novembre, et y passa l'hiver.

Le 3 mars 1787, les deux capitaines repartirent pour la côte du N.-O. et jetèrent l'ancre, le 23 avril suivant, à l'île de Montagu, par lat. N. 59° 10′, vis-à-vis l'entrée du Prince Guillaume. Les Indiens ayant donné à entendre par des mots anglais qu'ils avaient retenus, qu'il s'y trouvait un navire de cette nation, Dixon remonta le canal dans sa chaloupe, et arriva à une crique où il rencontra le *Nootka*, navire du Bengale, aux ordres du capitaine Meares, qui, y ayant été retenu par les glaces, avait perdu la plupart de ses gens par le scorbut.

La saison étant avancée, on convint d'envoyer le grand bateau du King-George dans la rivière de Cook, pour y recueillir des fourrures. Ce bâtiment devait l'attendre à l'entrée du Prince Guillaume, tandis que la Reine Charlotte irait à celle du Roi Georges.

Le 14 mai, les deux navires se séparèrent, et le capitaine Portlock fit voile pour la crique de Hinchinbroke (*Hinchinbroke cove*).

Le 23 mai, le capitaine Dixon reconnut un hâvre, situé à la hauteur de l'Admiralty-Bay de Cook, par 59° 32′ de lat. N, et 140° de long. O. de Greenwich, et qu'il appela *port Mulgrave*, en l'honneur du lord de ce nom. Ce hâvre renfermait une foule de petites îles basses couvertes, ainsi que la côte voisine, de pins de différentes espèces et habitées par environ soixante-dix Indiens.

Le 4 juin, Dixon quitta le port Mulgrave, et reconnut, le 10, la baie (1) qu'il nomma *Norfolk-Bay*, en l'honneur du duc de Norfolk, et dont l'entrée est par latitude N. 57° 3′ et long. O. 135° 36′. Il y rencontra environ 450 Indiens qui ressemblaient à ceux du port Mulgrave. Ils avaient le visage peint de différentes couleurs, et portaient, dans une incision faite à la lèvre inférieure, une large pièce de bois en guise d'ornement. Leurs pirogues paraissaient artistement travaillées, et pouvaient contenir de six à vingt personnes. Leurs cérémonies funèbres sont remarquables. Ils séparent la tête du corps, et enveloppent l'un et l'autre dans des fourrures. Ils renferment ensuite le corps dans un coffre oblong, et la tête dans une boîte carrée, et les placent soit sur des pieux blanchis, soit dans des cavernes.

Le 23 juin, Dixon découvrit un port, situé par 56° 35′ de lat. N. et 135°. de long. O., qu'il nomma *port Banks*, en l'honneur de sir Joseph Banks. Sur les flancs des collines voisines, qui sont toujours couvertes de neige, on voit s'élever des pins d'une dimension prodigieuse.

Le 1er. juillet, il reconnut la partie septentrionale des *îles de la Reine Charlotte* (2) qui sont situées entre les 51° 42′ et 54° 24′ de latitude N. et les 130° et 133° 30′ de longitude O. Dixon évalue à environ huit cent cinquante le nombre des Indiens qu'il vit sur les côtes, et il suppose qu'il pouvait y en avoir à peu près autant dans l'intérieur. Il s'y procura dix-huit cent vingt peaux de loutres.

Le 4 juillet, il découvrit la baie des Manteaux ou *Cloak-Bay*, par lat. N. 54° 14′ et 133° 23′ de long. O., et lui donna ce nom à cause des manteaux en peaux de loutres que les naturels vinrent lui apporter dans plusieurs pirogues.

Le 7, se trouvant par lat. 53° 15′, et long. O. 133° 19′, il aperçut plusieurs pirogues qui venaient d'une petite île, où il y avait une grande hutte fortifiée en redoute. Il l'appela *Hippa*, à cause de la ressemblance de ce fort à celui de la petite île de ce nom, dans la Nouvelle-Zélande.

Le 25 juillet, jour de la fête de Saint-Jacques, il donna le

---

(1) La baie de Guadalupa, que les Espagnols avaient explorée long-tems auparavant.

(2) Ces îles avaient été visitées par La Pérouse l'année d'avant.

nom de *Saint-James*, à une pointe de terre, située par 51° 48′ de lat. N. et par 130° de longitude O.

Le 8 août, il rencontra le vaisseau le Prince de Galles, aux ordres du capitaine *Colnett*, et la corvette la Princesse-Royale, à ceux du capitaine *Duncan*, qui arrivaient d'Angleterre, pour établir sur la terre de Staten, un entrepôt destiné à recevoir les peaux et l'huile des veaux marins. Malheureusement le scorbut avait enlevé une grande partie des équipages.

Dixon évalue à dix mille habitants la population de la côte, située entre la rivière de Cook et l'entrée du Roi Georges. Le 22 août, il fit voile pour les îles de Sandwich, et le 28 septembre, il arriva à celle d'Owhyhée, où il rencontra Portlock, et se rendit de là en Chine avec sa cargaison de fourrures (1).

De son côté, le capitaine Portlock découvrit, à la hauteur de 57° 50′, les ports auxquels il donna les noms de *Goulding*, de *Portlock*, et de *Salisbury-Sound*. Il reconnut ensuite une île qu'il appela *Pitt*, en l'honneur de ce célèbre homme d'état, et un canal qui s'étend de Salisbury-Sound à la baie de Guadalupa, lequel il nomma *Hayward's-Strait* (2).

Voyage des capitaines Colnett et Duncan, en 1787 et 1788, à bord du navire Prince of Wales, et du Sloop Princess Royal. Duncan découvrit plusieurs îles, situées entre les 54° et 51°, qu'il nomma *Princess-Royal Islands*, les mêmes que la Pérouse avait reconnues en 1786, et qui font partie de l'archipel visité par l'amiral espagnol de Fuentès. Il relâcha dans différentes rades, sur la côte septentrionale de ces îles, entre les 52° et 54° de latitude, et examina aussi la grande entrée ou détroit vers le 47° 1/2, qui correspond avec la situation de celui de Fuca.

Expédition des navires des États-Unis d'Amérique en 1788 et 1789. Les premiers navires des États-Unis qui aient été expé-

(1) *A Voyage round the World, but more particularly to the North West Coast of America, performed in 1785, 1786, 1787 and 1788, in the King George and Queen Charlotte, captains Portlock and Dixon. By cap. George Dixon*, in-4°. London, 1789.

(2) *Voyage round the World, by Nathaniel Portlock*, in-4°., London, 1789.

diés à la côte du Nord-Ouest, furent le sloop le *Washington*, de cent tonneaux, et la *Columbia*, de trois cents, l'un et l'autre de Boston; le premier sous le commandement de *M. Robert Grey*, et l'autre sous celui de *M. John Hendrick*. Un coup de vent ayant séparé ces deux navires, le Washington seul arriva à Nutka, le 17 septembre 1788. Il y rencontra le capitaine Meares qui lui dit avoir reconnu le détroit de Fuca, vers le 48° 1/2 de latitude, et lui fournit des renseignements à cet égard. Grey se hâta d'y pénétrer, et dans la relation du voyage de Meares, il est dit que le capitaine américain arriva par le détroit de Fuca à un grand archipel et à une mer intérieure, qui s'étend cent soixante lieues dans une direction N. N.-O. et S. S.-E., en embrassant dans sa partie méridionale Nutka-Sound (1).

Dans ce voyage, Grey visita les îles de la Reine Charlotte, et, croyant en avoir le premier fait la découverte, il leur donna le nom de *Washington Islands* (2).

Expédition de la frégate Princesa et du paquebot San Carlos, en 1788 et 1789. Pendant la guerre d'Amérique les Russes et les Anglais cherchèrent à fonder de nouveaux établissements sur la côte du N.-O., et l'Espagne suspendit ses voyages et découvertes dans ces parages. Toutefois, les renseignements que cette dernière s'était procurés sur les établissements des Russes au port de Nutka, à l'entrée du Prince Guillaume et aux îles de la Trinidad et d'Oonalasha, lui firent sentir la nécessité de reprendre l'examen de ces côtes. Dans cette intention le gouvernement ordonna de préparer à San Blas, un nouvel armement, composé de la frégate *La Princesa* et du paquebot *San Carlos*, et qui mit à la voile de ce port, le 8 mars 1788, sous le commandement de *Don Estéban Martinez*, et du premier pilote *Don Gonzalo Lopez de Haro*. Le 11 mai, ils arrivèrent par le 55° de latitude nord; et, le 17, ils essayèrent de relâcher à l'entrée du Prince Guillaume, dont ils n'étaient éloignés que de quatre lieues. Ils ne purent toutefois y parvenir à cause du vent qui soufflait du N.-O., et de la rapidité des courants. Le 25, ils se trouvèrent à la hauteur de l'île Montagu, par latitude 59° 46′; et le lendemain, ils entrèrent dans un golfe bien abrité

(1) *Meare's, Voyages*, London, 1790.

(2) *Morse's, Geography*, 1819.—*Art. Western territory*.

qu'ils nommèrent port de *Flores* (1). Là, ils ouvrirent un commerce d'échanges avec les Indigènes, et aperçurent à quelque distance dans l'intérieur une grande maison en bois, bien bâtie, qu'ils prirent pour une factorerie russe. Le 15 juin, ils remirent à la mer dans le dessein de gagner le port de la Trinidad; et dans la soirée du 23, l'équipage du paquebot signala le volcan de Miranda, dans la rivière de Cook.

Le jour suivant, il fut séparé de la frégate et perdit la terre de vue. Le commandant se décida alors à cingler vers l'île de la Trinidad, et à reconnaître sur sa route les caps de Grenville et de Dos Puntas. Le 30 juin, étant entré dans un bras de mer, il découvrit un établissement russe, dont le gouverneur lui fit un bon accueil, et lui présenta une carte hydrographique de ces parages, sur laquelle était tracé un grand canal, qui commençait au sud de la rivière de Cook et aboutissait près du cap de la Trinidad. Il obtint des renseignements sur la population de cette colonie et de toutes celles que les Russes avaient formées sur différents points de la côte (2).

Le 2 juillet, ayant appris que la frégate de Martinez se trouvait au nord de l'île de la Trinidad, il alla à sa rencontre. Le capitaine avait pris possession de la côte voisine, située par 56° 44′ de latitude, et 44° 5′ de longitude O. du cap San Lucas, ainsi que de celle qui est contiguë à la pointe de Florida Blanca. Les naturels du pays paraissaient d'un caractère pacifique. Le 5 juillet, les deux navires se dirigèrent vers l'île d'Oonalasha; le 9, ils arrivèrent à celle de Schumagin, le 11, à celle de Kadiac, et le 16, ils découvrirent le volcan de l'île d'Unimak. Le mauvais tems et la force des courants empêchèrent les Espagnols de relâcher à Oonalasha avant le 3 août. Peu après l'expédition fit voile pour la Nouvelle-Espagne. La frégate arriva à Monterey le 17 septembre, et le paquebot, qui en avait été de nouveau séparé, n'y fut de retour que le 5 décembre suivant (3).

Deuxième expédition de Don Estéban Martinez, avec la frégate Princesa et le paquebot le San Carlos, en 1789

---

(1) A l'ouest de l'île de Montagu. Elle est placée sur la carte par lat. N. 60° 7′, et long. O. de San Blas, 37° 32′.

(2) Voyez l'article suivant.

(3) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 103-105.

Martinez, à son retour, exposa au vice-roi don Manuel de Flores, que les Espagnols s'étaient occupés du port de Nutka avant l'arrivée des Russes et des Anglais; que les ports découverts par les navigateurs espagnols, en 1779, étaient à cette époque inconnus aux commandants russes Behring et Esterico, et enfin que Nutka ayant été exploré, en 1774, par don Juan Perez, avant le voyage de Cook, les Espagnols avaient droit d'occuper les côtes découvertes au nord de la Californie.

Une nouvelle expédition fut donc résolue, et le commandement en fut donné à Martinez. Il devait s'attacher principalement à reconnaître la côte entre les 50 et 55° de latitude, que le capitaine Cook n'avait fait qu'apercevoir. Le 17 février 1789, il partit de San Blas, et le 2 mai, il arriva au cap Boisé ou Frondoso, et, le 5, à Santa-Cruz de Nutka. Il y trouva une frégate américaine et un navire portugais, dont les capitaines lui exhibèrent leurs passeports. Martinez étant bien accueilli des naturels du pays et particulièrement de leur chef *Macuina*, il y fit construire une baraque en terre, établit une batterie de seize canons sur une pointe située au N.-E. de l'entrée du port, et s'occupa d'y former un établissement. Le 6 juin, un des principaux chefs du voisinage se présenta dans un grand canot, et assura les Espagnols de son amitié. Le 2 juillet, on vit entrer dans la rade le paquebot anglais *l'Argonauta*, que la compagnie anglaise avait expédié de Macao. Le capitaine, *James Colnett*, était autorisé par le roi d'Angleterre à prendre possession du port de Nutka, à le fortifier, et à y bâtir une factorerie pour le commerce des peaux de loutres qui abondaient dans les baies voisines. Le gouvernement britannique devait aussi y établir une croisière composée d'une frégate et d'une goëlette, pour en défendre l'entrée aux navires de toute autre nation. Après une contestation assez vive avec le capitaine anglais, Martinez le fit arrêter, déclara tout son équipage prisonnier de guerre, et envoya le paquebot à San Blas, pour y être à la disposition du vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Les Espagnols trouvèrent à Nutka soixante-dix Chinois, qu'une compagnie anglaise des Indes orientales y avait envoyés en 1786, pour y exercer les arts mécaniques.

Martinez, voulant ensuite reconnaître les contours du port et la côte voisine, fesait construire pour cet objet une goëlette de soixante pieds de longueur, lorsqu'il reçut ordre, par le capitaine de la frégate Aranzazu, de retourner à San Blas.

Toutefois, avant de partir, il envoya son second pilote explorer le canal de l'Ouest et la baie de Buena-Esperanza, au N.-O. de celle de Nutka, et dont celui-ci prit possession au nom du roi d'Espagne. Martinez mit alors à la voile, le 31 octobre, et arriva à San Blas le 6 décembre (1).

1789. *Etablissements formés par les Russes sur la côte N.-O. de l'Amérique en 1789, suivant le rapport du capitaine espagnol Haro.* Le seul établissement que ce capitaine visita se composait de soixante Russes et de deux galiotes; mais il obtint d'un officier de cette nation des renseignements, 1°. sur celui qu'ils avaient à la partie occidentale du cap Elisabeth, lequel consistait en quarante Russes; 2°. sur celui du cap Rada, qui en renfermait trente-sept; 3°. sur l'établissement de la rivière de Cook, où il y en avait quarante; 4°. sur un autre à l'extrémité de la même rivière, qui contenait cinquante-cinq Russes et une galiote; 5°. sur celui de l'île d'Oonalasha, qui en comptait cent vingt et deux galiotes; 6°. sur un 6e. qui se trouvait dans la partie occidentale de l'île de Montagu; et enfin sur un 7e. situé par latitude N. 61°. Ce dernier composé de quarante Russes, entretenait une galiote qui naviguait constamment le long de la côte, depuis Nutka pour faire le commerce des fourrures (2).

Le premier *voyage commercial du capitaine John Meares et de William Tipping, lieutenant de la marine royale, de Calcutta à William's Sound*, en 1786 et 1787, à bord des navires, le *Nootka*, de deux cents tonneaux, et le *Sea-*

---

(1) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 106-109.

(2) M. de Humboldt remarque que jusqu'ici aucune nation européenne n'avait formé d'établissement stable sur l'immense étendue de côtes qui se prolongent depuis le cap Mendocino, par lat. N. 42° jusqu'au 59°. degré. Au-delà de cette limite commencent les factoreries russes, dont la plupart sont éparses et éloignées les unes des autres. Le même auteur trouva dans les archives de la vice-royauté de Mexico un gros volume in-folio, portant le titre de *Reconocimiento de los quatro establacimientos russos al norte de la California, hecho en* 1788. Mais le précis historique du voyage de Martinez ne fournit, ajoute-t-il, que très-peu de données sur les colonies russes dans le nouveau continent, aucun homme de l'équipage ne possédant un mot de la langue russe *.

* *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. III, ch. 8.

Otter (Loutre de mer) de 100, ne produisit aucune découverte (1).

Deuxième *voyage commercial des capitaines Meares et Douglas, en* 1788 *et* 1789. Une compagnie de négociants anglais équipa à ses frais les navires la *Félicia*, de 230 tonneaux, et l'*Iphigénia* de 200. La Félicia portait quarante hommes et l'Iphigenia cinquante. Meares ayant reçu ses instructions, le 24 décembre 1787, mit à la voile de Typa en Chine, le 22 janvier suivant, avec le capitaine Douglas.

Le 13 mai, il mouilla dans l'anse des Amis, à l'entrée du Roi Georges, après un trajet de trois mois et vingt-trois jours. Il laissa à Nutka un détachement de troupes, et le 20 juin, il se rendit à un port, à l'abri de tous les vents, auquel il donna le nom de *Port-Cox*, en l'honneur d'un de ses amis. Le 29, il pénétra dans le détroit de Fuca, et le 2 juillet, il découvrit une partie de la côte qu'il appela *montagne de la Selle*, à cause de sa ressemblance à une selle. C'était la pointe méridionale de l'île de la Destruction, qui est située par 46° 30′ de latitude N. et par 235° 20′ de longitude E. de Greenwich. Le 4, il reconnut une autre montagne, par latitude N. 47° 10′ et par longitude E. 235°, et lui donna le nom d'*Olympe*, à cause de sa position remarquable et de sa hauteur prodigieuse. Le 5, il appela *Shoal-Water*, ou eau remplie de bas-fonds, une baie qu'il découvrit; *Pointe Basse*, une pointe basse qui se trouvait à l'entrée, et *Cape Shoal Water*, un cap élevé et saillant, qui forme l'autre entrée. Cette baie est située par 46° 47′ de latitude N. et par 235° de longitude E. de Greenwich. Le 6, il donna à un promontoire, le nom de *Disappointment*, ou du Contre-Tems, et celui de *Deception*, ou Trompeuse, à une baie par latitude N. 46° 10′ et par longitude E. 235° 34′. Meares prétend que la rivière Saint-Roch qui est indiquée sur les cartes espagnoles, n'existe pas. Continuant sa route le long de la côte, il découvrit une grande baie, dont l'embouchure était entièrement fermée par un banc de sable, et qu'il appela pour cette raison *Quick Sand*, ou Sable mouvant. Il donna à un cap voisin le nom de *Grenville*, et à un autre, qui s'avance à une grande distance vers le sud, par latitude N. 45° 30′ et par longitude E. 235° 50′. celui de *Cape Look Out*. Il appela les *trois frères*, trois rochers remarquables, éloignés l'un de l'autre d'environ un

(1) *Meare's Introductory voyage*, etc.

quart de mille, et dont celui du milieu avait une arche pratiquée dans le centre. Meares s'assura qu'il n'existait aucune ouverture entre le cap et la baie de Quick Sand. « J'avais acquis, dit-il, une connaissance assez étendue de la côte d'Amérique, depuis l'entrée du Roi Georges jusqu'au cap Look Out, c'est-à-dire depuis les 45° 37' de latitude N. jusqu'au 49° 39'. Non-seulement j'avais reconnu toutes les parties dont le mauvais tems avait empêché le capitaine Cook d'approcher, mais encore nous nous étions positivement assurés de l'existence des détroits de Jean de Fuca, qui réclamait une nouvelle attention; toutefois la saison était trop avancée, et il fallait revenir à l'entrée du Roi Georges, avant les vents d'équinoxe, qui soufflent ordinairement avec violence dans ces parages, du 10 au 15 septembre. D'ailleurs, il était convenu que, le 20 septembre, un des navires partirait pour la Chine. Ajoutez qu'il restait un sentiment de crainte sur le sort du détachement qu'on avait laissé à Nutka. » Toutes ces raisons déterminèrent Meares à retourner vers le nord.

Le 10 juillet, il découvrit la terre élevée, qui forme la côte orientale des détroits de Jean de Fuca, et le cap le plus oriental de la grande entrée, qui se trouve près du port de Cox, et auquel il donna le nom de *Beal*.

Le 11, il arriva à un port spacieux, commode, et à l'abri de tous les vents, dans lequel il jeta l'ancre. Des naturels, qui descendaient d'un village situé au sommet d'une haute montagne, lui apportèrent du poisson, des oignons et des graines. Il donna à ce port le nom d'*Effingham*, en l'honneur du lord de ce nom. Pendant le séjour que Meares y fit, il reçut la visite d'un grand nombre d'Indiens qui habitaient entre le port de Cox et l'île de Tatootche; mais aucun de ceux qui résidaient dans la partie haute du détroit ne s'y présentèrent. Le 21, il remit à la mer, et le 26 suivant, il mouilla dans l'anse des Amis. Le 8 août, il en partit pour le port de Cox, où il arriva le 10, et trouva le navire, la *Princesse Royale*, aux ordres du capitaine Duncan, qui venait d'y relâcher. L'Iphigénie y rentra peu après. Elle avait côtoyé depuis la rivière de Cook jusqu'à l'entrée du Roi Georges, et rapporta, dit Meares, les preuves les plus incontestables de l'existence du grand archipel septentrional.

Le 20 septembre, on lança le 1er. navire qui eut été construit dans cette partie du monde. Il reçut le nom de *côte du nord-ouest de l'Amérique*.

Meares envoya son premier officier dans la chaloupe pour reconnaître le détroit de Jean de Fuca, et se procurer des renseignements sur les naturels de la baie de Shoal-Water. Après avoir côtoyé l'espace de 30 lieues, il fut attaqué par des Indiens, et forcé à la suite d'une action très-vive, de retourner sur ses pas, emmenant avec lui plusieurs des siens qui avaient été blessés par des flèches bardelées, ou à coups de massues et de pierres. Les Indiens avaient engagé le combat dans deux canots, contenant chacun de 40 à 50 hommes; il en était arrivé ensuite plusieurs autres, et le rivage était couvert de guerriers qui lançaient des pierres et des flèches. Dans l'endroit où s'arrêta la chaloupe, le détroit pouvait avoir quinze lieues de largeur; ce qui fit croire qu'il pouvait bien approcher de la baie d'Hudson.

Meares prétend que le navire américain le Washington, aux ordres du capitaine Grey, avait franchi ce détroit, qui communique à ses deux extrémités avec l'Océan pacifique, et embrasse une grande partie du continent. Il a même tracé la route qu'a suivie ce navire dans cette mer intérieure. Néanmoins, il est bien certain que Grey n'a pas trouvé l'extrémité de ce passage.

Meares a recueilli des renseignements importants sur la partie de cette côte qui est située entre les 45° et 62° de latitude, et dont il avait acquis une connaissance particulière. D'après les observations astronomiques qu'il fit, elle devait s'étendre entre les 205 et 237° de longitude E. de Greenwich. « Tout le pays, dit-il, qui communique aux baies d'Hudson et de Baffin, n'a pas encore été visité, et on ignore si ce vaste espace est occupé par des terres ou par la mer. »

Quant à la température, il remarque que le thermomètre se tenait souvent, au milieu de l'été, à 70°, et que le soir, il descendait rarement au-dessous de 40°. L'hiver y dure depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, et pendant cet intervalle, la terre est couverte de neige. Meares n'a découvert aucun fleuve dont l'étendue mérite d'être citée. Il estime la population indigène de l'entrée du Roi Georges, à 3 ou 4,000 habitants. Le capitaine Cook avait évalué celle du voisinage de Nutka à environ 2,000; mais Meares fait observer qu'il s'y trouve deux villages qui peuvent contenir chacun 1,500 habitants, outre les quatre situés au nord de cette entrée, qui en renferment chacun 1,800; il en résulterait que Macuina, chef de cet endroit, comptait environ 10,000 sujets. Il évalue à 4,000 le nombre des sujets de Wicananish, qui rési-

dent au port de Cox; à 2,000 ceux qui habitent au S. de ce port, jusques et y compris celui d'Effingham, et à 7,000 la population des autres villages situés le long de la côte septentrionale, jusqu'à l'entrée du détroit de Fuca, où finissent les États de Wicananish, et commencent ceux du dernier chef du territoire de Nutka, nommé Talootche.

Le capitaine Douglas, de son côté, reconnut la rade qui porte le nom de *Meares*. Elle est située par latitude nord 55° sur le bord septentrional du détroit qui sépare les îles de la Reine-Charlotte du continent, et qui n'a pas plus de vingt lieues de large. Ce fut, dit-on, ce voyageur qui, le premier, franchit ce détroit (1).

1787-1791. *Expédition du capitaine Joseph Billings, dont le but était de faire des découvertes à l'Est et au Nord du Continent de l'Amérique, conformément aux instructions qu'il reçut de Catherine II, impératrice de Russie, en* 1785. Billings, Anglais de nation, avait accompagné le capitaine Cook dans son dernier voyage, et avait été chargé, avec Bayly, de faire les observations astronomiques. « Le but principal de cette expédition, portent ses instructions, était de déterminer la longitude et la latitude de l'embouchure de la Kolyma, de décrire la situation du grand promontoire des Tchoutskis jusqu'au cap Est, de tracer une carte exacte des îles de l'Océan oriental jusque sur les côtes américaines, en un mot de perfectionner les connaissances, qu'on avait acquises sous le glorieux règne de Catherine II, des mers situées entre la Sibérie et le continent de l'Amérique. »

Billings partit pour la Sibérie, au mois d'octobre 1785, et se rendit à Kolyma. Mais les navires qu'on y construisait pour son expédition, ne furent achevés qu'au printems de l'année 1787. Ce capitaine s'embarqua à bord du plus grand, nommé le *Pallas*, en l'honneur du savant professeur de ce nom, qui avait rédigé les instructions des naturalistes de l'expédition. Le second navire fut placé sous les ordres du capitaine-lieutenant *Saretshef*. Ils firent voile de Kolyma, le 24 juin, dans la direction de la mer Glaciale, poussèrent jusqu'à cinq lieues au-delà du cap Baranoi-Kamen, par lat. N. 69° 33', et long. 168° 54' E. de Greenwich, après quoi

(1) *Voyages made in the years* 1788 *and* 1789 *from China to the north west coast of America* etc. London; in-4°. 1790.

ils retournèrent à la Kovima, dont ils remontèrent le cours jusqu'à Yakutsk, où ils arrivèrent le 22 octobre.

Billings rencontra dans cette ville M. John Ledyard, un des compagnons du capitaine Cook, qui venait d'y arriver, après avoir traversé à pied tout l'Ancien-Continent. Il se proposait de parcourir de même le Nouveau, et, comme Billings devait visiter la côte de l'Amérique, il se disposait à l'y accompagner, lorsqu'il fut arrêté comme espion français et envoyé à Moscou.

On construisit deux bâtiments à Ochotsk, pour l'expédition américaine; mais, au sortir du port, au mois de septembre 1789, il en périt un, et Billings fit voile avec ses débris pour la Slava-Rossie, dans le Kamtshatka, à l'effet d'en construire un autre. Le 1er. octobre, il relâcha au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et y passa l'hiver, en attendant que le second navire fût prêt à tenir la mer.

Au commencement du mois de mars 1790, ce capitaine reçut ordre d'aller protéger le commerce des pelleteries que fesaient les Russes dans les mers du Kamtshatka et sur la côte N.-O. de l'Amérique, contre la corvette suédoise le *Mercure*, qui y avait été envoyée pour le détruire. En conséquence, il partit de la baie *d'Avatsha*, le 9 du même mois, à bord de la *Slava-Rossie*, qui était montée de seize canons de bronze, avec l'intention d'aller visiter les îles au sud d'Alaksa, sur la côte N.-O. de l'Amérique.

Le 24, il aperçut l'île d'Amtshitka, située par lat. N. 51° 18' et long. E. 179° 25', et dont les montagnes étaient couvertes de neige. Le 1er. juin, il aborda à celle d'Oonalashka, par lat. N. 52° 51' et long. E. 192° 41', où il rencontra des chasseurs russes qui le conduisirent à une baie nommée *Bobrovoi Guba*, ou baie des Loutres, dans laquelle il prit terre. Le capitaine Saretshef s'occupa à faire le relevé de la côte, et Billings recueillit tous les renseignements qu'il put trouver sur les mœurs et les usages des habitants. Les insulaires d'Alaksa et des îles adjacentes s'appellent *Kagataiakungn*, ou gens de l'Orient, et ceux de l'île *d'Ooné-Agun*, que les Russes nomment *Tshettierre-Soposhnoi*, *Akohgun*. Ces peuples sont d'une taille au-dessous de la moyenne, ont le teint brun, le visage rond, le nez petit, et les yeux noirs. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. Ils se percent l'inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, pour y passer de petits os, et d'autres ornements en verroterie. Les femmes

avaient autrefois l'habitude de se tatouer. Ces insulaires portaient d'abord des peaux de loutres de mer, mais ils ont cessé de s'en couvrir depuis qu'elles sont devenues d'un si grand prix, et ne se servent aujourd'hui que de peaux d'ours de mer ou de quelque autre amphibie peu recherché, dont ils portent le poil en dehors. Les hommes de Sitkanah ont des camisoles de peaux d'oiseaux.

Billings détermina la latitude de l'île d'Oonalashka à 53° 56' de latitude N. et à 194° 20' de long. E. Le 13 juin, il en partit, et rangea celles d'Oonimak et de Sannach, qui étaient habitées par quelques familles Aléoutes. Cook avait donné à cette dernière le nom de *Halibut's Island* ou île de la Plie.

Billings reconnut ensuite un grand nombre d'îles moins considérables, qui forment le groupe, connu sous le nom de *Shumagin*, ainsi appelé du matelot de Behring qui les découvrit le premier. La plus remarquable est celle que les indigènes nomment *Animok*, et les Russes *Olenoï*, et qui est située à environ dix lieues d'Alaksa, par lat. N. 54° 44', et long. E. 198°. Il visita encore des îles élevées et stériles, qui s'étendent à quinze ou seize lieues au S. d'Alaksa, et soixante lieues environ de l'E. à l'O. Leurs parages sont fréquentés par les chasseurs à cause de la quantité de baleines et de phoques qui s'y trouvent.

Le 15 juin, il examina un autre groupe d'îles auxquelles les Russes ont donné le nom d'*Evdokeef*. La plus grande s'appelle *Simedan*. Le 27, il découvrit les hautes montagnes de l'île de Kadiak et les îles basses de *Toogedach* et de *Sichtunach*, qui sont indiquées sur la carte du capitaine Cook, sous le nom d'îles de la *Trinité*.

Billings relâcha à Kadiak, et s'y arrêta jusqu'au 6 juillet, à prendre des renseignements sur cette île et sur celles du groupe dont elle fait partie. La population était d'environ treize cents hommes, douze cents jeunes garçons, et à peu près le même nombre de femmes. Ils possédaient plus de six cents doubles *baidars* ou bateaux, montés chacun de deux ou trois individus. Les chasseurs étaient répartis en six détachements aux ordres d'autant de conducteurs russes qui avaient le titre de *Peredofschik*. Les Russes retenaient en ôtages deux cents filles des principaux habitants pour répondre de l'obéissance du reste de la nation. *Yefstrat Ivanitsh Delareff*, Grec de nation, qui dirigeait l'établissement de Shelikoff, avait fondé une école pour enseigner aux enfants du pays à lire et à écrire la langue russe. L'établissement se composait de cinq maisons bâties à

la manière des Russes, et habitées par une cinquantaine de personnes de cette nation. Elles avaient quatre vaches et douze chevaux, et cultivaient des pommes de terre et des choux. Les habitations des naturels étaient en partie souterraines, et elles avaient une porte, du côté du levant, qui se fermait avec des peaux de veaux marins. Au centre se trouvait le foyer, et immédiatement au-dessus il y a une ouverture au toit pour laisser échapper la fumée. Ils ressemblent, quant aux mœurs et aux coutumes, aux Oonalahkans.

Billings explora ensuite les côtes E. et S.-E. de l'île de Kadiak, et le 8 juillet, il alla toucher à celle *d'Afognak*, qui n'est qu'à sept milles de distance de la pointe septentrionale de Kadiak. L'intérieur en est couvert de bois, et les Russes y ont une factorerie. A deux milles plus au N., se trouve celle de *Shuyuch*, qui a environ quatre milles de longueur, et dont le cap septentrional portait le nom de *Pointe de Banks*. Le 11, il arriva à une rivière, que les chasseurs appellent *Ledenaia-Reka*, ou rivière glacée, parce qu'elle est continuellement gelée. Le 19, il pénétra dans le canal du Prince William, et jeta l'ancre près de l'endroit où le capitaine Cook avait mouillé en 1778. Il observa que les indigènes avaient les mêmes coutumes et parlaient presque le même idiome que ceux de Kadiak.

Le but principal de cette expédition était de reconnaître exactement la rivière de Cook, et toutes les parties de la côte au sud de ce point; d'examiner la chaîne d'îles qui s'étend entre l'Amérique et le Kamtshatka et de déterminer par des observations astronomiques leur véritable position. Il fallait, pour exécuter cet objet, y consacrer l'été et l'hiver tout entiers, et passer l'été suivant à faire le relevé de la partie septentrionale de la côte; mais il restait peu de provisions, la saison était fort avancée, et il eût fallu un autre navire pour naviguer avec quelque sécurité dans des mers où aucune île, excepté celle d'Oonalashka, ne se trouvait indiquée avec exactitude sur les cartes. Toutes ces considérations décidèrent Billings à retourner au Kamtshatka.

Le 30 juillet, il partit de l'île de Montague *Tsukli*, et le lendemain, il s'assura que l'île de Kay, dont la pointe méridionale forme le cap Elie du Commodore Behring, était détachée du continent. Là, le scorbut se manifesta parmi l'équipage, et il alla relâcher, le 14 octobre, au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Pribuloff, devenu l'un des maîtres d'équipage, fit voile

pour Oonalashka. Le lendemain de son départ de cette île, il découvrit celle à laquelle il donna le nom de *Saint-Georges et Saint-Paul*, et qui servait de retraite à d'immenses troupeaux de phoques. Sur ces entrefaites, la corvette suédoise entra dans la baie *d'Udagha;* Pribuloff se rendit à son bord et y fut parfaitement accueilli.

Au mois d'avril 1791, le capitaine *Hall* reçut le commandement d'un navire qu'on venait de construire au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il lui fut enjoint de se rendre à l'île de Behring ou à celle d'Oonalashka; toutefois, le bâtiment n'étant pas en état de tenir la mer avant le 8 mai, et Billings, qui était arrivé à Oonalashka, le 24 juin, n'y trouvant pas le capitaine Hall, renonça au projet qu'il avait formé de visiter de nouveau la partie de la côte d'Amérique, qui s'étend au sud de la rivière de Cook. Il alla néanmoins toucher à cette côte, dont il donna une description, et de là fit voile pour la baie de Saint-Laurent, qui est située sur la côte des Tshutski, au sud du détroit de Behring, et où il arriva le 4 août (1).

Premier voyage d'Alexandre Mackenzie à travers le Continent américain, en 1789. Ce voyageur, agent de la compagnie des fourrures du Nord-Ouest, partit dans des canots, le 3 juin 1789, du port de Chepeweyan, sur le lac des Collines, par 58° 40' de latitude Nord, et 110° 30' de longitude O. de Greenwich, avec quatre Canadiens, un Allemand, un Indien, deux Canadiennes et deux Indiennes. L'Indien, nommé le *chef anglais*, avait accompagné Hearne, lors de son voyage à la rivière de la Mine de Cuivre.

Mackenzie descendit la rivière de la *Paix* ou de *l'Esclave*, jusqu'au lac du même nom, par lat. N. 61°, où il arriva le 9, et qu'il trouva entièrement couvert de glace. Il y fit provision de poisson, de gibier et de baies. Le 21, il tua cinq rennes sur une île qu'il appela pour cette raison *île de Carrebœuf*. Une autre île où il laissa deux sacs remplis de *pemican* ou de poisson séché au soleil et pilé pour le retour, reçut celui d'île *à la Cache*. Le 23, l'expédition prit terre, par 62° 24' de lat. N., en un endroit où il y avait trois habi-

(1) *Sauer's* (Mart.) *Accout of a geographical and astronomical expedition to the Northern parts of Russia, by commodore J. Billings*. London, 1802, in-4°.

tations d'Indiens *Red-Knife* ou Couteaux rouges, qui sont ainsi appelés des couteaux de cuivre dont ils font usage. On leur acheta huit paquets de peaux de castor et de martre et un grand canot, et un des naturels offrit de servir de guide à Mackenzie pour découvrir la rivière qu'il se proposait de remonter. Il y arriva le 29. Le lendemain, il passa devant l'embouchure de la rivière de *Horn Mountain*, qui descend des montagnes du même nom. Le 1er. juillet, étant entré dans son lit, il trouva que sa largeur n'était plus que d'un demi-mille. Le courant en était rapide, et les bords couverts de glace. Il aborda à une île où il remarqua les pieux de quatre habitations, qu'il supposa avoir été construites par les Esquimaux, dans leurs excursions guerrières, six ou sept ans auparavant. Il reconnut l'embouchure de la rivière *de la Montagne*, qui s'y jette du sud, et qui a environ un demi-mille de large. A environ six milles au-dessus, il atteignit le confluent d'une autre rivière, et découvrit au loin les montagnes du midi. Il y remarqua les vestiges de deux camps que les Indiens y avaient eus l'année précédente, et il jugea à la manière que le bois était coupé, qu'il ne l'avait pas été avec des instruments en fer. Le 5 juillet, il rencontra cinq familles, composées de vingt-cinq à trente individus, de deux tribus différentes (les Indiens *Esclaves*, et *Dog-Rib* ou à côtes de chien) qui s'enfuirent à l'approche de l'expédition. Toutefois, les guides Chipeweyans, dont ils comprenaient le langage, leur persuadèrent de retourner sur leurs pas et d'accepter quelques présents. Ils répondirent aux questions qu'on leur adressa sur le cours de la rivière, qu'il faudrait plusieurs hivers pour arriver à la mer; que le pays intermédiaire était peuplé de monstres affreux, qu'il y avait deux chûtes dans la rivière, qui en rendaient la navigation impraticable, et qu'enfin la vieillesse surprendrait les voyageurs avant leur retour. A force de présents, on en détermina un à suivre l'expédition, qui continua à remonter la *rivière du lac du Grand Ours*, laquelle était profonde et large de près de trois cents pieds. Le 6, Mackenzie reconnut l'extrémité des *Montagnes Neigeuses*, et découvrit une rivière qui coulait de l'ouest. Le 7, il arriva à un camp indien composé de dix-huit personnes, qui toutes s'enfuirent à l'exception d'un vieillard et d'une vieille femme. Le premier dit qu'il était trop âgé et méprisait trop la vie pour fuir le danger. Cependant, à ses instances, les autres revinrent au camp, acceptèrent quelques présents et donnèrent en retour du

poisson bien bouilli, et quatre canots montés chacun par un homme, qui devait indiquer à l'expédition la route à tenir pour passer les *rapides* de la rivière dans un endroit où son lit est encaissé sur une longueur de trois milles par des rochers blanchâtres et taillés à pic. La rivière pouvait avoir neuf cents pieds de largeur et cinquante brasses de profondeur. A l'embouchure de deux autres affluents, il rencontra six familles d'environ trente-cinq personnes, qui lui fournirent une grande quantité d'excellent poisson. Elles acceptèrent des présents et suivirent l'expédition dans quinze canots. A trois milles plus au nord, il trouva un camp de trois familles de vingt-deux individus, sur le bord d'une rivière qui coule de l'est. Il en reçut des lièvres et des perdrix en échange d'objets de peu de valeur. Un jeune homme, esclave parmi ces Indiens, se fit mieux comprendre qu'aucun autre des naturels qu'on eut rencontrés jusqu'alors. Mackenzie prit terre de nouveau en un endroit où il y avait deux familles qui lui offrirent quatre douzaines de lièvres. Le 8, il aborda encore, et trouva deux cabanes habitées par neuf personnes, et, à quelque distance de là, plusieurs autres appartenant à des Indiens Lièvres, qui sont ainsi appelés de ce qu'ils se nourrissent principalement de la chair de ces animaux et de poisson. Le 9, il rencontra quinze autres naturels, qui paraissaient plus robustes et plus propres que ne le sont en général les habitants de cette contrée, et qui fesaient usage de morceaux de fer qu'ils avaient achetés aux Esquimaux, leurs voisins, en guise de couteaux. Plus loin, il rencontra cinq autres familles, qui firent mine de vouloir résister, mais qu'il parvint à apaiser par des présents. Ils appartenaient à la tribu des *Deguthee Denees* ou Querelleurs, qui résidait par le 67° 47′ de latitude. Notre voyageur ayant appris de ces Indiens que la mer n'était pas fort éloignée du côté de l'Est et de celui de l'Ouest, se mit en route pour la reconnaître. Il passa auprès de trois camps, où la rivière commençait à s'élargir et à couler par différents canaux, entre des îles basses couvertes de peupliers rabougris. Le 12 juillet, il parvint à un lac, situé par 69° 1′ de latitude, et à quinze milles plus loin, à une île, d'où il apercut des masses énormes de glaces qui s'étendaient du S.-O. à l'E, et vers le sud-ouest, une chaîne de montagnes à 20 lieues plus au nord. A l'E. il distingua plusieurs îles. Le 14, il établit son camp sur une île qu'il nomma *la Baleine*, à cause du grand nombre de ces amphibies qu'il remarqua sous le 69° 14′ de latitude, et long.

O. 135°, après quoi il retourna sur ses pas, sans s'être assuré que ce fut véritablement la mer qu'il avait vue (1). Il arriva au fort de Chipeweyan, le 12 septembre 1789.

Deuxième voyage d'Alexandre Mackenzie à travers la partie N.-O. du Continent américain, en 1793. Mackenzie partit de nouveau du fort de Chepeweyan, le 10 octobre 1792. Il remonta la rivière d'Imjigah ou de la Paix, jusqu'à un fort ou établissement anglais, situé par 56° 9' de latitude nord, et par 117° 35' de longitude ouest, où il séjourna jusqu'au 9 mai 1793. Ayant expédié de là six canots chargés de vivres et de fourrures au fort de Chipeweyan, il partit pour son nouveau voyage, dans un canot de vingt-cinq pieds de longueur et de quatre pieds neuf pouces de quille, portant dix hommes d'équipage, des provisions, des objets destinés à être donnés en présents aux naturels, des armes, des munitions et un bagage pesant trois milliers.

Le 11 juin, il arriva à un lac d'environ deux milles de longueur et situé par latitude nord 54° 24', et longitude O. 121° de Greenwich, où il jugea que la rivière de la Paix avait sa source la plus élevée et la plus méridionale. Ayant franchi les montagnes, il descendit le cours de la *Tacoutche-Tesse* (2), qu'il prit pour la Columbia, jusqu'au 52° 30' de latitude nord. De là, il revint sur ses pas l'espace d'environ soixante-dix milles, et traversa le pays jusqu'à la rivière du *Saumon* qu'il suivit, durant le mois de juillet, jusqu'à son embouchure dans l'Océan Pacifique, par latitude N. 52°, après quoi, il se remit en route pour le fort de Chipeweyan, où il arriva le 24 août, après une absence de onze mois.

Dans ces deux expéditions, Mackenzie explora l'immense contrée, arrosée par la rivière qui porte son nom, et dont le cours a plus de deux mille milles de longueur. Elle sort du

(1) Mackenzie dit que « ses gens montrèrent beaucoup de regret d'être obligés de s'en retourner sans avoir atteint la mer; » et néanmoins sur le titre de son voyage et sur la carte qui l'accompagne, il voudrait faire croire qu'il est allé jusqu'à l'Océan. Il est probable qu'à la vue de la baleine blanche (*delphinus leucas*), qui remonte les fleuves jusqu'à une certaine distance de la mer, il se sera cru sur ses bords.

Mackenzie, *Voyages from Montreal*, etc., in-4°. *London*, 1801.

(2) La Tacoutche-Tesse se jette dans une baie appelée golfe de Georgie.

petit lac ci-dessus, par latitude N. 54° 24', près d'une des sources de la Columbia, où elle porte le nom de rivière de la Paix ou d'Imjigah, et coule d'abord l'espace de cent quatre-vingts milles dans la direction du nord, puis deux cent quatre-vingts dans celle de l'est, où elle reçoit son affluent oriental; ensuite cent quarante, dans celle du nord, jusqu'au 57° 40'; et de là deux cent cinquante milles N.-E. jusqu'à *l'Athapescow* ou rivière de l'Élan, à laquelle elle se réunit par 59° de latitude nord, et par longitude O. 111° 20'. Cette dernière qui prend sa source sous le 54° de latitude et le 117° de long. O., a d'abord un cours N.-E. de cent quatre-vingts milles, pendant lequel elle reçoit les eaux du petit lac de *l'Esclave*, après quoi elle coule quatre-vingts lieues dans la direction de l'E., cent dix dans celle du N., quarante encore dans celle de l'E, et après s'être jointe à la rivière du *Pélican*, elle prend son cours vers le nord l'espace de cent quarante milles, traverse le lac des Collines, et, à vingt milles plus loin, opère sa jonction avec la rivière de la Paix. A partir de ce point, leurs eaux réunies portent le nom de rivière de l'Esclave jusqu'au lac l'Esclave dans lequel elle se jette après un cours de deux cent vingt milles. Au sortir de ce dernier, elle prend le nom de Mackenzie, coule cent soixante-dix milles vers le N.-O., cent quatre-vingt-treize vers le N. jusqu'à la rivière du *Grand Ours*, où elle prend son cours vers le N.-O. l'espace de quatre cent vingt-deux milles, jusqu'à son embouchure dans l'Océan Arctique, par 70° de latitude N. et 135° de longitude O. de Greenwich.

Le cours de la rivière de la Paix, à travers les montagnes Rocky, est d'environ trois cents milles; et durant toute cette distance elle conserve une largeur moyenne de deux mille pieds. Au-dessous de son confluent avec l'Athapescow, où le courant en devient très-rapide, elle a plus d'un mille de large. Le lac du Grand Ours, dont elle reçoit les eaux par la rivière du même nom, a de soixante-dix à quatre-vingts milles de longueur, et celui d'Athapescow, situé par 59° de lat. N. et long. O. 110°, a cent milles de long sur dix à trente de large.

Tout le pays, compris entre le lac des Collines et la rivière de la Paix, est si bas, que, dans certaines saisons, il y a entre leurs eaux un flux et un reflux périodiques.

Les nations indiennes qui peuplent la contrée à l'O. des monts Rocky, à partir du lac de l'Esclave, sont les *Strongbow-Mountains*, et les *Hares* ou lièvres, et celles du côté opposé,

les *Beavers* ou castors, les *Inland* ou intérieurs, les *Nathanas* et les *Querelleurs* (1).

Expédition de don Francisco Élisa en 1790. Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'occupa de former un établissement à Nutka, suivant les ordres qu'il avait reçus de sa cour. Il fit préparer à cet effet la frégate la *Conception*, le paquebot *Argonauta* et la balandre la *Princesa* qu'il pourvut abondamment d'armes, de munitions et de provisions, et sur lesquels il embarqua les troupes destinées à garder la nouvelle colonie, et à secourir les *présidios* de l'Ancienne et de la Nouvelle-Californie. *Don Francisco Élisa*, nommé commandant de l'expédition et de l'établissement, mit à la voile de San Blas, le 3 février 1790, et entra dans le port de Nutka, le 4 mars suivant. Il travailla sur-le-champ à mettre ce lieu en état de défense, et envoya le capitaine don *Salvador Fidalgo* reconnaître la côte vers le sud depuis le 60e degré (2).

Découvertes de don Salvador Fidalgo. Fidalgo fit voile, le 4 mai 1790, à bord du paquebot San Carlos, et arriva, le 23, à l'entrée du détroit du Prince Guillaume (*Prince William's Sound*). Il y pénétra par le port de Santiago. De là, se dirigeant vers le nord, et passant par l'île de la Magdalena, il reconnut toute la partie orientale de cette vaste baie, où il découvrit quelques golfes qui lui servirent d'abri contre le mauvais tems qu'il y éprouva, particulièrement à la lat. de 60° 40', et au 35° 55' de long. occidentale de San Lucas. Il y séjourna depuis le 26 mai jusqu'au 9 juin, et dans cet intervalle il reconnut, dans des barques, les entrées voisines et les canaux qui y débouchent dans la mer. Il prit possession de cette côte et donna le nom de *Menendez* à l'entrée où il toucha. Il se rendit ensuite à un port pour prendre de l'eau et du bois, et expédia sa chaloupe pour achever la reconnaissance du golfe du Prince Guillaume. Cette expédition fut secondée par les Indiens qui y coopérèrent avec confiance et bonne foi; à l'entrée d'un port, sous la lat. de 60° 54', on entendit le bruit épouvantable d'un volcan, et en s'avançant dans l'intérieur, on vit une plaine

(1) *Voyage from Montreal, on the river Saint-Laurence, through the continent of North America to the Frozen and Pacific Oceans; in the years* 1789 *and* 1793, etc.; *by Alexander Mackenzie*, in-4°., p. 412, *London*, 1801.

(2) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*, Introd., p. 109-112.

couverte de neige provenant des monceaux qui entouraient l'orifice du volcan, et qui avaient été lancés à une hauteur considérable. La crainte du danger empêcha Fidalgo d'examiner plus particulièrement ce phénomène. Ce capitaine se rendit ensuite à une des îles voisines, où il fut accueilli amicalement par les naturels. A son retour, il passa par un canal, et donna des noms à toutes les pointes principales de l'entrée qu'il avait découverte. On donna le nom de *Revillagigedo*, en l'honneur du vice-roi du Mexique, à l'entrée où est situé ce volcan; celui de *Del Condé*, à l'île qui se trouve à son embouchure; et celui de *Fidalgo*, au volcan. On appela *Valdez*, l'extrémité septentrionale du golfe du Prince Guillaume, et *Mazarredo*, un autre port qui se trouve plus au sud, sur la côte orientale. Le journal de Fidalgo contient une exacte description du pays, de ses productions naturelles, de la condition, des qualités de ses habitants, et des établissements formés par les Russes. Les écrivains de cette nation prétendent que l'établissement de la rivière de Cook date de 1787, et que tous les autres dépendent de la compagnie de commerce de Pétersbourg.

Fidalgo s'étant acquitté de sa commission mit à la voile le 21 juin, dans le dessein de reconnaître la côte S.-O., mais les tempêtes, les calmes et les brumes épaisses qu'il éprouva le forcèrent à rétrograder vers l'île de Montague. Le 4 juillet, il monta dans un canot conduit par des Indiens, et alla visiter l'établissement russe sur la rivière de Cook. Le chef de cet établissement lui fit un très-bon accueil, et lui fournit les secours dont il avait besoin. Le jour suivant, Fidalgo entra dans un port bien abrité qu'il nomma le *Revillagigedo* (1), et d'où il expédia sa chaloupe pour reconnaître le cap Elisabeth qu'il avait pris pour une île. Il trouva aussi du côté du N., un bon port dans la lat. de 59° 12'. C'était probablement le même que Arteaga avait nommé, en 1779, port de *Regla*. Fidalgo continuait à explorer l'intérieur de la rivière, lorsque, le 20 juillet, il apprit l'arrivée d'une frégate russe qui était partie d'Ochosky au mois de mai, ayant à bord des astronomes pour déterminer la véritable situation des îles et côtes voisines du cap Saint-Élia's. Fidalgo, après avoir fait des observations importantes à l'entrée du Prince Guillaume, en partit le 8 août, et arriva, le 15 suivant, au cap de *Dos-Cabezas*, où il aborda. Il visita l'établissement russe,

(1) Dans la partie orientale de la rivière de Cook.

et se procura des renseignements intéressants sur l'industrie, le commerce, la pêche des individus de cette nation, sur leurs rapports avec les naturels du pays, et sur les moyens qu'ils emploient pour les civiliser. Il en partit le 17, pour reconnaître la côte vers l'Est, mais des vents contraires et le manque de provisions le contraignirent de faire voile pour le port de Monterey, où il entra le 15 septembre. De là, il passa au département de San Blas, où il arriva le 14 novembre, avec la satisfaction d'avoir fait un voyage très-utile, à raison des connaissances hydrographiques qu'il avait acquises sur ces côtes (1).

L'arrestation des Anglais qui s'étaient rendus à Nutka, pour y établir une colonie, par le capitaine Don Martinez, et la prise de possession de ce port au nom du roi d'Espagne, donnèrent lieu à des démêlés entre ces deux gouvernements qui se fussent terminés par une guerre, si la cour de France ne fût intervenue à tems pour l'empêcher (2).

1790. *Déclaration et contre déclaration concernant l'occupation de la baie de Nutka, signées et échangées le 24 juillet 1790, par l'ambassadeur de S. M. Britannique, et par le secrétaire d'Etat de S. M. Catholique.* S. M. C. disposée à donner satisfaction à S. M. B. pour l'injure dont elle s'est plainte, s'engage à faire restitution entière de tous les vaisseaux britanniques, qui ont été capturés à Nutka, et à indemniser les parties intéressées dans ces vaisseaux, des pertes qu'elles auraient essuyées, aussitôt que le montant en aura pu être estimé. Mais, ni cette déclaration, ni l'acceptation ne doit exclure ni préjudicier en rien aux droits que S. M. C. pourra prétendre sur tout établissement que ses sujets pourraient avoir formé, ou voudraient former à l'avenir, dans ladite baie de Nutka (3).

1790—1791. *Voyage autour du monde, par le capitaine français Etienne Marchand,* à bord du navire, *le Solide,* avec un état-major de 11 hommes et un équipage de 39. Ce capitaine, revenant du Bengale, en 1788, toucha à l'île de Sainte-Hélène, où il rencontra le capitaine anglais Portlock,

(1) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 109-112.

(2) *The Spanish memorial of 4 th. June considered by Alex. Dalrymple.* London, 1790, in-8°.

(3) Martens, *Recueil de traités de paix*, vol. III, p. 166.

qui lui fournit des renseignements sur le commerce de la côte du nord-ouest. Marchand les ayant communiqués à une maison de commerce de Marseille, elle l'engagea à entreprendre le voyage autour du monde qui a fait connaître la véritable position de beaucoup de lieux, et a jeté un jour nouveau sur une partie de la côte occidentale de l'Amérique. Le 7 août 1791, il arriva sur cette côte près du cap Engaño ou Edgecumbe, appelé par les naturels Tchinktâné, et qui est situé par latitude N. 57° 4′ et par longitude O. 138° 15′ de Paris, et le 12, il entra dans la baie du même nom (1), où il se procura une grande quantité de fourrures (2).

Marchand a donné beaucoup de renseignements sur la baie de Tchinktâné et ses habitants. Le 21 août, il remit à la voile pour aller reconnaître les îles de la Reine-Charlotte, et leva le plan de *Cloak-Bay*, ou baie des Manteaux, et celui du canal de *Cox*. Il a aussi fourni une description des naturels qui habitent sur leurs bords.

Le 8 septembre, Marchand fit route pour la Chine (3).

Voyage du capitaine Georges Vancouver, commandant une expédition composée des deux navires la Découverte et le Chatham, et de 100 hommes d'équipage, tant officiers que soldats. Le lieutenant William Robert Broughton, commandait le Chatham.

L'expédition aux ordres de Quadra, en 1775, le long de la côte N.-O. de l'Amérique, donnant aux Espagnols des droits sur cette partie du continent, ils en usèrent au mois d'avril 1789, en s'emparant des navires et des factoreries que les anglais possédaient dans la baie de Nutka. Ceux-ci qui regardaient leurs établissements dans ces parages comme d'une grande importance, se disposaient à y envoyer un armement considérable, lorsqu'une convention, signée le 28 octobre 1790, détermina les droits des deux puissances sur cette côte.

(1) La baie de *Guadalupa* des Espagnols et celle de *Norfolk* de Dixon.

(2) En 1792, le commerce des fourrures entre la côte du Nord-Ouest et la Chine occupait 20 navires de différentes nations. (Vancouver, *Voyage of Discovery*, tom. III, p. 498.)

(3) Voyez tome Ier chap. 4 et 5 du Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique, etc., par C. P. Claret Fleurieu, 4 vol. in-4°. Paris, an VI.

Par l'article 1er. « L'Espagne s'engageait à remettre à l'Angleterre les bâtiments, districts et portions de terrain qui, au mois d'avril 1789, étaient occupés par S. M. B., soit au port de Nutka ou de Saint-Laurent, soit au lieu appelé *Port-Cox*, situé à environ 16 lieues au sud du premier. »

Par l'article 5e. « L'entrée de tout établissement que l'une des deux puissances aurait formé depuis le mois d'avril 1789, ou pourrait former par la suite, soit dans les lieux qui doivent être rendus aux sujets de la Grande-Bretagne par l'article 1er., soit dans toute autre partie de la côte N.-O. de l'Amérique ou des îles adjacentes, situées au N. de ladite côte, déjà occupées par l'Espagne, sera libre aux sujets des deux puissances contractantes, lesquels pourront s'y livrer au commerce sans obstacle ni empêchement. »

Dans les instructions données à Vancouver, le 8 mars 1791, il lui était recommandé de reconnaître exactement la communication par eau, qui pouvait exister entre la côte N.-O. et la partie de la côte orientale de l'Amérique du N., qui était habitée ou occupée par les sujets de S. M. B., et de déterminer avec précision le nombre, l'étendue, la situation et l'époque des établissements de la formation dans ces limites par quelque nation européenne que ce fût.

Ce capitaine partit, le 1er avril 1791, et prit la route du cap de Bonne-Espérance. Il relâcha, à Madère, le 25 du même mois; le 8 mai, il perdit de vue les Canaries et se dirigeant vers le cap Horn, il entra dans l'Océan Pacifique. Après avoir reconnu les îles Sandwich, il aborda sur la côte de la Nouvelle Albion, le 17 avril 1792, près du cap Mendocino, par le 40° 19′ de latitude et le 235° 53′ de longitude E. de Greenwich. Continuant à longer la côte, il donna le nom de *Rocky-point*, ou pointe des rochers, à la partie la plus saillante du rivage, qui s'étendait l'espace d'un mille dans la mer, sous le 41° 8′ de latitude et le 236° 5′ de longitude. Plus loin, sous le 41° 46′ 1/2 de latitude, et le 235° 57′ 1/2 de longitude, il rencontra, le 25 avril, une pointe qu'il nomma *Pointe Saint-Georges*, et des rochers qu'il appela *rochers du dragon*; et la baie formée par la pointe N. de Saint-Georges, reçut le nom de *baie Saint-Georges*. A quelque distance de là, sous le 42° 52′ de latitude et le 235° 35′ de longitude, il découvrit un terrain bas, couvert de bois, qui s'avançait fort loin dans la mer, et qu'il nomma *cap Orford*. Des Indiens y vinrent trafiquer avec son équipage.

Sous le 43° 23′ de latitude et le 235° 50′ de longitude, il

reconnut une pointe de terre qu'il conclut être le cap *Grégory* du capitaine Cook ; ou le cap *Blanco* d'Aguilar, « si toutefois, dit-il, ce dernier a vu la terre dans cette partie de l'Amérique ». Il doubla ensuite une autre pointe saillante, ou rocher escarpé et presque perpendiculaire, qu'il jugea être le *cap Perpetua*, de Cook, et près duquel il cessa de voir cette partie de la terre. Il le place sous le 44° 12′ de latitude et le 236° 5′ de longitude. Il doubla peu après le cap *Foul Weather* ou *Gros Tems*, qui est une haute pointe escarpée, par le 44° 49′ de latitude et le 236° 4′ de longitude.

Vancouver releva ensuite la partie de la côte qui avait déjà été reconnue par M. Meares. Il place le cap *Look Out* sous le 45° 32′ de latitude et le 236° 11′ de longitude ; et le cap *Disappointment* de Meares, qui avait aussi nommé l'entrée située au sud de ce cap, *Deception Bay*, ou *baie de la Tromperie*, par le 46° 19′ de latitude et le 236° 6′ de longitude. Il passa ensuite la *Pointe basse* de Meares, et la baie de *Shoal-Water*, et continuant sa route vers le N., il rencontra une autre pointe, par le 47° 22′ de latitude et le 235° 58′ de longitude, qu'il appela *Pointe Grenville*, et, plus loin, l'île *de la Destruction*, qui avait été ainsi nommée par M. Barclay. Cette île située sous le 47° 37′ de latitude et le 235° 49′ de longitude, n'a environ qu'une lieue de circuit ; c'était néanmoins la plus grande portion de terre détachée de la côte, qu'il eut observée jusqu'alors. Il rencontra dans le voisinage de cette île une ou deux pirogues. Il n'avait encore vu aucun habitant, ni rien qui indiquât que le pays fût peuplé sur toute cette côte, si l'on en excepte un endroit au S. du cap Orford.

Vancouver croyait s'être assuré que les grandes rivières et les vastes entrées, auxquelles on supposait une embouchure dans l'Océan Pacifique, entre le 40° et le 48° de latitude N. n'étaient que des ruisseaux où des vaisseaux ne pourraient naviguer (1) ; ou des baies où il leur serait impossible de réparer leurs avaries. Il ne restait plus qu'à vérifier une indication de M. Dalrymple. « On prétend, dit ce dernier, que les Espagnols ont découvert récemment, sous le 47° 45′ de latitude N., une entrée qui, en 27 jours de route, les a conduits à la baie de Hudson. » Cette latitude correspond exactement à celle qui se trouve indiquée dans l'ancienne relation du pilote grec, Jean de Fuca (2), dont nous avons déjà parlé.

---

(1) Il ne connaissait pas encore le grand fleuve de la Columbia.

(2) *Darymple's Plan for promoting the Fur Trade*, etc. p. 21, 1789.

Le 29 avril, Vancouver longea le rivage dans la direction du N.-O. Un courant porta les navires vers le N., dans la ligne de la côte, avec une vitesse uniforme d'environ une 1/2 lieue par heure. Depuis qu'il avait dépassé le cap Orford, ce courant avait régulièrement fait dévier les bâtiments, vers le nord, de 10 à 12 milles par jour.

Le capitaine rencontra ensuite le navire, la Columbia, commandé par M. Robert Gray, et qui était parti de Boston, 18 mois auparavant. C'était le même officier qui avait fait avec le sloop le *Washington*, le voyage derrière Nutka dont on avait tant parlé. Gray contredit les assertions extravagantes qu'on avait débitées à ce sujet. Il assura les officiers qu'il n'avait pénétré que 50 milles dans le détroit en question; mais que suivant les naturels, il s'étendait très-loin vers le nord, et qu'il croyait que c'était l'entrée dont on attribue la découverte à de Fuca. Le capitaine Gray fit aussi connaître l'embouchure d'un fleuve au 46° 10' de latitude, où il lui fut impossible de pénétrer pendant neuf jours, à cause du débouché des eaux, ou du reflux de la mer.

Vancouver, continuant sa route, découvrit la seule montagne élevée qu'il eut aperçue jusqu'ici sur toute la côte. Il pensait que ce pouvait être le Mont Olympe de Meares, que ce navigateur place au 47° 10' de latitude. Vancouver en détermina la latitude à 47° 38'. Il remarqua, à mesure qu'il avançait, que la hauteur de la côte augmentait, qu'elle était sans coupure, et par conséquent, qu'elle n'offrait aucune entrée dans la mer intérieure par le 47° 45' de latitude, ainsi qu'on l'avait prétendu; il n'y a pas d'ailleurs la moindre apparence d'un bon hâvre depuis ce point jusqu'au cap Mendocino, quoique les géographes y en aient placé plusieurs.

L'expédition toucha à un promontoire remarquable, sous le 48° 23' 1/2 de latitude et le 235° 38' de longitude E., qui forme la pointe S. du prétendu détroit de Jean de Fuca. C'est le cap Flattery de Cook, nommé *Classet* par les naturels du pays. L'île de *Tatootche* qui a une 1/2 lieue de tour, tient à ce promontoire par un banc de rochers. L'ouverture de cette entrée est placée par le 48° 37' de latitude, sur la carte de M. Duncan; mais d'après le calcul de Vancouver, il y aurait une erreur de dix milles. Il n'y aperçut pas le *Pinnacle Rock* de *Fuca*, imaginé par Meares et Dalrymple, pour faire croire que c'était le détroit de Fuca. Il donna le nom de *Rock Duncan*, à un rocher à peine visible, contre lequel le ressac se brise avec violence. Le village de Classet, situé à environ deux milles en deçà du cap, lui pa-

fut très - peuplé. Les naturels ressemblaient à ceux de Nutka, sous presque tous les rapports : le langage, le maintien, les vêtements, les cabanes, les armes, les outils, les pirogues étaient les mêmes. Les ornements en os, qu'ils portaient au nez, étaient seuls différents; ils paraissaient familiarisés avec les étrangers. En remontant la baie, on rencontra une pointe basse de sable, qui fut appelée *New Dungeness,* à cause de sa ressemblance avec le Dungeness du canal de la Manche. Vancouver donna ensuite à une haute montagne, découverte par son troisième lieutenant M. *Baker,* le nom de cet officier. Il poussa sa reconnaissance du détroit, plus avant que le capitaine Gray, ou tout autre voyageur, sans trouver de mer intérieure. Il assure avoir relevé exactement la côte, sur une étendue d'environ deux cent quinze lieues, depuis le cap Mendocino jusqu'au promontoire de Classet, et n'avoir dépassé aucune ouverture qui présentât une navigation sûre. Les naturels qu'il rencontra à quelque distance en mer continuèrent leur pêche, sans s'inquiéter des vaisseaux de l'expédition; cependant, ils vinrent à bord faire des échanges. Ils ne connaissaient pas la langue de Nutka.

Le 2 mai, il jeta l'ancre par trente-quatre brasses, dans un port auquel il donna le nom de *Port Discovery,* ou Port de la Découverte, et il appela l'île qui le protège, l'*île de la Protection.* Ce port est situé par le 48° 7' de lat. et le 237° 20' de long. Ici notre voyageur observe qu'il avait parcouru cent cinquante milles de côtes, sans voir plus de cent cinquante habitants; mais il rencontra un grand nombre de villages déserts, ce qui le porta à croire que ce pays avait été autrefois beaucoup plus peuplé; les habitations des naturels consistaient en pieux croisés et recouverts de nattes. On trouva une quantité considérable d'ossements épars, près du port de la Découverte, et des pirogues suspendues à des arbres à 12 pieds de terre, renfermant les squelettes de deux ou trois individus. Les habitants du voisinage ressemblaient à ceux de Nutka; ils étaient cependant moins robustes, et leurs cheveux étaient peignés et noués par derrière, sans être chargés de cette énorme quantité d'huiles et de matières colorées, si fort à la mode parmi les naturels de Nutka. Ils préféraient pour habillement les étoffes de laine aux peaux de cerfs; quelques-uns portaient même une étoffe faite d'écorce bien travaillée. Leurs arcs étaient en bois d'if, et avaient de deux pieds et demi à trois de longueur, un pouce

et demi dans leur plus grande largeur, et vers le milieu trois quarts de pouce d'épaisseur.

Vancouver découvrit ensuite une entrée, qui offre un mouillage plus sûr et plus étendu que celui de la Découverte, et qu'il nomma *Port Townshend*, en l'honneur du marquis de ce nom. Il donna celui de *Point Marrow Stone*, à une falaise haute et escarpée, celui de *Rainier* à un mont élevé; et il nomma *Oak Cove*, ou Anse aux Chênes, un petit enfoncement de la côte où il vit croître quelques arbres de cette espèce. Le tems ayant tout-à-coup changé, lorsqu'il arriva à la hauteur d'une haute pointe escarpée, il l'appela *Foul Weather Bluff*, ou *Pointe du Mauvais Tems*. Dix-sept naturels vinrent dans six pirogues, pour trafiquer de leurs arcs, et de leurs vêtements de laine ou de peaux, contre des bagatelles. Ils se comportèrent avec décence, et paraissaient n'avoir aucune connaissance de l'idiome de Nutka. Il donna à une autre pointe, située par le 47° 39′ de lat., le nom de *Hasel Point*, ou *Pointe des Noisetiers*, à cause du grand nombre de ces arbres qui s'y trouvaient. Le 13 mai, il explora la petite entrée appelée *Hoods' Canal*, ou *Canal de Hood*, du nom de lord Hood.

Le 4 juin, après avoir employé quinze jours à la reconnaissance de l'entrée qu'il nomma *Admiralty Inlet* (*Entrée de l'Amirauté*), Vancouver descendit à terre, accompagné de quelques-uns de ses officiers, et prit possession de la côte d'Amérique, depuis la partie de la Nouvelle-Albion, située par le 39° 20′ de latitude N. et le 236° 26′ de longitude E., jusqu'à cette entrée (qu'on suppose être le détroit de Fuca), ainsi que des îles qui s'y trouvent et de celles situées dans la mer intérieure, par lui découverte, qui s'étend du même détroit en différentes directions, et à laquelle il donna le nom de *golfe de Géorgie*. Il appela *Nouvelle-Géorgie*, la partie du continent qui environne le golfe et se prolonge jusqu'au 45e degré de latitude N. Il nomma *Possession Sound* (*rade de la Possession*), la partie de l'entrée où il était alors; *Port Gardner*, son bras occidental, du nom du vice-amiral Sir Alan Gardner, et *Port Susan*, son bras oriental. Continuant à longer l'entrée de l'Amirauté, il donna le nom de *Point Partridge*, à sa pointe sept., située par 48° 16′ de latitude et 237° 31′ de longitude; et à la pointe O. celui de *Point Wilson*, du nom du capitaine George Wilson, son ami, laquelle se trouve par 48° 10′ de latitude et 237° 31′ de longitude.

Le 8 juin, il atteignit *Strawberry Bay* ou *Baie des fraises*,

ainsi nommée par M. Broughton, qui y mouilla par 16 brasses, dans un fond de beau sable. Sur le bord O. de cette baie, il trouva une île qu'il appela *Cypress Island*, ou *Ile des Cyprès*, à cause des grands Cyprès qu'elle produit. Il la place sous le 48° 36′ 1/2 de latitude et le 237° 34′ de longitude. Il rencontra plus loin une autre île qu'il nomma *île Whidbey*, du nom de l'officier qui la reconnut; et une pointe située par 48° 57′ de latitude et 237° 20′ de longitude, qu'il appela *Point Roberts*, du nom d'un de ses amis, qui avait commandé avant lui la Découverte. À 7 lieues de cette dernière, il en vit une autre située par 49° 19′ de latitude et le 237° 6′ de longitude, qu'il nomma *Point Grey*, du nom du capitaine Charles Grey, son ami, et un canal qu'il appela *canal de Burrard*, du nom de Sir Henry Burrard. Il en nomma la pointe N.-O., *Point Atkinson*; et appela *île du Passage*, l'île située entre ces deux pointes. Les bords de ce canal étaient couverts de grands arbres, principalement de pins.

Vancouver continua sa route jusqu'aux pieds des montagnes couvertes de neige, qui remplaçaient le rivage fertile et peu élevé qu'il avait vu jusque là. Il découvrit une île sous la latitude de 49° 30′ et la longitude de 237° 3′, qu'il appela *Anvil Island*, ou *île de l'enclume*, à cause de la forme d'une montagne qui en occupe la plus grande partie. Il débarqua dans une rade qu'il appela *Howe Sound*, ou *rade de Howe*, en mémoire de l'amiral de ce nom, et il en nomma la pointe N.-O. *Point Gower*; cette dernière est située par 49° 23′ de latitude et 236° 51′ de longitude, et il y a auprès un groupe d'îles peu étendues.

Le 16 juin, le capitaine reprit sa route au N.-O. le long du rivage continental du golfe de la Géorgie, dont l'aspect était plus agréable.

Le 20, il découvrit un bras de mer qu'il nomma *canal de Jarvis*, en l'honneur de l'amiral Sir John Jervis; la pointe N. de cette entrée fut appelée *Scotch-Fir Point*, ou *pointe des sapins d'Ecosse*, parce que ce fut dans cet endroit qu'il vit pour la première fois des arbres de cette espèce. Elle est placée sous le 49° 42′ de latitude et le 236° 17′ de longitude. La pointe S. appelée pointe *Upwood*, du nom d'un ami du capitaine, est par 49° 28′ 1/2 de latitude et 236° 24′ de long.

Le 22, il découvrit deux navires à l'ancre, à l'entrée du canal. C'étaient le brick espagnol, *le Sutil*, et la goëlette *la Mexicana*, détachés de l'escadrille de M. Malaspina, stationnée aux îles Philippines, et qui, l'année d'auparavant, avait

visité cette côte. Les commandants de ces navires, *D. Galiano* et *C. Valdez*, firent un bon accueil au capitaine Vancouver, à qui ils apprirent que Don Quadra, commandant en chef la marine espagnole à San Blas, et dans la Californie, l'attendait à Nutka avec trois frégates et un brick, pour y négocier la restitution des objets réclamés par la Grande-Bretagne (1).

Après cette rencontre, Vancouver longea un banc de sable, qui s'étend de la pointe Roberts à celle de Grey, et qu'il nomma *Sturgeon Bank* ou *banc des Esturgeons*, parce que les naturels du pays lui vendirent d'excellents poissons de cette espèce, qui pesaient de 14 à 200 livres chacun. Il retourna aux vaisseaux, après avoir parcouru plus de 330 milles en canot.

Une baie étendue, située derrière un groupe d'îles, où l'on arrive par plusieurs canaux, reçut le nom de *Bellingham's Bay*. Elle est située entre les 48° 36′ et 48° 48′ de lat., et son extrémité orientale gît par 237° 50′ de long. Une autre baie, située sous le 48° 53′ 1/2 de lat., et le 237° 33′ de long., fut appelée *Birch Bay*, ou *Baie des Bouleaux*, à cause de la quantité d'arbres de cette espèce qui y croissent. Vancouver remarqua que plus il avançait vers le nord, moins les arbres étaient variés et la végétation vigoureuse.

Il découvrit vers l'ouest un canal, dont les côtés étaient formés de rochers à pic, arides, et couverts de neige. Il l'appela *canal de Bute*. Il arriva ensuite à un village d'environ cent cinquante habitants, qui s'élevait sur une pointe située sous le 50° 24′ de lat. et le 235° 8′ de longitude.

Il découvrit sur la rive occidentale du golfe de la Géorgie, une autre entrée formée par une longue et étroite péninsule, dont l'extrémité sud est située par le 50° de lat. et le 235° 9′ de long. Il l'appela *Point Mudge*, du nom de son premier lieutenant; et nomma *Desolation Sound*, ou *Rade de la Désolation*, un port dont les environs présentaient l'aspect le plus triste qu'on pût voir. Il donna le nom de *canal Loughborough* à une autre entrée d'un mille de largeur, si-

(1) La conduite des employés du gouvernement espagnol, dit Vancouver, fut marquée par la politesse et des dispositions amicales qui caractérisent cette nation. Ils me donnèrent tous les renseignements qui pouvaient m'être utiles.

tuée entre des montagnes escarpées, dont la neige couvrait les cimes élevées. Il y découvrit un village construit avec régularité. Les habitants en étaient nombreux et armés de fusils, dont ils se servaient avec adresse. Le chef, à qui il offrit quelques présents, lui dit qu'il vivait sous l'autorité de *Macuina*, chef de Nutka, nommé par les anglais *Maquilla*. La fumée qu'on distingua en plusieurs endroits et un grand nombre de pirogues qu'on vit passer et repasser, annonçaient un pays beaucoup plus peuplé que les rivages du golfe de la Géorgie. Vancouver découvrit deux îles; il en appela une *Alleviation Island*, ou *Ile du Soulagement*; et l'autre, *île Hardwicke*; un canal voisin reçut le nom de *Détroit de Johnstone*, de l'officier qui y pénétra le premier.

Le capitaine communiqua de là ses découvertes à D. Galiano qui, de son côté, lui envoya copie des reconnaissances qu'il avait faites et une lettre de recommandation pour Don Quadra, à Nutka.

Le 13 juillet, Vancouver quitta les parages affreux et inhospitaliers de Désolation Sound, dont les baleines et les veaux marins semblaient seuls se disputer l'empire. Lorsqu'il traversait le golfe, plusieurs Indiens vinrent dans des pirogues, lui offrir de jeunes oiseaux aquatiques, du poisson et quelques fruits. Ayant jeté l'ancre au sud de la Pointe Mudge, les habitants du village en deçà du promontoire accoururent pour échanger du poisson et des fruits sauvages contre des marchandises d'Europe. Ce village contenait environ trois cents habitants. Les maisons étaient plus petites que celles de Nutka, n'ayant pas plus de dix à douze pieds d'élévation. Elles étaient alignées et séparées l'une de l'autre par un intervalle qui suffisait à peine pour le passage d'une personne. On y compta soixante-dix pirogues, dont plusieurs pouvaient contenir quinze personnes; et on y remarqua deux tombeaux en planches, de cinq pieds de haut, de sept de long et de quatre de large.

Un détachement envoyé pour reconnaître un canal, rencontra vingt pirogues remplies d'habitants, qui avaient le visage peint de différentes couleurs, et une parure de tête faite avec le duvet d'un jeune oiseau de mer. Ils ressemblaient plus aux naturels de Nutka, qu'aucune des peuplades qu'on avait rencontrées à l'entrée du détroit de Fuca, ou dans le golfe de la Géorgie. Étant entré dans le détroit de Johnston, ce détachement dépassa une pointe remarquable, où aboutis-

saient trois canaux, et qui était située par 50° 19′ de lat. et 234° 45′ de long. On l'appela *Point Chatham*, du nom d'un des navires. L'expédition arriva à un autre village, qui s'élevait sur les bords d'une baie, un peu au N.-O. de cette pointe; et plus loin, à une île de huit lieues de longueur qui reçut le nom de *Thurlow*. Pendant un séjour qu'elle fit sous le 50° 27′ de lat. et le 235° 53′ de long., plusieurs Indiens armés de fusils vinrent, dans deux pirogues, lui rendre visite. Le 19, se trouvant à un autre mouillage, les habitants lui apportèrent une grande quantité de saumon frais.

Vancouver découvrit ensuite un port bien abrité et commode, auquel il donna le nom de *Port Neville*. Près de ce port, et à environ 20 lieues de Nutka, il vit un village, dans une situation pittoresque, et qui renfermait cinq cents habitants. Ces Indiens entendaient l'idiome de Nutka; ils apportèrent une grande quantité de peaux de loutre de mer d'une bonne qualité, qu'ils échangèrent contre des feuilles de cuivre et du drap bleu. Le *Taïs* ou chef, qui se nommait *Cheslakee*, parut enchanté des présents qu'on lui offrit. Les trente-quatre maisons dont se composait le village, étaient régulièrement placées, et avaient, comme celles de Nutka, trois gros chevrons au-dessus du toit. Les habitants, qui sont évidemment de la même nation, paraissent cependant beaucoup plus propres. Plusieurs familles vivent dans la même maison; mais la nuit, elles occupent des chambres séparées. Les femmes fabriquent des vêtements d'écorce, des nattes et un espèce de panier qui sert à mettre de l'eau. Ce peuple porte des lances armées de pointes en fer, de grands couteaux et des fusils, qui devaient être de fabrique espagnole: leur chef Cheslakee en avait huit. Ils fesaient loyalement le commerce, lequel consistait en peaux de loutres; l'équipage en recueillait jusqu'à deux cents par jour.

L'expédition continuant sa reconnaissance, atteignit une ouverture qui fut appelée *canal de Call*, du nom de sir John Call. Lat. 50° 42′, long. 234° 3′. Une autre fut nommée *canal de Knight*, du nom de ce capitaine. Le 26 juillet, on détermina la limite du continent, à une pointe située par 50° 52′ de lat. et 232° 29′ de long., et à laquelle on donna le nom de *Deep Sea Bluff*, ou *escarpement sur une mer profonde*. Un groupe d'îles et de rochers fut appelé *Archipel de Broughton*, à cause de la découverte faite par cet officier du grand canal qui s'y trouve. Ce canal, qui conduit à Deep Sea Bluff, fut nommé *Fife's Passage*, ou passage de Fife; et sa

pointe E. *Point Duff*, du capitaine de ce nom. Il est sous le 50° 48′ de lat. et le 233° 10′ de long. Sa pointe O. fut appelée *Point Gordon*. Une montagne, remarquable par sa forme et par son élévation, reçut le nom de *Mont Stephens*, en l'honneur de M. Philip Stephens. Elle s'élève par 51° 1′ de lat. et 233° 20′ de long. Une autre entrée, qu'on nomma *passage de Wells* et sa pointe O. *Point Boyles*, étaient situées par 50° 51′ de lat. et 232° 52′ de long.

« Après avoir achevé cette navigation intérieure, il nous sembla, dit Vancouver, avoir atteint les parties de la côte N.-O. de l'Amérique, auxquelles plusieurs expéditions envoyées d'Europe et de l'Inde ont donné des noms. L'entrée, où nous venions de débarquer, fut appelée *Queen Charlotte's Sound*, ou *Entrée de la Reine Charlotte*, par M. S. *Wedgeborough*, capitaine de l'*Expériment*, au mois d'août 1786; la même année, M. *James Hanna* découvrit celle qu'il appela *Smith's Inlet* (*Entrée de Smith*). Une haute montagne qui paraît détachée du continent, fait partie d'un groupe d'îles, que M. Duncan a nommées *îles de Calvert*; le canal qui sépare ces îles de la Terre-Ferme, fut appelé par M. Hanna, *Fitzhugh's Sound*, ou Rade de Fitzhugh. »

Le 14 août, Vancouver rencontra la *Vénus*, bâtiment de cent tonneaux, qui se rendait du Bengale à Nutka pour y prendre un chargement de fourrures.

Vers le milieu du canal de Smith, il aperçut un village situé sur un rocher, lequel tenait par une chaussée à la Terre-Ferme. Il paraissait contenir de deux à trois cents habitants, qui vinrent tous à la rencontre de l'expédition dans une trentaine de pirogues.

Le 18, Vancouver pénétra dans une ouverture qu'il nomma *Canal de Rivers*; le même jour il en découvrit une autre qu'il appela *Safety Cove* (Anse de sûreté); et le lendemain, une pointe, qu'il nomma *Point Menzies*, et qui est située par 52° 18′ de lat. et 232° 55′ de long.

Vancouver, ayant enfin quitté ces parages pour aller remplir la mission dont il était chargé par son gouvernement auprès du commandant des forces espagnoles sur cette côte, arriva à Nutka, le 28 suivant.

Dans cette expédition, Vancouver reconnut dans le plus grand détail toute la côte située entre les 39° 5′ de lat., et 236° 56′ de long., et la pointe Menzies, sous le 52° 18′ de lat. et le 232° 55′ de longitude.

Il est prouvé par ses recherches aussi minutieuses qu'exac-

tes, qu'aucune des entrées déjà examinées ne s'avance à plus de cent milles à l'E. de l'embouchure du détroit de Juan de Fuca; que le rivage septentrional de ce détroit fait partie d'un archipel qui s'étend l'espace de près de cent lieues en longueur du S.-E. au N.-O., et enfin que l'entrée de Nutka est située dans la partie de ces terres la plus éloignée du continent.

Après avoir terminé ses négociations à Nutka, Vancouver en partit le 12 octobre. Fesant route au sud le long de la côte, il reconnut l'embouchure du fleuve de la Columbia, et, le 13 novembre, il entra dans le port de Bodega, par le 38° 21′ de lat. et le 237° 21′ de long. Le 15, il arriva à celui de San Francisco, où il recueillit des renseignements sur la mission de ce nom et sur celle de Santa Clara; et, le 27, il alla relâcher à Monterey, où M. Quadra lui communiqua les ordres qu'il venait de recevoir de courir sur tous les bâtiments de commerce, autres que ceux de la Grande-Bretagne, qu'il rencontrerait dans ces parages.

Dans le courant de décembre, le lieutenant Broughton fit une reconnaissance particulière de la Columbia et du pays qu'elle arrose sur une étendue de cent milles.

Au mois de janvier 1793, Vancouver ayant expédié ce même lieutenant pour l'Angleterre, partit lui-même pour les îles Sandwich.

Le 30 mars suivant, il quitta de nouveau ces îles; et, le 2 mai, il arriva au port de la Trinidad, sur la côte de l'Amérique septentrionale, qu'il releva depuis Fitzhugh's Sound jusqu'au cap Décision au nord, et depuis Monterey jusque par de-là le cap Francisco, au sud. Il poussa sa reconnaissance au nord jusqu'au 56° 57′ de lat. Il place le canal de Fisher par le 52° 20′ de lat. et le 231° 58′ de long., et l'entrée de l'*Observatoire*, sous le 55°. Il découvrit une petite rivière à l'Est, et une autre près du port Essington, les seules qu'il eût aperçues au nord de la Columbia.

Dans un troisième voyage qu'il exécuta au commencement de 1794, Vancouver détermina la latitude de divers points de la côte nord-ouest, visita les entrées de Cook et du Prince Guillaume, et s'assura que le canal de Lynn, dans la baie de la Croix, approche des mers intérieures plus qu'aucune autre de l'Océan Pacifique.

Vancouver, ayant reconnu huit cents lieues de côtes en ligne droite, crut avoir démontré clairement qu'il n'existait aucune communication navigable entre les Océans Atlanti-

que et Pacifique; et qu'il n'y en avait pas non plus depuis le 30° jusqu'au 56° de latitude entre l'Océan Pacifique et les lacs ou mers de l'intérieur. Vancouver arriva en Angleterre vers la fin de 1795 (1).

Expédition des corvettes Descubierta et Atrevida, aux ordres de don Alexandro Malaspina et de don Josef de Bustamento, y guerra, en 1791. Cette année, le célèbre géographe français *Buache* ayant publié des observations sur l'existence du détroit qu'on supposait avoir été découvert, vers le 60° de latitude, par Lorenzo Ferrer de Maldonado, en 1588, et que le voyage de Fidalgo rendait problématique, le gouvernement espagnol, voulant vérifier d'une manière positive les hypothèses et les opinions de M. Buache, profita du départ des corvettes *Descubierta* et *Atrevida*, qui allaient entreprendre un voyage scientifique autour du monde, pour faire explorer les côtes décrites par ces deux navigateurs espagnols. Les deux corvettes partirent d'Acapulco, le 1er. mai 1791; et, le 23 juin suivant, elles arrivèrent sur la partie de la côte comprise entre le cap del Engaño et les îles qui se trouvent au nord du cap San Bartolomé, et qui avait été reconnu par Quadra, en 1775; par Cook, en 1778, et par Dixon, en 1786. Les Espagnols s'assurèrent par des observations astronomiques de l'exactitude de celles de Cook, et déterminèrent la hauteur de Mount-Edgecumbe, que Quadra avait nommé San Jacinto. Le 25 juin, étant entrés dans le port de Mulgrave, dans la baie de Behring (lat. 59° 34′), ils établirent la hauteur du mont San Elias à 6507,6 *varas castellanas* (5441 mètres) au-dessus du niveau de l'Océan. Le 2 juillet, ils se mirent à la recherche du canal de Maldonado, et découvrirent, par le 59° 59′ de latit., le port de *Desengaño* qu'ils nommèrent ainsi, parce qu'ils y furent détrompés de l'opinion généralement accréditée sur l'existence du passage au N.-O. de l'Amérique. Ils reconnurent aussi, le même jour, la baie de *las Bancas* et une île qui reçut le nom de *Haenke*, en l'honneur de don *Tadeo Haenke*, botaniste et naturaliste de l'expédition. Le 3, ils firent le tour du port de Mulgrave, d'où ils partirent, le 6, pour reconnaître les divers canaux et îles

(1) *Vancouver's (George) Voyage of discovery to the North Pacific Ocean, and round the World, in the years* 1790-95. *London*, 1798, 3 vol. gr. in-4°., atlas in-fol.

situés plus au nord, et dont ils levèrent le plan. Passant entre les îles Triste et de Montagu, les Espagnols arrivèrent à celle de *Hijosa* (1), qui n'est indiquée ni sur les cartes de Cook, ni sur celles de Dixon. Le 12 suivant, ils explorèrent l'île de *Rasa*; et, le 28, ils mesurèrent la hauteur du cap *Buen-Tiempo* (2) qui termine la baie de Behring, lequel s'élève à 5368,3 *varas castellanas*, ou 4489 mètres, au-dessus du niveau de la mer. Le 31, ils déterminèrent la position du cap San Bartolomé à 55° 17′ de lat. N. et à 6° 5′ E. de Mulgrave, ou 127° 20′ O. de Cadix. Le 13 août, ils mouillèrent dans la rade de Nutka, y établirent un observatoire et levèrent le plan du port. Après avoir reconnu la position de divers points de la côte voisine et exploré plusieurs canaux intérieurs, la corvette l'*Atrevida* reprit la route d'Acapulco, et la *Descubierta* partit pour San Blas, où elle arriva le 9 octobre. Cette expédition dissipa toutes les conjectures, auxquelles le voyage de Maldonado avait donné lieu, sur l'existence d'une communication, entre les deux Océans, vers le 60° de latitude (3).

Recherche de l'entrée de Juan de Fuca, par les goëlettes espagnoles Sutil et Mexicana, en 1792. Les notions vagues, fournies, en 1592, par le pilote grec Juan de Fuca, sur le canal ou détroit de son nom, situé entre les 48° et 49° de latitude N., furent les seules qu'on posséda jusqu'en 1789. Le capitaine don Esteban Martinez, à son retour d'une expédition au Nord, en 1774, raconta qu'il avait vu une grande entrée par le 48° 20′ de lat.; croyant que ce pouvait être celle de Fuca, on fit partir aussitôt un autre pilote, à bord de la goëlette *Gertrudis*, pour s'assurer de son existence. Celui-ci, s'y étant rendu, rapporta que cette entrée avait vingt-un milles d'étendue, et que le centre s'en trouvait par lat. N. 48° 30′, et 19° 28′ de longit. O. de San Blas.

---

(1) Située sous le 59° 26′ de lat. N., et le 6° 37′ de long. O. de Mulgrave, ou 140° 2′ O. de Cadix.

(2) Par lat. N. 59°, et long. 2° 4′ du port de Mulgrave.

(3) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 113 à 123.

L'Histoire du voyage de Malaspina a été rédigée par deux habiles officiers, don Josef Espinosa et don Felipe Bauza.

Voyez aussi M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. III, chap. 8.

En 1790, le commandant du navire, don Francisco Eliza, fut envoyé pour en faire un examen plus particulie Don Manuel Quimper fut aussi expédié, à cette époque, dans le même but, à bord de la balandre la *Princesa Real*. Ce dernier mit à la voile du port de Nutka, le 31 mai, et alla reconnaître le port de Claucand. De là, il se rendit au canal de Fuca, visita plusieurs ports, et une partie de la côte dont il leva le plan, et la quitta, le 1er. août, à cause du mauvais tems. Le 27 mai de l'année suivante, le paquebot *San Carlos* et la goëlette *Horcasitas* entrèrent dans ce canal, et y restèrent jusqu'au 7 août. Toutefois, le scorbut ayant fait de grands ravages à leurs bords, ils furent contraints de revenir sur leurs pas.

Plus tard, les corvettes la *Descubierta* et l'*Atrevida*, destinées à un voyage autour du monde, eurent ordre d'aller à la recherche du prétendu détroit, dont l'entrée occidentale devait correspondre au 59° 1/2 de lat., suivant le récit des capitaines Lorenzo Ferrer Maldonado (1). Le commandant de ces corvettes, ayant éprouvé, sur cette côte, un tems contraire, ne put s'y livrer avec fruit à ses recherches.

On équipa, à Acapulco, les deux corvettes *Sutil* et *Mexicana*, pour compléter les notions qu'on avait déjà concernant le canal de Fuca. On les pourvut de toutes sortes d'instruments pour faire des observations géodésiques et astronomiques, et on en donna le commandement aux capitaines de frégates *don Dionisio Alcala Galiano* et *don Cayetano Valdez*. Elles portaient chacune dix-sept hommes, parmi lesquels se trouvaient les astronomes *don Juan Vernaci* et *don Secundino Salamanca*.

Ces deux corvettes partirent d'Acapulco, le 8 mars 1792, et arrivèrent, le 13 mai suivant, à Nutka, où les Espagnols furent favorablement accueillis par Macuina, chef ou *taïs* des Indiens de cette contrée. « J'ai bien, leur dit-il, permis au lieutenant anglais Meares de s'établir à Nutka (2); mais je ne lui en ai pas cédé le terrain : c'est au roi d'Espagne que je fais cette cession. » Le commandant y attendit un vent favorable jusqu'au 4 juin, qu'il mît à la voile, et aborda au port

(1) Le capitaine D. Ciriaco publia un Mémoire à ce sujet en 1798.

(2) Ce nom vient probablement de *Nutchi*, qui signifie montagne. Le vrai nom de ce port est *Yucuatl*.

de Nuñez Gaona, situé à l'entrée du détroit de Fuca, et où Fidalgo, capitaine de la frégate espagnole la *Princesa*, avait déjà commencé un établissement. Le taïs de ce district, nommé *Tetacus*, s'offrit comme guide aux Espagnols, pour les aider à explorer l'intérieur de ce détroit. Après avoir doublé la pointe S.-E. de la grande île de Quadra et Vancouver, ils passèrent entre plusieurs îles et parvinrent à un canal auquel ils donnèrent le nom de *Florida-Blanca*. Ils traversèrent ensuite une baie qu'ils appelèrent *Porlier*, en l'honneur d'un gouverneur espagnol, arrivèrent à une anse, située par lat. N. 49 1/4, et longit. O. 118 de Cadix, qu'ils nommèrent *Cala del Descanso*, ou du Repos, et pénétrèrent enfin dans ce long canal qui sépare l'île de Quadra et Vancouver du continent américain.

Le 13 juin, ils rencontrèrent dans le canal de Rosario, ou golfe de Géorgie, le lieutenant anglais Broughton, commandant du brigantin le *Chatham* de l'expédition de Vancouver, qui s'occupait à lever le plan de la côte. Ils continuèrent leur route vers la pointe de *Langara*, qui est de l'autre côté du détroit, et qui forme la pointe la plus septentrionale d'une presqu'île dont celle de *Cepeda* est la plus méridionale. Valdez trouva, près du premier de ces caps, le capitaine Vancouver lui-même qui lui communiqua ses observations sur la partie N.-O. du grand détroit. Vancouver proposa aux Espagnols de faire route ensemble, ce à quoi ils consentirent; mais bientôt les deux expéditions furent séparées par un coup de vent. Les Espagnols furent poussés dans l'intérieur du canal tortueux de Florida-Blanca, qui est bordé de hautes montagnes couvertes de neige, et y coururent les plus grands dangers.

Après avoir erré deux mois dans ce canal, ils cherchaient à en sortir par le N.-O., lorsque, le 9 août, ils rencontrèrent le brigantin anglais la *Vénus*, qui revenait du Bengale, après avoir touché à Nutka et dans le détroit de Fuca. Le capitaine *Shepherd*, qui le commandait, leur apprit que le pilote de la *Princesa* avait été tué par les Indiens dans ce détroit. Les Espagnols reprirent alors leur navigation dans la direction du N.-O., et, le lendemain, ils découvrirent un port qu'ils nommèrent *Güemes*, en l'honneur du vice-roi du Mexique, et où ils furent retenus deux jours par des vents contraires. Longeant ensuite la côte, ils passèrent par un canal fort étroit, et, près du débouché du grand canal, vers le nord, ils trouvèrent, le 22, un autre port qu'ils appelè-

rent *Gorostiza*. Se dirigeant de là vers le S.-O., ils s'avancèrent jusqu'au cap Scott, extrémité la plus occidentale de l'île de Quadra et Vancouver, et d'où ils aperçurent les deux îles de *Lanz*, qui sont situées à quelques lieues à l'O. de ce cap. Après avoir examiné avec soin tout le littoral, depuis le 45° jusqu'au 51° de latitude, ils reconnurent que l'entrée de Fuca n'était autre chose que le bras de mer qui sépare cette grande île de la côte de la Nouvelle-Géorgie. De ce point, l'expédition reprit la route de Nutka, et y aborda, le 30 août, après une absence de quatre mois qu'elle avait employés à faire le tour de l'île de Quadra et Vancouver (1). Le 31, elle remit à la voile pour relever la côte, depuis le détroit de Fuca jusqu'à Monterey et San Blas, sur une étendue de plus de 28 degrés, et arriva, le 23 septembre suivant, dans le premier de ces ports. Elle avait exploré, dans ce trajet, l'Entrada de Heceta (par lat. N. 46° 4', et longit. E. de Nutka 2° 30') qui avait été découverte, le 17 août 1775, par le capitaine espagnol de ce nom, commandant la frégate *Santiago*, qui l'avait appelé l'*Asuncion*. C'est la même entrée qui a été depuis visitée par le capitaine américain Gray, et à laquelle il a donné le nom de Columbia.

Cette expédition fit perdre tout espoir de trouver un passage, entre l'Océan Atlantique et la mer du Sud, par le détroit de Fuca. On lui doit aussi un relevé fort exact des côtes de la Nouvelle-Californie, une bonne description de l'entrée et de l'île de Nutka, et des productions de la terre et de la mer, des détails sur les habitants, leur physionomie, leurs vêtements, leurs cabanes, leur religion, leurs cérémonies funèbres, leur administration civile et criminelle, et des observations très-curieuses, fournies par le naturaliste *don Francisco Mosiño*, sur le gouvernement tout patriarchal des taïs ou chefs des naturels de ces contrées, qui sont à la fois pères de famille, rois et prêtres; sur la lutte entre *Quautz* et *Matlox*, principes du bien et du mal qui gouvernent le monde; sur l'origine de l'espèce humaine; sur l'époque où les cerfs étaient sans cornes, les oiseaux sans ailes et les chiens sans queues; sur la propagation de l'espèce hu-

(1) Cette île, dit M. de Humboldt, la plus grande que l'on trouve sur ces côtes occidentales de l'Amérique, est de 1750 lieues carrées de 25 au degré, calculées d'après les cartes de Vancouver.

maine, laquelle a reçu naissance d'une femme qui menait une vie solitaire dans les bosquets de Yucuatl, lorsque le dieu Quautz vint lui rendre visite dans un beau canot en cuivre; sur l'éducation et la généalogie du premier homme, qui, à mesure qu'il grandissait, passait d'une petite coquille dans une plus grande; et enfin sur le calendrier, dans lequel l'année commence au solstice d'été, et se divise en quatorze mois de vingt jours, ayant chacun des jours complémentaires. On trouve aussi, dans le récit de cette expédition, plusieurs vocabulaires de la langue qu'on parle à l'embouchure méridionale du canal de Fuca, avec les mots équivalents en espagnol; les dialectes des nations Eslen et Runsien, qui habitent la Nouvelle-Californie; un vocabulaire de la langue des naturels de Nutka, de six pages, et des renseignements sur le genre de vie, les usages et coutumes des deux nations ci-dessus (1).

Le 19 mai 1792, le capitaine américain *Robert Gray*, commandant le navire la *Columbia*, découvrit la rivière de *Columbia*, dans un voyage qu'il fit sur la côte N.-O. de l'Amérique. Il donna au cap, situé sur la côte septentrionale de son embouchure, le nom de *Hancock*, et celui de *Adams* à la pointe opposée (2).

---

(1) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*, etc.

(2) Journal du capitaine Robert Gray, déposé à Washington, dans les archives des États-Unis, et dont nous avons une copie collationnée.

On croit que c'est de cette rivière, qu'il appelle *Oregan* ou rivière de l'Ouest, que parle Carver dans ses voyages. Il paraîtrait aussi que les voyageurs français de la Louisiane ont eu connaissance du fleuve de Columbia par des naturels du pays, avant l'année 1750. Dans un Mémoire publié à cette époque, Dupratz, l'historien de la Louisiane, s'exprime ainsi : « On croit que le Missouri vient de l'ouest. Selon le rapport des peuples du pays, il a 800 lieues de cours, et à six journées au nord du milieu de son cours, on trouve une autre rivière, qui, coulant du levant au couchant, va se jeter dans la mer inconnue de l'Ouest *. »

Un autre voyageur français, le capitaine Bossu, remarque que lorsque les *Sioux des Prairies*, qui sont des peuples errants, furent interrogés à ce sujet, ils répondirent qu'ils avaient entendu dire par d'autres peuplades, qu'à l'ouest de leur pays, il y avait des hommes habillés qui naviguaient sur de grands lacs d'eau salée (c'est ainsi qu'ils appellent la mer) avec de grandes piro-

* Journal Œconomique, sept. 1751, p. 140.

Expédition de don Jacinto Caamaño, en 1792. Le comte de Revillagigedo, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, voulant résoudre la question de l'existence du détroit, connu sous le nom de Fontes, et en même tems faire explorer l'intérieur du port de Buccareli, ainsi que la côte comprise entre ce port et celui de Nutka, destina à cet objet la frégate *Aranzazu*, dont il confia le commandement à *don Jacinto Caamaño*. Ce capitaine partit de San Blas, le 20 mars 1792, et arriva au port de Nutka le 14 mai. Il remit à la voile le 23, et, le 12 juin suivant, il relâcha à Buccareli. Après avoir exploré les canaux intérieurs, qu'on n'avait pu visiter en 1779, il doubla, le 17 juillet, le cap de Muñoz-Goosens, ou pointe de la Magdalena, qui forme l'entrée septentrionale du golfe de D. Juan Perez, et découvrit le port de *Baylio-Bazan*, par lat. N. 54° 50′, et par longit. O. de Cadix 126° 38′. Le 20, il relâcha au port de Florida-Blanca, au S.-E. du cap Santa-Margarita et à la distance d'une lieue de l'île de Langara. Il reconnut le canal formé par cette île et le cap Muñoz, et qui porte le nom du navigateur don Juan Perez, lequel y pénétra le premier. Les naturels du pays environnant paraissaient francs et montraient beaucoup de confiance dans les Espagnols. Le 21, Caamaño leva le plan du port de Florida-Blanca, qui est situé dans la partie septentrionale de l'île de la Reine-Charlotte et au S. de celle de Langara, par lat. N. 54° 20′, et longit. 126° 52′ de Cadix. Ce port est peu spacieux, mais bien abrité. De là, il passa à la côte orientale de l'île de Navarro (1), où il jeta l'ancre dans dix-sept à vingt-six brasses d'eau; et, le 23, il découvrit un grand golfe qui sert d'entrée au port de Córdoba y Córdoba (2), et qui n'est pas inférieur à celui de Buccareli. Il y découvrit un autre

---

gues (navires); qu'ils habitaient dans de grands villages bâtis en pierres blanches, et que les habitants obéissaient à un grand chef despotique qui mettait des armées formidables en campagne *.

(1) Située près de celle de Langara, au nord de l'île de la Reine-Charlotte.

(2) Situé entre le cap de la Magdalena et celui de Chacon.

* Nouveaux voyages aux Indes Occidentales, etc. contenant une relation de différents peuples qui habitent les environs du grand fleuve Saint-Louis, appelé vulgairement le Mississipi, etc., par M. Bossu, capitaine dans les troupes de la marine, tome 1er, lettre IX, 2e édit. Paris, 1768.

port dont il leva le plan, et qu'il nomma *Nuestra Señora de los Dolores*. Il est situé dans la partie orientale, à la pointe de la Magdalena, par 54° 47′ de lat., et par 29° 13′ de longit. O. de San Blas. Caamaño y trouva un brigantin de Boston. Continuant sa navigation, il reconnut la grande entrée de *Nuestra Señora del Carmen*, que forment la pointe de *Evia*, à l'O., et le cap Caamaño, à l'E., sans pouvoir pénétrer jusqu'au fond. C'était, suivant son opinion, le seul grand canal qu'on rencontre entre les 51° et 55° de lat. Le 25 juillet, il doubla la pointe Invisible, et visita les ports d'*Estrada* et de *Mazarredo* (1), du premier desquels il vit sortir une balandre portugaise. Les naturels du pays environnant fesaient un commerce de pelleteries très-considérable. Le 28, quoique peu favorisé des vents, il prit connaissance d'une partie de l'archipel de las Once-Mil-Virgines, et examina la côte avec soin. Le 29, il arriva à la hauteur du canal de *Principe*, formé par l'île de *Calamidad* (2) et la Terre-Ferme, et il passa les 7, 8 et 9 août à explorer la rade de *San Roque*, dans le golfe de San Joseph, par 53° 24′, et 123° 30′ de longit. O. de Cadix. Il visita également le port de Gaston, le 30 août, et franchit le canal de Laredo qui sépare l'île d'Aristizábal du continent. Le 1er. septembre, il reconnut les îles de San Joaquin; le 2, il vit l'entrée du port Brook, au nord du *Cap-Frondoso;* et le 7, il relâcha dans le port de Nutka. Caamaño a relevé avec la plus grande attention la côte située entre ce dernier, celui de Buccareli et la pointe septentrionale de l'île de la Reine-Charlotte, sans pouvoir trouver le fameux détroit de Fontes dont l'existence parut dès lors fort douteuse (3).

L'Espagne s'étant désistée de ses prétentions sur le détroit de Nutka, appelé *King George's Sound*, en faveur de l'Angleterre, par le traité signé à l'Escurial, le 28 octobre 1790, le lieutenant *Pearce* en prit possession, en 1795, au nom de sa majesté Britannique.

Art. 1er. Il est décrété que les bâtiments et le territoire situé sur la côte du N.-O. du continent de l'Amérique Sep-

---

(1) Situés au nord de l'île de la Reine-Charlotte, entre la pointe Invisible et le cap de Santa Margarita.

(2) L'île de Banks.

(3) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*. Introd., p. 123-139.

tentrionale, ou dans les îles adjacentes, desquels les sujets de S. M. Britannique ont été dépossédés, vers le mois d'avril 1789, par un officier espagnol, seront restitués auxdits sujets anglais.

Art. 2. Que réparation sera faite pour les hostilités.

Art. 3. Et que la navigation et le commerce seront libres dans la mer du Sud et sur les côtes (1).

En 1799, se forma la *compagnie russe de l'Amérique*, avec un capital de 2,747,000 roubles. L'empereur perçoit le dixième des profits, en sa qualité de protecteur. La principale factorerie de cette compagnie se trouve dans l'île de Kadiak. Elle en a aussi le long de la côte du continent, depuis le 55° de latitude jusqu'à *Bodéga*, par latitude 38° 50', dans le voisinage des établissements espagnols (2).

Établissements russes dans les îles Sitca en 1805. Le premier établissement que les Russes aient eu dans les îles *Sitca*, et qui y avait été formé par M. Baranoff, en 1800, fut détruit deux ans après par environ six cents Indiens, aidés, dit-on, par deux déserteurs de la marine américaine. La garnison russe de trente hommes, qui défendait le fort, eut trois hommes de tués. L'ennemi avait profité de l'absence de la plupart des colons, qui étaient allés à la chasse de la loutre de mer, pour lui donner l'assaut. Les Sitcans y trouvèrent environ deux mille peaux de loutres; puis, ayant élevé une espèce de fort palissadé, ils y déposèrent leur butin. Baranoff y arriva en 1804, pour reprendre possession de cet important établissement, avec quatre petits bâtiments montés par cent vingt Russes, et trois cent cinquante *bidarkas*, ou bateaux, portant huit cents Aleutiens (3) au service de la compagnie russe. Il résolut de donner sur-le-champ assaut au fort, et dans ce dessein il débarqua quatre officiers et seize canonniers avec quelques pièces de campagne pour commencer l'attaque. L'ennemi resta sur la défensive jus-

(1) Martens, *Recueil de traités de paix*, vol. III, p. 184. Convention entre S. M. Britannique et le roi d'Espagne, signée au palais de San Lorenzo el Real, le 28 octobre 1790.

(2) Voyez la note *A* à la fin de l'article.

(3) Naturels d'Alaska, de Kadiak, de Kenay, ou de la rivière de Cook, et des Chohachées des environs de la baie du Prince William.

qu'à la nuit. Alors il fit une sortie et mit hors de combat tous les officiers et dix des canonniers, dont deux furent tués. Les Aleutiens prirent la fuite, et si leur retraite n'eût pas été couverte par l'artillerie des Russes, il est à présumer qu'il n'en eût pas échappé un seul. Baranoff, ayant été blessé, chargea le capitaine Lisiansky de renouveler l'attaque. Celui-ci ayant fait battre le fort en brèche par les canons des vaisseaux, les Sitcans, qui avaient épuisé toutes leurs munitions dans le combat de la veille, l'évacuèrent dans la nuit du 6, après avoir massacré tous leurs enfants en bas âge et leurs chiens, de crainte que leurs cris ne fissent connaître aux Russes la route qu'ils avaient prise. Lisiansky perdit six soldats et quelques Aleutiens. Le fort avait la forme d'un carré irrégulier, mais il était si solidement construit en charpente, que les boulets n'avaient pu y faire brèche, bien que les batteries n'en fussent qu'à une distance de la longueur d'un câble. Il renfermait quatorze *barabaras* ou maisons. Le 8, les Russes y mirent le feu, et le lendemain ils regagnèrent le fort de la Nouvelle-Archangel (1).

---

(1) Les îles de Sitca sont ainsi appelées des *Sitcahans*, qui les habitent. On en compte quatre principales, savoir : *Jacobi*, *Crooze*, *Baranoff* et *Chichagoff*. La partie voisine de la côte d'Amérique a été connue des Russes depuis le voyage du capitaine Cherikoff en 1741; mais on ignorait si c'était une île ou si elle fesait partie du continent avant la découverte du détroit de Chatham et de plusieurs autres points importants. Le capitaine Lisiansky donna, en 1805, le nom de *Neva* à un canal profond qui joint les détroits de Sitca, et de *Pagoolney* ou Pernicieux, à un autre canal également profond, qui communique avec le détroit de Chatham. Le Pagoolney a été ainsi nommé, parce qu'un parti d'Aleutiens y avait été empoisonné pour avoir mangé des moules, quelques années auparavant. Ces îles sont bien boisées, et abondent en fruits sauvages. Les Russes y pêchent annuellement 3,000 loutres de mer environ. « Mais, dit Lisiansky, ils en recueilleraient 8,000, si les vaisseaux des États-Unis ne s'y livraient pas aussi à cette pêche. » La population indigène se compose de 800 mâles et d'un nombre plus considérable de femelles. Ces insulaires se nourrissent de poisson et de fruits; ils sont braves, mais cruels envers les prisonniers européens, qu'ils font périr dans les tortures, ou condamnent à de rudes travaux durant le reste de leur vie. Ils paraissent avoir du goût pour la sculpture et la peinture, quoique leurs essais en ce genre soient fort grossiers. Le capitaine Lisiansky pense que Sitca est destiné à devenir

Expédition américaine, aux ordres des capitaines Lewis et Clarke, en 1804, 1805 et 1806, à travers le continent américain, jusqu'à l'embouchure de la Columbia dans l'Océan Pacifique. Ces officiers, après avoir reçu leurs instructions de M. Jefferson, président des États-Unis, s'embarquèrent à Saint-Louis, le 14 mai 1804, sur deux pirogues et un bateau, montés par quarante-trois hommes. Ils remontèrent le Missouri l'espace de six cents lieues sans apercevoir la moindre diminution dans la largeur de cette rivière ou dans la rapidité du courant. Le 14 juin, ils arrivèrent aux grandes chutes; le 3 juillet suivant, ils franchirent un portage de dix-huit milles de longueur, et, à soixante-onze milles plus loin, ils pénétrèrent dans les monts Rocky. Le 27 du même mois, après avoir parcouru un espace de cent quatre-vingts milles, ils se trouvèrent aux trois fourches, ou affluents du Missouri, à deux mille huit cent cinquante-huit milles de son confluent avec le Mississipi. Ils remontèrent l'affluent *Jefferson* sur une étendue de deux cent quarante-huit milles, jusqu'au point extrême de sa navigation, à trois mille quatre-vingt-seize milles de l'embouchure du Missouri, qui en coule quatre cent vingt-neuf dans les montagnes, et par 43° 30' de latitude nord, et 112° de longitude ouest de Londres. Une petite île qui s'y trouve reçut le nom de *Trois mille milles*, de sa situation relativement au confluent du fleuve. Le Missouri coule d'abord l'espace de douze cents milles dans la direction du nord et du nord-est, comme pour aller verser ses eaux dans la baie d'Hudson, puis tournant tout-à-coup vers le sud, non loin des villages Mandans, il va se jeter dans le Mississipi. Continuant leur route à travers les montagnes, ils rencontrèrent un parti de *Shoshonées*, qui leur fournit des renseignements sur une rivière située à l'ouest des montagnes. Nos

---

un jour le principal établissement des Russes, dans ces parages *.

* Voyez les chap. 8, 9, 10, 11 et 12, d'un « *Voyage round the world in* 1803, 4, 5 *and* 6, *in the ship Neva, by captain Urey Lisiansky, performed by order of his Imperial Majesty, Alexander I, Emperor of Russia*, *in*-4° *London*, 1814. » Ce Voyage renferme une belle carte de Sitca et du détroit de Norfolk, dressée par ce capitaine; une autre de l'île de Kadiak et des environs, deux vues des ports de St.-Paul et de la Nouvelle-Archangel à Sitca.

voyageurs leur achetèrent vingt-sept chevaux, et ayant pris un de ces Indiens pour leur servir de guide, ils se mirent en route, le 31 août, pour gagner cette rivière. Leur marche fut longue et pénible, ayant eu à franchir des montagnes escarpées, des vallées couvertes de neige, et des rivières dont ils ignoraient le cours. Ils ne purent arriver au pays plat avant le 22 septembre, après avoir considérablement souffert du froid, de la fatigue, et surtout de la faim, ayant été réduits à la nécessité de tuer leurs chevaux pour subsister durant la route. Ils avaient employé cinquante jours à se rendre du lieu de leur débarquement sur la rivière de Jefferson à celui de leur embarquement sur la *Kooskooskee*, affluent oriental de la rivière de Lewis, qui se jette dans la Columbia. Une tribu nombreuse d'Indiens, nommés *Pallotepallors*, qui habite sur les bords de la première, leur fournit une grande quantité de saumon sec et de racines. Les Américains toutefois ne purent digérer ces aliments, et force leur fut d'avoir de nouveau recours à la chair de cheval et de chien. Ils construisirent en cet endroit quatre pirogues et un petit canot, et ayant donné le reste des chevaux à garder à ces Indiens, ils s'embarquèrent de nouveau, le 7 octobre. Après avoir descendu la Kooskooskee, le Lewis et la Columbia l'espace de six cent quarante milles, ils atteignirent, le 17 novembre, l'embouchure de ce fleuve dans l'Océan Pacifique, après un trajet de trois mille cinq cent cinquante-cinq milles depuis leur départ de Saint-Louis. Le pays environnant abondait en élans, et l'expédition subsista principalement de la chair de ces animaux durant l'hiver qu'elle y passa. Après y avoir construit le fort *Clatsop*, ainsi nommé d'une nation indienne du voisinage, sur les bords de la petite rivière de *Netul*, qui se jette dans la Columbia du côté du sud, à quatorze milles du cap *Adams*, Lewis et Clarke se remirent en route, le 27 mars 1806, pour Saint-Louis, où ils espéraient être de retour au commencement d'août. Ils trouvèrent un passage plus court et plus praticable à travers les montagnes, dans un endroit où elles s'affaissent considérablement. Depuis les plaines de *Quamash*, et le ruisseau du même nom, jusqu'à la *Traveller's-Rest-creek*, le chemin est si facile le long du grand sentier indien qui aboutit à une plaine, qu'on pourrait le parcourir en quatre ou cinq jours. Néanmoins nos voyageurs ne purent franchir les montagnes à cause des neiges avant le 24 juin. La distance des grandes chutes ou du canal navigable du Missouri,

jusqu'à l'affluent de Clarke, est d'environ cent cinquante milles. Au moyen d'une chaussée praticable pour des voitures, d'environ deux cents milles de longueur dans les montagnes, on ouvrirait une route par terre entre les deux océans. Lewis et Clarke indiquent la suivante comme la plus directe, savoir : par le Missouri jusqu'aux grandes chutes, l'espace de deux mille cinq cent soixante-quinze milles; de là à travers les montagnes Rocky, jusqu'à l'endroit où la Kooskooskee devient navigable, trois cent quarante; par cette rivière, soixante-treize; le long du cours du Lewis, cent cinquante-quatre; et ensuite de celui de la Columbia jusqu'à l'Océan Pacifique, quatre cent treize; en tout trois mille cinq cent cinquante-cinq milles, à partir du confluent du Missouri avec le Mississipi. Le passage à travers les montagnes est très-facile, sur une étendue de deux cents milles; mais on éprouve de grands obstacles dans le reste du trajet, surtout pendant soixante milles, qu'elles sont couvertes de neiges éternelles. Le passage n'y est praticable que depuis la fin de juin jusqu'à celle de septembre, et la Kooskooskee, le Lewis et la Columbia n'offrent une navigation sûre que depuis le 1er. avril jusqu'à la mi-août.

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de donner le détail des nombreuses et importantes découvertes faites par ces voyageurs américains.

Les montagnes Rocky, qui se terminent vers le 50e deg. de lat., forment évidemment partie de la grande chaîne qui s'étend du N.-O. au S.-E. à travers le continent. Lewis et Clarke ne purent déterminer avec précision leur hauteur, faute de baromètres, mais leurs sommets aplatis et couverts de neige aux mois d'août et de septembre, indiquaient une élévation de huit à neuf mille pieds. Ils déterminèrent, à l'aide du loc, la rapidité moyenne du Missouri à cinq milles par heure, ce qui est une nouvelle preuve de la hauteur de ces montagnes.

A l'ouest des monts Rocky on découvre une plaine haute, unie et couverte en quelques endroits de pins à longues feuilles, qui a plusieurs centaines de milles de longueur sur une largeur de cinquante, et au-delà de laquelle le sol devient graduellement plus fertile, à mesure qu'on avance vers l'ouest. Au printems, il se recouvre d'une herbe si nourrissante, qu'elle engraisse en peu de tems les chevaux du pays, malgré les fatigues auxquelles ils sont souvent exposés. Une autre grande chaîne, qui s'étend le

long de l'océan, et dont les sommets les plus élevés, nommés les monts *Jefferson* et *Hood*, sont situés entre les 44 et 45°. de latitude, est également couverte de neiges perpétuelles. Elle commence à l'entrée de Cook et aboutit à la Californie. Une troisième chaîne traverse la Columbia au-dessus des grandes chutes, à trente milles de distance de la seconde, et la vallée intermédiaire est couverte de gros arbres, dont le bois est propre à toutes sortes d'usages. Le rivage de l'océan est bas et couvert d'herbages.

La marée se fait sentir dans la Columbia sur une étendue de cent quatre-vingts milles; à son embouchure elle monte de huit pieds et demi. Ses principaux affluents lui arrivent du S.-E.; ce sont : le *Clarke*, le *Lewis* et la *Multnomah*, ou *Wallaumut*. Des navires de trois cents tonneaux peuvent la remonter jusqu'à la jonction de cette dernière l'espace de cent vingt-cinq milles, et elle est ensuite navigable pour des goëlettes jusqu'à l'extrémité de la marée. C'est le seul grand fleuve qui se trouve entre les 38° et 53° de latitude. Le climat au sud de ce dernier parallèle est beaucoup plus doux que celui des pays baignés par l'Atlantique sous la même latitude. Le mercure y descend rarement au-dessous de zéro, attendu l'influence des vents de mer, et la vallée offre à peine quelque apparence de gelée au mois de novembre, époque à laquelle commence la saison des pluies, qui dure plus ou moins jusque vers la fin de mars. La chaleur de l'été y est tempérée par une brise qui s'élève régulièrement chaque matin des montagnes de l'est. Le cheval et le chien sont les deux seuls animaux domestiques qui se trouvent dans le pays. On y voit quatre espèces différentes de cerfs, et la plupart des animaux qu'on rencontre aux État-Unis. Les rivières abondent en saumons, en plies et en esturgeons: la côte est fréquentée par un grand nombre de loutres, et l'océan rempli de cétacés.

MM. Lewis et Clarke portent à 80,000 le nombre des indigènes de cette contrée. Ceux-ci se divisent en plusieurs tribus distinctes, dont les habitudes varient suivant leur position géographique. Ceux qui habitent près de la mer sont en général d'une petite taille, et ont le teint moins foncé que les Indiens de l'intérieur. Les principaux de ces peuples sont : les *Chopunish*, qui résident sur les bords de la Kooskooskee, près des montagnes; les *Chinooks*, qui vivent sur ceux de la rivière du même nom, au nord de la Columbia; les *Multnomahs*, qui habitent sur la rivière de

leur nom; les *Shoshonees*, qui occupent le pays arrosé par le Lewis; les *Sokulks*, qu'on rencontre le long de la Columbia, au-dessus du confluent de ce dernier; les *Pishquitpas*, qui se trouvent aussi sur les bords de ce fleuve; les *Escheloots*, qui vivent auprès des grandes chutes, et les *Wakkiahums*, les *Clatsops*, les *Wollawollahs*, les *Nechahokees*, les *Eathlamachs*, les *Skillots*, les *Wappatoos* et les *Shoshonees*, qui habitent dans les montagnes Rocky (1).

Les naturels du pays arrosé par la Columbia sont moins grands que ceux qui peuplent la partie orientale du continent américain. Ils se distinguent surtout par la structure de leurs têtes, auxquelles ils font prendre, pendant leur enfance, la forme d'un coing, en la pressant entre deux planches de bois ou de métal. Cette compression en change tellement la forme, que le nez se trouve placé presque en ligne droite avec la partie supérieure du sourcil. Cette coutume se pratique sur une étendue de 6 ou 7 degrés de latitude.

Ces indigènes se nourrissent principalement de la racine du *sagittaria sagittifolia*, qui abonde dans la vallée durant toute l'année. Ils sont d'un naturel doux et tranquille, et se contentent de réduire à l'esclavage les prisonniers qu'ils font pendant la guerre. Dans tout le voyage, l'expédition américaine n'eût à se plaindre que des Sioux, qui l'eussent probablement massacrée, si on ne les avait menacés de la petite vérole, fléau qui avait naguère fait de si grands ravages dans leur tribu (2).

1807. Le 22 mars, vingt-cinq hommes de l'équipage du navire américain le *Boston* furent massacrés à Nutka par les naturels du pays. Ils épargnèrent seulement le voilier et le canonnier à cause de leurs talents utiles (3).

---

(1) MM. Lewis et Clarke ont donné une nomenclature de 80 tribus différentes, avec le lieu de leurs résidences respectives. Ils en évaluent la population à 80,000 individus. Il est probable qu'ils n'ont pas eu connaissance de tous les peuples qui habitent cette contrée, et que le nombre en est beaucoup plus considérable. M. *Metcalfe*, du Kentucky, en traitant dans la chambre des représentants la question de la civilisation indienne, porte à 87 le nombre des tribus, et à 145,000 celui des naturels qui habitent à l'ouest des montagnes Rocky.

(2) *Travels of captains Lewis and Clarke, from Saint-Louis, by way of the Missouri and Columbia rivers to the Pacific Ocean, performed in the years* 1804, 5 et 6.

(3) *Journal Kept by Jewitt the Gunner*. Boston, 1807.

Établissements des Américains à l'embouchure de la Columbia. Dès l'année 1785, M. *Hendricks*, citoyen des États-Unis, avait formé un établissement à l'embouchure de la Columbia. Néanmoins le pays, arrosé par ce fleuve, ne commença à être bien connu qu'en 1806. A cette époque, les voyageurs Lewis et Clarke y arrivèrent, après avoir traversé tout le continent, et les renseignements qu'ils fournirent sur les ressources qu'il présentait, sur le commerce des fourrures et sur la pêche de la baleine dans les mers voisines, fixèrent sérieusement l'attention des Américains.

M. Astor, riche négociant de New-York, fut le premier qui forma le projet de fonder un établissement régulier pour le commerce des fourrures sur cette côte. Il fit partir dans cette intention, au mois de septembre 1810, le navire le *Tonquin*, portant vingt canons et soixante hommes d'équipage, et à bord duquel il embarqua cent vingt personnes, destinées à former l'établissement en question. Cette expédition doubla le cap Horn, et arriva, le 22 mars suivant, à l'embouchure de la Columbia, qu'elle remonta à quelques milles au-dessus du fort Clatsop, pour y bâtir la ville d'*Astoria*. Plusieurs des colons s'occupèrent exclusivement du commerce des fourrures avec les naturels, et d'autres se livrèrent à des travaux agricoles, auxquels ils trouvèrent le sol on ne peut plus favorable. Trente d'entre eux restèrent à Astoria, et les quatre-vingt-dix autres furent répartis, pendant les deux années suivantes, sur cinq points différents, où ils formèrent autant d'établissements, savoir : au confluent de la rivière de *Lewis*; un deuxième à *Lantou*; un troisième sur la *Columbia*, à six cents milles de l'océan, au confluent de la *Wantoma*; un quatrième sur l'*affluent oriental* du Lewis, et le cinquième sur la *Multnomah*. Les colons s'engageaient à cultiver la terre pour leur subsistance, et à faire le commerce des fourrures avec les naturels, au moyen de marchandises qu'ils tireraient du dépôt d'Astoria.

M. Astor fit partir en même tems une expédition par terre qui devait traverser tout le continent de l'Amérique, jusqu'à cet établissement.

Le capitaine *Thorn*, lieutenant de la marine des États-Unis, qui commandait le Tonquin, ayant bâti un fort et une maison, y laissa trente hommes (qui y furent rejoints quelques mois après par l'expédition de terre), et, le 1er juin 1811, il sortit de la Columbia, pour aller trafiquer le long des côtes. Etant

arrivé dans une baie, à 200 milles au nord de ce fleuve, les naturels attaquèrent son vaisseau, le feu prit au magasin à poudre, le navire et l'équipage sautèrent en l'air.

La colonie qui jusqu'alors avait été dans un état très-florissant, se ressentit de la perte du Tonquin; ce qui toutefois ne l'empêcha pas de continuer le commerce des fourrures, qui était devenu très-productif.

Au mois d'octobre 1811, M. Astor envoya de New-York, un autre navire, le *Beaver*, ou Castor, de 20 canons et de 60 à 70 hommes d'équipage, lequel arriva à Astoria, au mois de mai de l'année suivante, avec des marchandises et des provisions.

Après le commencement des hostilités entre les États-Unis et l'Angleterre, en 1812, M. *Mac Dougall*, principal agent de M. Astor, céda la propriété de l'établissement à la compagnie du N.-O., dont il devint un des associés, pour la somme de 58,000 dollars, bien que M. Astor l'eût évaluée à près de 200,000.

En 1813, cette compagnie, voulant former un établissement à l'embouchure de la Columbia, venait d'en demander l'autorisation au gouvernement, lorsque le sloop de guerre anglais, le *Racoon*, arriva dans ce fleuve, et, à l'aide des Indiens que les traitants des compagnies anglaises du N.-O. et de la baie d'Hudson avaient armés contre les Américains, prit possession d'Astoria, au nom du roi d'Angleterre, et l'appela *Fort Georges* (1). En 1817, le gouvernement des États-Unis envoya le capitaine *Biddle*, avec la goëlette *Ontario*, pour reprendre cet établissement. Mais, à la paix qui suivit de près cette expédition, ce poste important fut rendu aux États-Unis, en vertu du premier article du traité de Gand, dans lequel il était stipulé que tout territoire, pays, etc., pris pendant la guerre, par l'une ou l'autre des parties belligérantes, seraient restitués. En conséquence, le 27 août 1818, le comte de Bathurst transmit une dépêche à cet effet à *F. Hickey*, capitaine du vaisseau anglais, le *Blossom*, qui, en ayant reçu une nouvelle, datée du 26 juillet suivant, de *William H. Sheriff*, capitaine du vaisseau de S. M., l'*Andromaque*, procéda, le 6 octobre, conjointement avec *James Keith*, so-

(1) *State-Papers-Letter of J.-J. Astor to the Secretary of State of the United States; New-York*, 4 *january* 1823.

ciétaire de la compagnie du nord-ouest, à la remise d'Astoria, à *J. B. Prevost*, agent des Etats-Unis (1).

Le projet de former une colonie près de l'embouchure de la Colombie, a été proposé plusieurs fois, depuis quelques années, par un membre de la chambre des représentants des Etats-Unis. Tout chef de famille qui désirerait aller s'établir dans le pays, obtiendra *gratis* une certaine portion de terrain, et lorsque la population de l'établissement s'élevera à 200,000 âmes, tout ce territoire sera admis dans l'union, sous le titre de *territoire de l'Oregan.*

1816. Cette année le capitaine russe *Otto Von Kotzebue* franchit le détroit de Behring, et pénétra dans un golfe sur la côte d'Amérique, où il fit d'importantes observations sur les courans et les marées (2).

1818. Vers la fin de cette année, deux navires de Buénos-Ayres, l'un de 32 et l'autre de 24 canons, arrivèrent des îles Sandwich pour faire une tentative sur la Californie. Ils enlevèrent sans beaucoup de résistance l'établissement de Monterey et les *Présidios* du sud, quoique le gouvernement eût été averti de leur projet, par un brick américain arrivé à Santa-Barbara (3).

Prétentions des Etats-Unis à la côte de l'Océan Pacifique jusqu'au 60° *de latitude.* Les Etats-Unis allèguent que le gouvernement espagnol est le seul qui ait formé des prétentions sur une partie de cette côte, depuis le cap Horn jusqu'au 66° de latitude septentrionale. La Grande-Bretagne après la guerre de 1755, avait renoncé au droit qu'elle s'était arrogé, d'accorder des chartes (comme cela avait eu lieu pour la Virginie en 1606, 1608 et 1611), pour prendre possession du pays, situé entre les Océans Pacifique et Atlantique, et qui n'appartiendrait préalablement à aucun prince ou peuple. Elle révoqua même la charte qu'elle avait accordée à la Géorgie et, en 1763, elle se borna à ne concéder ainsi que le territoire confinant à l'ouest au Mississipi. L'Espagne, en raison de son droit de découverte, des éta-

(1) *Report of the Secretary of state of the United States, in compliance with a resolution of the House of representatives*, etc.

(2) *A Voyage of discovery into the South sea and Behrings' Strait*, etc., 3 vol. in-8°.

(3) Voyage etc. de M. de Roquefeuil, tome II, p. 250.

blissements qu'elle avait formés au Mexique, et de son titre à la possession de la Louisiane, réclamait la côte baignée par la mer Pacifique, jusqu'au 60° de latitude nord. Pour appuyer cette prétention elle y avait même envoyé un vaisseau de guerre commandé par le capitaine Martinez, avec ordre de capturer, ou d'en chasser tous les bâtiments anglais, qui y avaient été expédiés par des négocians des Indes Orientales; et plusieurs d'entre eux étaient même tombés au pouvoir des Espagnols. L'année suivante, cette circonstance fut le sujet d'un message du roi d'Angleterre au parlement; et néanmoins ce prince n'y fesait valoir aucun titre à la possession d'une partie quelconque de ce territoire; il y insistait seulement sur la jouissance de certains priviléges sur cette côte, et obtint en conséquence le droit de pêche jusques et y compris le golfe de Californie. Par le traité de Saint-Ildefonse, la France fut investie de la possession de tout le territoire réclamé par l'Espagne; et les États-Unis, ayant à leur tour acquis le droit de la France à ces pays par le traité de 1803, il en résulte qu'ils sont de droit maîtres de cette côte depuis le 36° jusqu'au 60° de latitude nord. Si toutefois il s'élevait des doutes sur la validité des prétentions des États-Unis jusqu'à ce dernier méridien, il n'en pouvait exister quant à la côte qui s'étend depuis l'embouchure de la Columbia jusqu'à un point situé à égale distance des établissements espagnols de la Californie alors existants; ce qui leur assurait une étendue de côtes, le long de l'Océan Pacifique, de 12 degrés de latitude (1).

1818. *Article du traité entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis concernant la côte nord-ouest de l'Amérique.* Les gouvernements de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis n'étant pas d'accord sur la ligne de démarcation septentrionale entre leurs possessions situées à l'ouest des Monts Rocky, il fut convenu, entre eux, par le traité signé à Londres, le 20 octobre 1818, « que tous les pays sur la côte à l'ouest de ces montagnes, qui pourraient être réclamés par l'une ou l'autre des parties contractantes, seraient libres et ouverts pendant dix années, aux navires, aux

(1) Rapport du comité chargé d'examiner la situation des établissements sur les côtes de l'Océan Pacifique, et les avantages que présenterait l'occupation de la Columbia, lu le 25 janvier 1821.

citoyens et aux sujets des deux hautes puissances ; bien entendu que cet arrangement ne devra préjudicier en rien aux prétentions que l'une ou l'autre pourrait avoir à une partie de ces pays, et qu'il ne sera pas non plus regardé comme affectant les prétentions de toute autre puissance à une portion quelconque de cette contrée. »

Voyage autour du Monde, par Camille de Roquefeuil, en 1816, 1817, 1818 et 1819. M. de Roquefeuil, commandant du navire le *Bordelais*, partit de Bordeaux, le 11 octobre 1816, doubla le cap Horn, relâcha à Valparaiso et au Callao, et de là se rendit à la Californie, où il aborda à San Francisco, le 14 août 1817. De ce port il se dirigea vers la côte du nord-ouest de l'Amérique pour y prendre un chargement de pelleteries, et jeta l'ancre dans l'entrée de Nutka, le 5 septembre suivant. Il y fut parfaitement accueilli des naturels, avec lesquels il commença ses échanges ; mais l'approche de la mauvaise saison le contraignit à aller passer l'hiver aux îles Marquises. Pendant les deux mois qu'il séjourna dans cet archipel, ce capitaine recueillit des notions exactes sur sa navigation, les mœurs des habitants, et sur ses productions. Après y avoir pris sa provision de bois de sandal, il fit de nouveau voile pour la côte d'Amérique, et alla débarquer à la Nouvelle-Archangel, le 5 avril 1818. Là, il conclut un traité avec le commandant russe pour faire la chasse aux loutres, la compagnie s'engageant de lui fournir trente *Baidarkas*, ou bateaux de peaux, montés chacun de deux hommes, et lui s'engageant à partager également les profits avec elle, et à lui payer de plus une indemnité de 200 piastres pour chaque chasseur qui perdrait la vie dans une attaque de la part des Indiens. M. de Roquefeuil ayant embarqué ses hommes remonta avec eux la côte jusqu'à Kowalt, mais assailli le troisième jour par les Indiens, qui lui tuèrent 24 hommes et en blessèrent 12, il fut forcé de renoncer à l'entreprise. Il passa ensuite plus de 6 mois à explorer la côte du nord-ouest qu'il longea jusqu'au 60°. de latitude ; visita les îles de la Reine-Charlotte et du Prince de Galles, et acquit sur ces parages des notions importantes pour leur navigation. Il toucha de nouveau à Nutka, le 5 septembre 1818 ; mais trompé dans l'attente qu'il avait conçue d'y trouver des pelleteries, il retourna à San Francisco, pour y prendre un chargement de blé destiné à payer les chasseurs tués par les Indiens. Il y reçut des pères de cette mission l'accueil le plus hospitalier. De là il fit voile pour

Sitca, où il arriva le 9 novembre suivant. Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelé à ce port, il quitta définitivement la côte du nord-ouest de l'Amérique, le 13 décembre 1818, et fit route pour les îles Sandwich et la Chine.

Le capitaine Roquefeuil a recueilli les renseignements les plus précieux sur toute cette côte, particulièrement sur les missions espagnoles de la Californie, sur Nutka et ses habitants, et sur les établissements russes dans ces parages (1).

1819. *Cession par l'Espagne aux Etats-Unis de la côte occidentale de l'Amérique, au-dessus du 42° de latitude nord.* Par le troisième article du traité conclu entre l'Espagne et les Etats-Unis, et signé à Washington, le 22 février 1819, par *John Quincy Adams*, et *Luis de Onis*, lequel traité fut depuis ratifié par le roi d'Espagne, à Madrid, le 24 octobre 1820, et par le sénat des Etats-Unis, le 27 février 1821, l'Espagne céda aux Etats-Unis tous ses droits à la côte occidentale de l'Amérique, au-dessus du 42° de latitude nord, et conséquemment tous les pays découverts par les navigateurs espagnols au-delà de ce parallèle, appartiennent aux Etats-Unis.

1821. *Ukase ou édit de Sa Majesté Impériale, l'Autocrate de toutes les Russies, adressé au Sénat Directeur, le 4 septembre 1821, et dans lequel ce prince prétend avoir des droits sur une étendue considérable de cette côte* (2). « Les rapports, y est-il dit, qui nous ont été présentés, ont porté à notre connaissance que le commerce de nos sujets dans les parages des îles Aleutiennes et de la côte du nord-ouest de l'Amérique, appartenante à la Russie, éprouve de grandes entraves, à cause du trafic secret et illicite qui s'y fait; et nous étant assurés que la cause principale de ces difficultés provient du manque de réglements qui établissent les limites de

(1) Journal d'un voyage autour du monde, pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819, par M. Camille de Roquefeuil, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, commandant le navire le *Bordelais*, armé par M. Balguerie Junior, de Bordeaux; 2 vol. in-8°. Paris, 1823. (Voyez la note *B* à la fin de l'article.)

(2) Cet ukase se compose de 63 sections ou articles, et se trouve dans les pièces officielles du gouvernement américain, publiées à Washington.

la navigation le long de ces côtes, et le droit de naviguer, tant dans ces parages que sur toute l'étendue de la côte orientale de la Sibérie et de celle des îles Kuriles, nous avons jugé convenable de les définir par des réglemens particuliers.

Première Section. Le droit de commerce et de pêche; ainsi que celui d'exercer quelque branche d'industrie que ce soit; dans les îles, ports et golfes, y compris toute l'étendue de la côte du nord-ouest de l'Amérique, à partir du détroit de Behring, jusqu'au 51° de latitude septentrionale, et depuis les îles Aleutiennes jusqu'à la côte orientale de la Sibérie, ainsi que dans les parages des îles Kuriles, depuis le détroit de Behring jusqu'au cap méridional de l'île d'Urup, par 45° 50′ de latitude nord, sont exclusivement réservés aux sujets de la Russie.

Section deuxième. Il est, en conséquence défendu à tous navires étrangers, non-seulement d'aborder sur la côte et les îles ci-dessus, appartenant à la Russie, mais encore d'en approcher de moins de cent milles italiens.

Cette prétention a été appuyée par les raisons suivantes, données par M. *Poletiça*, ministre plénipotentiaire de Russie, auprès des États-Unis.

1°. La Russie possède ces côtes par droit de découvertes; car les capitaines *Behring* et *Tcherikoff* ont poussé leurs reconnaissances, en 1728 et 1741, le long des côtes américaines, jusqu'au 49e parallèle, où le capitaine espagnol *Haro* trouva des familles russes en 1789; c'était le reste de l'équipage de Tcherikoff, qu'on avait supposé avoir péri. Divers autres navires russes, tels que le *Chlodiloff, Screbreanicoff, Krasilnicoff, Paycoff, Pouschcareff, Larareff, Medivedeff, Solowieff, Lewasheff, Krenitzin,* etc., ont depuis visité ces côtes; et si la Russie avait pris soin de publier leurs découvertes, on ne pourrait pas élever de difficultés sur le droit de première découverte appartenant aux Russes.

2°. Le droit de première occupation leur appartient également; car dès l'année 1763, il existait un établissement russe à Kadiak; et, sous le règne de Paul Ier, un ukase détermina le 55° de latitude, comme limite des possessions de la compagnie russe américaine. Les Espagnols, qui virent les établissements russes sur ces côtes, n'élevèrent aucune plainte, et le capitaine Malaspina reconnut que les possessions espagnoles ne s'étendaient pas au-delà du 42e parallèle de lat. Enfin, la défense d'approcher de ces côtes à plus de 100 milles italiens, est une simple mesure de précaution

contre les aventuriers, la plupart Américains, qui se permettent d'apporter des armes et des munitions, pour les vendre aux tribus indigènes et les excitent par là à se soulever contre les autorités russes. « Cette défense, ajoute M. de Poletica, aurait pu être plus rigoureuse encore; car les mers en question étant bordées des deux côtés par des possessions russes, depuis le 45ᵉ parallèle sur le rivage asiatique jusqu'au 51ᵉ sur celui d'Amérique, elles ont tout le caractère de mers fermées, et la Russie aurait pu, par conséquent, y exercer les droits de souveraineté et en interdire tout-à-fait l'entrée (1).

Dans la réponse de M. John Quincy Adams, secrétaire d'état des Etats-Unis, au sujet de la prise de possession des côtes occidentales de l'Amérique par la compagnie russe américaine, il fait observer à la Russie qu'elle veut étendre les limites de ses possessions jusqu'au 51° de lat., que, cependant, elle ne possède aucun établissement au-delà de Nouvelle-Archangel, sous le 57° de lat., et que le silence que les autres puissances ont gardé sur cet établissement, vient de son peu d'importance. Enfin, ce qui l'étonne plus encore que la prise de possession, c'est, dit-il, la défense d'approcher des côtes, de 100 milles italiens, ou 33 lieues nautiques, défense dont l'histoire moderne n'offre pas d'exemple. Il déclare que les Américains, ayant navigué dans ces mers et commercé avec les Indigènes depuis l'époque où ils ont formé une nation indépendante, il regarde ce droit comme fesant partie de leur indépendance nationale; que la largeur de cet Océan-Oriental, appelé *Mer fermée*, entre les deux points extrêmes qu'ils réclament, est de 4,000 lieues nautiques, ou 1333 lieues nautiques de France.

Tous les points en discussion entre la Russie et les Etats-Unis, ont été arrangés par un traité signé à St.-Pétersbourg, le 17 avril 1824. Ce traité comprend six articles :

Le 1ᵉʳ. déclare la navigation de l'Océan Pacifique libre pour les deux parties et reconnaît à chacune le droit de pêche et celui de débarquement sur tous les points de la côte N.-O.

---

(1) *Message from the President of the United States transmitting the information required by a resolution of the House of Representatives, of the* 16th. *feb. last, in relation to claims set up by foreign governments to Territory of the United States upon the Pacific Ocean, north of the* 42° *of lat.* etc., 17 *april* 1822.

non occupés, mais seulement pour commercer avec les indigènes.

Par l'article 2, les habitants des deux nations ne pourront débarquer sur les points occupés par l'autre, sans l'autorisation du gouverneur ou du commandant.

L'art. 3 fixe la ligne frontière au 54° : les Etats-Unis s'engageant à ne former d'établissement au nord, ni les Russes au midi de cette ligne.

L'art. 4 donne aux deux nations la libre entrée, pendant dix ans, dans leurs ports, golfes, etc., respectifs, pour pêcher et commercer avec les naturels.

L'art. 5 prohibe le commerce des armes à feu et des liqueurs. La violation de cette disposition sera punie, non par la saisie du bâtiment, mais par des peines qui seront prescrites par chaque gouvernement, à l'égard de leurs propres sujets.

L'art. 6 fixe la ratification dans les dix mois qui suivront la date du traité.

Contestation entre l'Angleterre et la Russie. L'Angleterre réclamait une étendue de six degrés de côtes, comprise dans l'ukase impérial, parce que ses navigateurs lui avaient donné les noms qu'elles portent. Par exemple, Vancouver avait appelé *New-Georgia*, le canal de Jervis ; *New Hanover* la côte qui s'étend depuis le cap Blancq jusqu'au 53° 1/2 ; *New-Cornwall*, celle qui se prolonge jusqu'au 57° ; et *New-Norfolk*, la baie de Behring. De là à la mer Glaciale, toute la côte et les archipels qui la bordent, ont reçu le nom d'*Amérique russe.* L'Angleterre accuse cette puissance d'avoir cherché à s'étendre sur la côte septentrionale jusqu'à la rivière de Mac-Kenzie ; à l'est, dans tout le pays jusqu'à l'Océan Pacifique, et à l'O., sur près de la moitié de la partie de l'Amérique du nord, où se trouvent les animaux à fourrures.

Depuis quelques années, la compagnie anglaise des fourrures a établi des factoreries à l'ouest des Monts Rocky, depuis la Columbia jusqu'au 55° de lat. nord. Elle en a une entre autres sur le bord d'un fleuve, par le 54 1/2 de latitude et le 125 de longitude ouest, à environ 180 milles de l'Observatory-Inlet de Vancouver, dont l'extrémité est sous le 55° 15′ de lat. N. et le 129° 44′ de longitude O.

M. *Daniel Williams Harmon*, qui a entrepris un voyage à la Nouvelle-Calédonie, pour le compte de la compagnie du N.-O, dont il était lui-même un des agents, a publié, en 1820, des renseignements importants sur le pays, jusqu'à-

lors peu connu, qui s'étend entre les 48° et 57° de latitude O., l'espace de 500 milles du N. au S., et de 350 à 400 de l'E. à l'O. On trouve aussi dans son ouvrage des données très-curieuses sur les Indiens de ce pays, dont il n'évalue le nombre qu'à 5000, et sur ceux qui habitent à l'E. des Monts Rocky (ou montagnes rocheuses), ainsi qu'une description des principaux animaux qui peuplent la partie N.-O. de l'Amérique (1).

1825. *Convention conclue entre la Grande-Bretagne et la Russie au sujet de la libre navigation, du commerce et des pêcheries de l'Océan Pacifique; et de la ligne de démarcation de leurs possessions respectives sur la côte nord-ouest de l'Amérique.* Il fut convenu que la ligne de démarcation, entre les possessions des deux puissances contractantes, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, commencerait à partir de l'extrémité la plus méridionale de l'île du Prince de Galles, par latitude nord 54° 40′, et entre les 131° et 133° dégrés de longitude ouest de Greenwich; qu'elle s'étendrait du canal de Portland, jusqu'au 56°; que de là elle suivrait le sommet des montagnes parallèles à la côte jusqu'au 141° dégré de longitude ouest (même méridien); et qu'enfin ce dernier parallèle servirait de limite entre les possessions anglaises et russes sur le continent américain, jusqu'à l'Océan Glacial; que l'île du prince de Galles appartiendrait exclusivement à la Russie; que lorsque le sommet des montagnes s'écarterait de plus de dix lieues marines des côtes, à partir du 56° de latitude, jusqu'au 141° de longitude, il serait tracé une ligne parallèle, à cette distance des côtes qui en suivrait les sinuosités; que les sujets des deux puissances ne pourront former d'établissement que dans les possessions de leurs gouvernements respectifs; que les sujets anglais, soit qu'ils viennent de l'Océan ou qu'ils arrivent de l'intérieur, pourront naviguer librement et sans obstacle sur les fleuves et rivières qui dépassent la ligne de démarcation, convenue ci-dessus, pour aller se jeter dans la mer Pacifique; que les sujets des deux puissances pourront parcourir librement et sans obstacle, durant l'espace de dix ans à partir de la ratification du présent traité, toutes les mers intérieures, les golfes, les hâvres

---

(1) *A Journal of voyages and travels in the interior of North America, between the 47th. and 58th. degrees of north latitude etc., by Daniel Williams Harmon,* 1 vol. in-8°., *with a map, Andover.* Vermont, 1820.

et les criques situés le long des côtes mentionnées ci-dessus, pour y faire la pêche ou trafiquer avec les naturels du pays; que le port de Sitca, ou de la Nouvelle Archangel, sera ouvert aux bâtiments de la Grande-Bretagne durant dix ans; et que dans le cas où ce terme d'années serait prolongé pour toute autre puissance, il le serait également pour la Grande-Bretagne; que cette liberté de commerce ne s'étendra pas aux liqueurs spiritueuses, aux armes à feu, ou autres armes, à la poudre à tirer ni à d'autres munitions de guerre, qu'il est expressément défendu de vendre ou de livrer de quelque manière que ce soit aux naturels de ces contrées; que tout vaisseau anglais ou russe, forcé par la tempête ou par un accident quelconque, de relâcher dans un des ports des puissances respectives, pourra s'y radouber, y prendre les provisions dont il aura besoin, et en sortir sans payer d'autres droits que ceux du port et de fanal, lesquels seront les mêmes que ceux perçus sur des bâtiments nationaux; et, que dans le cas où le maître du navire se verrait obligé de disposer d'une partie de sa cargaison, pour payer ses dépenses, il sera tenu de se conformer aux réglements et tarifs de l'endroit où il aura abordé; que, dans les cas d'infraction aux articles du présent traité, les autorités civiles et militaires des deux puissances ne devront rien entreprendre, ni adopter de mesure coercitive, mais bien faire un rapport exact et circonstancié des faits à leurs cours respectives, qui s'engagent à aplanir les différends d'une manière amicale et conforme aux principes de la justice.

Fait à Saint-Pétersbourg, le 28 (16) février 1825, et signé par MM. Stratford Canning, le comte de Nesselrode, et Pierre de Poletica.

NOTE A. — *Etablissements des Russes sur la côte N.-O. de l'Amérique*. Dans la première charte accordée par l'empereur Paul, en 1799, à la compagnie russe de l'Amérique, la limite de ses possessions au sud était fixée au 55e parallèle. Néanmoins, en 1816, les Russes ont formé un établissement à quelques lieues de San Francisco, la colonie espagnole la plus septentrionale de la Californie, et qui est située par lat. N. 37° 56'. Un des grands avantages que leur offre le voisinage de cet ancien établissement, c'est de trouver de nombreuses troupes de bêtes à cornes, de chevaux et d'autres animaux domestiques qui en proviennent, et qui parcourent dans l'état sauvage les bois environnants.

Cette même année, la Russie a pris possession de l'île d'Atooi, une des îles Sandwich, et par ce moyen elle commande la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, et protège ses établissements sur la côte du N.-O. de l'Amérique.

Les Russes occupent actuellement tout l'arc que forme la côte de l'Amérique depuis le Cap-Cross jusqu'à la pointe d'Alaska. Le chef-lieu de leurs possessions sur le continent et sur les îles qui en dépendent est la Nouvelle-Archangel, qui est située sur une pointe de rochers que la mer baigne de l'O. au S.-O., par latitude N. 57° 3', et par longitude O. 137° 36' de Paris.

Kadiak, grande île située à l'extrémité orientale de l'archipel des Aleutiennes, vers l'embouchure de l'entrée de Cook, a environ 150 milles de longueur sur 70 de largeur. Le terroir en est généralement stérile, et elle est habitée par 364 créoles *Kaurs* ou Aleutiens au service des Russes, et par 3,636 sauvages qui se livrent à la pêche de la baleine. Le principal port de l'île est situé par latitude N. 57° 46', et par longitude O. 152° 18' de Greenwich.

Sitka, autre établissement important que les Russes possèdent dans ces parages, se trouve dans une île de la baie de Norfolk, nommée Baranoff, par latitude N. 57° 2', et par long. O. 135° 34' de Greenwich.

Sitka est l'entrepôt des autres comptoirs russes sur cette côte. On y fait un commerce fort étendu avec les *Kaloches* (1), ou naturels du pays, qui y apportent des peaux de loutres en échange de couvertures de laine, de draps grossiers, de tabac et d'autres objets. Les colons entretiennent aussi, avec les Espagnols de la Californie, le commerce des grains et des piastres. La population de l'établissement est de 400 Européens et de 300 Aleutiens.

Les Russes ont également des comptoirs : 1°. Au cap *Kenaye*, sur la rivière de Cook, où il y a une petite forteresse, nommée *Alexandre*, et une population de 30 Européens et de 50 indigènes ; 2°. à *Tschouyatche*, dans la baie du même nom, par lat. N. 60°, et long. E. 229° de l'île de Fer ; 3°. à la forteresse de *Nowa Rosicska*, dans la baie de Yacontal ou de Yacoutal, près du Mont-Élie, par lat. N. 60° 22', et long. O. 141° de Greenwich ; 4°. à *Post-Ross*, dans la baie de Bodéga, sur la côte de la Nouvelle-Albion, lat. N. 38° 30', long. 122° 45', dont la population tant russe qu'américaine est de 125 individus ; 5°. à l'île d'*Oonalashka*, par 53° 54' de lat. N., et long. O. 166° 22' de Greenwich, et qui compte 300 Russes ou Aleutiens ; 6°. aux îles de *St.-Georges* et de *St.-Paul*, par les 57° de lat., et 169° 30' de long. O. ; popu-

---

(1) On appelle *Kaloches* ou *Colloshes*, les naturels qui habitaient sur la côte entre Jacootat, ou la baie de Behring, et le 57° de latitude nord ; leur nombre s'élève à environ 10,000 ; et ils sont divisés en plusieurs tribus.

lation 150 habitants ; 7°. à l'île d'*Ateka;* 8°. à celle de *Behring* ou île de Cuivre, etc.

Les Russes retirent un grand profit de la pêche de la loutre de mer, et du veau marin et de la chasse du castor, des ours et des renards noirs, rouges et blancs (1).

Les établissements russes sur la côte N.-O. de l'Amérique, sont régis par un gouverneur-général ou commandant en chef, qui a sous ses ordres divers agents, nommés, comme lui, par la compagnie de St.-Pétersbourg. Les établissements les moins étendus sont soumis à des intendants, choisis par le gouverneur, et qui relèvent directement de lui. Le siége de l'administration est au port de St.-Paul, où il y a une église, une caserne, plusieurs maisons en bois, et des magasins pour les fourrures. On expédie ces dernières pour Ochotsk, d'où elles sont ensuite envoyées en Russie, ou à Kiahta, qui est l'entrepôt du commerce russe avec la Chine (2).

La population totale de la Nouvelle-Archangel, selon M. de Roquefeuil, réunissait, en 1818, environ 600 individus, dont 160 Russes et 100 Créoles; le reste se composant de Kodiaques et de naturels des îles Aleutiennes. « Il n'y a probablement pas, dit-il, plus de 600 Russes natifs dans tous ces pays, sur le continent et dans les îles, et la population indigène, quelque faible qu'on la suppose, doit être au moins centuple. »

A la même époque, la marine de la compagnie se composait de 10 bâtiments de vingt-cinq à trois cent cinquante tonneaux, savoir : sept à flot, tant à la Nouvelle-Archangel qu'en mission, et trois en construction, dont deux en Californie et un au chef-lieu. Dans ce nombre toutefois ne sont pas compris ceux que la compagnie expédie d'Europe (3).

La compagnie russe d'Amérique obtint, par sa charte d'incorporation, en date du 27 janvier 1799, le privilége exclusif de commercer et de former des établissements sur toute l'étendue des côtes occidentales de l'Amérique du nord, dont la découverte avait été faite par les navigateurs de cette nation. Par un réglement subséquent, du 1er juillet 1799, la compagnie, qui avait d'abord émis 724 actions, fut autorisée à en émettre 1,000 autres, au même taux que les premières. Le bilan de l'association, qui fut dressé quelques années après, fit voir que le capital de cette compagnie s'était augmenté, dans les trois dernières, dans la proportion de 100 à 350, et qu'il était au premier janvier 1801, de 2,747,004 roubles. En conséquence, le prix des actions fut fixé à 3,727 roubles. Cependant, pour faciliter le placement des nouvelles actions, le gouvernement permit de les diviser en portions

---

(1) *Annales maritimes*, année 1822, p. 320.

(2) *Lisiansky*, etc. Chap. X.

(3) *M. de Roquefeuil*, tome 2, chap. XVI.

de la valeur de 500 roubles chacune. Par ce moyen, elles trouvèrent des acheteurs et prirent faveur dans le public (1).

Notice statistique de l'Amérique Russe, d'après Hassel, communiquée par l'obligeance de M. Huber, attaché au ministère des affaires étrangères. Le territoire de l'Amérique septentrionale vers l'O., que la Russie considère être sous sa domination, renferme :

1°.	Le pays	des Kithegnes	3,000 habitants.
2°.	*Id.*	des Tschouktsches. . . .	10,000.
3°.	*Id.*	des Konaigues	8,000.
4°.	*Id.*	des Kénaizes.	4,000.
5°.	*Id.*	des Tschougatsches. . . .	5,000.
6°.	*Id.*	des Ougataschmioutes. . .	8,000.
7°.	*Id.*	des Kouliouches.	12,000.

8°. La Factorerie de Bodago, sur la côte de la Nouvelle-Albion.

Les Russes fondent aussi des prétentions sur,

1°. L'archipel de Georges III;

2°. Les îles de l'Amirauté;

3°. L'archipel du Duc d'York;

4°. *Id.* du Prince de Galles, dont la Grande-Bretagne leur conteste la suzeraineté.

Situation géographique entre les 212° 20' *et* 240° *de longitude orientale et les* 56° 30' *et* 71° *de latitude nord.* La superficie est évaluée à 24,000 milles carrés géographiques.

Les plus hautes montagnes sont :

1°. Le mont Saint-Élie, qui a 17,850 pieds d'élévation ;

2°. *Id.* Fairweather, 14,900.

La population en est évaluée, par approximation, à 50,000 âmes, y compris les îles Aléoutes, d'après Géleckof (1794), dont 19,000 sont Kouliouches et Ougataschmioutes de race indienne ; 30,000 Tsougatsches, Kénaizes, Konaigues, Tschouktsches et Kithegnes de la race des Esquimaux, et 1,000 Russes et Aléoutes. Tous sont Chamans, à l'exception des Russes qui appartiennent au rit grec.

Le principal lieu habité s'appelle Nouvelle-Archangel, à 56°. 40' de latitude, et 242° 24' de longitude, avec une population de 1,000 âmes environ ; il y a en outre huit forts russes et douze factoreries.

Iles de la Russie dans les deux mers. 1° Dans l'Océan polaire :

La nouvelle Sibérie. . .	945	milles carrés géographiques.
Des Ours et de la Croix. .	15	*Id.*
Koulourouk Klioutschin,		

habitées que par des animaux des régions glaciales.

(1) Ces renseignements, tirés de l'Histoire de la Compagnie, par Storch, tome I, nous ont été obligeamment fournis par M. le baron Coquebert de Montbret.

2°. Dans l'Océan austral :

Les 4 îles d'OEillets (*Nelken Inseln*), 10 milles car. géograph.	70.	550 hab.
De Saint-Laurent		4,000
Groupe de Saint-Matvoy.		
Groupe de Pribilof.		
Iles Aléoutes.	482.	6,000
Iles Kouriles.	145.	1,000

Les peuples qui habitent ces îles sont :

Aléoutes, au nombre de	5,500
Tschouktsches	4,550
Kamtschadâles	1,000
Russes et Cosaques.	500

La plus haute montagne de ces îles est le pic d'Ounalaschka, qui a 7,050 pieds d'élévation ; et celui d'Onokotan, 3,000.

NOTE B. — Le navigateur anglais Dixon fut le premier qui fit connaître les avantages du commerce des pelleteries sur ces côtes. En 1792, ce commerce employait déjà vingt-deux navires, dont onze anglais, huit américains, deux portugais et un français. Le capitaine Gray, commandant de la Columbia, recueillit, cette année, environ trois mille peaux (1). En 1801, on comptait seize bâtiments des États-Unis et un anglais engagés dans ce commerce; et plus de dix-huit mille peaux de loutres de mer et une grande quantité d'autres pelleteries furent expédiées à la Chine. Ces bâtiments portaient de vingt-cinq à trente hommes d'équipage. Ils se rendaient de la côte N.-O. aux îles Sandwich pour prendre un chargement de bois de sandal, et de là fesaient voile pour Canton, où ils échangeaient ces objets contre des thés, et retournaient ensuite aux Etats-Unis. Ce voyage durait trois ans. Le trajet de la Columbia à la Chine s'exécutait en cinquante à soixante-dix jours.

Les années 1804, 1805, 1806 et 1807, dit M. de Roquefeuil, ont été l'époque la plus florissante de la traite des pelleteries (2). Dans ce laps de tems, les Américains introduisirent à la Chine cinquante-neuf mille trois cent quarante-six peaux de saricoviennes, dont dix-sept mille quatre cent quarante-cinq, en 1805. En 1809, 1810, 1811 et 1812, il n'y en eut que quarante-sept mille neuf cent soixante-deux. Les deux années de guerre, 1813 et 1814, ne donnèrent que six mille deux cents peaux; celles de 1815, 1816 et 1817 respectivement, quatre mille trois cents, trois mille six cent cinquante et quatre mille cent soixante-dix-sept. Le produit de 1810 a été estimé de quatre mille cinq cents à quatre mille

(1) *Relacion del Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*, p. 112.

(2) Voyage de M. de Roquefeuil, tom. II, ch. 16.

huit cents. Le prix moyen de cette espèce de pelleterie à la Chine fut de trente piastres ces dernières années.

Les Kadiaques se livrent aussi avec succès à cette chasse. « En 1809, 1810 et 1811, ces intrépides pêcheurs, dit le même voyageur, partaient de la Bodega, où les Russes en ont plusieurs centaines; ils venaient par escadrilles de trente à cinquante kayouques (bateaux couverts de peaux de lion marin), chacune armée de deux hommes. Ils entraient en rangeant la côte nord de la Passe; une fois en dedans, ils étaient maîtres de cette Méditerranée où les Espagnols n'avaient pas alors une seule pirogue. Les loutres qui jusque-là n'avaient eu à craindre que les faibles attaques des Indiens du pays, se virent poursuivies à outrance par l'ennemi le plus infatigable et le plus expérimenté. On estime qu'il en fut détruit huit mille dans les trois années que se répétèrent ces incursions d'un nouveau genre (1).

« La traite des peaux de loutres de mer, ou saricoviennes, dit encore M. de Roquefeuil, ne se fait maintenant que sur les côtes, tant du continent que des îles qui le cernent, depuis le détroit de Fuca, en remontant au N.-O., jusqu'au Cross-Sound et au canal de Lynn. Le littoral, au N. et à l'O. de ces dernières limites, est occupé par les Russes, qui exploitent exclusivement cette branche de commerce. La côte dans le sud du détroit est peu fréquentée par les loutres de mer, et leur fourrure y est moins précieuse. Les loutres de terre et les castors sont plus communs, et l'établissement de la rivière de Columbia recueille une quantité considérable de fourrures de cette espèce. » Les loutres ont presque entièrement disparu du détroit de Fuca et des côtes de l'île de Quadra et Vancouver, où elles étaient si nombreuses lors du voyage de Meares. Au N. elles se trouvent en plus grand nombre. Elles abondent surtout dans le détroit de Chatam, dans Frédérick-Sound et Christian-Sound, sur les côtes occidentales de l'île du prince de Galles, dans l'entrée de Pérez, entre cette île et celle de la Reine-Charlotte et sur la côte orientale de cette dernière. En général toutes les côtes du continent et des îles situées au N. du 51e parallèle, sont plus fréquentées par les loutres que celles du Sud. On cite entre autres parages Milbank-Sound et les côtes voisines des îles de la Princesse-Royale (2).

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES QUE NOUS AVONS CONSULTÉS.

On trouvera à la fin des chapitres précédents les titres d'ouvrages dont nous nous sommes servis pour cet article, tels que ceux

(1) Voyage de M. de Roquefeuil, tome I, p. 161.

(2) *Id.*, tom. II, p. 294 et suiv.

de *Torquemada*, de *Herrera*, de *Gomara*, de *Bernal Diaz*, de *Hakluyt*, etc., que nous croyons inutile de répéter ici.

Ramusio-Viaggi, vol. III, p. 301, 303 « *Relatione che mando Francesco D. Vasquez di Coronado, capitane generale della gente, che fu mandata in nome di sua maestà al paese novamente scoperto, quel che successe nel viaggio dalli ventidue d'Aprile di questo anno* MDXL *che partè da Culiacan per innanzi, et di quel che trovò nel paese dova Andava.* » *Venetia*, 1606.

The World encompassed; and the Voyages of the ever renowned sir Francis Drake. London, 1652.

New Voyage round the World, by captain William Dampier. London, 1699.

Informe del estado de la Nueva Christianidad de California, dado, y respondido á la real audiencia de Guadalaxara, en 10 de febrero de 1702. *Impresso en Mexico, el mismo año.*

Lettres édifiantes, etc., tom. V. Paris, 1708.

Woodes Rogers voyage round the World, in the Years 1708-11. *London*, 1711.

Recueil de Voyages au nord, tom. III, in-8°. Amsterdam, 1732.

Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la Grande-Mer, appelée vulgairement la mer du Sud, avec des cartes y relatives; par Philippe Buache, premier géographe de S. M., in-4°. Paris, 1753.

Noticia de la California y de su conquista temporal, y espiritual hasta el tiempo presente. Sacada de la Historia manuscrita, formada en Mexico, año de. 1739, *por el Padre Miguel Venegas, de la compañia de Jesus; y de otras noticias, y relaciones antiguas, y modernas. Añadida de algunos mapas particulares, y uno general de la América Septentrional, assia oriental, y mar del Sur intermedia formados sobre las memorias mas recientes, y exactas, que se publican juntamente. Dedicada al rey nuestro señor, por la provincia de Nueva-España, de la compañia de Jesus*, 3 *tom. Madrid*, 1757.

The history of Kamtschatka and Kurilski Islands, with the countries adjacent; published at Petersburg in the Russian language, by order of her Imperial Majesty, and translated into English, by James Grieve, M. D., in-4°., 1764, *Glocester.*

Voyages from Asia to America for completing the discoveries of the N. W. coast of America; to which is prefixed a summary, of the Voyages made by the Russians; by J. Jefferys, geographer to His Majesty, 2e. édit. in-4°. *London*, 1764.

Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale et sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique; par J.-P. Muller; traduit de l'allemand par C.-G.-F. Dumas, 2 vol. in-12, 1766, Amsterdam.

Account of the Russian discoveries between Asia and America, etc., by W. Coxe, in-4°.; *London*, 1780; traduit en français, par Demeunier, in-4°. Paris, 1781.

A Voyage to the Pacific Ocean, by James Cook, tom. III, in-4°. *London*, 1784.

A Voyage round the World, but more particularly to the North West-Coast of America performed in 1785, 1786, 1787 *and* 1788, *in the King George and Queen Charlotte, captains Portlock and Dixon. By captain George Dixon*, in-4°.; *London*, 1789; traduit de l'anglais, par M. Lebas, 2 vol. in-8°. Paris, 1789.

Voyage round the World, by Nathaniel Portlock, in-4°. *London*, 1789.

Journal du capitaine *Gray*, déposé aux archives du gouvernement, à Washington.

Voyages made in the years 1788 *and* 1789, *from China to the North-West-Coast of America, by J. Meares, etc.; London*, in-4°., 1790; traduit de l'anglais, par J.-B.-J. Billecocq, avec cartes, vues, plans, etc., 3 vol. in-8°. Paris, an 3.

Voyage de la Pérouse autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. L.-A. Milet-Mureau, général de brigade. Paris, an V (1797); 3 vol. in-4°. et atlas.

Voyage autour du monde pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand; précédé d'une introduction historique, etc., par C.-P.-C. Fleurieu, 4 vol. in-4°. Paris, an 6.

Vancouver's (George) Voyage of discovery to the North Pacific Ocean, and round the World, in the years 1790—95; *London*, 1798; 3 vol. gr. in-4°, avec atlas in-folio.

Voyages from Montreal, on the river Saint-Laurence, through the continent of North America, to the Frozen and Pacific Oceans; in the years 1789 *and* 1793: *with a preliminary account of the rise, progress, and present state of the Fur trade of that country, illustrated with Maps, by Alexander Mackenzie, Esquire, London*, 1801, in-4°.

Sauer's (Mart.), Account of a geographical and astronomical expedition to the Northern parts of Russia, for ascertaining the degrees of latitude and longitude of the mouth of the river Kovima, on the whole Coast of the Tshutski to East Cape, and of the islands in the Eastern Ocean, stretching to the American coast. By commodore Joseph Billings, in the years 1785-1794; *London*, 1802, in-4°.

Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año de 1792, *para reconocer el estrecho de Fuca; con una introduccion in que seda noticia de las expediciones executadas anteriormente por los Españoles en busca del paso del noroeste*

de la América; *Madrid*, 1802, gr. in-8°, Introduction de 167 p., texte de 184 p.; à ce voyage est annexé un vol. contenant les cartes.

Russland unter Alexander dem Ersten, von Heinrich Storch, à Saint-Pétersbourg et à Leipzig, 1804; le 1er volume contient, depuis la page 145 jusqu'à 162, l'Histoire de la compagnie russe de la côte N.-O. d'Amérique, et une belle carte, en quatre feuilles, de ses établissements, publiée au dépôt impérial de St.-Pétersbourg, en 1802, et d'après des renseignements manuscrits.

Journal kept by Jewitt, the gunner. Boston, 1807.

An account of expeditions to the sources of the Mississipi, and through the Western parts of Louisiana, to the sources of the Arkansaw, Kans, la Platte, and Pierre Jaune rivers performed by order of the government of the United States, during the years 1805, 6, *and* 7; *and a Tour through the interior parts of New Spain, etc.; by major Z. M. Pike. Philadelphia*, 2 vol. in-8°, 1810.

M. de Humboldt. — Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, vol. II, Paris, 1811.

M. de Humboldt dit, à l'article Californie, qu'il existe encore dans les archives de Mexico les manuscrits suivants, dont le père *Barcos*, auteur de la *Storia di California*, ne s'est pas servi, savoir: 1°. *Chronica historica de la provincia de Mechoacan, con varios mapas de la California*; 2°. *Cartas originales del padre Juan-Maria de Salvatierra*; 3°. *Diario del capitan Juan-Mateo Mangi, que accompano á los padres apostolicos Kinos y Kappus.*

Voyage round the World, in 1803, 4, 5, *and* 6, *in the ship Neva, by capt. Urey Lisiansky, performed by order of his Imperial Majesty, Alexander the first, Emperor of Russia*, in-4°. *London*, 1814.

History of the expedition under the command of captains Lewis and Clarke to the sources of the Missouri, thence across the Rocky Mountains, and down the river Columbia to the Pacific-Ocean, performed during the years 1804, 1805, *and* 1806, *by order of the government of the United States, with a map of their route; by Paul Allen, Philadelphia*, 1814, 2 vol. in-8°.

A chronological history of the discoveries in the South Sea, or Pacific Ocean, etc., by James Burney, captain in the Royal Navy, London, 5 vol. in-4°., *with Charts, published from* 1803 *till* 1817.

A Journal of voyages and travels in the interior of North America; between the 47 *th. and* 58 *th. degrees of North latitude, etc., by Daniel Williams Harmon*, in-8°., *with a map, Andover*, 1820.

Otto von Kotzebue; Voyage of discovery into the South sea, and Behring's straits; 3 vol. in-8°. *London*, 1821.

1823. Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819, par M. Camille-de-Roquefeuil, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, commandant le navire *le Bordelais*, armé par M. Balguerie-Junior, 2 vol. in-8°. Paris, 1823.

Extrait d'un mémoire sur une ancienne découverte du passage du nord-ouest ou du passage de l'Océan à la mer du Sud, par le nord de l'Amérique, contenant le précis du voyage de Maldonado, des observations sur les récits d'autres navigateurs et une carte de ces régions par J.-N. Buache (1). M. Beautemps-Beaupré, membre de l'Institut royal et successeur de M. Buache, comme ingénieur hydrographe en chef de la marine, a bien voulu nous communiquer ce mémoire curieux que son savant auteur avait lu à l'Académie des sciences, vers l'année 1788. Il est à regretter qu'un homme, aussi versé dans la connaissance de la géographie ancienne et moderne que l'était M. Buache, n'ait laissé aucun ouvrage complet sur cette matière.

---

(1) Il paraît par le discours prononcé par Buache à l'Académie des sciences, dit le rédacteur du voyage de la Pérouse, que Lorencio Ferrer de Maldonado a trouvé le passage au nord, en entrant dans un détroit de la baie d'Hudson. Ce voyage paraît authentique : il date de l'année 1588. *Voyage de la Pérouse*, tome II, page 134, *note C.*

Les rédacteurs, auteurs de cette note, citent les ouvrages qu'ont fait naître les discussions élevées sur le voyage de l'amiral Fuentès, qualifié roman par la Pérouse. Mais il paraît que jusqu'à présent tous les efforts tentés en dernier lieu par les Russes et les Anglais, pour trouver le passage au nord de l'Amérique, ont été infructueux.

Note de M. de F—a.

PÉROU.

Division et étendue. A l'arrivée des Espagnols, l'empire des Incas s'étendait depuis la rivière d'Ancasmayu (le Rio-Azul, ou rivière Azurée), au nord, jusqu'à celle de Mauli au sud. Il comprenait une étendue d'environ treize cents lieues. On appelait *Peru*, la partie située entre la première de ces rivières et la province de Chicas, qui est la dernière des Charcas: ce pays avait sept cent cinquante lieues de longueur (1).

Le royaume de *Chile* s'étendait depuis les frontières de la province de Chichas jusqu'au Rio-Mauli, sur une distance de cinq cent cinquante lieues. A l'est, il était borné par la grande chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles, qui va de Santa Marta au détroit de Magellan, et que les Indiens appellent *Ritisuyu*, ce qui signifie *vanda de nievas* ou ceinture de neige.

L'empire des Incas s'étendait, le long des côtes, depuis le cap de Paosa jusqu'à l'embouchure de la rivière de Mauli. Sa plus grande largeur, depuis la province de Muyupampa, dans le pays de Chachapoyas, jusqu'à la ville de Truxillo, était de cent vingt lieues, et sa moindre, depuis le port d'Arica jusqu'à la province de Llaricossa, de soixante-dix lieues seulement.

L'empire des Incas fut divisé après la conquête en deux gouvernements, savoir : 1°. celui de Francisco Pizarro, appelé *la Nueva-Castilla*, ou Nouvelle-Castille, qui s'étendait depuis Quito jusqu'à Cuzco, à soixante lieues au-delà de Chincha; 2°. celui de Diego de Almagro, nommé *la Nueva-Toledo*, qui avait deux cents lieues d'étendue depuis Chincha, dans la direction du détroit.

Ces deux gouvernements restèrent séparés et distincts jusqu'à l'érection de l'*Audiencia* ou *Cour de los Reyes*, et à

(1) G. de la Vega, *del Origen de los Incas*, lib. I, cap. 8.

l'établissement d'une vice-royauté qui comprenait l'*Audiencia de San Francisco del Quito*, celles de *Lima* ou de *los Reyes* et de *los Charcas*, le gouvernement du *Chili*, les pays voisins du *Détroit* (*Tierras del Estrecho*), les îles de *Salomon* vers l'ouest, et, par droit de voisinage (*por cercanià*), les provinces *del Rio de la Plata*.

Cette vice-royauté s'étendait l'espace de plus de mille lieues du nord au sud, et comprenait, de l'est à l'ouest, tout ce qu'on avait découvert depuis la mer du Sud jusqu'à celle du Nord.

Le district de l'audience de San Francisco del Quito confinait, vers le nord, à celle de Panama par le port de Buenaventura; vers le nord-est, au *Nuevo-Reyño* ou Nouveau-Royaume, et, au sud, à celle de Lima. Elle s'étendait l'espace d'environ deux cents lieues le long de la côte du Sud, depuis Buenaventura, sur le golfe de Panama ou San Miguel, jusqu'au port de Payta sur la côte du Pérou, et, de là, jusqu'au-dessus de Popayan, sur une distance de plus de deux cent cinquante lieues; ses limites, à l'orient, étaient indéfinies. Elle renfermait trois gouvernements, non compris ceux de la Cour, qui étaient Popayan, los Quixos, la Canela, Juan de Salinas, los Pacamoros et Gualsongo, et se divisait en deux évêchés.

Le district de l'audience de Quito comprenait tout le *Peru* proprement dit, lequel s'étendait, du nord au sud, depuis le 6° jusqu'au 17° de latitude, ou deux cent vingt lieues (on en compte trois cents de voyage) depuis la *Punta del Aguja*, au-delà de Payta, où sa juridiction confine à l'audience de Quito, jusqu'au-delà de la ville et du port d'Arequipa, sur les frontières de la juridiction de *los Charcas*.

L'audience de los Charcas, qui confinait à celle de los Reyes, et commençait, par 20° 1/2 de latitude méridionale, au Rio del Nombre de Dios et à l'extrémité de la Laguna del Collao, avait une étendue de trois cents lieues et aboutissait à la vallée de Copiapo, où commence la province du Chili, par latitude de 28° (on compte environ quatre cents lieues de chemin), et, de l'est à l'ouest, elle comprenait tous les pays situés entre la mer du Sud et celle du Nord.

La province de los Charcas, proprement dite, s'étendait, depuis les confins de los Reyes jusqu'au-delà de Potosi, l'espace d'environ cent cinquante lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest.

La province ou le gouvernement de Tucuman, situé dans

l'intérieur du pays, commençait à la contrée de los Chicas, qui était du ressort de Potosi, à la latitude de la ville de l'Asuncion, sur le fleuve de la Plata, distante d'environ cent lieues de la mer du Sud, et aboutissait à la province du Chili (1).

Herréra remarque qu'on a compris à tort, dans la juridiction du Pérou, les royaumes de Chili et de la Nouvelle-Grenade; que le Pérou commence au Quito, sous la ligne équinoxiale, et s'étend jusqu'aux confins du Chili, au-delà du tropique du capricorne, et qu'il a six cents lieues de long sur cinquante de large de la mer aux Andes : sa largeur, toutefois, est plus considérable dans certains endroits, et entre autres à Chachapoyas.

L'audience ou gouvernement suprême, séant à Lima et fondé en 1544, comprenait, dans sa juridiction, quarante-neuf provinces qui sont :

1. Cercado.
2. Chancay.
3. Santa.
4. Truxillo.
5. Saña.
6. Piura.
7. Caxamarca.
8. Luya et Chillaos.
9. Guamachuco.
10. Chachapoyas.
11. Patáz.
12. Huamalies.
13. Conchucos.
14. Huailas.
15. Caxatambo.
16. Huanuco.
17. Tarma.
18. Canta.
19. Guarochiri.
20. Yauyos.
21. Xauxa.
22. Cañete.
23. Ica.
24. Castro Virreyna.
25. Angaraes.
26. Huanta.
27. Lucapas.
28. Camanà.
29. Arequipa.
30. Moquehua.
31. Arica.
32. Collahuas ou Cailloma.
33. Condesuyos de Arequipa.
34. Guamanga.
35. Andahuailas.
36. Vilcashuaman.
37. Parinacochas.
38. Abancay.
39. Cuzco.
40. Quispicanche.
41. Canes et Canches.
42. Aimaraez.
43. Cotabamba.
44. Calca et Lares.
45. Chilques et Masques.
46. Paucartambo.
47. Urubamba.
48. Guancavelica.
49. Chumbivilcas.

(1) Herréra, *Descripcion de la Islas y Tierra Firme de el mar oceano, que llaman Indias Occidentales*, cap. 16 à 21.

La seconde audience de la Plata ou de Charcas, fondée en 1559, comprenait trente provinces, savoir :

1. Lampa.
2. Carabaya.
3. Asangaro.
4. Chucuito.
5. Paucar-Colla.
6. Pacajes ou Verenguela.
7. Omasuyos.
8. Larecaja.
9. La Paz.
10. Sicasica.
11. Oruro.
12. Paria.
13. Carangas.
14. Porco.
15. Potosi.
16. Chayantas ou Charcas.
17. Pilaya ou Paspaya.
18. Cochabamba.
19. Pumabamba.
20. Tomina.
21. Atacama.
22. Lipes.
23. Paraguay.
24. Tucuman.
25. Buénos-Ayres.
26. Mizque.
27. Santa Cruz de la Sierra.
28. Tarija.
29. Yamparaes.
30. Apolabamba (1).

Le gouvernement ou vice-royauté du Pérou s'étendait premièrement sur tous les pays compris dans la juridiction des audiences de Lima, de los Charcas et du Chili, et sur les gouvernements de Santa Cruz de la Sierra, du Paraguay, du Tucuman et de Buénos-Ayres, bien que ces trois dernières provinces, ainsi que le Chili, eussent des gouverneurs particuliers.

La province ou royaume de Quito, qui avait été subordonnée à Lima, capitale du Pérou, depuis le commencement des établissements espagnols, fut détachée du Pérou et annexée au gouvernement de la Nouvelle-Grenade, en 1718, lorsqu'on établit à Santa Fé de Bogota le siége de la vice-royauté.

En 1739, on érigea, pour la seconde fois, la Nouvelle-Grenade en vice-royauté, et les audiences de Tierra-Firma et de Quito furent détachées de celle du Pérou, qui s'étendait alors du golfe de Guayaquil et de la côte de Tumbez, par les 3° 25′ de latitude sud aux Terres-Magellaniques (lat. 54° environ), sur une distance de mille douze lieues marines. A l'ouest, la mer du Sud lui servait de limites; à l'est, elle était bornée en partie par l'océan Atlantique et par la fameuse

(1) *Alcedo, Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales ó América; article Peru. Madrid,* 1788.

ligne ou méridienne de démarcation qui sépare les possessions des couronnes de Castille et de Portugal (1).

En 1778, lorsque la Cour de Madrid eut résolu d'ériger la province de Buénos-Ayres en vice-royauté, on enleva à celle du Pérou, la province de Potosi, le district qui l'environne, les villes de la Paz et de la Plata, et la fertile contrée de Cochabamba, pour en former une partie du nouveau gouvernement.

La vice-royauté du Pérou était comprise entre les 3° 35′ et 14° de latit. S., et entre les 63° 56′ et 70° 18′ de longit. O. de Cadix. Son étendue, du nord au sud, était de trois cent soixante-cinq lieues, et, de l'est à l'ouest, de cent vingt-six. Elle était bornée, au nord, par le Rio-Tumbez, qui la séparait de l'ancien royaume de la Nouvelle-Grenade ou des provinces de Quito, de Maynas, de Jaen de Bracamoros et de Guayaquil; à l'est, par les Provinces-Unies de la Plata et le Brésil; au sud, par la rivière de Loa et la chaîne de montagnes de Vilca-Nota, qui la séparait du Chili, et, à l'ouest, par l'Océan-Pacifique. L'étendue de ses côtes, en en suivant les sinuosités, était d'environ mille milles.

Le *Bas-Pérou* s'étend depuis Tumbez, par latit. S. 3° 30′, jusqu'aux cordillères de Vilcanota, latit. S. 14° 30′. Il renferme huit intendances, huit grandes villes et quatorze cent soixante petites.

Le *Haut-Pérou* ou *audience de Charcas*, qui s'étend l'espace de neuf cents milles de longueur, depuis le lac de Titicaca jusqu'à Jujui, se compose de sept intendances, savoir: 1°. Potosi; 2°. Charcas ou la Plata; 3°. Cochabamba; 4°. la Paz; 5°. Santa Cruz de la Sierra ou Puno; 6°. Moxos; 7°. Chiquitos. Celles-ci renferment vingt-une petites provinces qui sont: 1°. Chicas; 2°. Pacajes; 3°. Omasuyos; 4°. Apolabamba; 5°. Larecaja; 6°. Sicasica; 7°. Chulumani; 8°. Oruro; 9°. Paria; 10°. Carangas; 11°. Porco; 12°. Chayante; 13°. Pilaya; 14°. Pumabamba; 15°. Tomina; 16°. Atacama; 17°. Lipes; 18°. Yamparaes; 19°. Mizque; 20°. Tarija; 21°. Chiquitos.

La population du district de Charcas s'élevait, en 1819, à environ un million sept cent quarante mille habitants, dont un million cent cinquante-cinq mille Indiens (2).

---

(1) Don Ulloa, *Relacion historica del viage á la América Meridional etc.* 2e. part., lib. I, cap. 11. Madrid, 1748.

(2) Don Vicente Pazos. *Letters on the United Provinces.* Letter X. *New-York et London*, 1819.

Par un décret de la législature du Pérou, rendu à Chuquisaca, le 11 août 1825, les provinces qui composent le Haut-Pérou (*Alto Peru*) ont été autorisées à se constituer en une nouvelle république qui prendra le nom de *republica Bolivar* (1).

Le Pérou, proprement dit, est borné, au nord, par la république de Colombie; à l'est, par le Rio-Javari jusqu'au 9° 40′, ensuite par une ligne droite qui va aboutir au Rio-Madera, par 68° 15′ de longitude O. de Paris; de ce point, par le Rio-Mamore, jusqu'au confluent de cette rivière avec le Rio-Guaporé, près du 12° de latitude; de là, par une ligne qui se dirige à l'ouest, en suivant le Rio-Iruyane et le Mayussa jusqu'au 71° 40′ de longitude, d'où elle se dirige vers la petite rivière d'Icoma, coupe le Rio-Beni par le 13° de latitude, prend la direction du S.-O. jusqu'à la rivière Inambari qu'elle suit jusqu'au 15°, ensuite par une autre ligne qui se rend à l'angle N.-E. du lac de Titicaca, dont elle prolonge le bord oriental jusqu'au 17°, d'où elle traverse le lac d'Umamarca, pour aller joindre la cordillère qui lui sert enfin de limite jusqu'au Rio-Loa, lequel forme sa ligne de démarcation méridionale. Le Pérou est baigné, à l'ouest, par l'Océan-Pacifique, depuis Tumbez, au nord, jusqu'au Rio-Loa, au sud, c'est-à-dire depuis le 3° 30′ jusqu'au 21° 30′ de latitude méridionale.

L'étendue du Pérou, du nord au sud, est de quatre cent cinquante-deux lieues, et sa plus grande largeur de trois cent quatre-vingt-dix. Sa longueur moyenne est de deux cent quatre-vingts lieues et sa largeur de cent quatre-vingt-dix (2). Population, un million deux cent cinquante mille âmes. Dans un rapport fait, le 15 juillet 1822, par le ministre des affaires étrangères, l'étendue du Pérou est évaluée à quarante-quatre mille six cent cinquante lieues carrées. Toutefois, en 1823, M. de Humboldt ne lui en a assigné que quarante-un mille quatre cent vingt (3).

Aspect du pays et nature du sol. La côte septentrionale du Pérou est bordée d'une chaîne d'îles et de récifs, et

---

(1) Voyez le décret à la fin de l'article.

(2) D'après la carte du Pérou, du Haut-Pérou et du Chili, et des Provinces-Unies de la Plata, par M. Brué. 1826.

(3) *Voyage aux régions équinoxiales*, etc. Tome III, liv. 9, page 64.

entrecoupée de petits golfes. On ne rencontre, jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur, qu'un désert sablonneux, coupé çà et là de vallées fertiles, mais de peu d'étendue. Les flancs des collines, qui bordent l'Océan-Pacifique et forment la première chaîne des Andes, sont couverts d'arbres. A l'ouest de ces montagnes, il existe des plaines très-fertiles à la hauteur de dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. A quatre mille pieds plus haut commence la région des neiges éternelles, où il n'y a plus de végétation.

Suivant M. de La Condamine, la hauteur moyenne du sol de la vallée où sont situées les villes de Quito, de Cuença, de Riobamba, de Latacunga, d'Ybarra et autres, est de quinze cents à seize cents toises au-dessus de l'Océan. Le sol de Riobamba, toutefois, est plus élevé de deux cents toises que celui de Quito, qui est à quatorze cent soixante toises au-dessus du niveau de la mer (1). La cime du Cotopaxi est à trois mille cent vingt-six toises au-dessus de la mer, et est, par conséquent, de six cent trente-neuf toises plus haute que celle de Pichincha (2).

A l'est des Andes, se trouvent des plaines immenses de huit mille lieues carrées, qui sont arrosées à l'est et à l'ouest par les rivières d'Ucayale et de Guallaga, et au nord par le fleuve des Amazones. Ces plaines, découvertes par les missionnaires en 1726, portent le nom de *Pampas del Sacramento*, *Coloñda* et de *Terre des Missions*.

Température. Dans le Bas-Pérou, sur la côte de l'Océan-Pacifique, la température est presque la même durant toute l'année. Le thermomètre de Fahr. y marque ordinairement 64° (centig. 17° 77'), et rarement il s'élève au-dessus de 75°. Le tonnerre n'y gronde jamais, et depuis le golfe de Guayaquil jusqu'au désert d'Atacama, c'est-à-dire sur une étendue de quatre cents lieues, il ne tombe jamais une goutte de pluie. Mais, en revanche, les rosées y sont fort abondantes pendant la nuit. Dans les grandes plaines ou *pampas*, la chaleur est excessive et les brouillards fort épais. Dans la Sierra ou la région des mines, le froid est des plus rigoureux. Le pays situé entre les deux Cordillères est aussi généralement froid, bien qu'il renferme des vallées où règne une tempéra-

(1) *Journal de La Condamine*, pag. 33, 34 et 48.
(2) Don Ulloa, *Relacion hist.*, lib. VII, cap. 7.

ture plus douce. La saison des pluies commence au mois de novembre et dure jusqu'à celui d'avril ; pendant le reste de l'année, qui est l'hiver, la gelée est souvent très-forte : le plus grand froid se fait sentir dans les mois de mai et de juin. Du côté oriental des Cordillères, la chaleur est considérable et il ne gèle jamais. En descendant des Cordillères dans la plaine ou vallée de Quito, M. de La Condamine éprouva le même jour la température de l'hiver, du printems et de l'été. « A mesure que je descendais, dit-il, je changeais insensiblement de climat en passant par dégrés d'un froid extrême à la température de nos beaux jours du mois de mai (1). »

Tremblements de terre. Les tremblements de terre sont les plus grands fléaux des vallées de cette contrée. Don Ulloa nous a fourni une liste des plus remarquables (2).

En 1581, le village d'Angoango, près de Cugiano, fut tout-à-coup renversé, et une partie de son emplacement enlevée et portée au loin. On assure que la terre, ainsi emportée, coula comme de l'eau ou de la cire fondue l'espace d'une lieue et demie, et qu'elle s'arrêta dans un lac après s'être ainsi répandue dans tout le district (3).

En 1582, il y eut un tremblement de terre qui détruisit de fond en comble la ville d'Arequipa.

Celui du 9 juillet 1586 a été des plus désastreux. Ses secousses furent ressenties le long des côtes, selon le rapport du vice-roi, sur une étendue de six cent dix lieues, et jusqu'à cinquante dans la Sierra. Il se prolongea durant quarante jours, renversa tous les édifices de Lima, et n'y laissa pas une seule maison intacte (4). Les habitants, avertis du danger par un grand bruit, sortirent de leurs maisons, et il n'en périt guère qu'une vingtaine.

D'autres tremblements de terre non moins terribles eurent lieu le 26 novembre 1605, en 1609, le 27 novembre 1630, en 1647, (ce dernier se fit sentir dans tout le Pérou) le 13 novembre 1655, le 17 juin 1678, le 19 octobre 1682 (5), le 20 octo-

(1) *Introduction à la mesure du méridien*, pag. 14 et 15, in-4°. Paris, 1751.

(2) Don Ulloa, *Relacion hist.*, lib. I, cap. 7.

(3) *Acosta*, lib. III, cap. 26. *Historia natural y moral.*

(4) Miñana, *Historia de España*, tome III, p. 516. Madrid.

(5) Ce tremblement de terre détruisit la ville de Pisco. Le choc

bre 1687, (il renversa la ville de Lima de fond en comble) le 29 septembre 1697, le 20 juin 1698, le 14 juillet 1699, le 6 février 1716, le 8 janvier 1725, le 2 décembre 1732, en 1734 et 1743.

Celui du 20 juin 1698 renversa toutes les maisons de *Latacunga, assiento* ou bourg situé à dix-sept lieues au sud de Quito, à six lieues de la montagne de Cotopaxi, par les 55' de latitude australe. Ce bourg se composait de six cents maisons, et presque tous les habitants, dit don Ulloa, passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort, le tremblement de terre ayant commencé à une heure du matin et duré toute la nuit et une partie du jour suivant (1).

Le tremblement de terre du 28 octobre 1746 détruisit complètement la ville de Lima. On compta deux cents secousses dans les premières vingt-quatre heures, et ensuite quatre cent cinquante-une jusqu'au 24 février de l'année suivante. Vers les dix heures du soir, il commença ses ravages, et pendant les quatre minutes qu'il dura, les habitants, qui n'avaient pas eu le tems de sortir de leurs demeures, furent ensevelis sous leurs ruines. On croit qu'il périt dans cette nuit environ cinq mille personnes. Le lendemain, on ressentit six autres secousses; le 30, un plus grand nombre encore, et plusieurs autres jusqu'au 10 novembre. Toutes les maisons de la ville furent ou renversées ou considérablement endommagées, et soixante-quatorze églises, quatorze couvents et quatorze ou quinze hôpitaux entièrement détruits. La ville de Callao, située à deux lieues de Lima, fut submergée, et des vingt-trois navires qui se trouvaient à l'ancre dans son port, dix-neuf furent engloutis avec les richesses qu'ils avaient à bord. On retira de dessous les décombres de Lima, les cadavres de treize cents personnes, et des cinq mille habitants, dont se composait la population de Callao, à peine s'en échappa-t-il deux cents. Ce tremblement de terre étendit ses ravages aux ports de Cavalla et de Guanapé, aux villes de Chancay et de Guaura, et aux vallées de la Barranca, de Supé et de Pativilca.

---

en fut si violent que la mer se retira l'espace d'une demi-lieue, et remonta ensuite avec une telle furie qu'elle inonda le pays sur une étendue considérable. La secousse ayant eu lieu sur les quatre heures du matin, la plupart des habitants qui étaient encore plongés dans le sommeil furent ensevelis sous les eaux.

(1) Don Ulloa, *Relacion hist. del viage*, etc., lib. VI, chap. 1.

Le 7 février 1797, la ville de Quito fut détruite par un tremblement de terre qui étendit au loin ses ravages. « Ce terrible tremblement de terre, dit M. de Humboldt, (qui visita cette ville en 1802), ravagea toute la province et fit périr de trente-cinq à quarante mille individus. » Tel fut le changement produit dans la température de l'air par cette révolution de la nature, que le thermomètre de Réaumur, qui maintenant ne varie que de 4 à 10°, et qui rarement monte à 16 et à 17°, était constamment, avant cette catastrophe, à 15 et à 16°. Depuis cette époque, toute la province a été plus sujette qu'auparavant à des secousses de tremblement de terre, et on en ressent constamment de fortes ou de légères : ce qui rend probable l'opinion que toutes les parties élevées de la province de Quito ne forment qu'un seul et même volcan. Les montagnes de Cotopaxi et de Pichincha n'ont que de petits sommets qui les séparent, et qui ne sont en quelque sorte que des cratères formant différents fourneaux qui tous prennent naissance dans la même cavité. Le funeste tremblement de terre de 1797 prouve cette triste vérité, et ce qui la confirme encore davantage, c'est que, pendant cette terrible révolution, la terre s'entr'ouvrit dans toutes les directions et vomit en grande abondance de l'eau, du soufre, etc. »

Don Ulloa a remarqué que les murailles de Caxamarca et de plusieurs maisons des vallées voisines, qui étaient bâties à la surface du sol et sans fondements, résistèrent aux secousses qui détruisirent Lima et les autres villes construites par les Espagnols. Les Indiens les voyant creuser, leur avaient prédit qu'ils se préparaient des tombeaux (1).

Volcans. Le volcan de *Pichincha*, le Vésuve de Quito, avait fait de grands ravages, avant l'arrivée des Espagnols au Pérou, et avait couvert de cendres, dans une de ses éruptions, la ville et les campagnes voisines.

Le volcan de *Cotopaxi* creva avec beaucoup de violence, en 1533, lorsque Sébastian de Belalcazar se trouvait dans la province, et lança de gros quartiers de rochers à cinq lieues à la ronde. La cime de la montagne est à trois mille cent vingt-six toises au-dessus du niveau de la mer, ou six cent trente-neuf toises plus élevée que celle de Pichincha. Elle se divise en trois sommets, dont la hauteur est à peu près la

(1) Don Ulloa, *de Relacion, etc.* part. 2, lib. I, cap. 7.

même, et qui sont éloignés l'un de l'autre de douze à quinze cents toises. De La Condamine établit son camp, sur le plus oriental, au mois d'août 1737. Ayant gravi jusqu'au cratère du volcan, le 19 juin 1742, il le vit tout-à-coup s'enflammer, et la fonte des neiges qui s'ensuivit, causa de grands ravages dans les plaines. En 1743, il creva de nouveau par une ouverture au sommet et par trois sur les côtés, et vomit une quantité de cendres, qui, se mêlant à la glace et à la neige fondue, inonda la plaine depuis Callo jusqu'à Latacunga. Toutes les maisons qui se trouvèrent sur le passage des eaux, furent emportées. Il y eut une autre éruption non moins désastreuse, le 30 novembre 1744. Elle fut, comme celle de l'année précédente, accompagnée de terribles inondations. La rivière Napo fut tellement grossie par l'eau des neiges que les flammes fesaient fondre, qu'elle sortit de son lit et rasa le village du même nom, sans en laisser subsister le moindre vestige (1). Les cendres vomies par le volcan furent portées jusqu'à la mer, qui en est éloignée de plus de quatre-vingts lieues (2). Le 3 septembre 1750, il y eut encore une éruption mémorable du Cotopaxi.

Lors du tremblement de terre qu'éprouva, en 1600, la ville d'Aréquipa, le volcan voisin vomit des cendres et du sable durant vingt jours, et en couvrit le pays à trente lieues d'un côté et à quarante de l'autre. Les maisons de la ville s'écroulèrent sous le poids du sable; des troupeaux de moutons, de chèvres et de cochons furent ensevelis vivans; on trouva cinq cents vaches qui étaient mortes faute de pâturages; et les arbres, dépouillés de leurs branches, ne portèrent pas de fruits (3).

La montagne de Macas, ou de Sangay, qui est presque entièrement couverte de neige, vomit de son sommet un feu continuel, avec un fracas épouvantable, que l'on entend à plusieurs lieues à la ronde.

Population. Pedro Sancho, notaire général du royaume de la Nouvelle-Castille, et secrétaire du gouverneur Fr. Pizarro, rapporte dans sa Relation des événements arrivés pendant la conquête du Pérou, adressée de Xauxa au roi d'Es-

(1) De La Condamine, *Journal du voyage*, p. 158.
(2) Ulloa, *Relacion hist. del viage*, etc., lib. VI, cap. 4.
(3) Purchas, *His Pilgrimes, etc.* part. IV, p. 1476.

pagne, le 15 juillet 1534, et signée de Pizarro lui-même, que la vallée de Cuzco, qui est entourée de collines, renfermait au-delà de cent mille maisons, dont quelques-unes étaient les habitations de plaisance du souverain, des seigneurs et des caciques; d'autres, des magasins remplis de laine, d'armes, de métaux, de vêtements et de productions du pays; et d'autres enfin, des bâtiments où se déposaient les tributs. Il y avait aussi une maison spacieuse où se trouvaient plus de cent mille oiseaux desséchés, dont le plumage servait à faire des vêtements. Guaynacapa, ajoute cette relation, est aussi bien connu que s'il existait encore, et le jour qu'on expose son corps dans les rues, il se réunit, pour prendre part aux danses, environ cent mille habitants. Sans les différends qui existaient entre les naturels de Quito et ceux de Cuzco, les Espagnols n'auraient jamais pu se rendre maîtres de cette dernière ville, les montagnes voisines étant d'un accès si difficile, que dix hommes pouvaient en disputer le passage à dix mille (1).

Le frère *Marc de Xlicia*, général de tous les religieux franciscains du Pérou, qui s'était trouvé dans le pays dès le commencement, dit qu'il *avait vu les Espagnols mettre le feu à un si grand nombre de bourgs et de villages, qu'il lui serait impossible de les compter*. Don Bartolomé de Las Casas (2), qui possédait l'original de la lettre de ce religieux, assure que la vérité de ce qu'elle renfermait avait été attestée par l'évêque du Mexique; puis il ajoute que les Espagnols avaient détruit dans les provinces du Pérou, plus de quatre millions d'individus. Ce nombre est évidemment exagéré; mais il prouve du moins que la population indigène ne laissait pas d'être considérable à l'époque de la découverte du pays (3).

Jean Gonzalos de Alzevedo prétend, qu'en 1609 le nombre des Indiens avait diminué de moitié dans le voisinage des mines, et d'un tiers environ, en d'autres endroits, depuis 1581.

Il n'y a pas de province au Pérou, dit don Ulloa, qui ne présente presque partout des restes d'anciennes bourgades :

---

(1) Purchas, *His Pilgrimes*, part. 4, lib. VII, ch. 17.

(2) Rapport daté de Valence, le 8 décembre 1542.

(3) *Brevissima Relacion de las Indias por los Castillanos*. Séville, in-4°. 1552.

ce qui prouve que le pays a dû être fort peuplé avant la conquête. Les parties où la population a été la plus considérable, sont, à ce qu'il paraît, les vallées de Las Capillas, ou de Guanquina, de Guanca-Conachi et de Topara, car entre Capillas et Topara, l'on rencontre, dans une étendue de quatre à cinq lieues, les restes de quinze à vingt bourgades (1).

M. Proctor, dans son Voyage à travers les cordillères des Andes, exécuté en 1823 et 1824, remarque (page 187), « que la route de Nepeña à Santa est pratiquée dans un pays sablonneux et parsemé de collines. Nous y rencontrâmes, dit-il, les ruines de plusieurs villes indiennes, dont quelques-unes avaient deux rues parallèles qui s'étendaient en ligne droite l'espace d'une lieue. Ces dernières avaient environ vingt pieds de largeur, étaient pavées avec des briques en terre, et, de chaque côté, s'élevait un mur de trois pieds de hauteur. L'on voit, de distance en distance, les débris des maisons tant soit peu ensevelis sous le sable. La plaine où sont situées ces villes a dû être autrefois cultivée, et l'on y découvre encore les troncs pourris d'arbres jadis majestueux. Il existe aussi, près de Santa, d'autres ruines très-étendues, et dont les maisons étaient construites en briques de terre. »

La province de Truxillo est remplie de ruines indiennes. Les plus curieuses sont celles d'une grande ville, située à moitié chemin entre Truxillo et Huanchaco. Une partie des maisons subsiste encore, et l'on reconnaît facilement la direction des rues. Quelques-unes ont dû être très-étroites, et les huttes qui les bordaient ne pouvaient guère avoir plus de huit pieds carrés. L'on y découvre néanmoins les restes de plusieurs vastes édifices dont les murs en terre avaient plus de trois pieds d'épaisseur. Les anciennes fortifications de la ville ne présentent, en plusieurs endroits, qu'un monceau de boue. (*Proctor*, p. 195.)

Les peuples qui habitaient le Pérou, à l'arrivée des Européens, étaient les Abiticas, les Acos*, les Ahives, les Amamazos, les Ancas* ou Angas, les Angaraes, les Aruporecas, les Asapupenas, les Atavillos, les Aullagas*, les Autis, les Ayahuacas*, les Ayaviris, les Aimaraes, les Bo-

---

(1) Don Antonio de Ulloa, *Noticias americanas* (*entretenimiento XX*), *in*-8°. *Madrid*, 1792.

rillos, les Boros, les Calca y Lares, les Callisecas, les Calluas*, les Canisiènes, les Cavinas, les Cabos, les Cenomónas, les Charcas, les Chinataguas, les Chiquiguanitas, les Chiriguanos, les Chiucas, les Choromoros, les Chucunas, les Chunanas, les Chunchos, les Chupachos, les Chuscos, les Ciriones, les Cocmonomas, les Coniguas, les Coscaocoas, les Coseremonianos, les Fimayos, les Guatahuahuas, les Guatinguapas, les Guailas, les Hancohuallas*, les Huancas, les Huaras*, les Hubinas, les Ibitas, les Ipillos, les Lamas, les Matupeyapes, les Masques, les Masteles*, les Mailonas, les Mogolves, les Motilones, les Moxos, les Mures, les Nindasos, les Pacajes ou Pacaxes, les Panataguas, les Payansos, les Purasicas, les Quechuas, les Raches, les Taucas, les Xamoros, les Zepatos.

Lors du premier dénombrement fait par les Espagnols, en 1551, la population indienne du Pérou, de Santa-Fé et de Buénos-Ayres, s'élevait à huit millions deux cent cinquante-cinq mille individus.

D'après un second dénombrement fait en 1581, par ordre du vice-roi don Francisco Tolédo, le Pérou et le Potosi, non compris le Quito, le Tucuman, le Chili ni le Buénos-Ayres, contenaient un million soixante-sept mille six cent quatre-vingt-dix-sept Indiens mâles de l'âge de dix-huit à cinquante ans, ce qui suppose, à cette époque, une population de quatre-millions deux cent soixante-dix mille sept cent quatre-vingt-huit Indiens.

Le recensement de 1790 et 1791 donne à ce pays une population d'un million soixante-seize mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept habitants répandus dans quatorze cités, quatorze villes et neuf cent soixante-dix-sept villages et hameaux. La réunion subséquente de l'intendance de Puno et du gouvernement de Guyaquil produisit une augmentation de trois cent mille Indiens, outre cent vingt mille autres, qui n'avaient pas été compris dans le recensement primitif. Le *Viagero universal* estimait, en 1796, la population du Pérou, un million quatre cent quarante-cinq mille habitants.

En 1793, après la séparation du Chili et du Buénos-Ayres, la population indienne ne montait pas à plus de six cent mille individus. Ce dénombrement, qui est considéré comme très-

* Les nations dont les noms sont marqués par un astérisque n'existent plus.

exact, avait été ordonné par le vice-roi Gil Lémos. Sur cent habitants, on comptait douze blancs (1).

Esclaves. Dès l'année 1582, les Portugais fésaient le commerce des Africains avec le Pérou. Deux navires de cette nation, pris cette année par le capitaine anglais Withington, avaient à bord quarante-cinq noirs esclaves, évalués au Pérou 400 ducats par tête (2).

M. de Humboldt a évalué, en 1823, la surface du Pérou, à quarante-un mille quatre cent vingt lieues carrées de vingt au degré équinoxial, et sa population à un million quatre cent mille âmes. Puis il remarque que cette évaluation n'est pas trop forte; que des ouvrages imprimés à Lima (3) estimèrent la population, il y a déjà trente ans, un million d'habitants, dont six cent mille Indiens, deux cent quarante mille métis, et quarante mille esclaves, et que la partie habitée du Pérou, n'a qu'une surface de vingt-six mille deux cent vingt lieues carrées (4).

---

(1) M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tome Ier., p. 319.

(2) *Hakluyt*, tome III, pag. 769 et 778.

(3) *Guia politica del Vireynato del Perù para el año 1793, publicada por la sociedad academica de los Amantes del pays.*

(4) Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par Alex. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt; tome III, liv. 9, pag. 64 et 70, in-4°. Paris, 1825.

En ne regardant comme habitée au Pérou qu'une surface de vingt-six mille deux cent vingt lieues carrées, et en y plaçant les quatorze cent mille âmes que M. de Humboldt y compte aujourd'hui, le Pérou n'aurait encore que cinquante-trois ou cinquante-quatre habitants par lieue carrée. Or, en France, suivant l'almanach du commerce de cette année, le département de l'Ain a huit cent cinquante-quatre habitants par lieue carrée, le département de l'Aisne neuf cent trente, le département de l'Allier sept cent trente-un. Je suis l'ordre alphabétique, et ces trois exemples suffisent pour faire voir combien la population du Pérou est inférieure à celle de la France. (*Note du M. de F-a.*)

Dénombrement de la population du PÉROU, *fait par les autorités ecclésiastiques en 1795, et qui ne diffère que de huit cent cinquante individus avec celui présenté au vice-roi en 1803.*

INTENDANCES.	Départements.	Missions.	Pueblas ou Paroisses.	Clergé.	Religieux.	Religieuses.	Nonnes.	Espagnols.	Indiens.	Métis.	Nègres libres.	Esclaves nègres.	TOTAL.
Lima	8	74	181	431	1,100	572	84	22,370	63,181	13,747	17,864	29,763	149,112
Cuzco	11	102	134	315	474	166	113	31,828	159,105	23,104	993	284	216,382
Arequipa	7	60	84	326	284	162	5	39,357	66,609	17,797	7,003	5,258	136,801
Truxillo	7	87	149	460	169	162	»	19,008	115,647	76,949	13,757	4,725	230,967
Humanga	7	59	135	176	45	82	»	5,378	75,284	29,621	943	30	111,559
Huancavelica	4	22	88	81	18	»	»	2,431	23,899	4,537	»	41	30,917
Tarma	7	79	206	229	127	»	15	15,939	105,187	78,682	844	236	201,259
Totaux	51	483	977	2,018	2,217	1,144	217	136,311	608,912	244,437	41,404	40,337	1,076,997

Qualités physiques et morales des Péruviens. Les Péruviens sont d'une stature moyenne et généralement bien proportionnés. Ceux des régions les plus chaudes ont le teint cuivré, et ceux qui habitent les parties froides sont plus blonds. Ils ont de longs cheveux noirs et point de barbe. Leur habillement consiste en un frac de laine, et en une culotte courte ou un caleçon qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils portent sur la tête un bonnet de laine que recouvre un chapeau à larges bords pour les garantir de l'ardeur du soleil, et, aux pieds, des sandales pareilles à celles des Romains. Les femmes portent une longue robe de laine de diverses couleurs, attachée par une ceinture, et, par-dessus, un morceau de drap carré ou châle, retenu sur le devant par une épingle d'argent, appelée *toupo*, et longue de quatre à cinq pouces; la tête en est aplatie et quelquefois montée en pierres précieuses; elles ont aussi des croix et des rosaires.

Leur nourriture se compose principalement de lait, de pommes de terre, de maïs, d'orge et de légumes apprêtés avec du sel; ils mangent peu de viande; ils mâchent une herbe amère nommée *coca*. Leurs cabanes sont de forme conique, et bâties avec des briques qui n'ont pas été cuites au feu; elles n'ont qu'une porte et point de fenêtres. Ils couchent sur le plancher. Les hommes, accoutumés à faire les ouvrages les plus pénibles sans le secours de mécaniques, ont une grande force musculaire; ils portent facilement sur les épaules une charge de cent cinquante livres. Les facteurs de la poste, appelés *chasquis* ou *canaris*, ou voyageurs expéditifs, parcourent à pied cinquante lieues en quatre jours. Les Péruviens des deux sexes ont toujours quelque occupation, et sont régulièrement levés avant le point du jour. Ils sont rarement malades, ne connaissent pas le mal de dents et ne portent jamais de lunettes (1). Avant la dernière révolution, il leur était défendu de posséder des armes à feu, et ils ne pouvaient, sans l'autorisation du chef, se livrer au commerce ou à aucune branche d'industrie quelconque.

Maladies. Les maladies les plus communes dans le Haut-Pérou sont les affections de poitrine, les pleurésies, les rhumatismes, le tétanos ou spasme général dans les parties

---

(1) Pazos, (letter X). *Letters on the United Provinces of South-America.* New-York, 1819.

basses, et les fièvres intermittentes dans les *quebradas* profondes; mais les Péruviens sont naturellement robustes. Leur nourriture simple les garantit de ces maladies qu'engendre le luxe. « J'en ai connu, dit don Ulloa, qui avaient plus de cent ans et qui étaient encore vigoureux et ingambes. Néanmoins, leur pays a été plusieurs fois affligé par des épidémies. En 1546, il s'en déclara une, au-delà de Cuzco, qui se répandit en peu de tems par tout le pays, et enleva une partie de la population. Le mal se manifestait par une fièvre violente et par une douleur à la tête qui se fixait ensuite à l'oreille gauche: sa durée était de deux ou trois jours. Une autre, qui commença, le 25 avril 1759, dans le pays du Sud, gagna bientôt de ville en ville, et parcourut ainsi la majeure partie de cette vaste contrée (1).

Après le tremblement de terre qui détruisit Lima, il y eut une peste affreuse qui s'étendit jusqu'au Chili, et à laquelle vint se joindre une horrible famine qui fut fatale à un grand nombre de Péruviens.

Frézier rapporte, qu'en 1713 la moitié des équipages des vaisseaux français qui se trouvaient à Ylo, furent enlevés par une maladie épidémique qui se fit sentir jusqu'à Moquégua, à dix-huit lieues de là, et même jusqu'à Aréquipa qui en est à quarante. On l'a attribuée à l'usage d'une mauvaise eau, égout de la terre, qu'on obtenait à l'aide de barriques enfoncées dans le sable.

M. de La Condamine parle d'un *mal de gorge* épidémique qui régnait à Quito, lors de son séjour dans cette ville, en 1740, et qu'il croit être de la même nature que celui qui avait désolé l'Europe deux années auparavant. « Un autre fléau, ajoute-t-il, plus terrible encore, se manifesta dans le même tems à Guayaquil, où un grand nombre de personnes moururent du vomissement noir, ou mal de Siam, jusqu'alors inconnu sur les côtes de la mer du Sud. Ce mal, connu dans le pays sous le nom de *vomito prieto*, exerça principalement ses ravages parmi les marins et les étrangers. Le mal de la vallée, appelé *bicho*, ou gangrène du rectum, est aussi quelquefois épidémique. Mais la maladie la plus funeste qui désole le Pérou est sans contredit la *petite vérole*, qui y

(1) Don Ulloa, (*Entretenimiento* XI): *Noticias americanas*, etc., in-4°. Madrid, 1772.

emporte des milliers d'Indiens toutes les fois qu'elle s'y renouvelle (1).

Long-tems avant la découverte de la vaccine par le docteur Jenner, les habitants des Cordillères avaient remarqué qu'après avoir trait leurs vaches, il leur venait une irruption cutanée qui les garantissait de ce fléau. La multitude de victimes qu'il emporta dans les années 1802 et 1805, décida le gouvernement à prendre les mesures les plus efficaces pour y propager l'usage de la vaccine. On équipa même à cet effet un navire ayant à bord des médecins et un certain nombre d'enfants, par le moyen desquels on entretenait un vaccin toujours frais pour le répandre dans les différentes parties des deux Indes. Le président et les régents de l'université de Lima témoignèrent, à cette occasion, leur reconnaissance au roi et au docteur *Salvany*, vice-directeur de l'expédition.

En 1764, elle se manifesta dans la partie basse et y exerça de cruels ravages.

Longévité. On cite un grand nombre d'exemples de longévité au Pérou. En 1792, on comptait dans la petite province de Caxamarca, qui renfermait soixante-dix mille habitants, huit personnes âgées de cent quatorze, cent dix-sept, cent vingt-un, cent trente-un, cent trente-deux, cent trente-cinq, cent quarante-un et cent quarante-sept ans. En 1765, un Espagnol y mourut à l'âge de cent quarante-quatre ans, laissant huit cents descendants en ligne directe.

M. de La Condamine dit qu'il a vu à Guano, à San-Andrès et à Pénipè, plusieurs vieillards indiens, métis et espagnols, âgés de plus de cent ans. L'un, entre autres, se rappelait l'éruption du volcan de Tongouragua qui arriva en 1641 (2).

Le père Feuillet rapporte (pag. 600) avoir trouvé à Arica, un créole âgé de cent trente ans, qui lui dit avoir vu les premiers Européens qui s'y établirent après la conquête du Pérou.

Tableau statistique de la vice-royauté du Pérou (3). — *Intendance de Lima.* L'intendance de Lima comprend

(1) *Journal du voyage*, p. 104.

(2) *Journal du voyage*, etc., (pag. 65). *Journal des observations*, etc. Paris, 1714.

(3) Ce tableau a été dressé et fourni par M. Poinsett, chargé d'affaires des États-Unis au Pérou et au Chili, à la demande du

soixante-quatorze *doctrinas* ou cures, trois cités, cinq villes et cent soixante-treize communes. Sa population est de cent quarante-neuf mille cent douze âmes, savoir : clergé, quatre cent trente-un ; religieux, onze cents ; religieuses, cinq cent soixante-douze ; religieuses séculières, quatre-vingt-quatre ; Espagnols et créoles, vingt-deux mille trois cent soixante-dix ; Indiens, soixante-trois mille cent quatre-vingts ; métis, treize mille sept cent quarante-sept ; mulâtres, dix-sept mille huit cent soixante-quatre ; esclaves, vingt-neuf mille sept cent soixante-trois. Elle se divise en huit districts, qui sont : Lima, Canete, Iça, Yaügos, Huarochiro, Çanta, Chancay et Santa.

Le district, ou *cercado* de Lima, renferme quatorze cures, une cité, six communes et soixante-deux mille neuf cent dix habitants, dont trois cent neuf, clergé ; neuf cent quatre-vingt-onze religieux, cinq cent soixante-douze religieuses, quatre-vingt-quatre religieuses séculières *beatas*, dix-huit mille deux cent dix-neuf Espagnols et créoles, neuf mille sept cent quarante-quatre Indiens, quatre mille huit cent soixante-dix-neuf métis, dix mille deux cent trente-un hommes de couleur libres, dix-sept mille huit cent quatre-vingt-un esclaves. Son principal produit consiste en fruits, miel, sucre et légumes qui se consomment dans la capitale pour environ 500,000 piastres par an. Lima, sa capitale et celle du Pérou, occupe une surface de dix milles de circonférence, y compris le faubourg de San-Lorenzo, et contient une population de cinquante-deux mille six cents habitants.

Canete. Ce district comprend sept cures, une cité, une ville, quatre communes et une population de douze mille six cent seize habitants, dont quinze, clergé ; dix-neuf religieux, quatre cent soixante-cinq Espagnols et créoles, sept mille vingt-cinq Indiens, sept cent trente-sept métis, neuf cent quatre-vingt-douze gens de couleur libres, trois mille trois cent soixante-trois esclaves. Son terroir produit du sucre

---

secrétaire d'État M. Adams, le 23 octobre 1818. Le rapport de M. Poinsett, daté du 4 novembre suivant, se trouve dans les pièces officielles publiées par le gouvernement américain à Washington. *Voyez à ce sujet la note de M. le baron de Humboldt, dans le bulletin de la société de géographie*, n°. 23, pag. 170 ; mars 1825.

et des grains; on y recueille aussi un peu de nitre. Son revenu annuel est de 350,000 piastres.

Ica comprend dix cures, une cité, deux villes, trois communes et vingt mille cinq cent soixante-seize habitants, savoir : clergé, vingt-deux; religieux, soixante-douze; Espagnols et créoles, deux mille cent cinquante-huit; Indiens, six mille six cent sept; métis, trois mille quatre cent cinq; gens de couleur libres, quatre mille trois cent cinq; esclaves, quatre mille quatre. On y récolte des olives et du sucre, et on y fait de l'eau-de-vie, des glaces et du savon. Il s'y exploite aussi une mine de cuivre. Revenu annuel 588,742 piastres.

Yaugos contient sept cures, vingt-cinq communes et neuf mille cinq cent soixante-quatorze habitants, dont douze, clergé; treize Espagnols et créoles, huit mille cinq Indiens, quatre-vingt treize métis et mille quatre cent cinquante-un mulâtres libres. On y élève des bestiaux. Revenu annuel 20,200 piastres.

Huarochiro comprend onze cures, trente-cinq communes et quatorze mille vingt-quatre habitants, savoir : vingt-cinq, clergé; deux cent vingt Espagnols et créoles, treize mille quatre-vingt-quatre Indiens, cinq cent quatre-vingt-onze métis, dix-neuf gens de couleur libres et quatre-vingt-quatre esclaves. Il produit du grain, et on y élève des bestiaux. Il possède aussi de riches mines d'argent. Revenu inconnu.

Canta renferme neuf cures et cinquante-quatre communes. Population douze mille cent trente-trois habitants : vingt, clergé; cinquante-sept Espagnols et créoles, dix mille trois cent trente-trois Indiens et mille sept cent vingt-trois métis. Produit du maïs, des patates et des bestiaux. Revenu annuel 20,103 piastres.

Chancay comprend neuf cures, deux villes et vingt-huit communes. Population treize mille neuf cent quarante-cinq habitants; dix-huit, clergé; quinze religieux, neuf cent soixante-neuf Espagnols et créoles, sept mille cinq cent dix Indiens, mille quatre-vingt-un métis, sept cent cinquante-neuf mulâtres libres et trois mille six cent quatre esclaves. Produit grains, sucre, bestiaux. Revenu annuel 465,504 piastres.

Santa contient sept cures, quatorze communes et trois mille trois cent trente-quatre habitants : dix, clergé; deux cent soixante-dix-neuf Espagnols et créoles, trois cent

soixante-treize Indiens, douze cent trente-sept métis, cent huit mulâtres libres et huit cent vingt-sept esclaves. Produit sucre, grains et bestiaux. Revenu annuel 245,000 piastres.

Intendance de Cuzco. Elle renferme cent deux cures, une cité, deux villes, cent trente-un villages et deux cent seize mille trois cent quatre-vingt-deux habitants, savoir : trois cent quinze, clergé; quatre cent soixante-quatorze religieux reclus, cent soixante-six religieuses, cent treize religieuses séculières, trente-un mille huit cent vingt-huit Espagnols et créoles, cent cinquante-neuf mille cent cinq Indiens, vingt-trois mille cent quatre métis, neuf cent quatre-vingt-treize mulâtres libres et deux cent quatre-vingt-trois esclaves. Elle se divise en onze districts, ou *cercados,* savoir : Cuzco, Abançay, Aymaraes, Culca et Lares, Urubamba, Colabambas, Pararo, Chumbibilcas, Tinta, Quispicanchi et Paucartambo.

Le district de *Cuzco* renferme huit cures et la capitale. Son territoire produit du grain, et il y existe des manufactures de laine et de coton. Cuzco, capitale des premiers Incas, comprend une population de trente-deux mille quatre-vingt-deux âmes : quatre-vingt-neuf, clergé; quatre cent trente-six religieux, cent soixante-six religieuses, cent treize religieuses séculières, seize mille cent vingt-deux Espagnols et créoles, quatorze mille deux cent cinquante-quatre Indiens, deux cent trois nègres, et le reste se compose de métis et de mulâtres.

Abançay comprend neuf cures, huit communes et vingt-cinq mille deux cent cinquante-neuf habitants, dont trente-trois, clergé; dix-neuf cent trente-sept Espagnols et créoles, dix-huit mille quatre cent dix-neuf Indiens, quatre mille sept cent trente-neuf métis, cinquante mulâtres libres et quatre-vingt-un esclaves. Produit sucre, coton, grains et cacao. Revenu annuel 350,000 piastres.

Aymaraes comprend seize cures, trente-quatre communes et quinze mille deux cent quatre-vingt-un habitants : vingt-quatre, clergé; un religieux reclus; quatre mille quatre cent soixante-quatorze Espagnols et créoles, et dix mille sept cent quatre-vingt-deux Indiens. Produit différentes sortes de bois de teinture, des bestiaux et a quelques manufactures de laine. Revenu annuel 145,000 piastres.

Culca et Lares renferme cinq cures, six communes et six mille cent quatre-vingt-dix-neuf habitants : treize, clergé;

trois cent quarante-sept Espagnols et créoles, cinq mille cinq cent dix-neuf Indiens et trois cent vingt métis. Produit grains, coton, poivre rouge, cacao, et possède quelques manufactures de laine. Revenu annuel 176,239 piastres.

Urubamba comprend six cures et quatre communes. Population neuf mille deux cent cinquante habitants, dont vingt-deux, clergé; trente-cinq religieux; huit cent trente-cinq Espagnols et créoles, cinq mille cent soixante-quatre Indiens et trois mille cent quatre-vingt-quatorze métis. Produit grains, cacao et toutes sortes de fruits. Revenu annuel 89,098 piastres.

Colabambas renferme treize cures et quatorze communes. Population dix-neuf mille huit cent vingt-quatre habitants: dix-neuf, clergé; cent quatre-vingt-six Espagnols et créoles, dix-huit mille deux cent trente-sept Indiens et treize cent quatre-vingt-deux métis. Produit grains et maïs. Revenu annuel 20,000 piastres.

Pararo renferme neuf cures, dix-neuf communes et vingt mille deux cent trente-six habitants: vingt, clergé; un religieux reclus, deux mille trois cent trente-un Espagnols et créoles, quinze mille trente-quatre Indiens, deux mille sept cent trente-trois métis et cent dix-sept mulâtres libres. Produit grains et bestiaux, et possède des manufactures de toiles. Revenu annuel 96,471 piastres.

Chumbibilcas comprend onze cures, douze communes et quinze mille neuf cent soixante-treize habitants: vingt-sept, clergé; quatre mille quatre cent soixante-onze Espagnols et créoles et onze mille quatre cent soixante-quinze Indiens. Produit des grains; manufactures de toiles. Revenu annuel 18,600 piastres.

Tinta a onze cures et treize communes. Population trente-six mille neuf cent soixante-huit habitants: vingt-sept, clergé; trois cent vingt-quatre Espagnols et créoles, vingt-neuf mille quarante-cinq Indiens, cinq mille quatre cent vingt métis et cent cinquante-deux mulâtres libres. Produit grains et bois de construction; manufactures de toiles. Revenu annuel 152,309 piastres.

Quispicanchi renferme dix cures et seize communes. Population vingt-quatre mille trois cent trente-sept habitants: vingt-cinq, clergé; un reclus, trente-neuf Espagnols et créoles, dix-neuf mille neuf cent quarante-sept Indiens; quatre mille

trois cent six métis et vingt-un mulâtres libres. Produit grains, bestiaux, laine, sel, et des manufactures de toiles. Revenu annuel inconnu.

Paucartambo renferme quatre cures, huit communes et douze mille neuf cent soixante-treize habitants : seize, clergé; sept cent soixante-quatre Espagnols et créoles, onze mille deux cent vingt-neuf Indiens, neuf cent cinquante-sept métis et sept mulâtres. Produit bois et cacao. Revenu annuel 390,972 piastres.

Intendance d'Aréquipa. Elle renferme soixante cures, deux cités, deux villes, quatre-vingt-deux communes et une population de cent trente-six mille huit cent un habitants, savoir : trois cent vingt-six, clergé; deux cent quatre-vingt-quatre religieux, cent soixante-deux religieuses, cinq religieuses séculières, trente-neuf mille trois cent cinquante-sept Espagnols et créoles, soixante-six mille six cent neuf Indiens, dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept métis; sept mille trois mulâtres libres et cinq mille deux cent cinquante-huit esclaves. Cette intendance se divise en sept districts, qui sont : Aréquipa, Camana, Condesuyos, Collaguas, Moquequa, Arica et Tarapacá.

Le district d'*Aréquipa* renferme onze cures, une cité, deux communes et trente-sept mille sept cent vingt-un habitants : quatre-vingt-treize, clergé; trois cent vingt-cinq religieux cloîtrés, cent soixante-deux religieuses, cinq religieuses séculières, vingt-deux mille six cent quatre-vingt-sept Espagnols et créoles, cinq mille neuf cent vingt-neuf Indiens, quatre mille neuf cent huit métis, deux mille quatre cent soixante-dix-sept mulâtres libres et douze cent vingt-cinq esclaves. Produit grains, vin, eau-de-vie, sucre, coton et huile. Revenu annuel 636,800 piastres. La cité d'Aréquipa, sa capitale et celle de l'intendance renferme une population de vingt-trois mille neuf cent quatre-vingt-huit habitants : cinquante, clergé; deux cent vingt-cinq religieux, cent soixante-deux religieuses, cinq religieuses séculières, quinze mille sept cent trente-sept Espagnols et créoles, quinze cent quinze Indiens, quatre mille cent vingt-neuf métis, et le reste mulâtres et nègres.

Camana contient sept cures, huit communes et dix-neuf mille cinquante-deux habitants : trente-quatre, clergé; neuf religieux cloîtrés, cinq mille cent cinq Espagnols et créoles, douze cent quarante-neuf Indiens, mille vingt-un métis, dix-sept cent quarante-sept mulâtres libres et huit cent

quatre-vingt-sept esclaves. Produit vin, sucre et huile. Revenu annuel 300,000 piastres.

Condesuyos renferme neuf cures, dix-huit communes et vingt mille cent quarante-cinq habitants : trente-cinq, clergé; trois mille six cent trois Espagnols et créoles, douze mille onze Indiens, quatre mille trois cent cinquante-huit métis, trente-quatre mulâtres libres et quarante-quatre esclaves. On y trouve des mines d'or; produit cochenille et grains. Revenu annuel 26,453 piastres.

Collaguas comprend seize cures, dix communes et treize mille neuf cent cinq habitants : quarante, clergé; deux cent douze Espagnols et créoles, onze mille hiut cent soixante-douze Indiens, quatorze cent dix-sept métis, trois cent trente-cinq mulâtres libres et vingt-neuf esclaves. Produit grains, et possède quelques manufactures de laine. Revenu annuel 70,100 piastres. Les mines d'argent de ce district en fournissent annuellement 34,000 marcs.

Moquequa renferme six cures, six communes et vingt-huit mille deux cent soixante-dix-neuf habitants : cinquante-trois, clergé; vingt-neuf religieux cloîtrés, cinq mille cinq cent quatre-vingt-seize Espagnols et créoles, dix-sept mille deux cent soixante-douze Indiens, deux mille neuf cent seize métis, huit cent quatre-vingt-sept mulâtres libres et quinze cent vingt-six esclaves. Produit grains. Revenu annuel 705,000 piastres.

Arica contient sept cures, vingt-six communes, une cité et dix-huit mille sept cent soixante-seize habitants : quarante-quatre, clergé; vingt-un religieux reclus, quinze cent quatre-vingt-cinq Espagnols et créoles, douze mille huit cent soixante-dix Indiens, dix-neuf cent soixante-dix-sept métis, neuf cent quatre-vingt-cinq mulâtres libres et douze cent quatre-vingt-quatorze esclaves. Produit vin, grains, coton et huile. Revenu annuel 160,500 piastres.

Tarapaca a quatre cures, douze communes et sept mille neuf cent vingt-trois habitants : vingt-sept, clergé; cinq cent neuf Espagnols et créoles, cinq mille quatre cent six Indiens, douze cents métis, cinq cent vingt-huit mulâtres libres et deux cent cinquante-trois esclaves. Produit vin et grains. On tire annuellement 72,462 marcs d'argent des mines de ce district. Revenu annuel 81,400 dollars.

Intendance de Truxillo. Elle renferme quatre-vingt-sept cures, cinq cités, deux villes et cent quarante-deux communes. Sa population est de deux cent trente mille neuf cent

soixante-sept habitants, savoir : quatre cent soixante ecclésiastiques, cent soixante religieux reclus, cent soixante-deux religieuses, dix-neuf mille quatre-vingt-dix-huit Espagnols et créoles, cent quinze mille six cent quarante-sept Indiens, soixante-seize mille neuf cent quarante-neuf métis, treize mille sept cent cinquante-sept mulâtres libres et quatre mille sept cent vingt-cinq esclaves. Elle renferme huit districts ou *cercados*, qui sont : Truxillo, Lambayeque, Piura, Caxamarca, Chota, Huamachuco, Pataz et Chachapoyas.

Le district de *Truxillo* comprend dix cures, six communes et douze mille trente-deux habitants, dont cent quarante-quatre ecclésiastiques, soixante religieux, cent vingt-neuf religieuses, quatorze cent trente-quatre Espagnols et créoles, quatre mille cinq cent soixante-dix-sept Indiens, quinze cent quarante-neuf métis, deux mille trois cent cinquante-sept mulâtres libres, quinze cent quatre-vingt-deux esclaves. Produit sucre, riz, huile, coton et différentes sortes de gomme. Revenu annuel 31,756 piastres. Truxillo, sa capitale et celle de l'intendance, renferme cinq mille sept cent quatre vingt-dix habitants, savoir : cent trente-trois ecclésiastiques, soixante religieux, cent vingt-neuf religieuses, douze cent soixante-trois Espagnols et créoles, deux cent soixante-quatorze Indiens, sept cent quatre métis, mille nègres et le reste mulâtres.

Lambayèque contient vingt cures, sept communes et trente-cinq mille cent quatre-vingt-douze habitants : soixante-deux ecclésiastiques, vingt-sept religieux, [illegible]x mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf Espagnols et créoles, vingt-deux mille trois cent trente-trois Indiens, cinq mille quatre cent quarante-huit métis, trois mille cent quatre-vingt-douze mulâtres libres et dix-huit cent trente-un esclaves. Produit grains, safran, sucre, tabac et coton ; manufactures de laine, de coton et de savon. Revenu annuel 397,799 piastres.

Piura renferme douze cures, quatorze communes et quarante-quatre mille quatre cent quatre-vingt-onze habitants, dont soixante-un ecclésiastiques, dix-huit religieux, deux mille huit cent soixante-quatorze Espagnols et créoles, vingt-quatre mille sept cent quatre-vingt-dix-sept Indiens, dix mille six cent cinquante-quatre métis, cinq mille deux cent trois mulâtres libres et huit cent quatre-vingt-un esclaves. Produit grains, coton, un peu d'indigo et nourrit beaucoup de bétail. Revenu annuel 72,686 piastres.

Caxamarca comprend dix-sept cures, vingt-six communes et soixante-deux mille cent quatre-vingt-dix-neuf habitants, dont vingt-trois ecclésiastiques, cinquante religieux, trente-trois religieuses, sept mille huit cent trente-cinq Espagnols et créoles, vingt-neuf mille six cent quatre-vingt-douze Indiens, vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf métis, dix-huit cent soixante-quinze mulâtres libres et trois cent vingt-huit esclaves. Produit grains et coton; bestiaux; manufactures de laine et de coton. Revenu annuel inconnu.

Chota. On ne peut donner de renseignements précis sur ce district qui possède de riches mines.

Huamachuco renferme huit cures, vingt-trois communes et trente-huit mille cent cinquante habitants, savoir: soixante-quatre ecclésiastiques, deux mille deux cent soixante-treize Espagnols et créoles, dix-sept mille cent dix-sept Indiens, dix-huit mille trois cent soixante-sept métis, deux cent cinquante mulâtres libres et soixante-dix-neuf esclaves. Produit grains et cacao; manufactures de toile. Revenu annuel 57,853 piastres.

Pataz comprend trois cures, treize communes et treize mille cinq cent huit habitants, dont onze ecclésiastiques, trois religieux, neuf cent quatre-vingt-sept Espagnols et créoles, quatre mille six cent vingt-sept Indiens, sept mille six cent soixante-dix-huit métis, cent quatre-vingt-quatorze mulâtres libres et huit esclaves. Produit grains, sucre, et abonde en bétail. Revenu annuel 35,264 piastres. Les mines d'or de ce district donnent 250 livres par an, et celles d'argent 500 marcs. Valeur réunie 35,500 piastres.

Chachapoyas contient dix-sept cures, soixante communes et vingt-cinq mille trois cent quatre-vingt-dix-huit habitants: trente quatre ecclésiastiques, onze religieux, treize cent quatre-vingt-seize Espagnols et créoles, douze mille cinq cent quatre Indiens, dix mille neuf cent cinquante-quatre métis, quatre cent quatre-vingt-six mulâtres libres et treize esclaves. Produit tabac, quinquina, bois de teinture, sucre et cacao.

Intendance de Huamanga. Elle renferme cinquante cures, une cité, cent trente-quatre communes et cent onze mille cinq cent cinquante neuf habitants, dont cent soixante-seize ecclésiastiques, quarante-cinq religieux, quatre-vingt-deux religieuses, cinq mille trois cent soixante-dix-huit Espa-

gnols et créoles, soixante-quinze mille deux cent quatre-vingt-quatre Indiens, vingt-neuf mille six cent vingt-un métis, neuf cent quarante-trois mulâtres libres et trente esclaves. Elle se divise en sept districts, qui sont : Huamanga, Anco, Huanta, Congallo, Andahuaylas, Lucanas et Parinacochas.

Le district de *Huamanga* comprend trois cures, deux communes et vingt-cinq mille neuf cent soixante-dix habitants : vingt-cinq ecclésiastiques, quarante-deux religieux, quatre-vingt-deux religieuses, cent soixante-neuf Espagnols et créoles, vingt mille trois cent soixante-treize Indiens, quatre mille trois cent quatre-vingt-deux métis, trente esclaves et le reste mulâtres libres. Il possède des manufactures. Revenu annuel 34,268 piastres. Huamanga sa capitale est celle de l'intendance.

Anco contient une cure, quatre communes et deux mille vingt-deux habitants, neuf Espagnols, dix-sept cent quarante-quatre Indiens, deux cent soixante-neuf métis. Produit sucre et café. Revenu annuel 18,795 piastres.

Huanta a sept cures, vingt villages et vingt-sept mille trois cent trente-sept habitants : quarante-cinq ecclésiastiques, trois religieux, deux cent dix-neuf Espagnols et créoles, dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-un Indiens, dix mille quatre-vingt métis, et neuf mulâtres libres.

Congallo compte dix cures, trente-une communes et douze mille quatre cent soixante-quatorze habitants : trente-un ecclésiastiques, soixante-deux Espagnols et créoles, dix mille onze Indiens, deux mille trois cent soixante-trois métis et sept mulâtres libres. Produit grains et bestiaux.

Andahuaylas renferme dix cures, dix-huit communes et douze mille vingt habitants : vingt ecclésiastiques, trois mille Espagnols et créoles, cinq mille Indiens, quatre mille métis. Produit grains et sucre. Revenu annuel 74,384 piastres.

Lucanas contient quatorze cures, quarante quatre communes et quinze mille sept cent vingt-sept habitants : vingt-sept ecclésiastiques, huit cent soixante-deux Espagnols et créoles, douze mille sept cents Indiens, deux mille soixante-seize métis et soixante mulâtres libres. Produit grains et bétail.

Parinacochas a quatorze cures, seize communes et seize mille onze habitants : vingt-huit ecclésiastiques, mille cinquante-sept Espagnols et créoles, huit mille quatre cent

soixante-quinze Indiens et six mille quatre cent cinquante-un métis. On y trouve des bestiaux et des manufactures d'étoffes de coton. Revenu annuel 56,000 piastres.

Intendance de Huancavélica. Elle compte vingt-deux cures, une cité, une ville et quatre-vingt-six communes. Population trente mille neuf cent dix-sept habitants : quatre-vingt-un ecclésiastiques, dix-huit religieux, deux mille trois cent quarante-un Espagnols et créoles, vingt-trois mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf Indiens, quatre mille cinq cent trente-sept métis et quarante-un esclaves. Elle se divise en quatre districts, qui sont : Huancavélica, Angaraes, Tayacaxa et Castroverreyna.

Le district de *Huancavélica* comprend quatre cures, six communes et cinq mille cent cinquante-six habitants : vingt-un ecclésiastiques, dix-huit religieux, cinq cent soixante Espagnols et créoles, trois mille huit cent trois Indiens, sept cent trente-un métis et le reste mulâtres et nègres. Huancavélica capitale.

Angaraes renferme cinq cures, vingt-cinq communes et trois mille deux cent quarante-cinq habitants : vingt-trois ecclésiastiques, deux cent dix-neuf Espagnols et créoles, deux mille six cent quatre-vingt-onze Indiens, trois cent neuf métis et trois esclaves. Produit sucre, grains, bestiaux. Revenu annuel 85,000 piastres.

Tayacaxa a cinq cures, vingt-deux communes et treize mille cent soixante-un habitants : vingt-un ecclésiastiques, treize cent quatre-vingt-quatorze Espagnols et créoles, neuf mille vingt Indiens et deux mille sept cent vingt-six métis.

Castroverreyna contient huit cures, trente-cinq communes et neuf mille trois cent soixante-cinq habitants : seize ecclésiastiques, cent soixante-huit Espagnols et créoles, huit mille trois cent quatre-vingt-cinq Indiens, sept cent soixante-onze métis et vingt-cinq esclaves. Produit grains, bestiaux. Revenu annuel 76,000 piastres.

Intendance de Tarma. Elle renferme soixante-dix-neuf cures, une cité, deux villes, deux cent trois communes et deux cent un mille deux cent cinquante-neuf habitants, savoir : deux cent vingt-neuf ecclésiastiques, cent vingt-sept religieux, quinze religieuses séculières, quinze mille neuf cent trente-neuf Espagnols et créoles, cent cinq mille cent quatre-vingt-sept Indiens, soixante-dix-huit mille six cent quatre-vingt-deux métis, huit cent quarante-quatre mulâ-

tres libres et deux cent trente-six esclaves. Cette intendance se divise en huit districts, qui sont : Tarma, Xauja, Caxatambo, Conchucos, Huamalies, Huaylas, Huanuco et Panatahuas.

Le district de *Tarma* renferme treize cures, une ville, quarante-cinq communes et trente-quatre mille quatre cent quatre-vingt-onze habitants, savoir : trente-deux ecclésiastiques, seize cent quatre-vingt-un Espagnols et créoles, dix-huit mille huit cent vingt-un Indiens, quatorze mille trois cents métis et soixante-dix-sept mulâtres libres. Produit grains et quinquina. Revenu annuel 8,315 piastres. La mine de Yauricocha rapportait, en 1793, 2,016,700 piastres. Revenu de la couronne pour *diezmos* et *cobos* 231,283 piastres.

Xauja compte quatorze cures, une ville, seize communes et cinquante-deux mille deux cent quatre-vingt-six habitants, savoir : trente-deux ecclésiastiques, quatre-vingt-quatre religieux, dix-sept cent treize Espagnols et créoles, vingt-huit mille quatre cent soixante-dix-sept Indiens, vingt-un mille neuf cent vingt-deux métis et cinquante-huit esclaves.

Caxatambo comprend treize cures, cinquante-six communes et seize mille huit cent soixante-douze habitants : trente-un ecclésiastiques, cinq cent quatre Espagnols et créoles, dix mille cinq cents Indiens, quatre mille huit cent huit métis, six cent vingt-neuf mulâtres libres. Produit grains, bestiaux. Revenu annuel 30,000 piastres.

Conchucos a quinze cures, dix-neuf communes et vingt-cinq mille trois cent huit habitants : quarante ecclésiastiques, deux religieux, treize cents quatre-vingt-quatre Espagnols et créoles, neuf mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf Indiens, treize mille neuf cent quatre-vingt-trois métis. Produit grains et possède des mines peu productives. Revenu annuel 73,476 piastres.

Huamalies compte huit cures, trente communes et quatorze mille deux cent trente-quatre habitants, savoir : dix-huit ecclésiastiques, cinq cent quatre-vingt-treize Espagnols et créoles, huit mille neuf cent cinquante-sept Indiens, quatre mille six cent vingt-cinq métis et quarante-trois esclaves. Produit quinquina, bois de teinture, cacao et bestiaux. Revenu annuel 53,420 piastres.

Huaylas a douze cures, vingt communes et quarante mille huit cent vingt-deux habitants : soixante-sept ecclésiastiques, onze religieux, trois mille six cent quatre Espagnols et créoles,

vingt mille neuf cent trente-cinq Indiens, quinze mille neuf cent soixante-onze métis, cent trente-huit mulâtres libres et quatre-vingt-seize esclaves.

Huanuco renferme quatre cures, une cité et sept communes. Population, seize mille huit cent vingt-six habitants : neuf ecclésiastiques, trente religieux, quinze religieuses séculières, six mille cent soixante Espagnols et créoles, sept mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit Indiens, trois mille soixante-quinze métis et trente-neuf esclaves. Produit quinquina, cacao et un peu d'argent. Revenu annuel 45,094 piastres.

Gouvernement civil et ecclésiastique avant la dernière révolution. Le *vice-roi*, nommé par le roi d'Espagne pour trois ans, pouvait être continué dans ses fonctions. Son autorité était absolue dans toutes les affaires politiques, civiles, criminelles et financières. Il avait la nomination de plus de cent corrégidors et autres magistrats supérieurs, se servait des tribunaux pour l'expédition des affaires, et résidait à Lima.

Les affaires, qui concernaient le gouvernement et la guerre, étaient soumises à la décision d'un secrétaire d'État et d'un assesseur. Celles qui regardaient l'administration de la justice étaient jugées, en dernier ressort, par le *tribunal de l'Audience* qui se composait de huit auditeurs et d'un fiscal.

Les comptes des corrégidors, chargés de la perception des tributs, de la répartition et de l'administration des finances du roi, étaient examinés et jugés définitivement par la *chambre des comptes*, qui était formée d'un régent et de cinq maîtres.

Tout ce qui avait trait aux *alcavalos*, ou au cinquième du produit des mines et aux tributs des Indiens, était soumis à l'inspection du *tribunal de la caisse royale*, qui se composait de trois officiers royaux, d'un facteur, d'un maître des comptes et d'un trésorier.

Toutes les causes relatives aux biens de personnes mortes *ab intestat*, sans laisser d'héritier légitime, ou qui avaient été chargées des deniers d'autrui, étaient jugées par le *tribunal de la caisse des morts*, qui consistait en un juge supérieur, un avocat et un trésorier.

Les affaires litigieuses de commerce étaient décidées par le *tribunal du consulat*, composé d'un prevôt des marchands et de deux Conseils, élus par les négociants.

Il y avait en outre un *cabildo*, ou tribunal de police, et une *Cour des monnaies*.

L'audience royale de Quito, établie en 1563, était formée 1°. d'un président, qui était en même tems gouverneur de la province; 2°. de quatre auditeurs, qui étaient aussi alcades de Cour et juges civils et criminels; 3°. d'un fiscal du roi; et 4°. d'un autre fiscal ayant le titre de protecteur des Indiens (1).

Le traitement du vice-roi était de 40,000 piastres par an, non compris les droits extraordinaires;

Celui du gouverneur général de 7,000 *id.*

Id. du lieutenant général de 1,500 *id.*

Id. du commissaire général de 1,500 *id.*

Le *tribunal ecclésiastique* se composait de l'archevêque et de son official seulement. Ce prélat avait pour suffragants les évêques de Panama, de Quito, de Truxillo, de Guamanga, d'Aréquipa et de Cuzco, et ceux de Santiago et de la Conception dans le royaume du Chili.

Le *tribunal de l'inquisition*, établi en 1569, était formé de deux inquisiteurs et d'un fiscal, nommés par l'inquisiteur général.

Le *tribunal de la Cruzada*, institué à Lima, en 1603, pour la distribution des bulles et l'examen des jubilés et indulgences, consistait en un commissaire subdélégué, un trésorier et un maître des comptes.

Le siége épiscopal de Quito fut fondé en 1545. Le revenu de l'évêque est de 24,000 écus par an.

Le Pérou se divisait autrefois en paroisses, qui renfermaient chacune une ville de quatre à dix mille individus communiants ou adultes. Les villes étaient gouvernées par un curé catholique, subordonné à l'évêque du diocèse; par un cacique chargé de la capitation annuelle des Indiens mâles depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante, laquelle était de 7 à 14 piastres par tête; par un alcade, ou un juge qui était subordonné, ainsi que le cacique, aux ordres des sous-délégués ou chefs des provinces inférieures.

Les *curas doctrinéros*, ou *parrocos*, qui enseignaient aux Indiens la religion chrétienne, étaient nommés par l'évê-

(1) Ulloa (liv. V, ch. 4), *Relacion historica del viage á la América*, etc.

que, et confirmés par le vice-patron royal, qui était le vice-roi ou président du district. Le *cura* recevait un traitement du trésor royal, ou *synoda*, outre des bénéfices, nommés *obvenciones*, qui s'élevaient à 4,000 dollars par an.

Il y avait trois évêques au Pérou, y compris l'archevêque, et quatre dans le Rio de la Plata, dont le revenu variait de 40,000 à 60,000 piastres, suivant la dîme. L'évêque de Cuzco jouissait d'un revenu annuel de 24,000 piastres, et celui de Guamanga de 8,000. Une messe coûtait 2 piastres, et le double si elle était chantée. Le prix des exercices religieux était réglé par un tarif royal. La taxe sur les funérailles, payée par les Indiens, était de 5 à 100 dollars, suivant la fortune du défunt (1).

Instruction publique. L'université de Lima fut fondée par l'empereur Charles V, en 1545, sous le nom de *San-Marc*, et les priviléges que ce prince lui accorda, reçurent ensuite la sanction des papes Paul III et Pie V. Cette université était gouvernée par un recteur, élu tous les ans, et renfermait trois colléges royaux, où il y avait vingt chaires de professeur. On y comptait autrefois environ deux cents docteurs dans les facultés de théologie, de droit civil et canon, et de médecine, et près de deux mille étudiants. « L'université de San-Marc, les colléges de *Santo Toribio* et de *San-Félipe* ont des chaires, dit don Ulloa, où l'on professe toutes les sciences, et qui sont occupées par les hommes les plus savants de la ville, parmi lesquels il s'en trouve dont les ouvrages ont fait assez de bruit pour mériter l'estime des Européens, nonobstant l'immense distance qui sépare les deux continents. »

En 1810, lorsque la dernière révolution eut lieu, il y avait trois universités au Pérou, savoir : à Cuzco, à Charcas et à Lima. Charcas renfermait deux colléges, une académie, et une école de droit dont il fallait suivre les cours durant deux ans avant d'être admis au barreau.

Il y avait à Quito deux colléges pour l'éducation des séculiers. L'un, nommé *Saint-Louis*, était sous la direction des jésuites, et l'autre, celui de *San-Fernando*, de fondation royale, sous celle de pères dominicains. Des régents ou lecteurs y enseignaient le droit civil et le droit canonique.

(1) *Don Vicente Pazos*, lettre XI.

Il y avait aussi une chaire de médecine qui demeura toujours vacante, faute de professeurs pour la remplir. Le traitement des lecteurs était acquitté par le roi, qui avait fondé dans le collége de Saint-Louis, douze bénéfices destinés aux fils des auditeurs et autres officiers du gouvernement.

Un fait remarquable, dit don Vicente Pazos, c'est qu'au commencement de la révolution, en 1810, il n'existait, de Lima à Montévidéo, sur une étendue de plus de mille lieues, qui comprend le Pérou, le Chili et le Rio de la Plata, pays rempli de villes, de villages, d'universités, de colléges, d'écoles, de tribunaux, et d'hommes opulents et instruits, qu'une seule misérable *imprimerie*, qui avait autrefois appartenu aux jésuites de Cordova.

Agriculture. Lorsque les Espagnols prirent possession du Pérou, les naturels cultivaient le maïs, qu'ils appelaient *cara*, le millet ou petit riz, nommé *quinua*, plusieurs sortes de faséoles ou *purutu*, des pois ou *tarvi*, des légumes appelés *papa*, *toca* et *annus*, des *batatas* ou *apichu* de différentes couleurs, des melons, des citrouilles, des concombres et une herbe nommée *coca*, que don Ulloa croit être le bétel des Indes. Ils possédaient aussi de fort beau coton, mais ne connaissaient pas le blé, l'avoine, le lin, le vin ou l'huile.

Le maïs, les pommes de terre et le *quinoa* ou riz sont indigènes. La culture du blé et de l'orge y fut introduite vers l'année 1547, par *Marie d'Escobar*, femme de Diégo de Chaves, un des premiers conquérants du Pérou. Le vice-roi lui céda en récompense un beau terrain dans le voisinage de Lima, avec les Indiens qui s'y trouvaient (1).

Les premières vignes y furent apportées des Canaries, en 1540, par *Francisco de Caravantès*, gentilhomme de Tolède. De la Véga dit que lorsqu'il partit de Cuzco, en 1560, on n'avait point encore commencé à servir du vin à table. Les Indiens préféraient à cette boisson une liqueur extraite du maïs.

L'*olivier* y fut transplanté d'Espagne, en 1560, par don *Antonio de Ribéra*, procureur-général du Pérou; ce fut aussi cette année que *Catherine de Ritez*, religieuse du couvent de Sainte-Claire, à Cuzco, y apporta de la graine de *lin*.

L'arbrisseau appelé *thé du Pérou* (*capraria Peruviana*,

---

(1) M. de Humboldt a estimé le produit du blé, dans les plaines de Caxamarca, à dix-huit ou vingt pour un des semences.

ou *The Peruvianus*) « n'y fut connu, dit le père Feuillet, qu'en 1709. Ses qualités, qui sont les mêmes que celles du thé des Indes orientales, firent que les Péruviens abandonnèrent bientôt celui-ci pour ne se servir que de celui qu'ils avaient chez eux; et il était déjà devenu si commun lorsque je partis de ce royaume, qu'on ne parlait plus que du thé de la rivière de Lima (1). »

Animaux domestiques. Avant la conquête du pays, les Péruviens se servaient, pour le transport des marchandises, du *lama*, dont la charge ordinaire était de cinq arobas ou de cent vingt-cinq livres; et la *vicuña* leur fournissait une chair délicate et une laine extrêmement fine. Mais ils n'avaient ni chameaux, ni chevaux, ni ânes, ni bœufs, ni vaches, ni chèvres, ni cochons, ni moutons semblables à ceux d'Europe.

Les premiers *chevaux* furent d'abord transportés d'Andalousie aux îles de Cuba et d'Hispaniola, et de là au Mexique et au Pérou, où ils valaient à cette époque de deux à trois mille pièces de huit, ou environ 450 livres sterling. En 1554, avant la bataille de Chuquinga, on refusait 12,000 ducats d'un cheval bien dressé et de l'esclave qui le menait.

Lorsque le vice-roi reçut, en 1551, l'ordre d'affranchir les Indiens, il fut proposé de faire exécuter leur ouvrage par des chameaux. On introduisit en conséquence quelques-uns de ces animaux des Canaries; mais la race s'en éteignit bientôt, soit par la négligence des propriétaires, soit à cause du peu d'utilité dont on les jugea (2).

Le premier *âne* que de la Véga eût vu dans la juridiction de Cuzco, en 1557, quoique petit et rétif, se vendit à Huamanca, 480 ducats 376 maravédis.

Les *bœufs* et les *vaches*, qui se payaient au commencement 200 écus par tête, ne coûtaient, en 1554, que la moitié de ce prix. Plus tard, on en achetait dix à Lima pour 1200 ducats; et, en 1590, ils avaient tellement multiplié, qu'ils ne valaient plus que 6 ou 7 ducats par tête.

Les *brebis* importées d'Europe en 1556, coûtaient à cette époque de 40 à 50 écus par tête; mais au bout de quelque

---

(1) Voyez tome II, planche 48, page 764 du *Journal des observations*, etc.

(2) Acosta (lib. IV, cap. 53), *Historia natural y moral de las Indias.* Barcelona, 1591.

tems elles étaient devenues si nombreuses, qu'on les vendait aux plus vils prix.

Les *chèvres* rapportaient, en 1544 et 1546, 106 ducats (1).

Les productions du pays varient suivant les situations. Dans les vallées qui s'étendent à dix ou vingt lieues de la mer, on récolte du vin, de l'huile, du sucre et presque toutes les productions des tropiques. Sur la côte occidentale on cultive dans les vallées, sur une largeur de six à vingt lieues, du maïs et du blé; du quinquina et du cacao dans les montagnes. L'olivier, dont le fruit est plus gros que celui de l'Europe, réussit parfaitement dans les plaines à l'est de Lima.

Au tems des semailles, dit Torrès, les côtes sont fréquentées par une quantité prodigieuse de sardines, dont les cultivateurs tirent un parti avantageux. Ils leur ôtent la tête, placent dans chaque un grain de maïs, et le sèment de cette manière. Les ordures des oiseaux aquatiques qui se tiennent dans les îles voisines de la côte, et qui, dans quelques endroits, sont accumulées à la hauteur de plus de cent pieds, servent aussi à engraisser le sol léger des bords de la mer (2).

Mines. Lorsque Francisco Pizarro eut fondé, en 1539, la ville de la Plata, dans la province de Charcas, district de Chuquisaca, il fit ouvrir une mine qui lui aurait rapporté 200,000 ducats par an si on en eût continué l'exploitation. Les Incas avaient déjà employé des ouvriers à en extraire de l'argent, particulièrement dans le *Cerro de Porco* (3). Durant l'année 1544, on en tira pour plus de 1,200,000 ducats de métal (4).

Les fameuses mines du Potosi furent découvertes en 1545, quatorze ans après la conquête du Pérou, par un Indien nommé *Gualca*, de la nation des Chumbivilcas, dans les possessions de Gonzalo Pizarro. Étant à la poursuite d'un

---

(1) *G. de la Véga*, lib. VIII, cap. 9 et 10, 16, 17, 20, et Comment. roy., lib. IX, cap. 16, 17, 18, 25, 26, 27 et 28.

(2) Relation du P. D. de Torrès, Paris, 1604.

(3) *Herréra*, Décad. VI, lib. VI, cap. 9. Après que Diégo de Almagro se fut proclamé gouverneur du Pérou, il s'empara de plus de 60,000 livres d'argent fin provenant de cette mine.

(4) *Id*. Décad. VII, lib. VIII, cap. 22.

daim, il saisit un arbrisseau qu'il arracha et qui laissa à découvert le métal précieux. Il en fit aussitôt part à Villarroël son maître, qui résidait à Porco, et ils en devinrent tous deux propriétaires, conformément à la loi. Cette mine fut enregistrée pour la première fois en avril 1545, et la quantité de métal qu'elle produisit était si considérable, que le quint du roi s'élevait à 1,500,000 pièces de huit par an. On en tirait, dit-on, 30,000 par jour, et il n'en était pas enregistré le tiers. En 1574, suivant le relevé fait par ordre du vice-roi, don Francisco de Tolédo, on avait déjà extrait de la colline de Cerro à Potosi, 76,000,000 de pésos; et depuis cette année jusqu'en 1585, on en retira 35 autres millions, non compris tout ce qui en était enlevé sans payer le quint de la couronne. Pendant les quatre-vingt-treize premières années, ces mines produisirent 4,255,043 dollars d'argent (1); et, suivant Torrès, la seule mine de Potosi en a fourni 300 millions en quarante ans, ainsi qu'il est prouvé, dit-il, par les registres royaux.

La mine s'extrayait par la fonte, et elle était si riche, qu'un quintal de minerai produisait toujours cinquante livres ou cent marcs d'argent. Il y eut, dès l'origine, plus de six mille *guairas* ou fourneaux pour les fontes en activité. Ce nombre n'étant pas suffisant pour en tirer tout le métal que le minerai renfermait, Pédro Fernandez de Vélasco introduisit l'usage de l'amalgame. D'après les données fournies par don Ulloa, et basés sur les droits du quint et la consommation du mercure, on remarque déjà en 1571, ou vingt-six ans après la découverte de cette mine, une grande diminution dans son produit. Dans l'espace de cent trente ans, à partir de 1633, il a diminué de plus des deux tiers.

Depuis 1545 jusqu'en 1564, le droit du quint rapporta 76 millions de *pésos ensayados*, ou 4 millions de pésos par an. De cette dernière année à 1585, ce droit fut de 35 millions; et de 1585 à 1624, il s'éleva à 52 millions, ce qui donne, pour ces trente-neuf années, 1,333,333 un quart de pésos ensayados par an. De 1624 à 1633, le droit n'a produit que 6 millions, ou 66,666 deux tiers de *pésos ensayados* par an.

(1) Suivant les données fournies par *Gaspar de Escalona*, dans son *Gazophilacio Perúvico*, p. 193. *Voyez* Voyage, etc., de *don Ulloa*, liv. Ier., ch. 13.

Depuis 1556 jusqu'en 1801, les droits du quint, etc., se sont élevés à 157,931,123 pésos, ce qui suppose, durant cet intervalle, un produit de 823,950,508 pésos (1).

Ce fut en 1577 qu'on commença pour la première fois à traiter l'argent par l'amalgame (2).

En 1763, Potosi consomma cent soixante-dix-neuf mille deux cent soixante-six livres trois quarts de mercure, et le droit du quint s'éleva à 252,719 *pésos ensayados* (3).

Le septième de la population indigène de chaque département était obligé de se rendre tous les ans à Potosi, et chaque *mita* ou bande d'y travailler six mois.

En 1566, un Portugais nommé *Henrique Garcès*, vit dans les mains d'un Indien une pierre rouge que ce peuple appelait *l'impi*, et dont il se servait pour se peindre le visage avant de partir pour la guerre. C'est ce qui conduisit à la découverte des mines de vif-argent de Guancavélica (*minas de Azogue de Guancavélica*).

On croit, dit Herréra, que le roi en retire 400,000 pésos par an, outre le profit résultant du nettoyage de l'argent par le mercure. La quantité produite annuellement par ces mines s'éleva à huit mille quintaux (4). La mine de Guancavélica est située au sud de la ville du même nom, dans la montagne de Santa Barbara, à la hauteur de quatre mille quatre cent vingt-deux mètres. Son exploitation, au profit de la couronne, commença en 1570. On en a retiré depuis cette époque jusqu'en 1789, un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux pesant de mercure (5).

Il y a encore des mines de vif-argent à Pucarani et à Guarina.

---

(1) *Noticias historicas, politicas, y estadisticas de las Provincias Unidas del Rio de la Plata, por Ignacio Nuñez*, in-8°. Londres, 1825, p. 267.

(2) Beckman dit que ce procédé était employé au Mexique avant l'année 1577. *Hist. des inventions et découvertes*, édition anglaise. *London*, 1817.

(3) *Don Ulloa*, (*entretenimiento* XIV), et dans l'ouvrage intitulé *Pretenciones del Potosi*, que publia, en 1634, don Sébastian de Sandoval y Guzman, procureur général de cette bourgade.

(4) *Herréra*, Décad. VIII, lib. II, cap. 14 et 15.

(5) M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. IV, ch. 11.

De la Véga rapporte que, sous le gouvernement de Vaca de Castro, les Espagnols découvrirent plusieurs mines d'or fort riches en différentes parties du Pérou. Les plus précieuses furent celles de la province de Callahuya, qu'ils appellent *Calavaya*, et d'où ils tirèrent quantité d'or fin, à vingt-trois et vingt-quatre carats. D'autres du même métal, à vingt carats, qu'ils trouvèrent à la même époque dans un endroit nommé *Huallaripa*, à l'ouest de Cuzco, dans la province de Quichuya, n'étaient pas moins productives, et je me souviens, ajoute de la Véga, que les Indiens vassaux du seigneur à qui ces mines étaient échues en partage, lui apportaient tous les samedis deux mille livres d'or en poudre (1).

Paülo de Laguna, président du Conseil des finances, et ensuite principal ministre du Conseil des Indes, et évêque de Cordoba, rapporte qu'il est à sa connaissance, que le roi d'Espagne avait retiré d'une seule *perro* ou montagne du Pérou, jusqu'en 1602, plus de 1200 millions de pésos d'argent enregistrés, non compris plus de 100 millions qu'il reçut ensuite; et qu'il avait vu partir du Pérou, à bord d'une seule flotte, 25 millions de pésos en or et en argent (2).

Pédro Fernandez de Vélasco, qui avait vu employer le mercure au Mexique pour affiner l'argent, le fit servir à cet usage, pour la première fois, en 1571 (3).

La riche mine de *Layca Cota*, près de Puno, fut découverte en 1660 par *Joseph Salcédo*. L'on y coupait l'argent au ciseau, mais la mine ayant été inondée peu après, on n'a jamais pu la remettre à sec.

Les mines de *Guantajaya*, dans le gouvernement d'Aréquipa, qui sont situées à trois cents milles de Lima et à six du port d'Iquique, produisent annuellement, dit Helms, trente-huit mille marcs d'argent.

On découvrit, en 1710, à *Lumpangui*, montagne voisine de la Cordillère, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain et de fer, et trois ans après on trouva dans une autre montagne, appelée *Ucuntaya*, une veine d'argent presque massif, qui en rendit pour plusieurs millions.

---

(1) Lib. III, cap. 2 et 19 *de los Comentarios reales*.

(2) *G. de la Véga*, lib. I, de la 2e. part. *de los Comentarios reales*.

(3) *De la Véga*, lib. VIII, cap. 25.

Le produit de la mine de *Yauricocha*, dans le district de Tarma, intendance du même nom, fut de 2,016,703 dollars, en 1793.

Les mines d'argent de *Collaguas* et de *Tarapaca*, dans l'intendance d'Aréquipa, produisaient autrefois cent six mille quatre cent soixante-deux marcs par an. Les riches mines d'argent de Gualgayoc, dans le Partido de Chota, furent découvertes, en 1771, par don Rodriguez de Ocaño.

On exploite une mine de *cuivre* dans le dictrict d'Ica, intendance de Lima; et l'on a découvert du *platine* à Morocollo, dans le Bas-Pérou.

Les plus riches mines d'or et d'argent que l'on travaille aujourd'hui, sont situées dans l'intendance de Tarma, à treize mille pieds au-dessus de la mer.

Les mines d'or et d'argent qui se trouvent entre les 15° et 23° de latitude méridionale sont situées aux endroits suivants, savoir : *Lavoirs d'or*, à Tipuani, Carabaya, Challana, Vilaque et Chuquiaguillo;

Mines d'or, à Yani, Ananea, Consata, Araca, Rinconada, Chiloco, Condo-Condo, Choqué-Camata, Pica, Sicasica et Azangaro;

Mines d'argent, à Potosi, Lipez, Porco, Huantajaya, Aullagas, Caylloma, Charoma, Estarca, Lampa, Cerillos, Oruro, Popo, Chancani, Puno, Laycacota, Pica, Verenguela, Kinsachata, Huyana-Potosi, Chuquiaguillo, Carangas et Pichegua (1).

Il est impossible de préciser la quantité de métaux précieux extraite de ces mines. On l'a estimée 14,000,000 de dollars par an. On en frappe à Potosi et à Lima pour environ 6,000,000 annuellement; ce qui équivaut peut-être au tiers de leur produit. M. Torrès assure que la quantité d'or et d'argent monnayée et en lingots, exportée tous les ans du Pérou, s'élève à 8,240,000 dollars (2).

Le colonel Poinsett évalue le produit annuel des mines du Pérou à 4,500,000 dollars (3).

---

(1) *Letters on the United Provinces of South America*, etc., *by don Vicente Pazos*, in-8°. New-York, 1819, p. 202.

(2) *Id.*, p. 203.

(3) *Report on the affairs of South America*, 4th. nov. 1818.

État des mines en 1793. Mines d'or en activité.	69
Mines d'argent.	784
Idem, de vif-argent.	4
Idem, de plomb.	12
Idem, de cuivre.	4
Total. . . .	873
Mines d'or abandonnées.	29
Mines d'argent *Idem*.	788
Nombre des mines du Pérou, non compris celles du Quito et de Buénos-Ayres.	1690 (1).

Pendant les années 1795, 1796 et 1797, le produit des mines a été ainsi qu'il suit, savoir :

Celles de Lima.	70,000 marcs.
Cuzco.	1,764
Aréquipa.	106,462
Truxillo.	82,403
Guahcabélica.	9,119
Tarma.	276,472
Total. . . .	546,220

La valeur de l'or et de l'argent livrés à l'hôtel de la monnaie de Lima, de 1754 à 1772, s'éleva à 3,830,000 piastres, et de 1772 à 1791, à 4,496,000.

État des monnaies frappées au Pérou en 1790, suivant Helms.

	Piastres en or, ou quadruples.	Piastres en argent.	Totaux.
A Lima,	628,044	17,435,644	18,063,688
A Potosi,	299,846	3,983,176	4,283,022
Totaux. . .	927,890	21,418,820	22,346,710

Depuis l'année 1797 jusqu'en 1801, il a été frappé à Lima, en or et en argent, pour la somme de 26,032,653 piastres (2); et dans les années 1811 et 1812, 9,312,080, ou 4,656,040 par an.

Commerce. Le vice-roi don Garcia Hurtado de Mendoza, établit, en 1596, au Pérou le droit d'*alcavalos*, ou de ga-

(1) *An Exposé on the dissentions of spanish America*, etc. by *William Walton*, p. 438. London, 1814.

(2) M. de Humboldt, *Essai polit.*, liv. IV, ch. 11.

belle, et défendit le commerce des merceries avec la Nouvelle-Espagne.

En 1604, fut institué à Lima le *tribunal mayor de Quentas*, ou grande chambre des comptes.

Antérieurement à 1778, le commerce du Pérou avec l'Espagne se fesait par les ports du golfe de Mexique, et par ceux de Porto Bello et de Panama. Cette année, le privilége de commercer directement avec l'Amérique méridionale fut accordé aux négocians espagnols. Néanmoins il y eut des restrictions qui entravèrent considérablement l'industrie des Péruviens. Par exemple, les chapeaux fabriqués de la laine de vigogne, à Lima, ayant été regardés comme préjudiciables à cette branche d'industrie dans la mère-patrie, il fut rendu un ordre royal, le 6 décembre 1784, qui prescrivait l'achat de cette espèce de laine pour le compte du gouvernement, à l'effet d'être envoyée en Espagne.

Le 15 novembre 1818, le port de Callao fut ouvert par ordre du vice-roi, aux navires anglais et à leurs cargaisons.

Lorsque le commerce du Pérou était restreint à l'Espagne, les marchandises de cette dernière y étaient introduites par les ports de Lima et de Buénos-Ayres, qu'on appelait *Puertos Mayores*, pour les distinguer des *Puertos Menores*, tels que ceux d'Arica, d'Ilo, etc., qui ne pouvaient pas commercer directement avec la mère-patrie. Les Espagnols des îles Philippines entretenaient aussi avec Lima un commerce assez actif, et ils y avaient une factorerie, nommée *Gremios*, qui avait des correspondances dans plusieurs villes de l'intérieur. Ils importaient annuellement au Pérou pour 270,230 dollars de marchandises qu'ils échangeaient contre de l'or et de l'argent. Ils en tirèrent ainsi pour 2,780,000 dollars.

On échangeait les marchandises de fabrique européenne contre ces métaux précieux, du cuivre, du quinquina, de l'alpacha, de la laine de vigogne, des peaux de chinchilla, (quadrupède, genre des hamsters), et divers autres objets (1).

La quantité de marchandises étrangères introduites par le port de Buénos-Ayres, dans le Pérou, antérieurement à la révolution, fut évaluée par le secrétaire Moreno, à 18,000,000 de dollars par an (2).

---

(1) *Don Vicente Pazos*, lettre VI.

(2) Le montant des importations de toute l'Amérique espagnole a été estimé par M. Torrès à cent millions de dollars.

En 1789, les articles exportés au Chili s'élevèrent à 458,317 dollars.

Le *coca*, ou thé du Paraguay, forme aussi une branche de commerce très-considérable. La seule ville de la Paz, dit Helms, en retire pour 2 millions de dollars par an.

Agy ou *piment*. On compte, dit Frézier, qu'il en sort tous les ans des vallées d'Arica, Sama, Tacna, Locumba, et autres, à dix lieues à la ronde, pour plus de 600,000 piastres, quoiqu'il se vende à bon marché. Cette abondance est due à l'emploi de la *guana*, ou terre jaunâtre, qu'on croit être de la fiente d'oiseaux et qu'on tire de la petite île d'Iquique.

Le fameux fébrifuge, connu en Espagne sous le nom de *cascarilla de Loja*, et dans le reste de l'Europe sous celui de *quinquina*, fut introduit du Pérou en Europe, en 1640, par les jésuites de Rome, qui le firent connaître en Italie et en Espagne neuf ans après. Ce fut le cardinal de Lugo qui l'importa le premier en France, où il se vendit d'abord au poids de l'or.

Le principal commerce du Pérou est celui qui se fait avec l'Europe par le cap de Bonne-Espérance. Il en entretient aussi un considérable avec les ports de l'Océan Pacifique, le Chili (1) et le Buénos-Ayres. Il s'en exporta, en 1790, pour la somme de 54,837,114 dollars (y compris celle de 3,562,000 envoyée par la compagnie royale des Philippines), dont 49,678,305 en or et en argent, et le reste en d'autres productions du pays. Les importations s'élevèrent, pour la même année, à 43,241,862 dollars, ce qui fait une différence de 11,595,252 dollars (2).

---

(1) La navigation du N. au S., le long de la côte, était autrefois si longue et si pénible, qu'il fallait six mois pour faire le trajet, qu'on ne met aujourd'hui que 30 jours à parcourir, à cause des vents du sud, des tempêtes et des courants. Un capitaine, étant parti de Lima pour le port de la Conception du Chili, prit sa route vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il rencontra des vents qui le relevèrent; et par ce moyen il abrégea tellement le voyage, qu'il fut de retour à Callao trois mois après son départ. Soupçonné de magie, il fut traduit au tribunal de l'inquisition, et se sauva en fesant le même trajet, avec des gens non suspects à bord, et suivi d'un autre navire. (*Voyage du P. Feuillet.*)

(2) D'après un tableau du commerce entre le port de Cadix et celui de Callao, fourni par M. Poinsett.

Le commerce intérieur entre le Haut et le Bas Pérou a été estimé 6,693,513 dollars.

Le cabotage entre Callao, et les ports du Chili, de Guayaquil, de Panama et du Guatémala, pendant les années 1785, 1786, 1787, 1788 et 1789, s'est élevé, année commune, à 1,670,149 piastres en importations, et à 1,564,755 en exportations, ce qui fait une balance de 105,394 piastres contre Callao.

La valeur moyenne annuelle du cabotage d'Arica, de Payta et de plusieurs autres ports du Pérou avec le Chili, Panama et Guayaquil, fut, à la même époque, de 396,675 piastres en importations, et de 130,000 d'exportations : balance contre le Pérou 266,675.

Le montant annuel du commerce du Pérou avec les autres colonies, en 1790, fut de 2,066,825 piastres en importations, et de 1,694,755 en exportations : balance contre le Pérou, 372,069 (1).

Le tonnage du port de Callao était, en 1789, de 16,375 tonneaux, et se composait de huit galions, douze paquebots du gouvernement, onze navires marchands et de plusieurs petits bâtiments.

Revenu. Le revenu brut de la vice-royauté du Pérou, a été évalué, en 1803, par M. de Humboldt, à 4 millions de dollars. On croit qu'il a été depuis de plus de 7 millions, et les dépenses au-delà de 4 millions. Le tribut payé par les Indiens s'élevait à environ 520,000 dollars par an.

Dette publique. Dans un rapport du ministre des finances, daté de Lima, le 26 novembre 1821, il est dit que la dette contractée par l'Espagne se montait à 18,161,636 dollars; qu'elle est le résultat des dépenses de la guerre qu'elle a faite à la cause américaine; que dans cette somme sont compris 11,711,971 dollars dus par l'Espagne, et dont le gouvernement péruvien n'est pas responsable, qu'ainsi il reste seulement 6,449,665 dollars pour la dette publique de l'État, laquelle, ajoute le rapport, est susceptible de nombreuses réductions.

---

(1) Pour de plus amples détails, voyez le *Mercurio Peruano et Viagero general;* capt M. Konochié's, *summary view of the statistics and existing commerce of the principal shores of the Pacific Ocean*, etc., pag. 36 et suiv., édit. de Londres, 1818, et la *Maritime Geography*, etc., *by capt. Tuckey*, vol. IV, art. *Peru*. London, 1815.

Dynastie des Incas (1). Plusieurs historiens font remonter au déluge (2) l'origine des anciens rois du Pérou. Mais suivant les traditions indiennes rapportées par l'Inca G. de la Véga (3), le premier roi de la race des Incas, *Manco Capac* (4), homme doué d'un grand génie et de manières insinuantes, commença à établir son empire 400 ans environ avant l'arrivée des Espagnols. Ce prince épousa sa sœur *Coya Mama Oello Huaco*. Étant partis de Titicaca, et se dirigeant vers le nord, ils avaient soin d'essayer d'enfoncer une verge d'or dans la terre partout où ils s'arrêtaient, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu du soleil leur père; car là où elle s'enfoncerait d'un seul coup, ils devaient s'y établir et y tenir leur Cour. Après avoir marché long-tems, ils arrivèrent dans la vallée de *Huanacauti*, où leur verge d'or s'étant enfoncée en terre, l'Inca dit à la reine : « C'est dans ce vallon que » le Soleil notre père veut que nous fixions notre demeure. » Puis, réunissant les sauvages des environs, il jeta les fondements de la ville impériale de *Cozco* (5). Ils dirent à leurs nouveaux sujets qu'ils venaient enseigner aux humains le culte de leur père, à cultiver la terre et à se nourrir de ses fruits. Ils apprirent aux hommes à labourer, aux femmes à filer la laine, et les accoutumèrent à vivre en société. Manco-Capac nomma des *curacas*, ou caciques pour gouverner les communautés : ce qui ne devait être guère facile, car au rapport des historiens les plus dignes de foi, ces peuples étaient alors si ignorants et si barbares, qu'ils différaient peu des bêtes sauvages par leur manière de vivre.

« Il y avait, dit de la Véga, parmi les anciens gentils, des Indiens un peu meilleurs que des bêtes apprivoisées, et d'autres qui étaient pires que les animaux les plus sauvages.

---

(1) Le mot *Inca* signifie *seigneur* ou *roi*, et par extension, *Descendant du sang royal*.

(2) Cette opinion est fondée sur d'anciennes traditions et sur deux dialogues de Platon, dont la traduction se trouve dans les Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe, en dix vol. in-12. L'auteur de cet ouvrage en donne l'explication détaillée. *(Note de l'éditeur.)*

(3) *Comentarios reales de los Incas*. Lisboa, 1609.

(4) *Manco* était un nom propre dont on ignore la signification. *Capac* veut dire *riche en vertus et puissant en armes*, et *Coya*, épouse légitime.

(5) De la Véga écrit toujours ainsi le nom de cette ville.

Ils n'avaient point de divinités imaginaires comme les Grecs et les Romains; ils n'adoraient que les choses qui tombaient sous leurs sens, comme les herbes, les plantes, les fleurs, les arbres, les grosses pierres, les cailloux, l'émeraude, les cavernes, les précipices et les hautes montagnes. Ils adoraient dans le singe et le renard, la ruse; dans le chien, la fidélité; dans le loup-cervier, la vitesse, et dans un oiseau qu'ils nommaient *cuntur* (1), la grandeur. Quelques nations sacrifiaient à l'aigle; d'autres offraient un culte au faucon, à cause de son adresse à voler; il y en avait aussi pour qui le chat-huant était l'objet d'une vénération particulière, à cause de la beauté de ses yeux et de sa tête, ainsi que la chouette, parce qu'elle voyait dans les ténèbres. Ils regardaient comme des divinités les couleuvres, les serpents, les lézards et les crapauds. Les habitants des provinces des Antis adoraient les tigres et les grandes couleuvres appelées *amaru*. L'air, la terre, l'eau des sources vives, le maïs ou le *carra* recevaient aussi leurs hommages. Les naturels des côtes plaçaient la mer, qu'ils appelaient *Mamacocha*, ou mère-mer, au premier rang des divinités, et révéraient la baleine à cause de sa grandeur monstrueuse. Ils immolaient les prisonniers qu'ils fesaient à la guerre, mangeaient leur chair et buvaient leur sang; et offraient même leurs propres enfants en sacrifice à leurs idoles. Les Indiens des plaines allaient tout nuds, et n'avaient pas de cabanes. On comptait parmi eux un grand nombre de sorciers et de sorcières, et des individus qui fesaient le métier d'empoisonneurs (2).

Après avoir fondé la ville de Cuzco, Manco Capac la divisa en deux parties, dont l'une fut appelée *Hanan Cozco*, ou la Haute-Cozco, et *Hurin Cozco*, Cozco-la-Basse. Il établit dans la première les personnes qu'il avait amenées lui-même, et dans la seconde, celles qui étaient venues avec la reine. Ayant gagné la nation des *Poques*, qui occupait le pays arrosé par la rivière *Paucartampu*, il en envoya des colonies sur le chemin royal d'*Antisuyu*, où elles s'établirent dans treize endroits remarquables. A l'ouest de la ville, et à la distance de neuf ou dix lieues à la ronde, il bâtit trente

(1) *Le grand vautour des Indes, le gypagus gryffus ou zopilote de* M. Vieillot.

(2) G. de la Véga, *Comentarios reales*, lib. I, cap. 9, 10, 11, 12, 13 et 14.

bourgs qu'il peupla de trois nations différentes, appelées *Masca*, *Chillqui* et *Papri*. Il jeta les fondements de vingt autres, au nord de la ville, dans la vallée de *Sacsahuana*, le long du chemin royal de *Chinchasuyu*, et y transporta les quatre nations de *Maya*, *Cancu*, *Chinchapucuyu* et *Rimactampu*. Les trente-huit ou quarante autres bourgs qu'il construisit au sud de la ville, à trois lieues à la ronde, et sur le chemin royal de *Collasuyu*, furent habités, savoir : dix-huit par la nation *Ayamarca*, et le reste par les *Quespicancha*, les *Muyna*, les *Urcos*, les *Quehuar*, les *Huaruc* et les *Cauiña*.

Manco Capac enseigna à ses sujets l'agriculture, et la manière d'employer la laine à se faire des habits et des chaussures. Il défendit la polygamie, et voulut que chaque homme se contentât d'une femme qu'il devait choisir dans sa famille, pour éviter d'y introduire la confusion en y introduisant une étrangère. Vingt ans étaient l'âge nubile pour les hommes, parce qu'alors ils étaient en état de pourvoir aux besoins du ménage. Cet Inca donna à tous les peuples qu'il soumit un *curaca* ou gouverneur, pour les instruire et leur apprendre qu'ils lui devaient obéissance comme à leurs propres pères. Il leur recommandait d'être honnêtes, et de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il leur indiquait les lieux où il fallait élever des temples au soleil, à cet astre qui fertilisait leurs champs, mûrissait leurs fruits et multipliait leurs troupeaux. Il fit aussi bâtir des maisons, dans lesquelles des femmes du sang royal lui rendaient le culte qui lui était dû. Manco Capac réserva, pour lui et ses descendants, une frange de couleur, qu'ils devaient porter au front comme une marque distinctive de leur rang. L'héritier présomptif de la couronne la portait jaune. Pour conserver le sang royal et la légitimité du trône, il prescrivit les mariages entre frères et sœurs; c'était le fils aîné par la femme légitime qui succédait à la couronne de son père, et il lui était expressément défendu d'épouser d'autre femme que sa sœur. Outre les enfants de la reine, sa femme, l'Inca en avait de maîtresses qu'il entretenait, parce que, disait-il, il importait au bien de l'État qu'il y eût plusieurs enfants du Soleil pour en accroître et en perpétuer la race. A la mort de l'Inca, on portait le deuil pendant plusieurs mois, on embaumait son corps, et on fesait des sacrifices d'animaux et de plantes.

L'empire de Manco Capac s'étendait du côté de l'orient

jusqu'au fleuve Paucartampu, de celui de l'occident, l'espace de huit lieues, jusqu'à la grande rivière d'Apurimac, et au midi, sur une longueur de neuf lieues jusqu'à Quéquisana. Il y bâtit environ cent bourgs, dont les plus grands comptaient une centaine de maisons, et les moindres de vingt-cinq à trente. Dans la suite le nombre des maisons que renfermaient ces bourgs, s'accrut de trois cents à mille. Ce prince employa, pour gagner les Indiens, la voie de la douceur, et jamais celle des armes. Avant de mourir, il fit un long discours, en forme de testament, dans lequel il leur recommandait la stricte observation de ses lois. Il leur dit ensuite un éternel adieu, et leur promit d'avoir soin d'eux lorsqu'il reposerait dans le ciel auprès du Soleil son père. Son trépas fut vivement senti par ses sujets; ils portèrent le deuil durant plusieurs mois, embaumèrent son corps, et firent de nombreux sacrifices de plantes et d'animaux. La durée du règne de Manco Capac est incertaine. On croit qu'elle a été de trente à quarante ans (1).

Deuxième roi des Incas. Manco Capac eut pour héritier son fils aîné, l'Inca *Sinchi-Roca* (2). Ce prince épousa sa sœur aînée *Mama Oello* ou *Mama Cora*, pour se conformer aux lois de son père, qui avait prescrit ces sortes de mariages pour conserver le sang royal dans toute sa pureté. A son exemple, il gagna par la douceur les nations *Puchina* et *Canchi*, qui résidaient au sud de Cuzco, et étendit les limites de son empire jusqu'à la ville de *Chuncara*, qui était située à vingt lieues au-delà de celles qu'avait posées Manco Capac. On ignore la durée du règne de l'Inca Sinchi-Roca. On suppose qu'elle a été de trente ans (3).

Troisième roi. Sinchi-Roca eut pour successeur son fils *Lloque Yupanqui* (4) que lui avait donné Mama Cora. Cet Inca,

---

(1) G. de la Véga, *Comentarios reales*, lib. I, cap. 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

(2) Suivant le père Blas Valera, le mot *Roca* signifie *prince prudent*; mais il ne dit pas dans quelle langue. *Sinchi* est un adjectif qui veut dire *vaillant*. (G. de la Véga.)

(3) De la Véga, *Coment. real.*, lib. II, cap. 16.

(4) On l'appela *Lloque* parce qu'il était gaucher, et *Yupanqui*, qui signifie *tu compteras*, ou autrement dit, *tu compteras tes hauts faits*. Les Indiens désignaient un mauvais prince par le nom de *Huacanqui*, ou *tu pleureras*.

voulant continuer les découvertes de son père, et assujétir d'autres peuples à son sceptre, réunit un corps de six à sept mille guerriers, à la tête desquels il franchit les frontières, et prit possession d'une grande province appelée *Cana*, et d'une autre, moins étendue, nommée *Ayaviri*. Ce prince se rendit ensuite à *Pucára*, où il fit construire la forteresse du même nom pour la défense du pays qu'il venait de soumettre, et retourna à sa capitale. Quelques années après, il en repartit avec huit ou neuf mille hommes, subjugua le pays de *Hatun Colla*, ou la Grande-Colla, la province populeuse de *Chucuytu*, les villes de *Hillavi*, de *Chulli*, de *Pumata* et de *Cipita*, et étendit sa domination jusqu'au *Désaguadero*, par le canal duquel s'écoulent les eaux du grand lac ou marais de *Titicaca*, et de là, à l'occident jusqu'au pied des Cordilières. Il conquit plus de quarante-six lieues de pays du nord au sud, et plus de vingt de l'est à l'ouest. Il s'arrêta dans la contrée des Collas pour les instruire, et envoya un de ses frères avec dix mille hommes dans la province de *Hurin-Pacassa*, que celui-ci soumit sur une étendue de vingt lieues, jusqu'à l'endroit qui sépare la côte de la Sierra Névada. Cette conquête l'occupa durant trois ans. Lloque Yupanqui fut reçu à son retour à Cuzco par des acclamations unanimes; et, à sa mort, ses sujets l'adorèrent publiquement comme un dieu. Il laissa plusieurs enfants qu'il avait eus de ses maîtresses et de sa femme légitime *Mama Cava*, deux ou trois filles et le prince *Mayta Capac*, qui devait lui succéder (1).

Quatrième roi. Mayta (2) *Capac* employa les premiers moments de son avénement au trône à visiter les différentes provinces de ses États pour y faire exécuter les lois. Il se mit ensuite en marche avec un corps de douze mille hommes, et conquit la province de *Hatunpacassa*, le pays de *Cacyaviri*, les riches districts de *Gauquicura*, de *Mallama* et de *Huarina*, la province de *Cuchuna*, où il jeta les fondements de la ville du même nom, et celle de *Moquéhua*. Les Cuchuniens, pour assouvir leurs inimitiés privées, employaient une espèce de poison lent qui réduisait ceux qui en avaient pris, à un état de peine et de langueur qui durait toute la

(1) G. de la Véga, *Coment. real.*, lib. II, cap. 18, 19 et 20.

(2) Le mot *Mayta* est un nom propre, et n'a aucune signification dans la langue générale du pays.

vie. L'Inca, jaloux de mettre un terme à cette horrible coutume, ordonna que l'empoisonneur serait brûlé vif, et il n'y en eut plus d'exemple.

Quelques années après, se dirigeant vers l'orient, il soumit sans résistance les provinces de *Llaricassa, Sancavan* et de *Pacassa*. Cette dernière avait été précédemment conquise par Lloque Yupanqui. Ayant ensuite rencontré treize ou quatorze mille Indiens *Collas* qui venaient lui disputer le passage du *Rio Huychu*, il les battit et en tua plus de six mille. De son côté, il n'y eut que cinq cents hommes hors de combat.

Cette défaite fut aussitôt suivie de la soumission de toutes les villes situées vers le sud, du côté des *Charcas*, entre l'*Huychu* et *Callamarca*, sur une étendue de trente lieues. De là, l'Inca se rendit à *Caracollo* par le chemin royal des Charcas et de Callamarca, et imposa le tribut à toutes les villes jusqu'à la *laguna de Paria*. Il s'avança ensuite vers l'orient dans le pays des *Antis*, peuple cruel et barbare, et arriva dans la vallée qu'on appelle aujourd'hui *Chuquiapu* (1), où il bâtit plusieurs villes. Suivant toujours la même direction, il entra dans la vallée de *Caracatu*, et alla visiter la grande montagne couverte de neige, qui se trouve dans le pays des Antis, à plus de trente lieues du grand chemin d'*Umasuyu*. Il réunit encore plusieurs villes à son empire, et retourna à Cuzco après une absence de trois ans.

Après avoir séjourné deux ou trois ans dans cette ville, il conçut le projet de faire la conquête du pays situé à l'ouest de Cuzco, qui s'appellait *Contisuyu*, et renfermait plusieurs provinces d'une étendue considérable. Il fit passer la grande rivière nommée *Apurimac* à son armée, qui était forte de douze mille hommes, sur un pont en osier, le premier de cette espèce qui ait été fait au Pérou (2). Ce pont excita une si grande admiration parmi les habitants de cette frontière, que ceux de la principale province appelée *Chumpivillca*, qui a vingt lieues de long sur douze de large, persuadés qu'il n'y avait que le fils du Soleil qui pût exécuter un si prodigieux ouvrage, se rendirent à discrétion. La ville de

(1) Ce qui signifie *lance principale*, ou *lance de capitaine*.

(2) G. de la Véga donne la description de ce pont de construction singulière. Il était formé de *béjucos*, ou *osiers* tellement entrelacés qu'il se soutenait en l'air. Il avait 200 pas de long sur un peu plus de 2 aunes de large, c'est-à-dire 195 mètres sur plus de 2.

Villilli seule opposa de la résistance. Les habitants s'étaient retranchés dans un fort ; mais après dix ou douze jours de siége, ils firent leur soumission.

Mayta Capac quitta alors cette province et se dirigea vers le désert de *Contisuyu*, qui a treize lieues de traverse, et où il fut arrêté par un marais qui en occupe trois. Pour le franchir il construisit une chaussée avec des pierres et des mottes de terre ; elle avait six aunes de largeur sur deux de hauteur, et fut achevée en peu de jours. De là il pénétra dans la province d'*Allca*, dont les habitants s'assemblèrent en armes sur des hauteurs escarpées pour lui en disputer l'entrée. Toutefois, après plusieurs combats et une résistance de deux mois, ils le reconnurent comme leur souverain seigneur et lui ouvrirent les portes d'*Allca*, leur ville principale. Il parcourut ensuite les grandes provinces de *Taurisma*, de *Cotahuaci*, de *Pumatampu* (1) et de *Parihuana-Cocha* (2), traversa le désert de *Coropûna*, entra dans la province d'*Aruni*, et visita le pays de *Collahua* (3), qui s'étend jusqu'à la vallée d'*Aréquépa*, et plusieurs autres contrées plus ou moins fertiles. La vallée d'Aréquépa étant peu peuplée, il y fit venir plus de trois mille familles et y fonda cinq villes. Il en nomma une *Chimpa*, et une autre *Sucahuaya*. Dans cette conquête, qui dura trois ans, il accrut ses États, le long du détroit de *Cuntisuyu* seulement, d'une étendue de pays de quatre-vingt-dix lieues de longueur, sur dix à quinze de largeur. De retour à Cuzco, il congédia ses troupes, et passa le reste de sa vie à faire des lois sages pour le gouvernement de son royaume. Les veuves et les orphelins furent l'objet de sa plus vive sollicitude. On croit qu'il a régné environ trente ans (4).

Cinquième roi. A la mort de Mayta Capac, son fils aîné, *Capac-Yupanqui*, monta sur le trône. Il parcourut d'abord ses États, pendant deux ans, pour s'informer de la conduite des gouverneurs et des autres officiers de la couronne, et

---

(1) Ou *Repaire du Lion*. Le mot *puma* veut dire *lion*, et *tampu* *dépôt* ou *repaire*.

(2) Ou *Lac aux Moineaux*, *cocha* signifiant *mer* ou *marécage*, et *parihuana*, moineaux et autres oiseaux de ce genre. Les Espagnols, par syncope, ont nommé cette province *Parin-Cocha*.

(3) Selon le P. Blas Valéra, ce mot signifie *trompette sonore*.

(4) G. de la Végа, *Coment. real.*, lib. III, cap. 1 à 10.

revint à Cuzco faire les préparatifs nécessaires à la conquête d'une contrée située dans la direction de Cuntisuyu, à l'ouest de Cuzco. Pour y arriver plus commodément, il fit construire un autre pont de liane sur l'Apurimac, au-dessous de celui d'*Allca*, dans un endroit appelé *Huacachaca*, où cette rivière est plus large que partout ailleurs. Il partit de Cuzco avec une armée de vingt mille hommes, passa le pont qui en était à huit lieues de distance, et entra dans la belle province de *Yanahuara*, qui avait vingt lieues de long, sur quinze de large (1). Ayant imposé le tribut aux habitants, il prit sa route à travers un désert de quinze lieues d'étendue pour gagner la province d'*Aymara*, et rencontra un corps de guerriers postés sur la montagne de *Mucansa*, qui se disposaient à lui opposer de la résistance. Ceux-ci se retirèrent dans une espèce de fort, au nombre de trente mille hommes, femmes et enfants, dont douze mille en état de porter les armes; mais pressés par la famine, ils furent obligés de se rendre. Cette province, riche en mines d'or, d'argent et de plomb, et abondante en bétail, renfermait alors quatre-vingts villes bien peuplées. Les habitants ayant proposé à Capac-Yupanqui de subjuguer la province d'*Umasayu*, dont les indigènes, fort belliqueux, fesaient de fréquentes irruptions sur leurs terres, il partit pour cette conquête avec huit mille hommes des mieux aguerris de son armée. Les Curacas, n'étant pas disposés à lui résister, mirent bas les armes et s'engagèrent à reconnaître ses lois.

De retour à Cuzco, il projeta de nouvelles conquêtes le long du détroit de Cuntisuyu, et fit partir, à cet effet, cinq mille hommes de troupes sous le commandement de son frère *Auqui Titu* et de quatre autres Incas. Ceux-ci pénétrèrent dans les provinces de *Cotapampa* et de *Cotanéra*, et dans le pays des *Quechuas*, qui se soumirent sans obstacle. Les habitants de la province de *Huamanpallpa* ayant suivi leur exemple, les Incas continuèrent leurs conquêtes le long des bords du *Rio Amançay*, et se rendirent maîtres du district de Quechua, qui abondait en or et en bétail. Ils franchirent ensuite la montagne et le désert de *Huallaripa*, qui a trente-cinq lieues d'étendue, et arrivèrent sur les bords de la mer, dans un fond appelé *Yunca*, ou pays chaud, qui com-

---

(1) De la Véga dit qu'elle renfermait de son tems plus de trente villes.

prenait la célèbre vallée de *Hacari*, laquelle renfermait alors une population de vingt mille âmes. Les Incas les assujettirent sans peine, et se rendirent de là dans les vallons d'*Uvinna*, de *Camana*, de *Caravilli*, de *Picta*, de *Quellca* et autres, qui s'étendent le long des côtes, du nord au sud, l'espace de soixante lieues, sur une largeur de plus de vingt lieues, depuis le sommet des montagnes jusqu'à la mer.

Quelques années après, l'Inca Capac Yupanqui, ayant chargé son frère des soins du gouvernement en son absence, partit de Cuzco pour Collasuyu avec environ vingt mille hommes d'élite. Arrivé sur les bords du lac de Paria, il réduisit à l'obéissance toutes les villes situées sur cette frontière. Deux caciques, *Cari* et *Chipana*, le constituèrent arbitre d'un différend survenu entre eux, et se reconnurent ses tributaires. Toutes leurs villes, ainsi que les provinces de *Pocoata*, de *Muru Muru*, de *Maccha*, de *Caracara* et autres situées le long du détroit de Collasuyu, se soumirent à son autorité. Il en fut de même du pays qui s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes de neige des Antis et du grand désert de trente lieues de traverse qui borne la province de *Tapacri*, appelée par les Espagnols *Tapacari*.

Après cette conquête, l'Inca revint à Cuzco, mais il n'y séjourna que peu de tems. Ayant jeté un pont flottant (1) en jonc et en paille sur le canal du lac de Titicaca, il partit avec le prince, son héritier, pour Tapacri et Cochapampa d'où ils traversèrent un désert de trente lieues de largeur avant d'arriver à la province de *Chayanta*, qui a vingt lieues de long sur à peu près autant de large, et dont les habitants lui prêtèrent serment de fidélité. De là il se rendit dans les provinces de *Tutura*, de *Sipisipi*, de *Chaqui*, et autres situées sur le détroit de Collasuyu, et qui étaient connues sous la dénomination générale de *Charca*. Tous les habitants de ces contrées se mirent sous sa protection. Après avoir employé deux ans à achever cette conquête, il retourna à Cuzco, d'où son empire s'étendait, du côté du sud, jusqu'à Tatyra et Chaqui, l'espace de cent huit lieues, et de celui de l'ouest jusqu'à la mer du sud, qui en était éloignée d'un côté de plus de soixante lieues, et de l'autre, de quatre-vingts. Il avait pour limite à l'est, le Rio Paucartampa, qui coule à

(1) G. de la Véga en donne la description.

treize lieues de Cuzco, et au sud-est Collavaya qui en est à quarante lieues.

Ce prince fit creuser de grands canaux pour l'irrigation des terres, établit des routes de communication entre les différentes provinces de son empire, et jeta plusieurs ponts sur les rivières. Six ou sept ans après, il songea à reculer les limites septentrionales de ses États qui n'avaient que sept lieues d'étendue, et fit partir une armée de vingt mille hommes sous les ordres d'*Inca-Roca*, son fils, et de quatre maîtres-de-camp. Ce jeune prince, ayant passé l'Apurimac dans de grands bateaux, se rendit d'abord à *Curahuaci* et à Amançay, à dix-huit lieues de Cuzco, traversa ensuite le désert de *Cochacassa*, qui avait vingt-deux lieues d'étendue, et entra dans les provinces de *Sura*, d'*Apucara* et de *Rucana*, dont les habitants se soumirent à son approche. Continuant ensuite sa marche vers la côte de l'Océan, que les Espagnols appellent *Los Llanos*, ou le Plat-Pays, il arriva dans une vallée nommée *Nanasca*, ou la *Désolée*, par les indigènes. Il y fit reconnaître son autorité ainsi que dans les autres vallées qui s'étendent depuis cette dernière, le long des côtes, jusqu'à la distance de quatre-vingts lieues, sur une largeur de quatorze à quinze. Les deux principales, appelées *Hacari* et *Camata*, renfermaient environ vingt mille habitants. Les autres, moins considérables, étaient *Aticu*, *Ucuna*, *Atiquipa* et *Quellca*. Divisées entre elles, elles devenaient toujours la proie du premier envahisseur.

Le roi tira de Nanasca plusieurs peuplades pour établir des colonies sur les bords de l'Apurimac (1).

Sixième roi. Capac-Yupanqui eut pour successeur l'*Inca-Roca*, son fils aîné, qu'il avait eu de *Coya-Mama Curiyllpay*, sa sœur et sa femme. Il passa les trois premières années de son règne à visiter ses États. De retour dans sa capitale, il mit sur pied une armée de vingt mille hommes à la tête de laquelle il franchit l'Apurimac, pour aller faire de nouvelles conquêtes, dans la direction de Chinchasuyu, au nord de Cuzco. Il entra dans la vallée d'Amançay, passa ensuite à *Cochacassa* et à *Curampa*, et arriva dans la grande province d'*Antahuaylla*, habitée par les *Chancas*, peuple très-belliqueux, qui néanmoins se soumit sans résistance. Ces Indiens comprenaient les tribus de *Hanco-Huallu*, *Utun-*

(1) *G. de la Véga*, lib. III, cap. 10-20.

sulla, *Uramarca*, *Villca*, etc., et occupaient une étendue de pays de seize à dix-sept lieues des deux côtés du chemin royal. L'Inca pénétra ensuite dans le district d'*Uramarca*, appelé aussi *Chanca*; dont les habitants reconnurent à regret son autorité ainsi que ceux de la province de *Hanco-Huallu* ou de *Villca*. De là il côtoya l'Océan et arriva aux provinces de *Sulla* et de *Utumsulla*, qui avaient une population de quarante mille âmes. Il employa trois ans à les réduire : ce qu'il réussit à faire plutôt par des voies de douceur que par celles des armes.

Les bornes de l'empire ne s'étendaient pas à l'est au-delà de la rivière de Paucartampu, qui était la limite des conquêtes du premier Inca, Manco Capac. Roca, après avoir pris quelques années de repos, résolut de soumettre le pays d'Antisuyu, et fit partir à cet effet quinze mille hommes aux ordres de son fils et de son héritier *Yahuarhuacac* (1), et de trois mestres-de-camp. Celui-ci se rendit par Paucartampu et Challapampa, à *Pillcupata*, où il peupla quatre villes d'Indiens qu'il avait amenés avec lui. Il alla ensuite à *Havisca* et à *Tunu*, et poussa jusqu'aux marais et aux montagnes escarpées qui bordent la province d'Anti, ou d'Antisuyu. Le prince, dans ce voyage, ajouta près de trente lieues de pays aux États de son père, qui avaient alors plus de deux cents lieues de longueur du nord au sud, et cent de l'est à l'ouest. Dans toute cette étendue de pays, les Indiens s'occupaient à former des jardins, à bâtir des palais et à construire des magasins le long des grandes routes.

Quelques années après, Inca Roca résolut d'achever la conquête des provinces de Charcas que son père avait laissée incomplète. Il confia à son fils le gouvernement de ses États, se mit en campagne avec trente mille hommes, et parcourut les provinces de *Chuncuri*, de *Pucuna* et de *Muyumuyu*, qui étaient les plus voisines de son royaume. Lorsqu'il les somma de reconnaître le soleil pour leur dieu et de renoncer à leurs coutumes barbares, les plus aguerris des habitants prirent les armes; mais les vieillards, qui avaient éprouvé la douceur de son gouvernement, leur persuadèrent de se soumettre. L'Inca entra alors dans les provinces de *Misqui*, *Sacaca*, *Machaca*, *Caracara*, etc., et s'avança jusqu'à

(1) Ce mot signifie « qui pleure du sang ». On l'appela ainsi à cause des taches rouges qu'il avait sur le visage.

Chuquisaca, qu'on appelle actuellement *Ciudad de la Plata*, ou *Ville-d'Argent*. Toutes se déclarèrent pour lui. Il recula, dans ce voyage, les limites de l'empire de plus de cinquante lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. Il y laissa des ministres pour instruire ses nouveaux sujets, et retourna à Cuzco, où il fonda des écoles publiques et fit de nouvelles lois. Il y mourut après un règne de près de cinquante ans, suivant le père Blas Valéra (1).

Septième roi. Son fils *Yahuarhuacac*, ou *Pleure-Sang*, montra pour ses peuples plus de tendresse qu'aucun de ses prédécesseurs, et ne paraissait disposé à entreprendre aucune guerre à cause de son malheureux nom. Toutefois, ne voulant pas mériter le reproche qu'on lui adressait d'être le seul roi du Pérou qui n'eût rien fait pour étendre les limites de l'empire, il forma le projet d'y réunir une pointe de terre très-longue, située au sud-ouest de Cuzco, au-delà de la côte d'Aréquépa. Dans ce dessein, il y envoya vingt mille hommes aux ordres de son frère l'Inca *Mayta*, qui fut connu dans la suite sous le nom d'*Apu Mayta*, ou général Mayta, et de quatre autres Incas, mestres-de-camp fort expérimentés dans l'art de la guerre. Ils eurent subjugué en peu de tems tout le pays depuis Aréquépa jusqu'à la rivière de *Tacama*, ou *Collasuyu*, qui servait de limite à la contrée qu'on appelle aujourd'hui *Pérou*. Yahuarhuacac profita de ce succès pour soumettre plusieurs provinces fort peuplées du détroit de Collasuyu, appelées *Caranca*, *Ullaca*, *Llipi*, *Chicha* et *Ampara*, et dont les habitants étaient braves et aguerris. Il aurait désiré commander ces expéditions en personne, mais il croyait son nom d'un trop mauvais augure, et il était d'ailleurs inconsolable des déréglements de son fils, qui était alors âgé de dix-neuf ans. Dans l'espérance de le faire changer de conduite, il l'avait banni de sa Cour et relégué dans le grand parc de *Chita*, où il gardait les troupeaux avec les autres bergers.

Sur ces entrefaites, les naturels des provinces de Chanca, Uramarca, Villca, Ultusulla et Hanco-Huallu, qui s'étaient soumis par crainte, se révoltèrent, et trente mille d'entre eux, aux ordres de *Hanco-Huallu*, *Tumay Huaraca* et d'*Astu Huaraca*, marchèrent contre Cuzco. L'Inca l'abandonna à leur approche pour se retirer à Collasuyu, avec un

(1) *De la Véga*, lib. IV, cap. 15, 16, 17, 18 et 19.

petit nombre d'Incas, et s'arrêta au défilé de *Muyna*, à cinq lieues de Cuzco. Là, il rencontra son fils, qui avait été averti de cette révolte par un fantôme qui se disait son oncle *Viracocha* (1). Il engagea son père à retourner à sa capitale et à la défendre. De son côté, il marcha vers Cuzco avec tous les gens qu'il put rassembler, et s'arrêta à une demi-lieue au nord de la ville. Il était alors à la tête de huit mille hommes. L'ennemi avait déjà passé l'Apurimac. Toutefois les nations Quéchua, Cotapampa, Cotanéra et Aymara, qui habitaient sur la frontière des provinces révoltées, et s'étaient volontairement soumises à l'empire de Capac Yupanqui, marchèrent pour se joindre à lui au nombre de douze mille hommes. Viracocha en posta cinq mille en embuscade. L'ennemi s'étant présenté devant *Sacsahuana*, où se trouvait ce prince, il s'ensuivit un combat qui dura huit heures, et se termina par la défaite des Chancas. Ceux-ci eurent vingt-deux mille hommes tués. La perte de Viracocha fut de huit mille. La plaine où se livra cette bataille a porté depuis le nom de *Yuhuar-Pampa*, ou *Campagne de Sang*.

Le vainqueur congédia ses troupes, à l'exception de six à sept mille hommes, avec lesquels il parcourut les provinces révoltées, après quoi il retourna à Cuzco. Il y entra à pied pour montrer qu'il fesait plus de cas du nom de soldat que du titre de roi. Il bâtit pour son père une maison magnifique, dans le défilé de *Muyna* et de *Quiespicancha*, près de la rivière de Yucay. On remarquait aux alentours des parcs, des bois, des jardins et des étangs, où ce monarque pouvait prendre le divertissement de la chasse et de la pêche. Persuadé que les habitants de sa capitale favorisaient les desseins ambitieux de son fils, il consentit à y demeurer. Viracocha prit dès lors la bordure rouge.

Huitième roi. Inca Ripac éleva un temple en l'honneur du fantôme, dont il avait pris le nom, dans la ville de *Cacha*, à seize lieues au sud de Cuzco. Cet édifice, construit en pierres de taille, avait cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large.

Après avoir employé plusieurs années à visiter ses États, il conçut le projet de réduire les grandes provinces de *Caranca*, d'*Ullaca*, de *Llipi* et de *Chicha*. Il envoya, à cet effet, trente mille hommes sous la conduite de *Pahuac-Mayta*,

(1) Ce jeune prince porta depuis cette vision le nom de *Viracocha*.

ou « celui qui vole », un de ses frères, et de quatre des principaux Incas, Après une faible résistance, les habitants désespérant de pouvoir lui tenir tête, reconnurent l'autorité de Viracocha. Cette conquête fut achevée au bout de trois ans.

Les limites de l'empire s'étendaient alors du côté de l'est, aux hautes montagnes des Antis; à l'ouest, jusqu'à la mer; au sud, jusqu'à la dernière province des Chancas, qui était à plus de deux cents lieues de Cuzco. Un immense désert le séparait du royaume de Chili. Il ne restait plus à conquérir que quelques provinces situées dans le nord, et entre autres celle de Chinchasuyu que l'Inca entreprit de réduire.

Il laissa à l'Inca Pahuac Mayta le gouvernement de Cuzco, et entra en campagne avec trente mille hommes de troupes, et six Incas en qualité de lieutenants-généraux. Arrivé à la province d'Antahuaylla, qui dépendait des Chancas, il y fut reçu avec toute la soumission d'un peuple vaincu, qui depuis sa révolte avait porté le surnom de *Auca* ou *Traître*. Continuant sa marche, il entra sur le territoire des *Huaytaras*, qui avaient pris part à la dernière révolte, et qui se soumirent à la première sommation. Il passa de là dans les provinces de *Pocira* ou *Huamanca*, d'*Asancaru*, de *Parco*, de *Picuy* et d'*Acos*, qu'il réduisit presque sans coup-férir.

Au retour de cette expédition, il congédia son armée. Il donna alors tous ses soins à la construction d'un canal déstiné à arroser la province de Chinchasuyu, et qui devait aller des montagnes entre *Parcu* et *Picuy*, jusqu'à la frontière de *Rucana*. Ce canal avait douze pieds de profondeur et plus de cent vingt lieues de longueur. Ayant pourvu à tout ce qui était nécessaire à cette entreprise, il visita les différentes provinces de son empire, pour satisfaire le désir de ses peuples qui depuis sa vision avaient conçu la plus grande vénération pour lui. Il s'informait, chemin fesant, de la conduite de ses gouverneurs et de ses autres officiers, et punissait sévèrement ceux qui avaient manqué aux devoirs de leur charge. Ce prince avait coutume de dire « que les mauvais ministres étaient plus punissables que les voleurs, parce qu'ils abusaient de l'autorité royale qui leur était confiée pour rendre justice à tout le monde. »

Lorsqu'il arriva dans la province de Chicas, il apprit un événement qui lui causa beaucoup d'inquiétude. *Hancho-hualllu*, roi des Chancas, ne pouvant supporter le joug des Incas, résolut d'aller se fixer dans un pays où leur domi-

nation ne se fesait pas sentir. Vingt mille de ses sujets offrirent de le suivre avec leurs femmes et leurs enfants. Les peuples voisins, qui connaissaient sa bravoure et celle de ses guerriers, leur laissèrent un passage libre à travers leur pays. *Hancho-huallu* poursuivit sa marche jusqu'à la grande chaîne de montagnes des Antis, où il planta le piquet à deux cents lieues de son pays.

Viracocha, à son retour à Cuzco, envoya une colonie de dix mille hommes dans la province de Chancas pour remplacer ceux qui avaient suivi le vaillant Hancohuallu, et ceux qui avaient péri à la bataille de Yahuar-Pampa. Il s'occupa ensuite de construire de superbes édifices dans les différentes parties de son empire, et surtout dans la vallée de Yucay, à quatre lieues au nord-ouest de Cuzco. Par son testament il voulut que son fils et son héritier, *Titu-Manco-Capac*, qu'il avait eu de *Coya-Mama-Runtu* (1), sa sœur et sa femme légitime, fût appelé *Pachacutec*, ou *celui qui bouleverse le monde* (2). Ce prince, après avoir porté le sceptre pendant plus de cinquante ans, et ajouté une province (3) à l'empire, mourut généralement regretté de ses peuples (4).

Neuvième roi. L'Inca *Pachacutec* passa les trois premières années de son règne à visiter ses États, et à voir si la justice était impartialement administrée à toutes les classes de ses sujets. Il ordonna à tous ses vassaux de se plaindre à lui directement toutes les fois qu'ils avaient sujet de quelque mécontentement. De retour à Cuzco, il songea à entreprendre une expédition lointaine de crainte que ses sujets ne s'amollissent dans l'oisiveté. Il partit avec trente mille hommes, dans la direction de Chinchasuyu, accompagné de son frère *Capac-Yupanqui*. Arrivé à Villca, il envoya ce dernier faire de

(1) Ce qui veut dire *mère-œuf*, ou *blanche comme un œuf*, parce qu'elle avait le teint très-blanc.

(2) Acosta dit (cap. 21) que Pachacutec ôta le royaume à son frère, ce qui doit s'entendre de Viracocha.

(3) A sept lieues au nord et à quatre au sud de Cuzco.

(4) En 1560, G. de la Véga vit son corps et ceux de quatre autres Incas dans une salle de Cuzco, où il fut admis par le licencié *Paul Ondegardo*, juge de cette ville. Ils étaient vêtus à la manière des anciens Incas.

De la Véga, lib. IV, cap. 20, 24, et lib. V, cap. 17-29.

nouvelles conquêtes, et entra de son côté dans le pays de *Sausa*, nommé *Xauxa* par les Espagnols, province habitée par environ trente mille *Huancas* (1). Il employa pour les soumettre les voies de la conciliation. Pour terminer leurs différends, il divisa leur pays en trois parties, qu'il appela *Sausa*, *Marcavillca* et *Llacsapallanca*. Capac-Yupanqui conquit plusieurs provinces, dont les principales furent celles de *Tarma* et de *Pumpu* (appelées par les Espagnols *Bombon*), et d'autres situées à l'ouest des Antis. Toutefois, arrivé à celle *Chucurpu*, ses habitants barbares et aguerris et adorateurs du tigre lui opposèrent une vigoureuse résistance. Plus de quarante mille furent tués de part et d'autre en différentes rencontres. Ils se soumirent enfin. Ce prince subjugua deux autres grandes provinces bien peuplées, appelées *Ancara* et *Huayllas*. Il punit sévèrement les habitants de cette dernière qui s'étaient rendus coupables du crime de sodomie, et revint à Cuzco, après avoir réuni à l'empire un pays de soixante lieues d'étendue du nord au sud. Son absence avait duré trois ans.

L'Inca, après avoir passé trois autres années à parcourir son royaume, à l'effet d'y construire des temples, des forteresses et des magasins, résolut de faire de nouvelles conquêtes dans les provinces de Chinchasuyu. Il leva une armée de cinquante mille hommes, dont il confia le commandement à son frère, qui emmena avec lui son neveu l'*Inca Yupanqui*, héritier présomptif de la couronne, alors âgé de seize ans, pour lui apprendre le métier des armes. Il entra dans la province de *Pincu* qui se soumit sans résistance. Toutefois les provinces voisines de *Huaras*, de *Piscopampa* et de *Cunchucu*, ayant cessé leurs querelles, se liguèrent pour repousser cette attaque, disant qu'ils aimaient mieux mourir que de changer leurs anciennes lois contre des nouvelles. Ils soutinrent la guerre pendant cinq ou six mois; mais, pressés par la famine, ils furent enfin obligés de se soumettre. Le grand-seigneur de *Huamachucu* suivit peu après cet exemple. L'Inca pénétra jusqu'à la frontière de *Cassamarca*, province devenue depuis célèbre par l'emprisonnement d'*Atahuallpa*. Ses habitants se défendirent opiniâtrément pendant quatre

(1) Cette province a été nommée *Huancavillca* par les Espagnols, sans considérer, dit de la Véga, que la véritable province de ce nom est située près de Tumpiz, à 300 lieues de là.

mois; mais après plusieurs combats sanglants livrés en rase campagne, et dans lesquels le succès ne couronna pas leurs efforts, ils se virent contraints de se rendre. Après avoir ensuite forcé à la soumission le peuple de la province de *Yauyu*, Capac Yupanqui et le prince son neveu retournèrent en triomphe à Cuzco.

Ces deux Incas s'étaient avancés jusqu'à *Nanasca*. Trois ou quatre ans après, ils projetèrent la conquête du Plat-Pays, dont le climat était fort insalubre, surtout pour les montagnards. Le roi, le prince Inca Yupanqui, et le général Capac Yupanqui dirigèrent en personne cette expédition, qui se composait de trente mille hommes, et d'un pareil nombre qu'ils laissèrent en garnison dans les villes voisines de la frontière. Le premier s'arrêta sur les confins des provinces de *Rucana* et de *Hatumrucana*. L'oncle et le neveu, arrivés à Nanasca, envoyèrent des troupes à la vallée de *Yca*, dont les habitants reconnurent aussitôt l'autorité de l'Inca. Il en fut de même de ceux de la vallée de *Pisco*. Les *Yuncas*, qui occupaient une étendue de côtes de près de cinq cents lieues, adoraient la mer, d'où ils tiraient leur nourriture, et qu'ils appelaient *Mamacocha*, ou mère-mer.

Les guerriers de la grande vallée de *Chinca* ou *Chincha-suyu* ne voulurent point entendre parler de soumission. Ils étaient toujours prêts à prendre les armes, soit qu'il fallût défendre leur patrie, leur liberté, ou leurs dieux, et particulièrement leur dieu tutélaire *Chincha Camac*, créateur et protecteur des Chinchas. L'Inca, pour les réduire, fut obligé de détruire leur récolte de grains et de fruits, et de rompre les canaux et les aquéducs qui leur servaient à arroser leurs terres. Les Yuncas, pressés par la famine, furent contraints de se rendre. Cette conquête fut suivie de celle de la grande vallée du *Runahuanac* (1), et de trois autres du côté du nord, nommées *Huarcu*, *Malla* et *Chillca*, qui appartenaient au seigneur *Chuquimancu*. En mémoire de cette conquête, les Incas bâtirent dans la vallée de Huarcu, sur le bord de la mer, une forteresse, dont les ruines étaient encore fort belles, dit de la Véga, quand il y passa en 1560.

---

(1) Ce mot signifie *épouvantail des gens*. Elle fut ainsi nommée de ce que plusieurs soldats, entraînés par le courant d'une rivière qui l'arrose, s'y noyèrent.

Les Incas se rendirent ensuite maîtres des vallées de *Pachacamac*, de *Rimac* (1), nommée *Lima* par les Espagnols, de *Chancay*, et de celle de *Huaman*, que les Espagnols appelèrent la *Barranca*, ou lieu rempli de fondrières. Le grand Señor *Cuysmancu*, seigneur de ces six vallées, souscrivit aux conditions de paix qu'on lui proposa.

Après avoir pris quelques années de repos, l'Inca porta ses armes dans le pays du grand-seigneur de *Chimu*, à qui appartenaient les vallées de *Parmunca*, de *Huallmi*, de *Santa*, de *Huanapu*, et de *Chimu*, où est situé Truxillo. Ces vallées, fertiles et bien peuplées, s'étendent depuis cette ville jusqu'à la Barranca. Les habitants combattirent vaillamment pour la défense de leur patrie; mais après une guerre qui coûta beaucoup de sang aux deux partis, le fier Chimu se rendit. Ces conquêtes ajoutèrent à l'empire plus de cent trente lieues du nord au sud, et soixante de l'est à l'ouest, y compris le pays situé entre la grande montagne de neige et la mer. L'Inca passa le reste de sa vie à bâtir des villes, à établir des canaux pour l'irrigation des campagnes, et à embellir son empire. Il mourut après un règne de cinquante ans, suivant les uns, de soixante, suivant les autres, et laissa pour son héritier universel l'*Inca Yupanqui*, son fils légitime, qu'il avait eu de *Coya-Anahuarque*, sa sœur et sa femme (2).

Dixième roi. L'Inca Yupanqui, après avoir employé trois ans à visiter ses États, retourna à Cuzco, pour s'y préparer à une expédition contre les Antis, qui occupaient un pays situé à l'est de Cuzco, et séparé de son empire par des montagnes toujours couvertes de neige. Croyant qu'il lui serait impossible d'y arriver par terre, il prit la résolution de pénétrer dans la province de *Musu* (*los Moxos* des Espagnols) par le grand fleuve d'*Amarumayu* (3) ou *Rio de la Plata*, ou la rivière d'Argent. Il passa en conséquence deux ans à abattre des arbres pour en construire des radeaux et

---

(1) Ou *Celui qui parle*, parce qu'on y voyait une idole représentée sous la figure d'un homme, qui répondait, suivant la tradition, à toutes les questions qui lui étaient faites.

(2) *De la Véga*, lib. VI, cap. 10 à 18, et 29 à 34.

(3) Amaru est le nom des grosses couleuvres qui se trouvent sur les montagnes. *Mayu* signifie *rivière*. On lui a donné ce nom pour indiquer qu'elle est aussi grande entre les rivières que l'amaru entre les couleuvres.

des canots. Les premiers pouvaient porter chacun de quarante à cinquante hommes. Pendant la navigation, ils eurent divers combats à soutenir contre les *Chunchus*, qui habitaient sur les bords de ce fleuve. Ils arrivèrent enfin à deux cents lieues de Cuzco, dans le pays des Musus, qui consentirent à devenir leurs alliés, mais non leurs tributaires.

Quatre ans après, Yupanqui porta ses armes victorieuses jusqu'à la province de *Chirihuana*, dans le pays des Antis, à l'est de Charcas. Cette expédition, qui se composait de dix mille hommes, échoua à cause des lacs, des marais et des précipices dont le pays était coupé, et qui le rendaient inaccessible.

Cette conquête aplanit le chemin à celle du *Chili*. Les Incas ayant reçu un renfort de dix mille combattants, pénétrèrent quatre-vingts lieues plus avant, et imposèrent le tribut aux habitants de la vallée de *Cuquimpu*. Continuant leur marche, ils soumirent toutes les nations qu'ils rencontrèrent jusqu'au Chili, qu'ils subjuguèrent également (1). Ils prirent ensuite la direction du sud, et conclurent, dit-on, des traités avec les différents peuples qui habitaient à cinquante lieues au-delà de la vallée du Chili, jusqu'au fleuve de *Maulli*. Les Incas reculèrent les bornes de l'empire de plus de deux cent soixante lieues, depuis *Atacama* jusqu'à ce fleuve, savoir : d'Atacama à *Copayapu*, quatre-vingts lieues; de ce dernier endroit à Cuquimpu, quatre-vingts; de Cuquimpu au Chili, cinquante-cinq, et du Chili au fleuve de Maulli, environ cinquante.

Les Incas voulurent pousser leurs conquêtes au-delà du Maulli qu'ils franchirent avec vingt mille hommes pour subjuguer la province de *Purumauca*, que les Espagnols appellent *Los-Promaucas*. Mais les naturels, aidés des *Antallis*, des *Pincus* et des *Cauquis*, s'étant réunis au nombre de dix-huit à vingt mille, il se livra un combat qui dura un jour entier, et se renouvela avec plus de furie les deux jours suivants. Plus de la moitié des deux armées resta sur le champ de bataille; ceux qui survécurent étant presque tous blessés, les deux partis se retranchèrent et se retirèrent peu de tems après.

Yupanqui, à l'exemple de ses prédécesseurs, consacra les dernières années de son règne à l'embellissement de son royaume. Il fit élever plusieurs places fortes, et entre autres

(1) Voyez l'article *Chili*.

celle de Cuzco, sur le plan qu'en avait laissé son père, et bâtit un grand nombre de magasins publics. Ce prince emporta dans la tombe l'affection de ses peuples. Il avait agrandi l'empire de plus de cinq cents lieues du côté du sud, c'est-à-dire depuis Ataca jusqu'au fleuve de Maulli, et de cent quarante lieues vers le nord, le long des côtes, depuis Chenchu jusqu'à Chimu. Il laissa pour son héritier universel *Tupac Inca Yupanqui*, son fils aîné, qu'il avait eu de *Coya-Chimpu-Oello*, sa sœur et sa femme (1).

Onzième roi. Tupac Inca Yupanqui employa quatre ans à visiter son empire. Il leva ensuite une armée de quarante mille hommes pour continuer les conquêtes de son père et soumettre la province de *Chachapuya* (2), qui avait cinquante lieues de long sur vingt de large, non compris le pays qui s'étend jusqu'à *Muyupampa*, et qui a trente lieues de longueur. Cette province renfermait alors plus de quarante mille habitants. Les hommes en étaient fort courageux et les femmes extrêmement belles. Ils adoraient l'oiseau *cuntur* et les couleuvres. Pour y arriver, il fallait auparavant en soumettre une autre appelée *Huacrachuchu* (3), qui était très-grande, et habitée par des Indiens très-belliqueux, également adorateurs des couleuvres. Ils résistèrent d'abord vaillamment, mais vaincus dans un second combat, ils mirent bas les armes.

L'Inca prit ses quartiers d'hiver chez les *Huacrachuchu* pour les instruire, et attendre un renfort de vingt mille hommes, avant de marcher contre la province de *Chachapuya*, dont les habitants, nommés *Chachas*, avaient fait de leur côté d'immenses préparatifs de défense et bâti un grand nombre de forts. Tupac Yupanqui arriva sur la *côte des Pias* (*Cuesta de Pias*) avec beaucoup de difficulté. Il trouva la principale ville abandonnée de ses habitants qui s'étaient retirés dans les places fortes. En sortant de Pias, il fit partir un détachement de trois cents hommes d'élite qui furent tous ensevelis sous la neige, dans un défilé des montagnes appelé *Chirmac Cassa* ou *port funeste*. Quelques jours après, la neige cessant de tomber, il continua sa marche et

(1) G. de la Véga, *Coment. real.*, lib. VII, cap. 13 à 26 inclusivement.

(2) Suivant le P. Blas Valéra, ce mot signifie *lieu rempli de vaillants soldats*.

(3) C'est-à-dire *toque* ou *bonnet de corne*.

soumit successivement tout le pays jusqu'à *Cuntur Marca*, la capitale, dont les habitants se défendirent courageusement pendant plusieurs jours, mais furent enfin obligés de céder au nombre. Les autres villes et forts opposèrent une résistance moins opiniâtre; toutefois celle de *Cassa Marquilla*, située à huit lieues de Cuntur Marca, repoussa plusieurs attaques avec succès avant de se soumettre au vainqueur. L'Inca s'empara ensuite d'une autre capitale de ce peuple, nommée *Papamarca*, ou *Pueblo de Papas*, et d'une seconde, à huit lieues de cette dernière, appelée *Raymipampa*, ou *Champ de la plus célèbre fête du Soleil* (1), qui est située dans une charmante vallée. La ville de *Suta*, à trois lieues de là, et celle de *Llavantu*, la principale de la province de *Chachapuya*, se soumirent également.

L'Inca fit partir de Llavantu une partie de ses troupes, pour aller réduire la province de Muyupampa, où Hancohuallu s'était fixé lorsqu'il abandonna ses États. Cette province était située à environ trente lieues de Llavantu, du côté de l'est, et dans le pays des Antis, qui étaient alors alliés ou tributaires des Chacas. Les habitants ne firent aucune résistance non plus que ceux de la province de *Cascayunca*.

L'été suivant, Tupac Yupanqui se mit en campagne avec quarante mille hommes, et entra dans la grande province de *Huanca Pampa*, qui était habitée par des anthropophages, qui vivaient sans lois ni restrictions quelconques et allaient entièrement nus. Leurs guerres avaient toujours pour objet de se procurer des femmes et des filles. Incapables de résister à l'Inca, ils se sauvèrent dans les creux des rochers et des montagnes. Toutefois la famine en fit sortir quelques-uns de leurs retraites, qui se rendirent au vainqueur. Celui-ci les rassembla dans des villes, leur apprit à se faire des vêtements de laine et de coton, à féconder leurs terres au moyen d'aquéducs, et leur fit adopter les habitudes de la civilisation. On y bâtit un temple du Soleil, une maison pour les vierges choisies, et ces deux provinces devinrent dans la suite les plus riches du Pérou.

Tupac Yupanqui employa plusieurs années à réduire les trois belles provinces de *Cassa*, d'*Ayahuaca* et de *Callua*, qui renfermaient un grand nombre de villes et de places fortes, et étaient habitées par des peuples bien policés,

---

(1) *Campo de la fiesta y pasqua principal del sol.*

obéissant à des gouverneurs et des magistrats de leur choix. Plus de huit mille Incas périrent dans un seul combat. Néanmoins ils se rendirent peu à peu maîtres de tout le pays, à l'exception d'un petit territoire où les plus braves s'étaient retranchés, dans la ferme détermination de ne pas se rendre. Leurs chefs les plus expérimentés furent toutefois d'un avis contraire, et ils mirent bas les armes. L'Inca, fatigué de cette guerre désastreuse, retourna à Cuzco, d'où il repartit peu après pour visiter ses États.

Il fit une autre expédition contre les provinces de *Chinchasuyu*, au nord de Cuzco. Il réduisit en peu de tems celles de *Huanucu*, la contrée de *Palta*, qui produit le fruit délicieux du même nom, la province des Cañaris, appelés *Matiuma*, ou *têtes de callebasses* (*cabeça de calabaça*) par les autres Indiens, parce que les habitants portaient des bonnets de callebasses; et celle de *Tumipampa* (1).

L'Inca, ayant pris quelques années de repos, pénétra jusqu'aux confins du Tumipampa avec son armée, et se rendit facilement maître de plusieurs provinces stériles et mal peuplées, qui avaient une étendue de cinquante lieues de largeur, sur les frontières du Quito. Les principales se nommaient *Chancan*, *Moca*, *Quesna* et *Pumallacta* ou *territoire des Lions*; et les autres, *Ticçapi*, *Tiucassa*, *Cayampi*, *Urcollasu*, *Tincuracu*, etc.

Sur ces entrefaites, il arriva des ambassadeurs envoyés par des peuples habitant plus à l'ouest (2), vers les confins de la province que les Espagnols appellent *Puerto Viejo*, pour prier l'Inca de les recevoir au nombre de ses vassaux, et de leur envoyer des gens pour les instruire. Ce prince s'étant rendu à leurs désirs, ces barbares massacrèrent ses envoyés. L'Inca ayant terminé la conquête de ces provinces, retourna à Cuzco.

Quelques années après, il conduisit une armée de quarante mille hommes contre le royaume de *Quito*, qui avait soixante-dix lieues de longueur, sur trente de largeur. Cette guerre durait depuis deux ans, lorsqu'il fit venir son fils aîné,

(1) *Pédro de Cieça*, dans le 44e. chap. de son ouvrage, donne une description des temples et des palais qui se trouvaient dans les provinces des Canaris, jusqu'à *Tumipampa*, que les Espagnols appellent *Tome-Bamba*.

(2) Pédro de Cieça donne la description de ce pays (chap. 47).

Huayna Capac, qui était alors âgé de vingt ans, avec un renfort de douze mille hommes, et lui confia le soin de la guerre. Ce jeune prince réduisit ce royaume au bout de trois ans; après quoi il y éleva un temple au Soleil, une maison pour les vierges choisies, plusieurs autres édifices publics et un grand nombre d'aquéducs pour l'irrigation des campagnes.

Il pénétra ensuite dans une autre province nommée *Quillacenca*, ou *Narine de Fer* (1), parce que les habitants étaient dans l'habitude de se percer le cartilage du nez pour y mettre un anneau de ce métal. Le jeune Inca n'y éprouva aucune résistance, non plus que dans la province de *Pastu*, dont les naturels n'étaient pas moins grossiers et lâches que ceux de la précédente. Il se rendit après dans celle d'*Otauallu*, dont les habitants plus civilisés se soumirent après une faible résistance. De là il passa dans la grande province de *Caranque*, où il éprouva aussi quelque résistance de la part de ses barbares habitants.

Tupac Yupanqui, libre des soins de la guerre, fit travailler vingt mille ouvriers à la forteresse de Cuzco, que son père avait commencée, et entreprit de fréquents voyages dans les diverses provinces de son empire. Huayna Capac retourna à Cuzco pour rendre compte de son expédition à son père. Ce jeune prince épousa en secondes noces sa sœur puînée *Rava Oello*, parce qu'il n'avait point eu d'enfants de sa sœur aînée. Il se maria aussi à *Mama-Runtu*, fille de son oncle *Auqui Amaru Tupac Inca*, second frère de son père. Il eut de Rava Oello l'*Inca-Inti Cusi-Huallpa* (2), surnommé *Huascar*, et de sa troisième femme, *Manco-Inca*.

Tupac Yupanqui, sentant sa fin approcher, recommanda à son fils de suivre l'exemple de ses prédécesseurs, et de s'attacher surtout à entretenir la paix parmi ses sujets. Ce monarque mourut vivement regretté de ses peuples, qui lui avaient donné le surnom de *Tupac-Yaua* ou *Père Eclatant* (3). Il avait eu de sa légitime épouse *Mama Oello*, outre le prince son héritier, cinq autres fils, savoir : *Auqui-Amaru Tupac Inca*, *Quehuar Tupac*, *Huallpa-Tupac-Inca-*

---

(1) *Quiere dezir nariz de hierro*, dit de la Véga.

(2) *Inti* signifie le soleil, et *cusi* allégresse ou contentement.

(3) *Padre que resplandesce*.

Yupanqui (aïeul du côté maternel de G. de la Véga, l'historien); *Titu-Inca Rimachi* et *Auqui Mayta* (1).

Douzième roi. Huayna Capac, après avoir célébré les funérailles de son père, et visité toutes les provinces de son empire, se mit en marche avec quarante mille hommes pour Quito, d'où il descendit dans le Plat-Pays, à l'effet d'étendre ses conquêtes le long de la mer. Il passa par la vallée de *Chimu* (aujourd'hui *Truxillo*), où son aïeul s'était arrêté, et se rendit de là dans les vallées de *Chacma* et de *Pacasmayu*, dont les habitants consentirent à reconnaître son autorité. Ceux des huit autres vallées voisines imitèrent leur exemple. Elles sont situées entre Pacasmayu et *Tumpiz*, et s'appelaient *Gaña*, *Collque*, *Cintu*, *Tucmi*, *Sayanca*, *Mutupi*, *Puchiu* et *Sullana*.

Après cette conquête il revint à Quito, où il séjourna deux ans pour y exécuter divers embellissements. Il en partit alors avec cinquante mille hommes, et prit sa route le long des côtes jusqu'à la vallée de Sullana. Les Tumpiz, les habitants des vallées baignées par l'Océan, et ceux des provinces de *Chunana-Chintuy*, de *Collonche* et de *Jaquall*, lui envoyèrent leur soumission.

Après s'être rendu maître de la province de Tumpiz, il partit pour celles dont les habitants avaient exterminé les gens que son père avaient envoyés pour les instruire. Trop faibles pour résister, ils implorèrent sa miséricorde. Pour prévenir le retour de pareils crimes, il les condamna à être décimés, et décida que les principaux auteurs de la trahison des *Huancavillcas*, ainsi que leurs descendants, auraient quatre dents de devant arrachées, dont deux à la mâchoire supérieure et deux à l'inférieure, pour perpétuer le souvenir de leur perfidie.

Après avoir puni les rebelles de cette province, il visita le royaume de Quito, et se rendit de là aux Chancas, vers le sud, à sept cents lieues de Cuzco. Ce voyage dura quatre ans. Ce prince revint ensuite dans sa capitale où il resta deux ans. Il en partit de nouveau avec cinquante mille hommes, levés dans la province de Chinchasuyu. Chemin fesant, il alla consulter l'oracle de Pachacamac sur le succès de l'expédition qu'il se proposait d'entreprendre. Il lui fut répondu

(1) G. de la Véga, *Coment. real.*, lib. VIII, cap. 1 à 8.

qu'il réussirait dans toutes ses entreprises. La *statue parlante* (1) de la vallée de Rimac lui promit le même succès. Il dirigea alors sa marche par les vallées qui s'étendent jusqu'à Tumpiz, et envoya sommer les habitants de l'île de *Puna*, qui est située près de la terre ferme, de reconnaître son autorité. Cette île, d'environ douze lieues de circuit, était gouvernée par le cacique *Tumpalla*, qui y exerçait un pouvoir absolu, et prétendait avoir juridiction sur tous les habitants de la terre ferme. Il feignit de se soumettre à l'Inca, qui envoya des troupes pour prendre possession de l'île, et y établir un gouvernement conforme à ses lois. Les *Curacas*, les trouvant trop rigoureuses, se révoltèrent, et jetèrent tous les Incas à la mer. Huayna Capac punit les rebelles en les condamnant à mort (2), après quoi il reprit le chemin de Cuzco. Dans ce voyage, il traversa la moitié de son royaume jusqu'aux *Chicas*, d'où il fit partir des commissaires pour le royaume de *Tucma*, que les Espagnols appellent *Tucuman*, et pour le Chili. Son absence dura quatre ans.

L'Inca projeta ensuite la conquête des provinces situées au-delà de Tumpiz, et qui s'étendent au nord le long des côtes de la mer. Il se rendit dans la province des Canarins, et s'acheminait vers Quito, lorsqu'il apprit que les habitants de la grande province de Chuchapuyas s'étaient révoltés. Il prit alors la direction de *Casamarquilla*, une de leurs principales villes, pour châtier les rebelles; mais tous s'étaient enfuis dans les montagnes, et il n'y restait plus que des vieillards et des enfants. Une femme qui avait été maîtresse du grand Tupac Inca Yupanqui, intercéda en leur faveur et obtint leur pardon.

L'Inca se remit alors en marche pour la côte. Il se rendit d'abord à la frontière de la province de *Manta*, où se trouve le port de Puerto Viejo. Il réduisit plusieurs peuples qui n'avaient ni lois ni discipline, et tourna ensuite ses armes contre les habitants de la grande province de *Caranque*. Il subjugua successivement les nations *Apichiqui*, les *Pichunsi*, les *Sava*, les *Pecllansimiqui*, les *Pampahuaci*, etc. Il marcha ensuite à *Saramissu* et à *Passau*, provinces situées sous la ligne équinoxiale, dont les habitants étaient tellement

---

(1) *Famoso y dolo hablador.*

(2) *Pédro de Cieça de Léon*, cap. 35.

abrutis, que l'Inca désespérant de les corriger, les abandonna à leur malheureux sort.

Pendant que ce prince visitait ses États, il apprit que les *Caranques* s'étaient soulevés et avaient massacré et dévoré les gouverneurs, les ministres et les soldats qu'il avait laissés dans leur pays. Il se décida aussitôt à marcher contre eux. Leur ayant inutilement offert une amnistie, il les attaqua vivement et les vainquit après un combat opiniâtre et fort meurtrier. Ils devinrent presque tous prisonniers de guerre. Les principaux auteurs de la révolte furent mis à mort et jetés dans un grand lac, qui fut nommé depuis *Yahuarcocha*, ou lac de Sang (1) (*mar de sangré*).

Atahualpa, fils de l'*Inca Huayna Capac*, que ce prince avait eu de la fille du roi de Quito, s'était rendu si cher à son frère par ses belles qualités, que celui-ci avait conçu le projet de lui laisser sa couronne; mais ne pouvant frustrer de ce droit son fils aîné, *Huascar-Inca*, il en obtint le consentement de donner à ce frère bien-aimé le royaume de Quito, auquel il annexa plusieurs autres provinces.

Huayna Capac était tout occupé de ce projet (contraire aux ordonnances de ses ancêtres) lorsqu'un navire d'une forme étrange, et portant des hommes extraordinaires, parut sur la côte. C'était celui de *Vasco Nuñez de Balboa*, qui y arriva en 1515, deux ans après la découverte de la mer du Sud. Ce prince continua à régner paisiblement sur ses peuples; mais l'apparition de ce navire l'inquiétait d'autant plus qu'un ancien oracle avait prédit « qu'après un certain nombre de rois du Pérou, des hommes tels qu'on n'y en avait jamais vus aborderaient dans le pays, les déposséderaient du trône et aboliraient leur idolâtrie (2). »

Huayna Capac vécut huit ans après l'arrivée de ces étrangers sur la côte. Persuadé de la vérité de cette prédiction, il appela près de lui ses fils et ses capitaines, et leur enjoignit de se soumettre aux étrangers. Après sa mort arrivée en 1523,

---

(1) Pédro de Cieça dit (cap. 37) qu'il y en eut 20,000 d'exécutés; mais de la Véga remarque que cela doit s'entendre de tous ceux qui périrent de part et d'autre dans cette guerre. *De la Véga*, lib. IX, cap. 1-12.

(2) Cette prédiction est rapportée par tous les historiens du Pérou. Voyez *Cieça de Léon*, cap. 44; *Gomara*, cap. 115; *G. de la Véga*, lib. IX, cap. 14.

et dans la quarante-deuxième année de son règne, les deux Incas vécurent quatre ou cinq ans en assez bonne intelligence ensemble. Mais après ce terme, Huascar Inca ayant élevé des prétentions sur le royaume de Quito, Atahualpa, sous le prétexte d'aller célébrer à Cuzco la mort de son frère, mit en campagne une armée de trente mille hommes sous la conduite des généraux *Challcuchima* et *Quizquiz*, qui, après une marche de quatre cents lieues, arrivèrent à environ cent lieues de Cuzco. Les vingt mille hommes qui formaient l'avant-garde arrivés sur les bords de l'Apurimac, se déclarèrent ouvertement ennemis. Rejoints peu après par l'arrière-garde, ils allèrent prendre position sur la colline de *Villacunca*, à six lieues de la ville. Les troupes de Huascar ne s'élevaient qu'à environ dix mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent à deux ou trois lieues à l'ouest de Cuzco, et le combat dura tout le jour. Huascar vaincu prit la fuite avec mille des siens, mais il fut atteint et fait prisonnier. Atahualpa, sous prétexte de vouloir rétablir son frère sur le trône, convoqua à Cuzco tous les Incas, les gouverneurs et les autres officiers, et les fit tous périr dans les supplices. Il épargna le malheureux Huascar pour pouvoir s'en servir en cas de soulèvement, mais il envoya à la mort tous ses parents. Il fit ensuite conduire ce prince les fers aux pieds, la corde au cou et couvert de boue, au fond de la vallée de *Sacsahuana*, où se trouvaient un grand nombre de prisonniers, qui, s'étant prosternés devant lui, furent tués à coups de flèches ou assommés avec de petites massues. Il fit mourir d'une mort lente tous les enfants et les femmes du sang royal qu'il put arrêter ainsi que les officiers de la maison du roi. Il y eut cependant quelques familles du sang royal qui échappèrent.

Don Melchior Carlos Inca, petit-fils de Paullu et arrière-neveu de Huayna Capac, se rendit en Espagne, en 1602, pour recevoir les récompenses dues à son rang et à son mérite. Deux ans après, le roi lui accorda une pension perpétuelle de 7,500 ducats, et le créa chevalier de Saint-Jacques (1).

État de la civilisation des Péruviens à l'arrivée des Espagnols. Les Péruviens étant, sans contredit, le peuple

(1) De la Véga, *Comentarios reales de los Incas*, lib. IX et dernier, qui fut écrit en 1604.

le plus civilisé du Nouveau-Monde, nous avons cru devoir consacrer un article particulier à donner un aperçu de l'état de leurs connaissances en agriculture, dans les arts mécaniques et industriels, et dans la science du gouvernement à l'arrivée des Européens.

L'abbé Raynal, en parlant du Pérou, dans sa célèbre Histoire philosophique des Deux-Indes, traite de fables les descriptions que les auteurs espagnols ont données de la quantité prodigieuse de villes de ce pays élevées avec tant de soin et de dépenses; de ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence et dans leurs voyages; des places de guerre qui couvraient l'empire; de ces aquéducs et de ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique; de ces superbes voies qui rendaient les communications si faciles; de ces ponts si vantés; des merveilles attribuées à ces *quipos*, qui remplaçaient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture, qui leur était inconnu (1) : mais les ruines et les débris qui subsistent encore attestent la vérité des relations espagnoles, qui ont été depuis confirmées par les académiciens français, et par des voyageurs recommandables de différentes nations.

Les Péruviens employaient les cannes à divers usages; elles entraient dans la construction de leurs cabanes, et leur servaient aussi à faire des tables, des planches, des chevrons, des solives, des perches, des bras de litières, et des mâts pour les balses. Ces cannes, qui ont ordinairement de six à huit toises de longueur sur six pouces d'Espagne de diamètre, sont extrêmement fortes. Ils fesaient usage des feuilles de *vijahuas* pour couvrir les maisons, ou pour empaqueter le poisson, le sel, ou tout autre article qu'ils expédiaient pour les montagnes. Ces feuilles ont cinq pieds de long sur deux à deux et demi de large. Les *bejuques*, ou liens des bois, qui ont de cinq à six lignes de diamètre, leur servaient à lier tout ce qu'ils voulaient, tant la tige de cette plante est souple et flexible (2). Ils obtenaient du feu en frottant ensemble deux petits bâtons du bois appelé *uyaca*.

(1) Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes, voy. liv. VII, tome II, édit. de Genève, in-4°, 1770.

(2) Don Ulloa, *Relacion histórica*, etc., lib. V, cap. 1.

Ils se fesaient des chaussures avec la tige et la racine du *maguey*. De longues épines, provenant d'une espèce particulière de chardon, leur tenaient lieu d'aiguilles à coudre, et le jonc du pays leur servait à faire des cordages, des paniers, des corbeilles et des *patacas* ou petits coffres.

Les Péruviens ignoraient l'usage des grues, des leviers et des poulies, et des autres machines destinées à monter ou descendre de grosses pierres, et ils n'employaient ni bêtes de somme ni charrettes pour les traîner. Ils ne possédaient ni limes, ni pincettes, ni tenailles, ni clous, ni ciseaux. Ils se coupaient les cheveux avec des rasoirs faits de pierre à feu. Lorsque les Espagnols leur donnèrent des ciseaux, un Inca dit à un compagnon d'école de l'historien de la Véga : « En vérité, quand vos compatriotes n'auraient fait autre chose que de nous apporter des rasoirs, des ciseaux, des peignes et des miroirs, cela eût suffi pour que nous leur abandonnassions généreusement tout l'or et l'argent que nous possédions. »

Les Indiens ne connaissaient pas l'art de fabriquer la tuile, la brique, etc. ; ils construisaient leurs édifices avec une espèce de terre rouge argileuse, d'autant plus propre à servir de ciment qu'elle ne paraissait pas entre les pierres. Celles-ci, étant bien travaillées, semblaient ne former qu'une seule pièce ; de sorte que les Espagnols crurent d'abord que ces peuples bâtissaient leurs maisons sans plâtre ni mortier. Ils mêlaient à cette terre du chaume coupé, et en fesaient des carreaux de la largeur de la muraille qu'ils voulaient élever ; ils les exposaient ensuite au soleil, et s'en servaient comme nous de la brique. Ils employaient pour la coupe des pierres d'autres pierres dures et noires, appelées *hihuana*, dont ils parvenaient à faire des outils à force de les frotter ensemble. Ils fabriquaient des miroirs avec de la pierre d'Inca (*gallinace*), lesquels, dit don Ulloa, avaient des surfaces aussi polies que celles que pourraient leur donner nos plus habiles ouvriers. Les vases de terre, nommés *guaqueres*, dans lesquels ils buvaient la *chicha*, étaient faits d'une argile fine et noire, et avaient la forme d'une cruche sans pied, avec une anse au milieu, et d'un côté une ouverture pour boire, et, de l'autre la tête d'un Indien, « dont les traits étaient si artistement dessinés, dit don Ulloa, que je défie nos potiers de faire quelque chose qui en approche. » Il y avait de ces cruches en argile rouge. On a aussi trouvé les vases dans lesquels ils préparaient et conservaient la chicha ; mais on ignore d'où provient la matière de leur composition. Ils

se servaient, pour cuire leurs aliments, de fourneaux tout aussi économiques que ceux de nos jours : le feu, entretenu latéralement, frappait les parois du vaisseau, qui était placé à l'ouverture. Les Péruviennes, en voyant les Espagnols préparer leurs aliments en plein air, disaient qu'ils n'entendaient rien à la cuisine.

L'instrument dont ils se servaient pour labourer la terre était un morceau de bois de la longueur du bras, de quatre doigts de largeur, aplati par devant et rond par derrière. Il était pointu du bout, et étançonné vers le milieu avec deux pieux, pour y placer les pieds et l'enfoncer dans la terre. Les hommes travaillaient par escouades de sept à huit, tandis que les femmes arrachaient les mauvaises herbes.

Ils fesaient fondre les métaux à l'aide de tuyaux en cuivre d'une demi-aune de longueur, et rétrécis à l'une de leurs extrémités, par où ils soufflaient avec la bouche; ils retiraient ensuite le métal du brasier avec une baguette de cuivre. Ils connaissaient l'art de travailler l'or et l'argent : la chaîne d'or fabriquée pour la fête du fils de Huayna Capac avait trois cent cinquante pas de long, et était de la grosseur du poignet.

Ils fabriquaient avec le cuivre tous les objets auxquels nous employons le fer, tels que haches, outils, couteaux, marteaux, hoyaux, épingles, armes, etc.; ils en fesaient aussi des miroirs. Il paraît que les Péruviens possédaient le secret de donner à ce métal une trempe égale à celle de l'acier. La dureté de l'espèce de cuivre nommée *anta*, qu'ils estimaient beaucoup plus que l'or ou l'argent, provenait sans doute de la quantité de parties arsenicales mêlées au métal. M. Godin envoya au comte de Maurepas une vieille hache de cuivre péruvien, qui, au rapport du comte de Caylus, égalait, pour la dureté, les anciennes armes de ce métal dont se servaient les Grecs et les Romains. Zarate rapporte qu'Atahualpa ayant été pris par Huascar, et renfermé dans le palais de Tumibamba, trouva le moyen de se sauver en perçant une muraille fort épaisse avec une barre de cuivre qu'une femme lui avait fournie (tom. I, cap. 15). Herréra rapporte qu'on a trouvé dans le Zacatula, province maritime du Mexique, deux espèces de cuivre, dont l'une fort dure, est employée par les naturels à faire

(1) Don Ulloa, lib. VI, cap. 11.

des haches, des armes et des instruments aratoires, et l'autre, plus flexible et plus commune, à fabriquer des pots, des bassins, et d'autres vases destinés aux usages domestiques. Don Ulloa pense que ces Indiens travaillaient la plupart de leurs ouvrages avec des haches en cuivre, et que c'était peut-être le seul instrument tranchant en métal qu'ils eussent. Ils se servaient aussi de haches de pierre dure, et de pointes taillées en guise de lancettes. On n'a point trouvé d'autres instruments dans les nombreux *guaques* où l'on a fouillé, et c'étaient évidemment les seuls usités parmi eux. Leurs armes consistaient en piques, hallebardes, massues et haches en argent, en cuivre, et quelquefois en or. Ils avaient aussi des frondes, et des javelots dont les pointes, préparées au feu, étaient dures et pesantes.

Mur de pierre. Près de Hachacache, à cinquante-quatre milles N.-O. de la Paz, se trouve le fameux mur de pierre, qui s'étend du sommet de la Cordillère jusqu'au lac de Titicaca, l'espace d'environ trente milles. Il a quatre pieds de haut, et a été fort peu endommagé par le tems.

Les Péruviens savaient l'art du nivellement et des écluses. Pour suppléer au défaut de pluie, ils avaient construit des aquéducs immenses, qui alimentaient une infinité de canaux.

Le grand canal exécuté par ordre de l'Inca Viracocha, pour l'irrigation des pâturages, commençait aux célèbres sources des montagnes situées entre Parcâ et Picuy, et s'étendait jusqu'à la frontière de Rucana. Il avait environ cent vingt lieues de longueur sur douze pieds de profondeur, et servait à arroser les paturages des déserts, qui n'ont que dix-huit lieues de largeur, mais qui parcourent le Pérou dans presque toute sa longueur.

Un autre canal traversait le pays de Cuntisuyu sur une distance de plus de cent cinquante lieues du nord au sud; il passait entre les plus hautes montagnes et aboutissait aux Quéchuas. Ce canal servait à arroser en automne les prairies voisines lorsque le manque d'eau se fesait sentir.

Il y avait de ces canaux dans tout l'empire des Incas; on les couvrait de grandes pierres de taille d'environ deux aunes (vingt-quatre décimètres) de longueur, que l'on cimentait ensemble : on entassait dessus de grosses mottes de terre pour empêcher le bétail de les endommager.

L'Inca Pachacutec construisit un aquéduc dans la vallée

d'Yca, pour y conduire l'eau qui provenait de la cime des montagnes voisines. La rivière qui arrosait cette vallée avait fort peu d'eau au printems ; et comme il pleuvait rarement dans les montagnes, on y manquait souvent d'eau pour les besoins de l'agriculture (1).

« Il est presque incroyable, dit de la Véga, que les Indiens, sans le secours d'aucun instrument de fer, mais seulement avec leurs bras et de grosses pierres, aient pu conduire ces aquéducs à travers de hautes montagnes, sans même faire usage d'arcs-boutants » (2).

Pont de Huacacha sur l'Apurima, construit par Mayta-Capac, quatrième inca. Ce prince, voulant conduire son armée dans le pays de Contisuyu, fit jeter à cet effet un pont sur le grand fleuve d'Apurimac. Il était construit d'une espèce d'osier, dont on fesait une claie de la longueur du pont : on en attachait vingt-sept les unes aux autres pour en former une seule de l'épaisseur du corps d'un homme, et l'on en fesait cinq autres pareilles. Pour les passer de l'autre côté de la rivière, on fesait un câble, gros comme le bras, d'un chanvre appelé *chahuar*, et auquel on attachait plusieurs petites cordes assez déliées, que prenaient plusieurs Indiens qui passaient à la nage ou sur des radeaux. Arrivés sur l'autre bord, ils tiraient à eux les claies à force de bras, et ensuite, pour les suspendre en l'air, ils les élevaient sur deux hauts étançons de rocher ou d'ouvrage de maçonnerie. Les pilotis du côté de la terre étaient creux et soutenus sur les côtés par de fortes murailles. Pour empêcher cette masse de s'écrouler par son propre poids, on plaçait dans les creux qui se trouvaient entre les deux murailles, à travers chaque étançon, cinq ou six planches épaisses, auxquelles aboutissaient les grosses claies d'osier, pour qu'à l'aide de ces arcs-boutants le pont fût mieux soutenu. Le plancher du pont était formé de trois grosses claies couvertes de morceaux de bois d'environ la grosseur du bras, et qui y étaient attachées. On mettait ensuite sur ce plancher des branches d'arbres entrelacées, afin d'empêcher les bêtes de charge de glisser, et l'on élevait des deux côtés du pont une espèce de garde-fou pour la commodité des passants. De la Véga dit avoir vu plusieurs Espagnols

(1) G. de la Véga, lib. VI, cap. 17.
(2) *Idem*, lib. V, cap. 24.

galopant dessus à la fois. Du tems des Incas, ce pont était renouvelé tous les ans, et les habitants des provinces voisines étaient chargés d'en faire les réparations. C'était le plus grand du Pérou; il avait environ deux cents pas de long sur deux aunes de large (1).

Pont du canal du lac de Titicaca, construit par Capac-Yupanqui, cinquième inca. Ce pont, qui flottait à la surface de l'eau, avait cent cinquante pieds de long sur treize à quatorze de large. Il était fait de quatre câbles gros comme la cuisse. On commençait par en placer deux en travers de la rivière, dont on enfonçait les deux bouts dans la terre, et on mettait dessus de grands faisceaux de joncs et de chaume: on jetait sur ceux-ci les deux autres câbles, qu'on liait fortement, et on les recouvrait également de jonc et de paille. On était obligé de le refaire à neuf de six mois en six mois (2).

Les Péruviens construisaient des forteresses pour se défendre contre les nations avec lesquelles ils étaient en guerre.

Forteresse de Cuzco. Cet édifice, monument de la grandeur des Incas, et de l'habileté de leurs ouvriers, s'élevait, au nord de la ville, sur une haute colline appelée *Sacsahuana*. L'inca Yupanqui en fut le premier fondateur; mais il ne fut terminé que cinquante ans après, sous le règne de Huayna-Capac.

Pour protéger la ville du côté d'une plaine par où l'on monte au sommet de la colline, il y avait un triple enclos de murailles en forme de demi-lune, et de deux cents brasses de longueur. Ces murailles étaient séparées l'une de l'autre par un espace de vingt-cinq à trente pieds, avec un terre-plein jusqu'à la hauteur de chaque muraille, et il y avait une grande porte à chacune, qu'on fermait avec une pierre de la même grandeur. Le chef-d'œuvre du Pérou, dit de la Véga, est sans contredit la forteresse de Cuzco; on dirait que la magie s'en est mêlée, et que les démons y ont plutôt travaillé que les hommes. L'on y voit des pierres d'une grosseur si prodigieuse, qu'on ne saurait deviner comment on les y a transportées d'une distance de dix à quinze lieues par des chemins presque impraticables. On y trouve surtout une espèce de roc que les Indiens appellent *saycusca*, et

(1) G. de la Véga, lib. III.
(2) *Idem*, lib. III, cap. 15.

qu'ils n'ont pu tirer que de *Muyna*, à cinq lieues de Cuzco, ou d'un autre endroit qui en est éloigné de quinze lieues, et où il leur fallait passer la rivière de Yucay. Je me souviens, dit Acosta, d'avoir mesuré, à Tiaquanaco, une pierre qui avait trente-huit pieds de long, dix-huit de large et deux d'épaisseur; mais on voit dans la muraille de la forteresse de Cuzco quantité de pierres qui surpassent en grandeur toutes celles des autres bâtiments, et quoiqu'elles ne soient pas taillées à la règle, qu'il y ait même beaucoup d'inégalités entre elles, néanmoins elles sont si bien ajustées, sans aucun plâtre, qu'elles paraissent enchâssées les unes dans les autres (1).

Don Ulloa se demande aussi comment des hommes ont pu tirer et amener des carrières, sans le secours d'aucune machine, des pierres d'une telle grosseur. Il dit qu'on a introduit dans les creux que forment les irrégularités de ces pierres, d'autres pierres plus petites et si bien arrangées, qu'on ne saurait les apercevoir qu'avec une attention particulière (2). « En voyant, dit-il, des pierres si énormes placées à cette élévation, on serait tenté de croire que ces Indiens possédaient l'art de les couler, dont un nommé Léon de Rome se vantait de connaître le secret. » Il est probable que c'est à l'aide de terres amoncelées jusqu'à la hauteur de la muraille en construction, et qu'ils enlevaient ensuite, qu'ils parvenaient à y poser des pierres d'un si gros volume.

Les forteresses de Tumbez, qui étaient construites en pierre, et dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige, firent l'étonnement des Espagnols à leur première arrivée au Pérou, en 1526.

Don Ulloa a découvert les débris d'anciennes murailles d'une de ces forteresses, sur une colline baignée par un ruisseau, à deux ou trois lieues N. du bourg de Pativilca. Il parle d'une autre qui se trouve dans le corregimiento de Vilcas-Guaman, et d'une troisième dans le bourg même, qui a été détruite pour faire place à une église.

Le château de *Cannar*, construit par les Incas, pour contenir le peuple de ce nom, fut visité plus de deux cent trente ans après la conquête des Espagnols, par les mathé-

(1) Acosta, *Hist. nat.*, lib. VI, cap. 14. — De la Véga, lib. VII, cap. 27.
(2) Don Ulloa, part. II, lib. I, cap. 11.

maticiens français, qui en ont donné un plan et une vue. Il était bâti en pierres dures : les côtés avaient plus de cent pieds de longueur ; le mur d'enceinte avait plus de six pieds de hauteur sur trois d'épaisseur, et était formé de couches de pierres parallèles d'une uniformité parfaite et un peu convexes en dehors. On a reconnu dans de grosses masses de pierres, des jambages, des portes et des cannelures courbes régulièrement creusées. Du côté du nord, où la forteresse est escarpée, on remarquait une terrasse qui soutenait le terre-plain, lequel avait pour base une seconde terrasse de six pieds de largeur sur quinze à seize de hauteur (1).

Navigation. Les Péruviens ne construisaient ni pirogues ni canots, peut-être parce que le bois qui se trouve dans leur pays est en général fort dur. Ils fesaient des radeaux pour passer les rivières, avec une sorte de bois léger qu'on rencontre surtout au Quito. Ils se servaient aussi, dans le même but, de faisceaux faits de joncs pointus d'un bout, de la grosseur d'un bœuf ; et les conduisaient en remuant les pieds et les mains en guise de rames. Ils avaient encore une espèce de radeau formé de plusieurs grandes calebasses fortement liées ensemble, et d'une aune et demie carrée, qu'on conduisait pardevant un Indien à la nage, et par derrière un ou deux autres, également à la nage, qui le poussaient.

Pour passer les rivières rapides et éviter les dangers du courant ou des écueils, ils lançaient d'un rocher à l'autre bord un gros câble fait d'une espèce de chanvre appelé *chahuar*, et qu'ils attachaient ensuite à un arbre ou à un rocher. A ce câble était adaptée une vergue grosse comme le bras, et à laquelle était suspendue une corbeille d'osier assez grande pour contenir trois à quatre personnes ; et, au moyen de deux cordes qui la retenaient par les deux bouts, ils passaient la rivière. Les provinces voisines fournissaient des gens pour faire traverser les rivières aux voyageurs : on passait assez souvent ainsi le menu bétail, tel que les moutons, les chèvres et les porcs.

Les Péruviens allaient fréquemment pêcher à cinq ou six lieues en mer, dans des bateaux de jonc et de chaume. Ils employaient à cet effet des harpons, des filets et des hameçons ; mais ces derniers ne valaient rien, n'étant faits ni

(1) M. de la Condamine, Mémoires de l'Académie de Berlin, de 1746, p. 436.

d'acier, ni d'une sorte de fer appelée *quillay*, dont ils possédaient cependant plusieurs mines. (1)

Les canots des Péruviens se composent de deux peaux de loups-marins, enflées et cousues ensemble par le milieu, et amarrées par le travers, vers leurs extrémités, avec deux morceaux de bois que traverse au milieu une petite planche de la longueur des peaux, et de trois ou quatre pouces de largeur; le tout est amarré par des boyaux de phoques. On étend au-dessus et on amarre par les quatre angles une autre peau de cet animal, pour s'y mettre à couvert: on place aussi à cet endroit les provisions et les armes. L'aviron, ou *pagaie*, à l'aide duquel on dirige le canot, est plat des deux bouts, et les bateliers péruviens s'en servent dans la haute mer avec une dextérité admirable (2).

Balzas. Les Péruviens font preuve de beaucoup d'ingénuité dans l'art de construire les *balzas*, les *jangadas* ou radeaux, et dans celui de les manœuvrer. Cette espèce d'embarcation se compose de cinq, sept ou neuf cannes, ou solives de bois léger, fortement liées ensemble par des cordes de béjuque, et attachées à des traverses placées aux extrémités. Quelques-unes de ces solives ont de douze à treize brasses de longueur et de deux pieds à deux et demi de diamètre; en sorte que neuf jointes ensemble présentent une largeur de vingt à vingt-quatre pieds de Paris. Les plus grandes balzas ont une seconde plateforme, ou pont, sur lequel se trouve une cabane ou abri, et portent de quatre à cinq cents quintaux. Deux solives en manglier, servant de mâts, soutiennent une voile carrée, et le radeau, qui suit le mouvement des vagues, est poussé par une mécanique d'une construction assez singulière. Elle se compose de planches de trois ou quatre mètres de longueur et d'un demi-mètre de largeur, appelées *guares*, qui sont disposées verticalement à l'avant et à l'arrière de la balza, entre les solives principales. En baissant les unes et en élevant les autres, on la fait avancer contre le vent, et dans la direction qu'on désire prendre. Les balzas vont dans la haute mer; il y en a même qui font le trajet de Guayaquil à Payta. Elles servent principalement pour la pêche, pour le trans-

(1) G. de la Véga, lib. III, cap. 16.

(2) Journal du P. Feuillet, tome II, p. 590 et suiv., où l'on trouve la description et une planche de ce canot.

port des marchandises et pour celui des familles à leurs terres et habitations de campagne : on y est aussi commodément que dans une maison (1). La flotte hollandaise qui visita la côte de Payta, en 1615, s'empara d'une de ces embarcations, montée de six Indiens, qui étaient en mer depuis deux mois, et avaient pris et salé une grande quantité de poisson.

Telle est la force de l'habitude, que les Péruviens naviguent encore le long des côtes sur de semblables radeaux. Rien ne saurait égaler, dit le commodore américain Porter, la misérable construction de ces bateaux, qui consistent, pour la plupart, en huit charpentes de vingt-cinq à trente pieds de longueur, et en trois autres morceaux de bois placés en travers et attachés avec des cordes en herbes pour en soutenir le tillac. Les côtés en sont formés de deux charpentes posées l'une sur l'autre, et le tillac, de morceaux de bois inégaux adaptés transversalement et dépassant les côtés de quatre à six pieds. Sur l'avant et l'arrière, des planches de trois à quatre pieds de longueur, passées entre les charpentes, leur servent de quille, et au milieu il y a un mât avec une voile en coton. Les câbles sont faits d'écorce, et l'ancre d'une grosse pierre à laquelle est adapté un morceau de bois de dix-huit pouces de longueur. On conduit ces balzas avec une pagaie, et leurs cargaisons se placent sur le plancher qui forme le tillac. Le commodore Porter en rencontra plusieurs à la hauteur du port de Payta. Il crut d'abord qu'elles étaient montées par des pêcheurs ; mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit qu'elles se rendaient de Guayaquil à Guacho avec un chargement de cacao, et qu'il y avait déjà trente jours qu'elles étaient en mer ! Les Péruviens font souvent en deux mois, dans ces sortes de radeaux, la traversée de Guayaquil à Lima, qui est de six cents milles, contre les vents et les courants, qui sont très-fréquents dans ces parages. (2)

Maisons. A l'arrivée des Espagnols, on comptait trente villes de Caxamalca à Cuzco. Suivant Xerès (3), secrétaire

---

(1) Don Antonio de Ulloa, *Viage á la Amer. merid.*, etc., tom. I, lib. IV, où se trouvent une description détaillée et la planche d'une balza de Guayaquil dans toutes ses proportions.

(2) *Journal of a cruise made to the Pacific Ocean, by captain D. Porter, in the United States frigate Essex, in the years* 1812, 13 *and* 14, tome I, p. 123 et 124. New-York, 1822.

(3) *La conquista del Peru* etc., *por Francisco de Xerez*, à la

de Pizarro, la ville de Caxamalca renfermait deux mille maisons. Le palais d'Atahualpa, construit en pierre de taille, était partagé en quatre appartements : il y avait dans l'intérieur un bain d'eau chaude et un autre d'eau froide, qu'y amenait un aquéduc. L'appartement du jeu avait un balcon sur un jardin, et près de là une chambre à coucher, dont la fenêtre donnait sur une cour. Dans un autre appartement placé sur le devant, on remarquait quatre voûtes rondes qui se réunissaient en une seule. Cette voûte était enduite d'un crêpe aussi blanc que la neige; les murs du premier appartement et la charpente étaient couverts d'une espèce de bitume rouge très-brillant.

A Chinca, il y avait des maisons à deux étages, et les ruines d'anciens édifices qu'on y voyait indiquaient que ce pays était habité depuis long-tems.

Don Ulloa croit que les Péruviens ignoraient l'usage des cintres en architecture. En décrivant le palais de Callo, il dit que la raison pour laquelle les Péruviens rétrécissaient leurs portes par en haut, était qu'ils n'avaient aucune connaissance de l'art de construire les cintres, et qu'ils étaient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une seule pierre; et que, comme ils n'avaient aucune idée ni des voûtes, ni de la coupe des pierres destinées à leur servir de clef, on ne trouve dans leurs ouvrages rien qui soit voûté ou fait en arc. Le comte Carli pense néanmoins que les Péruviens savaient cintrer, et il cite à l'appui de son opinion quatre voûtes rondes qui existaient dans un appartement du palais d'Atahualpa, à Caxamalca.

Temples, palais, etc. — *Temple du Soleil, à Cuzco.* Les murs de ce temple, construits en terre cuite, étaient lambrissés de plaques d'or. Le grand autel était surmonté d'une figure du soleil exécutée sur une plaque d'or massif si grande, qu'elle prenait presque d'un mur à l'autre. Aux deux côtés de cette image se trouvaient les corps des rois décédés, rangés par ordre d'ancienneté, et si bien embaumés et conservés, qu'ils paraissaient être en vie. Ils étaient placés sur des trônes d'or, qui reposaient sur des plaques du même métal. Les portes étaient couvertes de lames d'or, et les murailles étaient garnies tout autour d'une plaque d'or en forme

---

fin de la *Crónica de las Indias, por Gonzalo Hernandez de Oviedo.* In-fol., Salamanca, 1547.

de guirlande ou de couronne, et qui avait plus d'une aune de large.

Auprès du temple s'élevait un cloître, où l'on remarquait cinq grands pavillons consacrés à la lune, aux étoiles, au tonnerre, à l'éclair, à l'arc-en-ciel, et au service du temple. L'enclos et les portes du premier étaient couverts de plaques d'argent, sur lesquelles était représentée la figure de la lune; le pavillon des étoiles était orné du même métal, et le plafond en était parsemé d'étoiles. Celui du tonnerre, de l'éclair et de la foudre, car les Péruviens comprenaient ces trois choses ensemble sous le nom d'*yllapa*, était tout lambrissé d'or. Le quatrième renfermait une figure de l'arc-en-ciel; et le cinquième, qui était enrichi d'or, était destiné au service du temple.

Il y avait dans le temple du soleil cinq fontaines de pierre, d'or ou d'argent, et des conduits d'or où on lavait les choses sacrifiées; le jardin était aussi orné de figures de toute espèce en or et en argent (1).

Le temple de *Tacunga*, situé à quinze lieues de Cuzco, se distinguait également par sa magnificence.

Celui de *Tumi-Pampa* était construit de pierres noires et vertes, et l'intérieur des murs était revêtu de lames d'or, sur lesquelles il y avait des figures en bas-relief. Suivant Cieça, les pierres énormes dont ce temple était bâti avaient été transportées de Cuzco.

Les ruines voisines de *Camac* ont été examinées par M. de la Condamine. Ce voyageur dit que la description qu'il en a publiée peut donner une idée de la nature, de la forme, et peut-être de la solidité des palais et des temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue, ni de leur magnificence (2).

Le palais, que les Espagnols ont appelé *las Pédras*, se trouve dans la province de Pultas. A dix lieues de là s'élève celui de *Tangro-Blanco*, et un peu plus loin on rencontre les ruines de ceux de *Caxas* et de *Guanabamba*. La vallée de Parmanga offre aussi les débris d'un beau palais, et l'on voit dans celle de Pachacama les ruines de ce temple cé-

(1) G. de la Véga, lib. III, cap. 20, 23 et 24.

(2) Mémoires sur quelques ruines du Pérou, insérés dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, 1746.

lèbre d'où Pizarro enleva pour plus de neuf cent mille ducats d'objets précieux.

L'on remarque encore dans la province de Caxamalca le superbe palais où le dernier prince péruvien fut retenu prisonnier.

L'on voit les ruines d'un autre palais dans le territoire de Guananga, sur les bords de la rivière de Vinaqui. L'architecture en diffère beaucoup de celui des Incas, et l'on prétend qu'il est plus ancien que ces princes mêmes.

Les superbes édifices de *Mohina* étaient surtout remarquables par la magnificence des tombeaux qui s'y trouvaient. Les Espagnols en avaient, pour cette raison, changé le nom indien en celui de *las Sepulturas*.

Il y avait encore les monuments de *Tagumaca*, où l'on voyait des statues colossales en pierre, si bien exécutées qu'on eût dit qu'elles sortaient de la main des plus habiles artistes (1).

On remarque plusieurs restes fort curieux d'antiquités dans la grande ville de *Tiahuanacu*, province de Collao. 1°. Le plus admirable, dit la Véga, est un tertre fait de main d'homme, et dont les fondements se composent d'énormes pierres bien cimentées entre elles. Les Indiens ont voulu imiter la nature dans la structure de ce mont prodigieux; mais on ignore dans quel but ils l'ont élevé.

On y remarque aussi, 2°. deux géants en pierre; 3°. une fort longue muraille dont les pierres étaient si grosses qu'on ne pouvait comprendre comment elles y avaient été transportées, car il n'existait ni carrières ni rochers à une distance considérable;

4°. Nombre de bâtiments extraordinaires, dans lesquels on entrait par de larges portes formées de grandes pierres, qui reposaient sur d'autres de trente pieds de long, de quinze de large et six de front : on ignore avec quels outils ces pierres ont pu être taillées. Les Péruviens disent que ces bâtiments, et plusieurs autres semblables, sont antérieurs au règne des Incas.

On voyait près du lac de Chuquivitu, que les Espagnols appellent *Chucuytu*, plusieurs grands ouvrages anciens, dont les principaux étaient : 1°. une cour de quinze brasses carrées, entourée d'un bâtiment à deux étages; 2°. une salle

(1) Pédro Cieça de Léon, cap. 105.—De la Véga, lib. III, cap. 1.

de quarante-cinq pieds de long sur vingt-deux de large, taillée dans le roc; 3°. des figures d'hommes et de femmes, en pierre, imitant si bien la nature qu'on aurait été tenté de les croire en vie : les unes tenaient des vases à la main, comme si elles voulaient boire; quelques unes étaient assises, et d'autres debout; il y en avait qui semblaient vouloir franchir le ruisseau qui coulait à travers le bâtiment; d'autres enfin représentaient des femmes allaitant leurs enfants, ou les conduisant par la main.

Les Indiens croient que ces bâtiments sont dédiés au Créateur de l'univers, et que les statues sont celles d'hommes méchants, ainsi transformés à cause de l'énormité de leurs péchés : ils les accusent surtout d'avoir lapidé un voyageur qui passait par cette province (1).

Dans plusieurs palais des Incas, il y avait des salles de deux cents pas de long sur cinquante à soixante de large, où se fesaient les fêtes pendant le mauvais tems. Celle du palais de Cassana pouvait tenir commodément trois mille personnes (2).

Temple de Callo. Ce temple, qu'on voit à Cayambe, ville de la province des Canches, dans une plaine qui s'étend au nord de Latacunga est entièrement construit de pierres dures et presque noires, et si bien jointes ensemble qu'on ne saurait introduire entre elles la pointe d'un couteau. A l'extérieur, elles sont toutes convexes, si ce n'est aux portes, où elles sont plates. On remarque de l'inégalité, non-seulement dans l'arrangement des pierres, mais même dans les pierres, qu'aucun ciment ni mortier ne retient. Les murs de cet édifice ont deux toises et demie de hauteur sur trois à quatre pieds d'épaisseur; les portes ont deux toises de hauteur sur trois à quatre pieds de largeur par en bas, mais elles se rétrécissent par en haut, où elles n'ont plus que deux pieds et demi. On y arrive par une ruelle de cinq à six toises de longueur, qui conduit à une cour. Autour de celles-ci se trouvent trois grandes salles, dans chacune desquelles il y a des séparations, dont l'une servait de ménagerie.

Les principaux bâtiments de ce palais, qui sert aujour-

(1) Pédro de Cieça de Léon, cap. 105.—G. de la Véga, lib. III, cap. 1.

(2) G. de la Véga, lib. VI, cap. 4.

d'hui, dit don Ulloa, de maison de campagne aux RR. PP. Augustins de Quito, subsistent encore dans l'état où ils étaient autrefois. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des édifices des Égiptiens, des Romains et d'autres peuples; mais on ne laisse pas d'y apercevoir de la grandeur et de la somptuosité, et quelque chose enfin qui annonce la majesté des monarques qui y firent leur résidence (1).

Temple élevé à l'honneur du fantôme Viracocha, par l'Inca du même nom, à Cacha, ville située à seize lieues sud de Cuzco. Ce temple, construit en pierres artistement taillées, avait cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large. Pour soutenir le deuxième étage, les Indiens, qui ignoraient le secret de faire des voûtes, bâtirent des murailles au-dedans, pour servir de solives, de trois pieds d'épaisseur, et distantes l'une de l'autre de sept pieds, de manière à former douze petites galeries. Celles-ci étaient pavées de grandes dalles de dix pieds de longueur, et le plancher de l'étage de carreaux de pierres noires et luisantes. Il y avait une chapelle de douze pieds carrés, qui était couverte de la même pierre, en façon d'écailles enchâssées les unes dans les autres. Elle renfermait un tabernacle, où se conservait une statue en pierre de Viracocha, qui représentait un grand homme avec une longue barbe, couvert d'une robe en forme de soutane, et qui menait en lesse, avec une chaîne, un animal inconnu. Lorsque les Espagnols découvrirent ce temple et cette statue, qui ressemblait à celle de saint Barthélemi, ils s'imaginèrent que cet apôtre avait prêché l'Évangile au Pérou (2).

Grands chemins. On construisit deux grands chemins sous le règne de Huayna-Capac, l'un le long du rivage de la mer, et l'autre dans les montagnes, jusqu'à la province de Quito, sur une étendue de cinq cents lieues. Après que cet Inca eût soumis cette province, les Indiens, dit Zarate, crurent que ce serait faire honneur à sa victoire que de lui préparer une route plus commode pour son retour; ils se mirent donc à l'ouvrage, et construisirent à travers les montagnes un chemin large et uni. Pour cela, il leur fallut souvent briser des rochers, et combler des vallées et des précipices de quinze à vingt toises de profondeur.

(1) Don Ulloa, lib. VI, cap. 11.
(2) De la Véga, lib. V, cap. 23.

Huayna-Capac, ayant parcouru toute la province, prit sa route par la plaine. Ses sujets se mirent alors à travailler à un autre chemin, qui avait aussi cinq cents lieues de longueur sur quarante pieds de largeur. Pour le rendre égal, ils firent des levées de terre dans toutes les vallées, qui ont ordinairement une lieue d'étendue; et lorsqu'ils arrivaient à un désert, ils marquaient la route à travers les sables par des pieux et des barrières plantées au cordeau pour empêcher les voyageurs de s'égarer (1).

Ces deux chemins étaient revêtus de murailles en maçonnerie, bordés de fossés où l'eau coulait sans cesse, et plantés d'une espèce d'arbres nommés *molle*.

« Ces ouvrages, dit Gomara, surpassent les piramides d'Égipte, les grands chemins pavés des Romains et tous les édifices de l'antiquité. » Pendant le siége de Cuzco, les Indiens coupèrent ces chemins, et les Espagnols en firent autant dans la suite pendant leurs guerres civiles.

Médecine. Les Péruviens connaissaient la saignée et la purgation. Ils se servaient, en guise de lancette, d'un caillou pointu fixé dans un petit bâton fendu; et pour la purgation, d'une racine blanche. Ils guérissaient les plaies avec la gomme d'un arbre appelé *mulli* (2) (le *molle* des Espagnols); les humeurs froides des jointures avec l'herbe *chillca*, et le mal d'yeux avec la plante *matellu*. Ils prenaient du tabac par le nez pour se déboucher le cerveau, et fesaient usage du *cara*, ou maïs, pour guérir les douleurs de reins. Il paraît, cependant, qu'ils ne connaissaient pas les propriétés de l'écorce du *quinquina*, ou que du moins ils n'en fesaient pas usage. Le célèbre botaniste français Joseph de Jussieu, qui se rendit au Pérou en 1735, pour décrire les plantes particulières à ce pays, entreprit un voyage à Loja, à l'effet d'examiner ce fameux fébrifuge, qui se trouve principalement dans le corrégiment de Loxa, le dernier de l'audience de Quito. Les habitants, quoique sujets aux fièvres intermittentes, ne connaissaient pas les propriétés de cette écorce, et ils croyaient que les Européens ne la recherchaient que pour l'employer dans la teinture des étoffes. M. de Jussieu leur en enseigna l'usage médical, et depuis ils en prennent pour toutes sortes de fièvres. (Voyez note A.)

---

(1) Cieça de Léon, cap. 37.—Zarate, lib. I, cap. 13.
(2) *Poivrier d'Amérique, schinus molle, ou lentiscus peruana.*

Embaumement. De la Véga rapporte qu'il vit dans la maison du juge Paul Ondegardo de Salamanca, en 1560, les corps de cinq Incas, si bien conservés qu'il ne leur manquait ni un cheveu ni un poil des sourcils. On les avait habillés comme durant leur vie, et ils portaient la bordure, ou le *llautu*, sur la tête. Ils étaient assis à la manière de ces peuples, les mains croisées sur l'estomac et les yeux tournés vers la terre. De la Véga conjecture que le secret des Indiens consistait à enterrer le cadavre sous la neige jusqu'à ce qu'il y devînt sec, et qu'ensuite ils y mettaient le bitume (1). Acosta dit que lorsqu'on déterra le corps de l'Inca Yupanqui, soixante ou quatre-vingts ans après sa mort, il était aussi frais que s'il venait de rendre le dernier soupir; ses yeux paraissaient presque naturels, et étaient faits avec de l'or (2). Gomara pense qu'on injectait dans le corps, par la gorge, des sucs d'arbres et de plantes aromatiques, et qu'on le frottait extérieurement avec de la gomme.

Les Péruviens préparaient leurs provisions de viande en les fesant sécher à l'air, comme les naturels de l'Amérique du nord, sans y mêler de sel ou d'autres préservatifs.

Les *guaques* ou mausolées péruviens qu'on rencontre partout dans le pays, ont ordinairement de vingt à vingt-six toises de longueur sur un peu moins de largeur, et de huit à dix de hauteur. On croit que leur grandeur était proportionnée au rang de la personne qu'ils renfermaient. On enterrait avec le défunt tous les effets qui lui avaient appartenu. Les Espagnols, qui ont fouillé la plupart de ces monuments, ont trouvé de l'or dans quelques-uns; mais en général il n'y avait qu'un squelette, des vases de terre, des haches de cuivre et des miroirs de pierre.

Langues. Les deux langues le plus généralement parlées au Pérou sont le *quechua* et l'*aymara*, qui suivent la construction du grec et du latin, en ce qu'elles ont des déclinaisons et des terminaisons semblables. Le quechua renferme plus de voyelles que de consonnes; ce qui ne laisse pas de le rendre doux et harmonieux: De la Véga rapporte de très-beaux morceaux composés dans cette langue par des prêtres péruviens. L'échantillon suivant donnera une idée de sa douceur; c'est un prêtre qui essaie de caractériser la suprême excel-

(1) *Com. real*, lib. V, cap. 29.
(2) Lib. VI, cap. 21.

lence de la Vierge Marie : *Ma-mal-Yca, soo-mak; nooste-alya, kancha-rene, inte-tapas, kul-ya-tapas, koil-ya-koona-tapas.*

« Ma douce mère, ma jeune et belle princesse, vous » êtes aussi brillante que le soleil, la lune et les étoiles. »

Le célèbre historien Robertson prétend que les Péruviens n'avaient pas acquis une juste conception de la Divinité, et qu'il n'existait pas même dans leur langue un terme propre pour qualifier l'Être-Suprême, qui pût faire croire qu'ils le regardaient comme le créateur et le gouverneur du monde. Cette erreur de Robertson vient de ce qu'il n'a pas compris le sens du mot *pachacamak*; car *pacha* signifie l'univers, ou le globe que nous habitons, et *camak*, créateur et conservateur.

Chaque province, dit Herréra, avait un langage particulier, quoique celui qu'on parlait à Cuzco fût en usage dans tout l'empire; c'est-à-dire, sur une étendue de douze cents lieues. Il était enjoint aux pères et mères de l'enseigner à leurs enfants, sous les peines les plus sévères, et néanmoins ils ne perdirent jamais la connaissance de leur langage particulier. Le soin de l'enseignement de cette langue était confié à des professeurs tirés du corps des Incas privilégiés et le but en était d'établir des rapports plus intimes entre les habitants des différentes provinces (1).

Arithmétique. Les Péruviens se servaient, pour leur calculs, de fils chargés de nœuds, ou de grains passés sur une ficelle, qu'ils appelaient *quipus*, et au moyen desquels ils additionnaient, déduisaient et multipliaient d'une manière étonnante. C'est ainsi qu'ils tenaient compte des impôts et des contributions, dont ils fesaient la répartition par chaque ville, avec des cailloux et des grains de maïs, sans se tromper jamais. Ces cordons, de différentes couleurs, étaient faits de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle et de trois quarts d'aune de longueur. La couleur indiquait la chose : le jaune représentait l'or; le blanc, l'argent; le rouge, les gens de guerre, etc. Pour désigner les objets dont les couleurs ne sont pas remarquables, ils les classaient chacun relativement à leur importance : par exemple, le froment était le premier; après

(1) Voyez le P. Blas Valera, lib. II, cap. 9, et de la Véga lib. VII, cap. 3 et 4.

lui, le seigle, les pois, les fêves, le millet, etc. En parlant des armes, ils plaçaient d'abord les plus nobles : 1°. les lances; 2°. les flèches; 3°. les arcs; 4°. les javelots; 5°. les massues; 6°. les haches; 7°. les frondes, etc. En rendant compte des vassaux, ils commençaient par les habitants des villes, et ensuite par ceux des campagnes. Ils mettaient au premier rang les vieillards de soixante ans et au-delà; au deuxième, ceux de cinquante; au troisième, les hommes de quarante ans, et ainsi de suite, de dix ans en dix ans. Ils comptaient aussi les femmes de la même manière. Dans tous leurs calculs, ils observaient toujours l'ordre d'unité, et mettaient les plus gros nœuds en haut. Les *quipus* étaient confiés à la garde de fonctionnaires nommés *quipucamayus*, qui étaient chargés de tenir les comptes. Le nombre en était proportionné à celui des habitants des villes : il y en avait quatre pour les moins considérables, et dans d'autres il y en avait de vingt à trente.

Les Péruviens avaient aussi certaines marques pour conserver le souvenir d'événements ou d'actions mémorables. Selon Acosta, ils employaient des figures semblables à celles des Mexicains, mais plus grossières. Zarate est d'un avis contraire : il pense que c'est à l'aide des *quipus* qu'ils perpétuaient le souvenir des choses. D'un autre côté, de la Véga assure que les *quipus*, ou les nœuds, ne désignaient que le nombre des objets, et non les pensées, qu'ils savaient exprimer par des signes particuliers. Quoi qu'il en soit, ils se rappelaient, par ce moyen, le nombre des batailles, des rencontres, des ambassades et des déclarations des Incas, et les autres événements remarquables. Les *quipucamayus* les enseignaient aussi par tradition; les *amautas* les mettaient en prose et en forme de fables, et les *aravicus*, ou poètes, les composaient en vers, qu'ils chantaient dans leurs fêtes et leurs triomphes.

Géographie. Les Péruviens possédaient l'art de lever des plans de villes et de provinces. « J'ai vu moi-même, dit de la Véga, le modèle de la ville de Cuzco, avec une partie de sa frontière et les quatre chemins principaux. Cet ouvrage était fait avec de la terre, des cailloux et de petits bâtons. Les places, les carrefours, les rues, et même les trois ruisseaux qui passaient par la ville, y étaient représentés avec une exactitude admirable. On y voyait aussi les environs de cette capitale, les montagnes, les collines, les plaines, les rivières et les ruisseaux, et le tout si naturellement figuré

que notre meilleur cosmographe n'y aurait pas mieux réussi.»

Division de l'empire. Les Incas divisaient leur empire en quatre parties, qu'ils appelaient *Tahuantinsuyu*, ou les quatre parties du monde. Celles-ci étaient situées dans la direction des points cardinaux, et la ville de Cuzco en était comme le centre. Ils nommaient *Antisuyu* la partie orientale, qui confinait aux *Antis*, et *Cuntisuyu* celle de l'occident, qui comprenait la petite province de *Cunti*. La partie septentrionale prenait le nom de *Chinchasuyu*, de la grande province de *Chincha*, au nord de la ville; et celle du sud se nommait *Collasuyu*, de ce qu'elle renfermait la belle province de *Colla*. Le royaume de Chili, du côté du sud, quoique situé à plus de six cents lieues de la province de Colla, dépendait néanmoins du Collasuyu, comme celui de Quito était compris dans le Chinchasuyu, quoique situé à plus de quatre cents lieues au nord de cette province.

C'est ainsi qu'ils appelaient encore les quatre principaux chemins qui conduisaient de Cuzco aux différentes parties du royaume (1).

Astronomie. Les Péruviens comptaient par lunes les mois de leur année, qu'ils appelaient *quilla*. Le croissant leur servait à connaître les demi-mois, et le quartier, les semaines; mais ils n'avaient pas de signes pour indiquer les jours. Ils ne pouvaient comprendre la cause des *éclipses* qu'ils regardaient avec une admiration mêlée de frayeur. Ils appelaient le jour *punchan*, la nuit *tuta*, et le matin *pacari*. L'ombre des colonnes élevées au milieu de la place publique, devant le temple du Soleil, leur indiquait les *équinoxes*. Il en était de même des *solstices*, qu'ils connaissaient au moyen des tours de Cuzco. Ces tours étaient au nombre de seize; huit à l'est, et autant à l'ouest, où elles étaient disposées quatre par quatre. Les deux du milieu étaient plus hautes que les autres et avaient communément trois étages. Il y avait huit, dix et vingt pieds de distance d'une tour à l'autre, et celles des côtés étaient beaucoup plus élevées que les *guentes* des ports ou des frontières d'Espagne. Elles servaient au même usage, et l'espace qui se trouvait entre les petites tours, par où le soleil passait à son lever et à son coucher, était le point des solstices (2).

(1) De la Véga, lib. II, cap. 2.
(2) *Ibid.*, cap. 22.

Sculpture. Le jeune Viracocha fit exécuter en relief deux grands oiseaux nommés *cuntur*; l'un pour désigner son père sortant de Cuzco pour aller se réfugier dans le pays de Collas, et l'autre pour se représenter lui-même volant à la défense de Cuzco. Don Ulloa dit que leurs idoles étaient des figures représentant toutes les parties du corps humain; qu'elles étaient creusées en dedans, et que jusqu'au moindre trait tout était évidé; qu'ils réussissaient parfaitement à imiter les couleurs, et que leur habileté à travailler les émeraudes était incroyable. Ce qui m'a étonné, ajoute Ulloa, c'est de les voir taillées, les unes sphériques, les autres cylindriques, et d'autres en cône et de diverses autres formes (1).

Musique. Ces peuples n'étaient pas très-versés dans la musique; ils savaient néanmoins quelques accords. Les Indiens Collas avaient des instrumens composés de quatre ou cinq tuyaux de roseaux attachés ensemble.

Poésie. Les Péruviens fesaient des vers courts et longs, dans lesquels ils observaient la mesure des sillabes, et l'amour en était assez ordinairement le sujet. Ils chantaient aussi les actions mémorables de leurs rois et de leurs curacas. Ces vers étaient si courts qu'on pouvait les retenir sans peine. Les vers amoureux surtout se fesaient remarquer par leur brièveté, pour qu'on pût les jouer aisément sur la flûte. De la Véga rapporte une de ces chansons, qui ne se compose que de cinq mots :

Caylla Llapi,	Au chant
Punnunqui	Tu dormiras;
Chaupituta	A minuit
Samusac	Je viendrai.

Blas Valéra cite plusieurs exemples de poésie péruvienne, et entre autres, une pièce de vers à laquelle a pu donner lieu la fable suivante (2). Les Indiens croyent que le Créateur de l'univers a placé dans le ciel la fille d'un roi, une cruche pleine d'eau à la main, pour la répandre sur la terre toutes les fois qu'elle en a besoin. Ils prétendent que son frère casse cette cruche en certains tems, et que c'est ce qui produit le tonnerre et les éclairs. Ces effets terribles ne

(1) *Mém.*, tom. I, pag. 383.
(2) Blas Valéra et G. de la Véga, *Coment. reales*, cap. 27.

peuvent venir, suivant eux, que d'un homme, dont le caractère est plus farouche que celui de la femme; ils attribuent à celle-ci la grêle, la pluie et la neige, parce qu'elle est d'une complexion plus tendre et plus délicate que l'homme. Voici cette fable, avec la traduction latine et française :

Cumac Nusta	Pulchra Nympha,	Belle fille,
Torallayquin,	Frater tuus	Ton frère pluvieux
Puynnuy quita,	Urnam tuam	Ta petite cruche
Paquir Cayan:	Nunc infringit:	Rompt maintenant;
Hina mantara	Cujus ictus	Et c'est pour cela
Cununnunun,	Tonat, fulget,	Qu'il tonne, qu'il éclaire,
Yllapantac:	Fulminatque:	Et que la foudre tombe.
Çanri Nusta	Sed tu, Nympha,	Toi, fille royale,
Unuy quita	Tuam limpham	Nous donneras par la pluie,
Para munqui	Fundens pluis:	Tes belles eaux:
May-nimpiri	Interdumque	Quelquefois aussi
Chici munqui	Grandinem, seu	Tu fais grêler sur nous,
Riti munqui;	Nivem mittis;	Et neiger de même.
Pacha rurac	Mundi factor	Celui qui a fait le monde,
Pachacamac	Pachacamac	Le dieu qui l'anime,
Viracocha	Viracocha	Le grand viracocha,
Cayhinapac	Ad hoc munus	T'a donné l'âme
Churasunqui	Te suffecit	Pour remplir cette charge
Camasunqui.	Ac prœfecit,	Où il t'a établie.

Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les mœurs des Péruviens et sur le gouvernement de leurs Incas; de ces rois *barbares*, dit Acosta, qui n'avaient pas de plus grandes richesses que l'amour et les bénédictions de leurs sujets, toujours disposés à travailler pour eux, et à se soumettre à leurs volontés. Ce qu'il y a en cela de plus admirable, c'est qu'au lieu d'appeler cette soumission un esclavage, ils la regardaient au contraire comme un grand bonheur. Les rois n'étaient pas choisis par élection au Pérou, comme c'était la coutume au Mexique; la couronne était héréditaire dans la famille, et appartenait de droit au fils de la *Coya*, ou principale femme de l'Inca. Celui-ci avait le front ceint d'une bordure ou frange de couleur; celle de l'héritier présomptif était jaune.

L'agriculture était la base du sistème de gouvernement des Incas, qui employaient les revenus publics à des objets de première utilité.

Les terres, cultivées en maïs ou en légumes, étaient partagées en trois classes. Celles de la première étaient consacrées à l'entretien des temples du Soleil, de ses prêtres et autres ministres; celles de la seconde formaient le domaine du roi; et celles de la troisième étaient appropriées aux besoins des habitants des villes, qui possédaient tous une étendue suffisante de terrein pour nourrir leurs familles, sans avoir le droit de l'aliéner. Ils étaient obligés de labourer et d'ensemencer les terres du Soleil et de l'Inca, de faire la récolte des grains et de les serrer dans les magasins. Outre ces corvées, ils étaient aussi astreints à confectionner les habillements, la chaussure et les armes des soldats, et les vêtements des pauvres que la vieillesse ou la maladie rendait incapables de travailler. Tous acquittaient cette espèce de tribut par le travail de leurs mains. On se croyait riche quand on avait une famille nombreuse, parce que le travail était regardé comme la source de tous les biens. Chaque famille exerçait un métier particulier; mais tous étaient astreints au labour et au service militaire. Les habitants d'un canton où une mine était en exploitation y travaillaient deux mois de l'année pour acquitter leur tribut, et le gouvernement leur fournissait, dans cet intervalle, des vêtements, des provisions de bouche et des outils. Outre le tribut général, chaque province envoyait au roi ce qui lui fesait plaisir: les Chicas, par exemple, lui portaient du bois odoriférant; les Lucanas, des brancards pour sa litière; les Chumbilbicas lui envoyaient des danseurs, etc.: chaque province n'était obligée à fournir que les provenances de son terroir. L'or, l'argent et les pierreries étant regardés comme des objets de superfluité, puisqu'ils n'achetaient rien avec ces métaux, ils les appropriaient à l'embellissement des palais du roi, du temple du Soleil et des maisons de leurs religieuses. Il était d'usage de ne jamais rendre visite à un supérieur sans lui apporter quelque présent, ne fût-ce qu'un petit panier de fruits nouveaux ou secs. Ils fesaient don à l'Inca d'animaux sauvages et apprivoisés, tels que des tigres, des lions (*felis puma*), des ours, des singes, des guanacos, des loups-cerviers, des autruches (*struthio rhea*), des cuntuns (*vultur gryphus*), des couleuvres de diverses espèces, dont les plus grosses, nommées *amaru*, avaient plus de trente pieds de longueur; des crapauds monstrueux, des caïmans de trente pieds de long, et en général, de tout ce qu'ils trouvaient dans leur pays de merveilleux, de farouche ou de beau.

Les Péruviens portaient des vêtements de laine ; ceux des provinces maritimes préféraient néanmoins les étoffes de coton, à cause de la chaleur du climat. La laine et le coton qu'ils travaillaient provenaient du domaine du Soleil et de l'Inca.

Ils fournissaient aussi des armes, des arcs, des flèches, des lances, des javelots, des haches-d'armes, des frondes et des rondaches. Afin que tous contribuassent en quelque chose, et peut-être pour obliger les invalides et les pauvres à se tenir propres, il leur était prescrit de présenter aux gouverneurs des villes, en certains tems, des cornets pleins de vermine, qu'on appelait *l'amie du pauvre*. L'on exemptait de tout tribut les personnes du sang royal, les prêtres, les ministres des temples, les curacas, les mestres-de-camp, les capitaines, les centeniers, les gouverneurs, les juges, les officiers du roi, les soldats sous les armes, les enfants, les vieillards, les aveugles, les estropiés, les blessés et les malades jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement guéris.

Les Péruviens n'avaient aucune monnaie courante, et les seuls objets qu'ils échangeassent étaient des articles de consommation (1). Ils ne troquaient jamais ni leurs habits n leurs maisons. Chacun avait le droit de planter, pour son compte, des arbres fruitiers. Le poisson et le sel étaien communs à tous les habitants.

On enseignait aux enfants tous les arts et les métiers don ils avaient besoin pour se procurer une existence aisée, et i n'y avait d'artisans particuliers que pour les choses qui n'étaient pas communes, telles que l'orfévrerie, la peinture la poterie, la briqueterie, la musique, etc. Les femmes prenaient soin du ménage, filaient, fabriquaient les toiles et élevaient les enfants ; les vieillards et les invalides ramassaient de la paille et de petits morceaux de bois, et les aveugles nettoyaient le coton et égrainaient le maïs. De la Véga assure qu'il n'a jamais rencontré au Pérou de mendiant, qu'une seule femme nommée *Isabelle*, qui demandait l'aumône à Cusco, non par nécessité, mais comme charlatane.

Les Incas toléraient les femmes publiques (2), dans l'in-

(1) Acosta dit qu'ils se servaient de feuilles de coco en guise de monnaie.

(2) On les appelait *Pampauruna*. Ce mot signifie au singulier

tention d'obvier à de plus grands maux. Elles étaient reléguées à la campagne, et ne pouvaient, sous aucun prétexte, mettre le pied dans les villes, de crainte que leur commerce ne corrompît les femmes honnêtes. Il était défendu à celles-ci de leur parler, sous peine de porter le même nom, d'être rasées en public, et répudiées par leurs maris, si elles en avaient.

Chaque Indien recevait un *tüpu* ou portion de terrein, pour y semer le maïs nécessaire à sa subsistance. On allouait la même quantité à chaque enfant mâle, et la moitié seulement aux filles; et le père, au mariage de son enfant, lui donnait la pièce de terre qu'il avait reçue pour son entretien. Quiconque négligeait d'arroser son champ à l'époque prescrite, était condamné à recevoir en public trois ou quatre coups de pierre sur les épaules, ou bien on le battait sur les bras et sur les cuisses avec des verges d'osier, et on l'appelait *mezquitullu* (1), ou fainéant et lâche.

Tout vol commis dans le champ ou dans la maison d'un autre se punissait de mort. Les Incas étaient si inflexibles à cet égard, qu'ils n'auraient pas même pardonné à leurs propres enfants.

L'ordre observé pour la culture de la terre était ainsi qu'il suit. On préparait d'abord les terres des pauvres et des infirmes, et celles des soldats qui étaient à la guerre, et chacun était obligé de se nourrir à ses dépens pendant la durée des travaux. On labourait et ensemençait ensuite ses propres terres, et après celles des curacas. Par une ordonnance des Incas, il fallait que les terres de leurs sujets fussent labourées avant les leurs, « parce que, » disaient-ils, « s'ils n'étaient pas à leur aise, ils seraient inutiles dans la paix comme dans la guerre » (2).

Examinons maintenant par quels moyens les Incas sont parvenus à un si haut dégré de perfection, dans un si court espace de tems. Une des lois fondamentales de l'Empire

---

un homme et une femme, et, au pluriel, plusieurs personnes réunies.

(1) Ce nom se compose de *Mezqui*, qui signifie doux, et de *Tullu*, os.

(2) Pédro Cieça de Léon, *Coronica del Peru*, cap. 28, 33, 44 et 69.—Acosta, lib. VI, cap. 1, 12 et 15.—G. de la Véga, lib. II, cap. 13; lib. V, cap. 9; lib. VII, cap. 1.

portait que les habitants des villes seraient répartis par décuries, sous la conduite d'un décurion. Un autre chef prenait le commandement de cinq de ces décuries, ou de cinquante hommes. Un troisième, avec rang de capitaine, celui de deux décuries de cinquante hommes chacune; et un quatrième, celui de cinq décuries de cent hommes. Venait ensuite un général, ou principal décurion, qui avait à ses ordres deux compagnies de cinq cents hommes chacune. Ces officiers étaient à la fois les défenseurs et les accusateurs des bourgeois soumis à leur autorité. Pour que la justice s'administrât promptement, il y avait dans chaque ville un juge muni de pleins-pouvoirs pour aplanir les différends survenus entre les habitants. Les contestations entre provinces étaient décidées par un commissaire particulier du sang royal, député par l'Inca. Il y avait dans chacune des quatre grandes divisions territoriales de l'État trois Conseils, savoir : un pour la guerre, un autre pour l'administration de la justice, et un troisième pour prononcer sur les questions de propriété. Chaque Conseil se composait d'officiers subordonnés les uns aux autres, et était présidé par des Incas légitimes, qui représentaient le souverain dans les provinces. Les sentences des juges étaient exécutées ponctuellement dans l'espace de cinq jours, conformément aux ordonnances de l'Inca, qui étaient regardées comme divines. Pour empêcher les gouverneurs, les juges et les employés subalternes, d'abuser de leur pouvoir, ils étaient surveillés par des contrôleurs et des commissaires, qui prenaient des informations secrètes sur leur conduite, au moyen d'espions ou de *cucuy-ricoc*; c'est-à-dire, de gens qui ont l'œil partout. La loi ne voulait pas qu'on choisît, pour rendre la justice aux autres, un homme coupable d'actions injustes. Les moindres fautes étaient punies rigoureusement; on ne pardonnait même pas les étourderies de jeunesse; on infligeait dans ce cas des peines proportionnées à l'âge et à l'offense de l'enfant, et le père était puni pour n'avoir pas corrigé son fils de ses mauvaises habitudes. Celui-ci n'était pas responsable des fautes de son père. La condamnation n'entraînait jamais la confiscation des biens. Après la conquête d'une province, on la partageait en communautés et en villes. Les Incas s'attachèrent toujours à gagner les vaincus par la douceur et des bienfaits, et n'employèrent jamais la force qu'à la dernière extrémité. Il leur arrivait souvent d'envoyer des colonies, ou *mitmac* (transplantés), d'une pro-

vince à une autre ; mais ils avaient toujours soin de ne pas forcer les montagnards à s'établir dans le plat-pays, et de leur laisser les mœurs et les habitudes de leur pays natal.

Les intérêts particuliers de chaque ville étaient placés sous la sauvegarde d'une *loi municipale*. Une *loi agraire* réglait le partage des terres entre les habitants, au moyen d'une mesure nommée *tupu*. La *loi commune* prescrivait à tous de travailler aux ouvrages publics, et une autre appelée *mitachancuy*, ce qui signifie *changer par famille*, réglait le mode de ce travail. La *loi fraternelle* enjoignait à tous les habitans des villes de se prêter mutuellement secours pour les travaux agricoles, et pour la construction et la réparation de leurs maisons. La *loi somptuaire* défendait l'usage de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, les festins, etc., et voulait que les habitants de chaque canton se réunissent deux ou trois fois par mois pour manger en société, sous la présidence de leurs curacas, et s'exercer à des jeux militaires et à d'autres passe-tems honnêtes. On appelait même les pauvres à ces sortes de réunions, pour leur faire oublier une partie de leur misère. Il y avait aussi une *loi des secours pour les malheureux*, par laquelle il était ordonné que les aveugles, les muets, les boiteux, les estropiés, les vieillards, les malades, et en général tous ceux qui ne pouvaient labourer leurs terres, fussent nourris et habillés aux dépens des magasins publics. La *loi des ménages* défendait l'oisiveté et la fainéantise passé l'âge de cinq ans, et exigeait que les portes des maisons fussent ouvertes aux heures du repos, afin que les juges, ou *Llactacamayu*, y eussent un accès libre pour visiter le ménage.

Toute leur morale se réduisait à ces trois principes : *Amma sua*, *ammakelya* et *amma loolya*; c'est-à-dire, point de voleurs, point de paresseux, point de menteurs. Dans la persuasion où ils étaient que les péchés donnaient naissance à tous les maux, aux mauvaises saisons, aux maladies et à la mort, ils allaient volontairement déclarer aux juges leurs fautes les plus secrètes. « Telle était leur horreur pour le vice, dit de la Véga, que dans tout l'Empire, qui avait au moins treize cents lieues d'étendue, et était peuplé d'une multitude de nations distinctes et parlant des langages différents, il se commettait à peine une faute punissable pendant toute l'année.

Pédro Cieça de Léon dit que les Incas avaient fait de si grandes choses, et établi entre leurs sujets un ordre si ad-

mirable, qu'il est peu de nations qui puissent se vanter de leur être supérieures. Acosta pense que si l'on fesait un parallèle entre les Péruviens et les peuples du Mexique, et les Grecs et les Romains, on serait forcé d'accorder la préférence aux premiers en matière de gouvernement politique. « Mais parce que nous sommes entrés, » ajoute-t-il, « les armes à la main dans les Indes, nous ne daignons pas nous enquérir de l'état de ces peuples, ni leur rendre la justice qu'ils méritent; mais nous les traitons comme des bêtes destinées à notre usage. » Ils avaient un si grand respect et une affection si extraordinaire pour leurs Incas, qu'aucun n'a été traître à son prince. Les gouverneurs administraient avec tant de justice et d'intégrité, que personne n'osait s'enivrer, ni prendre à son voisin une seule mesure de maïs.

J'avoue, dit le père Blas Valéra, qu'en ceci les Incas du Pérou me semblent préférables non-seulement aux peuple de la Chine, du Japon et des Indes-Orientales, mais encor aux anciens païens de l'Asie et de la Grèce. Au lieu, dit-il de donner à ces princes le titre de roi, on devrait plutôt le appeler de bons et fidèles serviteurs des orphelins. Les Péruviens les nommaient *les amis des pauvres*.

Ce qui surpasse l'imagination, dit de la Véga, c'est de voir que les Incas, qui n'avaient aucune connaissance des belles lettres, ni des sciences humaines, ont fait des lois si justes et si raisonnables, que, leur idolâtrie mise à part, elles se trouvent conformes aux plus belles théories des sages de l'antiquité et aux lois des nations les plus policées.

Par la *loi de succession*, c'était le frère aîné qui était l'héritier légitime du trône. Il épousait sa propre sœur de père et de mère; et s'il n'en avait pas, sa plus proche parente de la tige royale, sa cousine, sa nièce ou sa tante; et celle-ci héritait du royaume, au défaut de mâle, comme en Espagne. Si le prince n'avait pas d'enfants de sa sœur aînée, il la répudiait pour la seconde, la troisième, etc., jusqu'à ce qu'il en eût. Outre la femme légitime, qui s'appelait *Coya*, c'est-à-dire, reine ou impératrice, le roi avait plusieurs maîtresses, ses parentes jusqu'au quatrième dégré, et des étrangères. Les enfants des premières étaient considérés légitimes, parce qu'ils n'avaient point de sang étranger; mais ceux des autres étaient réputés bâtards. Au défaut d'enfants de la femme légitime, l'aîné de ceux qui étaient légitimement issus du sang royal héritait de la couronne, comme cela eut lieu pour Manco-Inca, successeur de Huascar. S'il

n'y avait pas d'aîné, les autres enfants qui n'étaient point bâtards, pouvaient y aspirer successivement; mais s'il n'en existait point de légitimes, le sceptre passait entre les mains du plus proche parent. Ce fut à cause de cette loi que le bâtard Atahualpa fit périr tous les membres de la famille royale. Toutefois, pour qu'il ne manquât jamais d'enfants légitimes, il était enjoint à tout homme de sang royal, jusqu'au quatrième dégré, de se marier avec une de ses parentes; l'on en exceptait cependant sa sœur, que le roi seul pouvait épouser. L'aîné héritait toujours du trône. Le nouveau roi ne recueillait de la succession de son prédécesseur que sa couronne; le reste allait à son *guaca*, ou son adoratoire, ou était approprié à l'entretien de la famille que le défunt laissait.

Le mode de succession pour les curacas variait suivant les provinces; car les Incas, comme nous l'avons déjà dit, n'abolissaient pas les bonnes coutumes et les anciennes institutions des peuples qu'ils réduisaient à leur obéissance, et celle qui voulait que l'héritage appartînt à l'enfant le plus vertueux et le plus aimé était de ce nombre. Dans quelques provinces, le fils aîné succédait à son père; mais, en cas de mort de celui-ci, le second frère héritait de l'aîné, et ainsi de suite: cependant, si tous les frères venaient à mourir, la succession retournait au fils de l'aîné, du deuxième frère, du troisième, etc.

Religion. Les Péruviens adoraient le dieu inconnu et invisible, sous le nom de *Pachacamac* (1), âme de l'univers, auquel était dédié le fameux temple de la vallée du même nom. Comme les Chaldéens, ils offraient un culte au *soleil* pour le bien qu'il leur fesait, lui érigèrent des temples magnifiques, bâtirent des maisons pour les vierges qui lui étaient consacrées, et sacrifiaient sur ses autels des animaux domestiques, des oiseaux et des plantes. Ils révéraient dans la *lune*, la sœur et la femme du soleil, et dans les *étoiles* les demoiselles et les suivantes de sa maison.

---

(1) Suivant de la Véga, *Pacha*, signifie le *monde*, et *Camac*, participe du verbe *camar*, *animé*; c'est-à-dire celui qui est à l'univers ce que l'âme est au corps, celui qui donne la vie à l'univers et le fait subsister. Les historiens espagnols ont faussement traduit ce mot par celui de *Démon*, ou de *Diable*. (Voy. à ce sujet Pédro de Cieça, ch. 72, et le père Jérôme Roman, *République des Indes-Occidentales*, liv. I, chap. 5.)

Chaque province avait une *maison d'adoration*. Celle d— Cuzco était comme le Panthéon de Rome. Les Incas y dépo— saient les idoles de toutes les nations et provinces conquises pour les y garder comme otages.

La *maison des Vierges* renfermait les jeunes filles destinées à desservir les temples, à célébrer les sacrifices, à devenir les femmes et les concubines de l'Inca, ou à être données en mariage à ses capitaines. On choisissait à cet effet les plus jolies filles de l'empire ; et un père n'avait pas le droit de s'opposer à ce choix, qui était fait par le gouverneur de chaque province, nommé *Appopanaca*. Ces filles étaient prises au-desous de l'âge de huit ans, et placées sous la direction des anciennes femmes ou *mamaconas*, qui se chargeaient de leur éducation. Le supplice de celles qui manquaient à leurs devoirs, était d'être enterrées vives. La répartition en était faite par les gouverneurs à mesure qu'elles arrivaient à l'âge de quatorze ans.

Sacrifices. Quelques historiens espagnols, et particulièrement Zarate et Acosta (1), prétendent que les Péruviens immolaient des enfants de quatre, six et dix ans, pour le rétablissement de la santé de l'Inca, pour les victoires qu'il remportait, et au commencement de chaque nouveau règne. Ils en sacrifiaient quelquefois, disent-ils, jusqu'à deux cents dans ces solennités. Mais de la Véga assure positivement que les Incas n'ont jamais permis ces sortes de sacrifices qu'ils avaient la chair humaine en si grande horreur, qu'ils n'en mangeaient pas, et en défendaient l'usage aux habitants des nouvelles provinces qu'ils soumettaient à leur domination. L'Inca Roca, après avoir dompté les féroces Canches leur défendit sous peine de mort d'immoler des enfants. Un auteur, dit-il, en parlant d'Acosta, qui traite des Incas prétend qu'ils sacrifiaient des hommes, et il cite deux provinces où ces sortes de sacrifices se pratiquaient, l'une située à deux cents lieues au sud de Cuzco, ville où les Incas offraient ordinairement leurs sacrifices, et l'autre à plus de quatre cents lieues au nord. Il est facile d'en conclure que pour n'avoir su distinguer ni le tems ni les lieux, on a attribué aux rois Incas quantité de choses qu'ils défendaient eux-mêmes à leurs sujets, et que les Indiens n'avaient pratiquées que dans le premier âge.

(1) Lib. V, cap. 19.—Zarate, lib. I, cap. 11.

Les Incas *amautas*, ou philosophes, enseignaient que l'homme se composait d'un corps et d'une âme. Ils appelaient le premier *alpacamasca*, ou terre animale. Pour marquer la différence qui existe entre l'homme et la bête, ils désignaient l'un par le mot *runa*, ou être doué de raison, et l'autre par celui de *llama*, ou bête.

Les Péruviens croyaient à l'existence d'une vie future, mais purement corporelle, où les bons passaient leurs jours paisiblement et sans inquiétude, et où les méchants étaient affligés de toutes les maladies particulières à cette vie, sans jouir d'un instant de repos. Ils divisaient l'univers en trois mondes; dans le premier, appelé *hanan pacha*, ou le haut monde, les bons recevaient la récompense de leurs vertus; le deuxième, nommé *hurin pacha*, ou le bas monde, était le foyer de la corruption, et le troisième *veu pacha*, situé au centre de la terre, le monde inférieur, la maison du diable, ou la demeure des méchants. Ils croyaient encore à la résurrection des corps, sans attendre toutefois ni peine ni récompense (1).

Le meurtre, le vol, l'inceste, et l'adultère avec l'épouse légitime, entraînaient la peine capitale. On punissait d'autres crimes par le supplice de la roue, par le bannissement aux Andes, le fouet et la prison. Quelquefois aussi on pendait le criminel par les talons, et on le laissait dans cet état jusqu'à ce qu'il fût mort; d'autres étaient condamnés à porter une pierre sur le dos.

Un homme qui pénétrait avec violence dans la maison des mamaconas, était immédiatement pendu par les talons, ainsi que la vierge qui l'avait assisté, ou qui s'était laissé séduire par lui. Le libertinage avec une femme non mariée était un crime capital. Il en était de même de tout scandale donné par une femme. L'homme qui tuait sa femme pour cause d'adultère était absous; mais si cela lui arrivait pour tout autre motif, il subissait le dernier supplice, à moins que ce ne fût un homme de rang, à qui on infligeait quelque autre châtiment. La femme qui tuait son mari était pendue par les talons jusqu'à ce que la mort s'ensuivît; si, étant enceinte, elle prenait quelque chose pour se faire avorter, elle s'exposait au même supplice. Le coupable de viol d'une

(1) Gomara, cap. 125. — Pédro de Cieça, cap. 72. — Zarate, lib. I, cap. 12. — G. de la Véga, lib. VII, cap. 7.

femme non mariée était condamné à porter la pierre, et la mort en cas de récidive. Le meurtre, avec intention de voler, entraînait d'abord le supplice de la roue, et ensuite la peine de mort. On punissait le vol en reléguant le coupable dans les Andes. Le vol d'objets de consommation auquel on avait été porté par le besoin, n'exposait qu'à une réprimande; mais la récidive entraînait la peine de la pierre. Celui qui dérobait du bois sur les terres d'autrui était puni en conséquence; le braconnier était condamné porter la pierre.

Tout individu qui avait tué son semblable dans une querelle, s'il était l'agresseur, était puni de mort ou du bannissement à perpétuité dans les Andes. La sorcellerie était punie de mort. La même peine était infligée à celui qui brûlait un pont. Quiconque déplaçait les bornes ou limites des propriétés, se rendait passible de la pierre pour la première offense, et de mort pour la seconde. Un cacique qui tuait son sujet, celui-ci fût-il même coupable, subissait la peine de la pierre; récidivait-il, son crime entraînait perte de la vie ou celle de sa seigneurie. Un gouverneur, convaincu de corruption ou de partialité, était privé de son commandement ou mis à mort, si l'offense était haineuse. Un *curaca*, qui permettait à ses Indiens de voler ou de vivre licencieusement, était dégradé, et rentrait dans la classe des simples sujets, pourvu toutefois qu'il eût déjà été repris une fois pour le même objet. Un vol se commettait-il dans un *tambo*, le cacique en portait la peine, quitte à punir ensuite lui-même les coupables.

Les Indiens qui abandonnaient l'endroit qui leur était assigné, étaient appliqués à la roue pour la première fois, et condamnés au dernier supplice pour la seconde. Le maquerellage se punissait de la roue, et de mort s'il y avait récidive. L'oisiveté entraînait la peine du fouet ou de la pierre; il en était de même de celui qui était surpris à dormir en plein jour; le parjure et le mensonge étaient punis de la roue, et de mort pour la deuxième ou troisième récidive, et le manque de respect pour l'Inca, par un emprisonnement plus ou moins long. Si une maison était brûlée par la négligence d'un autre, celui-ci était obligé d'indemniser le propriétaire. Quiconque, à la suite d'une querelle, blessait grièvement son semblable, de manière à ce qu'il ne pût plus travailler, devait fournir à son existence. Un porteur qui aurait manqué de délivrer au propriétaire

les objets dont il aurait été chargé pour lui, était puni, et la ville où il résidait était tenue d'en réparer la perte.

Vêtements. Le gouvernement fesait distribuer, de deux ans en deux ans, de la laine à tous ses sujets en général. Chaque famille en recevait autant qu'il lui en fallait. Le mari fournissait à tous les besoins du ménage, et les femmes contentes, dit Acosta, d'une honnête médiocrité et de servir leurs époux avec soumission, s'attachaient surtout à élever les enfants sans délicatesse et sans luxe (1).

Bergers. Les bergers étaient chargés de la garde des troupeaux, et ils s'en acquittaient avec tant de soin qu'il ne leur manquait jamais une seule brebis. Comme il n'y avait point de voleurs à craindre, il suffisait de les garantir des bêtes fauves. Pour pouvoir les compter plus facilement, ils les répartissaient suivant leur couleur. Il était permis de tuer le bétail qui s'écartait des pâturages de son maître, et s'il commettait quelque dégât dans des terres labourées, le propriétaire pouvait retenir le nombre de brebis qu'il jugeait suffisant pour le dédommager de ses pertes, lesquelles étaient estimées suivant la quantité d'épis de maïs détruits.

Guerre. Les Incas n'entreprenaient jamais de guerre que pour civiliser quelque peuple barbare, ou pour défendre leurs frontières. Ils n'entraient en campagne qu'après avoir déclaré la guerre deux ou trois fois à leurs ennemis. Ils s'attachaient les habitants des provinces conquises par la douceur et par des présens, rétablissaient le *Curaca* dans sa dignité, et laissaient subsister les anciennes coutumes qui n'étaient contraires ni au culte ni aux réglements de l'empire. Ils conservaient inviolablement toutes les autres lois et les priviléges de leurs vassaux, et ne livraient jamais au pillage les provinces qu'ils avaient conquises. Il était seulement enjoint aux caciques de seprésenter à la Cour de Cuzco une fois l'année, ou de deux ans en deux ans suivant l'éloignement des provinces. A l'aide des *quipus*, ils fesaient faire une statistique exacte du pays, et affectaient toujours des provisions pour l'entretien des pauvres dans les tems de disette, de peste ou de guerre.

Armée. Les moindres capitaines commandaient cent soldats, et les autres deux, trois, quatre cents et jusqu'à

(1) Acosta, cap. 15 et 16.

mille. Les mestres-de-camp en avaient à leurs ordres de quatre à cinq mille, et les généraux, appelés *Hatun Apa*, ou grands capitaines, dix mille.

Les *Curacas*, ou seigneurs, commandaient leurs vassaux dans la paix et dans la guerre. Ils avaient le pouvoir de faire des lois particulières, d'imposer des tributs, et de pourvoir à tous les besoins, en se conformant aux ordonnances de l'Inca. Les capitaines en chef et leurs subordonnés avaient de grands priviléges; leurs charges étaient héréditaires; ils ne payaient point d'impôt, et ils tiraient des magasins royaux tout ce dont ils avaient besoin.

Magasins. Il y en avait de trois espèces. Dans les uns on serrait les tributs et dans d'autres la récolte. Chaque ville renfermait deux magasins, l'un pour les provisions qui ne devaient servir qu'en cas de famine, et l'autre pour recevoir celles qui provenaient des terres du Soleil et de l'Inca. Ils étaient construits en argile mêlée avec du chaume, et l'étendue en était proportionnée à la quantité de grains qu'on y déposait. Outre ces magasins, il en existait aussi sur les grands chemins, de trois lieues en trois lieues, que les Espagnols convertirent dans la suite en auberges. L'on portait à Cuzco pour la consommation de la Cour, tout le produit des terres du Soleil et de l'Inca à cinquante lieues à la ronde, à l'exception toutefois d'une certaine portion qui allait au magasin général de habitants. Le gouvernement fournissait l'entretien des troupes, auxquelles il était défendu de vivre dans les villes aux dépens des bourgeois. S'il arrivait à un soldat de rien prendre qui leur appartînt, il était aussitôt puni de mort (1).

Hôpitaux. Il y avait sur toutes les routes des hôpitaux (*Corpahuasci*), qui tiraient les provisions dont ils avaient besoin des magasins que le prince avait pour la commodité des voyageurs.

Tambos. Les tambos étaient des palais d'une vaste étendue, élevés sur la route des Montagnes, à la distance d'une journée l'un de l'autre. Sur celle de la plaine, ils étaient situés le long des rivières, à huit, dix, quinze et même vingt lieues les uns des autres. Les Indiens du voisinage étaient tenus de fournir à ces tambos les provisions, les vêtements

(1) Pédro de Cieça de Léon, cap. 60.

et les armes nécessaires aux armées du prince, et dans chacun il y avait ordinairement de quoi équiper et armer trente mille hommes (1).

Courriers. Les ordres du roi se communiquaient promptement d'une province à l'autre par le moyen de courriers, nommés *Chasqui*. Ceux-ci étaient stationnés le long des grands chemins, dans des cabanes bâties sur un endroit élevé, à un quart de lieue de distance les uns des autres. Les dépêches du gouvernement parcouraient de cette manière cinquante lieues en vingt-quatre heures. Ces courriers portaient du poisson de mer pour l'Inca, à Cuzco, en deux jours, quoique la distance de cette ville à l'Océan fût de plus de cent lieues. Les Espagnols les employèrent dans leurs guerres civiles, et les vice-rois s'en servirent ensuite pour transmettre leurs dépêches.

Les Indiens avaient un autre moyen plus prompt de donner avis d'un soulèvement ou d'une rébellion : c'était au moyen de la fumée. Des matières combustibles étaient disposées de distance en distance, et des personnes qui veillaient jour et nuit se tenaient toujours prêtes à y mettre le feu au premier signal. L'Inca était ainsi informé d'une révolte qui éclatait à six cents lieues de sa capitale, en trois ou quatre heures.

Première découverte du Pérou. Les historiens espagnols et péruviens (2) rapportent, d'après d'anciennes traditions, qu'avant l'arrivée des Européens, des hommes d'une stature gigantesque abordèrent au cap Sainte-Hélène, près de la ville de Puerto Viéjo, dans de grandes barques de jonc; que les naturels, d'une taille ordinaire, ne leur venaient que jusqu'aux genoux; qu'ils avaient des yeux de la grandeur d'une assiette, et les autres parties du corps en proportion; qu'ils portaient les cheveux fort longs et n'avaient point de barbe; que les uns allaient nuds, et que les autres se couvraient de peaux de bêtes fauves. Pour se procurer de l'eau, ils creusèrent dans le roc des puits profonds, qui existent encore. Un de ces hommes mangeait à lui seul plus de viande que cinquante Indiens.

---

(1) Zarate, lib. I, cap. 14.

(2) *Pédro Cieça de Léon*, cap. 52, *Gigantes de Santa Elena*; *Acosta*, lib. I, cap. 19; Zarate; Garcilasso de la Véga, *Coment. real.*, lib. IX, cap. 9 : *De los gigantes que huvo en aquella region, y la muerte dellos*.

Ils vivaient de rapines et désolaient le pays, dont ils massacraient les habitants qu'ils rencontraient. Dieu enfin les frappa de sa foudre, et envoya des anges armés d'épées flamboyantes pour les exterminer (1).

Ces historiens ajoutent que les îles du grand lac de Titicaca, dans la province de Callao, étaient autrefois habitées par des hommes à barbe blanche, qui furent détruits par un capitaine *Cara*; lequel avait marché contre eux de la vallée de Coquimbo (2).

Herréra rapporte que les Espagnols découvrirent à l'endroit où Francisco Pizarro fonda, en 1539, la ville de San Juan de la Victoria, dans le territoire de Guamanga, province de Vinaque, non loin de la rivière du même nom, des constructions fort étendues, et qui paraissaient remonter à une haute antiquité. Les Indiens leur dirent qu'elles étaient l'ouvrage d'hommes blancs et barbus, différents des Incas par leurs formes, et qui avaient habité le pays avant eux (3).

Suivant la tradition indienne, la durée de la monarchie des Incas fut de quatre cents ans. Acosta (4) prétend qu'elle n'a été que d'un peu plus de trois cents ans. D'après la règle générale, fondée sur les observations du célèbre Newton, les règnes des douze Incas (5), pris l'un dans l'autre à vingt ans, présenteraient une succession de deux cent quarante années.

Don Ulloa remarque que l'on ne commence à connaître un peu l'histoire du Pérou qu'à partir de l'avénement du premier des treize Incas. En évaluant à trente ans la durée de chacun de leurs règnes, on aurait trois cent quatre-vingt-dix ans, et si l'on déduit ce nombre de 1525, époque de la con-

(1) C'étaient probablement des Patagons dont on a donné cette description exagérée.

(2) *Herréra*, décad. V, lib. III, cap. 6. Grotius prétend que les Péruviens sont d'origine chinoise, parce qu'ils adoraient le soleil.

(3) « *Unos grandes edificios que parecen mui antiguos; i los Indios dicen, que los edificaron gentes blancas, i barbadas, que estuvieron en aquella tierra, antes que reinason los Ingas; i bien parecen diferentes de la orden, i traça de los Ingas.* » (*Herréra*, décad. VI, lib. VI, cap. 9.)

(4) Lib. VI, cap. 19 de son *Hist. nat. et civil.*

(5) Le règne du treizième Inca n'est pas compris dans ce calcul. Blas de Valéra fixe l'origine de la monarchie à l'an 931.

quête, il restera 1135, qui est l'année de l'ère chrétienne, à laquelle remonte la connaissance que nous possédons des événements arrivés au Pérou, antérieurement à sa découverte.

Il paraît que les premiers Espagnols qui s'établirent à Panama donnaient le nom de Pérou à tout le pays qui s'étend depuis l'équateur jusqu'à la partie la plus méridionale du continent. Herréra (1) pense que ce nom vient de celui d'un Cacique puissant, appelé *Biru*, par qui Gaspar de Morales et Francisco Pizarro avaient été vigoureusement attaqués, en 1515, vers la partie orientale du golfe de San-Miguel, ou bien d'un autre cacique, nommé *Birùquete*, qui avait été vaincu, la même année, par le capitaine Gonzalo de Badajoz, près de Mala, sur les bords de la mer du sud.

Acosta croit plutôt que le Pérou a reçu son nom d'une rivière qui fut visitée par les Espagnols; car, ajoute-t-il, les naturels du pays ne le désignent pas par ce nom.

Suivant Garcilasso de la Véga (2) les premiers Espagnols qui y abordèrent, ayant rencontré un Indien, lui adressèrent plusieurs questions, auxquelles il ne répondit que par le mot *Beru*, qui était son nom, et *Pelu*, qui signifie rivière dans la langue des naturels qui résident entre Panama et Huaya. Il voulait probablement leur donner à entendre qu'il habitait sur le bord d'un courant d'eau. Les Espagnols, en changeant le *B* en *P*, ou *l* en *r*, en ont fait par corruption le mot *Peru*. Les gens de Vasco Nuñez de Balboa, qui imposèrent les premiers noms à cette contrée, n'y avaient pas pénétré assez avant pour connaître la signification du mot *Pirua*, qui veut dire gabion ou clôture. La Véga ajoute que les naturels ne se sont jamais servi de ce nom pour désigner leur pays, qu'ils ne lui donnaient même pas de nom général, et que chaque province en portait un particulier.

Le père Rémésal et d'autres auteurs écrivent ce mot *Piru*, mais les historiens les plus anciens, tels que Pédro de Cieça de Léon, Agustin de Zarate, Francisco Lopez de Gomara, Diégo Fernandez et le père Géronimo Roman, appellent ce grand empire *Peru*, et non pas *Piru* (3).

---

(1) Décad. II, lib I, cap. 5 et 14.

(2) *Comentarios reales*, lib. I, cap. 4, 5 et 6.

(3) Voyez à ce sujet *Pédro Cieça de Léon*, cap. 3, 13 et 18.— G. de la Véga, *Com. real.*, lib. I, cap. 4, 5, 6 et 7.

Quoi qu'il en soit, ce fut, dit-on, Vasco Nuñez de Balboa, alcade de Santa-Maria del Darien, qui reçut les premières informations sur la mer du Sud et le Pérou, du fils d'un cacique, qui était venu lui offrir à lui et à Colmenarez, un présent en or. Le Péruvien, les voyant se disputer pour le partage de ce métal, leur dit qu'il y avait, à six journées de marche, vers le sud, de l'endroit où ils étaient, un pays où ils en trouveraient autant qu'ils en voudraient; et qu'en suivant toujours la même direction, ils rencontreraient un mer, par laquelle ils arriveraient à un royaume où l'or servait aux usages les plus ordinaires. Balboa, ravi de cett nouvelle, retourna à Darien pour en faire part à l'amiral d l'île Espagnole, et l'inviter à lui fournir les moyens d'en treprendre cette conquête. Malheureusement le capitaine qu'il avait chargé de cette mission, fit naufrage sur les îl Cayman, situées au N.-O. de la Jamaïque, et ce fut se lement en 1519 qu'il fut informé de ce désastre.

En 1522, *Pasqual de Andagoya*, régidor de Panama reconnut la côte de la mer du Sud, vers l'orient, jusqu' golfe de San-Miguel. Il passa de là à la province de Cocham où, ayant appris que les guerriers d'un autre pays, appe *Biru*, traversaient la mer dans des canots toutes les plein lunes, pour aller combattre leurs ennemis, il se dirigea ve cette province, et y pénétra par la rivière du même nom, qu'il remonta l'espace de près de vingt lieues. Ayant renco tré en cet endroit un corps de guerriers, armés de court lances et de grands mantelets, il les attaqua, les battit, s'empara de leurs forteresses. Après cette victoire, il concl la paix avec sept seigneurs du pays, dont l'un paraissait êt particulièrement respecté des autres, et, à l'aide de ses in terprètes, il se procura des renseignements sur tout le pa jusqu'à Cuzco. Pasqual de Andagoya retourna alors à Pan ma, et rendit compte au gouverneur Pédrarias d'Avila tout ce qu'il avait vu.

En 1524, Pédrarias, devenu gouverneur de Panama, e gagea *Juan de Basurto*, riche habitant de l'île espagnol à continuer les découvertes dans la mer du Sud. Celui-c ne trouvant pas à Panama ce dont il avait besoin pour l'e treprise, retourna à son île pour y faire les préparatifs n cessaires. Il mourut toutefois, peu après, à Nombre Dios, et l'expédition n'eut pas lieu (1).

(1) *Herréra*, décad. III, cap. 2.

Don Pédrarias d'Avila, gouverneur de la province de Darien, ayant fait décapiter *Vasco Nuñez de Balboa*, adelantado de la mer du sud (1), adopta tous ses projets de découvertes, et prépara une expédition pour conquérir la partie de la côte orientale de Terre-Ferme, qui a depuis reçu le nom de *Pérou*. Il chargea de cette entreprise *Francisco Pizarro* (2), *don Diégo de Almagro* (3), et un riche ecclésiastique et maître d'école, nommé *Hernando de Luque*, tous trois habitants de la ville de Panama, dans la province de Terre-Ferme de l'Amérique méridionale, et anciens compagnons de fortune de l'adélantado Vasco Nuñez de Balboa. Ils avaient acquis des renseignements sur les richesses de Cuzco, du capitaine Gaspard de Moralès, qui les tenait du cacique Birú ou Birúquète, et dont l'exactitude fut confirmée ensuite par *Pasqual de Andagoya*. Almagro, directeur du port de Panama, s'engagea à faire les préparatifs nécessaires et à fournir les provisions. Hernando de Luque (4) se chargea des autres dépenses, et l'exécution de l'entreprise fut confiée à Francisco Pizarro. Ils convinrent de partager également les profits de l'expédition, et cimentèrent leur association par un serment. Ayant obtenu l'assentiment du gouverneur Pédrarias d'Avila, ils achetèrent de Pédro Grégorio un navire qui avait été construit par Vasco Nuñez de Balboa, et

---

(1) Voyez l'article *Colombie*.

(2) Francisco Pizarro naquit à Truxillo en Estramadure. Il était fils naturel du capitaine Gonzalo Pizarro. S'étant embarqué pour Santo-Domingo, il servit avec distinction dans cette île et dans celle de Cuba, et suivit ensuite le gouverneur Alonso de Hojéda au golfe de Darien, où il administra la colonie d'Uraba, en 1512, en son absence. Il partit de là avec le célèbre Vasco Nuñez de Balboa, pour la découverte de la mer du Sud, et se trouva avec le gouverneur Pédrarias d'Avila à la conquête de Nombre de Dios et de Panama. (*Pédro de Ciéça de Léon*, cap. 6.)

(3) On ignore quelles furent l'origine et la famille de don Diégo de Almagro. Zarate dit (lib. I, cap. 1,) qu'il naquit à Malagon, en Espagne. Selon Gomara, il aurait pris naissance au bourg d'Almagro, dont il portait le nom; mais on ne sait pas de qui il était fils.

(4) Le plus jeune des trois avait plus de cinquante ans. Ils étaient l'objet de la dérision générale. On se moquait surtout de Hernando de Luque, qu'on appelait *Hernando el Loco*, ou *le Fou*. (G. de la Véga, *Comentarios reales*, IIe part., lib. I, cap. 1.)

en firent bâtir deux autres à grands frais. Ils choisirent pour pilote, *Hernando Pénate ;* pour enseigne, *Salcédo ;* pour trésorier, *Nicolas de Ribéra ;* pour visiteur, *Juan Carrillo*, qui devait aussi tenir compte du quint pour le roi.

Première expédition. Pizarro, après avoir consulté Pasqual de Andagoya, sur la route qu'il devait suivre, fit voile de Panama, située dans l'isthme du même nom, par 8° 57′ de lat. N., vers le milieu de novembre 1524, avec un navire et deux canots portant quatre-vingts Castillans (1) et quatre chevaux. Il toucha à l'île de *Taboga*, à cinq lieues de Panama, et aux îles *de las Perlas* (2), ou des Perles, à douze lieues plus loin, où il fit provision d'eau, de bois et de fourrages pour les chevaux. De là, il se rendit au *Puerto de Piñas* (3), situé à douze lieues des Perles, où, ayant débarqué son monde, il résolut de pénétrer dans l'intérieur du pays qui était gouverné par le cacique Biruquète. Il remonta le *Rio-Birù* pendant trois jours. Les Indiens épouvantés s'enfuirent dans les bois et les montagnes, et les Castillans, après avoir beaucoup souffert de la faim et de la fatigue, retournèrent à leur navire. Pizarro, ayant remis à la voile, relâcha à un autre port, à dix lieues de là, qu'il nomma *Puerto de la Hambre*, ou port de la Faim, à cause de ceux qui en moururent. Il y fit provision d'eau et de bois, puis, s'étant de nouveau embarqué, il navigua encore dix jours; cependant l'eau commença bientôt à manquer; il ne restait plus que quatre onces de maïs par personne, et les Castillans, qui n'avaient rencontré jusqu'alors qu'une terre stérile, des marécages, des fondrières, des rivières qui se précipitaient en torrents du haut d'affreuses montagnes, et avaient essuyé des pluies continuelles, regardaient le pays comme un séjour infernal, et commencèrent à murmurer contre leur chef. Dans cette situation critique, Pizarro crut devoir expédier le navire aux îles des Perles, pour y prendre des provisions. Il en donna le commandement à *Gil de Monténégro*. Les vivres

---

(1) Selon Herréra. G. de la Véga dit qu'il mit à la voile en 1525, avec cent quatorze hommes.

(2) Deux grandes îles découvertes par Vasco Nuñez de Balboa, et dont l'une s'appelle *del Rio* et l'autre *Tararéqui*.

(3) Elles furent ainsi nommées à cause de la quantité d'arbres de cette espèce qui croissaient aux environs. Vasco Nuñez y avait relâché, et après lui Pasqual de Andagoya.

de l'équipage se composaient d'une peau de vache desséchée et de quelques bourgeons amers de palmier (*palmitos amargos*), qu'on avait recueillis sur la côte. Pizarro chercha vainement à se procurer des provisions pour ses soldats, dont un grand nombre tomba malade. Pour les mettre à l'abri de la pluie, il travailla lui-même à leur construire des huttes; néanmoins vingt d'entre eux succombèrent. Pizarro en fut consterné, lorsqu'un soir une clairière (*resplandor*), qui paraissait être à la distance de huit lieues, vient tout-à-coup frapper ses regards. Il se rend à l'endroit avec quelques soldats bien armés, s'empare de deux naturels, d'une certaine quantité de cocos ou de noix d'Inde, et d'un setier (*hanega*) de maïs. Ces Indiens demandèrent fièrement aux Espagnols pourquoi ils venaient ainsi dérober le bien d'autrui. Ils étaient armés d'arcs et de flèches trempées dans un poison si subtil, que celui qui en était atteint mourait en quatre heures.

Monténégro retourna peu après avec une provision de maïs, de fruits de platanes (1) et autres, de racines et de viande; mais vingt-sept soldats de la petite troupe de Pizarro étaient déjà morts. Il n'en remit pas moins à la voile, et au bout de quelques jours de navigation, il prit terre dans un lieu qu'il nomma *Puerto de Candélaria*, parce qu'il y était arrivé le jour de la Chandeleur. Là, les Espagnols furent en butte à de nouveaux tourments; les mousquites ne leur donnèrent pas un instant de repos, et l'humidité était telle, que les chapeaux des soldats tombèrent en lambeaux, et que les casaques de toile (*camisétas de angéo*) qu'ils portaient par-dessus leurs habits, se pourrirent en peu de tems.

Pizarro ayant pénétré à deux lieues dans l'intérieur, arriva à un petit village où il trouva beaucoup de maïs, de racines, de la chair de porc (*carne de puerco*), de la viande et des pieds et des mains d'homme, cuits dans des pots, ce qui lui fit croire qu'il était chez les Caribes. Il y trouva également plus de soixante *pésos* d'or bas (*oro baxo*). Pizarro retourna ensuite à son navire, et côtoya jusqu'à un endroit qu'il nomma *Puéblo Quémado*, ou Peuple brûlé. Ayant aperçu un sentier dans une forêt de mangliers, il

(1) On en distingue trois espèces, les *bananes*, les *dominicos* et les *guinéos*. On mange ce fruit en guise de pain.

le suivit, l'espace d'une lieue, jusqu'à une petite éminence sur laquelle s'élevait un village qui lui fournit en abondance des vivres, des racines savoureuses et des fruits de *pixbae* (1). Pizarro résolut de s'arrêter en cet endroit, jusqu'au retour de Gil de Monténégro, qu'il voulait renvoyer à Panama avec le navire qui avait besoin de réparations. Comme il fesait beaucoup d'eau, on imagina de prendre quelques Indiens pour travailler à la pompe. Ceci excita le ressentiment de toutes les peuplades du voisinage. Elles disaient qu'il était honteux d'abandonner ainsi leurs terres à une poignée d'étrangers et de vagabonds, et formèrent le projet de tomber sur les Castillans au moment où ils s'y attendraient le moins. Dans quatre escarmouches qui eurent lieu, ceux-ci perdirent plusieurs hommes tués et blessés, et Pizarro lui-même, percé de sept flèches, jugea à propos de se retirer. Ces naturels se présentaient au combat tout nus; ils avaient le corps peint en rouge ou en jaune, et frotté d'une espèce de térébenthine appelée *bixa*.

Pizarro passa de là à *Chicama*, d'où il expédia le navire pour Panama avec le trésorier *Nicolas de Ribéra*, qui était chargé de remettre l'or qu'on avait trouvé à Pédrarias, et de lui faire un rapport sur les progrès de l'expédition.

Sur ces entrefaites, Almagro partit de Panama pour se joindre à Pizarro, avec un navire et soixante-quatre Castillans. Il côtoya jusqu'à la rivière de Saint-Jean sans le trouver, et sans en avoir de nouvelles. Enfin il reconnut quelques traces de son passage dans le pays de Puéblo Quémado, à vingt-cinq lieues environ de Puerto de Piñas. Les habitants, qui avaient déjà chassé ses soldats, se trouvaient retranchés derrière de bonnes palissades et déterminés à se bien défendre. Toutefois, après une affaire dans laquelle Almagro eut l'œil crevé d'un coup de flèche, ils se rendirent; mais les Castillans avaient été si maltraités dans le combat, qu'ils furent contraints de se rembarquer et de gagner le large. Après une navigation de six lieues, Almagro arriva à la vallée de *Baéça*, qui reçut ce nom d'un soldat qui y fut tué. Il passa de là à une rivière qu'il appela *Melon*, parce qu'il y trouva un fruit de cette espèce surnageant à la surface de l'eau, et il entra ensuite dans une autre, qui fut nommée *des Forteresses*, à cause de quelques maisons à deux étages qui s'élevaient sur de petites éminences, et qui

(1) Voyez la note *B* à la fin de l'article.

ressemblaient de loin à autant de forteresses. Côtoyant encore l'espace de douze lieues, il arriva à la rivière qu'il nomma *Rio de San-Juan*, à cent lieues de Panama. Les naturels des environs accourant en foule sur le rivage, ne purent se lasser d'admirer son navire. Almagro n'y rencontrant pas Pizarro, crut qu'il était mort, et se rembarqua pour retourner à Panama. Toutefois, ayant appris à l'île-des-Perles qu'il était resté à Chicama, vis-à-vis de l'endroit où il se trouvait, il alla l'y rejoindre. Ces deux capitaines se promirent de ne pas abandonner l'entreprise; mais il était urgent de retourner auparavant à Panama, pour y réparer les navires et s'y procurer des renforts. Pendant son séjour à Chicama, Pizarro avait perdu plusieurs hommes qui étaient morts de leurs blessures, d'autres avaient eu les jambes couvertes d'ulcères, et il lui avait fallu repousser les attaques continuelles des Indiens. Les Espagnols avaient aussi beaucoup souffert de la faim, n'ayant eu pour toute nourriture que les fruits du manglier (*Rhizophora*, Linn.) dont la terre était jonchée, quelques poissons, et des écrevisses qu'ils prenaient au risque d'être dévorés par les caïmans (1) qui infestaient les embouchures de toutes les rivières.

Almagro partit seul pour Panama, où il arriva heureusement. Pédrarias lui refusa d'abord la permission d'y lever des troupes; mais, sur l'invitation de Hernando de Luque, il y consentit, et pour le faire coopérer à cette conquête avec Pizarro, il lui donna même le titre de capitaine. Nicolas de Ribéra, à son arrivée à Panama, s'acquitta fidèlement de sa mission. Le gouverneur blâma Pizarro d'avoir persisté dans une entreprise si périlleuse et si funeste aux Castillans. Il songea même à envoyer des troupes pour lui enlever sa conquête; mais il en fut détourné par Hernando de Lúque et Almagro. Ce dernier retourna alors à Chiçama avec deux navires et deux canots chargés d'armes et de vivres, sous la conduite du pilote *Bartolomé Ruiz*. Pizarro, tout jaloux qu'il était du titre d'Almagro, n'osa pas le lui contester ouvertement. Ils quittèrent ensemble Chicama pour chercher un meilleur pays, et découvrirent non loin du Rio de San-Juan, une autre rivière qu'ils nommèrent *Rio de Cartagéna*. Après un engagement assez vif avec les naturels de San-Juan,

(1) Ces animaux sont si grands, dit Zarate, qu'ils ont ordinairement jusqu'à vingt et vingt-cinq pieds de longueur.

les Espagnols prirent quelques prisonniers et trouvèrent des vivres en abondance et environ 15,000 *pesos* d'or bas. Ils ne purent toutefois pénétrer bien avant dans le pays, à cause des épaisses forêts qui le couvraient et des rivières profondes dont il était entrecoupé. Il fut arrêté que Pizarro demeurerait à San Juan avec l'armée, tandis que Almagro retournerait à Panama avec l'or qu'ils avaient découvert, pour s'y procurer des renforts, et que le pilote Ruiz irait reconnaître la côte voisine. Durant cet intervalle, les soldats de Pizarro subsistèrent de racines, de betteraves et de palmes, et souffrirent beaucoup des pluies et de la piqûre des mousquites.

Bartolomé Ruiz navigua jusqu'à la petite île *del Gallo*, ou du *Coq*, située par le 1° 26′ de latitude, qui était habitée par un peuple fort belliqueux. Il aborda deux fois dans la province de Birù pour s'y rafraîchir, et découvrit une baie spacieuse, qu'il nomma *San-Matéo*. Les naturels des environs accoururent en foule pour admirer son bâtiment qu'ils s'imaginèrent être descendu du ciel. De là, il passa à *Coaque* et, naviguant vers l'ouest, il rencontra un radeau sur lequel il y avait deux petits garçons et trois femmes qui lui dirent être de *Tumbez*, et lui montrèrent de la laine filée provenant des moutons (1) de leur pays. Ils lui parlèrent du roi

(1) Le lama des Péruviens (*camelus glama* de Linné). Les Espagnols l'ont appelé *carnero de la tierra*, et *ovéja* à cause de sa laine, et *mouton-chameau* parce qu'il ressemble assez à ce dernier animal, et qu'on s'en sert comme de bête de somme. On l'a aussi nommé *elapho camelus*, ou *chameau-daim*. Un autre animal, qui fournit une laine fine et fort estimée, habite la partie la plus élevée de la Cordilière. Il se nomme *vicugna* (*camelus vicugna*, Linn.), et est plus petit et plus dégagé que le lama. Un troisième animal, nommé *alpaco* ou *paco*, produit une laine noire très-fine. Quelques voyageurs assurent que le lama domestique est le même que le *guanaco* dans l'état sauvage. Mais, suivant Clavigéro, Buffon les aurait confondus avec d'autres espèces entièrement distinctes. Il dit qu'il y a autant de différence entre ces quatre animaux qu'entre le chien et le loup, et que bien qu'on les ait souvent réunis ensemble, ils ne se sont jamais accouplés. «Parmi les animaux particuliers à la partie haute du Pérou, dit don Ulloa, l'on peut regarder les vigognes, les alpaques et les lamas comme les plus communs. Ce sont trois espèces peu différentes quant à la structure du corps, mais distinguées par la grandeur, les propriétés, la couleur et la longueur de la laine.» —

Guaynacapa, et de celui de *Cuzco*, où ils donnèrent à entendre qu'il y avait beaucoup d'or. Ruiz passa outre, et explora la côte jusqu'au cap *Pasao* (1). Cependant un grand nombre de Castillans étaient tombés malades; il en était mort quelques-uns et d'autres avaient été dévorés par les caïmans en traversant les rivières. Quatorze d'entre eux ayant remonté un fleuve dans un des canots pour se procurer des vivres, furent laissés à sec par la marée. Entourés bientôt d'une trentaine de canots indiens, ils furent tous tués à coups de flèches et de dards (2).

Deuxième expédition. Diégo de Almagro, étant arrivé à Panama, obtint du nouveau gouverneur *Pédro de los Rios*, la permission de lever des soldats. Il en enrôla une quarantaine, embarqua une quantité considérable de munitions de guerre et de bouche, et partit pour rejoindre Pizarro. Avec ce renfort, Pizarro résolut d'aller explorer les terres découvertes par Ruiz, et emmena avec lui plusieurs Indiens auxquels il avait enseigné la langue espagnole. Il se rendit d'abord à la petite île de Gallo, où il resta quinze jours, et côtoya ensuite jusqu'à l'embouchure d'une grande rivière, où il eut le malheur de perdre cinq hommes qu'il avait envoyés dans un canot pour la reconnaître. De là il passa à la baie de San-Matéo, et y débarqua sans pouvoir prendre un seul Indien. Il visita ensuite le *Puéblo de Jacamez*, où il trouva du maïs, du vin, du miel et du vinaigre. Deux cents Indiens étant venus l'attaquer en cet endroit, il en tua huit et en prit trois. Après s'être arrêtés neuf jours dans cette baie, la plupart des Castillans manifestèrent le désir de retourner à Panama sous le prétexte d'y rassembler de nouvelles forces. Pizarro y consentit; mais Almagro s'y étant opposé, il fut convenu que Pizarro seul irait chercher les secours dont on avait besoin. Ce dernier franchit alors

---

Voyez Georgi Marcgravi, lib. VI, appendix, *de Ovibus peruanis et chilensibus;* don Ulloa, *Noticias americanas*, *entretenimiento* VII; et don Tadeo Haenke, *Introd. à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba*, à la fin de l'ouvrage d'Azara.

(1) Situé à environ vingt-cinq milles au sud de la ligne équinoxiale, et dans le royaume de Quito.

(2) *Herréra*, déc. III, lib. VI, cap. 13; et lib. VIII, cap. 11, 12 et 13. — De la Véga, part. II des *Coment. real.*, lib. I, cap. 7. — *Zarate*, lib. I, cap. 1. — Gomara, *Hist. gen.*, lib. V, cap. 1.

le *Rio de la Baia de San-Matéo*, rivière de la baie de Saint-Mathieu, dans l'espoir de découvrir un meilleur endroit pour établir son camp, et s'achemina le long de la côte jusqu'à *Térapulla*, qu'on appelle aujourd'hui *Santiago*, et où il traversa une autre rivière fort rapide. Il y séjourna pendant une semaine; mais ses soldats commençant à murmurer, il regagna la baie de San-Matéo, d'où il se rendit peu après, avec quatre-vingt-cinq hommes, à l'île de Gallo, pour y attendre le retour d'Almagro. Les habitants n'osèrent lui résister et se retirèrent sur la terre ferme.

Cependant les gens de Pizarro, découragés et manquant des choses les plus nécessaires à la vie, avaient trouvé moyen de faire parvenir leurs plaintes (1) au nouveau gouverneur de Panama, qui intima à Almagro la défense de lever des troupes, et envoya à Pizarro un intendant de justice pour ramener à Panama ceux de ses soldats qui désireraient y retourner, lui laissant toutefois la faculté de retenir auprès de lui ceux qui voudraient s'attacher à sa fortune. Il ne se trouva que treize Espagnols et un mulâtre qui eurent ce courage (2). Pizarro se retira avec eux dans une île déserte, à six lieues en mer, qu'il nomma *Gorgona* (3). Les Castillans comparèrent cette île à l'Enfer, à cause de l'épaisseur

(1) Un soldat, nommé *Saravia*, trouva moyen d'envoyer à Panama, dans une pelote de fil de coton, un mémoire signé de plusieurs de ses camarades, et adressé au gouverneur avec ce quatrain :

Pues señor governador
Mirelo bien por entero,
Que alla va el recogedor
Y aca queda el carnicero.

Ce qui signifie que les gens qu'il se proposait d'y envoyer seraient égorgés par le boucher comme de pauvres bêtes.

(2) C'étaient *Christoval de Peralta*, *Nicolas de Ribera*, *Domingo de Seraluce*, *Francisco de Cuellar*, *Pédro de Candià*, *Alonso de Molina*, *Pedro Alcon*, *Garcia de Xerez*, *Antonio de Carrion*, *Alonso Briceño*, *Martin de Paz*, *Juan de la Torre* et *Bartolome Ruiz*.

(3) Cette île déserte, située dans la mer du Nord, près de la côte de la province de Barbacoas, par lat. N. 3° 2', a environ deux lieues de long sur une de large. Les courants qui règnent dans le voisinage et le calme qu'on y éprouve, font que le passage en est long et ennuyeux. Les navigateurs espagnols appellent cela *engorgonarse*, ce qui lui fit donner par Francisco Pizarro le nom qu'elle porte.

les forêts qui la couvraient, de la hauteur de ses montagnes, et des pluies continuelles qu'ils y essuyèrent. Ils s'y procurèrent néanmoins des animaux appelés *guadoquinaxes*, dont la chair était bonne, du poisson (des *agujas*) laissé à sec par la marée, et qu'ils tuaient à coups de bâton.

Pédro de los Rios permit de porter des secours à Pizarro; il s'en repentit ensuite, et se décida enfin à laisser partir le navire aux ordres de Ruiz avec des provisions, mais pas un seul soldat.

Troisième expédition. A son arrivée, Pizarro confiant la garde du bagage, qu'il laissait dans l'île, à quelques Indiens et à deux Espagnols nommés, *Paez* et *Truxillo*, qui étaient trop faibles pour le suivre, monta sur le navire de Ruiz, mit à la voile, avec les autres Indiens de Tumbez, qui comprenaient un peu d'espagnol. Il rangea la côte vers le sud-est, et, après vingt jours de navigation, reconnut une île située près de Puna, vis-à-vis de Tumbez (1), et qu'il appela *Santa-Clara* (2). Il y renouvela sa provision d'eau et de bois, et y trouva des morceaux d'or et d'argent, un vase d'argent, et de belles couvertures de laine. Ayant remis à la mer, il prit un grand radeau sur lequel il y avait quinze Indiens qui allaient commettre des déprédations sur le territoire des *Punas*. Il leur rendit la liberté, et alla jeter l'ancre sur la côte de Tumbez. Les naturels, effrayés à la vue du navire et des hommes blancs et barbus qu'il renfermait, s'imaginèrent qu'ils étaient envoyés de Dieu, et vinrent sur dix ou douze radeaux leur porter des viandes, des fruits, des vases remplis d'eau et un mouton que les vierges du temple offraient en présent. Le roi Guaynacapa ayant fait demander par les interprètes indiens, d'où les Espagnols venaient et ce qu'ils cherchaient, Pizarro lui répondit, qu'ils étaient envoyés de Castille, par un roi puissant, pour subjuguer tous les pays qu'ils découvriraient et détruire les idoles. Il fit ensuite présent au cacique de deux cochons, de quatre poules et d'un coq, que les Indiens regardèrent avec le plus grand étonnement. Il en fut de même du noir qu'ils ne pouvaient se rassasier de voir.

---

(1) Suivant Herréra; de la Véga écrit *Tumpiz*.

(2) Cette petite île déserte, d'environ deux lieues de longueur, est située à vingt-cinq lieues du Cabo Blanco. On lui donne aussi le nom d'*Amortajado*, à cause de sa ressemblance à un cadavre.

Pizarro ayant chargé *Pédro de Candia* d'aller exai l'intérieur du pays, celui-ci pénétra jusqu'à la ville pı pale de cette riche vallée, et revint lui dire qu'il avait forteresse et le monastère des *Mamaconas* ou des Vi sacrées; que les murailles du temple étaient enchâssé plaques d'or et d'argent, et que les vierges qu'il avait vées occupées à tisser une étoffe fine pour son service, é belles et amoureuses (1).

Pizarro, satisfait de ces renseignements, remit à la pour continuer ses découvertes. Il emmena avec lui un garçon de Tumbez, qui le conduisit au port de *Pay* (*Paitium*). Il découvrit ensuite celui de *Sangarat* aborda à une petite île où il y avait une grande quant loups-marins (*phoques*). Doublant, peu après, l d'*Aguja* (*Punta del Aguja*), il pénétra dans une rade appela *Santa-Cruz*, et dont les habitants accourure foule sur le rivage pour voir le navire, le nègre et le veilleux effet de l'arquebuse. Quelques-uns vinrent su radeaux, porter du poisson, des fruits et d'autres prov aux Espagnols, et une dame, nommée *Capillana*, e un homme de condition inviter Pizarro à descendre à où elle promettait ne le laisser manquer de rien. Pizaı répondit qu'il la verrait à son retour, et remit à la Mais arrêté peu après par des vents contraires, il fut con de se rapprocher de nouveau de la côte. A peine eut - l'ancre qu'il aperçut une multitude d'Indiens montés s radeaux chargés de provisions qui se dirigeaient de soı Pizarro les accueillit favorablement, et envoya Alon Molina à terre avec eux pour abattre du bois. Celui-ci fois ne put regagner le navire et resta dans le pays. Pi

(1) Il raconta, entre autres choses merveilleuses qui lui arrivées, que les Péruviens, pour éprouver s'il était mort vaient exposé à un lion et à un tigre; mais que ces deux aı étaient venus se coucher à ses pieds à la vue d'un crucifi tenait à la main. (Voyez *Pédro de Ciéça de Léon*, cap. 54 Véga, *Com. real.*, part. II, lib. I, cap. 12.

(2) Cette ville, située par le 5° 5' de latit. mérid., est si dit don Ulloa, qu'elle n'a qu'une seule rue avec cent soi douze maisons bâties de cannes et couvertes de paille. Le tants subsistent de ce qu'ils gagnent avec les passagers qu barquent ou débarquent pour passer à Panama ou Lim renferme actuellement deux cents maisons.

après l'avoir attendu pendant trois jours, fut forcé de lever l'ancre. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à *Colaque*, entre *Tangara* et *Chimo* (1), dont les habitants reçurent les Castillans avec amitié, et leur fournirent des vivres, cinq moutons, de l'eau et du bois. Ils paraissaient si doux et si paisibles, qu'un marin, nommé *Bocanégra*, se décida à rester parmi eux. Pizarro, croyant qu'ils voulaient le retenir de force, envoya *Juan de la Torre* pour s'en assurer. Celui-ci le trouva couché sur un brancard que des Indiens portaient sur leurs épaules, et Bocanégra lui déclara son intention de ne pas retourner au navire. Torre vit des champs parfaitement cultivés et des pâturages couverts de nombreux troupeaux de moutons. Pizarro n'en remit pas moins à la voile, et côtoya jusqu'au port de *Santa*, qui reçoit les eaux d'un grand fleuve, et qui est situé sous le 9° de latitude. Il voulait naviguer jusqu'à la ville de *Chincha* (2) (*Cincia*), dont les Indiens lui avaient raconté tant de merveilles; mais il dut céder aux instances de ses gens, qui désiraient retourner à Panama, où ils trouveraient, disaient-ils, plus de moyens d'assujétir et de peupler ce beau pays. On était alors à la fin de l'année 1526.

Alonzo de Molina étant revenu à bord du navire, à Santa-Cruz, fit un grand éloge du pays. Il dit qu'il n'y pleuvait jamais, représenta les moyens employés par les naturels pour arroser leurs champs de blé, et raconta les choses les plus surprenantes de la ville de Cuzco et du roi Guaynaçapa. Peu après, on vit arriver plusieurs radeaux chargés de vivres et portant cinq moutons que Capillana envoyait en présent aux Espagnols, leur réitérant l'invitation de venir à terre. Pour les y décider, elle offrit d'aller elle-même à leur bord et de laisser des otages. Pizarro lui envoya cinq de ses gens qu'elle accueillit de la manière la plus amicale, leur fit servir des viandes, et leur versa à boire de sa propre main. Capillana visita ensuite le bâtiment et retourna chez elle, charmée de l'accueil qu'elle y avait reçu. Le lendemain, avant la pointe du jour, le navire fut entouré d'une cinquantaine de radeaux, sur l'un desquels se trouvaient douze Indiens de

---

(1) C'est sur leur emplacement qu'ont depuis été fondées les villes de *Truxillo* et de *San-Miguel*.

(2) Située dans le district du même nom, à l'O. de Cuzco. Elle a été depuis appelée *Chunchasuyu*.

qualité, qui étaient envoyés pour prier Pizarro de se rendre à terre, et devaient rester à bord, comme otages, jusqu'à son retour. Pizarro insista pour qu'ils l'y accompagnassent, disant que Capillana lui inspirait une entière confiance. Il se rendit donc à terre accompagné de ses gens, et ne laissa sur le navire que les matelots et les Indiens. Capiliana vint à sa rencontre avec une suite nombreuse qui portait des branches vertes et des épis de maïs. Ces Indiens ayant dressé un abri, servirent aux Espagnols un repas de poisson, de viande, de fruit, de pain et de liqueur; après quoi les chefs exécutèrent plusieurs danses et chantèrent en chœurs avec leurs femmes. Pizarro prit alors congé d'eux, et leur promit de revenir bientôt avec des hommes religieux qui leur enseigneraient le culte du vrai Dieu. Il leur dit, qu'il fallait qu'ils se soumissent à l'empereur et roi d'Espagne, et ils déployèrent trois fois une bannière qu'il leur avait donnée en signe d'acquiescence. L'Espagnol Alcon devint si épris de Capillana, qu'il demanda la permission de rester auprès d'elle. Sur le refus de Pizarro, il entra dans une telle fureur, qu'on fut obligé de le charger de chaînes, et de le descendre sous le pont. Le radeau sur lequel les Espagnols retournèrent à leur bâtiment ayant chaviré, ils coururent grand risque de se noyer. Pizarro longea ensuite la côte jusqu'à un autre port, d'où il vit sortir une infinité d'Indiens montés sur des radeaux, et qui apportaient des présents : on remarquait entre autres choses, un pot-à eau d'argent, et un sabre qui avait été perdu lorsque le radeau avait chaviré. Pizarro accepta l'invitation qu'ils lui firent d'aller à terre, où il reçut le même accueil qu'auparavant. On lui permit d'emmener deux jeunes garçons qu'il avait demandés pour leur enseigner l'espagnol. Il en appela un *Felipillo* et l'autre *don Martin*. Un marin, nommé *Gînès*, obtint la permission de rester chez ces Indiens jusqu'au retour des Castillans. Pizarro cingla alors vers le *Cabo Blanco* (lat. 3° 57′ S.), où, étant monté dans un frêle canot pour se rendre à terre, il faillit périr dans les flots. Il retourna de là au pays de *Tumbez* (1), dont les caciques vinrent au-devant de lui; et il y laissa, à

(1) Ce pays est arrosé par la rivière du même nom, qui se jette dans le golfe de Guayaquil, par lat. S. 3° 26′, à soixante-deux lieues de Piura.

ır invitation, Alonso de Molina, pour y apprendre leur ıgue (1).

Pizarro se dirigea de là vers la *Punta de Santa-Éléna de* *:erra Firme* (2). Les naturels de cet endroit vinrent lui 'rir un présent d'étoffes de laine et de coton, et des chalets, dont les grains étaient en os, et qu'ils appelaient *aquira*. Ils possédaient aussi beaucoup d'or; mais Pizarro :ommanda à ses gens de paraître n'y attacher aucun prix. en vint environ une trentaine à bord, et tous, pour lui ouver leur affection, lui donnèrent un petit manteau, et i mirent au cou un collier de *chaquira*. Pizarro partit enite pour le *Puerto Viéjo* (3), où il reçut d'autres présents, accepta un enfant qu'on lui offrit, et qu'il appela *don Juan*, fit route de là pour l'île de Gorgona, où il prit à son bord s hommes qu'il y avait laissés, et retourna à Panama vers fin de 1527, après un voyage de trois ans, dans lequel il 'ait dépensé toute sa fortune et celle de ses associés, et ıntracté de nombreuses dettes. Il songea alors sérieusement entreprendre la conquête de ce pays; mais le gouverneur y étant opposé, il emprunta 1,500 pièces de huit, et s'emırqua, à Nombre de Dios, pour l'Espagne, avec trois Péıviens, quelques moutons de leur pays, et des morceaux e vaisselle d'or et d'argent (4).

A son arrivée en Espagne, il présenta à la Cour les Péruiens vêtus à la manière de leur pays, les moutons et l'or et argent qu'il avait apportés. Sur la recommandation du roi, e Conseil des Indes, présidé par le comte de *Oserno*, lui

(1) Ces deux Espagnols furent tués peu de tems après, l'un à :into et l'autre à Tumbez.

(2) Cette pointe, qui s'avance l'espace d'une demi-lieue en mer, fut ainsi nommée par Fr. Pizarro, parce qu'il la découvrit le jour de la fête de Sainte-Hélène. Elle est située dans la province de Guayaquil.

(3) Lat. 1° 2' S., situé dans la province de Guayaquil. Un matelot, mécontent de ce que le navire à bord duquel il se trouvait ne pouvait passer outre, après avoir bordagé six ou sept fois, s'écria : *Ce port est vieux pour nous*. C'est, dit-on, ce qui lui a fait donner le nom de *Puerto Viejo*.

(4) *Herréra*, décad. III, lib. X, cap 2, 3, 4, 5 et 6; décad. IV, lib. II, cap. 7 et 8. — *Gomara*, lib. V, cap. 2. — *Zaràte*, lib. I, cap. 2. — *De la Véga*, lib I de la IIe. part., cap. 8, 9, 10, 11, 12 et 13.

accorda l'autorisation de conquérir tous les pays qu'il avait découverts. Le roi lui conféra en outre le titre de *governador* et de *capitan general*, et d'*alguacil maior*, ou chef de la justice, lui alloua mille ducats par an pour ses dépenses extraordinaires, et lui permit d'établir quatre forts aux endroits qu'il jugerait convenable. A sa demande, sa majesté donna au père Hernando de Luque le titre de *protector general de los Indios*, ou protecteur général des Indiens, et promit de le présenter au pape pour l'évêché de Tumbez. Almagro reçut le titre de gouverneur du fort de Tumbez, avec une allocation de 500 ducats, et les douze compagnons de fortune de Pizarro furent créés *hijosdalgos*, ou chevaliers; et ceux qui l'étaient déjà furent nommés *caballeros de Espuela dorada*, ou chevaliers de l'Éperon doré. Ces commissions furent signées à Tolède, le 26 juillet 1529, et six moines dominicains (*religiosos de la órden de Santo Domingo*) eurent ordre d'accompagner l'expédition aux frais de S. M. On nomma aussi, vers le même tems, les officiers royaux, et Pizarro, pour donner avis de son expédition projetée en Amérique, expédia un vaisseau à bord duquel se trouvaient vingt soldats, qui arrivèrent à Nombre de Dios vers la fin de 1529, et le firent reconnaître en qualité de gouverneur du nouveau pays qui devait prendre le nom de *Nueva Castilla*, ou Nouvelle-Castille, pour le distinguer de la Nouvelle-Espagne.

Le 18 janvier 1530, le Conseil, ayant nommé des commissaires pour visiter les trois navires qu'on avait équipés pour l'expédition, à San Lucar, avec ordre d'en hâter le départ, Pizarro, qui était alors à Truxillo, sa patrie, en partit aussitôt, et s'embarqua à Séville avec ses deux frères légitimes, *Hernando* et *Juan Pizarro*, et *Gonzalo Pizarro* et *Francisco Martin de Alcantara*, ses frères naturels par sa mère, quelques nobles d'Estramadure et cent vingt-cinq soldats castillans, dont la plupart étaient de Truxillo, de Cacéres, et autres lieux de l'Estramadure. Il aborda à Nombre de Dios, et se rendit de là à Panama.

Suivant la convention faite entre les trois associés, c'était Almagro qui devait avoir le titre d'*adélantado*. Mécontent de Pizarro, qui se l'était arrogé, il mit beaucoup de lenteur à dresser les préparatifs de l'entreprise, et refusa même son crédit jusqu'à ce qu'il eût obtenu le rang et la charge de président, qui lui avaient été d'abord promis. Il fut convenu qu'il resterait à Panama pour recevoir les troupes qu'on

attendait de Nicaragua et de plusieurs autres endroits, et pourvoir à tous les besoins de l'expédition.

Quatrième expédition. Pizarro s'embarqua au commencement de l'année 1531, avec ses quatre frères, cent quatre-vingt-cinq hommes (1) et trente-sept chevaux, à bord de trois navires (2) pourvus de toutes sortes de munitions de guerre (3) et de bouche. Il toucha à l'île des Perles ; mais les vents lui ayant ensuite été contraires, il se vit forcé de relâcher, après une navigation périlleuse de quinze jours, dans la baie de San-Matéo, à cent lieues au-dessous de Tumbez. Craignant de s'exposer plus long-tems au vent du sud, il résolut de débarquer les chevaux et de continuer son voyage par terre. La marche des Espagnols, le long de cette côte, fut des plus pénibles. Ils étaient continuellement obligés de traverser les rivières à la nage, et eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres, avant d'arriver dans le pays de *Quaque*, qui est situé près de l'équateur, entre de hautes montagnes, à peu de distance de l'océan. Pizarro s'y procura des provisions en abondance, et, ce qui lui causa plus de plaisir encore, il y trouva des émeraudes fines, et de l'or pour la valeur de 20,000 *castellanos* (4). Il fit transporter ces richesses à bord de deux de ses navires, et en envoya un à Panama, et l'autre à Nicaragua, sous la conduite de *Bartolomé de Aguilar*, pour y donner une idée de la richesse du pays, et s'y procurer des renforts en hommes et en chevaux.

Les naturels de Quaque avaient tous pris la fuite à l'approche des Espagnols, et l'on ne trouva dans le pays que le cacique qui s'était caché dans sa maison. Les Espagnols lui persuadèrent de rappeler ses sujets, qui revinrent tous avec des provisions, mais ne tardèrent pas à regagner leurs montagnes. Ils représentèrent les Espagnols comme des « brigands, montés sur de grands chevaux, qui couraient comme le vent, et armés de lances très-pointues, et de sabres qui

(1) Oviédo dit deux cent cinquante hommes de pied et quatre-vingts cavaliers.

(2) Un de ces navires fut, dit-on, équipé par Hernan Ponce de Léon.

(3) Pizarro avait fait embarquer une grande quantité de douves de pipes de Madère, pour s'en servir en guise de boucliers.

(4) Monnaie d'or de la valeur de 14 réaux et environ 18 deniers, ou 3 livres 14 sous de France.

coupaient tout ce qu'ils rencontraient. » Tel est le récit qu'ils firent aux gouverneurs, qui transmirent la nouvelle de l'approche des Castillans à Cuzco.

Pendant les sept mois que les Espagnols séjournèrent à Quaque, ils furent pour la plupart attaqués d'un mal horrible, connu sous le nom de *mal de las Verrugas* (1). Pizarro, l'attribuant à l'insalubrité du climat, quitta le pays et se rendit à *Passao*, où il fut parfaitement bien accueilli. Il franchit ensuite la rivière de la baie *de los Caraques*, et arriva à une ville dont les habitants n'osèrent disputer l'entrée aux Espagnols, de crainte de leurs armes et de leurs chevaux. Ils tuèrent toutefois deux soldats, et avaient formé le plan de les massacrer tous, lorsque Pizarro passa dans la province de Puerto Viéjo, ou Port-Vieux, dont il s'empara facilement, dans l'absence du cacique qui était allé faire la guerre à un de ses voisins. Il y trouva un renfort de trente Espagnols et de douze chevaux qui venaient d'arriver de Nicaragua, sous la conduite des capitaines *Sébastian de Benalcaçar* et *Juan Fernandez* (2).

Le roi Atahualpa, vulgairement appelé *Atabalipa*, qui venait de ceindre le bandeau royal, à Tomébamba, était régulièrement informé par ses espions des mouvements et du nombre des Castillans. Il aurait fait marcher des troupes contre eux, s'il n'eût été malheureusement engagé alors dans une guerre contre son frère *Huascar*.

Pizarro se rendit sur des radeaux dans l'île de *Puna* (3), qui renfermait alors vingt mille habitants (4). Ceux-ci, voyant parmi les Espagnols plusieurs naturels de Tumbez, ne purent contenir leur indignation. A l'instigation de

(1) C'étaient des verrues ou des pustules noires de la grosseur d'une figure, à laquelle elles ressemblaient aussi par la forme. Les uns disent qu'elles étaient causées par du poisson empoisonné que les Indiens leur avaient fourni, et d'autres les attribuent à de l'eau empoisonnée, dont les Espagnols avaient fait usage.

(2) *Zarate*, lib. II, cap. 1. — *De la Véga*, lib. I, cap. 13, 14 et 15.—*Gomara*, lib. V, cap. 3.—*Levinus Apollonius*, lib. I: « *Breviter statum provinciæ author explicat, qui eo tempore erat, quo in Peruviam Pizarrus trajecit.* »

(3) Cette île, de la figure d'un carré long, et de six à sept lieues de longueur, est située vers le troisième dégré de lat. mérid., dans la baie qui forme l'embouchure du Guayaquil.

(4) En 1734, l'on n'y comptait que quatre-vingt-seize individus

Tomalla, leur chef, ils invitèrent les Espagnols à une grande partie de chasse, dans l'intention de les massacrer tous. Mais Pizarro, informé de leur dessein par le jeune *Félipillo*, arrêta Tomala et seize de ses caciques. Il livra ces derniers aux Tumbéziens, qui les décapitèrent aussitôt, et il retint Tomala prisonnier. Cinq cents de ses sujets, armés de flèches en bois de palmier, se présentèrent pour le délivrer, mais ils ne purent soutenir le choc des Espagnols. Les Tumbéziens livrèrent l'île au pillage, et retirèrent de l'esclavage six cents de leurs compatriotes, qu'ils renvoyèrent sur des radeaux dans leur pays. Cependant les habitants de Puna méditèrent une vengeance terrible. Dans le partage que Guaynacapa Upangi avait fait de ses États entre ses deux fils, Atahualpa et Huascar, l'île de Puna était échue à Huascar, roi de Cuzco. Réclamée depuis par Atahualpa, en sa qualité de seigneur de *Thito*, aujourd'hui Quito, il s'ensuivit une guerre cruelle entre le peuple de Puna et celui de Tumbez, qui se termina par le triomphe d'Atahualpa. Ce prince, à la tête d'une puissante armée, venait de réduire les rebelles de *Caxamulca*, de *Mocha*, et de *Tomébamba*, qui dépendaient de ce district. Le vainqueur n'avait épargné ni le sexe ni l'âge; il avait fait arracher le cœur à tous les prisonniers, et en avait ensemencé les champs de blé, pour voir, disait-il, quels fruits produiraient les cœurs de traîtres. Herréra prétend que, de son tems, le sol de ce pays était encore jonché des ossements de ceux qui avaient succombé dans cette guerre.

Cependant trois cents guerriers de Puna, qui avaient fait mine de se soumettre, vinrent sur des radeaux attaquer un navire espagnol qui se trouvait dans le port, tandis que d'autres tombèrent sur les soldats qui étaient restés à terre. Mais repoussés avec perte, ils furent contraints de regagner leurs marais. Il n'y eut du côté des Espagnols que deux hommes et deux chevaux de blessés.

Après cette affaire, Pizarro reçut un second renfort en hommes et en chevaux, qui venait d'arriver de Nicaragua, sur deux navires aux ordres de *Hernando de Soto*. Mais désespérant de pouvoir débusquer ces insulaires de derrière les mangliers où ils étaient inattaquables, il résolut de partir pour Tumbez. A son arrivée, il trouva les dispositions des habitants bien changées à son égard. Ils n'osaient le recevoir sans la permission de leur Inca, et avaient même formé le projet de tuer tous les Espagnols.

L'île de Puna est séparée du continent par un bras de mer

fort étroit, mais la traversée du port à la côte est d'environ deux lieues. Pizarro embarqua sur les navires la plupart de ses gens, et envoya les chevaux et le bagage sur des radeaux. Hurtado et deux autres, qui prirent terre les premiers, furent conduits à la ville, où, après avoir été mutilés, ils furent jetés dans des chaudières d'eau bouillante. Hernando de Soto arriva avec la cavalerie derrière la ville, dans un petit enfoncement de la côte, où l'eau était guéable à marée basse. Une multitude prodigieuse d'Indiens y était rangée en bataille pour s'opposer à son débarquement. Soto se précipite le premier dans l'eau au cri de *Santiago!* Ses cavaliers imitent son exemple; les Indiens, saisis de terreur, s'enfuient en désordre, et le débarquement s'effectue sans obstacle.

Le 16 mai, Pizarro ayant installé à Tumbez, les officiers nommés par le roi d'Espagne, marcha à travers la plaine jusqu'à une rivière qui arrose une vallée délicieuse, que parcourait la grande route des Incas. Les habitants, qui connaissaient la valeur des Espagnols, n'opposèrent aucune résistance, et vinrent même leur apporter toutes sortes de provisions. Pizarro, voulant assurer le succès de l'entreprise résolut d'envoyer un détachement à la recherche de *Chillémasa*, seigneur de Tumbez, et prendre en même tems des renseignements sur les grandes villes qu'on lui avait dit être situées dans les montagnes. Hernando de Soto, chargé de cette expédition, partit avec soixante cavaliers et quelques soldats munis de boucliers (*rodeleros*). Il poussa sa reconnaissance jusqu'à *Caxas*, où il vit de belles maisons, des troupeaux de moutons sans nombre, et trouva des barres d'or pur et des provisions en abondance. Les naturels, voyant les Espagnols divisés, les attaquèrent, mais furent repoussés avec perte. Il n'y eut du côté des vainqueurs qu'un seul homme de blessé. Après avoir découvert une partie du grand chemin (*gran camino real*) de l'Inca Guaynacapa, Soto retourna avec son butin auprès de Pizarro, qui s'était procuré dans son absence des renseignements sur les richesses de Cuzco, et avait permis aux habitants de Tumbez de rentrer dans leurs foyers, après en avoir obtenu satisfaction pour le meurtre de Hurtado et de ses compagnons. Les Espagnols furent transportés de joie au récit que Soto leur fit de ses aventures, et Pizarro, pour s'assurer la possession du pays, résolut d'établir une colonie dans la vallée de *Tangarala* (*Piura*). Il choisit à cet effet un emplacement à l'embouchure de la *Chila*, dans la province du même nom, et ayant

fait venir les soldats qu'il avait laissés à Tumbez, il y fonda, en 1531, la *ciudad de San-Miguel de Piura* (1), ou ville de Saint-Michel, pour servir de retraite aux navires qui viendraient de Nicaragua et Panama. C'est le premier établissement que les Espagnols aient formé dans l'empire du Pérou. Après cela il partagea également entre ses troupes le butin qu'elles avaient pris (2).

Tumbez échut en partage au capitaine Hernando de Soto, qui y envoya le *Contador Navarro*, en qualité de lieutenant, et les officiers et soldats hors d'état de servir, pour la peupler.

Pizarro, pour se conformer aux ordres qu'il avait reçus du Roi et du Conseil suprême des Indes, posa les fondements d'une église à San-Miguel, et se disposa à entreprendre la conversion des naturels. En même tems, il poussa des reconnaissances dans différentes parties du pays, s'assura du nombre de ses habitants, de leur manière de combattre, et de la puissance de leurs rois, et vit avec plaisir que les discordes civiles qui les divisaient étaient pour lui des gages assurés de succès. Les partisans d'Atahualpa et de Huascar, après s'être affaiblis mutuellement par plusieurs batailles sanglantes, implorèrent chacun le secours de Pizarro, qui, prévoyant le parti avantageux qu'il pourrait tirer de cette lutte, répondit, en adroit diplomate, qu'il rendrait justice à qui de droit.

Pizarro ayant mis ordre aux affaires de la ville de San-Miguel, où il laissa cinquante-cinq hommes, en partit le 24 septembre 1532, et prit la route de Caxamalca, où il espérait rencontrer Atahualpa. Cette ville était à douze journées de marche de San-Miguel. L'infanterie passa la rivière sur deux radeaux, et la cavalerie à la nage; et, le troisième jour,

---

(1) Elle fut ainsi nommée de ce que la fondation en eut lieu le jour de la fête de ce saint. La situation étant malsaine, la colonie fut ensuite transportée dans un terrain élevé et sablonneux, par les 5° 11' de lat. australe, à soixante-deux lieues de la bourgade de Tumbez. En 1740, elle comptait, suivant don Ulloa, environ quinze mille habitants; mais le nombre est beaucoup diminué depuis.

(2) *Pédro Ciéca de Léon*, cap. 57. *La fundacion de San-Miguel*, etc. — *Gomara*, lib. V, cap. 4 et 5. — *Zarate*, lib. II, cap 2 et 3. — *Herréra*, décad. IV, lib. VI, cap. 3, 5 et 10; et lib. VII, cap. 9, 10 et 11; et lib. IX, cap. 1 et 2. — *G. de la Véga*, lib. I, cap. 16 de la II[e]. part.

l'armée arriva dans la vallée de *Piura*, où elle fut rejointe par un officier et quelques soldats que Pizarro avait envoyés pour réduire le cacique de ce pays. Il s'y arrêta dix jours pour se préparer à l'expédition, et pour se procurer des renseignements sur les mouvements d'Atahualpa. Ayant reçu en cet endroit, de son lieutenant à San-Miguel, une lettre par laquelle celui-ci lui annonçait qu'il avait trop peu de monde pour contenir les provinces de son gouvernement, Pizarro déclara que ceux qui voudraient retourner à cette colonie, pour s'y fixer, recevraient chacun une certaine étendue de terrain. Il n'y eut que cinq cavaliers et quatre fantassins qu acceptèrent cette offre. Pizarro partit alors à la tête de cen six hommes de pied, dont vingt arbalétriers, commandés pa un capitaine particulier, et de soixante-deux chevaux.

Il entra d'abord sur le territoire d'un grand seigneur nommé *Curaca Pavor*, et y obtint des renseignement sur la route de Caxamalca. Ayant appris qu'il y avait deux journées de là une grande ville, appelée *Caxas* (1) il y envoya un capitaine et quelques hommes pour s'e rendre les habitants favorables, et, le lendemain, il al de sa personne à *Zaran*, dont le seigneur lui fournit de moutons et tout ce dont il avait besoin. Le capitaine après avoir visité les deux villes de Caxas et de *Guaca-bamba*, qui se trouvaient sur la grande route des Incas entre Cuzco et Quito, retourna sur ses pas rendre comp de ce qu'il avait vu. Il était accompagné d'un Indien distinction et de son escorte, qui apportaient en prése au gouverneur, deux vases de pierre d'un travail fort cu-rieux, et une quantité considérable d'oies écorchées et de séchées (2), qu'Atahualpa lui envoyait, avec l'invitation venir à Caxamalca. Pizarro ordonna de bien traiter l'Indie et son escorte, et lui fit cadeau de divers objets de peu valeur. Il se hâta ensuite d'informer les colons de la riches et de la population du pays, leur envoya les deux vases des vêtements de coton et de laine ornés d'or et d'argen et leur recommanda de vivre en bonne intelligence avec l naturels.

Pizarro continua alors son voyage. Après une marc

---

(1) Nommée aussi *Cassa*.

(2) On réduisait ces oies en poudre, et on s'en servait pour se parfumer le corps.

pénible de trois jours, à travers un désert de vingt lieues d'étendue, où ses troupes souffrirent beaucoup de la soif, et où une poignée de Péruviens lui eût opposé un obstacle insurmontable, il arriva à la ville de *Motux*. Le seigneur de l'endroit était allé joindre l'armée d'Atahualpa avec trois cents de ses sujets, et y avait laissé un commandant qui accueillit les Espagnols avec amitié. Pizarro y demeura quatre jours, après quoi il parcourut pendant deux jours des vallées populeuses, et ensuite un pays sabloneux qu'arrose une grande rivière bordée de villes, dont les habitants s'enfuirent à son approche. Il ne put donc s'y procurer des nouvelles d'Atahualpa. Cependant, ayant fait appliquer à la torture un Indien qu'on était parvenu à arrêter, il en apprit que cet Inca l'attendait en armes sur trois points différents, au pied et au sommet des montagnes, et dans le voisinage de Caxamalca. Pizarro franchit alors la rivière sur des radeaux, la cavalerie la passa à la nage, et sa petite armée s'établit dans un fort sur l'autre rive. Le cacique de l'endroit lui annonça que Atahualpa était à *Guamachuco*, au-delà de Caxamalca, à la tête de cinquante mille combattants. Pizarro ayant donné à ses troupes quatre jours de repos, se remit de nouveau en marche. Il parcourut pendant les trois premiers jours une contrée fertile, quitta la route qui mène à Chinca, pour se diriger sur Caxamalca, et étant arrivé au pied des montagnes, il s'y arrêta un jour entier. Le lendemain il gravit les plateaux qui se trouvaient à leur sommet, par un sentier difficile et dangereux, défendu par des forts bien construits, et y dressa ses tentes pour se garantir du froid. Pizarro vit arriver peu après dans son camp, un messager d'Atahualpa, qui lui amenait dix moutons, et lui apportait quelques présents de peu de valeur. Ce prince lui fesait demander combien il mettrait de tems à se rendre à Caxamalca, où il l'attendait, pour qu'il pût envoyer les provisions nécessaires sur son passage. Il lui manda aussi qu'il avait pris prisonnier son frère Huascar, et qu'il se disposait à réduire la province de Cuzco, qui était à trente journées de Caxamalca. Le gouverneur dit à l'interprète, qu'il se rendrait auprès de son maître le plus tôt possible, que le roi d'Espagne, son souverain, commandait à des seigneurs plus puissants que les vassaux d'Atahualpa, et à des généraux qui avaient remporté plus de victoires éclatantes, et pris plus de princes redoutables que les siens, et que, quant à lui, il était préparé à la paix ou à la guerre. Les messagers

étant partis, le lendemain, les Espagnols s'avancèrent dans une vallée où ils rencontrèrent le premier envoyé, qui revenait avec un autre présent de dix moutons, et offrit de les conduire à Caxamalca. Le lendemain matin, Pizarro pénétra dans les montagnes, et poussa jusqu'à une ville où il apprit d'un Indien qu'il avait envoyé, de San-Miguel, à Atahualpa, que ce prince était campé avec son armée sous les murs de Caxamalca (1). Le jour suivant, il se remit en route, et rencontra d'autres messagers chargés de provisions qu'il reçut avec reconnaissance. Il n'était alors qu'à une lieue de la ville. Il aperçut au loin l'armée de l'Inca qui garnissait le pied d'une haute montagne. Leur camp semblait une grande ville, par le nombre prodigieux de tentes et d'hommes qui y étaient. (*Zarate.*) Pizarro entra ensuite dans Caxamalca, qui pouvait renfermer environ deux mille familles, et où il attendit vainement pendant plusieurs jours les renforts que Diégo de Almagro devait lui amener de Panama.

Pizarro, voulant se procurer des renseignements positifs sur les forces d'Atahualpa, envoya Hernando de Soto pour tâcher de lui parler, et l'assurer de ses intentions pacifiques. Soto emmena avec lui vingt-quatre cavaliers, et Félipillo comme interprète, et se fit suivre d'un autre parti de cavalerie aux ordres de Hernando Pizarro qui devait venir à son secours en cas de besoin. L'armée de l'Inca occupait une lieue d'étendue. Elle se composait de plusieurs corps d'archers, de frondeurs, et d'hommes armés de massues et de lances. Atahualpa refusa de recevoir Soto ou Pizarro. Il leur transmettait ses réponses par un cacique, qui les rapportait à un interprète, lequel les expliquait à Soto. Il offrit son amitié aux Espagnols à condition qu'ils rendraient aux Indiens tout ce qu'ils leur avaient enlevé, et évacueraient sur-le-champ ses États.

Soto lui ayant alors fait proposer de venir souper, le soir même, ou dîner le lendemain, avec le commandant Pizarro, l'Inca lui répondit fièrement qu'il se rendrait à son invitation à la tête de son armée. En effet, le lendemain matin, après avoir offert les sacrifices d'usage, il marcha vers Caxamarca, dans l'intention de s'emparer des Espagnols par stratagème, pour les réduire à l'esclavage et im-

(1) Nommée aussi *Cassamarca*.

moler les chevaux et les chiens. L'Inca était porté sur une litière richement ornée, par ses principaux serviteurs, et suivi d'une garde appelée *Oréjones* (1). L'avant-garde était formée par un corps de douze mille hommes, qui tenaient leurs armes cachées; venaient ensuite cinq mille autres, aux ordres du capitaine en chef *Yrruminavi*, et après ceux-ci environ soixante-dix mille combattants; trente mille domestiques et une multitude prodigieuse de femmes fermaient la marche. Les soldats de l'avant-garde portaient des sacs remplis de pierres et des massues de cuivre hérissées de pointes aiguës. L'arrière-garde était armée de longues lances de la forme des piques espagnoles; les soldats d'Yrruminavi, appelés *Ayllos*, étaient munis de cordes pour lier les hommes et les chevaux, et tous portaient sous leurs tuniques une espèce d'armure faite de feuilles de palmier. Pizarro observait leurs mouvements du haut d'une éminence. Les Espagnols avaient tout lieu d'être consternés; car les ennemis étaient deux cent cinquante contre un. Atahualpa s'arrêta à quelque distance de la ville, et fit dresser ses tentes. Pizarro, qui soupçonnait sa perfidie, ordonna à ses soldats de se tenir prêts à attaquer les Indiens, aussitôt qu'ils seraient arrivés sur la grande place qui servait à la célébration des jeux et des sacrifices. Pour cela il avait embusqué sa cavalerie, braqué ses canons et rangé sa petite troupe en bataille. Quelques mousquetaires, postés dans la partie la plus élevée de cette place, sous les ordres du capitaine Pédro de Candia, devaient faire feu à un signal convenu; la cavalerie et l'infanterie devaient alors charger ensemble sur les Indiens, tandis que les autres mousquetaires entretiendraient un feu bien nourri d'une des tours du palais.

L'Inca ayant appris que le gouverneur se trouvait sur la place, avec seulement quinze hommes armés de boucliers, s'y présenta à la tête d'un corps de huit mille hommes. Pizarro députa alors auprès de lui *Francisco Vicente de Valverde*, religieux dominicain, évêque et aumônier de l'expédition, pour lui offrir la paix, et lui demander un gage solide de la sincérité de ses intentions. Valverde s'avança

(1) Ou hommes à grandes oreilles, ainsi nommés, par les Espagnols, à cause de la dilatation du bout de l'oreille par les gros pendants qu'ils portaient.

au-devant de l'Inca, une croix et un bréviaire à la main. Il lui dit qu'il était prêtre du grand Dieu; qu'il venait annoncer sa loi, et lui recommander la paix. Il lui parla des mystères de la religion chrétienne, et du partage fait par le pape de tous les pays du monde entre les princes chrétiens. Il ajouta que le Pérou était échu à l'empereur, qui en avait confié le gouvernement à Pizarro. Atahualpa, indigné, répondit que le Pérou avait été conquis par ses ancêtres, qu'il en était le légitime possesseur, et que Pachacama était le créateur de l'univers. Il prit ensuite le livre, et voyant qu'il ne lui parlait pas, il le jeta à terre. Le dominicain cria alors vengeance contre les infidèles, qui furent aussitôt foudroyés par l'artillerie et taillés en pièces par la cavalerie et l'infanterie, qui les poursuivirent jusqu'à la nuit. (*Zarate.*) Deux mille (1) de ces malheureux périrent dans ce massacre, qui eut lieu le vendredi 3 mai 1533, jour de la Sainte Croix, sans que les Espagnols eussent perdu un seul homme. Le corps d'Yrruminavi fut si effrayé du bruit des canons et à la vue de la cavalerie qu'il prit aussitôt la fuite, et marcha sans s'arrêter, en emportant des richesses immenses, jusqu'à la province de Quito, à plus de deux cent cinquante lieues du champ de bataille.

Atahualpa, tombé au pouvoir des Espagnols, fut jeté dans les fers; on trouva dans son camp de grands vases d'argent et des vêtements du tissu le plus fin. Il y avait parmi les prisonniers plusieurs dames du sang royal, des femmes (2) de caciques et de généraux, et quelques mamaconas, ou vierges du temple. L'Inca, quoique vaincu et captif, ne songeait qu'à tranquilliser ceux qui plaignaient son sort. Il disait qu'à la guerre il fallait être ou vainqueur ou vaincu; et lorsqu'on lui annonça la prise de son frère Huascar, il sourit et dit que le même jour avait vu sa défaite et son triomphe (3).

---

(1) Suivant Herréra. D'autres disent cinq mille.

Xérez, secrétaire de Pizarro, dit que l'armée péruvienne paraissait forte de trente mille hommes; que dans le combat, qui commença après le coucher du soleil, et qui dura une demi-heure, deux mille Indiens furent tués, beaucoup de blessés, et trois mille faits prisonniers.

(2) Zarate dit que plus de cinq mille femmes vinrent volontairement se rendre aux Espagnols.

(3) De la Véga, *Comentar. del Peru*, lib. I, cap. 18, 19,

Atahualpa offrit, pour prix de sa liberté, une quantité de vaisselle et de pièces d'or et d'argent suffisante pour remplir la salle (1) où il était détenu, jusqu'à la hauteur qu'un Espagnol debout pourrait atteindre avec la main. Pour convaincre les vainqueurs de la possibilité où il était d'accomplir sa promesse, il les invita à envoyer quelques Espagnols à Cuzco, pour y faire exécuter ses ordres, et dépouiller le temple de *Curiacanche* de ses trésors. Hernando de Soto, Pédro de Barco et quatre autres Castillans se rendirent en conséquence à cette ville, qui était à deux cents grandes lieues de Caxamalca, et Hernando Pizarro partit avec quelques cavaliers pour reconnaître le pays à cent lieues à la ronde. Il rencontra, à *Guamacucho*, *Culliscacha* (2), frère du roi, qui fesait transporter environ deux millions en or au grand temple, pour payer sa rançon (3). H. Pizarro, ayant appris à son arrivée à Pachacama, qu'un capitaine du roi, nommé *Chalcuchima* (4), se trouvait à quarante lieues de là avec des forces considérables, alla le trouver, lui persuada de licencier ses troupes, et de l'accompagner à Caxamalca.

20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26. Cet auteur, descendant des Incas, prétend qu'Atahualpa ayant pris les Espagnols pour les enfants du soleil, avait été d'avis de se soumettre. Cette croyance était fondée sur l'apparition du fantôme Viracocha. Voyez à ce sujet part. I, lib. IV, cap. 21 de *los Coment. del Peru*. — *Herréra*, décad. IV, lib. IX, cap. 3; déc. V, lib. I, cap. 1, 2, 3, 4 et 5; et lib. II, cap. 9, 10, 11 et 12. — Zarate, *Hist. del Peru*, lib. II, cap. 5. — Xérez, *Conquista del Peru*. — Robertson, *Hist. de l'Amérique*; et *Réflexiones imparciales sobre la humanidad de los Espanoles en las Indias*, etc.; *Reflexion primera*, §. IV. *Acusaciones del señor Robertson*. Xérez, Zarate, et plus particulièrement Herréra, pensent que Pizarro ne se porta à cet excès de cruauté que parce qu'il craignait de la trahison.

(1) Suivant Xérez, cette salle avait vingt-deux pieds de longueur sur dix-sept de largeur.

(2) Suivant Zarate et Gomara, ce prince se nommait *Illescas*.

(3) Herréra; de la Véga et plusieurs autres historiens disent seulement 360,000 ducats. Les Indiens apportèrent ensuite, dit-on, beaucoup d'or pour les chevaux, croyant qu'ils se nourrissaient de ce métal. Ils le mêlaient à cet effet avec de l'herbe et du maïs.

(4) Selon Herréra; Zarate écrit *Cilicuchima*.

Cependant *Quizquiz*, capitaine d'Atahualpa, étant entré à Cuzco, y exerça de grandes cruautés contre les partisans d'Huascar, appelés *Arrancuços*. Il égorgea trente frères de ce dernier, que Guaynacaba avait eus de différentes femmes, et emporta, dit-on, quatre cents charges d'or et d'argent. Il résolut ensuite de surprendre Huascar, et de le livrer aux mains d'Atahualpa; mais tous ses projets furent dérangés par la nouvelle du sort de l'Inca, qu'il apprit en route. Huascar, informé de la somme que son frère avait offerte pour sa rançon, proposa, de son côté, de remplir d'or jusqu'au toit la salle où il se trouvait, si les Espagnols voulaient l'élever au trône. Atahualpa, connaissant l'avarice de ceux-ci, jura la mort de cet infortuné prince, le dernier de la dynastie des Incas. Il le fit peu après précipiter dans le *Rio de Andamarca*, près de Guamachuco, où il périt.

Cependant les Espagnols envoyés pour recueillir la rançon d'Atahualpa à Cuzco, y furent d'abord reçus comme autant de divinités; mais ayant montré peu de respect pour les choses sacrées, la vénération des habitants se changea en haine, et ils expédièrent le plus promptement possible les affaires qui avaient amené ces étrangers, pour en être plus tôt débarrassés.

Pizarro ayant eu avis que le temple de *Pachiacama*, dans la province de *Yungas*, renfermait un riche trésor, le demanda à Atahualpa, qui le lui accorda sur-le-champ, et envoya des messagers avec les trois frères de Pizarro, pour les aider à l'enlever. Il intima en même tems à son capitaine-général *Chaliquichiama*, qui fesait la guerre aux *Guancas*, l'ordre de se rendre auprès de lui.

Sur ces entrefaites, le maréchal Diégo de Almagro débarqua à Puerto-Viéjo, avec cent dix hommes des cent cinquante qu'il avait à son départ de Panama, pour aider Pizarro dans sa conquête, et prendre possession du pays qui lui était échu en partage. Il se rendit à Caxamalca, où des discussions s'élevèrent entre ses gens et ceux de Pizarro, au sujet du partage de la rançon et de tous les autres objets précieux, dont ceux-là réclamaient aussi une part. Ils alléguèrent les privations qu'ils avaient endurées, les dangers auxquels ils avaient été exposés et les services qu'ils avaient rendus. « Tous ces trésors, disaient les soldats de Pizarro, sont le fruit de nos travaux: ceux de don Diégo n'ont partagé avec nous ni les mêmes peines, ni les mêmes périls. » (*Zarate.*) Le gouverneur

le maréchal et les principaux officiers prirent leurs raisons en considération, et décidèrent qu'il leur serait alloué une somme de 100,000 ducats, dont on en déduirait le quint du roi, et que le reste serait réparti entre eux, suivant le mérite de chacun. En conséquence, Pizarro rendit un décret, le 17 juin 1533, par lequel il leur allouait 50,000 marcs d'argent, à huit onces le marc, lesquels, avec l'or qu'on avait déjà partagé, s'élevaient à 1,528,500 pièces de 8, déduction faite de 262,259 pour le roi, les frais du voyage, etc. Ce partage fit naître parmi les troupes l'amour du jeu, et d'autres vices qui furent cause de bien des désordres (1).

L'or et l'argent apportés à Caxamalca ayant été fondus, présentèrent une valeur de 4,605,670 ducats (2).

Pizarro envoya son frère Hernando en Espagne, pour

---

(1) Zarate semble croire qu'Almagro était venu se mettre en possession du pays situé au-delà des bornes du gouvernement de F. Pizarro, qui ne s'étendait que deux cent cinquante lieues du N. au S., à compter de l'équateur: mais qu'ayant appris le succès du gouverneur, il changea de dessein et réclama la moitié de ces trésors : il ajoute qu'il fit pendre son secrétaire, pour avoir averti Pizarro de son projet par une lettre anonyme datée de Panama.

(2) Zarate prétend que l'or fondu, de ce qu'on appelle la compagnie, se monta à plus de 600 millions de maravédis, ou à plus de 4,500,000 livres tournois; encore l'estima-t-on deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre, c'est-à-dire 100 millions de maravédis, ou 750,000 livres de moins que sa valeur réelle. Le quint de l'or produisit 120 millions de maravédis, ou 900,000 livres, et celui de l'argent s'éleva à 30,000 marcs d'argent fin, qui fut aussi estimé au-dessous de sa valeur. Chaque cavalier reçut pour sa part 12,000 *pésos* en or, ou un quart de plus que les fantassins ; les soldats d'Almagro eurent chacun 1,000 *pésos* ou 20 marcs. (*Zarate*, lib. II, cap. 7.)

De la Véga dit que la rançon d'*Atahualpa* fut répartie ainsi qu'il suit, savoir :

	EN OR.	EN ARGENT.
Au gouverneur, pour sa part, . .	150,000 pésos.	150,000 pésos.
La chaise de l'Inca*, ...	25,000	

* 100 pésos en or en valent 120 en argent.
120 id. en argent valent 144 ducats.
100 id. en or valent 144 id.

porter à l'empereur le cinquième des trésors qui lui revenait, et lui faire le récit de tout ce qui s'était passé. Il le chargea de demander à Sa Majesté d'étendre les limites de son gouvernement, et de lui accorder d'autres faveurs. De son côté, le maréchal Almagro écrivit à l'empereur, le priant de lui céder, pour prix de ses services, le pays situé au-delà du gouvernement de Pizarro, avec le titre d'*adelantado*. Il donna à cet effet sa procuration à Hernando Pizarro, et lui promit 20,000 ducats en cas de réussite. Toutefois, n'ayant pas entière confiance en lui, il autorisa secrète-

---

	EN OR.	EN ARGENT.
Aux trois capitaines de cavalerie,	90,000 pés.	30,000 pés.
Aux quatre capitaines d'infanterie,	90,000	30,000
Aux soixante cavaliers, ...	720,000	180,000
Aux cent fantassins, ...	900,000	135,000
Aux 240 soldats d'Almagro, . . .	80,000	60,000
A don Diégo de Almagro, ...	30,000	10,000
Pour le quint du roi, ...	546,250	105,750

La part en or de Francisco Pizarro, réduite en ducats, y compris la chaise, fut de . . . . 252,000 ducats.

Id. en argent	60,000
Id. en or des trois capitaines de cavalerie. .	129,600
Id. en argent	36,000
Id. des quatre capitaines d'infanterie, en or.	129,600
Id. *id.* en argent	36,000
Id. des soixante cavaliers, en or.	1,036,800
Id. *id.* en argent	129,600
Id. des cent fantassins, en or.	1,296,000
Id. *id.* en argent.	162,000
Id. des 240 hommes d'Almagro, en or . . .	259,200
Id. *id.* en argent.	72,000
Id. de don Diégo de Almagro, en or	43,200
Id. *id.* en argent.	12,000
Le quint du roi, en or	786,600
Id. en argent.	126,900
Surplus de l'argent de coupelle	38,170
Total	4,606,670 ducats*.

* De la Véga, *Hist. general*, lib. I; *de la II parte de los Comentarios reales*, fol. 30 et 31.

Le père Blas Valéra fait monter à 4,800,000 ducats la rançon d'Atahualpa, d'après le relevé qu'il fit lui-même des quipos ou comptes des Indiens.

ment *Christoval de Ména* et *Juan de Sosa* à agir en son nom, s'il en était besoin. Il partit avec Hernando Pizarro plusieurs autres Castillans, qui emportaient chacun de 20 à 40,000 ducats, et comme ils passèrent tous à Panama, la vue de tant de richesses décida un grand nombre de ceux qui se trouvaient dans cette ville à aller servir au Pérou.

Cependant, les dispositions hostiles des habitants de Caxamalca donnaient des inquiétudes à Pizarro, qui ne se dissimulait pas la difficulté de soumettre un peuple si nombreux à la couronne d'Espagne. Il crut que le plus sûr moyen d'y parvenir était d'anéantir la monarchie indienne, en fesant périr Atahualpa. Les officiers du roi et d'autres Espagnols de distinction furent du même avis, parce qu'ils espéraient ainsi s'emparer des richesses du temple et des palais de Cuzco. Pizarro commença donc par faire mettre le capitaine Chialichiquiama dans un endroit secret, où il ne put communiquer avec personne. Après cela, il envoya Hernando de Soto pour s'assurer si les émissaires d'Atahualpa réunissaient des troupes, et le procès de ce prince commença. Des témoins, interrogés par l'interprète Félipe de Poechos, déposèrent qu'il avait participé traîtreusement à la mort de plusieurs Espagnols. L'Inca se défendit de cette accusation, et plaida lui-même victorieusement sa cause. Il dit qu'il était le prisonnier des Espagnols; que rien n'empêchait de lui couper la tête aussitôt que les prétendues troupes qu'on lui reprochait d'avoir mises sur pied se montreraient; qu'ils pouvaient d'ailleurs le renfermer dans une prison plus étroite, ou même le transporter à bord d'un de leurs navires, et doubler sa garde s'ils le jugeaient convenable. Mais leur parti était pris, et il fut condamné à être brûlé vif. Cette sentence fut ensuite soumise à l'approbation de Valverde, qui la confirma. L'Inca adressa d'amers reproches à Pizarro, lui demandant ce que lui, ses femmes et ses enfants avaient fait pour mériter un si cruel traitement. On étrangla ce malheureux prince, après lui avoir fait payer sa rançon et l'avoir gardé trois mois en prison (1).

---

(1) On prétend, dit Herréra, qu'à la persuasion de Valverde, il mourut en chrétien, et que c'est pour cette raison qu'il fut étranglé au lieu d'être brûlé. Les Péruviens disent que quinze jours avant sa mort, ils avaient aperçu une comète noire et ver-

La nouvelle de la mort d'Atahualpa répandit partout la plus grande consternation. Les Indiens arrêtèrent les convois d'or qui se rendaient par ses ordres au camp espagnol, et jurèrent de le venger. Ses femmes demandèrent avec instance à être brûlées avec lui. On leur refusa cette consolation. Elles se pendirent au moyen de cordes ou de tresses qu'elles firent de leurs cheveux, et une foule de personnes des deux sexes se tuèrent pour aller servir son âme dans le ciel. Ses sujets déterrèrent son corps et le transportèrent secrètement à Cuzco, où les Espagnols le cherchèrent ensuite en vain pour le trésor qu'on avait enseveli avec lui. Le général Quizquiz se rendit au Quito, d'autres partirent pour les provinces, ceux qui avaient été dépossédés par Atahualpa rentrèrent en possession de leurs biens, les gens en place cherchèrent à les conserver, et d'autres réclamaient une autorité qu'ils avaient usurpée. Hernando de Soto, qui était allé reconnaître les forces qu'on réunissait, disait-on, par ordre de l'Inca, revint sans rien découvrir. La haine des Indiens pour les Espagnols était alors à son comble.

Cependant, pour leur montrer qu'il ne voulait pas entièrement renverser l'empire, Pizarro demanda aux *Oréjones* quelle était la personne la plus capable d'occuper le trône. Ceux de Caxamalca lui ayant proposé *Toparpa*, fils d'Atahualpa, il le proclama avec le cérémonial d'usage.

---

dâtre, pareille à celle qui avait précédé le trépas de son père Huayna Capac. Atahualpa demanda la permission de la voir. L'ayant obtenue, il considéra ce phénomène comme un présage assuré de sa mort, et tomba dans une profonde mélancolie. On lui fit son procès en forme. Il eut pour juges Pizarro et son lieutenant Almagro. Il y avait en outre un greffier, un accusateur public, un procureur, un commissaire et deux conseillers. Son interrogatoire consista en douze questions. La peine de la strangulation était celle que, suivant les lois du pays, on appliquait aux voleurs et aux criminels. Voy. *Gomara*, lib. V, cap. 11.— *De la Véga*, lib. I, cap. 29 à 38.— *Herréra*, décad. V, lib. III, cap. 1, 2 et 3.—*Zarate*, lib. II, cap. 7. Ce dernier rapporte que l'interprète indien avait, suivant quelques-uns, déclaré qu'Atahualpa avait juré la destruction des Espagnols, pour s'assurer la jouissance d'une de ses femmes avec laquelle il entretenait des liaisons, et que le prince s'en était même déjà plaint au gouverneur. D'autres prétendent que les sollicitations et les artifices des gens d'Almagro, qui croyaient ce prince contraire à leurs intérêts, furent la cause principale de sa mort.

Vers la fin de l'année 1533, le gouverneur étant parvenu à établir son autorité au Pérou, donna toute son attention à la colonie de San-Miguel, d'où il avait jusqu'alors tiré toutes ses ressources, et y envoya son lieutenant, le capitaine *Sebastian de Belarcuçar*, en prendre le gouvernement.

Ainsi, la guerre que se firent les deux Incas, au lieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, et leur fin tragique, facilitèrent aux Castillans la conquête du Pérou. D'un autre côté, Yrruminavi ayant envahi la province de Quito avec cinq mille hommes, porta au comble les troubles qui désolaient ce malheureux pays. Il prit le titre de seigneur légitime, envoya à la mort les enfants d'Atahualpa, son frère, *Cullucalipa*, les anciens capitaines et les curacas (1), qui revenaient de déposer le corps du roi dans le tombeau de son père à Quito. Ce monstre, à son arrivée dans cette ville, entra dans la maison des Vierges destinées à devenir les femmes d'Atahualpa, et leur fit un portrait si plaisant des Espagnols, qui avaient, dit-il, le visage barbu, étaient converts de fer, portaient en main la foudre et le tonnerre, et étaient montés sur une bête étrange à laquelle deux mille Indiens ne pouvaient résister, que ces jeunes filles éclatèrent toutes de rire. Yrruminavi, transporté de jalousie et de rage, ordonna qu'on les enterrât toutes vives sur le bord d'un ruisseau qui coulait près de la ville.

Pizarro, après un séjour de sept mois dans le pays de Caxamalca, conçut le projet de s'emparer de la grande ville de Cuzco, capitale de l'empire du Pérou. Il se mit donc en route pour cette destination, avec le nouvel Inca, et Chialichiquiama, auquel il avait rendu la liberté dans l'espoir de gagner l'affection des Indiens. Toutefois, après s'être arrêté quatre jours dans la province de Guamachuco, à dix lieues de Caxamalca, et avoir suivi la route royale jusqu'à Andamarca, le gouverneur, voyant que le peuple était partout en armes, s'imagina que c'était avec l'approbation de ce capitaine, et le jeta de nouveau dans les fers. Continuant alors sa marche à travers des défilés encombrés

(1) Yrruminavi les invita à un festin dans le palais. Les ayant enivrés avec une boisson nommée *sora* ou *uniapu*, il les fit tous égorger. Culliscacha fut écorché. L'on recouvrit un tombeau de sa peau, à laquelle on laissa la tête pour inspirer plus de terreur aux ennemis de l'usurpateur. (*Zarate.*)

de neige, il visita successivement *Tarama*, *Bombon*, *Suranco* et le *Tambos de Chocomarca*, où il trouva l'or que avaient laissé les messagers chargés de l'apporter à Caxamalca. Il vit à *Yanamarca* les cadavres d'environ quatre mille hommes qui avaient péri dans la dernière guerre. Le maréchal Almagro, Hernando de Soto et J. Pizarro, s'étant avancés avec l'avant-garde jusqu'à la belle vallée de *Xauxa*, qui a quatorze lieues de long sur quatre de large, découvrirent l'armée ennemie aux ordres du général *Curambayo*. Les Espagnols n'hésitèrent pas à traverser la rivière et à attaquer les Indiens, qu'ils défirent complètement. Ils trouvèrent dans cette vallée des provisions en abondance, des draps fins, et de l'or dans le temple du Soleil, où ils surprirent les vierges *mamaconas*.

Expédition du capitaine Bélalcazar ou Bénalcazar, dans les provinces de Quito, en 1533. Sébastian Bélalcazar rencontra à San-Miguel plusieurs soldats que l'appât du gain y avait attirés. Comme il était d'un caractère ambitieux et guerrier, il résolut de marcher avec eux contre Quito. Dans cette intention, il se fit donner l'assentiment du conseil, auquel il représenta que les Indiens étaient partout en armes contre les Espagnols, et qu'il devait y avoir de grandes richesses dans une ville où l'Inca Huayna-Capac avait fait sa résidence, et où Atahualpa avait eu l'intention d'établir le nouveau siége de son empire. Bélalcazar se mit en route avec cent quarante hommes (1) tant d'infanterie que de cavalerie. Il arriva d'abord à la province de *Carrochabamba*, située au milieu des montagnes, où il reçut un bon accueil des habitants, et passa de là dans celle de *Zoropalta*, après avoir eu beaucoup à souffrir de la faim et du froid dans les déserts. Il laissa en cet endroit le gros de sa troupe, sous les ordres du capitaine *Pachéco*, et s'avança avec trente cavaliers vers *Tomébamba*, capitale de la province de *Cañaris*. A son approche, les habitants de Quito, pleins de haine pour les Espagnols, prirent les armes, et se rangèrent sous les étendards de Yrruminavi, qui, de concert avec *Zopécopagua*, gouverneur de ce pays, ordonna à *Chiaquitinta*, officier de distinction, issu du sang des Incas, de se porter avec un corps d'armée considérable sur Zoropalta

(1) Selon Herréra; Zarate dit deux cents hommes, dont quatre-vingts cavaliers.

pour en fermer l'entrée aux Espagnols. Mais ce général ayant pris la fuite à la vue de la cavalerie, celle-ci se mit à sa poursuite et fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait une des femmes de Guaynacava. Les Cañaris qui avaient été fidèles à Huascar, et qu'Atahualpa avait traités si cruellement, conclurent la paix avec les Castillans.

Les chefs de Cuzco, informés de cette confédération, résolurent de lever une armée de cinquante mille hommes, et d'aller prendre position à *Caxas*. Bélalcazar pénétra jusqu'au *Tambos de Teocaxas*, d'où il envoya *Ruis Diaz* avec dix cavaliers pour s'assurer du nombre et des desseins des ennemis. Arrivé dans la plaine, ce détachement fut assailli par les guerriers d'Yrruminavi, qui s'étaient cachés dans les montagnes. Un des cavaliers étant retourné auprès de Bélalcazar pour demander du secours, celui-ci laissa une poignée de soldats à la garde du camp, et marcha avec le reste pour dégager Diaz. Les Indiens combattant pour leur liberté et les Espagnols pour leur vie, la mêlée fut des plus sanglantes, et dura jusqu'à la nuit sans présenter de résultat décisif. La plaine était jonchée de cadavres et de blessés indiens. Les Espagnols eurent quelques blessés et deux chevaux tués (1). Bélalcazar crut devoir se retirer pendant la nuit. Il prit la route de *Chimo* et de *Puruas*, suivit ensuite celle de *Colinas*, et fut conduit par un Indien qui avait été à Caxamalca jusqu'à une grande rivière que les Espagnols franchirent sur des radeaux. Les Indiens établirent alors leur camp à Riobamba, et creusèrent aux alentours des trous profonds dans lesquels ils plantèrent des pieux pointus qu'ils recouvrirent d'herbes, pour détruire la cavalerie. Les Espagnols, continuant leur marche, furent suivis de près par une foule d'autres Indiens, qui étaient d'intelligence avec ceux de Riobamba, et cherchaient à les pousser vers l'endroit où se trouvaient ces embûches. Leur stratagême eût réussi sans un traître qui dévoila leur projet à Bélalcazar. Celui-ci quitta alors la route de Riobamba, gravit quelques collines escarpées et arriva au palais du même nom. Il attaqua ensuite un corps ennemi fort de douze mille hommes, qui était en position sur les hauteurs voisines, et, après une résistance opiniâtre

(1) Les Indiens coupèrent la tête et les pieds de ces animaux, et les portèrent comme des trophées par tout le pays.

d'une demi heure, le poussa jusqu'au *Rio de Ambato*. Bélalcazar s'arrêta douze jours chez les Canaris, ses alliés, après quoi il passa la rivière et poursuivit les vaincus jusqu'à *Tacunga*, où ils eurent recours au même expédient qu'à Riobamba pour détruire la cavalerie, mais sans succès (1).

Conquête de la vallée de Xauxa. Pizarro ayant remarqué des simptômes d'hostilité parmi les Guancas et les Yagos, habitants de la vallee de Xauxa, envoya contre eux le maréchal, qui les dispersa, fit prisonnières plusieurs belles femmes et les força à implorer la paix. Pizarro s'occupa alors de fonder une ville espagnole dans cette délicieuse vallée, mais l'établissement qu'il y forma ne fut pas permanent, ayant été transféré depuis à l'endroit où s'élève actuellement la ville de *Los Reyes*, dans la vallée de Lima.

Expédition de Hernando de Soto, en 1533, pour reconnaître le pays jusqu'à Cuzco. Ce capitaine étant arrivé au passage de *Curibaya*, les guerriers indiens, qui étaient chargés de le garder, s'enfuirent à la vue des chevaux, et s'arrêtèrent dans le défilé de la *Sierra de Vilcaconga*, à sept lieues de Cuzco, où ils se retranchèrent en creusant des trous dans lesquels ils plantèrent des pieux pointus qu'ils recouvrirent d'herbes et de broussailles. Soto passa à *Curambo*, franchit le *Rio de Avancay*, suivit la grande route de *Chinchasuyo*, et arriva au pied des montagnes, où il se trouva en présence des Indiens, qui avaient juré par le soleil et par la terre de vaincre ou de mourir. Armés de frondes, de lances et de *macanas*, ils combattirent avec courage, mais bientôt épuisés de fatigues, ils se retirèrent vers une source située sur le flanc d'une montagne, et Soto à un petit ruisseau qui coulait au pied, à une portée de fusil de distance. Dans ce combat, les Espagnols eurent cinq hommes tués, et onze blessés, deux chevaux tués et quatorze blessés. Les Indiens perdirent huit cents hommes tués et autant de blessés. L'ennemi qui occupait toujours la même position, ayant

(1) *Herréra*, déc. V, lib. IV, cap. 11 et 12.—*Zarate*, lib. II, cap. 9. Quelques historiens prétendent que ces Indiens firent peu de résistance, parce que leurs devins leur avaient prédit que lorsque le volcan de Cotopaxi et de Latacunga créverait, un prince étranger s'emparerait du pays, et que l'éruption avait eu lieu en 1533.

ı renfort, se disposait à recommencer le combat, et te troupe de Soto manquant de tout, eût infailliblesuccombé, sans l'arrivée, dans la soirée, du parti ıgro, à l'aide duquel il triompha facilement des In-

lant les vingt jours que les Espagnols demeurèrent à , l'Inca tomba malade et mourut. Pizarro en fut ıt plus contrarié qu'il lui aurait été de la plus grande dans la capitale de l'empire. Il précipita alors sa : par *Vilcas*, qui est situé à égale distance du Chili Quito, et rejoignit bientôt ses deux généraux vain-

Castillans envoyés pour reconnaître la côte de Pachaprirent possession de tous les endroits placés sur leur au nom du roi d'Espagne. Ils y trouvèrent le capi*Gabriel de Roxas*, auquel ils fournirent des guides e conduire à Pizarro. Les naturels de cette vallée, tés par Quizquiz et d'autres généraux péruviens, dèrent des secours aux Espagnols. Ceux-ci leur ennt cinq cavaliers, dont la vue suffit pour mettre en quatre mille Indiens aux ordres d'*Ucache*, un des nes de Quizquiz. Les Espagnols lui offrirent alors la qu'il accepta (1).

édition de don Pédro de Alvarado au Pérou, en 1534. ficier qui s'était distingué à la conquête du Mexi-), ayant été nommé par Charles V, gouverneur de la partie du Pérou qu'il pourrait découvrir hors de liction du gouvernement de Pizarro, envoya *Garcia n*, chevalier de Caceres, avec un navire, prendre des gnements sur le pays. Celui-ci s'avança jusqu'à Puertooù il apprit la situation de Pizarro, et s'assûra de la e du Pérou. Alvarado forma alors le projet de gagner en remontant la côte, tandis que Pizarro se trouvait malca, et s'embarqua à Puerto de la Posesion avec ents soldats, dont deux cent vingt-sept cavaliers, s sur cinq navires, et deux autres qu'il enleva à Nica-Il fut obligé d'en laisser deux cents derrière faute de orts. Après un voyage de trente jours, il arriva au

---

Herréra, décad. V, lib. III, cap. 5; lib. IV, cap. 10, 11 et . V, cap. 1, 2 et 3. — *Zarate*, lib. II, cap. 7, 8 et 9.
Voyez l'article *Guatémala*, vol. IX.

Cabo de San Francisco (lat. 0° 42′ N.). Alarmé par la mo-de plusieurs de ses chevaux, il débarqua dans *la Baia de l[a] Caraques*, près de l'équateur, et se rendit par terre à Puert[o] Viejo, où il rencontra sa flotte chargée de provisions. L'a-délantado donna ordre au pilote, *Juan Fernandez*, d'explo-rer la côte jusqu'aux confins du gouvernement de Pizarro, et d'en prendre possession par devant notaire. Après cela, il renvoya ses navires à Nicaragua et à Panama, pour cher-cher les troupes qu'il y avait laissées. Il partit alors à la tête de son armée, qui était forte de huit cents hommes, pé-nétra dans la province de *Xipixapa*, et prenant le chemin du Quito, il arriva à une ville qu'il appela *del Oro*, parce qu'il y trouva une grande quantité d'or. Il en nomma une autre *de las Golondrinas*, ou des Hirondelles, à cause du nombre prodigieux de ces oiseaux qu'il y remarqua. Le guide, qui devait conduire l'adélantado à Quito, l'abandonna en cet endroit. Ne connaissant pas le pays, il le fit explorer par le capitaine *Luis de Moscoso*, qui découvrit deux villes, l'une nommée *Vacain*, et l'autre *Chionana*, où il se procura des provisions en abondance. Il prit aussi quelques Indiens, qui auraient probablement dévoré ceux qu'on avait amenés de Guatémala, si on ne les en eût empêchés.

Alvarado envoya ensuite à la découverte son frère *Gomez de Alvarado* et le capitaine *Benavides*. Il leur donna à chacun une escorte de cavalerie et d'infanterie; l'un devait se di-riger vers le nord et l'autre du côté de l'est. Bénavides découvrit le *Pueblo de Dable*, et Alvarado celui de *Guayal*, où il vit des *lions* (*Puma*). Ce dernier pénétra jusqu'à la province de *Mejor*, dont les habitants opposèrent de la résistance; mais furent bientôt mis en déroute. Ces offi-ciers étant revenus de leur expédition, l'adélantado s'avança jusqu'à la rivière de *Dable*. Un parti qu'il envoya, sous les ordres du capitaine *don Juan Enriquez*, reconnaître le pays, découvrit à dix lieues de là une ville considérable, pourvue de provisions de toute espèce, et une autre dont les habi-tants lui disputèrent l'entrée. Les coureurs de l'armée si-gnalèrent plusieurs autres villes, dont l'une appelée *Chongo*, était située sur une belle rivière du même nom. Alvarado, voyant les Indiens disposés à en défendre le passage, la traversa à la nage, et parcourant un bois épais, arriva dans une plaine spacieuse où paissaient des troupeaux de mou-tons. Il marcha ensuite le long des pentes des montagnes; sans cesse arrêté par des bocages touffus appelés *arcabucos*,

il fallait à chaque pas employer la hache et le sabre pour se frayer un chemin. Ses gens eurent beaucoup à souffrir de la faim et de la soif durant cette route pénible. Ils passèrent en un endroit sur les cendres chaudes d'un volcan (1). Plusieurs tombèrent malades. Au moment où le manque d'eau se fesait le plus cruellement sentir, ils arrivèrent à un marais couvert de cannes, appelées *ypa* (2). Les Indiens leur apprirent qu'elles contenaient de l'eau. Ils en coupèrent plusieurs à la partie noueuse, et en trouvèrent dans chaque plus de douze pintes. Cette eau leur fut d'un grand secours, ainsi qu'aux chevaux.

Entrée de F. Pizarro dans la ville de Cuzco, et établissement d'une ville espagnole. Sur ces entrefaites, Pizarro, après avoir rejoint Hernando de Soto et Diégo de Almagro, dans la Sierra de Vilcaconga, s'était mis en marche pour Cuzco. A son arrivée dans la vallée de *Xaquixaguana*, il apprit que le général Chialichiquiama, son prisonnier, entretenait des intelligences secrètes et hostiles avec Quizquiz ; il le condamna à être brûlé. A l'approche des Espagnols, les Indiens prirent position dans un défilé étroit de la vallée, non loin de la montagne la plus orientale qui s'y trouve, avec la ferme résolution de disputer l'entrée de la ville aux Espagnols. Mais chargés par la cavalerie d'Almagro, ils furent repoussés avec perte. *Manco Inca Yupanqui*, fils de Guaynacaba, à qui la couronne appartenait de droit, était sorti de Cuzco avec un corps d'*oréjonès* pour rejoindre son armée ; mais voyant qu'il était impossible d'arrêter les Espagnols, il se rendit auprès de Pizarro. Les Indiens, dans leur désespoir, pillèrent le temple du Soleil, et mirent le feu à une partie de la ville, qu'ils évacuèrent ensuite, n'y laissant que les vieillards et les infirmes. Pizarro y fit son entrée au mois d'octobre 1534; il y trouva une quantité considérable de vêtements, d'or et d'argent, de colliers appelés *chaquira*, et de plumes (*plumageria*). Les vêtements seuls valaient deux millions de pièces de huit. Le trésor, déduction faite du quint de la couronne, fut divisé en quatre cent quatre-vingts parts, et chacun reçut 4,000 pièces de huit, suivant quelques histo-

---

(1) Zarate dit que ce volcan, situé près de Quito, est si actif, qu'il jette quelquefois des cendres à quatre-vingts lieues de distance, et qu'on en entend souvent le bruit à près de cent lieues.

(2) Ces cannes sont de la grosseur de la cuisse d'un homme, et l'écorce en a un pouce d'épaisseur. Les Indiens s'en servent pour construire leurs cabanes. (*Zarate*, lib I, cap. 10.)

riens, ou 2,700 marcs d'argent, suivant d'autres. Pizarro planta des croix sur toutes les routes, appropria un édifice à l'exércice du culte divin, prit possession de Cuzco au nom du roi de Castille, et y établit une ville espagnole régie par un conseil, à l'instar de celles qu'il avait déjà fondées (1).

Combats entre les Espagnols et les Indiens. Cependant Quizquiz et les autres généraux ennemis n'étaient pas inactifs. Ils avaient réuni des forces imposantes composées de *Militnaes* et de plusieurs autres nations, au nombre desquelles se trouvaient les *Guamardconas*, peuple guerrier du territoire de Quito, qui s'étaient choisi pour chefs Quizquiz et *Incurabayo*. Pizarro marcha à leur rencontre avec cinquante fantassins et autant de cavaliers, commandés par Soto et Almagro, les mit en déroute, et les ayant de nouveau atteints près du pont de l'Apurima, en fit un horrible carnage. Il retourna après à Cuzco, et ses deux généraux poursuivirent les fuyards jusqu'à Vilcas. Quizquiz, ayant recommencé l'attaque, fut repoussé une seconde fois avec perte. Les Espagnols perdirent, dans ce combat, un homme et trois chevaux tués (2), et furent tous blessés.

---

(1) Cette ville, capitale des anciens Incas, est située sous le 13°42' de lat. S., et le 71° 15' long. O. de Greenwich*, à cent quatre-vingt-quatre lieues de Lima et à deux cent quatre-vingt-dix de la Plata. D'après les lois des Indes, Cuzco était regardée comme une des premières villes de Castille. En 1783, elle reçut le titre de *très-noble, très-loyale et très-fidèle*, avec jouissance des mêmes privilèges que celle de Lima, pour la résistance qu'elle avait opposée aux Indiens révoltés de la province de Tinta et des autres provinces voisines. On y établit, en 1784, un gouverneur vice-patron et un intendant, et la charge de corrégidor fut abolie; et trois ans après on y transféra le siège du tribunal de l'audience royale. Alcédo a publié une liste de vingt-trois évêques qui ont occupé son siège épiscopal depuis 1534 jusqu'en 1777. Sa population est d'environ vingt-six mille âmes. Lorsque don Ulloa visita la ville de Cuzco, elle lui parut à peu près de la grandeur de celle de Lima. La plupart des maisons étaient bâties en pierre, et recouvertes de tuiles fort rouges qui produisaient un joli effet**.

(2) Les chevaux valaient alors de 4 à 5,000 pièces de huit.

* A 74° 56' long. O. de Paris, sur la belle carte du Pérou, gravée par M. Brué en 1826. Son nom y est écrit Couzco.

** Voyez *Pedro de Cieça de Leon*, cap. 92 et 93; *de la Antigua ciudad del Cuzco*; *G. de la Vega*, lib. VII, cap. 8, 9, 10, 11, et 12; *la Descripcion de la Imperial ciudad del Cozco*; et *don Ulloa*, lib. I, cap. 12.

Tandis que ces événements se passaient à Cuzco, le capitaine Sébastian de Bélalcazar s'était emparé de *Pançalco*, près de Quito, avait chassé les Indiens des retranchements qu'ils avaient élevés à quelque distance de la capitale, et y était entré sans obstacle. Yrruminavi l'avait évacuée avec la plupart des habitants, après en avoir égorgé trois cents qui avaient refusé de le suivre, et était allé s'établir à trois lieues de là. Bélalcazar envoya contre lui le capitaine *Pachéco*, avec quarante fantassins, qui le forcèrent à quitter sa position et à se retirer à *Yurbo*. Bélalcazar le fit suivre jusqu'à cette ville par le capitaine Ruis Diaz et soixante soldats; mais ce chef indien, informé de la marche de ces deux officiers, et apprenant que presque tous les Espagnols qui se trouvaient à Quito étaient malades, réunit quinze mille vassaux des seigneurs de *Tacunga* et de *Chillo*, à la tête desquels il marcha sur cette ville, où il arriva pendant la nuit. Il tenta d'y pénétrer; mais repoussé avec perte, et poursuivi jusqu'à la montagne de Yumbo, il se vit forcé d'abandonner aux vainqueurs tous ses trésors et plusieurs belles femmes.

Les Espagnols ayant entendu dire aux Indiens de Pançalco, que leurs chevaux pourraient à peine emporter la vingtième partie de l'or et de l'argent qu'il y avait à Quito, demandèrent aux habitants qui étaient restés dans la ville, de leur découvrir l'endroit où ces richesses étaient cachées. Ceux-ci leur ayant dit qu'il y en avait une grande partie d'enfouie à *Caxambe*, Bélalcazar partit aussitôt pour cette ville. Étant entré dans *Quioché*, dont tous les habitants mâles servaient dans l'armée ennemie, il passa au fil de l'épée les femmes et les enfants, pour apprendre aux hommes à quitter leurs foyers: il y trouva dix cruches (*cantaros*) d'argent fin, deux d'or, et cinq en terre incrustées de métal.

Rencontre de don Diégo de Almagro et de don Pédro d'Alvarado, et leur convention, en 1534. Diégo de Almagro, informé à Vilcas du voyage et de la marche de l'adélantado Alvarado, par *Gabriel de Roxas*, députa ce capitaine auprès de Pizarro pour l'en instruire, et lui recommander de rester à Cuzco, tandis qu'il irait couvrir la ville de San-Miguèl de Piurà. Almagro rencontra, près de la belle vallée de Xyanque, quelques Espagnols nouvellement arrivés, qui lui apprirent qu'Alvarado marchait vers le Quito, et que le pilote Juan Fernandez longeait, avec la flotte, le rivage de la mer. Il écrivit aussitôt à Nicolas de Ribéra et aux Espagnols de

Pachacamà, de se saisir de ce pilote et de le pendre; après quoi il continua sa route vers San-Miguèl. Mais n'y trouvant pas Bélalcazar, il le suivit à Quito, où il ne tarda pas à le rejoindre.

Cependant Alvarado avait franchi la *Sierra-Névada* (les montagnes neigeuses), où vingt-un Espagnols, dont six femmes, un grand nombre de noirs et de chevaux, et environ deux mille Indiens étaient morts de froid et de fatigue. Arrivé au *Puéblo de Pasi*, il passa la revue de sa troupe, et trouva que quatre-vingt-cinq Espagnols et un grand nombre de chevaux avaient déjà péri depuis son arrivée dans le pays. De là il se rendit à une ville nommée *Quizapincha*; le lendemain, il gagna la grande route des Incas (*gran Camino de los Incas*); et, passant entre les villes d'*Ambato* et de *Miliambato*, il reconnut sur la terre des traces de chevaux.

Almagro avait passé une rivière avec environ cent quatre-vingts hommes, pour châtier des Indiens qui avaient tué trois Espagnols, et avait perdu, dans le passage, quatre-vingts Canaris confédérés. Des naturels, qu'il fit prisonniers, lui ayant donné avis de la marche d'Alvarado sur Pançalco, il poussa, de ce côté, une reconnaissance de six cavaliers qui tombèrent entre les mains de ce dernier. Il les renvoya toutefois à Almagro, avec une lettre dans laquelle il lui marquait que l'Empereur lui avait ordonné de continuer les découvertes le long de la mer du Sud; qu'il avait consacré la majeure partie de sa fortune à l'entreprise; qu'il ne voulait pas empiéter sur le territoire de Pizarro, mais seulement prendre possession des pays situés hors de son gouvernement; et qu'à son arrivée à Riobamba, il espérait que tout s'arrangerait à la satisfaction des deux partis. Lorsqu'Almagro reçut cette lettre, il eut l'idée d'établir une ville en cet endroit, pour prouver qu'il en était le premier possesseur. Il y jeta en conséquence les premiers fondements de *Riobamba* (1), dans une vallée environnée de montagnes. En même tems il envoya *Bartolomé de Ségovia*, *Ruis Diaz* et *Diégo de Aguero* pour assurer Alvarado de son entière con-

(1) Située par 1° 41' de lat. mér. Le nombre actuel des habitants est d'environ vingt mille. C'était une bourgade d'Indiens lorsque Bélalcazar y entra. Cette ville fut détruite par un tremblement de terre en 1797, ainsi que la majeure partie de ses habitants, qui s'élevaient à vingt mille. La nouvelle ville s'élève dans une plaine sablonneuse à une lieue et demie de l'ancienne.

fiance dans les intentions énoncées dans sa lettre. Il fallut bien se résoudre à cette démarche, car Almagro n'avait que deux cent cinquante hommes, et il eût été imprudent d'en venir aux mains. Une négociation s'entama entre ces deux chefs, et il fut convenu, après avoir échangé plusieurs messagers, qu'Alvarado se retirerait à son gouvernement de Guatémala, moyennant une somme de 120,000 *castellanos* (1), qu'on lui donnerait pour ses hommes, ses chevaux, ses navires et ses munitions de guerre qu'il s'engageait à laisser au Pérou. On exigea de lui le serment qu'il ne remettrait plus le pied dans ce pays, durant la vie des deux associés Pizarro et Almagro (2). Toutefois, pour sauver les apparences, et ne pas irriter les principaux officiers, il fut convenu qu'Alvarado continuerait sa route vers le Sud, pour découvrir de nouvelles provinces, et que ses gens de guerre pourraient aller où bon leur semblerait. Alvarado prétexta le désir de s'entretenir avec Pizarro, et partit avec Almagro pour son quartier-général de Cuzco; mais le gouverneur, ne voulant pas lui laisser voir les richesses de cette ville, vint à sa rencontre, accompagné d'une trentaine de cavaliers, dans la vallée de Pachacamà, où la somme convenue fut comptée à Alvarado, avec le prix de ses navires (3).

Fondation de San Francisco de Quito, en 1534 (4). Sur

---

(1) Suivant Herréra. Zarate et d'autres historiens disent 100,000 *pésos* d'or, ou 2,000 marcs.

(2) Quelques-uns, dit Zarate, rapportent qu'Alvarado jura de ne jamais rien entreprendre, ni sur Cuzco, ni sur le pays situé jusqu'à cent trente lieues de distance de cette ville.

(3) *Herréra*, décad. V, lib. VI, cap. 7, 8, 9 et 10. — *Zarate*, lib. II, cap. 10, 11, 12 et 13.

(4) Cette ville est située par le 0° 13' de lat. australe, et * le 98° 15' de long. E. du méridien du Ténériffe, sur le revers oriental de la partie occidentale des Cordilières des Andes, à trente-cinq lieues de la mer du Sud. Charles V l'érigea en cité, en 1541, avec le titre de très-noble et très-loyale. Elle a un siége épiscopal depuis 1545. Alcédo donne une liste de vingt-un prélats, qui l'ont occupé depuis cette époque jusqu'en 1788. Une audience royale y fut établie en 1563. Abolie en 1718, elle fut rétablie en 1739. Le président avait la même autorité qu'un vice-roi, excepté pour les affaires militaires, qui regardaient le

* 80° 50' long. O de Paris.

ces entrefaites, Sébastian de Bélalcazar transféra la coloni de Riobamba à la ville de Quito, qu'il nomma *San Francisco de Quito* (1). Il envoya ensuite de là plusieurs expéditions reconnaître les pays avoisinants. Dans l'une, *Juan de Ampudia*, natif de Xerès, fit prisonniers les généraux indiens *Zopezopagua* et *Quimgalimba*, et d'autres qui lui apportèrent de riches présents de moutons (*ganados*), et enfin le fameux Yrruminavi, dont l'arrestation mit fin à la guerre dans cette province. On appliqua ces malheureux à la torture, pour les forcer à découvrir l'endroit où ils avaient caché leur or et leur argent, et comme ils persistaient dans leur refus, on les fit tous périr.

Bélalcazar ordonna, en même tems, au capitaine *Tapia* de partir de la province de Chinto, pour aller explorer le pays situé au nord, où il n'éprouva qu'une faible résistance de la part des naturels.

Luis Daça arrêta à *Tacunga* un Indien de la grande province de Cundinamarca, que celui-ci lui dit abonder en or. La conquête en fut donc résolue, et l'on expédia à cet effet *Pédro de Añasco*, avec quarante fantassins et autant de cavaliers. Ce capitaine passa par *Gualtabamba*, traversa le territoire de *Pueblos de los Quillacingas*, et parcourut des bois et des montagnes sans trouver de trésors. Il fut suivi peu de jours après par Juan de Ampudia, à qui Bélalcazar avait donné un corps nombreux de cavalerie pour entreprendre de nouvelles découvertes.

---

gouvernement de Santa-Fé de Bogota. Alcédo donne une liste de vingt-cinq présidents, gouverneurs et commandants généraux du royaume, de 1586 à 1783. Philippe II y fonda deux universités en 1586; celle de *San Grégorio Magno*, placée sous la direction des jésuites, et qui reçut en 1621 tous les privilèges de celle de Salamanque; et l'autre, de *San Tomas de Aquino*, confiée aux dominicains. Après l'expulsion des jésuites, ces deux universités prirent cette dernière dénomination. On y comptait aussi deux collèges; celui de *San Luis Rey de Francia*, auquel Philippe V accorda le titre de *Colegio Mayor*, et l'autre de *San Fernando*, roi d'Espagne, dirigés par des dominicains. La population actuelle de Quito est d'environ soixante-quinze mille habitants blancs, métis et Indiens. (Voyez les chap. 4, 5, 6, 7 et 8 du Ve, liv. de la *Relacion histórica del viage*, de don Ulloa, où se trouvent le plan et la description de cette ville.

(1) *Herréra*, décad. V, lib. VI, cap. 6.

Moyens employés par Pizarro pour établir son autorité. Fondation de la ville de Los Reyes. Pizarro, redoutant quelques tentatives de la part des marins de la flotte d'Alvarado, prit le parti de se rendre en personne sur le bord de la mer. Pour n'être pas inquiété dans ce voyage, il s'attacha à gagner l'affection des Indiens, auxquels il déclara que le roi d'Espagne n'avait jamais eu l'intention de détrôner le souverain de leur pays, et leur proposa de reconnaître en cette qualité *Manco Inca*, fils de Guaynacaba. Les Indiens y ayant consenti, ce prince fut proclamé avec tout le cérémonial d'usage.

Pizarro laissa alors son frère Juan à Cuzco, en tira presque toutes les troupes disponibles, et marcha vers la vallée de Pachacamà, où il jeta les fondements de la ville de *Sangalla* (1), dans la province de Camaná, et vis-à-vis l'île de Chincha. Il pardonna au pilote Juan Fernandez, et le nomma même au commandement d'un galion. De son côté, Almagro investit Bélalcazar du gouvernement des provinces équinoxiales, avec ordre de transférer la nouvelle colonie de Riobamba à Quito. Il envoya le capitaine Pacheco en établir une autre à Puerto-Viejo, renouvela son association avec Pizarro, et partit pour prendre le gouvernement de Cuzco. Il devait ensuite entreprendre, à leurs frais communs, la découverte des régions méridionales, particulièrement celle du pays de Chiriguana. Alvarado retourna dans son gouvernement de Guatémala, et Pizarro resta dans la vallée de Pachacamà, pour former, sur la côte, un entrepôt de commerce. Ayant trouvé un port commode vis-à-vis la vallée de Rimac, il y jeta les fondements de la ville de *Los Reyes* (2), au commencement de l'année 1535, et y transporta la colonie qu'il avait laissée dans la vallée de Xauxa, à trente lieues de là (3).

Cependant Hernando Pizarro avait fait voile de Nombre de Dios, comme nous l'avons déjà dit, et était arrivé à

(1) Selon Herréra : Alcédo écrit *Sangallo*.

(2) Il la nomma ainsi parce qu'il la fonda le jour de l'Épiphanie. Elle a depuis pris le nom de *Lima*, de la rivière sur laquelle elle est située. (*Herréra*, décad. V, lib. VI, cap. 1 à 12.)

(3) *Zarate*, lib. II, cap. 13.—*De la Véga*, lib. II, cap. 17.—*Lima Limata, conciliis*, etc. *Et anno* 1534, *seu, ut varie volunt* 1535. *Urbem Limam condere cœpit in festo trium regum, undè civitas regum passim appellatur*, cap. 2. *Apparatus Historicus. Romæ*, 1673.

Séville vers le commencement du mois de janvier 1534. Il apportait pour le compte du roi 155,300 *pesos de oro*, ou pièces de huit, 5,400 *marcos de plata*, ou marcs d'argent de huit onces au marc, trente-huit vases d'or, quarante-huit d'argent (1), et une idole aussi grande qu'un enfant de deux ans. Il avait en outre pour des particuliers vingt-quatre cruches d'argent et quatre d'or, 499,000 *pesos* d'or, et 4,000 marcs d'argent en barres, en plaques et en morceaux. Hernando présenta lui-même ce riche présent au roi, qui se trouvait alors à Calatayud, dans le royaume d'Aragon, et lui fit le récit de la conquête du Pérou par son frère. Vers ce tems, arrivèrent deux messagers d'Almagro, pour solliciter le roi en sa faveur. Sa majesté augmenta le gouvernement de Pizarro de soixante-dix lieues de côtes, lui décerna le titre de marquis de *los Atabilos*, qui devait être reversible à ses enfants, et lui donna pour vassaux vingt mille Indiens. Le roi nomma F. Vicente de Valverde évêque du Pérou, et lui associa un grand nombre de religieux pour travailler à la conversion des naturels. Il accorda au maréchal don Diégo de Almagro le gouvernement de deux cents lieues de côtes en ligne droite, tirée du nord au sud et de l'est à l'ouest, à partir de la limite méridionale de celui de Pizarro, qui s'appelait *Nueva Castilla*. Ce nouveau gouvernement reçut le nom de *Nueva Tolédo*, et Almagro le titre d'adélantado. Hernando Pizarro partit ensuite pour Séville, où il s'embarqua pour Nombre de Dios, accompagné de plusieurs personnages de distinction (2). Arrivé dans ce port, il se rendit d'abord à San Miguel, et de là le long des *Llanos*, ou plaines, à la ville de Los Reyes.

Francisco Pizarro ne tarda pas à s'apercevoir que les avantages que présentaient la situation et le port de Los Reyes en feraient bientôt une ville importante. Il résolut donc d'y établir le siége du gouvernement du Pérou. (*Cabeza de la República de los Castillanos*) (3).

---

(1) C'étaient des fontaines, des cruches, des pots, des paniers et des tambours.

(2) Herréra en publie les noms.

(3) *Lima*, située par lat. S. 12° 2', long. 70° 50' O. de Cadix, devint le chef-lieu de l'intendance du même nom, et la capitale du Pérou. Sa population actuelle est d'environ cent mille âmes. Elle occupe un emplacement de dix milles de circonférence, y compris le faubourg de San Lazaro. Le plan en a été parfaitement tracé,

Il s'occupa ensuite de fonder une autre ville dans la grande vallée de Chimo, sur le bord d'une belle rivière,

---

et les rues en sont droites et d'une bonne largeur. Cette ville forme un triangle dont la base se prolonge l'espace de deux milles maritimes le long du fleuve, ou deux tiers de lieue; sa largeur est de mille quatre-vingts toises ou deux cinquièmes de lieue. Elle est environnée de murailles en briques et flanquée de trente-quatre tours. Ces ouvrages, destinés à la mettre à l'abri d'une surprise de la part des Indiens, furent entrepris et exécutés par le duc de la Palata, en 1685. Callao, port de Lima, situé à la distance de deux lieues, est bâti sur une pointe de terre si basse, que le niveau de la place ne s'élève pas à plus de neuf ou dix pieds au-dessus des plus hautes marées. La rade est une des plus spacieuses, des plus belles, et peut-être la plus sûre de la mer du Sud. On y trouve partout un bon mouillage, et la mer y est si tranquille, qu'on peut y caréner en tout tems sans crainte d'être surpris par un coup de vent. Charles V donna à Lima le titre de ville royale, avec des armes et la devise *Hoc signum vere regum est*, le 7 décembre 1537. Deux ans après, elle fut érigée en évêché par le pape Paul, et, en 1542, en archevêché. En 1571, elle fut déclarée métropolitaine, de suffragante de l'archevêché de Séville qu'elle avait été jusqu'alors. Alcédo publie une liste de dix-neuf prélats qui ont occupé son siége depuis 1538 jusqu'en 1781. Le dernier archevêque, don Bartolomé Maria de las Heras, quitta Lima à la suite des événements de 1821. L'audience royale, qui y fut fondée en 1541, suivant les uns, et en 1544, suivant d'autres, comprenait dans sa juridiction les diocèses de Truxillo, de Guamanga, de Cuzco et d'Aréquipa. L'université de San Marcos y fut fondée, en 1549, par une bulle du pape Pie V. Les jésuites y arrivèrent pour la première fois en 1567, et, trois années après, il y fut créé un tribunal de l'inquisition, dont la juridiction s'étendait jusqu'à la rivière de Mayo, où commençait celle du tribunal de Carthagène. On y établit aussi un tribunal de la Sainte-Croisade, en 1574; un trésor, en 1607, et une monnaie royale en 1565. Cette dernière, transférée cinq années après à Potosi, fut rétablie à Lima, en 1603. En 1671, la congrégation des religieux hospitaliers de Bethléem, fut installée dans l'hôpital del Carmen. On y comptait autrefois dix-neuf couvents d'ordres religieux, quatorze monastères et couvents de femmes, un collége royal fondé par le vice-roi don Francisco de Tolédo, un séminaire tridentin, appelé Santo Toribio, et un autre collége avec une maison de retraite pour la noblesse. On trouve beaucoup de détails sur la capitale du Pérou, dans la *Relacion histórica del viage*, etc., de don Ulloa, lib. I, cap. 3 à 10; et dans l'ouvrage anglais de M. Stévenson : *Twenty years residence in South América; London*, 1825.

et lui donna le nom de *Truxillo* (1), en l'honneur de la ville où il avait vu le jour.

Almagro, ayant appris que le roi lui avait donné le gouvernement de tous les pays situés au midi de Chinca, se qualifia, sans attendre son brevet, de gouverneur de Cuzco, bien que cette ville ne fût pas comprise dans sa juridiction, que Pizarro en eût confié le gouvernement à son frère Juan, et qu'il n'eût accordé à Almagro d'autre pouvoir que celui de découvrir le pays de Chiriguana. Juan et Gonzalo Pizarro, qui se trouvaient alors à Cuzco avec le prince Manco-Inca, se préparaient à repousser les prétentions d'Almagro les armes à la main. De son côté, Francisco Pizarro, instruit de ce qui se passait, partit aussitôt de Truxillo, sans gardes, et se fit porter par les Indiens jusqu'à Cuzco, à deux cents lieues de là. Almagro l'ayant rencontré dans l'église, s'excusa de son mieux, et par la médiation du licencié *Caldera* et du prêtre *Loayra*, il fut rédigé un pacte de réconciliation, en cinq articles, que ces deux chefs jurèrent solennellement, sur l'autel, de maintenir, le 12 juin 1535. Ils s'engageaient à observer les anciennes conditions déjà stipulées entre eux, et à partager également toutes les richesses qu'ils trouveraient. Malgré ce traité, chacun conservait son parti, et Pizarro, pour se défaire de son rival, lui persuada d'entreprendre la conquête du *Chili*, qu'on croyait riche en or, et qui était compris dans le gouvernement que le roi lui avait accordé.

Pizarro, ayant vu partir Almagro pour le Chili (2), laissa

---

(1) Truxillo est agréablement située dans une belle plaine, à trois quarts de lieue de la mer et à une lieue de la rivière de Mocha, qui fournit de l'eau à la ville, par lat. S. 8° 6', et long. 78° 53' O. de Greenwich *. Elle fut érigée en évêché en 1577, et son siége déclaré suffragant de Lima par Paul V, en 1609. Alcédo publie la liste des vingt-cinq évêques qui l'ont occupé depuis sa fondation jusqu'en 1778. Cette ville renfermait autrefois un trésor royal, un collége de jésuites et plusieurs couvents et monastères. Elle a été plusieurs fois endommagée par des tremblements de terre, le 14 février 1619, le 6 janvier 1625, le 20 octobre 168[illegible] et le 2 septembre 1759. Le port de Guanchaco est l'entrepôt de son commerce maritime. Population, huit mille âmes; distance de Lima, quatre-vingts lieues.

(2) Voyez ci-après l'article *Chili*.

* 77° 24' long. O. de Paris.

son frère Juan à Cuzco en qualité de gouverneur, et retourna à Lima, où il trouva *Fr. Thomas de Berlanga*, évêque de Terre-Ferme, qui s'y était rendu, en vertu d'une commission du roi (du 31 mai 1536), pour déterminer les limites de son gouvernement et de celui d'Almagro. Le gouvernement de Pizarro devait s'étendre l'espace de deux cent soixante-dix lieues en droite ligne, du nord au sud, sur le même méridien, à partir de la rivière de Santiago, au nord. Celui d'Almagro devait commencer où finissait celui de Pizarro, et s'étendre deux cents lieues vers le sud. Toutes les provinces situées soit à l'est, soit à l'ouest, et comprises entre les latitudes de chaque, devaient aussi en dépendre. Toutefois, Pizarro trouva moyen d'empêcher l'exécution de cette commission; l'évêque refusa le présent qu'il lui offrit, et retourna dans son diocèse.

Fondation de Santiago de Guayaquil, *en* 1536 (1). Bélalcazar, voulant ouvrir une communication sûre entre Quito et la mer, partit lui-même avec quelques troupes, réduisit sur sa route les naturels à l'obéissance, et alla établir, à l'O. de Puerto-Viéjo, une colonie qu'il appela *Santiago de*

(1) *Herréra*, décad. V, lib. X, cap. 10.

Quoiqu'on ne soit pas bien sûr, dit don Ulloa, de l'époque à laquelle on commença à bâtir cette ville, il est néanmoins reconnu que c'est la deuxième que les Espagnols aient fondée, non-seulement dans cette province, mais même dans l'empire du Pérou, puisque d'anciens mémoires, conservés dans les archives de la ville, attestent que sa fondation suivit immédiatement celle de Piura, qui eut lieu en 1532. Lima ayant été établie en 1534 ou 1535, ce doit être dans l'intervalle de ces deux années que furent jetés les fondements de Guayaquil. Elle s'éleva d'abord sur le golfe de Charapoto. Détruite peu après par les Indiens, elle fut rebâtie sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui sur la rive occidentale du Guayaquil, par le 2° 11' de lat. aust., long. 297° 17' du pic de Ténériffe. On y comptait, dit don Ulloa, lib. IV, cap. 4, vingt mille âmes en 1737. C'est aussi sa population actuelle. Avant la dernière révolution, Guayaquil renfermait trois couvents et un collége de jésuites. On y construit un grand nombre de vaisseaux avec un bois d'une qualité supérieure qui croît dans les environs. Cette ville a été dix fois la proie des flammes, et saccagée trois fois par des pirates anglais, savoir : par Jacob Hermit Clerk, en 1624; par Edward David, en 1687, et par William Dampier, en 1707. Elle est située à deux cent trente-huit lieues de Callao, à deux cent vingt de Panama, à quatre-vingt-dix-huit de Quito, et à quarante de Paita.

Guyaquil, et dont il nomma *Diégo Daça* gouverneur. Il retourna ensuite à Quito.

Expédition d'Alonso de Alvarado, dans le pays de Chiachapoyas, et fondation de la ville de San Juan de la Frontéra, en 1536. Les mines du Pérou y avaient attiré un foule d'Espagnols, qui, frustrés de leur attente, auraient pu y causer des troubles. Pizarro résolut de les employer faire de nouvelles conquêtes. Il envoya Alonso de Alvarado, avec trois cents hommes, soumettre le pays montagneux des *Chiachapoyas*, situé à soixante lieues de Truxillo, et qui avait été autrefois conquis par le XIe. Inca Tupac Yupanqui. Ce capitaine partit de Lima pour Truxillo, et de là se rendit à Cochabamba. Prenant ensuite la direction de l'est, il trouva partout les habitants sous les armes. Il les dispersa aisément, et conclut la paix avec les deux chefs ou curacas, *Guayamamil* et *Guamàn ;* un troisième, nommé *Guyamil*, qui s'y refusa, fut pris et condamné à mort.

Alonso de Alvarado porta de là ses pas vers la vallée de *Baguà*, où huit mille Indiens s'étaient réunis pour lui disputer le passage d'une rivière. Les Espagnols la franchirent sur des radeaux, près d'une ville qu'ils appelèrent *de la Cruz*, et culbutèrent successivement deux armées qu'on leur opposa. Les Incas avaient construit une route de Caxamalca à la province des Chiachapoyas, qui leur avait été d'un grand secours pour la soumettre. Ils avaient même transféré une partie des habitants à Cuzco, où ils s'étaient établis sur une colline appelée *Carmenga*, et avaient insensiblement adopté la religion, les mœurs et les coutumes des Incas. Ces Chiachapoyas étaient la nation la plus blanche et la plus policée du Pérou, et les femmes étaient si belles qu'on les choisissait toujours de préférence pour les Incas. Alvarado, ayant réduit ce peuple, fonda sur son territoire une ville qu'il nomma *San Juan de la Frontéra*, ou Saint-Jean de la Frontière. Placée d'abord dans un terrein inégal, appelé *Levanto*, elle fut transférée peu après aux *Guancas*, dont la position paraissait plus salubre (1). Les Indiens soumis étant inquiétés par ceux des provinces les plus éloignées, Alvarado marcha contre ces derniers, conquit le pays de *Longuà*, et, se dirigeant à l'est, pénétra

(1) Située à trente lieues au N. de Mendoza, et à cent vingt lieues N.-E. de Lima.

dans la province de *Charrasmal*, accompagné d'une foule d'Indiens confédérés, jusqu'à la ville de *Gomara*, dont les habitants firent mine de se défendre. Alvarado envoya contre eux *Juan Pérez de Guebara*, avec vingt hommes, qui n'eurent pas de peine à les mettre en fuite. Il se rendit de là à la ville de *Coxcòn*, dont les habitants s'étaient retirés sur une haute montagne, d'où ils furent bientôt débusqués. A quelques lieues plus loin, les Espagnols attaquèrent et battirent un autre corps de cinq mille Indiens de la province de *Hasallao*, qui venaient se réunir à ceux de Coxcòn. Alvarado eut encore quelques escarmouches avec les naturels; mais il finit par réduire à l'obéissance le peuple belliqueux de cette contrée, défendue par ses rochers, et à travers laquelle il n'existait que quelques routes escarpées et inaccessibles à la cavalerie (1).

Soulèvement des Indiens en 1535. Cependant le grand-prêtre qui était parti avec *Paullo Inca*, pour l'expédition d'Almagro, avait concerté avant son départ le plan d'une insurrection générale avec Manco Inca, et les seigneurs des provinces de Condésuyo, de Callasuyo, et de Chinchasuyo, qui, à son instigation, étaient sortis secrètement de Cuzco. Les Espagnols, avertis du complot par les Yanaconas, se mirent aussitôt à la poursuite du jeune prince, l'atteignirent et le jetèrent dans les fers.

Un Espagnol nommé *Pédro Martir de Moguer*, ayant été tué par les habitants d'un village qui lui était échu en partage, Gonzalo Pizarro partit avec quelques troupes pour les châtier. Les Indiens se retirèrent, à son approche, avec leurs femmes, des provisions et de l'eau, sur un rocher élevé et escarpé où ils se fortifièrent. Toutefois ces malheureux, ayant permis à des Espagnols, qui venaient leur offrir des propositions de paix, de pénétrer dans leurs forteresses, y furent impitoyablement massacrés par les Yanaconas. Quelques-uns se précipitèrent du haut en bas des rochers et trouvèrent également la mort. De ce nombre était un chef, qui, fondant en larmes et répétant sans cesse le nom de *Gamacaba*, s'attacha par une corde à sa femme, à ses deux enfants, à six moutons, et à des paquets de hardes, et fermant les yeux, se précipita la tête la première sur les rochers. Le butin trouvé dans le camp des Indiens ne s'éleva qu'à

(1) *Herréra*, déc. VI, lib. VI, cap. 6.

5,000 pièces de huit. Les Espagnols l'approprièrent à la construction de l'église de Cuzco.

Gonzalo Pizarro, à peine de retour de cette expédition apprit que *Juan Becerril* avait été massacré par ses Indiens Juan Pizarro fit des dispositions pour venger sa mort, mais il en fut empêché par la nouvelle de la révolte de *Tiço*, oncle de Manco Inca, à Tarama et Bombon. Le gouverneur donna ordre de l'arrêter, lorsqu'il n'en était plus tems. Tiço s'était enfui dans les forêts impénétrables des Andes, d'où il envoya dire à son neveu de se sauver de Cuzco, où les Espagnols le retenaient prisonnier, et qu'il marcherait à son secours.

Francisco Pizarro rencontra à los Réyes son frère Hernando, qui lui remit les titres que l'Empereur lui avait accordés. Il envoya ensuite ce dernier à Cuzco, pour en prendre le gouvernement et garder l'Inca, tandis qu'il travaillerait de son côté à l'embellissement de la nouvelle ville.

Quelques mois après, l'Inca, que Hernando avait traité avec beaucoup de bienveillance, demanda et obtint la permission d'aller célébrer une fête dans la vallée de *Yucay*, à six lieues de Cuzco, promettant de revenir et de lui apporter une statue en or de son père Guaynacaba. Arrivé dans cette province, Manco convoqua une assemblée des anciens capitaines de la nation, leur exposa la perfidie des Espagnols, les exhorta à prendre les armes, et, à un jour fixé, à en faire un massacre général. Il expédia ensuite des émissaires dans toutes les provinces pour y porter sa détermination, et y opérer un soulèvement de tous ses sujets depuis la ville de Los Réyes, jusqu'à la province de Chicha, sur une étendue de plus de trois cents lieues. Tous les guerriers des provinces situées entre cette ville et celle de Quito avaient péri dans les guerres d'Atahualpa, ou lors du carnage qui en avait été fait à la prise de ce prince.

L'armée d'Antahuallas et celle de la côte de Hanasca devaient marcher contre les Espagnols et le gouverneur qui se trouvaient à Rimac. Celle de Quintisuyu, de Collasuyu et d'Antisuyu, prit la route de Cuzco, qui était défendue par cent soixante-dix Castillans, dont quatre-vingts cavaliers, et environ mille Indiens, la plupart Yanaconas. Manco Capac se présenta devant cette ville à la tête de deux cent mille hommes, presque tous armés d'arcs et de flèches, au bout desquelles étaient attachées des matières inflammables et une mèche allumée ; d'autres portaient des frondes, à

l'aide desquelles ils ne cessèrent, pendant les dix-sept jours qu'ils tinrent les Espagnols assiégés, de faire pleuvoir des cailloux sur les toits de la ville, qui offrit durant cet intervalle le spectacle d'un vaste embrasement. Le quartier des Espagnols échappa seul à l'incendie, et sans le secours de quelques Indiens dévoués qui leur apportèrent des provisions, ils seraient tous morts de faim ainsi que leurs chevaux.

Pendant les douze premiers jours du siège, les Espagnols avaient perdu cent cinquante hommes, et les autres étaient pour la plupart blessés. Decidés toutefois à s'ouvrir un passage au travers des ennemis ou à mourir, ils se confessèrent tous à trois prêtres qui se trouvaient avec eux dans la place, et implorèrent la protection du ciel. Le lendemain, au point du jour, les Indiens recommencèrent l'attaque en poussant des hurlements épouvantables. Les Espagnols étaient dans la proportion de un contre mille. Après cinq heures de combat, les assiégeants se retirèrent pour revenir le lendemain livrer un nouvel assaut, qui fut aussi sans succès (1).

L'Inca, qui s'était posté sur une colline voisine pour être témoin de son triomphe, et animer ses soldats, leur reprocha amèrement leur lâcheté. Il ordonna une nouvelle attaque pour la troisième nuit (2), la dix-septième du siége. Les Espagnols, informés de ses intentions par leurs domestiques indiens, se tinrent prêts à les recevoir. Aussi les assiégeants, trompés dans leur attente, se retirèrent dans leurs

(1) Les Espagnols n'échappèrent que par miracle. Aussi les historiens, attribuant leur délivrance à un pouvoir surhumain, firent-ils descendre Saint-Jacques du ciel pour combattre avec eux. « Au moment, » disent-ils, « où les assiégés commençaient à se livrer au désespoir, Saint-Jacques, patron de l'Espagne, apparut dans les airs, armé d'un bouclier et d'une épée, monté sur un cheval blanc, et combattit pour les chrétiens. Le lendemain, on le vit de nouveau porter la mort dans les rangs ennemis. »

(2) Les historiens espagnols disent que l'Inca résolut de donner l'assaut de nuit, parce qu'il espérait, que l'obscurité empêcherait ses troupes de voir le guerrier céleste qui leur causait tant d'effroi. Puis ils ajoutent, que la Sainte-Vierge parut dans les airs au commencement de cette nuit, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et que son éclat éblouit tellement les assiégeants, qu'ils se retirèrent sans rien entreprendre.

quartiers sans rien entreprendre. Les Espagnols firent alors une sortie dans laquelle ils se rendirent maîtres de la forteresse (1), dont la prise coûta la vie à Juan Pizarro, qui y reçut à la tête une blessure mortelle.

A la nouvelle de la mort du frère de Pizarro, les Indiens reprirent courage, et attaquèrent plusieurs partis espagnols qui fesaient des courses hors de la ville à une lieue à la ronde. Mais, vaincus quelques jours après dans la plaine de Salinas, ils levèrent le siége.

Les Espagnols perdirent dans cette guerre au-delà de trois cents hommes dont les têtes furent toutes apportées en triomphe à l'Inca. Les Indiens se servirent pour estropier les chevaux de cordes faites avec les nerfs de llama. Ces cordes, appelées *ayllos*, étaient nouées en trois endroits et chaque nœud portait une pierre. Ils employaient aussi dans le même but les fils du pita, espèce de yuca (*agave americana*).

Pendant le siége, on envoya toutes les semaines des détachements de cavalerie battre la campagne, et chercher des provisions. Gonzalo Pizarro, dans une de ses courses, après avoir dispersé plusieurs corps indiens, près de Xaquixaguana, faillit tomber entre les mains de l'ennemi. Gabriel de Rojas, étant parti pour une de ces expéditions, avec soixante-dix cavaliers, s'avança jusqu'à la province de *Pomacanche*, à quatorze lieues de Cuzco, et ramena deux mille têtes de bétail. Dans une autre excursion, dirigée vers Condésuyo, par *Hernan Ponce de Léon* et par Gonzalo Pizarro, les Espagnols tuèrent plus de mille Indiens et en conduisirent à Cuzco un grand nombre qu'ils relâchèrent ensuite après leur avoir coupé une main pour inspirer de la terreur aux assiégeants. Gabriel de Rojas s'étant de nouveau mis en marche vers Xaquixaguana pour se procurer du maïs, fut attaqué à son retour par un corps ennemi muni d'armes espagnoles. Il y en avait aussi quelques-uns armés de lances, et montés sur des chevaux. Ils furent toutefois mis en déroute.

Pendant le siége de Cuzco, il parut, devant Lima, une armée nombreuse d'Indiens que la cavalerie eut bientôt dispersée. Les montagnards (*gente serrana*) tombèrent tous ma-

(1) La plupart des historiens prétendent que la forteresse fut prise au commencement du siége.

ades dans les *Yungas*, ou vallée baignée par la mer, et ne purent être d'aucun secours aux insurgés.

Tous les messagers expédiés par F. Pizarro pour Cuzco, avaient été interceptés par l'ennemi, de sorte qu'il ignorait ce qui s'y passait. Cependant, ayant appris que cette ville était assiégée par Manco Inca, il écrivit à Alonso de Alvarado, à Sebastian de Garcilasso, à Bétalcaya et à de la Véga, de se rendre le plutôt possible à Los Réyes pour marcher contre les Indiens avec leurs forces réunies. Il envoya en même tems son parent, *don Diégo Pizarro*, au secours de ses frères, avec soixante-dix cavaliers et trente fantassins; mais ceux-ci attaqués dans un défilé, furent tous tués par de grosses pierres que les habitants roulèrent sur eux du haut d'une colline escarpée, appelée le coteau de *Parcos*, à soixante-dix lieues de la ville de Los Réyes. Soixante cavaliers et soixante-dix fantassins aux ordres du capitaine *Francisco Morgulco de Guiniones*, éprouvèrent le même sort, ainsi que quatre-vingts cavaliers et soixante fantassins commandés par *Gonzalo de Tapia*, et quarante autre cavaliers et soixante soldats sous la conduite de *Alonzo de Gahète*: de sorte qu'il périt dans ces quatre expéditions quatre cent soixante-dix Espagnols, savoir: deux cent vingt fantassins et deux cent cinquante cavaliers (1), outre les trois cents qui furent assommés dans les mines.

Le marquis, ne recevant de nouvelles ni de ses frères ni de ses capitaines, envoya *Francisco de Godoy*, avec quarante cavaliers, pour savoir ce qu'ils étaient devenus. Celui-ci ayant rencontré deux soldats de Gahète, qui lui apprirent le malheureux sort de leurs camarades, revint en informer Pizarro.

Sur ces entrefaites un corps indien s'étant avancé jusqu'à dix lieues de Lima, fut attaqué par soixante-dix cavaliers et quelques naturels aux ordres de *Pédro de Lermo*. Les Espagnols en firent un horrible carnage, mais ils perdirent huit chevaux et eurent un grand nombre de blessés, dont trente-deux moururent peu de tems après. Quarante mille Indiens, guidés par *Titu Yupanqui* (2), vinrent ensuite camper sur la

(1) Selon Herréra; Zarate dit trois cents; Pédro Ciéça de Léon dit (cap. 82), que dans cette révolte générale, qui s'étendit depuis Cuzco jusqu'à Quito, les Indiens tuèrent plus de sept cents chrétiens espagnols

(2) Zarate le nomme *Yico Youpanqui*, et Gomara *Tirogo*.

montagne de Saint-Christophe, qu'une rivière sépare de la ville. Les dix premiers jours se passèrent en escarmouches. Toutefois, l'ennemi ayant voulu franchir la rivière, et s'apercevant qu'elle grossissait, crut que Pachacamac l'abandonnait et leva le siége.

Cependant Manco Inca avait perdu depuis un an plus de quarante mille hommes. Désespérant de jamais remonter sur le trône de ses ancêtres, il avait levé le blocus de Cuzco qui durait depuis huit mois, avait licencié son armée et donné ordre aux caciques de retourner dans leurs provinces respectives et de reconnaître l'autorité des Espagnols. De son côté, il se retira à Villa-Pampa, dans les montagnes des Antis, où il périt de la main d'un Castillan auquel il avait sauvé la vie (1).

Fondation de la ville de Paria, dans la province de Charcas, en 1535, à cent trente lieues de Cuzco, par *Juan de Saavédra*, capitaine de l'expédition chilienne, d'après les ordres qu'il en avait reçus d'Almagro. Elle fut peuplée d'habitants tirés de Collao et de los Charcas (2).

Fondation de trois villes dans le pays de Pacamoros, en 1536 (3). Le capitaine *Juan de Salinas de Loyola*, gouverneur du pays connu sous son nom, et sous ceux de *Pacamoros*, ou Bracamoros, et d'Iguanongo (4), qui avait été conquis par Pédro de Vergara, jeta, en 1536, les fondements de trois *puéblos* ou villes, qui ont conservé jusqu'à nos jours leurs noms primitifs, savoir : 1°. la *Ciudad de Valladolid*, par lat. S. 4° 35′, à vingt lieues de Loxa; 2°. la *Ciudad de Loyola*, ou de Cumbinama, à dix-sept lieues à l'E. de Valladolid, et 3°. la *Ciudad de Santiago de las Montañas*, à cin-

---

(1) Herréra, décad. V, lib. VI, cap. 13; lib. VII, cap. 13, 14 et 15; et lib. VIII, cap. 1 à 7. — Zarate, lib. III, cap. 3. — De la Véga, *Com. real.*, lib. II, cap. 24 à 30.

Herréra rapporte que les Indiens s'imaginèrent que le plus sûr moyen de détruire les Espagnols était de mettre le feu à leur église. Aussi, à l'aide de pierres rougies au feu et de flèches embrasées, ils parvinrent à incendier le toit de chaume qui la recouvrait. Toutefois, le feu s'étant éteint de lui-même, ils l'attribuèrent, ainsi que les Espagnols, à un miracle.

(2) *Herréra*, décad. V, lib. VII, cap. 9.

(3) Suivant Herréra et Alcédo. Coleti dit en 1541.

(4) Les Espagnols ont fait par corruption, de ces noms indiens, ceux de *Bracamoros* et de *Yaguanongo*.

quante lieues E. de Loyola, sur les confins du gouvernement de Maynas (1).

Guerre entre les Almagros et les Pizarros, *en* 1537. Vers le même tems, Almagro s'était remis en marche pour le Pérou avec cent cinquante soldats, alléguant que les deux cents lieues appartenantes à Pizarro, devaient se mesurer de l'équateur vers le Sud, en suivant les sinuosités de la côte, et que, par conséquent, Cuzco ne fesait pas partie de son gouvernement. Il se présenta devant cette ville, y entra, y mit le feu, et obligea Hernando et Gonzalo Pizarro à capituler. Le lendemain, il les jeta en prison, et força le conseil à le reconnaître comme gouverneur; après quoi, il permit à Paullo-Inca de ceindre le bandeau royal.

Lors du soulèvement des Indiens, F. Pizarro avait envoyé demander des secours au Mexique, à Nicaragua, à Panama, à Santo-Domingo et aux autres îles. Il avait, en même tems, fait partir, pour secourir ses frères, Alonzo de Alvarado et de la Véga, avec cent vingt cavaliers et cent quatre-vingts fantassins. Ces deux capitaines rencontrèrent, à quatre lieues de Lima, un corps d'Indiens, qui les attaqua et leur tua onze hommes et sept chevaux. Ils poursuivirent néanmoins leur route à travers un désert sablonneux, où cinq cents Indiens de service, qui les accompagnaient, moururent de soif. Quittant alors le chemin des sables, pour prendre celui des montagnes, ils y furent joints par deux cents autres soldats, dont soixante cavaliers aux ordres de *Gomez de Cordova de Vargas*. Arrivés à *Rumichaca* (2), ou *Pont de Pierre*, ils éprouvèrent une vigoureuse résistance de la part des naturels, qui leur tuèrent vingt-huit hommes, plusieurs Indiens de service et neuf chevaux. Au pont d'Abançay (3), situé à vingt lieues plus loin, ils apprirent tout ce qui était arrivé à Cuzco, en instruisirent le marquis, et s'arrêtèrent pour attendre ses ordres.

Don Diégo Alvarado et huit autres cavaliers députés par

---

(1) *Herréra*, décad. V, lib. X, cap. 14.

Fondation de *Popayan* par *Sébastian de Bélalcazar*, en 1536. Voyez l'article de la *Nouvelle-Grenade*.

(2) Sur la rivière du même nom, dans la province de Pastos.

(3) La ville d'Abançay est située par lat. S. 13° 31' et long. 72° 26' O. de Greenwich, ou 75° 12' O. de Paris, selon M. Brué, à vingt lieues de Cuzco.

Almagro, étant venus proposer la paix à ces deux capitaines, furent retenus prisonniers. A cette nouvelle, Almagro sortit de Cuzco, avec tout son monde, pour aller les délivrer. Au moment où le signal du combat fut donné, Pédro de Lermo étant passé de son côté, il remporta une victoire complète, sans perdre un seul homme. Cette bataille se livra le 12 juillet 1537, près du pont d'Abançay.

Almagro ayant laissé Gonzalo Pizarro et Alonzo de Alvarado en prison à Cuzco, sous la garde d'un lieutenant, prit avec lui Hernando Pizarro, et se dirigea, avec ses troupes, vers la province de Chincha, qui se trouvait à vingt lieues de la ville de Los Reyes, dans la juridiction du Marquis. Celui-ci, qui ignorait tout ce qui venait de se passer, s'était mis en route avec deux cent cinquante hommes qu'il avait reçus d'Hispaniola, et environ cent cinquante autres, tant cavalerie qu'infanterie, dans l'unique but de soumettre les provinces révoltées. Mais, à son arrivée dans la vallée de Guarço, à vingt-cinq lieues de Lima, il apprit, à la fois, la retraite de l'Inca, le retour d'Almagro, la prise d'Alonzo de Alvarado, la mort de son frère Juan et l'arrestation des deux autres. Il discontinua alors sa marche, et retourna à Los Réyes.

A son arrivée à *Nasca*, dans la province de *Lucanes*, Almagro eut avis de la fuite des deux prisonniers de Cuzco. Il n'en continua pas moins sa marche jusqu'à la vallée de Chincha, où il fonda la ville qui porte son nom, *Santiago de Almagro*, au mois d'octobre 1537 (1).

Rodrigo Orgonez, général d'Almagro, était d'avis qu'on attaquât Pizarro et qu'on mît à mort ses deux frères. Toutefois, il fut conclu un arrangement, entre ces deux chefs, le 15 novembre 1537. Les conditions qu'il contenait, ne satisfesant pas les soldats d'Almagro, il fut proposé un autre traité qui reçut l'approbation des deux partis. Il y était stipulé qu'Almagro transporterait la colonie de son nom à Zangalla; qu'il occuperait la ville de Cuzco, jusqu'à ce qu'on put savoir la décision du roi à cet égard; que Hernando Pizarro serait remis en liberté, et que, de part et

(1) Selon Herréra; Alcédo dit en 1536.
Cet établissement porta autrefois le titre de cité qu'on lui retira dans la suite, à cause de l'exiguité de sa population.

'autre, on licencierait ses troupes dans l'espace de vingt ›urs.

Sur ces entrefaites, il arriva un ordre du roi qui enjoinait aux gouverneurs de résider chacun dans le pays qu'il rait découvert et conquis. Pizarro en profita pour rompre ›n engagement : et il en fut conclu un autre par lequel ernando Pizarro devait être remis en liberté, et Almagro ster à Cuzco jusqu'à nouvel ordre. En conséquence, ce rnier délivra son prisonnier, et partit pour Zangalla, où il ansporta la colonie qu'il avait établie à Chincha. Pizarro, e tenant aucun compte de la capitulation, envoya des mesgers à Almagro, pour l'inviter à renoncer à toutes ses prényions sur les pays qu'il avait conquis. Celui-ci proposa ors de faire partir pour l'Espagne le contrôleur du roi, uan de Guzman, pour instruire sa Majesté de l'état des faires au Pérou; mais Pizarro arrêta cet officier, et forma projet de se rendre maître de Cuzco. Il nomma ses frères, lernando et Gonzalo, l'un surintendant et gouverneur, autre capitaine-général, et les dirigea sur cette ville avec pt cents hommes d'infanterie et de cavalerie. A cette nouelle, Almagro partit de Vilcas, s'empara de Cuzco, et s'aança ensuite contre les deux Pizarro, avec cinq cents Esagnols, six pièces de campagne et six mille Indiens aux rdres de l'Inca Paul Topa. Les deux armées se trouvèrent n présence dans la vallée de *Cachipampa*, ou *Salinas*, à eux lieues de Cuzco. Le combat dura deux heures. Almaro fut complètement battu et fait prisonnier; cent vingt e ses soldats furent tués ou moururent de leurs blessures. a perte des Pizarro fut peu considérable. Cette bataille se ivra le 6 avril 1538 (1).

Après la bataille de Salinas, Alonzo de Alvarado demanda t obtint l'autorisation de retourner à Lima, pour se rendre e là à son gouvernement de Chiachiapoyas, où il se proosait de bâtir une ville. On fit partir avec lui don *Diégo e Almagro*, fils de l'adélantado, qu'il devait livrer à . Pizarro.

(1) *Herréra*, décad. VI, lib. II, cap. 1 à 15; lib. III, cap. 1 à 1; lib. IV, cap. 1 à 6. — *Zarate*, lib. III, cap. 8, 9, 10 et 11. Cet auteur prétend que ce combat eut lieu le 26 août; mais de la Véga dit que c'est une erreur; lib. II, cap. 35, 36, 37, 38 et 39. —*Gomara*, lib. V, cap. 33 et 34.— *Apollonius Lévinus*, lib. III.

On comptait, à cette époque, plus de seize cents soldats Espagnols à Cuzco. Hernando, obsédé de demandes d'argent et de terres, pensa que le seul moyen de se débarrasser des importuns était de les employer à des expéditions lointaines. Il permit donc, 1°. à *Pédro de Candia*, d'aller découvrir le pays d'*Ambaya*, situé au-delà des Andes, et qu'une femme indienne lui avait dit abonder en richesses de toute espèce ; 2°. à *Pédro de Vergara*, de réduire la province de *Brucomoros*, qu'on disait aussi fort riche et bien peuplée ; et 3°. à *Alonzo de Mercadillo*, de soumettre celle des *Chupachos*.

Pédro de Candia partit avec trois cents soldats. S'étant avancé jusqu'à la vallée de *Paqual*, à dix lieues de Cuzco et à cinq des Andes, il s'y arrêta six jours. Ayant reçu ordre de continuer sa marche, il franchit les Cordilières du côté de l'est, passa par Tono, et s'étant avancé à trois lieues plus loin, il découvrit la ville de *Opotari*, qui pouvait être à trente lieues de Cuzco. Dans leur route subséquente, à travers des montagnes, des rivières et des marais, les soldats de Pédro furent tellement pressés par la faim, qu'ils mangèrent la chair des chevaux qui s'étaient tués en tombant du haut des rochers. Il y en eut aussi un grand nombre de malades, et d'autres furent grièvement blessés dans un combat qu'ils eurent à soutenir contre un parti d'Indiens anthropophages du pays d'*Abisca*. Dans cette situation désespérée, Pédro de Candia se dirigea vers l'est, et arriva, après une marche pénible de trois mois, à *Collao*, sur le territoire du capitaine canarien *Alonzo de Mésa* et de *Lucas Martin*.

Le gouverneur F. Pizarro, satisfait de la chute d'Almagro, partit de Lima pour Cuzco. Arrivé à Xauxa, il rencontra les capitaines *Vergara* et *Mercadillo*, qui lui livrèrent le fils d'Almagro et d'autres prisonniers.

Sur ces entrefaites, Pédro de Candia s'étant laissé séduire par le capitaine Mésa, se disposait à marcher sur Cuzco, pour déposer Hernando Pizarro, lorsque sa conspiration fut découverte.

Hernando Pizarro, sous prétexte que la mort d'Almagro était nécessaire au repos du pays, le mit en jugement. L'ayant convaincu de haute trahison, d'avoir usurpé l'autorité légale, et d'avoir emprisonné le gouverneur, le fit étrangler dans sa prison, et ensuite décapiter sur la

grande place de Cuzco, dans la soixante-sixième année de son âge (1).

Après la mort d'Almagro, Hernando Pizarro s'attacha à gagner l'affection des officiers et des troupes de ce capitaine, qui avaient reçu le nom de *soldats du Chili*. Il marcha ensuite avec quatre cents hommes à la rencontre de Pédro de Candia, qu'il arrêta, ainsi que Mésa et Villagràn. Hernando envoya Mésa au supplice, pardonna à Villagràn, et retira à Pédro son commandement, qui fut confié à *Pédro Ançures*. Ce dernier partit ensuite avec plusieurs gentilshommes et d'autres personnages de distinction, pour la vallée de *Carabaya*, où il arriva vers la fin du mois de septembre 1538.

En vertu de la commission qu'il avait reçue du roi, Almagro avait nommé son fils, *don Diégo*, gouverneur, et Diégo de Alvarado, gardien, et institué le roi son héritier.

Pizarro ayant envoyé le jeune Almagro à Lima, se remit en route pour Cuzco. Diégo de Alvarado, gouverneur du nouveau royaume de Tolède pour le jeune Almagro, intima au marquis l'ordre d'en évacuer le territoire, et l'invita à attendre la décision de la Cour relativement à l'occupation de la ville de Cuzco. Pizarro lui répondit que son gouvernement était indéfini, et s'étendait jusqu'à la Flandre (2). Sur cela, Alvarado se rendit à Lima et s'embarqua pour l'Espagne.

Soulèvement des Péruviens sous l'Inca Manca. Cependant l'Inca Manca s'était retiré, avec ses vieux capitaines et son armée, dans les Andes, et avait établi son quartier-général à *Viticos*, d'où il partait chaque jour des corps Indiens qui infestaient les routes, et mettaient à mort tous les Espagnols qui tombaient entre leurs mains. Pizarro prépara une expédition contre ce prince, et en confia le commandement au facteur *Yllàn Suarèz de Carvajal*, originaire de Talavéra. Ce dernier s'avança avec des forces considérables de Cuzco à Vilcas, d'où il pénétra dans la province de Gua-

---

(1) Herréra, décad. VII, lib. III, cap. 1 à 14. — De la Véga, *Com. real.*, lib. II, cap. 31 à 49. — Gomara, *Hist. gén.*, lib. V, cap. 27 à 34. — Zarate, lib. III, cap. 4 à 12.

(2) *Que su governacion no tenia tèrmino, y que llegaba hasta Flandes.*

manga, et alla camper à Uripa, à quatre lieues de Cubamba. Manco, informé de son approche, avait renvoyé le gros de son armée, et n'avait retenu auprès de lui qu'environ quatre-vingts hommes, avec lesquels il s'était établi sur la cime d'une montagne. Le capitaine *Villadiégo* fut détaché avec une trentaine de soldats, pour le prendre par surprise. Mais attaqué lui-même à l'improviste, au moment où ses troupes étaient harassées de fatigues, il périt avec vingt-quatre des siens, dont les têtes furent envoyées à la vallée de Viticos. Six hommes seulement parvinrent à s'échapper, et la plupart des Indiens qui les accompagnaient eurent les yeux crevés, ou les mains, le nez ou les oreilles coupées. L'Inca et quatre-vingt-treize de ses parents, armés de lances, combattirent à cheval.

Hernando Pizarro retourna à Cuzco, et laissa son frère Gonzalo à Collao. Celui-ci, ayant appris qu'il s'était réuni dans la vallée de Cochabamba une armée de trente mille hommes, qui devait au premier instant marcher contre lui, s'avança à sa rencontre avec environ soixante soldats, et la dispersa après lui avoir tué un millier de combattants. Peu de tems après, le capitaine *Garci Laso* partit avec une trentaine d'hommes pour la vallée de *Pocona*, où il mit en déroute près de mille Indiens. Ayant ensuite reçu des renforts de Cuzco, il poussa jusqu'à la vallée d'*Andamarca*, et y reçut la soumission du seigneur de *Consara*. Gonzalo laissa alors le capitaine Diégo de Roxas dans le pays de Charcas, avec environ cent quarante Espagnols, et partit pour Cuzco, à l'effet de se concerter avec son frère sur les mesures qu'ils avaient à prendre.

Fondation de San Juan de la Victoria, en 1539. Le gouverneur don F. Pizarro, informé du sort de Villadiégo, se mit en route de Cuzco, avec soixante-dix cavaliers, pour aller joindre le facteur Carvajal. L'Inca se retira à son approche à Viticos, et Pizarro, voyant l'impossibilité de le suivre dans les Andes, se désista de sa poursuite, et s'occupa de fonder (le 9 juin) une nouvelle colonie dans le pays de *Guamanga*, pour maintenir la communication libre entre Lima et Cuzco. Cette colonie, située à la ville indienne de *Guamanga*, au pied des Andes, reçut le nom de *San Juan de la Victoria* (*Fanum Victoriæ*) (1). Pizarro en

(1) Cette ville est située dans une belle plaine, arrosée par une

confia le gouvernement au capitaine *Francisco de Cardénas*, et retourna à Cuzco (1).

Sur ces entrefaites, *Zavallos*, un des messagers que Pizarro avait envoyés en Espagne, arriva avec des dépêches contenant la patente qui le créait marquis, et l'autorisait à choisir pour lui et ses héritiers un territoire quelconque (*maiorazjo*), habité par seize mille vassaux indiens. Toutefois, la joie que lui causa cette heureuse nouvelle fut troublée quelques jours après par l'arrivée d'un juge envoyé d'Espagne, pour prendre des renseignements sur les troubles du Pérou.

Fondation de la ville de la Plata, en 1539. Le capitaine Pédro Ançures, qui venait de retourner d'une expédition infructueuse dans la province de *Zama*, dans le pays des *Cheriobonas* et sur les bords du *Rio de los Omupalcas*, fut chargé par don F. Pizarro de former une colonie dans la province de los Charcas. Il y établit en conséquence, dans le district de Chuquisaca, *la Ciudad de la Plata* (2), ou Cité d'Argent,

---

rivière qui descend des montagnes, par lat. 12° 56' S. et long. O. 73° 57' de Greenwich, 76° 57' de Paris, selon M. Brué, qui l'appelle *Huamanga*, à soixante-dix lieues E.-S.-E. de Lima, soixante-dix-neuf de Cuzco et quatre-vingts de Pisco. Elle fut appelée *Victoria*, à cause de la retraite de Manco Inca. On lui donna aussi le nom de *San Juan de la Frontéra (Fanum sancti Joannis ad Fines)*; mais celui de *Guamanga* lui est resté. Guamanga fut érigé en siége épiscopal suffragant de Lima, par Paul V, en 1609. Alcédo publie une liste de vingt prélats qui l'occupèrent de 1611 à 1782. Avant la dernière révolution, elle renfermait plusieurs couvents et monastères et deux colléges, dont l'un était appelé *San Christoval*, et l'autre appartenait aux jésuites. On porte à vingt-six mille le nombre de ses habitants.

(1) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 9.

(2) Située dans une petite plaine, environnée de montagnes, à deux lieues de la rivière de Cachimayo et à six de celle de Pilco-Mayo, dans l'audience de Charcas ou de Chuquisaca, par lat. S. 19° 31', à deux cent quatre-vingt-dix lieues de Cuzco. Cette ville, ainsi appelée à cause de la riche mine de Porco, qui se trouve dans son voisinage, a aussi porté le nom de Chuquisaca et de Charcas. Elle fut érigée en siége épiscopal, en 1551, par Jules III, et en archevêché en 1608. Alcédo donne la liste des trente-trois prélats qui l'ont occupé de 1553 à 1785. Cet archevêché a pour suffragants les diocèses de Santa Cruz de la Sierra, de la Paz de Tucuman et de l'Ascension du Paraguay. Une audience royale y fut établie en 1559. Avant la révolution, elle

(*Argentopolis* ou *Argentina*), qui fut ainsi nommée à cause des riches mines du voisinage (1). Le marquis laissa à son frère Gonzalo le soin de continuer la guerre contre l'Inca, tandis que son autre frère Hernando se rendrait en Espagne, pour offrir un présent à sa majesté, et se justifier de sa conduite à l'égard d'Almagro. Hernando s'embarqua à Lima pour la Nouvelle-Espagne, aborda à Guatulco, près de Técoantépèque, fut arrêté près de Guaxaca, et conduit à Mexico. Le vice-roi, n'ayant pas reçu ordre de le retenir, lui rendit la liberté, et il se remit en route pour l'Espagne. Toutefois il crut devoir séjourner aux iles Açores, jusqu'à ce que ses amis l'eussent assûré qu'il pouvait se présenter sans crainte à la Cour.

Peu de tems après, le marquis ordonna à Gonzalo d'aller prendre possession du gouvernement des provinces du Quito, et à *Pédro de Valdivia* de se préparer à la conquête du Chili (2). De son côté, il se rendit à la vallée de Yucay, dans l'espoir de conclure la paix avec l'Inca Capac; mais, trompé dans son attente, il reprit la route de Guamanga, et ensuite celle de Lima.

Fondation de la ville d'Aréquipa (*Arequipum*), *en* 1540. Pizarro, désirant récompenser les services de plusieurs capitaines et soldats, donna ordre, en 1539, d'établir une cinquième colonie dans la vallée de Quilca, à quatorze lieues de la mer. Cette colonie fut appelée *Aréquipa* (3), et le gouvernement en fut confié à *Garci Manuel de Carvajal* (4).

comptait cinq couvents, trois monastères de femmes, deux maisons d'éducation pour la jeunesse, un séminaire dit de San Christoval, le collége de San Juan, dirigé par les jésuites jusqu'en 1767, et une université royale appelée San Francisco Xavier, dont le recteur était aussi un jésuite. Population, suivant Alcédo, treize mille habitants, dont quatre mille Espagnols, trois mille métis, quatre mille cinq cents Indiens et quinze cents nègres et mulâtres.

(1) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 9.

(2) Voyez cet article.

(3) Nom que portait déjà ce lieu.

(4) Herréra, décad VI, lib. VIII, cap. 5.
Elle est située par latitude 16° 16' S., et par longitude 71° 58' O. de Greenwich, 74° 30' de Paris, à 19 lieues du volcan d'Omate, à 50 N. d'Arica, à 60 de Cuzco, et à 217 S.-E. de

Sur ces entrefaites, Gonzalo Pizarro ayant pris des informations sur une riche vallée appelée *Dorado*, dont les guerriers étaient armés de cuirasses en or, partit avec deux cent vingt hommes pour en entreprendre la découverte et la conquête.

Répartition des terres et fondation de la ville de Léon del Guanuco, en 1540 (1). F. Pizarro, de retour à Lima, fit la répartition des terres, conformément aux ordres du roi, et fut aidé dans cette opération par l'évêque Vicente de Valverde; mais, comme il donna les meilleures à ses parents et à ses serviteurs, il arriva que plusieurs des conquérants du Pérou demeurèrent pauvres. Il devait nécessairement y avoir beaucoup de mécontents. Pizarro, pour les apaiser, donna ordre de bâtir, à Guanuco, une ville dont il confia la direction à *Gomez de Alvarado*, qu'il désirait attirer

---

Lima. Cette ville fut d'abord fondée dans un lieu appelé *Aréquipa*. Ce mot, qui signifie *c'est bien, restez*, est la réponse faite à un capitaine de l'armée victorieuse des Incas, qui, frappé de la beauté du site, avait demandé à s'y fixer. Alcédo rapporte à l'année 1536 la fondation d'Aréquipa, d'après le frère Antonio Calancha. Il prétend que Herréra, qui la fait remonter à 1534, et Antonio de Ulloa, qui la place en 1539, se sont tous deux trompés. L'édition d'Herréra, que nous avons suivie, indique l'année 1540 comme celle de son établissement; elle porte aussi que Pizarro donna des ordres à cet effet en 1539. Le 15 mai 1541, Charles V lui conféra le titre de cité, et, huit ans après, il lui donna pour armes une montagne vomissant du feu et dont le pied était baigné par une rivière. En 1577, son église fut érigée en cathédrale par Grégoire XIII. Avant la révolution, on y comptait cinq couvents, trois monastères, et deux colléges, dont l'un dirigé par les jésuites. Aréquipa fut presque entièrement détruite par les tremblements de terre en 1582, 1600, 1604, 1687, 1725, 1732, 1738 et 1784. Population, vingt-quatre mille habitants.

(1) Cette ville fut d'abord établie dans un endroit appelé *Guanuco Viéjo*, et tranférée ensuite à son emplacement actuel par ordre du gouverneur Vaca de Castro. Elle est située sur le chemin royal des Incas, près de la rivière de Pilco Mayo, par lat. S. 10° 6' et long. 75° 36' O. de Greenwich, 78° 17' de Paris, à 50 lieues de Lima. Sous le gouvernement du marquis de Canète, Guanuco reçut le titre de très-noble et très-loyale, avec un bouclier pour armes. Elle était alors opulente; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade. Cette ville porta successivement les noms de *Janicia*, *Guanacum*, *Leopolis Nova*, *Janicia Equestris*, et de *Guanuco de los Caballeros*. M. Biné l'appelle *Huanuco*.

dans son parti. Cette ville, nommée *Léon del Guanuco*, fut placée dans la juridiction de la Ciudad de los Réyes, dont elle est distante de cinquante lieues (1).

Administration de Cristooal Vaca de Castro, en 1540, 1541, 1542, 1543 *et* 1544. Pizarro se vit alors en butte aux attaques d'une foule d'ennemis dans les deux mondes. Diégo Nuñez de Mercado et Diégo Gutierréz de los Rios, amis de l'adélantado Almagro, s'étaient rendus en Espagne où, de concert avec Diégo de Alvarado, ils avaient cherché à prouver au Conseil des Indes que la conduite du marquis à l'égard d'Almagro, avait été dictée par l'ambition, la vengeance et la cruauté. Ces dépositions furent ensuite confirmées par l'alcade Nuñez de Mercado, un des plus chauds partisans d'Almagro, qui avait passé en Espagne après la bataille de Salinas, et par don Alonzo Henriquez.

Sur ces entrefaites, arriva Hernando Pizarro, qui plaida lui-même sa cause devant la Cour. Il fut convenu d'envoyer une personne versée dans la connaissance des lois, et revêtue de pleins pouvoirs, pour administrer la justice dans le Nouveau-Monde. Le choix tomba sur le licencié *Vaca de Castro*, natif de Majorca, et juge de la Cour royale de Valladolid. Hernando Pizarro eut assez d'influence pour faire nommer ce juge, parce qu'il savait qu'il serait favorable à la cause de ses frères. Diégo de Alvarado s'opposa à sa nomination, et, dans la chaleur de la discussion, il proposa à Hernando, en plein conseil, de vider le différend par un combat singulier; mais cinq jours après, Alvarado n'était plus, et Hernando, qu'on soupçonnait de l'avoir empoisonné, fut jeté dans les fers. Toutefois, des motifs de politique s'opposèrent à ce qu'on donnât suite à cette affaire. Hernando fut détenu plusieurs années, d'abord dans l'*Alcaçar* de Madrid, et ensuite dans le *Castillo*, de la Mota de Médina del Campo, après quoi on lui rendit la liberté.

Le code d'instruction donné à Vaca de Castro portait que les terres seraient réparties suivant les services et le mérite des personnes; que tout Espagnol, propriétaire de terres, devait avoir des armes et nourrir des chameaux; que les maraudeurs seraient sévèrement punis; qu'il fallait employer tous les moyens possibles pour convertir les Indiens, détruire les *adoratorios* où ils célébraient leur culte, et les

(1) *Herréra*, décad. VI, lib. VIII, cap. 5.

empêcher de travailler le dimanche et les jours de fête, bien qu'ils ne fussent pas chrétiens; que les Espagnols devaient se défaire des chiens féroces (*perros bravos carniceros*) qui les effrayaient; qu'on ne permettrait plus aux caciques de tenir les naturels dans l'esclavage, ni aux Castillans de les envoyer en Espagne, sous quelque prétexte que ce fût, ni même de les transporter d'une province à une autre. La Cour voulait aussi qu'on montrât tous les égards possibles à l'Inca Manco, et qu'on pourvût au sort des enfants de Guaynacaba et d'Atahualpa. Castro eut ordre de faire une enquête sur la mort d'Almagro, de s'informer des différends survenus entre les généraux et de juger les coupables; et, dans le cas de décès de Pizarro, de s'emparer de l'autorité. Il devait jouir, pendant les trois années que dureraient ses pouvoirs, d'un traitement de 5,000 ducats, et une pension de 200 ducats fut assurée à sa femme, s'il mourait dans le voyage. Castro était porteur d'une lettre du roi pour chacun des conquérants du Pérou, et d'une autre pour l'Inca Manco.

Vaca de Castro, muni de ces instructions, alla s'embarquer à Séville. Il toucha à Hispaniola et à San-Juan, pour y faire exécuter les ordres du roi, relativement à ces îles, se rendit ensuite à Nombre de Dios et de là à Panama, où il arriva vers le milieu de janvier 1541. Il remit à la mer peu de tems après, et aborda au port de Buénaventura, dans le Pérou, après une pénible traversée. Ses autres navires, étant d'une construction plus légère que le sien, remontèrent jusqu'à Lima, où ils firent connaître son arrivée et sa commission.

Cependant Pizarro, aveuglé par ses succès, commençait à croire son autorité si fermement établie au Pérou, que personne n'aurait désormais la témérité de vouloir la lui contester. Il destitua tous les officiers qui avaient suivi le parti d'Almagro, les priva même de la faculté de retourner en Espagne, et défendit par une ordonnance à leurs compatriotes de venir à leur secours (1). Cette rigueur excessive devait lui être funeste. Dix-neuf de ces officiers destitués,

(1) Douze des capitaines les plus distingués d'Almagro n'avaient entre eux qu'un seul manteau; et ils étaient réduits à sub sister des vivres que *don de la Présa* leur envoyait d'une petite ville voisine

n'écoutant que leur désespoir, se réunissent dans la maison d'un fils qu'Almagro avait eu d'une Indienne, et y jurent la mort de Pizarro. Ils en sortent bientôt, traversent, l'épée à la main, un rassemblement de plus de mille personnes qui se trouvaient sur la place, en criant *mort au tiran!* et se présentent aux portes du palais.

Pizarro, quoique averti du complot, n'avait alors auprès de lui que son beau-frère Francisco Martinez de Alcantara, le capitaine Francisco de Chaves, le docteur Juan Vélasquez et douze ou treize domestiques. Chaves, en entendant le bruit, croit que c'est une rixe parmi les soldats, et sort pour l'apaiser; mais assailli dans l'escalier par les conjurés, il tombe percé de coups. Tous les autres sautent par les fenêtres dans le jardin, à l'exception d'Alcantara et de deux pages qui reçoivent la mort en défendant l'entrée de l'appartement du gouverneur. Pizarro, enveloppé par les conjurés, oppose de la résistance; mais son courage ne saurait triompher du nombre, et il expire sous leurs coups à l'âge de soixante-cinq ans, le dimanche 26 juin de l'année 1541. Des nègres traînèrent son corps à l'église, où *Juan Barbazan*, son ancien domestique, osa seul venir le réclamer pour lui rendre les derniers devoirs. Ce fidèle serviteur, aidé de sa femme, fit en secret tous les honneurs et les frais de ses funérailles; car les conjurés ne laissèrent pas dans le palais même de quoi payer les cierges (1).

Cet événement répandit la consternation dans la ville. Les assassins de Pizarro parcoururent ensuite la place publique, en brandissant leurs épées ensanglantées et en criant: *C'en est fait du tiran; la mort de Diégo de Almagro est vengée.* Ils y conduisirent peu après son fils don Diégo, qu'ils proclamèrent gouverneur avec beaucoup de solennité, et enjoignirent aux Péruviens de n'obéir désormais qu'à lui seul. Les bourgeois, qui étaient pour la plupart affligés du meurtre de Pizarro, se retirèrent du tumulte sans y prendre aucune part (2).

---

(1) Après la guerre civile, on exhuma ses restes pour les placer dans l'église cathédrale.

(2) Tel fut, dit Herréra, le sort de cet excellent capitaine castillan, qui gouvernait un territoire de neuf cents lieues d'étendue, depuis la ville de La Plata jusqu'à celle de Carthago. Il laissa trois fils et une fille qu'il eut de quelques nobles indiennes. (Déc. VI, lib. VIII, cap. 9, 10 et 11; et lib. X, cap. 1, 2, 3, 4,

Les conspirateurs parcoururent ensuite les rues aux cris de *vive le roi! le tiran est mort! justice soit faite!* L'on comptait alors à Lima environ deux cents soldats du Chili. Diégo de Almagro, à leur tête, prit possession de la maison du marquis, la livra au pillage ainsi que celles de ses amis (1), et envoya des députés dans toutes les provinces pour faire reconnaître son autorité. Les habitants des villes de San-Miguel, de Charcas et d'Aréquipa s'y refusèrent; et à l'instigation d'Alonzo de Alvarado et de plusieurs autres officiers, ils déclarèrent la guerre à l'usurpateur, et firent à cet effet des levées d'hommes dans le pays de Chiachiapoyas. Alvarado se rendit à San-Juan de la Frontéra, où il se proclama gouverneur et capitaine-général; après quoi il manda à Vaca de Castro qu'il avait à sa disposition deux cents hommes bien armés. L'évêque, son frère et seize autres habitants de Lima étant partis pour aller joindre de Castro, relâchèrent à l'île de Puna, où ils furent tous massacrés par les naturels. Vingt traitants espagnols (*castellanos tratantes*) furent pillés et tués sur la route de Quito par le cacique Chaparra, dans la province de Carrochamba. On proclama aussi Almagro capitaine-général à Cuzco, et Gabriel de Roxas y fut nommé son lieutenant. De leur côté, les partisans de Pizarro se choisirent pour général le capitaine Pédro Alvarez Holguin, qui venait de soumettre les Chunchos.

Les habitants de la Plata et d'Aréquipa, qui s'étaient déclarés en faveur d'Alonzo de Alvarado, marchèrent de San-Juan de la Frontéra à Cotabamba, pour y attendre les ordres de Vaca de Castro. Celui-ci étant arrivé à Popayan, y publia la commission royale en vertu de laquelle il devait prendre le gouvernement du Pérou, dans le cas de la mort du marquis Pizarro, et somma tous les commandants d'armées dans le pays, et particulièrement l'adélantado Bélalcazar, de réunir leurs troupes pour le service du roi. Il

---

5 et 6. — De la Véga, *Com. real*, lib. III, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. — Zarate, lib. IV, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9.)

(1) Le pillage du palais de Pizarro produisit au-delà de 100,000 pésos; la maison de son frère en renfermait 15,000; celle d'Antonio Picado, 60,000; celle de Diégo Gavilan, plus de 14,000 en or. Pour forcer ce dernier à découvrir l'endroit où étaient cachés les trésors de Pizarro, on l'appliqua à la torture; et le lendemain, 29 septembre 1541, on lui trancha la tête à Lima.

se rendit ensuite, avec cent vingt soldats, à Quito, où il fut reconnu gouverneur; de là, il partit pour la vallée de Xayanque, où, bien qu'étranger à l'art militaire, il se mit à la tête des troupes pour empêcher Holguin et Alvarado, qui aspiraient tous deux au poste de capitaine-général, d'en venir aux mains.

Cependant don Diégo de Almagro avait pris la route de Cuzco, dans l'intention de s'y préparer à la guerre, et avait même réuni à cet effet environ 60,000 *pésos*, tant en or qu'en argent, provenant des mines de Porco. Mais ayant appris que Holguin et Alvarado s'étaient joints à Vaca de Castro, il invita ce dernier à remplir les fonctions de gouverneur jusqu'à ce qu'on pût connaître la volonté du roi à cet égard. Il adressa ensuite à ses partisans une proclamation dans laquelle il disait que son unique intention était de revendiquer ses droits, comme gouverneur pour sa majesté du nouveau royaume de Tolédo. Les troupes s'engagèrent par un serment solennel à le reconnaître et à lui obéir en cette qualité. Peu après, son major-général, *don Christoval de Sotélo*, fut assassiné par Garcia de Alvarado, et celui-ci le fut à son tour par Almagro, qui venait de le choisir pour son capitaine-général. Vaca de Castro, voulant profiter de l'anarchie qui divisait le parti d'Almagro, nomma Holguin son major-général, s'assura de Lima, et s'avança avec toutes ses forces jusqu'à la vallée de Xauxa, à trente-six lieues de cette ville.

Almagro ayant fait tous ses préparatifs à Cuzco, partit pour Xaquixaguana, rendez-vous de ses troupes, d'où il se proposait de marcher sur Guamanga pour livrer bataille à son rival. Néanmoins, à son arrivée à Andrahuaylas, il crut devoir députer à de Castro, le licencié de *la Gama*, pour lui offrir d'entrer en accommodement avec lui. Le gouverneur répondit qu'il traiterait avec Juan de Balsa et d'autres commissaires qu'il désigna. En conséquence, Almagro fit partir de Vilcas, *Lope de Ydiaquez* et *Diégo de Mercado*, avec une lettre de sa part et plusieurs autres écrites par ses généraux. Almagro énumérait dans la sienne (en date du 4 septembre 1542), les services de son père, se récriait contre l'injustice des Pizarro à son égard, et protestait de son entier dévouement pour son souverain. Ces messagers que Vaca de Castro reçut dans son camp, près de Vilcas, demandèrent que de part et d'autre on licenciât ses troupes, que Castro se retirât à Lima, en qualité de gouverneur de la Nouvelle-

Castille, et qu'Almagro conservât Cuzco et le gouvernement de la Nouvelle-Tolédo. De Castro persista à ne vouloir traiter qu'avec Juan de Balsa, et pratiqua en même tems des intelligences dans le camp des rebelles. Almagro, ayant découvert ses menées, s'avança jusqu'à la forte position de *Pomacacha*, et de Castro, craignant qu'il ne pénétrât par Guaytara jusqu'à Lima, se retira dans la *Llañura*, ou plaine de Chupas, près de Guamanga, où il déclara traîtres tous les soldats d'Almagro. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Celle d'Almagro consistait en cinq cent cinquante combattants, et seize petites pièces de campagne. Castro comptait sept cents soldats, dont cent soixante-dix mousquetaires. La bataille fut longue et sanglante (1); mais la victoire se déclara enfin pour de Castro. Il périt deux cent cinquante Espagnols du parti d'Almagro, et il en fut ensuite exécuté une trentaine, la plupart officiers. D'autres, que le vainqueur envoya à la Nouvelle-Espagne, furent jugés à Panama, par la Cour royale, et déclarés innocents; et le reste se retira dans les montagnes où se trouvait l'Inca Manco.

Après cette bataille, qui se livra le 16 septembre 1542, le gouverneur, voulant prévenir la sédition, envoya le capitaine *Pédro de Vergara* réduire la province de los Bracomoros; et le capitaine *Juan Pérez de Guévara* établir une colonie dans celle de Moyobamba. Il chargea le capitaine-général Félipe Gutiérez, et le chef juge Diégo de Roxas, de la conquête des provinces arrosées par le grand fleuve de la Plata; ordonna à Gabriel de Roxas d'aller établir une colonie dans le pays de los Charcos; et au capitaine *Pédro de Puelles* de peupler la ville de Léon de Guanuco, capitale des possessions de l'Inca, limitrophes des Andes.

Cependant Almagro, qui était parvenu à se sauver à Cuzco, y fut arrêté par son propre lieutenant *Rodrigo de Salazar*, et par le juge de la ville, *Antonio Ruys*, qui lui devait la place qu'il occupait. Convaincu de haute trahison, il fut

(1) Gomara dit qu'il périt trois cents hommes de l'armée royale et environ deux cents de celle d'Almagro, et qu'il y eut quatre cents blessés de part et d'autre, et plusieurs qui moururent de froid. « Cette bataille a été appelée sanglante avec d'autant plus de raison, dit de la Véga, que sur quinze cents hommes il y eut six cents tués et autant de blessés. »

exécuté au commencement de 1543, dans la vingt-quatrième année de son âge, sur la même place et par le même bourreau qui avait tranché la tête à son père environ cinq ans auparavant.

Telle fut la fin des Almagro et de leur parti. Gomara prétend que plus d'un million cinq cent mille Indiens et mille Espagnols périrent victimes de ces réactions (1).

Le gouverneur s'occupa ensuite, pendant dix-huit mois, à Cuzco, de répartir entre les soldats les terres et les vassaux, à explorer le pays, à exploiter les mines, à établir des écoles et des colléges, à convertir les Indiens et à leur enseigner l'agriculture. La conversion des naturels fut l'objet qui fixa le plus particulièrement son attention. A sa persuasion, l'Inca Paullo, fils de Guaynacaba, et frère de Manco, consentit à recevoir le baptême, ainsi que deux de ses sœurs et deux filles d'Atahualpa, qui épousèrent des gentilshommes espagnols. Il rendit aux Indiens les terres dont ils avaient été injustement dépossédés, éleva des écoles pour les instruire, défendit aux aventuriers et aux vagabonds de s'installer chez eux, et ne voulut pas qu'on transportât les montagnards dans les plaines. La sagesse des mesures que prit Vaca de Castro pour assûrer la liberté des indigènes, en détermina un grand nombre à venir s'établir à Cuzco et dans les autres villes, et les Espagnols purent voyager dans le pays sans crainte d'être égorgés. La nouvelle république commença dès lors à fleurir, et les habitants de Cuzco, de la Plata et autres furent si satisfaits de l'administration de Castro, qu'ils demandèrent au roi de le nommer leur gouverneur.

Sur ces entrefaites, Gonzalo Pizarro, de retour de son expédition de Quito, où il avait appris la mort de son frère, reçut du gouverneur l'ordre de se rendre à Cuzco. Mais, averti par *Villalva,* un de ses soldats, qu'il se tramait un complot formé contre ses jours, il partit pour los Charcas, dont il était citoyen, et de là pour la Plata, où il possédait, dit

---

(1) *Gomara*, lib. V, cap. 40.—*Zarate*, lib. III, cap. 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22.—*De la Véga*, lib. III, cap. 11, 16, 17 et 18.—*Herréra,* décad. VI, lib. X, cap. 7, 8, 9, 10 et 11; déc. VII, lib. I, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11; lib. IV, cap. 1, 2, 3 et 4; et lib. VI, cap. 1.

Herréra, un revenu plus considérable que celui de l'archevêque de Tolède (1).

La nouvelle de la mort du marquis Pizarro, l'état d'anarchie où se trouvait le Nouveau-Monde, et le tableau déchirant que firent Bartolomé de las Casas et les autres religieux, des cruautés exercées sur les Indiens, décidèrent le Conseil à rédiger un code de lois, en 39 articles, pour régler le gouvernement des affaires de l'Amérique. Ces lois, toutes favorables aux indigènes, furent sanctionnées par le roi, le 2 février 1543 (2).

Gouvernement du vice-roi Blasco Nuñez Véla pendant les années 1544, 1545 *et* 1546. Ce prince, désirant assurer l'exécution de ces lois, nomma le licencié *Miguel Diaz de Armendariz*, visiteur et juge à la résidence des provinces de Santa-Marta, de Nuévo Reino, de Carthagéna, de Popayan et de Rio de San-Juan; et conféra au licencié *Francisco Tello de Sandoval*, la charge de visiteur de la Nuéva España, et à *Blasco Nuñez Véla* (3), celle de vice-roi et de capitaine-général du royaume du Pérou (*los Reinos del Péru*), et président de la Nouvelle-Audience (*la Nuéva Audiencia*), dont étaient *Oidors*, le licencié *Cépéda*, le docteur *Lisson de Téjada*, et les licenciés *Juan Alvarez* et *Ortiz de Zarate*. *Agustin de Zarate* (4) fut élevé à l'emploi de *contador de Quentas*, ou de trésorier et de contrôleur-général des finances. Ces nominations furent confirmées au mois d'avril 1543; et, le 3 novembre (5) suivant, le nouveau vice-roi et les visiteurs partirent du port de San-Lucar, avec une flotte de cinquante-deux navires, dont la moitié était destinée pour la Nouvelle-Espagne.

Après avoir relâché aux Canaries, le 12 du même mois, les deux flottes firent route ensemble jusqu'au golfe des Dames, où elles se séparèrent. Celle du vice-roi, poussée par un vent favorable, arriva heureusement à Nombre de Dios (*Nom de Dieu*), le 10 janvier 1544. Nuñez-Véla se

---

(1) *Herréra*, déc. VII, lib. VI, cap. 1, 2 et 3.

(2) *Id.*, cap. 5.

(3) Véla naquit à Avila. C'était un grand courtisan; et il remplissait, à cette époque, les fonctions de *veedor general*, ou contrôleur général des gardes de Castille.

(4) Auteur de la *Découverte et de la conquête du Pérou*.

(5) Zarate dit le 1er. novembre.

rendit de là à Panama, où son premier soin fut de remettre en liberté trois cents esclaves qui avaient été achetés pour être employés dans les mines, nonobstant l'opposition de leurs maîtres et le jugement rendu par les auditeurs dans cette affaire. Il laissa ces derniers à Panama, et s'embarqua seul pour le port de Tumbez, où il aborda le 4 mars. De là il continua sa route par terre; passa à San-Miguel, où il affranchit aussi des esclaves indiens, et fit son entrée solennelle à Lima, au mois de mai suivant. Véla assujétit les naturels à une taxe, mais leur donna la liberté, et publia plusieurs réglements en leur faveur. Sa libéralité à leur égard excita un grand mécontentement, surtout à Cuzco, dont quatre-vingts habitants se virent privés de leurs esclaves.

Gonzalo Pizarro, qui se trouvait alors à San-Puéblo de Chaque, dans le district de Charcas, voulant tirer parti du mécontentement causé par les ordonnances de Véla, se fit nommer commandant des forces dirigées contre Manco, et ensuite chef-juge et solliciteur-général de Cuzco. Chargé par les communautés de quatre villes d'aller adresser des remontrances au vice-roi, il leva cinq cents hommes de troupes espagnoles et environ vingt mille Indiens, bien pourvus d'artillerie et de munitions, avec lesquels il partit de Cuzco pour la ville des Rois. Véla n'avait que six cents hommes à lui opposer. Jaloux de l'influence de Vaca de Castro, qu'il soupçonnait de favoriser les mouvements populaires, il l'arrêta et le relégua à bord d'un de ses navires. Les juges, qui venaient de débarquer à Tumbez, montrèrent sur leur route une opposition marquée pour les mesures du gouverneur, et bien que la populace de Lima fût en armes à leur arrivée, ils conseillèrent au vice-roi de ne pas employer la force et de suspendre l'exécution des nouvelles ordonnances. Véla ne tint aucun compte de leurs avis. Deux des principaux seigneurs d'Aréquipa vinrent se joindre à lui, ainsi que les équipages de deux navires de Pizarro qui se trouvaient dans le port. Il donna ensuite ordre d'équiper une flotte, dont il confia le commandement à son beau-frère *Diégo Alvarez Cuéto.*

Les forces du vice-roi ne s'élevaient alors qu'à environ cinq cents Espagnols, et celles de Gonzalo Pizarro étaient réduites à trois cent cinquante. Ce dernier étant arrivé à Xaquixaguana, à quatre lieues de Lima, se vit abandonné par quarante des principaux habitants de Cuzco. Se croyant perdu, il se

disposait à retourner sur ses pas et à se retirer au Chili avec cinquante de ses amis, lorsque Pédro de Puelles se réunit à lui avec quarante cavaliers et vingt arquebusiers. L'exemple de ce capitaine fut suivi par plusieurs autres officiers.

Cependant l'Inca Manco, voulant profiter du mécontentement que les ordres du vice-roi avaient excité à Cuzco pour s'emparer de son ancienne capitale, réunit à cet effet une armée nombreuse, avec laquelle il s'avança contre cette ville. Il y avait parmi ses troupes cinq Espagnols du parti d'Almagro, qui s'étaient retirés dans les montagnes après la bataille de Salinas. Manco les avait pris à son service; mais, mécontent de leur conduite, il avait ordonné leur supplice. Ces soldats, qui étaient bien armés, résolurent de vendre chèrement leur vie. Ils tuèrent un grand nombre d'Indiens qui étaient venus pour les arrêter, et l'Inca lui-même tomba sous leurs coups. L'armée péruvienne, privée de son chef, reprit alors la route des Andes (1).

Pizarro commença par faire donner la torture à *Francisco de Orihuéla*, pour le contraindre à lui révéler la situation des affaires à Lima, et condamna à mort Félipe Gutiérez, *Arias Maldonado*, et *Gaspard Rodriguez*, à cause du dévouement qu'ils avaient montré à la cause royale. L'ancien gouverneur, Vaca de Castro, fut ramené à Lima, où les juges, ayant découvert une conspiration tramée contre eux, appliquèrent à la roue plusieurs gentilshommes et coupèrent la main à un nommé *Barrionucio*.

Cependant les habitants de la Plata s'étant déclarés pour le roi, Pizarro envoya Francisco de Carvajal à Cuzco, avec ordre de mettre à mort tous les partisans de Véla qu'il y rencontrerait. Carvajal arrêta en conséquence cinq des principaux citoyens, en pendit trois à des arbres comme mutins (*por amotinadores*), et laissa la vie à un autre, nommé

(1) Suivant Herréra. Gomara raconte la mort de ce prince d'une autre manière. Selon de la Véga, huit Espagnols, qui après s'être échappés de prison, étaient parvenus à gagner les montagnes, persuadèrent à Manco d'aller trouver le vice-roi qui venait de lui rendre une partie considérable de son empire. Nuñez se proposait de le bien accueillir. Le malheur voulut que ce prince se présentât au moment où il était à jouer aux boules avec Gomez Pérez, et se disputait avec lui sur quelque point du jeu. Pérez dans son emportement, lança au hazard une boule qui atteignit le malheureux Inca à la tête et l'étendit roide mort.

Manjarès, moyennant une somme de 2,000 ducats. Cet acte de barbarie répandit partout la terreur; les juges eux-mêmes, cédant à ce sentiment, nommèrent Pizarro gouverneur (1). Il fit alors son entrée triomphante à Lima, vers la fin d'octobre 1544, avec six cents hommes de troupes et deux mille Indiens qui portaient le bagage. Vaca de Castro obtint du vice-roi la permission de s'embarquer pour Panama, et celui-ci mit à la voile pour Tumbez, d'où il comptait se rendre à Quito, afin d'y attendre des secours de Popayan et du nouveau royaume de Grenade.

Pizarro, voulant se défaire des juges du roi, envoya Texada en Espagne, pour représenter à la Cour qu'il n'avait agi que par la volonté du peuple. De son côté, le vice-roi fit partir, pour la même destination, *Diégo Alvarez Cuéto*, à l'effet de présenter au roi un rapport de tout ce qui s'était passé au Pérou. Ayant ensuite nommé son frère *Véla Nuña* général de sa petite troupe, il se rendit à Quito pour y lever des hommes et faire les préparatifs nécessaires.

Le vice-roi ayant fait assassiner le facteur de Lima, Juan Suavez, qu'il soupçonnait d'être opposé à l'exécution de ses ordonnances, ce crime le perdit dans l'esprit des habitants de cette ville, où il avait résolu de se fortifier. Contraint de renoncer à ce projet, il prit le parti de se rendre par mer à Truxillo; mais arrêté par les juges, dont trois avaient conspiré contre lui, on l'embarqua à bord d'un bâtiment destiné pour l'Espagne et où il fut placé sous la surveillance d'Alvarez, qui devait l'accuser devant la Cour. Celui-ci toutefois le remit en liberté. Après son départ, le juge Cépéda fut nommé président, et Martino de Roblès capitaine général.

Sur ces entrefaites, *Hernando Machicao*, qui avait été envoyé par Pizarro à Tumbez, pour assassiner ou en chasser le vice-roi, débarqua dans ce port, s'empara de son navire, et pilla Puerto Viéjo. Il se rendit de là à la baie de Panama, où il enleva trois navires marchands, et se présenta ensuite avec sa flotte composée de sept voiles, devant cette ville, où il entra à la tête de deux cents hommes. Il laissa partir pour l'Espagne le juge Texada et Francisco Maldonado. Ayant découvert un complot formé contre ses jours,

(1) Zarate, l'un d'eux, dit que la crainte seule lui fit signer sa commission.

il fit étrangler plusieurs des habitants de Panama, pilla la ville, embarqua toute l'artillerie qui s'y trouvait, et fesant voile de nouveau pour Tumbez avec vingt-six navires, il s'empara sur sa route d'un bâtiment de la Nouvelle-Espagne, qui portait des hommes et des chevaux. Le vice-roi lui offrit son pardon, s'il se rangeait de son parti. Machicao s'y refusa. De son côté, Pizarro, jaloux de son pouvoir, envoya Pédro de Hinojosa et Martinez de Roblès pour lui retirer son commandement.

Le vice-roi fut joint à Quito par le capitaine *Francisco Hernandez Giròn*, qui lui amena deux cent soixante hommes. Il nomma son frère, Véla Nuñez, son lieutenant général; déclara rebelles et traîtres les partisans de Pizarro, et ayant pourvu à l'équipement de ses troupes, pour lequel les habitants de Quito lui avaient fourni 50,000 pièces de huit, il se mit en marche le 4 mars 1545. Chemin fesant, un différend s'étant élevé entre les officiers, Giròn déclara qu'il ferait trancher la tête à quiconque refuserait de lui obéir, et tous rentrèrent dans le devoir.

Pizarro gouvernait toujours à Lima avec le même despotisme. Il menaça le roi d'Espagne de méconnaître son autorité et de livrer le pays aux Français, s'il refusait de lui en laisser le gouvernement. Il exigea de tous les Espagnols le tiers des tributs qu'ils recevaient des Indiens, et dont le montant était de 250,000 ducats par an. Il s'empara de l'or et de l'argent qui appartenaient à la couronne, et ordonna d'équiper des galères à Aréquipa pour croiser le long des côtes jusqu'à Nicaragua et au Guatémala. Ayant appris que Nuñez était arrivé à San-Miguel de Piura, il résolut de l'y aller attaquer. Dans ce dessein, il s'embarqua au Callao, avec environ six cents hommes. Nuñez, qui ne voulait pas risquer le combat, reprit à son approche le chemin du Quito. Pizarro l'y suivit, le harcela constamment dans sa marche, et le poursuivit jusqu'à vingt lieues au-delà de Pasto, hors des limites du Pérou, après quoi il se rendit à Quito, d'où il envoya une escadre à Panama, sous le commandement de Pédro de Hinojosa, pour empêcher Nuñez d'y lever des troupes. Cet officier revint peu de tems après avec deux cents recrues qui s'étaient d'abord engagées au service du vice-roi.

Nuñez parvint néanmoins à réunir quelques troupes à Popayan. Croyant Pizarro loin de la province de Quito, il

s'avança de ce côté. Mais celui-ci, instruit de son approche, marcha à sa rencontre, et l'atteignit dans la plaine d'*Añaquito*, le 19 janvier 1546. Les forces du vice-roi se composaient de deux cent fantassins et de cent dix cavaliers; et celles de Pizarro de trois cent trente piquiers, de cent cinquante mousquetaires et de cent trente cavaliers. La victoire ne fut pas long-tems douteuse. L'armée royale perdit une cinquantaine d'hommes dans le combat, et soixante-dix dans la retraite. Le vice-roi, qu'on trouva sur le champ de bataille, baigné dans son sang, eut la tête tranchée et son corps fut ignominieusement traîné par un nègre. Pizarro n'eut que vingt hommes tués. Après cette victoire, il retourna en triomphe à Lima, où il fixa sa résidence, et expédia de là des agents en Espagne pour justifier sa conduite.

Cependant *Francisco de Almendias*, lieutenant de Pizarro à la Plata, s'était rendu odieux aux habitants de cette ville pour avoir fait étrangler sans motif *Gomèz de Luna*, un de ses citoyens les plus recommandables. Toute la population courut aux armes, et s'étant choisi pour chef *Diégo Centéno*, officier distingué, qui avait servi sous le vice-roi Nuñez, elle se déclara pour le roi, et marcha, au nombre de mille à douze cents hommes, contre Pizarro. L'habileté de Francisco de Carvajal triompha toutefois de celle de Diégo Centéno, qu'il obligea de retourner à la Plata. Ce général battit ensuite un corps d'armée aux ordres de Lopez de Mendoça, qui périt dans l'action, et dont il envoya la tête à Aréquipa pour y être exposée au gibet. Carvajal entra à Potosi les armes à la main, prit possession des mines qui venaient d'être découvertes, s'appropria tous les Indiens *Yanaconas*, ou esclaves des Espagnols morts ou en fuite, ou qui n'étaient pas de son parti, et s'empara de dix mille llamas qui servaient au transport des vivres.

Carvajal, alléguant le proverbe qui dit: « qu'il n'y a pas de trahison à ceindre le diadème », chercha à persuader à Pizarro de se proclamer roi. Mais celui-ci recula devant une pareille idée. Il partit de Quito, passa par Truxillo, et se contenta d'entrer solennellement à Lima. Carvajal lui apporta pour un million de *pésos* en argent (1).

(1) *Herréra*, décad. VII, lib. VI, cap. 11; lib. VII, cap. 14 à 23; lib. VIII, cap. 1 à 22; lib. IX, cap. 1, 15 à 24 et 27; lib. X,

La ville de *Potosi* (*Potosium*) fut fondée en 1545, sur le revers de la célèbre montagne du même nom, par des Espagnols qui s'y étaient réunis pour en exploiter la mine (1).

Administration du licencié Pédro de la Gasca pendant les années 1546, 1547, 1548, 1549 *et* 1550. Cependant l'empereur Charles V, informé, par les agents de Gonzalo Pizarro et de Blasco Nuñez, des fâcheux événements occasionés par ses nouvelles ordonnances, et affligé des dissentions qui divisaient le Pérou, modifia ces lois, révoqua celles qui défendaient au gouverneur, au vice-roi ou autres de donner des Indiens *in commendam;* et voulut qu'on pût en appeler à la couronne, pour la somme de six mille ducats, au lieu de dix mille qui était le taux fixé précédemment. Il nomma en même tems *Pédro de la Gasca* clerc du tribunal de l'inquisition à Valencia, président de l'audience royale de Lima, et lui donna pleins pouvoirs d'apaiser ces différends, en lui recommandant d'employer l'artifice et l'adresse, de préférence à la force. Il l'investit aussi du droit de faire grâce pour tous crimes; de répartir les Indiens conformément à la loi des *répartimientos;* de nommer les gouverneurs et autres officiers; de rendre des ordonnances avec le consentement des habitants; de juger des causes et de faire exécuter ses sentences; de disposer des revenus de la couronne toutes les fois que les circonstances le requerraient, pourvu que deux des juges royaux, ou des officiers du roi y aient donné leur assentiment, etc. Il était recommandé à tout vice-roi, gouverneur et autres officiers, de lui obéir; et la ville de Panama fut déclarée dépendre de la Cour du Pérou.

Muni de ces pouvoirs, qui lui furent confirmés en février 1546, et d'une lettre du roi pour Gonzalo Pizarro,

---

cap. 1 à 3, 6 à 13, 21 et 22. Décad. VIII, lib. I, cap. 1, 2 et 3.— *Zarate*, lib. IV, cap. 24 et 25; et lib. V, cap. 1 à 32.

(1) Cette ville est située par lat. S. 19° 47', et long. 67° 22' O. de Greenwich, 70° O. de Paris, à vingt-cinq lieues O. de Chuquisaca. On y établit une monnaie en 1562. Avant la révolution, elle renfermait six couvents, deux monastères et un collége de jésuites. Sa population, suivant Helms, est de cent mille habitants, y compris les esclaves.

Voyez *Herréra*, décad. VIII, lib. II, cap. 15.

il s'embarqua au port de San-Lucar, avec les deux
Iñigo de la Rentéria et *Andres de Cianca*, Alonzo de
rado qui avait le titre de maréchal, l'adélantado *Pasq*
Andagoya et plusieurs autres cavaliers. Arrivé à S
Marta, le 17 juillet, il y apprit, du juge *Miguel D*
Armandariz, la mort du vice-roi Nuñez et la défaite r
de *Melchior Verdugo*. Ce dernier, commissionné par la
royale, était parti de Nicaragua dans des barques, a
détachement de soldats; il avait pénétré, par le ca
Désaguadéro, un des débouchés du lac de Nicaragua, d
mer du Nord, avait surpris, à Nombre de Dios, *don*
Luis de Cabréra avec cent vingt hommes, et avait pri
session de ce port. Toutefois, l'amiral de Pizarro, Pé
Hinojosa, qui s'y présenta avec des forces supérieure
bligea à regagner ses barques.

Le président Gasca se rendit de Santa-Marta à N
de Dios, où il fut bien accueilli, et reçut la soumiss
Hernan Mexia, chef des troupes rebelles dans ces p
Melchior Verdugo, qui y retourna peu après avec de
vires et quelques hommes, eut ordre de les y laisse
partir pour Carthagéna ou Nicaragua. Mais, méconte
cette mission, il fit voile pour l'Espagne. Le présid
mit alors en route pour Panama, où il arriva le 1
1546. Les autorités de cette ville lui firent aussi un tr
accueil. Il écrivit de là à Gonzalo Pizarro, en lui adr
la lettre du roi; mais, persuadé d'avance qu'il ne se
mettrait pas à ses ordres, il invita le vice-roi de la
velle-Espagne, don Antonio de Mendoza, et les prés
des Cours d'Española et des Confins à lui fournir les
les chevaux et les hommes nécessaires pour le réduire
béissance.

Vers le même tems, Pizarro s'était rendu de San-
à Truxillo, où il avait été parfaitement reçu. Infor
succès de Carvajal dans la province méridionale, et
découverte de la riche mine de Potosi, il partit pour
L'évêque de Bogota, le gouverneur *Gomez de Solis*
magistrats allèrent au-devant de lui pour le féliciter s
victoires. Il fut ensuite convenu, entre eux, d'emb
le président, aussitôt son arrivée, à bord d'un navi
devait indubitablement périr dans la traversée; et
voyer, d'un autre côté, en Espagne, Hernan Me
d'autres députés, pour rendre compte de tout ce qui
passé.

Alonzo de Toro, gouverneur de Cuzco, ayant été assassiné par son beau-père, Pizarro confia le gouvernement de cette ville à Alonzo Alvarez de Hinojosa. Il envoya ensuite au supplice Véla Nuñez, frère du vice-roi, dont le crime avait été de chercher à s'embarquer pour l'Espagne, avec Juan de la Torre qui le trahit. De son côté, Carvajal, son émissaire à la Plata, mit à mort huit personnes sur trente qui avaient conspiré contre lui; nomma de nouveaux magistrats; changea les officiers du revenu public, et leva, à Potosi, une contribution de sept cent mille pièces de huit qu'il emporta à Lima.

Tandis que le président Gasca était en négociation avec Pédro de Hinojosa, pour en obtenir la reddition de la flotte, *Lorenzo de Aldana* arriva du Pérou, le 13 novembre 1546, et lui représenta l'état des affaires à Lima. Il lui dévoila les projets de Pizarro, et lui remit une lettre signée de soixante-dix rebelles. Hinojosa entra alors en arrangement avec Gasca, le 19 novembre, et mit la flotte à la disposition du président qui le maintint lui et ses officiers dans leurs commandements respectifs, et leur délivra des commissions au nom du roi, le 1er. décembre suivant. Palomino arbora ensuite le pavillon royal à bord du vaisseau amiral; et Gasca envoya des dépêches au Pérou, et des émissaires à Carthagéna, à Santa-Marta, au Nuévo Reino (Granada), et à l'Española, pour se procurer des troupes et des munitions de guerre. On plaça un vaisseau à l'île des Perles, pour forcer tous les bâtiments venant du Pérou, à aller relâcher à Panama (1).

Les Indiens ayant pillé et tué quelques Espagnols sur la route royale de Quito à Cuzco, Gonzalo Pizarro avait envoyé le capitaine *Alonzo de Mercadillo* avec cent hommes, après la bataille d'Anaquito, pour y fonder un *puéblo*. Cet officier commença l'établissement de la petite ville de *Zarza*, à Cangachamba, entre les ruines de Pulacu et Guacamana, qui descendent de la *Cordilléra Névada*; mais cette position étant trop exposée aux ardeurs du soleil, elle fut transférée depuis à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui dans la belle vallée de *Cuxibamba*, et reçut le nom de *Loxa* (2).

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. I, cap. 4.

(2) Loxa est située par lat. S. 3° 5', long. 79° 15' O. de Greenwich, 81° 45' O. de Paris, à quatre-vingts lieues de Quito.

Le président, convaincu qu'il ne pourrait réduire le Pérou que par la force, envoya quatre vaisseaux montés de trois cents hommes pour croiser le long des côtes et recevoir à leurs bords tous ceux qui abandonneraient le parti de Pizarro. Lorenzo de Aldana en fut nommé commodore, et Juan Alonso Palomino, Hernan Mexia et Juan de Illa, capitaines. L'expédition mit à la voile le 17 février 1547, et, s'étant approchée de Tumbez, le gouverneur de Pizarro, Bartolomé de Villalobos, en avertit le capitaine Diégo de Mora, qui se trouvait à Truxillo, à cent dix lieues de là, et qui se rendit à bord de la flotte du roi.

Peu après, des habitants de Callao s'étant déclarés pour le roi, Pizarro chargea le licencié *Léon* d'aller s'empare[r de] ce port. Ce dernier mit à la voile le 26 avril, avec u[n galé]lion monté de quatre-vingt-dix hommes; mais ayant [ren]contré dans cette ville le capitaine Juan Alonso Palom[ino,] il réunit ses forces à celles de Aldana.

Lorenzo de Aldana se dirigea ensuite avec la flotte [vers] Lima, tandis que Diégo de Mora marcha avec toutes [ses] troupes qu'il put réunir, sur Caxamalca, où se rendirent aussi *Juan de Saavédra*, qui arrivait de Guanuco, *Gomez de Alvarado*, de Chichiapoyas; *Juan Porcèl*, de Bracamoros, et Alonzo de Mercadillo, de Loxa. Toutes ces troupes réunies présentaient un effectif de quatre cents hommes. Bartolomé de Villalobos, qui s'avançait à travers les montagnes avec les garnisons de San-Miguel, de Tumbez et de Maria Vélica, ne se sentant pas en état de tenir tête à Diégo de Mora, retourna à Piura, et prit le gouvernement de cette ville et de la province qui en dépendait au nom du roi. Francisco de Olmos, informé de cet événement, se rendit de Puerto Viéjo à Guayaquil, où il tua *Manuel Estacio*, et se déclara aussi pour le roi.

Ces défections n'abattirent pas le courage de Pizarro. Il rassembla toutes ses forces à Lima, et ordonna à tout homme en état de porter les armes, de se ranger sous ses drapeaux, à peine de mort. Il réussit, par ce moyen, à réunir neuf cents hommes. Il donna à ses deux capitaines de cavalerie 50,000 *castellanos*, à Martin de Roblès 25,000; la

On recueille aux environs le fameux fébrifuge nommé *quinquina* (*cascarilla cortex loxensis*). Elle avait autrefois trois couvents et un collége de jésuites. Population, dix mille habitants.

même somme à Machicao et à Guévara, 40,000 à Juan de Acosta, 12,000 à Martin de Almendras, et la même somme à Juan de la Torre et à Antonio de Altamirano, qu'il nomma son porte-étendard. Ces gratifications s'élevèrent, dit-on, à 500,000 *castellanos*.

Pizarro avait fait partir auparavant le sergent-major *Silvéra* pour la ville de la Plata, où il avait des hommes et de l'argent, et avait expédié Antonio de Robles à Cuzco, Lucas Martin à Aréquipa, et d'autres à plusieurs commandants de provinces avec les instructions nécessaires. A l'instigation du licencié Cépéda, il fit faire le procès au président et aux commandants de la flotte, qui furent condamnés, par une assemblée des avocats de la ville, savoir : la Gasca à avoir la tête tranchée, et Hinojosa et autres officiers à être écartelés. Toutefois, il n'y eut que Cépéda qui signa la sentence, les avocats s'y étant refusés sous prétexte que la Gasca était prêtre.

Pizarro nomma ensuite Antonio de Robles gouverneur des provinces supérieures et méridionales du Pérou. Cet officier, s'étant mis en route pour aller prendre possession de son gouvernement, apprit à son arrivée à Xaquixaguana, à quatre lieues de Cuzco, que Diégo de Centéno, qui s'était caché dans une caverne avec Luis de Ribéra, marchait avec environ quarante hommes sur Cuzco. Robles retourna alors sur ses pas, réunit à peu près trois cents hommes sur la place du marché (*la Plaça*), et chargea Francisco de Aguirre d'aller reconnaître l'ennemi. Mais celui-ci étant passé de son côté, Centéno pénétra dans la ville à la faveur de la nuit, tua et blessa un grand nombre de ceux qui opposèrent de la résistance, prit Robles et le fit décapiter le lendemain. Centéno trouva à Cuzco 100,000 castellanos appartenants à Pizarro, qu'il distribua à ses soldats pour s'acheter des armes, après quoi il nomma des capitaines, et s'avança, avec environ quatre cents hommes, à travers la province de Collao, jusqu'à la Plata, pour gagner Alonso de Mendosa à la cause royale.

Vers le même tems *Lucas Martin*, qui s'était mis en marche d'Aréquipa, avec cent trente hommes, pour rejoindre Pizarro, fut arrêté par ses troupes, qui s'étaient choisi pour chef *Géronimo de Villégas*, et livré à Centéno. Juan de Acosta, rappelé par Pizarro des provinces du Sud, dont il venait de conférer le gouvernement à Pédro de Puelles, se vit aussi abandonné par cent six des siens aux

ordres de *Géronimo de Soria* Il se vengea toutefois de cette défection sur *Alonso Mexia*, gendre du comte de Goméra, et sur un autre soldat, auxquels il fit trancher la tête, et en conduisit plusieurs prisonniers à Lima. De son côté, Pizarro, soupçonnant la fidélité d'Antonio Altamirano, régidor de Cuzco et son porte-étendard, le condamna au dernier supplice, et donna ses biens (*yienes et incomiendas*) et sa charge à don Antonio de Ribéra, qui venait d'arriver de Guamanga avec trente ou quarante hommes. Cépéda, voulant engager les habitants plus étroitement dans la cause de Pizarro, les força de prêter le serment de ne reconnaître d'autre autorité que la sienne. Pizarro détacha alors Juan de Acosta, avec trois cents hommes, pour aller à la recherche de Centéno. Peu après, ayant signalé quatre vaisseaux du roi qui s'approchaient du port de Lima, il en retira ses troupes pour les empêcher de déserter, et alla camper à environ une lieue de la mer. Par le conseil de Cépéda, il avait incendié sa flotte, qui se composait de cinq navires, pour ôter à ses ennemis les moyens de fuir. Le lendemain, il envoya *Juan Fernandez*, alcade de Lima, à bord des vaisseaux du roi, pour demander au capitaine Lorenzo de Aldana quelles étaient ses intentions. Celui-ci lui députa alors le capitaine *Christoval de Péña*, à qui Pizarro offrit 100,000 ducats, s'il consentait à lui livrer le galion de l'escadre, ce que cet officier refusa. Dans cette position critique, Pizarro se vit abandonné de plusieurs personnes de marque, et entre autres de Diégo Maldonado, du capitaine Martin de Robles, de Gabriel de Roxas, et de Bénito Suarez de Carvajal, qui commandait cette nuit la garde du général. La défection de cet officier, qui avait tué le dernier vice-roi, et laissé au-delà de 15,000 ducats dans le camp, fit croire qu'il y avait amnistie pour tous les rebelles, et le nombre des désertions fut très-considérable.

Cependant, malgré la sévérité déployée par *Pédro Martin de Sicilia*, homme barbare, que Pizarro avait laissé à Lima, avec ordre de pendre tous les soldats qui s'y rendraient de son camp, ou qui s'y arrêteraient, l'alcade et plusieurs autres habitants arborèrent le pavillon royal; et, le 9 septembre 1547, le commodore Aldana, ayant débarqué ses troupes, reçut la soumission de la ville.

Juan de Acosta, à qui Pizarro avait intimé l'ordre de le joindre à Aréquipa, fut abandonné par ses soldats, qui s'enfuirent, les uns à Lima, et les autres à Cuzco. Le corps

l'armée de Pizarro fut aussi considérablement diminué durant sa marche vers Aréquipa, et il ne lui restait plus que deux cent quatre-vingts hommes des mille qu'il avait en quittant Lima, et de quinze cents autres qui se trouvaient dans différentes parties du pays.

Sur ces entrefaites, le président fit voile de Panama avec une flotte de vingt-deux navires, toucha à l'île de Gallo et au port de Manta, et vint jeter l'ancre au Puerto Viéjo. De là, il se rendit par terre à Tumbez, où il arriva vers la fin de juin avec environ cinq cents hommes. Y ayant attendu quelque tems les renforts qu'on lui envoyait de Quito et de Cochabamba, il se remit en marche pour attaquer Pizarro. Pédro de Hinojosa, général de l'armée, se dirigea avec toutes ses troupes vers la vallée de Xauxa, pour seconder les opérations de Centéno et des habitants de Cuzco. Gaspar de Roxas alla prendre le commandement des troupes disponibles de Lima, et porter à Aldana l'ordre d'y rester en qualité de gouverneur, et de bien garder le port et la flotte. De son côté, le président, accompagné d'un faible détachement, se rendit d'abord à Truxillo, de là à Santa, et ensuite au lac de Titicaca, où il se trouva à la tête de mille soldats. Toutes les villes, dégoûtées de la tirannie de Pizarro, s'étaient déclarées en sa faveur. Durant les trois années précédentes, il avait péri cinq cents hommes sur le champ de bataille, et il en avait été décapité ou pendu deux cent quarante, dont soixante-dix possédaient des propriétés qui rapportaient annuellement de 10,000 à 30,000 *pésos*.

Cependant Alonso de Mendosa venait de se joindre à Diégo Centéno avec trois cents hommes. Pizarro s'arrêta vingt jours à Aréquipa pour l'y attendre. Centéno, ayant reçu ce renfort, quitta une forte position où il s'était retranché, et alla brûler le pont du Désaguadéro, ou canal du lac de Titicaca, pour en couper le passage à Pizarro. Le 20 octobre, les coureurs des deux partis se rencontrèrent, et peu après les armées arrivèrent en présence dans la plaine de *Guarina*. Centéno comptait mille combattants, dont deux cents cavaliers, cent cinquante arquebusiers et six cent cinquante piquiers. Pizarro n'avait que quatre cent quatre-vingt-sept soldats, dont deux cent quatre-vingts arquebusiers, quatre-vingts cavaliers et cent vingt-sept piquiers. Il n'en emporta pas moins une victoire complète sur Centéno, auquel il tua trois cent cinquante hommes, y compris ...ente que Carvajal fit mourir après le combat. Sa perte ne

fut que de cent tués. Cette bataille reçut le nom de Guarina (*batalla de Guarina*) du bourg près duquel elle se livra.

Après cette victoire, Pizarro accorda des terres en récompense à ses soldats, et prit ensuite le chemin de Cuzco avec environ quatre cents hommes, pour se préparer à aller combattre le président. Il envoya aussi des capitaines à la Plata et à Aréquipa chercher de l'argent et des munitions.

Cependant le président, qui était resté tranquillement dans la vallée de Xauxa, se disposait à licencier ses troupes lorsqu'il apprit la défaite de Centéno. Il quitta alors ses quartiers, le 29 décembre, avec seize cents hommes, dont sept cents arquebusiers, cinq cents piquiers et quatre cents chevaux, et pénétra, par Guamanga, dans la province d'Antahuaylla ou Andaguaylas, où il passa l'hiver à attendre de nouveaux secours. Il y fut bientôt rejoint par les corps du maréchal Alonso de Alvarado, du capitaine Pédro de Valdivia et d'autres, qui accrurent ses forces d'environ trois cents hommes. Avec ces renforts, Gasca continua sa marche, franchit la rivière d'Amançay (1), à vingt lieues de Cuzco, traversa l'Apurimac, et alla établir son camp dans la vallée de Sacsahuana ou Xaquixaguana, à quatre lieues de cette ville, où Pizarro, qui en était sorti contre l'avis de Carvajal, l'attendait. Mais l'aile droite de ce dernier et plusieurs escadrons de cavalerie étant passés à l'ennemi dès le commencement de l'action, et le reste des troupes l'ayant ensuite abandonné, après une faible résistance, Pizarro se rendit au vainqueur avec quelques officiers qui lui étaient demeurés fidèles. Ce combat eut lieu le 9 avril 1548. Il y eut dix ou douze hommes de tués du côté de Pizarro, et Gasca n'en perdit qu'un seul.

Pizarro, traduit devant un conseil de guerre, et condamné comme traître et tiran (*traidor i famoso tirano*), fut décapité le même jour, dans la quarante-deuxième année de son âge. Son mestre-de-camp, Francisco de Carvajal, qui avait quatre-vingt-quatre ans, fut écartelé, et huit ou neuf de ses officiers furent pendus. On rasa les maisons que Pizarro avait à Cuzco et à Lima; on sema du sel sur l'emplacement qu'elles occupaient, pour empêcher l'herbe d'y croître, et on y éleva une colonne sur laquelle

(1) Les Espagnols la nomment *Avancay*.

on grava cette inscription : *Gonzalo Pizarro, traître et rebelle à son souverain, se souleva contre son autorité au Pérou, et osa livrer bataille, dans la vallée de Sacsahuana, à l'armée qui marchait sous l'étendard royal de Sa Majesté.* Sa tête, portée à la ville des Rois, y fut placée dans une cage de fer, sur laquelle on lisait aussi l'inscription ci-dessus.

Le capitaine Guévara, Juan de Acosta, Francisco Maldonado, le capitaine Juan de la Torré Vergara, et douze autres chefs, furent également exécutés On confisqua les biens de dix-sept autres, et plusieurs subirent le châtiment du fouet, des galères et du bannissement. Le juge Cépéda alla terminer ses jours dans une prison en Espagne.

Le lendemain de sa victoire, le président entra en triomphe à Cuzco, et y fut salué par ses habitants du nom de *vainqueur heureux*, de *père de la liberté*, et de *fortuné* (1). Gasca se rendit ensuite à la vallée de l'Apurimac, à douze lieues de Cusco, pour procéder au partage des terres. Il distribua cent cinquante *encomiendas*, dont la valeur, selon les uns, était d'un million de pésos, et suivant d'autres, d'un million et demi. Il retint pour sa part 150,000 écus en or, et se retira, le 17 septembre 1548, à la ville des Rois, où il fut reçu avec acclamation, et appelé *père*, *restaurateur* et *pacificateur* (*padre, restaurador i pacificador*).

Fondation de la ville de Nuestra Señora de la Paz (*Paix*), ou Notre-Dame-de-la-Paix, en 1548 (2). Après avoir fait la répartition des terres du pays conquis par Mayta-Capac, quatrième inca, le président, pour protéger le commerce entre Aréquipa et la Plata, qui étaient éloignées de cent soixante-dix lieues l'une de l'autre, projeta l'établissement de cette ville à mi-chemin entre Cuzco et Charcas, et la nomma ainsi en commémoration de son triomphe (3).

---

(1) *Vencedor dichoso, padre de la libertad, i bien afortunada.*

(2) Quelques auteurs disent en 1558.

(3) Cette ville fut aussi appelée *Chuquiavo* ou *Puéblo Nuévo*. Elle est située par latitude S. 17° 30' *; à deux cent vingt lieues S. de Lima, à soixante d'Aréquipa, à quatre-vingts de Potosi, à cinquante d'Oropésa et à cent de Cuzco. En 1605, la Paz fut érigée en évêché suffragant de l'archevêché de Charcas, et non pas de celui de Lima comme l'avance La Martinière. Elle renfer-

* Alcédo la place par latit. S. 16° 50' et 313° 30' de long. de Ténériffe. M. Brué met la Paz à 17° 40' de lat. S. et 70° 52' de long. O.

Alonso de Mendoza, qu'il chargea de ce soin, en jeta les fondements, le 20 octobre 1548, dans la vallée de Chuquiavo (1), à douze lieues au sud de la grande chaîne de montagnes qui parcourt tout le pays depuis Carthagéna jusqu'au détroit de Magellan (2).

Fondation de la ville de Santa-Cruz de la Sierra. (*Fanum S. Crucis ad Montes.*) En 1548, le capitaine *Nuflo de Chaves* remonta le Paraguai, avec l'approbation du président Pédro de la Gasca, sur quelques navires et des canots, à bord desquels il y avait cent cinquante mousquetaires et deux cents chevaux. Après avoir navigué l'espace d'environ trois cents lieues vers le nord, il prit la direction du N.-E., et entra dans la province de Javes, où il eut à livrer plusieurs combats aux naturels, qui lui tuèrent quelques-uns de ses gens avec des flèches empoisonnées. Quatre-vingts Castillans, harassés de fatigue, retournèrent à l'Assumpcion. Chaves pénétra avec les cinquante qui restèrent auprès de lui, et deux mille Indiens confédérés, dans la pro-

mait autrefois cinq couvents de Franciscains, deux de religieuses, une maison de femmes recluses (*casa de mugeres recogidas*), un collége de jésuites (*regulares de la compañia*) et un autre pour l'éducation de la jeunesse, appelé San-Géronimo. Les armes de cette ville, qui lui furent données par Charles V, représentaient un bouclier, au haut duquel on voyait un casque, et une colombe qui tenait dans son bec une branche d'olivier; au centre il y avait une couronne, et au-dessous, d'un côté, un lion, et, de l'autre, un agneau, placés sous une rivière, avec la devise suivante :

Los discordes encontrados
En Paz y amor se juntaron ;
Y pueblo de Paz fundaron
Para perpetua memoria.

Alcédo publie une liste de dix-neuf évêques qui ont occupé le siége de la Paz, de 1606 à 1788, et dont quelques-uns étaient nés à Lima, à Quito et dans d'autres parties du Quito. Don Féliciano de la Véga, originaire de Lima, était un homme de beaucoup de mérite, un grand littérateur et un profond jurisconsulte. De quatre mille sentences tant civiles que criminelles qu'il prononça, il n'en fut jamais révoqué une. La Paz renferme, suivant Helms, quatre mille maisons et vingt mille habitants.

(1) *Choqueyapu*, par corruption *Chuquiavo*, signifie, dans le langage aymara, *héritage d'or*.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. IV, cap. 17.

vince de *Taguamacis*, et fonda une colonie sur le bord de la rivière de *Guapai*, pour pouvoir de là tirer des secours du Pérou; mais le capitaine *Andrès Manso* ayant construit une ville dans le voisinage, au milieu des Cordilières, par ordre du marquis del Canète, Chaves, pour éviter toute contestation à ce sujet, laissa l'affaire à la décision de ce vice-roi, qui lui donna en récompense le gouvernement des Moxos. Ce capitaine retourna alors à la province des Taguamacis, qu'il réduisit à l'obéissance, et où il fonda la ville de *Santa-Cruz de la Sierra*, ou de Sainte-Croix de la Montagne. Chaves ayant été obligé de se rendre à la Plata, confia le commandement de Santa-Cruz au capitaine Salazar. Les Indiens *Chivichicochis* et autres profitèrent de son absence pour se révolter. Ils tuèrent quelques Espagnols qui tombèrent entre leurs mains, et s'étant réunis dans un fort, ils se disposaient à attaquer Santa-Cruz, lorsque Chaves, à la nouvelle de leur révolte, retourna à sa colonie, vainquit les rebelles, rasa leur fort et les força à la soumission.

Sous l'administration du comte de Niéva, les *Chériguanaes* prirent les armes, massacrèrent le capitaine Andrès Manso, et détruisirent les villes de Nuéva Rioja et de Puéblo de la Barranca. Chaves marcha contre eux à travers la province de *Tipiones*, avec soixante mousquetaires, et, les ayant soumis, il alla reconnaître le pays d'Ytatin, situé à trente-neuf lieues de Santa-Cruz, et qui abondait en mines de cuivre, de plomb et d'argent. Il se rendit de là à Santa-Cruz, d'où il repartit bientôt pour l'Ytatin, avec soixante soldats, des forges et les instruments nécessaires à l'exploitation des mines. Malheureusement, un jour qu'il s'entretenait avec les caciques du pays, sur la forme de leur gouvernement et leurs usages, un Indien vint par derrière et lui porta à la tête un coup de *macana*, dont il mourut (1).

La nation indienne la plus puissante des environs de Santa-Cruz de la Sierra était celle des *Chiquitos*, qui furent ainsi nommés à cause de la petitesse des portes de leurs cabanes. Ils se composaient, à l'arrivée des Espagnols, de quarante-huit nations différentes (2). Ils vivaient princi-

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. V, cap. 2 et 10.

(2) C'étaient les Picocas, les Punajicas, les Quimécas, les Hua-

palement de l'agriculture, et cultivaient de grands champs de maïs, de fèves et de coton. Les Chiquitos étaient aussi fort belliqueux, étant sans cesse obligés de repousser les attaques de plusieurs nations voisines d'anthropophages, au nombre desquelles se trouvaient les *Pirataguères* et les *Titanes*, qui habitaient à environ trente-cinq lieues de Santa-Cruz, et les *Cheriguanes* de la Cordilière de *Vitaque*, que l'inca Yupanqui avait vainement tenté de réduire (1).

Cependant, les habitants de Santa-Cruz (2), incapables de résister aux attaques réitérées des Indiens du voisinage, se virent contraints d'abandonner la ville. N'ayant pu tomber d'accord sur le choix de l'emplacement d'une ville nouvelle, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une alla jeter les fondements de *Santiago del Puerto*, et l'autre ceux de *San-Lorenzo de la Frontéra*, qui devint la capitale de la province.

L'établissement de *Salinas* fut formé en 1549, par lat. S. 18°, dans le *Llanura* de Misque, province et gouver-

---

pacas, les Baurécas, les Payconécas, les Huaravos, les Anaporécas, les Mériponécas, les Zarabécas, les Otures, les Caytoporades, les Bohococas, les Tabacicas, les Zebacas, les Quimomécas, les Yarucaricas, les Cucicas, les Tapacuracas, les Paunacacas, les Quidabonécas, les Curiminacas, les Véripones, les Huaycurues, les Quitémocas, les Napécas, les Pizocas, les Tampicas, les Xuberécas, les Parisicas, les Xamanucas, les Tapuricas, les Cupiécas, les Chamaros, les Pénoquicas, les Maxamoricas, les Taos, les Bazorocas, les Péquicas, les Parabacas, les Otuques, les Écorabécas, les Curacanécas, les Batasicas, les Ubisonécas, les Boros, les Mataycas et les Morotocos.

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. V, cap. 10.

(2) Chaves l'appela ainsi en l'honneur de sa ville natale. Les auteurs espagnols ne sont pas d'accord sur l'époque de sa fondation : Herréra la place en 1548, Alcédo en 1557 et Azara en 1560. La ville de Santa-Cruz de la Sierra, qui était d'abord située à l'E. de Chuquisaca, près de la Cordilière des Chériguanes, fut détruite en 1597. Rétablie peu après dans une belle plaine, (lat. 21° 9' S.) baignée par le Guapay, a environ quatre-vingt-cinq lieues à l'E. de la Plata, elle fut érigée en siége épiscopal, le 6 juillet 1605, par une bulle du pape Paul V. L'évêque fait sa résidence ordinaire à Misque Pocona, ville située à quatre-vingts lieues de Santa-Cruz de la Sierra. Alcédo donne la liste des dix-sept évêques qui occupèrent ce siége de 1605 à 1782, et dont cinq étaient nés à Lima, un à Pisco, un à Aréquipa et un à Tucuman.

ıement de Santa-Cruz de la Sierra, par le capitaine Anlrès de Salinas, qui lui donna son nom.

Fondation de la ville de Zamora (*Sarabris Nova*), en 1549, par le capitaine *Alonso de Mercadillo* (1), qui l'appela ainsi du nom de sa ville natale. Elle était située au-delà de la Cordilière, dans une vallée, à vingt lieues de Loxa, à soixante-dix de la mer du Sud, et à quatre-vingt-dix de Quito, par lat. S. 4° 3', long. 78° 50" O. de Greenwich, 79° 20' O. de Paris, suivant M. Brué. L'emplacement sur lequel elle s'élevait se nommait *Poroauca;* ce qui signifie Indiens guerriers. En 1663, les habitants transférèrent cette ville un peu plus à l'ouest, sur les bords de la rivière de Zamora (2).

Le pays de Jaen avait été découvert et conquis, en 1538, par Pédro de Vergara, que Hernando Pizarro y avait envoyé cet effet. Juan de Salinas s'y rendit ensuite en qualité de gouverneur, y apaisa plusieurs soulèvements des Indiens, et jeta les fondements de Valladolid, de Loyala et de Saniago de la Sierra. Le gouvernement était alors connu sous es noms d'*Igualsongo* et de *Pacamoros*, dont on a fait par orruption *Yaguarsongo* et *Bracamoros*.

Fondation de la ville de Jaen de Bracamoros (*Jannium Novum*), *en* 1549. Cette année, le capitaine *Diégo Palomino* partit avec cent cinquante hommes, pour aller prendre possession de son gouvernement de Chuquimayo. Le 10 vril, il arriva au défilé de Chinchipe (*Paso de Chinchipe*), ur la rivière de Chuquimayo, où il remarqua des champs ien cultivés. Les habitants avaient entouré leurs cabanes 'étoffes de coton pour se mettre à couvert de la pluie, et vaient élevé des espèces d'abris formés de grandes fourhes soutenant des couvertures, pour se garantir des ardeurs u soleil. Le courant de la rivière étant fort rapide et danereux, le cacique *Mocha* fit construire par ses gens six raeaux en bois léger, sur lesquels les Espagnols passèrent au out de six jours. Ils marchèrent de là l'espace de trois lieues ans des montagnes, jusqu'à une province qu'ils nommèrent *Périco;* ils passèrent ensuite dans celle de *Chérinos*, à sept eues plus loin, et arrivèrent enfin dans le pays de *Silla*

(1) Coléti dit que cette ville fut fondée par Pédro de Mercadillo.
(2) *Herréra*, déc. VIII, lib. V, cap. 13.

et de *Chocainga*, où ils fondèrent la ville de *Jaen de Bracamoros*, au confluent de la rivière Principe avec le Marañon, par lat. S. 5° 25', à la même longitude que celle de Quito, à cinquante-cinq lieues de Loxa, et à trente de Chachapoya. La contrée voisine est haute et montagneuse, et est située au milieu de l'ancienne province de Chacaynga, une de celles connues sous la dénomination générale de *Chuquimayo*. On ajouta plus tard le nom de Bracomoros à celui de Jaen, lorsque les peuplades de cette nation vinrent s'y établir (1).

Sur ces entrefaites, les soldats de Cuzco firent éclater leur mécontentement contre le président, qu'ils accusaient d'injustice et d'ingratitude. Parmi les plus arrogants, on remarquait le capitaine *Francisco Hernandez Giron*, qui avait reçu en partage le *repartimiento* ou bien de *Guaynarima*, qui avait appartenu à Pizarro, et qui produisait un revenu de 9,000 *pésos*. Avant de porter plainte au vice-roi, il en demanda l'autorisation à l'archevêque Loaysa. Sur le refus de ce prélat, il partit avec quelques soldats pour Xaquixaguana. Le licencié *Cianca*, chef-juge de Cuzco, lui ayant en vain député un alguasil, avec invitation de retourner, envoya pour l'arrêter Alonso de Mendoza, qui le ramena à Cuzco. Cianca commença alors des procédures contre les principaux perturbateurs de l'ordre public : *Juan de Estrada* fut pendu comme mutin, et les capitaines *Hernando de Bénavente*, *Diégo de Avalos* et *Géronimo de Porres* furent bannis.

Les juges *Melchor Bravo de Saravia*, *Hernando de Santillan* et *Pédro Maldonado* arrivèrent à Lima vers le commencement de l'année 1549. Cianca y retourna aussi de Cuzco à la même époque.

En conséquence des rapports que le président reçut des différents *visiteurs* qu'il avait envoyés dans les provinces pour s'informer de la condition des Indiens, il convoqua une assemblée des prélats, des juges, etc., pour prononcer sur la question de leur esclavage. Il y fut décidé, après une mûre délibération, que les Indiens seraient déclarés libres dans tout l'empire, et que l'on prendrait, en paiement du tribut auquel ils étaient assujétis, les objets qu'ils possédaient,

---

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. V, cap. 12.
D'après Alcédo, la population de Jaen de Bracamoros n'excède pas quatre mille habitants, dont la plupart gens de couleur.

ception des personnes. Grâce à la bonne adminis- des agents du roi, le président se vit en état de payer o pésos qu'il avait empruntés depuis son arrivée à a, et recueillit pour le compte de la couronne)oo ducats. Ayant résolu de retourner en Espagne, il le gouvernement du Pérou à l'audience, et chargea ne tems le capitaine *Juan Nunez de Prado* de la con- u *Tucuman*, *Diégo de Palomino* de celle de *Chuqui-* et Francisco Hernandez Giron de celle du pays de *os*.

résident se préparait à partir pour Callao, lorsqu'il les dépêches du roi, qui prescrivaient, entre autres , l'entier affranchissement des Indiens. Les juges char- l'exécution de cet ordre, crurent devoir suspendre esure, qu'ils regardaient comme dangereuse et intem- , jusqu'à ce que les Espagnols pussent se procurer un : suffisant de noirs et d'autres domestiques et de bêtes me. Ils crurent devoir cependant diminuer les im- s indigènes, et leur rendre le service personnel moins .

résident mit à la voile au commencement de février et arriva à Panama le 12 mars suivant. Il y trouva re du roi qui lui enjoignait d'attendre l'arrivée du u vice-roi du Pérou *don Antonio de Mendoza*, qui ors dans la Nouvelle-Espagne. Le trésor du roi, y s ce qui avait été enlevé à Truxillo et à Paita, mon- t,400,000 ducats. Gasca le fit transporter à Nombre , où, après avoir apaisé la rébellion de Hernando tréras, il s'embarqua pour Séville, avec une flotte de f voiles (1).

---

est à remarquer, dit Gomara, que la Gasca est le seul eur du Pérou qui ne soit pas mort de mort violente ou en)on Diégo de Almagro fut étranglé par Francisco Pizarro, t lui-même de la main du fils d'Almagro. Ce dernier fut par ordre de Castro, qui fut arrêté par Blasco Nuñez quel fut tué dans une bataille contre Gonzalo Pizarro. fut mis à mort à son tour par la Gasca, et il périt, dit- outre, cent cinquante capitaines et magistrats, tués sur) de bataille, pendus ou massacrés. Les Indiens et les ls, ajoute cet historien, attribuent ces calamités à des et aux richesses du pays. Moi, je les impute à la perver l'avarice des hommes. (*Gomara*, cap. 190.)

Le roi, pour le récompenser de son désintéressement, lui donna l'évêché de Siguenza, dont le revenu annuel était évalué à 400,000 ducats (1).

Nouvelles ordonnances rendues, en 1550 *et* 1552, *par le roi d'Espagne, pour le gouvernement des Indes-Occidentales.* Les ordonnances rendues en 1550 défendaient aux juges de la Cour royale de se livrer à des entreprises commerciales, et aux officiers de la monnaie de vendre ou d'acheter de l'argent, et aux Espagnols, en général, de transporter en Espagne les Indiens, fussent-ils même esclaves; et, pour empêcher que ces derniers fussent opprimés par eux, on établit des Cours dans chaque district pour les protéger. En 1551, on permit aux Indiens du Pérou de devenir propriétaires de mines d'or et d'argent, à condition qu'ils les exploiteraient. Il fut aussi décidé que les Espagnols qui ne fourniraient pas à l'entretien d'un prêtre sur leurs terres, pour l'instruction des Indiens, ne recevraient aucun profit de ces terres; qu'il serait fondé une université (*estudio général*) dans le monastère de Santo-Domingo, à la ville de los Reyes; que les Indiens ne pourraient avoir qu'une femme; qu'il ne leur serait laissé ni armes à feu ni arbalettes, et qu'il ne leur serait permis d'avoir aucun rapport avec les noirs. Le jeu fut défendu, et une amende de dix fois la valeur de l'enjeu fut prononcée contre les contrevenants (2).

Les citoyens de Cuzco, aigris de l'ordre de la Cour de Lima, qui prescrivait l'affranchissement des Indiens employés aux mines de Potosi, furent dans un état d'insurrection presque continuelle jusqu'à la fin de l'année 1550, que le corrégidor *Juan de Sauvédra* fit pendre quelques-uns des plus mutins. Sa conduite, dans cette occasion, fut approuvée par la Cour royale de Lima, ce qui ne l'empêcha pas d'être remplacé peu après par le maréchal Alonso de Alva-

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. I, cap. 4, 5 et 6; lib. II, cap. 4 à 13; lib. III, cap. 16 à 19; lib. IV, cap. 1, 2, 3, 4, 14, 16 et 17; lib. V, cap. 2, 3, 4, 7, 8, 16 et 17; lib. VI, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. — De la Véga, *Coment. real.*, lib. VI, cap. 1 à 13. — *Zarate*, lib. VI et VII. Cet auteur finit son histoire à l'époque du départ du président pour l'Espagne.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. VI, cap. 17; lib. VII, cap 12 et 13.

rado. A l'arrivée de ce dernier, la plupart des mutins prirent la fuite, et d'autres furent arrêtés, bannis ou mis à mort. *Francisco de Miranda*, *Alonso de Barrinuévo* et *Alonso Hernandez Melgaréjo* furent du nombre de ces derniers. Ces mesures rétablirent la tranquillité à Cuzco, de sorte que le Pérou jouissait d'une profonde paix à l'arrivée du vice-roi don Antonio de Mendoza, à los Reyes, le 23 décembre 1551. Le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de visiter les provinces, il chargea de ce soin son fils don *Francisco*. Celui-ci visita successivement les villes de la Paz, de la Plata et de Potosi, et revint par celle d'Aréquipa, après avoir parcouru plus de six cent cinquante lieues. A son retour, il partit pour l'Espagne, au mois de mai 1552.

Cependant, le sort des rebelles de Cuzco avait excité un grand mécontentement parmi les troupes. Une conspiration, ourdie dans le monastère de Santo-Domingo, par *Egas de Guzmán*, *Baltazar Osorio*, *don Sébastian de Castilla* et autres, et qui avait pour but de tuer le nouveau corrégidor Alonso de Alvarado, et de lever l'étendard de la révolte, fut heureusement découverte. Le mécontentement n'en subsista pas moins; l'ordre du roi pour l'abolition de la servitude personnelle des Indiens en était toujours la cause. A Lima, *Luis de Vargas* et plusieurs autres entrèrent dans une nouvelle conspiration, et résolurent d'assassiner les juges ou de les envoyer prisonniers en Espagne, aussitôt la mort du vice-roi, qu'on attendait d'un jour à l'autre. Mais ceux-ci, instruits de leurs menées, mirent à mort leur chef Vargas, et le reste rentra dans le devoir. Ils nommèrent ensuite *Pédro de Hinojosa* corrégidor de la province révoltée de los Charcas, et sa commission fut approuvée par le vice-roi, qui mourut peu après, le 21 juillet 1552, au grand regret des habitants, auxquels il s'était rendu cher par la douceur de son gouvernement.

Guerre civile, et révolte de don Sébastian de Castilla dans la province de Charcas, en 1552. Égas de Guzmán et don Sébastian de Castilla se mirent à la tête d'un parti à la Plata, le 6 mai 1553, assassinèrent Pédro de Hinojosa dans sa maison, qu'ils livrèrent au pillage; après quoi ils se réunirent sur la place du marché au nombre de cent cinquante, en criant *viva el rey! muerto es el tirano!* vive le roi! le tiran est mort! Sébastian de Castilla prit alors le titre de capitaine-général et de grand-juge, et, deux jours après, il chargea *Juan Ramon* et vingt-cinq hommes d'aller assassiner Alonso de Alvarado

à Cuzco. Toutefois, cet officier refusa d'exécuter cet ordre sanguinaire, et, du consentement de ses soldats, se rangea sous les drapeaux du corrégidor. Peu après, *Vasco Godinez* étant retourné à la Plata, alla complimenter don Sébastian de Castilla, et le poignarda ensuite (le 11 mars 1552), en criant le tiran est mort! vive le roi! Il força alors les magistrats de cette ville à le nommer capitaine-général et grand-juge. Une fois revêtu de cette charge, il se montra aussi oppresseur que celui qu'il avait tué, et envoya plusieurs personnes au supplice sans jugement. Égas de Guzmán, le principal instigateur de cette rébellion, fut exécuté à Potosi. La Cour royale élut alors Alonso de Alvarado corrégidor et capitaine-général de la province de los Charcas, et l'investit du pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait convenable pour la gloire de Dieu et le service du roi. Alvarado, voulant apaiser le ressentiment de Godinez, qui avait brigué ce gouvernement, lui donna le bien d'Alonso de Mendoza; mais cette concession ne satisfesant pas son ambition, il le fit jeter en prison et ensuite écarteler. Le corrégidor se rendit ensuite à la Paz et à Potosi, où il procéda avec la même sévérité contre les rebelles. Il en condamna quelques-uns au supplice du fouet, d'autres aux galères, et quelques-uns à être pendus ou à avoir la tête tranchée (1).

Concile. Il se tint à Lima, en 1552, une assemblée qui fut appelée *Primum Concilium Limæ.* « Ce concile, dit l'historien Robertson, déclara, qu'à raison de l'incapacité des Indiens, ils devaient être exclus du sacrement de l'eucharistie, quoique Paul III, par sa fameuse bulle, donnée en 1537, les eût déclarés créatures raisonnables, ayant droit à tous les priviléges du christianisme. Néanmoins, après deux siècles, durant lesquels ils ont été membres de l'Église, ils ont fait si peu de progrès, qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence suffisante pour être regardés dignes de participer à l'eucharistie. Leur foi même, après la plus parfaite instruction, est toujours faible et chancelante. Enfin, ajoute-t-il, quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes, et parcourent la carrière des études académiques avec quelque succès,

---

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. VII, cap. 3, 15, 16, 17, 18, 19 et 20; lib. VIII, cap. 1, 4, 5, 6, 7 et 8.

on compte si peu sur eux, qu'aucun Indien n'est ordonné pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (1). »

Il y a dans ce peu de mots, dit Clavigéro, historien du Mexique, au moins quatre erreurs : 1°. L'assemblée de Lima, qui n'était pas un concile, voulut que l'eucharistie ne fût administrée aux Indiens que lorsqu'ils seraient parfaitement instruits et convaincus des vérités de la foi, parce qu'elle croyait leur entendement faible. Ceci appert par la décision du premier concile provincial, appelé ordinairement le second, tenu à Lima, en 1567, laquelle enjoignait aux prêtres de donner ce sacrement à ceux des Indiens qu'ils jugeraient dignes de le recevoir (2). Mais, nonobstant cet ordre, dont Acosta s'est plaint avec raison, le second concile de Lima, tenu en 1583, et auquel présida saint Toribio Mogrobéjo, tâcha de remédier à cet abus par les décrets ci-dessous (3). On verra qu'il a interdit pour la même

---

(1) Robertson, *Hist. de l'Amérique*, liv. VIII, trad. française.

(2) *Quanquàm omnes christiani adulti utriusque sexûs teneantur sanctissimum Eucharistiæ sacramentum accipere singulis annis, saltem in paschate, hujus tamen provinciæ antistites cùm animadverterent gentem hanc Indorum et recentem esse et infantilem in fide, atque id illorum saluti expedire judicarent, statuerunt ut usquè dùm fidem perfectè tenerent, hoc divino sacramento, quod est perfectorum cibus, non communicarentur, excepto si quis ei percipiendo satis idoneus videretur.... Placuit huic sanctæ synodo monere, prout seriò monet, omnes Indorum parochos, ut quos auditâ jam confessione perspexerint, hunc cœlestem cibum à reliquo corporali discernere, atque eumdem devotè cupere et poscere, quoniam sine causâ neminem divino alimento privare possumus, quo tempore cæteris christianis solent, Indis omnibus administrent.* Conc. Lim. I, vulgò II, caput 58.

(3) *Cœleste viaticum, quod nulli ex hâc vitâ migranti negat mater ecclesia, multis abhinc annis Indis atque Æthiopibus, cæterisque personis miserabilibus præberi debere concilium Limense constituit. Sed tamen sacerdotum plurium vel negligentia, vel zelo quodam præpostero atque intempestivo illis nihilo magis hodiè præbetur. Quo fit, ut imbecilles animæ tanto bono, tamque necessario priventur. Volens igitur sancta synodus ad executionem perducere, quæ Christo duce ad salutem Indorum ordinata sunt, severè præcipit omnibus parochis, ut extremè laborantibus Indis atque Æthiopibus viaticum ministrare non prætermittant, dummodò in eis debitam dispositionem agnoscant, nempè fidem in*

raison l'eucharistie aux Indiens et aux Maures, qui ét des esclaves tirés d'Afrique; que les principales raison motivèrent le jugement du concile étaient la négligenc nonchalance et le zèle indiscret et mal entendu de ces e siastiques, que l'assemblée se vit obligée de réprime de nouveaux décrets et des punitions sévères. On sait que ces décrets salutaires ne furent pas ponctuellemen cutés, et que le synode diocésain de Lima, de la Plata, Paz, d'Aréquipa et du Paraguay, fut forcé d'en prescr nouveau l'exécution. Tout ceci prouve, ajoute Clavi l'obstination des ecclésiastiques, et non le défaut d'in gence des Américains.

La bulle de Paul III ne tendait pas à déclarer les ricains hommes; mais, comme elle leur reconnaissai les droits aux priviléges d'êtres raisonnables, elle conda leurs oppresseurs. Garcès, premier évêque de Tlascala, sa lettre à ce pontife, écrite en 1536 (1), dit qu'après

---

Christum, et pænitentiam in Deum suo modo.... Porrò pa qui à primâ hujus decreti promulgatione negligentes fueri verint se, præter divinæ ultionis judicium, etiàm pænas a ordinariorum, in quo conscientiæ onerantur, daturos : at visitationibus in illos de hujus statuti observatione spec inquirendum. Conc. Lim. II, vulgò III, act. 2, cap. 19.

In paschate saltem eucharistiam ministrare parochus no termittat iis, quos et satis instructos, et correctione vitæ ic judicaverit : ne et ipse alioqui ecclesiastici præcepti viola sit. Ibid., cap. 20.

(1) *Quis tàm impudenti animo ac perfricatâ fronte inc fidei asserere audet, quos mechanicarum artium capaci intuemur, ac quos etiàm ad ministerium nostrum redacto indolis, fideles, et solertes experimur? Et si quandò, beat pater, tua sanctitas aliquem religiosum virum in hanc dec sententiam audierit, et si eximiâ integritate vitæ, vel dig fulgere videatur is, non ideò quicquam illi hâc in re præst toritatis, sed eumdem parùm aut nihil insudâsse in illoru versione certo certius arbitretur, ac in eorum addiscendâ l aut investigandis ingeniis parùm studuisse perpendat : n in his caritate christianâ laborârunt, non frustrà in eos j retia caritatis affirmant; illi verò qui solitudini dediti, au viâ præpediti neminem ad Christi cultum suâ industriâ re runt, ne inculpari possint quòd inutiles fuerint, quod p negligentiæ vitium est, id infidelium imbecillitati adsc veramque suam desidiam falsæ incapacitatis impositione dunt, ac non minorem culpam in excusatione committunt,*

entretenu des relations constantes avec ces peuples, et observé leurs dispositions durant dix ans, il n'avait que des éloges à leur donner. Il élève même leur génie au-dessus de celui de ses compatriotes, comme on peut le voir dans le passage ci-dessous de sa lettre au saint-père (1).

Les premiers conquérants et colons européens, guidés par des motifs d'intérêt, tinrent les Péruviens constamment employés comme esclaves, sous prétexte que la nature les avait faits tels, et qu'ils étaient incapables d'aucune instruction. Les évêques et les missionnaires, après avoir inutilement interposé leur autorité et leurs exhortations pour délivrer leurs néophites de la tirannie de leurs maîtres, eurent recours aux rois catholiques, et en obtinrent, grâce au zèle infatigable de l'évêque Las Casas, les lois qui composent le code indien.

L'évêque de Tlascala savait que les Espagnols, malgré leur perversité, avaient le plus grand respect pour les décisions du vicaire de Jésus-Christ. C'est ce qui le décida à représenter au pape Paul III les maux auxquels les Indiens étaient en proie, et à le supplier d'interposer son autorité en leur faveur. Le souverain pontife publia en conséquence, l'année suivante, la célèbre bulle (2) dont le but, comme nous l'avons déjà remarqué, n'était pas de déclarer les Américains libres, mais de défendre leurs droits naturels contre

---

erat illa, à quâ liberari conantur. Lædit namque summè istud hominum genus talia afferentium hanc Indorum miserrimam turbam : nam aliquos religiosos viros retrahunt, ne ad eosdem in fide instruendos proficiscantur : quamobrem nonnulli Hispanorum qui ad illos debellandos accedunt, horum freti judicio illos negligere, perdere, ac mactare opinari solent non esse flagitium. »

(1) « *Nunc verò de horum sigillatim hominum ingenio, quos vidimus ab hinc decennio, quo ego in patriâ conversatus eorum potui perspicere mores ac ingenia perscrutari, testificans coram te, beatissime pater qui Christi in terris vicarium agis, quod vidi, quod audivi et manus nostræ contrectaverunt de his progenitis ab ecclesiâ per qualecumque ministerium meum in verbo vitæ quod singula singulis referendo, id est paribus paria, rationis optimæ compotes sunt et integri sensus ac capitis, sed insuper nostratibus pueri istorum et vigore spiritus et sensuum vivacitate dexteriore in omni agibili et intelligibili præstantiores reperiuntur.* »

(2) Voyez la note C à la fin de l'article.

les attentats de leurs oppresseurs. Avant cette époque (en 1531), continue Clavigéro, des missionnaires français avaient baptisé au Mexique plus d'un million de ces *satires*, et, en 1534, fut fondé à Tlatélolco le séminaire de la Sainte-Croix, pour l'éducation de ces grands *singes* qui y apprenaient le latin, la rhétorique, la philosophie et la médecine.

Quant à la troisième erreur de Robertson, il est positif et notoire, que, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Espagne, les Indiens, aussi-bien que les Espagnols, étaient tenus de communier à Pâques, et que l'on n'exceptait de cette obligation que les habitants des contrées les plus reculées, qui n'étaient admis à la sainte table, qu'autant que les missionnaires les jugeaient dignes d'en approcher.

Clavigéro répond à cette assertion de Robertson : « qu'aucun Indien n'est habile à recevoir la prêtrise, » que, bien que le premier concile provincial, tenu à Mexico, en 1555, eût défendu d'ordonner prêtres des Indiens, non à cause de leur incapacité, mais parce que la bassesse de leur condition eût pu jeter de la défaveur sur l'état ecclésiastique, néanmoins, le troisième concile provincial, assemblé en 1585, qui a été le plus célèbre de tous, et dont les décisions sont encore aujourd'hui en vigueur, permit qu'ils reçussent la prêtrise pourvu qu'on procédât à leur égard avec toute la circonspection possible. Il est bon d'observer que les décrets de chaque concile sont applicables, quant aux conditions nécessaires, aux Indiens et aux mulâtres nés ou descendus d'un père européen et d'une mère africaine ou *vice versâ*; or, personne ne doute de l'aptitude des mulâtres à apprendre toutes les sciences. Torquémada, qui a écrit son histoire, dans les premières années du siècle dernier, dit qu'on n'admettait pas d'abord les Indiens dans les ordres à cause de leur violent penchant à la boisson ; mais il déclare que, de son tems, il y avait des prêtres de cette nation extrêmement sobres et d'une conduite exemplaire; de sorte qu'il y a au moins cent soixante-dix ans que les Indiens sont ordonnés pour la prêtrise. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le nombre des prêtres américains a été considérable dans la Nouvelle-Espagne, où ils ont fourni plusieurs centaines de recteurs, des chanoines et des docteurs, et même, dit-il, un prélat fort instruit. »

Révolte du capitaine Francisco Hernandez Giron, en 1553 1554. Les pouvoirs étendus confiés à Alvarado, devaient

cessairement lui attirer des ennemis. Aussi se forma-t-il contre ses jours une conspiration dont Francisco Hernandez Giron était le chef. Les conjurés, sachant qu'il devait assister à une noce, dans la maison d'Alonso de Loaysa, s'y rendirent en armes, tuèrent le capitaine Juan Alonso Palomino et Juan de Moralès, se saisirent du corrégidor et de tous ses papiers, et s'étant rassemblés sur la place du marché aux cris de *Vive la liberté!* Giron publia une proclamation pour enjoindre à tous les citoyens de se réunir à lui sous peine de mort. Il usurpa alors l'autorité souveraine, enleva 12,000 *pésos* de la caisse du roi, s'empara des chevaux et des mules qu'il put trouver, prononça la peine de mort ou des galères contre les prisonniers, et obligea les magistrats de Cuzco à le proclamer juge suprême, le 27 novembre 1553. Le motif allégué pour cette nomination fut l'abolition de la servitude personnelle des Indiens par la Cour royale, qui privait ainsi les propriétaires des mines de leurs services, soit pour porter des fardeaux ou pour recueillir le coca (*erythroxylon coca*). Alvarado, major-général de Giron, fit égorger *don Baltazar de Castilla* et *Juan de Caceres*, deux des plus riches habitants de la ville.

Giron avait levé l'étendard de la révolte avec environ quatre cents hommes. Deux cents autres se rangèrent sous ses drapeaux à Guamanga, le 27 janvier 1554, à l'instigation des magistrats qui le déclarèrent leur représentant. Ceux d'Aréquipa lui décernèrent le même titre. La Cour royale, étant parvenue à réunir environ quatre cent cinquante-six soldats, en confia le commandement à Alonso de Alvarado, et à Pablo de Ménésès, son major-général. Ces officiers établirent leur camp sous les murs de Lima, et pour encourager leurs troupes, ils donnèrent une gratification de 2,000 *pésos* à chaque capitaine, et une de 150 à chaque soldat.

Cependant Giron, qui avait résolu de marcher contre Lima, dans l'espoir de mettre fin à l'autorité des juges, était parti de Cuzco, le 4 janvier 1554, avec trois cents hommes. Le licencié Alvarado s'étant mis en route, huit jours après, avec deux cents autres soldats, le rejoignit à Lima-Tambo. Ces deux corps passèrent le pont de l'Apurimac; mais, pendant la nuit, des jeunes gens ayant quitté le camp, brûlèrent le pont et retournèrent à Cuzco, qui avait été abandonné le même jour par ses habitants, lesquels étaient partis pour Potosi, sous la conduite de Juan de Saavédra.

Vers le même tems, les juges invitèrent les habitants des

différentes provinces, qui se trouvaient alors à Lima, à se réunir en assemblée pour choisir des représentants qui iraient porter leurs griefs au roi d'Espagne. Il y fut décidé de suspendre, durant deux ans et demi, l'exécution des nouvelles ordonnances, et Pédro Luis de Cabréra, et don Antonio de Ribéra, ayant été nommés députés, partirent aussitôt pour la mère-patrie. L'armée royale se composait alors de cinq cents mousquetaires, de quatre cent cinquante piquiers, et de trois cents cavaliers avec quatorze pièces de canon.

Francisco Hernando Giron entra, le 27 janvier 1554, à Guamanga, où il fut joint par un corps aux ordres de *Tomas Vasquez*. Le 28 février, il se rendit à Xauxa, et de là à la vallée de Pachacamac, avec environ trois cents hommes; mais ayant été abandonné par *Diégo de Sylva* et les troupes qu'il commandait, il n'osa pas se mesurer avec l'armée royale, et battit en retraite sur Cuzco. L'audience, instruite de sa marche, envoya contre lui deux cents hommes, sous la conduite de Pablo de Ménésès, le 24 mars suivant.

D'un autre côté, *Juan Delgadillo*, corrégidor de San-Miguel de Piura, ayant reçu avis de cette rébellion, ordonna à Francisco de Silva, qui se trouvait alors à Tumbez, de se replier sur cette ville avec les hommes, les armes et les chevaux dont il pouvait disposer. De Silva s'y refusa, et résolut de partir pour Lima. Le corrégidor le consigna chez lui : mais Silva étant entré avec plusieurs autres dans une conspiration contre lui, alla l'arrêter dans sa maison, et égorgea les alcades *Francisco Moran*, *Suéro de Cangas* et autres. Les soldats se réunirent ensuite sur la place, aux cris de *Vive le Roi!* et proclamèrent Silva capitaine-général et juge suprême. Ce capitaine livra alors au pillage quelques maisons de la ville, s'empara de l'argent du roi, le distribua à ses partisans, et marcha ensuite sur Caxamalca. Ayant appris la retraite de Giron, à Motupé, il congédia ses troupes, et se rendit, sous le costume d'un moine, à Truxillo, où il s'embarqua pour l'Espagne. Plusieurs des rebelles furent pendus, et d'autres condamnés aux galères par *Bernardino de Romani*, corrégidor de los Réyès.

Francisco Hernandez Giron s'était retiré à Pachacama, avec cinq cent trente-six hommes, et avait marché de là sur le Rio Lunaguana, qu'il avait fait passer à ses troupes. Pablo de Ménésès le poursuivit avec soixante-dix mousquetaires et un égal nombre de cavaliers, jusqu'à la vallée d'Ica, où il avait dessein de l'attaquer. Mais, contraint à la re-

traite, le 31 mars 1554, et, suivi de près à son tour par l'ennemi, il perdit quatorze hommes tués et vingt-quatre prisonniers, et gagna avec peine la ville de Chincha, après avoir eu à franchir le Rio Pisco. Francisco Hernandez se dirigea vers le Tambo de la Nasca, où il se procura les provisions dont il avait grand besoin. Le maréchal Alonso de Alvarado, qui commandait dans la province de Charças, s'avança au-devant de lui à la tête de sept cents hommes. Étant entré à Cuzco, le 30 mars 1554, il y fit tous les préparatifs nécessaires, et en sortit peu après avec plus de mille hommes, pour se rendre à Callao, par la route de Quiquixana. Francisco Hernandez, informé de sa marche, partit pour Nasca, le 8 mai suivant, avec son corps de Castillans et un autre de deux cent cinquante noirs, commandés par des officiers expérimentés. A cette nouvelle, la Cour royale envoya ordre à son armée, qui se tenait à Chincha, de retourner à Pachacama. En conséquence, Alvarado franchit le désert de *Parinacocha*, qui a trente-deux lieues d'étendue, et arriva à Guallaripa, après avoir perdu bon nombre de chevaux. Il avait alors sous ses ordres onze cents hommes, dont trois cents mousquetaires et deux cent cinquante cavaliers. Mille Indiens armés, sous le commandement de *Roméro* et de *Garcia de Mélo*, vinrent se joindre à lui en cet endroit, et lui fournirent des provisions en abondance. Le 20 mai, il y eut une escarmouche sans résultat. Hernandez s'était fortifié dans une position avantageuse, près de Chuquinga, sur le bord du Rio de Abancay. Alvarado, en ayant imprudemment tenté le passage, fut repoussé avec perte de cent hommes tués et de plus de trois cents blessés. Les rebelles n'eurent que cinquante-sept hommes mis hors de combat, dont dix-sept tués. Le maréchal, blessé, se sauva à Lima.

La Cour royale, informée du résultat de la bataille de Chuquinga, enjoignit à Pablo de Ménésès d'aller chercher des renforts à Sulco, et de se rendre de là à Xauxa, à quarante lieues de Lima. Il arriva dans cette dernière le 13 juin. De son côté, la Cour partit, avec toutes ses forces disponibles, pour Guamanga où elle entra, le 11 août; le 17, son armée gagna Chupas, ensuite le puéblo de Cochacaxa et le rio de Abancay, qu'elle fut obligée de passer à gué, le pont en ayant été incendié quelque tems auparavant, et elle s'avança jusqu'au village du même nom, à deux lieues de la rivière et à vingt-deux de Cuzco. Hernandez, qui venait de livrer au pillage les villes de la Paz, de Chucuito, de Potosi

et de la Plata, et d'enlever de Cuzco des sommes immenses appartenantes à deux seigneurs de cette ville, marcha de Lima-Tambo, à quatre lieues au-delà de l'Apurima, vers la vallée de Yucay, à six lieues de Cuzco. Toutefois ayant reçu avis de l'approche des troupes royales, il se replia d'abord sur Cuzco et ensuite sur *Urcos*. L'armée de la Cour, forte d'environ onze cents hommes de toutes armes, traversa alors l'Apurima, prit sa route par Xaquixaguana et Cuzco, vers la vallée de las Salinas, et poussa jusqu'à *Pucara* (1), montagne d'environ une lieue de circuit, à quarante milles plus loin, et où les rebelles avaient établi leur camp. En étant sorti pendant la nuit avec huit cents Espagnols et deux cent cinquante noirs, Hernandez tenta une attaque qui coûta la vie à deux cents de ses soldats. Trois jours après, le capitaine Tomas Vasquez, Juan de Piédrahita et dix ou douze de ses amis l'abandonnèrent. Pour surcroît de malheur, il découvrit une conspiration ourdie par les chefs contre ses jours, et se sauva du camp à la faveur de la nuit. Il avait donné rendez-vous à ses troupes près de Condésuyo; mais, son mestre-de-camp, Diégo Alvarado, ayant pris une autre direction, avec une centaine de soldats, fut vivement poursuivi par cent trente hommes aux ordres de Ménésès, qui l'atteignit le neuvième jour, et le mit à mort avec les principaux chefs de l'insurrection. Giron fut arrêté dans la vallée de Xauxa, le 24 novembre 1554, et décapité peu après à Lima, dans la quarante-troisième année de son âge. Sa révolte avait duré treize mois (2).

Administration du vice-roi don Hurtado de Mendoza. La Cour royale fit son entrée à Cuzco, le 15 octobre, quelques jours après la défaite de Giron.

La nouvelle de la mort du vice-roi don Antonio de Mendosa, et celle de la rébellion du Pérou, étant parvenues en Espagne, le roi nomma, pour lui succéder, *don Hurtado de Mendoza*, marquis de Cañète, et l'investit des mêmes pouvoirs qu'il avait concédés au licencié Gasca.

Le nouveau vice-roi arriva à Payta, sur les confins du Pérou, le 6 juillet 1555. S'étant rendu de là à Lima, il prit

---

(1) Ce mot signifie *fort* dans la langue du pays.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. VIII, cap. 12, 13, 14, 15 et 16; lib. IX, cap. 1, 2, 3, 7 à 22; lib. X, cap. 1 à 16.—De la Véga, *Com. real.*, part. II, liv. VI et VII.

possession de l'empire du Pérou au nom du roi Philippe II. Des conseillers perfides le déterminèrent à bannir trente-sept officiers qui réclamaient la récompense de leurs services. A l'aide d'émissaires qu'il employait auprès de *Sayri Tupac* Inca, fils de Manco Inca, il persuada à ce jeune prince de sortir des montagnes de Vilcapampa, et de se soumettre à la domination du roi d'Espagne. Sayri Tupac se rendit à la ville de los Reyès, au mois de juin. Le vice-roi lui proposa un traitement proportionné à son rang, avec le titre de seigneur de la vallée de Yucay, berceau de ses ancêtres. Le prince y ayant consenti, fut baptisé ainsi que sa femme *Cusi Huarcay,* petite-fille d'Huascar Inca, et il reçut le nom de *Diégo* ou de Jacques, en mémoire des merveilles que ce saint avait opérées dans la vallée de Cuzco. Étant allé un jour visiter le tombeau de ses ancêtres, il leva les yeux au ciel en le voyant, adora le soleil, son père, et jeta un regard de tristesse sur les débris de l'ancienne demeure des vierges. Dès lors, il tomba dans une profonde mélancolie, et se retira dans la vallée de Yucay, où il mourut au bout de trois ans. Sayri Tupac laissa une fille unique, qui épousa dans la suite l'Espagnol *don Martin Garcia Oñez de Loyola,* dont descendent les marquis d'*Oropésa* et d'*Alcañizas.*

Le vice-roi Hurtado se créa une garde de soixante maîtres, et en donna une de deux cents arquebusiers à pied à l'audience. Ce ne fut, à proprement parler, que sous son administration et sous le règne de Philippe II, que les Espagnols devinrent paisibles possesseurs du Pérou. Il était beaucoup plus facile de réduire les Indiens sans défense, qu'il ne l'avait été de soumettre les premiers aventuriers Espagnols qui se fixèrent au Pérou, où ils tentèrent de vains efforts pour se rendre indépendants de la couronne de Castille (1).

Huarcas ou *Huarcu* fut fondée, en 1556, dans la vallée du même nom, près des ruines d'un palais des Incas, dans la province de Cañète, par le vice-roi, marquis de Cañète (2).

Lorsque le gouvernement accordait des terres, avec les

(1) Les décades de Herréra finissent en 1554.

(2) Elle s'élève à une lieue de la mer et à vingt-quatre de Lima, et renferme deux couvents. Sa population fut considérablement réduite par suite du tremblement de terre de 1687.

naturels qui s'y trouvaient, aux commandants espagnols, leur vie durant, ou jusqu'à ce que le roi en décidât autrement, son intention était que ces derniers fussent traités comme fermiers et non pas comme esclaves. Après une longue délibération sur la question de savoir si, à la mort du propriétaire, les Indiens ne devaient pas être annexés à la couronne, ou donnés pendant une ou deux vies, le Conseil des Indes décida, en 1555, que les indigènes de ces provinces ne pouvaient être concédés à perpétuité, et que celles-ci seules seraient réunies à la couronne. Nonobstant cette décision, le roi autorisa le vice-roi du Pérou, en 1559, à conférer des propriétés perpétuelles (*encomenderos perpetuos*); mais l'exécution de cette commission fut ensuite annulée, les propriétaires exigeant une autorité civile et criminelle sur les Indiens de leurs juridictions respectives.

Fondation de la ville de Santa-Ana de Cuenca (1) (*Concha Nova*), *en* 1557, *par Gil Ramirez Davalos*, dans la vallée de Yunquilla, sur la rivière de Matadéro, d'après les ordres qu'il avait reçus du marquis de Cañète.

Fondation de la ville de Baëza (2), en 1559. Le pays de Quixos fut découvert et exploré par Gonzale Diaz de Pinéda, que Bélalcazar avait envoyé reconnaître le cours de la Magdaléna. Ce capitaine rapporta des renseignements

---

(1) Chef-lieu du corrégimiento du même nom, dans la province, et à soixante lieues de Quito. Cette ville est située, par le 2° 53' de latitude S. et le 0° 29' de longitude O. de Quito, dans une grande plaine qu'arrosent quatre rivières, savoir : la Manchara, le Matadéro, le Yanunçay et los Bagnos. Le Matadéro baigne les murs de la ville. Elle renfermait autrefois cinq couvents, deux monastères et un collége de jésuites. Population, quatorze mille habitants. (Don Ulloa, *Relacion del Viage*, lib. VI, cap. 2.)

(2) La bourgade de Baëza, quoique érigée en capitale du gouvernement de Quixos et Macas, sur le côté oriental de la Cordillère des Andes, est toujours restée un simple hameau, le gouvernement et les autres officiers ayant préféré les villes d'*Archidona* et d'*Avila* pour leur résidence. Ces dernières, dont la fondation est postérieure à celle de Baëza, sont situées, la première, par le premier degré et quelques minutes de lat. S., et à 1° 50' de long. E. de Quito; et la deuxième par le 0° 40' de lat. S. et le 2° 20' de long. E. du même méridien. (*Don Ulloa*, lib. VI, cap. 4.)

sur ses mines d'or et sur l'arbre qui produit la canelle. Gonzalo Pizarro s'était décidé, en conséquence, à y aller en 1539; mais son expédition ayant mal tourné, la conquête du pays fut suspendue jusqu'en 1559, que le vice-roi ordonna au général Gil Ramirez Davalos d'en réduire les habitants et d'y former des établissements. Ce général exécuta cet ordre, et y fonda la bourgade de Baëza, qui devint la capitale du gouvernement. Cette ville fut ainsi nommée de celle où Davalos avait pris naissance en Espagne.

La ville de *Sévilla del Oro*, fondée par le même général, en 1559, fut ainsi appelée à cause des riches mines d'or et d'argent du voisinage. Elle est située dans le district de Quixos et Macas, près de la cordillère des Andes, sur la rive occidentale de l'Upano, par latitude S. 2° 30′, et longitude E. 0° 40′ de Quito. Elle fut érigée dans la suite en cité, sous le nom de *Macas;* mais elle est si peu considérable, dit don Ulloa, qu'à peine y compte-t-on cent trente maisons en merrain recouvertes en chaume, et sept cents habitants. Le gouverneur de cette ville réside ordinairement à Rio Bamba ou à Quito, dont elle est éloignée de quarante lieues vers le sud.

Ica, capitale de la province du même nom, fut fondée sous le nom de *San-Jerónimo*, en 1563, par ordre du vice-roi comte de Niéva, à vingt-cinq milles de Pisco, par latitude 14° 9′ S. (1).

Chancay, capitale de la province du même nom, fut aussi fondée cette année, par le même vice-roi, qui voulait y établir une université (2).

Un nouveau vice-roi, *don Francisco de Tolédo*, arriva à Lima, le 26 novembre 1569. Deux ans après, il envoya deux cent cinquante hommes, sous la conduite du capitaine don Martin Garcia de Loyola, s'emparer de la personne de *Tupac Amaru*, fils de Manco Inca, frère de Sayri Tupac, et héritier légitime de l'empire. Ce prince, qui s'était réfugié dans les montagnes de Vilcapampa, ne pouvant résister à Loyola, se retira à vingt lieues plus loin, près

---

(1) Avant la révolution, elle renfermait quatre couvents et un collége. Population : six mille habitants.

(2) Chancay est située dans une belle vallée à une lieue de la mer, et à quinze de Lima, par lat. S. 11° 33′. Elle renferme un couvent de moines, un hospice et environ trois cents familles.

d'une grande rivière, où il fut contraint de se livrer à ses ennemis. Les Espagnols, pour s'en défaire, l'accusèrent d'avoir conspiré contre l'État, et d'avoir affilié au complot tous les caciques, seigneurs de vassaux, qui avaient autrefois servi ses ancêtres (1). Condamné à mort, il eut la tête tranchée sur la place publique de Cuzco. Ce prince descendait en ligne directe du premier Inca Capac, qui avait régné six cents ans auparavant. Il avait su intéresser tous les Péruviens en sa faveur. Plus de trois cent mille spectateurs assistèrent à son supplice; et les femmes poussèrent des cris lugubres qui glacèrent d'effroi les Espagnols eux-mêmes. Tous les autres membres de la famille royale, au nombre de trente-six, parmi lesquels se trouvaient les deux fils et la fille du malheureux Inca, dont le plus âgé n'avait que dix ans, furent envoyés à la ville des Rois, pour y être placés sous la surveillance des magistrats. Le changement de climat et le chagrin causèrent la mort du plus grand nombre d'entre eux dans l'espace de deux ans. Les trois seuls qui survécurent profitèrent de la permission de la chancellerie, pour retourner dans leur pays; mais en moins d'une année et demie ils avaient cessé d'exister. Le fils d'un d'entre eux, nommé don Carlos, camarade de collége de la Véga, ayant eu une querelle avec un gentilhomme, qui était comme lui chevalier de Saint-Jacques, fut enfermé dans un couvent, à Alcala de Hénarez, vers la fin de 1610, et y mourut huit mois après. Son fils, âgé de trois ou quatre mois, ne lui survécut qu'une année. Ainsi s'accomplit, dit de la Véga, la prédiction du grand Huayna Capac, relativement au sort de sa famille et à la décadence de son empire (2).

Rappelé en Espagne, en 1581, Francisco de Tolédo,

(1) Ce prince protesta de son innocence, et proposa au vice-roi de l'envoyer prisonnier en Espagne. Il dit qu'il répugnait au sens commun de supposer qu'il eût pu songer à la révolte au milieu de tant de villes peuplées, lorsque son père n'avait pu, avec deux cent mille hommes de guerre, s'emparer de la seule ville de Cuzco, qui n'était défendue que par deux cents Espagnols; et que, s'il avait eu l'idée d'une entreprise semblable, il aurait commencé par se retirer dans un endroit où l'on ne serait jamais parvenu à l'atteindre.

(2) *De la Véga*, cap. 16, 17, 18, 19, 20 et 21 du lib. VII et dernier.

qui avait amassé un trésor estimé six cent mille ducats et exterminé la race des Incas, crut avoir acquis des droits incontestables à la couronne du Pérou. Toutefois, lorsqu'il se présenta à la Cour, le roi lui défendit de reparaître jamais en sa présence, lui disant *qu'il ne l'avait pas envoyé au Pérou pour être le bourreau des rois, mais pour les servir*. Convaincu ensuite de concussion, le conseil s'empara de ses richesses. Don Francisco, ne pouvant supporter sa disgrâce, mourut de désespoir.

Loyola, son complice, qui épousa la fille de Sayri Tupac, ayant été nommé gouverneur-général et capitaine du Chili, y fut assassiné par les Araucaniens (1).

Expédition contre les Chirihuanas, en 1572. Ces Indiens, qui habitaient une grande province dans le pays des Antis, à l'est de Charcas, tenaient les villages de la province de Tomina dans de continuelles alarmes, et avaient même plusieurs fois tenté de surprendre la ville de la Plata. Les Incas n'avaient jamais pu les réduire à l'obéissance. Cette expédition espagnole, envoyée par le vice-roi, ne fut pas plus heureuse, ayant été contrainte de battre précipitamment en retraite, avec perte de son bagage et de presque tous les chevaux (2).

Guancabélica, capitale de la province d'Angaraès, fut fondée en 1572, près de la riche mine de vif-argent du même nom, par le vice-roi, don Francisco de Tolèdo, second fils du comte Oropésa, en l'honneur duquel il l'appela *Villa Rica de Oropésa* (3).

Expédition du commodore anglais Francis Drake, en 1579. Ce célèbre navigateur ayant pénétré par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, en 1578, débarqua en janvier

---

(1) Voyez l'article *Chili*.

(2) *Acosta*, lib. VII, cap. 28.—*De la Véga*, lib. VII, cap. 17.

(3) Cette ville avait été commencée, en 1566, par le capitaine Luis Osorio, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Pédro de Cardénas. Il l'avait nommé *San-Pédro de Carděna*. (De la Véga, *Coment. real.*, lib. III, cap. 14.)

Guancabélica est située dans un vallon inégal arrosé par un ruisseau qui descend des montagnes voisines, par lat. S. 12° 45' et long. 74° 46' O. de Greenwich, à dix lieues de Guamanga, cinquante de Lima et à quarante de la mer. Population, cinq mille habitants.

1579, à Tarapaçà, où il trouva un Espagnol endormi a
de treize barres d'argent, de la valeur de 4,000 ducats,
il s'empara. S'étant avancé un peu plus loin, il renc
un autre Espagnol et un Indien qui conduisaient huit l
chargés chacun de cent livres pesant d'argent, qu'il em
également. Des naturels vinrent à son bord dans des c
recouverts de peau de phoques, pour échanger du p
contre des couteaux et de la verroterie. Le 7 février,
arriva à Arica, où il enleva de deux bâtiments espag
qui y étaient à l'ancre, une quarantaine de barres d'ar
pesant chacune vingt livres, et deux cents cruches d
Le navire, objet de sa poursuite, venant d'entrer à
quipa, et d'y débarquer huit cents barres d'argent,
fit voile pour Callao, où il arriva le 15 février. L
renfermait dix-sept bâtiments, dont douze étaient ar
et avaient leurs gréments à terre. Il y prit une caisse
gent (1), quelques soieries et du linge, et ayant appris
navire, appelé *Cacafuégo*, chargé d'un trésor pour Pa
avait quitté Callao le 2 février, il résolut de le pour
dans l'espoir de l'atteindre avant qu'il pût arriver à s
tination. Pour empêcher les autres bâtiments de le s
il coupa les mâts et les câbles des deux plus grands,
laissa voguer au gré des vents. Néanmoins le vice-
Pérou envoya à sa poursuite deux vaisseaux, mon
deux cents hommes armés, qui retournèrent à Calla
le rencontrer. Une autre expédition, aux ordres de
Sarmiento de Gambon, partie dans le même but,
aussi sans succès. Le 20 février, Drake toucha à Pay
il prit à l'abordage un navire, à bord duquel il trou
provisions. Ayant entendu dire que le navire qu'il che
avait remis en mer, deux jours auparavant, il partit a
et rencontra deux autres bâtiments destinés pour Pa
dont il enleva environ quatre-vingts livres pesant d'
crucifix d'or monté d'émeraudes, de l'argent et des
sions. Il en envoya l'équipage et les passagers à terr

(1) Au rapport des Anglais (*Hakluyt*, vol. III, p. 730
Ulloa dit, qu'au mois de février 1578, le capitaine Drak
dans le port de Callao, où il y avait trente navires, dont
bien armés, et qu'il enleva à bord quinze mille lingots d'
des piastres et des marchandises de prix, telles que des
et des mousselines.

un bateau, et, le lendemain, il abandonna les navires. Le 24 février, il passa sous la ligne, et le 1er. mars, il rencontra, à la hauteur du cap San-Francisco, par lat. N. 40′, le bâtiment en question, qui était commandé par le capitaine *Juan de Anton*. Celui-ci, ne croyant pas avoir affaire à un ennemi, resta tranquille, et ce ne fut que lorsqu'on le somma de se rendre qu'il s'aperçut de son erreur. Il livra alors combat aux Anglais, mais ayant été blessé d'un coup de flèche, et ayant perdu le mât de son navire, il fut contraint d'amener. Le trésor qui se trouvait à bord, se composait de treize caisses de réaux en argent, de quatre-vingts livres pesant d'or, de vingt-six quintaux d'argent non monnayé, et d'une quantité de bijoux et de pierres précieuses, évaluées à 360,000 *pésos* d'or. Drake fit porter ces richesses sur son vaisseau, et, le 7, il permit au capitaine espagnol de continuer sa route pour Panama. Craignant toutefois d'être intercepté dans son voyage, s'il retournait par le chemin qu'il avait pris, il cingla vers Nicaragua, dans l'espoir de trouver un passage, par le nord de l'Amérique, entre les océans Pacifique et Atlantique (1).

Fondation de la ville de San-Salvador de Xuxui ou *Jujuy*, dans le gouvernement de Tucuman, en 1580. Cette ville, détruite à plusieurs reprises par les Indiens Omohuacas, fut toujours rebâtie, et en dernier lieu par don Francisco Argañaraz y Murguia, sous l'administration de don Juan Ramirez de Vélasco. Tout le commerce entre Buénos-Ayres et le Pérou passait par cette ville.

Expédition du navigateur anglais sir Thomas Cavendish, *en* 1587. Sir Thomas Cavendish, lors de son voyage autour du monde, arriva sur la côte du Pérou le 23 avril 1587. Après avoir fait plusieurs prises dans les parages d'Arica et de Pisco, il débarqua, le 20 mai, avec soixante ou soixante-dix hommes, à Payta, qui renfermait alors environ deux cents maisons. Les habitants, après une faible résistance, abandonnèrent la ville, qui devint la proie des flammes avec toutes les richesses qu'elle contenait, et un navire espagnol qui se tenait à l'ancre dans la rade. Les Anglais y trouvèrent vingt-cinq livres pesant d'argent. Cavendish fit voile de là pour l'île de Puna, où il arriva le 25 mai, et, le 2 juin, il y coula à fond un navire de deux cent cinquante

(1) Voyez l'article *Californie*, tome IX, p. 441.

tonneaux. Vingt de ses gens, à qui il permit de descendre à terre, furent attaqués à l'improviste par un corps de troupes espagnoles. Huit seulement parvinrent à s'échapper; sept furent tués, deux noyés et trois faits prisonniers. Le même jour, Cavendish débarqua avec soixante-dix hommes, et marcha contre les Espagnols, qui, après avoir opposé quelque résistance, évacuèrent la ville. Les Anglais la réduisirent en cendres, et mirent aussi le feu à quatre bâtiments qui y étaient en construction (1).

Fondation de la ville de Santo-Bernardo de Tarija (*Tarica*) (2) *en* 1591, dans la vallée du même nom, province de Chichas (lat. aust. 21° 30′). Le plan en avait été conçu par don Francisco de Tolédo, pour arrêter les incursions des naturels du pays et ouvrir une communication sûre avec le Tucuman.

Expédition du navigateur anglais sir Richard Hawkins, en 1594. *Sir Richard Hawkins*, dans son voyage à la mer du Sud, en 1594, captura sur les côtes du Pérou quelques bâtiments pêcheurs. Attaqué, le 22 juin, dans la baie de Catamez, par un vaisseau espagnol aux ordres de *Beltram de la Cueva y Castro*, beau-frère du vice-roi Mendoza, il fut obligé de se rendre. Suivant le rapport du commandant anglais, il y avait à son bord soixante-quinze hommes, mais il ne dit pas combien il s'en trouvait au commencement de l'action. Les Espagnols en portent le nombre à cent vingt, dont vingt-sept furent tués, et dix-sept blessés, y compris sir Richard Hawkins (3). Ce dernier, conduit à Lima, fut con-

(1) Hakluyt, *Voyages*, vol. III, p. 812. Cavendish avait déjà perdu douze hommes qui s'étaient laissé surprendre dans la baie de Quintéro (*Farmer's Bay*), à environ sept lieues au nord de Valparaïso. (Voyez l'article *Chili*.)

(2) Cette ville renfermait autrefois quatre couvents et un collége de jésuites. On conservait dans un de ces couvents, nommé San-Francisco, une croix trouvée dans une caverne à l'époque de la conquête. « On prétend, dit Alcédo, qu'elle a été faite par un des apôtres qui est venu prêcher l'Évangile dans ce pays; et cependant il n'existait aucun vestige de christianisme parmi ses habitants à l'arrivée des Espagnols. » Pop. 10,000 hab.

(3) Purchas, *His Pilgrimes*, vol. IV, p. 1367.
Figuéroa, dans sa *Vie de don Garcia Hurtado de Mendoza*, *Héchos de 4me. marques de Cañète*, lib. IV, p. 219.

damné à perdre la tête ; mais son vainqueur, qui lui avait donné promesse de la vie, le prit sous sa protection, l'emmena en Espagne, et lui rendit la liberté.

Fondation de la ville de Nuéva-Rioja, ou *Rioxa* (*Castrum Oxense*), en 1591, sous le 29° 16′ de lat. sud, par Juan Ramirez de Vélasco (1).

Fondation de San-Miguel Ibarra, capitale de la province du même nom, dans le royaume de Quito, en 1597, par don Alvaro de Ibarra, président de cette audience, qui lui donna son nom (2).

Abolition des répartimientos. Sous le gouvernement de don Luis de Vélasco, les *répartimientos*, ou commanderies féodales furent abolies, en 1596 et années suivantes. On distribua les Indiens dans des villes ou des bourgades, et on leur laissa le choix de leurs magistrats, à condition qu'ils se reconnaîtraient sujets de la couronne d'Espagne. Toutefois, leur nombre décroissant de jour en jour, on institua un fiscal qui était chargé de les protéger et de surveiller l'exécution des ordonnances qui les concernaient.

Sur l'avis du vice-roi don Juan de Mendoza, la Cour défendit absolument, vers la même époque, le service personnel des Indiens : attendu, disait-elle, que cette servitude est la principale cause de la diminution de ce peuple, et qu'il faut en arrêter le cours par les moyens les plus efficaces. On réduisit aussi leurs tributs, qui étaient exorbitants.

Le roi d'Espagne ordonna, en 1609, que tous les bénéfices à charge d'âmes des évêchés du royaume fussent donnés par concours, et sur la présentation des vice-rois et des gouverneurs de provinces : ceux-ci devant choisir le plus méritant de trois sujets que leur proposeraient les évêques des diocèses respectifs.

---

(1) Cette ville, située à plus de quatre-vingts lieues S.-O. de Santiago, renfermait autrefois trois couvents et un collége de jésuites.

(2) Elle est située dans une plaine arrosée à l'E. par le Taguando, et à l'O. par l'Ajavi, sous le 0° 20′ de lat. N., à vingt-une lieues de Quito et quarante-neuf de Pasto. Elle avait autrefois quatre couvents, un monastère, un hospice et un collége des jésuites. Population, douze mille habitants.

Expédition d'Olivier de Noort, en 1600, sur la côte du Pérou. Le général hollandais, *Olivier de Noort*, qui venait de franchir le détroit de Magellan avec quatre navires montés de deux cent quarante-huit hommes, ravagea, en 1600, les côtes du Pérou. Le vice-roi, don Luis de Vélasco, envoya contre lui une escadre aux ordres de don Juan de Vélasco; mais Noort avait déjà pris la route des îles Philippines, où il fut fort maltraité dans un combat qu'il eut à soutenir contre deux vaisseaux espagnols.

Fondation de la ville de Guaura dans la province de Chancay, en 1608, à dix-huit lieues de Lima, par lat. 11° 3′ S. (*Ulloa*.) Sa population actuelle est de deux mille habitants.

Expédition de l'amiral hollandais Joris Spilbergen. L'amiral *Joris Spilbergen*, étant entré dans la mer du Sud, avec une escadre de six vaisseaux de guerre, commit de grands ravages sur les côtes du Pérou. Le vice-roi envoya une escadre pour le combattre. Spilbergen l'attaqua le 18 juillet 1615, sur la côte d'Aréquipa, lui coula à fond deux vaisseaux, et alla aborder, le 8 août, à Payta, qu'il pilla et réduisit en cendres. Il détruisit aussi *Guarmey* ou *Hualmi*, dans la province de Santa, par lat. S. 10° 6. Toutefois, une autre flotte espagnole, aux ordres de don Juan Ronquillo, l'ayant rencontré dans sa route vers les Philippines, lui livra combat et le défit complètement.

La grande province, habitée par les Indiens Mainas, qui est située dans le royaume de Quito, et bornée à l'E. par les provinces de Quixos et de Jaen de Bracamoros, fut conquise, en 1618, par le général *don Diégo Vaca de Véga*, qui en fut le premier gouverneur (1). La fameuse ligne de démarcation entre les possessions des couronnes d'Espagne et de Portugal traverse cette province, qui renfermait jadis trente-cinq missions ou établissements du même nom, répandus sur un espace de deux cent soixante-huit lieues de l'E. à l'O., depuis le Pongo, ou détroit de Manseriche, sur le bord occidental du Marañon, jusqu'aux établissements de Loréto de

(1) Alcédo publie une liste de treize gouverneurs, et les noms des établissements formés par les jésuites qui y commencèrent leurs travaux vers l'année 1638. Le supérieur, qui résidait d'abord à San-Francisco de Borja, alla se fixer, après la destruction de cette ville, dans celle de Laguna.

Ticunas, et, vers le sud, jusqu'à la rivière de Yavari, par lat. 2° 4'.

Expédition de Jacques l'Hermite. La *flotte de Nassau*, composée de onze vaisseaux, montés de mille six cent trente-sept hommes, dont six cents soldats, et de deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon, sous les ordres de l'amiral *Jacques l'Hermite*, partie le 29 avril 1823, arriva en vue des côtes du Pérou, par lat. S. 12° 45', le 7 mai 1624, pendant son voyage aux Indes-Orientales, par le détroit de Magellan. Son intention était d'intercepter les galions, mais ils étaient partis de Callao le 3 mai, pour se rendre à Panama. L'amiral prit alors le parti de faire une attaque sur Callao, et de s'emparer de ce riche pays. Le 11, il tenta une descente avec douze chaloupes bien armées; mais, repoussé avec perte de sept hommes tués et de quatorze ou quinze blessés, il se retira à l'île de Lima, après avoir mis le feu à trente ou quarante navires marchands qui se trouvaient dans le port. Il résolut ensuite de diriger une attaque contre la ville d'Arica, pour de là s'avâncer sur le Potosi, dont il espérait se rendre maître. Toutefois ayant appris des prisonniers que cette ville était bien fortifiée, et qu'il y avait dans le Potosi seul, plus de vingt mille Espagnols, il renonça à l'entreprise. Le 2 juin, l'amiral, étant mort, fut enterré le lendemain dans l'île de Lima, et *Gheen Huigen Schapenham* prit le commandement de la flotte. Le 13, il permit aux prisonniers d'écrire au vice-roi Diégo Hernandez de Cordoba, pour le prier de les rançonner. Celui-ci ayant répondu qu'il n'avait que de la poudre et du plomb au service des Hollandais, l'amiral fit pendre à la vergue de misaine vingt-un de ces malheureux, et renvoya trois vieillards dans une petite barque, pour informer le vice-roi de l'effet qu'avait produit sa réponse.

Le 12 juin, un détachement de l'escadre remonta le long de la côte jusqu'à Pisco, qu'il devait attaquer. Mais trouvant cette ville bien défendue par une muraille en pierre, de quinze pieds de haut, et par un retranchement extérieur, les Hollandais opérèrent leur retraite avec perte de cinq hommes tués, de quinze ou seize blessés et de treize déserteurs.

Le vice-amiral, *Jean Willemz Verschooz*, étant entré, avec un autre détachement, dans la rivière, la remonta jusqu'à Guayaquil, qu'il prit après un combat qui lui coûta trente-cinq hommes. Les Espagnols en perdirent plus de cent, et il en fut fait prisonniers dix-sept, qui, accusés de trahison, furent peu de tems après jetés à la mer à Puna.

Les habitants étant rentrés à Guayaquil, les Hollandais tentèrent contre cette ville une nouvelle entreprise qui fut sans succès. Ils se rembarquèrent avec perte de vingt-six à vingt-huit hommes. Le 11 septembre, ils incendièrent le bourg de Puna, et, le lendemain, ils remirent à la voile pour les îles de Gallopago (1).

La ville de *Moquéhua* (2) (*Mochetia*), dans la province du même nom, établie par Mayta Capac, quatrième Inca, fut rebâtie, en 1626, par les Espagnols, qui changèrent son nom contre celui de *Santa-Catarina de Guadalcazar*, en l'honneur du marquis de Guadalcazar, alors vice-roi du Pérou.

Fondation de la ville de Barbacoas (3), ainsi nommée des Indiens qui habitaient le pays où elle est située; elle fut fondée dans la province et le gouvernement d'Esméraldas, en 1640, par le jésuite *Lucas Cuéva.*

En 1640, et pendant les trois années suivantes, le gouverneur *don Pédro de Tolédo y Leyva* s'occupa beaucoup de la défense du pays, et fit élever des fortifications au Callao, à Valdivia, à Valparaïso et à Arica, pour mettre ces ports à l'abri des attaques des pirates et des corsaires qui infestaient alors les parages du Pérou.

Une nouvelle expédition hollandaise dirigée contre le Pérou ayant échoué, en 1642, il s'en prépara une autre, dont le commandement fut confié à *Hendrick Brouwer*, un des directeurs de la compagnie des Indes-Occidentales, et

---

(1) *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes-Orientales*, tome IV, p. 663, in-12, Amsterdam, 1705. On a ajouté au récit de cette expédition une description du Pérou, faite par un prisonnier espagnol nommé *Pédro de Mudriga*, natif de Lima.

(2) Coléti et don Ulloa écrivent ce mot *Moquégua*. Cette ville est située dans une vallée agréable, au pied de la Cordilière, par lat. S. 17° 13', et long. 70° 48' O. de Greenwich, à cinquante milles E. du port d'Ilo. Elle renfermait autrefois trois couvents, un hospice et un collége de jésuites. Moquéhua a souffert considérablement du tremblement de terre du 22 août 1715. Population, douze mille habitants.

(3) Cette ville, appelée aussi *Nuestra Sénora del Puerto del Nuévo Tolédo*, s'élève près de la mer, entre les rivières Pati et Guaxi, par lat. S. 1° 44'.

ancien gouverneur général de Batavia. Brouwer eut ordre d'aller à la recherche de la *Terre Australe*, en passant par le détroit que le Maire avait découvert. Poussé par des vents contraires vers le cap Horn, dans l'Océan-Pacifique, il doubla le premier cette pointe célèbre. Il reconnut que la terre de *Staten* était une île, après quoi il alla aborder à Chiloé où il emporta d'assaut plusieurs forts espagnols, dont il passa les garnisons au fil de l'épée. Toutefois, comme le but principal de l'expédition était de découvrir des mines, il fit route pour le Pérou. Le gouvernement de Lima, informé de ses projets, prit des mesures en conséquence.

Brouwer étant mort au port de son nom, peu de tems après, *Elias Harckmans*, qui le remplaça, se rendit à Valdivia, où il entreprit la construction d'un fort. Mais, manquant de vivres, et craignant l'approche des troupes espagnoles, il l'abandonna, et s'embarqua pour Fernambouc.

En 1661, les métis excitèrent, dans la province de la Paz, ou Chuquiavo, une révolte qui fut étouffée par les sages mesures que prit le corrégidor, don Francisco Herquinnigo.

Quatre ans après, il y eut des troubles dans la province de Paucarcolla, qui furent excités par les Vascongados et les montagnards d'un côté, et les Andaloux et les Créoles de l'autre. Les libéralités de *Joseph Salcédo*, propriétaire de la riche mine d'argent de *Laicacota*, située près de la ville de Puno, et découverte peu d'années auparavant, avaient attiré aux environs assez de monde pour former un gros bourg. Les habitants se composant pour la plupart de gens sans profession, la discorde se mit bientôt parmi eux, et il s'ensuivit des rixes continuelles, dans lesquelles il y avait ordinairement quelques personnes de tuées de part et d'autre. Le corrégidor, entre autres, y perdit la vie. Le vice-roi, don Pédro Hernandez de Castro, s'y transporta en personne pour réprimer ces désordres. Salcédo, mené captif à Lima, y fut condamné à mort et exécuté, bien qu'il n'eût, dit-on, pris aucune part aux divisions des habitants. Ses richesses firent tout son crime. Il est remarquable que le jour même de son exécution, la mine ait été inondée par une grosse source d'eau, et qu'on n'ait jamais pu la vider depuis. Les habitants du pays crurent que le ciel voulait ainsi punir ses ennemis de leur cupidité.

Vers l'année 1670, le gouverneur don Pédro Hernandez

de Castro appela à Lima les religieux hospitaliers de l'ordre de Bethléem.

Attaque contre la ville d'Arica. La ville d'Arica fut attaquée en 1680, par des pirates anglais aux ordres de *Jean Guérin* et de *Barthélemi Cheap*. Repoussés avec perte, Guérin périt dans l'action, et le reste prit la fuite et retourna en Europe par le cap Horn.

La même année, le village ou port de *Ylo*, *Ilo* ou *Hilo*, situé par lat. S. 17° 38′, long. 71° 13′ O. de Greenwich (73° 40′ O. de Paris), à l'E. de Payta, fut pillé (31 octobre) par des flibustiers anglais aux ordres du capitaine anglais *Sharp*.

Expédition du pirate anglais Edward Davis en 1684. Le fameux pirate anglais *Edward Davis*, renforcé d'un corps de flibustiers français, entra dans la mer du Sud avec dix vaisseaux, et commit de grands ravages sur les côtes du Pérou. Battu près de Panama par une escadre de sept vaisseaux, il n'en continua pas moins ses déprédations. Le 3 novembre 1684, il débarqua avec cent dix hommes devant Payta qu'il réduisit en cendres après un siége de six jours. Se dirigeant de là vers la ville de Guayaquil, à laquelle il préparait le même sort, il l'attaqua sans succès; mais il réussit à capturer quatre bâtiments qui sortaient de la rivière, et dont l'un portait de gros draps de laine de la fabrique de Quito, et les trois autres, un millier d'esclaves noirs. Davis choisit une quinzaine de ces derniers, et permit aux navires de continuer leur route.

Commerce français. De 1707 à 1713, lorsque l'Espagne n'avait d'autre alliée que la France, le vice-roi *don Diégo Ladron de Guévara*, pour éloigner les corsaires anglais, et entretenir la communication avec la mère-patrie, permit aux navires français de faire librement le commerce dans tous les ports du Pérou, moyennant un droit d'entrée. Toutefois, en 1713, lors de la ratification de la paix d'Utrecht, ce vice-roi reçut ordre d'interdire l'entrée de ces mêmes ports aux navires français, d'en renvoyer tous ceux qui s'y trouvaient, ainsi que toutes les personnes appartenantes à cette nation. Sa conduite, à leur égard, ayant été désapprouvée, il fut remplacé dans sa charge. En 1717, une escadre de trois vaisseaux de guerre espagnols, en croisière sur les côtes du Pérou, s'empara de plusieurs bâtiments français qui continuaient toujours leur commerce dans ces parages, nonobstant la défense qui leur en avait été faite.

Expédition du capitaine anglais Woodes Rogers en 1709. Le capitaine *Woodes Rogers*, dans son voyage autour du monde, surprit la ville de Puna vers la fin du mois d'avril 1709, s'empara ensuite de Guayaquil, d'où il enleva pour deux mille livres sterling de butin, et lui fit payer une rançon de 27,000 dollars pour les navires qui se trouvaient dans le port, outre une quantité considérable de provisions, et des nègres qu'il prit pour renforcer son équipage.

Assiento des nègres. En 1714, lorsque les ports du Pérou furent fermés aux navires français, on accorda aux Anglais l'*assiento* des nègres. Ils acquirent ainsi le privilége exclusif de fournir et de vendre tous les esclaves dont on avait besoin aux Indes pour les travaux de l'agriculture et des mines. On leur accorda de plus la permission d'expédier un navire chargé de marchandises avec chaque convoi de galions ou flotte qui partait d'Espagne pour l'Amérique.

Établissement de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade en 1718. On établit en 1718, dans la Nouvelle-Grenade, une vice-royauté dont la juridiction s'étendait des confins du royaume de Quito jusqu'à la mer du Nord. Les provinces septentrionales jusqu'à la rivière Tumbez furent annexées à ce gouvernement. Pour maintenir cette vice-royauté sans qu'il en coûtât trop au trésor royal, on supprima, vers la même époque, les audiences de Quito et de Panama (1).

Expéditions anglaises en 1720. Le corsaire anglais *Clipperton*, qui commettait des déprédations sur les côtes, fut poursuivi par plusieurs vaisseaux, et contraint de s'éloigner.

Le capitaine anglais *Shelvocke*, s'étant présenté, le 21 janvier 1720, dans la baie de Payta, demanda pour la ville une rançon de 10,000 dollars. Les habitants s'y étant refusé, il la livra aux flammes.

Expédition portugaise. En 1732, une flottille de pirogues portugaises, partie de la ville de Gran-Para, remonta le fleuve des Amazones, et entra dans le Napo (lat. 3° 26′), qu'elle remonta également. Étant arrivée à la jonction de la rivière d'Aguarico, l'expédition s'y arrêta pour bâtir un fort. Le supérieur des missions des jésuites espagnols protesta contre la conduite des Portugais, et porta plainte à l'audience de Quito. Le vice-roi ayant donné ordre d'employer contre eux la force, ils se retirèrent sans résistance.

---

(1) Voyez la *Nouvelle-Grenade*.

Mesure des dégrés du méridien par les académiciens français et espagnols. Les académiciens français *de La Condamine* et *Bouguer* furent envoyés, en 1734, par Louis XV, pour mesurer quelques dégrés du méridien dans le voisinage de l'équateur, afin de déterminer la figure et la grandeur de la terre. Le roi d'Espagne Philippe V, par des lettres-patentes accordées les 14 et 20 août de la même année, nomma, pour concourir à ce travail, *George Juan* et *don Antonio de Ulloa*, membres de l'académie royale de Madrid. Ils choisirent le pays de Quito, situé sous la ligne équinoxiale, pour le théâtre de leurs observations. Ces savants y arrivèrent en 1736, et commencèrent à mesurer les dégrés terrestres près de l'équateur. L'opération terminée, on érigea deux pyramides aux deux extrémités de la base du Yaruqui, pour transmettre à la postérité, dit don Ulloa, un ouvrage digne d'immortalité, et dont ce lieu avait été le témoin (1). Les académiciens furent aidés dans leurs travaux géométriques par *Verguin*, ingénieur de la marine; *Désodonais* et *Couplet*; *M. de Morainville*, dessinateur; *M. Séniergues*, chirurgien; et *M. Hugo*, horloger. M. de La Condamine, de concert avec MM. Godin et Bouguer, fit graver sur une pierre de marbre une inscription latine qui contenait le précis de leurs diverses opérations, et la plaça sur la face extérieure du mur du collége des jésuites (2).

Expédition du vice-amiral George Anson en 1742. Le 19 septembre 1742, le commodore George Anson, commandant une escadre de quatre vaisseaux, envoyée dans la mer du Sud par le gouvernement anglais, s'empara d'un navire qui avait touché à Payta, dans son trajet de Panama à Callao. Il apprit de l'équipage qu'il y avait à la douane de cette ville une somme considérable d'argent, qui devait être expédiée pour le Mexique, à bord d'un bâtiment fin voilier prêt à mettre à la voile. Anson résolut de pénétrer dans ce port à la faveur de la nuit. Il espérait y trouver un butin

---

(1) Afin de comparer les dégrés les plus éloignés les uns des autres, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, Le Monnier et l'abbé Outhier furent envoyés, en 1735, sur le fleuve Tornéa, sous le cercle polaire, avec M. Celsius, professeur d'astronomie à Upsal, Sommercaux, en qualité de secrétaire, et M. de Kerbelot en celle de dessinateur. Ces savants revinrent en 1738, après avoir établi un monument semblable à Tornéa.

(2) Voyez la note *D* à la fin de l'article.

considérable, les vivres dont il avait besoin, et rendre la liberté aux prisonniers anglais qui s'y trouvaient en assez grand nombre. La ville n'était défendue que par trois cents hommes armés et par un fort, sans ouvrages extérieurs, muni seulement de huit pièces de canon, et dont la garnison ne se composait que d'une faible compagnie. Anson fit embarquer cinquante-huit hommes dans ses chaloupes, sous la conduite du lieutenant *Brett*, qui aborda sans bruit près de la ville, et pénétra, par une rue étroite où il était à couvert du feu du fort, jusqu'à la place de la Parade. En moins d'un quart d'heure, sa petite troupe se trouva maîtresse de la ville, sans autre perte que celle d'un homme tué et de deux blessés. Les marchands, qui s'étaient retirés dans la maison du gouverneur, l'abandonnèrent après avoir fait une décharge, et la garnison s'enfuit par-dessus le mur de brique qui formait l'enceinte du fort. La plupart des habitants, réveillés en sursaut, se sauvèrent en chemise sur une colline voisine, et il ne resta dans la ville que les esclaves, qui, profitant de la confusion générale, la livrèrent au pillage. Les Anglais se hâtèrent d'embarquer le trésor, les provisions, etc., et mirent ensuite le feu à la ville. La quantité de vaisselle et d'argent monnayé qu'ils enlevèrent montait à plus de 30,000 livres sterling, non compris les bagues, bracelets et autres bijoux. Les habitants, dans leurs représentations à la Cour de Madrid, estimèrent leur perte un million et demi de piastres. Cependant, la milice de Piura étant venue à leur secours, Anson, après avoir coulé bas les cinq navires qui se trouvaient dans le port, et en avoir ajouté un cinquième à son escadre, partit de Payta le 16 novembre, longea la côte jusqu'à Marita, où il avait envoyé les prisonniers, à la réserve des matelots, des esclaves et des mulâtres. De là il se dirigea vers Acapulco pour enlever le galion qui devait sortir de ce port au mois de janvier suivant. Le vice-roi jugea à propos d'en suspendre le départ; mais, croyant le danger passé, il lui permit peu après de mettre à la voile. Anson, à cette nouvelle, brûle les navires qu'il avait capturés, fait route pour les îles Philippines, et surprend le galion au moment où il arrivait sur les côtes de Manille (1).

(1) *Anson's voyage round the world, published by R. Walter, book* II, ch. 6.

Soulèvement des Indiens Chunchos dans la province de Tarma, en 1742. Ces Indiens formaient plusieurs villages et vivaient sous la protection de missionnaires de l'ordre de Saint-François. Un d'entre eux, se prétendant issu des Incas et héritier du trône, se proclama roi, et engagea ses compatriotes à s'affranchir du joug espagnol. Après avoir expulsé leurs curés, ils se déclarèrent libres, et allèrent occuper un pays situé à l'est des provinces de Xauxa et de Tarma, et de la Cordilière des Andes, entre les rivières de Paucar-Tambo et de Tapa, ou Tarma. Le 24 juillet, le vice-roi, informé par le corrégidor que les insurgés n'étaient qu'à huit ou dix lieues de Tarma, fit partir de Lima une compagnie de cavalerie et une d'infanterie qui furent jointes par les troupes du cacique de Tarma. Obligés d'abord de lâcher pied, les Indiens revinrent ensuite à la charge avec une nouvelle ardeur, tuèrent plusieurs Espagnols et mirent le reste en fuite.

Encouragés par ce succès, les Chunchos marchèrent sur Pasco, et entrèrent dans la bourgade de Vilcapampa, à quarante lieues de Lima. Mais attaqués par un corps de troupes aux ordres de *don Bénito Troncoso*, lieutenant du corrégidor de Xauxa, ils furent contraints à la retraite. Au nombre des prisonniers qui tombèrent en son pouvoir, se trouvaient les deux principaux chefs. Ceux-ci déclarèrent que cette révolte se tramait depuis environ trente ans; et que, pour gagner les Indiens convertis, ils avaient embrassé la religion catholique, et fesaient toujours porter une croix au milieu de leur armée. La guerre continuant toujours, les Espagnols furent contraints de se tenir sur la défensive, et de former un cordon autour des pays occupés par ces Indiens.

Expédition contre les Indiens de Tarma, en 1745. Au mois de juillet 1745, il partit de Lima une expédition commandée par *don Joseph de Llamas*, gouverneur de Callao, contre les Indiens de Tarma. Ayant essayé de les surprendre sur une montagne où ils s'étaient retranchés, il fut repoussé avec perte. Ce nouveau succès ranima le courage des révoltés, qui, s'étant emparés d'un village de cette province, en égorgèrent tous les habitants, à l'exception d'un ecclésiastique qu'ils envoyèrent à Lima faire les propositions les plus extravagantes au vice-roi.

M. de La Condamine détermina, en 1743, la latitude et

la longitude du confluent du Napo (lat. 3° 26'), qui sort des montagnes à l'E. de Quito, et qu'on a long-tems cru la source principale de l'Amazone. M. de La Condamine observe que les Portugais font remonter jusqu'à ce point leurs prétentions sur le territoire arrosé par ce fleuve, quoique la borne placée en 1639, par Texeira, et sur laquelle ils se fondent, ait été posée beaucoup plus bas, à Paraguari, vis-à-vis la première bouche de l'Yupura (1). On rencontre sur les bords du Napo les établissements (*reduccions*) formés par les jésuites sous les noms de *Napo*, *Napotoas*, *Santa-Rosa de Oas*, *San-Juan Népomucéno*, et *el Dolce Nombre de Jésus*.

Conversion des Chiquitos du diocèse de Santa-Cruz de la Sierra. En 1734, on comptait sept peuplades de cette nation, qui avaient été converties par les soins des missionnaires du Paraguay. Cette nation, qui se composait d'environ cent mille individus lors de l'arrivée des Espagnols, avait été tellement réduite par ses guerres continuelles avec les tribus voisines, les Espagnols et les Portugais qui en avaient emmené un grand nombre pour travailler aux mines, qu'en 1768 sa population s'élevait à peine à vingt-quatre mille individus, encore en périt-il cette année un sixième par une maladie épidémique (2).

Établissements formés dans la province d'Esméraldas, ou d'Atacamas. Cette province, qui s'étend l'espace de cinquante-six lieues le long de la côte de la mer du Sud, fut découverte et subjuguée par Sébastian de Bélalcazar. Elle fut cédée, en 1621, au capitaine Pablo Durango Delgadillo, à condition qu'il laisserait ouvrir une communication, à travers ce gouvernement, avec les provinces du Reyno de Granada. Delgadillo signa, avec l'audience de Quito, un contrat par lequel il s'engageait lui-même à construire, à ses frais, une route d'Ibarra à la côte. Mais il échoua dans l'entreprise, aussi-bien que plusieurs de ses successeurs auxquels le gouvernement d'Esméraldas fut accordé à cette condition.

---

(1) *Voyage de La Condamine*, p. 189.

(2) Don Ulloa, *Relacion historica*, lib. I, cap. 15.
Lettre sur les Indiens Chiquitos, par le père Jacques de Haze, datée de Buénos-Ayres, le 30 mars 1718, insérée dans les *Lettres édifiantes*, tome V, édition de Lyon, 1819.

En 1741, une route, de dix-huit lieues de longueur, fut établie entre Quito et la rivière de Piti, affluent de la rivière Esméraldas, par *don Pédro Maldonado de Sotomayor*, natif de Quito, et gouverneur du pays. Il y jeta les fondements de plusieurs établissements, pour ouvrir une communication entre les cinq ports de mer qu'il renferme, et dont le principal est *Limones*. Esméraldas fut d'abord bâtie près de l'embouchure de la Guaillabamba; mais elle fut ensuite transférée à son emplacement actuel, à deux lieues de l'embouchure de la même rivière, et à cinq de la petite ville d'Atacamas (1).

Soulèvement des Indiens en 1780. *Josi Gabriel Condercanqui*, descendant de l'Inca Sayri Tupac, et membre de l'audience de Lima, n'ayant pu obtenir de la Cour d'Espagne le titre de marquis d'*Oropésa*, qui avait appartenu à un de ses ancêtres, se retira dans les montagnes, où il fut reconnu des naturels comme fils du Soleil, et proclamé empereur sous le nom de Tupac Amaru, en 1780. Les Indiens firent une guerre d'extermination à tous ceux qui n'étaient pas de leur race. L'esprit d'indépendance se propagea sur trois cents lieues de territoire. Dans cette lutte sanglante, qui dura deux ans, les Péruviens s'étaient rendus maîtres des provinces de *Quispicanchi*, de *Tinta*, de *Lampa Azangara*, de *Caravaja* et de *Chumbivilcas*. A leur arrivée près de Cuzco, sept à huit cents hommes, sortis de la ville pour les combattre, furent surpris pendant la nuit, et tombèrent au pouvoir des rebelles. Amaru les fit tous égorger et brûler dans une église. Cet acte de cruauté mit un terme à ses succès; car autrement Cuzco lui eût ouvert ses portes, et la

(1) En 1804, le président de Quito ouvrit la route de Malbucho, qui offre une communication entre la capitale et la côte. Il voulut aussi faire un port de Tola, qui est située sur la rivière du même nom, à environ deux lieues de la mer; mais l'embouchure de cette dernière étant obstruée par un banc de sable, on fut obligé de renoncer à l'entreprise. M. Stévenson, qui avait été envoyé pour explorer les mines d'or des bords du Napo, en 1808, fut chargé, en 1825, de terminer ces routes projetées entre Quito et la mer, par Pédro de Maldonado en 1741, et par le baron de Carondelet en 1803. Il reconnut que l'embouchure de l'Esméraldas n'offre pas un bon ancrage à cause de sa grande profondeur, qui est de cent quarante brasses, d'un banc de sable qui se détache du bord septentrional, et de la rapidité du courant qui est de quatre milles par heure à eau basse.

conquête du Haut-Pérou aurait été infailliblement suivie de celle du Bas-Pérou et de toutes les contrées maritimes qui en dépendent. Attaqué par les armées combinées de Buénos-Ayres et de Lima, il fut vaincu, fait prisonnier et conduit à Cuzco. Au milieu des tortures qu'on lui appliqua, pour le forcer à dévoiler ses complices : « Je n'en ai que deux, répondit-il, moi et vous qui m'interrogez. Vous, en continuant vos déprédations sur le peuple, et moi en cherchant à vous en empêcher ». On lui coupa la langue, après quoi il fut tiré à quatre chevaux, et son corps mutilé, réduit en cendres. Sa femme, ses enfants et plusieurs chefs de l'insurrection subirent aussi le dernier supplice. On prétend qu'il périt, dans cette guerre civile, au moins un tiers de la population du Pérou (1).

Voyage entrepris, par ordre du roi, en 1783, pour examiner un grand bloc de fer à Chaca. Don Miguel Rubin de Célis et *don Pédro Cervino* partirent à cet effet de la ville de Santiago del Estéro, dont ils déterminèrent la latitude à 27° 47′. Après avoir parcouru la plaine sur une étendue de soixante-dix lieues en ligne droite, sans rencontrer une seule pierre, ils arrivèrent enfin à la masse de fer natif en question, qu'ils trouvèrent horizontalement posée sur une surface argileuse. Elle avait treize palmes (2) de longueur, huit de largeur et six d'épaisseur, et six cent vingt-quatre palmes cubiques de solidité. Ce bloc est malléable ; il est isolé, et le plus proche volcan en est peut-être à trois cents lieues (3).

Le père *Sobréviéla* fut envoyé, en 1790, pour reconnaître la rivière de *Guallaga*, qui, après un cours de quatre cents milles, se réunit à l'Amazone. Il s'assûra qu'elle n'était pas à plus de deux ou trois journées de Lima. L'Ucayale, qui se jette dans l'Amazone du côté du sud, a été explorée jusqu'à son confluent avec la *Pachita*, par le père *Girval*, dans trois voyages consécutifs. Il a prouvé que les productions du Pérou peuvent être transportées par cette rivière et par la *Guallaga* jusqu'à l'Amazone, de là à l'embouchure

(1) Funez, *Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres et Tucuman*, lib. VI.

(2) La palme équivaut à neuf pouces castillans, dont sept en font six de Paris.

(3) *Voyages d'Azara*, tom. I, cap. 3, où se trouvent de savantes observations à ce sujet par M. Walckenaer.

de ce fleuve, et ensuite en Europe, en cinq ou six semaines, tandis que, par la route du cap Horn, il faut quatre mois pour faire le même trajet (1). L'Amazone coule l'espace de mille lieues dans le territoire des Portugais, qui en ont refusé la libre navigation aux Espagnols.

Projet de révolte proposé par Ubalde en 1806. Ubalde, natif d'Iurica, assesseur ou principal avocat de la présidence de Cuzco, de concert avec plusieurs des habitants les plus recommandables du Haut-Pérou, projeta une révolution qui avait pour but d'affranchir leur pays de la domination espagnole. Les conjurés devaient s'emparer simultanément de toutes les branches de l'administration publique, et établir un gouvernement représentatif central qui pût donner au peuple une juste idée de ses droits. Mais le complot fut dévoilé par *Léchuga*, un des juges de l'audience de Cuzco; et Ubalde fut arrêté et exécuté avec huit de ses complices, au mois d'août 1806. Arrivé sur l'échafaud, il adressa au peuple un discours dans lequel on remarque ces paroles prophétiques: « Ma mort, » dit-il, « ne saurait entraver les progrès d'une cause qui se prépare depuis si long-tems; la Providence a fixé un terme aux souffrances du peuple de l'Amérique méridionale, dont l'emploi, que j'ai occupé dans l'administration publique, m'a assez fait connaître l'étendue et l'atrocité ». Une centaine des principaux habitants de Cuzco, impliqués dans cette conspiration, furent déportés en Afrique et aux Philippines, ou périrent dans les prisons.

Révolution de 1809. Un peu après l'arrivée à Quito de S. E. le comte *Ruis de Castillo*, président de l'audience royale, les étudiants du collége de San-Fernando jouèrent, pour leur amusement et celui de la noblesse, quatre pièces patriotiques, savoir: Caton, Andromaque, Zoraïde et l'Araucana. Ces pièces avaient été choisies par le docteur *Quiroga* et *don Manuel Moralès*. Le premier, natif d'Aréquipa, était un avocat suspendu de ses fonctions, et l'autre, qui était né à Maréquita, dans la vice-royauté de Santa-Fé de Bogota, avait été privé de la charge de secrétaire du gouvernement par le président Baron de Carondelet.

Au mois de février 1809, le capitaine *Salinas*, natif de Quito, et commandant environ quatre cents hommes

(1) M. de Humboldt, *Essai polit.*, tom. I, pag. 255.

d'infanterie dans cette ville, ayant communiqué au père *Polo* et à un autre moine le plan qu'on avait formé de déposer les autorités espagnoles, ces religieux le dénoncèrent au président, qui donna secrètement l'ordre de procéder contre tous les individus suspects. En conséquence, le capitaine Salinas, Quiroga, Moralès et le docteur Riofrio, natif de Quito et curé de la paroisse de Sangolqui, furent arrêtés et renfermés dans le couvent de la Merced. Heureusement pour eux, au mois d'avril suivant, comme *don Pédro Mémos,* secrétaire particulier du président, allait lui faire un rapport sur la procédure, ses papiers lui furent enlevés. Les prisonniers furent aussitôt remis en liberté.

Dans la nuit du 9 août, une révolution fut organisée par Quiroga et Moralès, et, le lendemain matin, le président de Quito ne fut pas peu surpris de recevoir de la *junte souveraine* (1) une lettre signée de Manuel Moralès, secrétaire de l'intérieur. Cette lettre était ainsi conçue : « L'état de » trouble où se trouve actuellement l'Espagne, l'anéantis- » sement complet des autorités légalement constituées, et » la crainte de voir tomber la couronne et les États du bien- » aimé Ferdinand VII entre les mains du tiran de l'Eu- » rope, ayant décidé nos frères d'outre-mer à former des » gouvernements provinciaux pour leur sûreté personelle, » et pour se mettre en garde contre les machinations de » quelques traîtres indignes du nom d'Espagnols et contre » les armes de l'ennemi commun, les loyaux habitants de » Quito, jaloux de conserver à leur roi et maître légitime » cette partie de son royaume, ont établi une junte souve- » raine dans ladite ville de San-Francisco de Quito, au nom » de laquelle et par ordre de son altesse sérénissime et de la » junte souveraine, j'ai l'honneur d'informer votre seigneu- » rie et de vous annoncer que les fonctions des membres de » l'ancien gouvernement doivent cesser à partir de ce jour ».

Les troupes, gagnées par les conjurés, prêtèrent le serment suivant : « Nous jurons devant Dieu, et sur la croix » de nos épées, de défendre notre légitime souverain Fer-

(1) Les membres de cette junte étaient : le marquis de *Silva Alègre*, président ; le marquis d'*Orellana*, le marquis de *Solanda*, le comte de *Casa Guerréro*, le marquis de *Miraflorès*, *don Manuel Zambrano*, *don Manuel Mateus*, *don Pédro Montufar*, et les deux ministres *Quiroga* et *Moralès*. L'évêque de Quito, élu vice-président, refusa de se rendre à l'assemblée.

» dinand VII, de soutenir et de protéger ses droits, de » maintenir la pureté de l'église catholique et romaine, » et d'obéir aux autorités constituées ». On posta des sentinelles à la porte des oidors et des personnes suspectes, et on nomma de nouveaux officiers et des clercs pour prendre soin des archives de l'audience royale. « Ainsi en une nuit, un gouvernement, qui avait subsisté pendant plus de trois siècles, fut renversé sans effusion de sang, ni mouvement populaire, et un autre établi à sa place. »

Cependant les membres de la junte ne purent s'accorder sur l'adoption des mesures que nécessitaient les circonstances. Quiroga proposa un moyen de forcer les provinces voisines à suivre l'exemple de celle de Quito; Moralès insistait sur un changement dans les procédures judiciaires; Silva Alègre et autres voulaient qu'on ne changeât rien à l'ordre établi. Le peuple commença à craindre une disette de sel qu'il tirait de Guayaquil, et cette crainte fut encore augmentée par le bruit qui se répandit de l'invasion projetée des provinces de Quito, par le gouverneur de Guayaquil, par le vice-roi de Santa-Fé et par celui du Pérou. En conséquence, dans la nuit du 8 novembre, une députation de la junte souveraine se rendit auprès du comte Ruis, qui s'était retiré dans une maison de campagne, pour lui proposer de reprendre la présidence, à condition que les membres de la junte pourraient se retirer tranquillement chez eux, et qu'il ne serait dirigé aucune poursuite contre eux avant de connaître la décision de l'assemblée des représentants d'Espagne. Le comte, ayant accédé à ces conditions, fit sa rentrée à Quito le lendemain matin aux acclamations des habitants qui, le 2 décembre suivant, dressèrent des arcs de triomphe pour recevoir cinq cents hommes d'infanterie et cinquante d'artillerie, aux ordres du colonel *don Manuel Arrédonda* (1), envoyés de Lima et de Guayaquil.

Les papiers de la junte, que le fiscal *don Tomas Arréchaga*, natif d'Oruro, reçut ordre de brûler, furent gardés par lui pour servir de preuves de la rébellion des traîtres avec lesquels, disait-il, on ne devait pas garder de foi. Il obtint du président, par l'entremise d'Arrédonda, l'ordre de faire arrêter tous ceux qui avaient pris part à la dernière révolte. Le

(1) Fils du vice-roi de Buénos-Ayres, et neveu du régent de l'audience royale de Lima.

12 décembre, plus de cinquante des citoyens les plus recommandables de Quito furent jetés dans les cachots de la caserne. Chaque jour voyait de nouvelles arrestations. Un renfort de deux cents autres soldats arriva de Santa-Fé de Bogota. Les prisonniers et les absents qui avaient été déclarés hors la loi, au nombre de quatre-vingt-quatre, furent condamnés à mort. Toutefois le président refusa de confirmer cette sentence, et en référa la révision au vice-roi de Santa-Fé.

Sur ces entrefaites, les soldats insurgés, qui s'étaient enfuis à l'approche des troupes royales, étant rentrés dans la ville, y furent arrêtés avec un grand nombre de gens de la campagne. Ceci répandit une telle alarme dans le voisinage, que personne n'osait plus envoyer de provisions au marché. La disette ne tarda pas à s'y faire sentir. Les déprédations et les insultes de la soldatesque portèrent bientôt au comble l'exaspération des habitants. Le 2 août 1810, à une heure après midi, quelques soldats renfermés dans le préside surprirent la garde et étaient sur le point de se rendre maîtres de la caserne, lorsqu'on fit feu sur eux des fenêtres du palais. Les troupes espagnoles se répandant alors dans les rues, il s'ensuivit une scène de pillage et de meurtre qui dura jusqu'à trois heures. Des soixante-douze prisonniers confinés dans les cachots, il n'y en eut que deux qui échappèrent, parce qu'on les crut morts. Les chefs de la révolte, Moralès, Quiroga, Riofrio et Salinas, perdirent la vie dans ce massacre, avec environ trois cents citoyens qui furent égorgés dans les rues (1).

La nouvelle des événements survenus à Baïonne au mois de mai 1808, avait produit la plus vive sensation au Pérou. L'Espagne avait cessé d'être gouvernée par ses princes, et un étranger en occupait le trône. Les habitants de la Paz, craignant que les troubles auxquels la mère-patrie était en proie ne réagissent sur ses colonies, se rassemblèrent, le 25 mars 1809, et, à l'instigation de leurs chefs *Lanzas* et *Rodriguez*, déposèrent les autorités espagnoles, formèrent un gouvernement sous le nom de *junta tuitiva*, et donnèrent le commandement de l'armée aux généraux *Lama*, *Castro* et *Yramburn*. Cette assemblée publia aussitôt un manifeste,

(1) Le gouvernement de Vénézuéla décida que l'anniversaire du jour où ces *martirs de Quito* avaient succombé sous les coups de ces *infâmes traîtres* (*infames traidores*), serait regardé comme un jour de deuil.

dans lequel elle alléguait le droit que le peuple avait de se gouverner par des juntes, aussi-bien que celui d'Espagne. Les habitants de la Paz jurèrent en masse de ne pas obéir aux autorités espagnoles, et se séparèrent, non-seulement de la mère-patrie, mais encore de Montévidéo.

Sur ces entrefaites, *Cisnéros*, vice-roi du Buénos-Ayres, envoya contre les insurgés une armée aux ordres du maréchal *Niéto*, qui devait opérer sa jonction avec un corps de troupes expédié par le vice-roi de Lima, sous la conduite du péruvien *Goyénèche*. Celui-ci étant arrivé le premier devant la Paz, s'en rendit maître après une vigoureuse résistance, et envoya au supplice un grand nombre d'habitants. La conduite de ce général fut approuvée par Cisnéros. Il allait traiter de même tous les autres prisonniers, lorsque le nouveau gouvernement de Buénos-Ayres intercéda en leur faveur et obtint leur grâce. Un grand nombre d'autres qu'on conduisait à Buénos-Ayres, pour les envoyer de là aux Philippines, aux Malouines et en Espagne, furent également mis en liberté. Le reste, qui s'était enfui dans les forêts d'Yrupana, à environ quarante lieues de la Paz, vivement poursuivi par une forte division royale, périt dans les combats, ou succomba à la famine.

Événements de 1810. Dans la persuasion où l'on était que l'Espagne avait été subjuguée par Napoléon, il se forma des comités secrets à la Paz, à Charcas, à Potosi, à Buénos-Ayres et à Cochabamba. La majeure partie des troupes de Buénos-Ayres, forte d'environ quatre mille hommes, se montra favorable à la cause des révolutionnaires, lorsqu'on apprit la dissolution de la junte centrale d'Espagne et du passage de la Sierra-Moréna par les Français.

Le 20 mai, le cabildo demanda au vice-roi de Buénos-Ayres la convocation d'une assemblée du peuple; ce qu'il lui accorda sur-le-champ. Le cabildo s'empara alors des rênes du gouvernement, et nomma une *junta gubernativa* dont le vice-roi fut élu président. Mais le peuple, mécontent de cette nomination, le déposa, et institua, le 25 suivant, une nouvelle junte, composée de neuf membres (1), au nom de Ferdinand VII.

---

(1) Le colonel *D. Cornélio Saavédra*, président; le d[r]. *D. Juan José Castéli*, *D. Manuel Belgrano*, *D. Miguel Azcuénaga*, le d[r]. *D. Manuel Alberti*, curé de San-Nicolas; *D. Domingo Mateu*, *D. Juan Larréa*, et les secrétaires, docteurs *D. Mariano Moréno* et *D. Juan José Paso*.

Le vice-roi Cisnéros, dépouillé de son autorité, adressa des circulaires aux gouverneurs des provinces pour appeler les Espagnols aux armes. Les anciens employés, privés de leurs fonctions, se coalisèrent contre la junte (1) et furent protégés dans leur révolte par Abascal, vice-roi de Lima. Une division, forte de mille hommes, aux ordres de *don Francisco Antonio Ocampo*, partit pour le Haut-Pérou, et détruisit tout sur son passage. Des troupes réunies à Cordova par *Concha*, *Liniers*, l'évêque *Orellana* et autres, ayant été dispersées, les chefs furent pris et fusillés, à l'exception de l'évêque. Cependant les forces révolutionnaires augmentaient tous les jours en nombre. L'armée royale, commandée par *Sans*, *Niéto* et *Cordova*, s'étant retranchée à Suipacha, les patriotes, guidés par *don Antonio Balcarcé*, les attaquèrent, les délogèrent de cette position, et les poursuivirent jusqu'à Tupiza. Ce chef alla ensuite établir son quartier-général à Laxa, à six lieues nord-ouest de la Paz, avec environ six mille hommes. L'armée royale, qui consistait en cinq à six mille hommes, se trouvait à *Désaguadéro*, sous les ordres de *Goyénèche*.

Les communications entre Quito, Santa-Fé, Vénézuéla et les autres villes insurgées, étant interrompues par Popayan et Pasto, qui étaient demeurées fidèles à la cause royale, il fut résolu d'ouvrir un passage par Cali et Buga. Dans ce dessein, M. *Stévenson*, nommé gouverneur et commandant militaire d'Esméraldas, avait quitté Quito le 5 décembre, avait établi une communication avec la côte, et s'était emparé d'un dépôt d'armes que les Espagnols avaient à Tumaco. Toutefois, au mois de mai 1811, il fut obligé de se rendre à un brick de guerre envoyé par le gouverneur de Guayaquil, à la demande d'Aymerick, gouverneur de Popayan.

La nouvelle de la révolution, qui avait eu lieu le 19 avril, à Caraccas, étant parvenue à Quito, les autorités, redoutant une levée en masse de toutes les provinces, convoquèrent, le 5 août, une assemblée des chefs de toutes les corporations de la ville pour aviser aux moyens de maintenir la paix et

(1) *Niéto*, président de Charcas; *Sans*, gouverneur de Potosi; *Vélasco*, gouverneur du Paraguai; *Concha*, gouverneur de Cordova; l'évêque *Orellana*; *Liniers*, ex-vice-roi de Buénos-Ayres; *Allende* et *Moréno*, officiers de marine de Monté-Vidéo.

la tranquillité. L'évêque et le docteur Rodriguez, prêtre séculier, représentèrent le dernier massacre dans les termes les plus énergiques, et déclarèrent que la vie et les propriétés des citoyens ne seraient pas en sûreté tant que des individus, qui venaient d'abjurer le titre de pacificateurs, resteraient dans le pays. Il fut donc résolu que don Manuel Arrédonda quitterait la ville avec les troupes à ses ordres; ce qui eut lieu le lendemain matin.

Le 23 juillet, une insurrection ayant éclaté à Santa-Fé, et le lendemain, le jeune avocat *San-Miguel*, porteur de la procédure (six rames de papier écrit) contre les conspirateurs, y étant arrivé, les nouvelles autorités de la ville les firent livrer aux flammes par le bourreau.

Au mois de septembre suivant, don Carlos Montufar, fils du marquis de Silva Alègre, qui avait été mis hors la loi, arriva à Quito, avec plein pouvoir de la junte centrale d'Espagne, pour établir une forme de gouvernement qui assûrerait la possession du pays à Ferdinand à sa restauration. En conséquence, il rétablit la junte, dont le comte de Ruis fut nommé président, et le marquis de Silva Alègre vice-président. Don Carlos Montufar, voulant maintenir la bonne intelligence avec le vice-roi don José de Abascal, lui adressa la commission qu'il avait reçue d'Espagne. Celui-ci la lui renvoya en disant « qu'il ferait tout ce qui était en son » pouvoir pour soutenir son autorité et celle de tous les su- » jets fidèles de la couronne d'Espagne. » Il transmit aussitôt au colonel Arrédonda, qui se trouvait en garnison à Guayaquil, l'ordre de marcher contre les autorités nouvellement constituées de Quito. Montufar, instruit de son approche, sortit de la ville avec ses troupes, et s'avança jusqu'à Riobamba.

Les habitants de Popayan et de Pasto se déclarèrent pour l'ancien gouvernement, et envoyèrent proposer à Arrédonda d'envahir le Quito du côté du nord, tandis qu'ils l'attaqueraient de celui du sud. Dans sa marche pour aller combattre Montufar, qui l'attendait à Riobamba, une sentinelle placée aux avant-postes de son armée, à Ensillada, alarmée un matin par une détonation soudaine, annonça l'approche de Montufar à Arrédonda, qui battit aussitôt en retraite de son quartier-général de Huaranda, en abandonnant huit cents fusils, six pièces de campagne, une grande quantité de munitions, la caisse militaire, les bagages, etc. On reconnut, quelque tems après, que ce bruit terrible qui

avait causé une si vive alarme, avait été causé par le craquement des glaces du Chimboraço, au moment où elles recevaient les premiers rayons du soleil levant.

Sur ces entrefaites, on reçut d'Espagne la nouvelle de la dissolution de la junte centrale, et celle de la formation d'une régence et de la convocation des anciennes cortès, avec l'ordre de prêter le serment de fidélité au gouvernement nouvellement constitué. Carlos Montufar, ayant été informé de ces événements par le vice-roi, se retira à Quito avec les troupes qu'il commandait.

Vers le milieu du mois de novembre, le général Molina arriva à Cuenca, dont les habitants étaient restés fidèles à la cause royale. Il avait ordre de procéder sur-le-champ à la dissolution de la junte. Le capitaine *Villavicencio*, envoyé de Guayaquil pour traiter avec le gouvernement des propositions faites par le général Molina, fut escorté, en se rendant à la salle de la junte et en en revenant, par vingt-cinq femmes armées de lances, et commandées par un individu nommé Salinas, ancien domestique du capitaine Salinas, qui avait péri dans le massacre du 2 août.

Pendant l'absence de Montufar, il y eut à Quito plusieurs soulèvements excités principalement par les Indiens, qui avaient à leur tête un nommé *Peña*, dont le fils avait été tué le 2 août. L'oidor Fuertès et le maître de poste général, ayant cherché leur salut dans la fuite, furent arrêtés près du Maranon, ramenés à Quito et pendus sur la place publique. La cause royale perdit à cette époque trois de ses principaux soutiens par la mort de *Quintian Aponté*, évêque de Cuenca, du général Molina et du président comte Ruis. Le premier mourut à Guayaquil, le second à Cuenca, et le comte Ruis, qui s'était retiré dans un petit couvent dans les faubourgs de Quito, en fut arraché, traîné dans les rues, et enfin mis à mort. Cependant, *don Toribio Montès*, nommé par la régence président de Quito, se mit à la tête des troupes stationnées à Guayaquil et à Cuenca, s'empara de Quito après quelques escarmouches avec les Quitaños, et envoya au supplice plusieurs personnes qui avaient pris part aux derniers événements. De ce nombre fut don Carlos Montufar, qui fut fusillé par derrière comme un traître. On lui arracha ensuite le cœur et on le brûla. Les têtes de quelques-uns des Indiens qui avaient participé au meurtre du comte Ruis, furent placées dans des cages de

fer et exposées dans les différents quartiers de la ville (1).

Les indépendants célébrèrent l'anniversaire de leur indépendance, le 25 mai 1811, à Tiaguénaco (*Tiahuanacu*) (2), par lat. S. 17° 5′, sur les ruines du magnifique palais de l'Inca Mayta-Capac.

Le vice-roi du Pérou, se voyant vivement pressé par les insurgés, promit au cabildo de Lima d'entamer des négociations avec Castéli, qui avait suivi l'armée en qualité de représentant du gouvernement de Buénos-Ayres. Il y eut en conséquence un armistice de quarante jours, pendant lequel les indépendants, enivrés de leurs succès, se relâchèrent de la discipline militaire.

Goyénèche mit ce tems à profit pour gagner à la cause royale un grand nombre de Péruviens, auxquels il avait fait accroire que les Buénos-Ayriens venaient détruire leur religion. « Il commença perfidement les hostilités, le 20 juillet, six jours avant l'expiration de l'armistice, par une attaque sur Huaqui et une autre sur Chibiraya. Dans la première bataille, l'ennemi eut l'avantage; Castéli perdit toute son artillerie et ses bagages; dans la seconde, le succès fut indécis, mais la dispersion des indépendants le laissa, le lendemain, maître du champ de bataille. La mauvaise issue de l'expédition entreprise par les alliés fut suivie de la soumission du Haut-Pérou. La junte, toutefois, ne fut pas découragée par ce revers de fortune. Dans sa proclamation au peuple, elle lui rappela que le sénat romain avait voté des remercîments à Varron de ce qu'il ne désespérait pas de la république après la défaite de Cannes, et déclarait qu'elle ne désespérait pas non plus du salut du Pérou. Cette proclamation, répandue dans tout le pays, ranima le courage des habitants et produisit le plus heureux effet » (3).

Le manifeste, publié par le congrès de Vénézuéla, le 30 juillet 1811, et qui renfermait un exposé énergique des griefs de toutes les parties de l'Amérique méridionale, ex-

---

(1) Voyez vol. III, chap. 1 et 2; *Historical and descriptive narrative of twenty years residence in South America. By W. B. Stevenson, London*, 1825.

(2) Établissement de la province de Pacajes.

(3) *Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buénos-Ayres y Tucuman; por el doctor D. Gregorio Funès, Buénos-Ayres*, 1817; Voyez *l'Appendix*, 3e. vol.

cita partout les naturels à l'indépendance. A Guamanga, le cacique *Pucatori* se révolta contre les autorités espagnoles qu'il déposa, et se déclara en faveur de l'armée vénézuélienne. Deux cents soldats de Talavéra envoyés pour le réduire, furent tous tués par des pierres que ses gens roulèrent du haut des montagnes dans un étroit défilé où ils avaient eu l'imprudence de s'engager. Ce cacique, ayant été pris peu de tems après par des troupes de Cuzco, fut pendu et mis en quartiers à Guamanga.

La seconde armée indépendante du Pérou fut mise sur pied en 1812, et confiée au général Belgrano. Ce général marcha, avec seize cents recrues, contre le général *don Pédro Tristan* (1), qui se trouvait à Tucuman avec trois mille hommes et treize pièces d'artillerie, et le battit complètement, le 24 septembre. La plupart de ses troupes entendaient pour la première fois le sifflement des balles, et les plus hardis pouvaient à peine espérer la victoire. Ce fut le général Belgrano, à la tête d'un corps de patriotes du voisinage, qui décida du sort de la journée. Le colonel don Ramon Balcarcé s'y couvrit aussi de gloire. Le lendemain, l'ennemi, tout vaincu qu'il était, sans artillerie, ni munitions, ni bagage, demanda la remise d'une ville occupée par une partie de l'infanterie et de la cavalerie patriote. Mais sur le refus du commandant don Eustoquio Diaz Velez, il se retira en désordre sur Salta et s'y fortifia. Belgrano, l'ayant de nouveau atteint, le 20 février 1813, tua ou prit tous les royalistes après un combat qui dura trois heures et demie.

Après la défaite de Salta, Goyénèche se rendit de Potosi à Oruro, dans le nord du Haut-Pérou, par lat. S. 17° 58', où il résigna le commandement à Pézuéla, qui venait d'y arriver avec des troupes de Lima. Cet habile général marcha contre Belgrano, au mois de novembre, le battit à Vilcapugio et à Ayoma, ou Hayouma, et détruisit son armée. Les débris des forces patriotes de Buénos-Ayres se replièrent alors sur le Tucuman, et abandonnèrent le Haut-Pérou au vainqueur. Tous les prisonniers espagnols qu'elles relâchèrent sur parole de ne plus servir contre elles, reprirent aussitôt les armes.

Cependant les fuyards cochabambiens se rallièrent à Vallé-Grandé. Warnès, général des patriotes de Santa-

(1) Né à Aréquipa.

Cruz, défit une division de mille hommes, et se dirigea ensuite sur Chuquitos. Le général Camargo s'empara de la province de Chayanta, où il entretint une guerre de partisans. Un autre général patriote, *don Manuel Asencio Padilla*, battit Tacon en plusieurs rencontres, et établit son quartier-général à Yamparaes.

Les royalistes firent marcher un corps de mille hommes sur Laguana, pour arrêter les progrès de Padilla. Celui-ci confia alors la défense de plusieurs postes à ses capitaines, et donna celle du plus important à sa femme, *doña Juana Azunduy*. Ce fut contre ce dernier que l'ennemi dirigea l'attaque la plus furieuse; mais il fut complètement repoussé, et cette héroïne eut la satisfaction de présenter à son mari l'étendard sous lequel les royalistes avaient repris la Paz, Aréquipa et Cuzco, et qu'elle avait enlevé de ses propres mains. Pour cette belle action, l'État lui décerna le grade et le traitement de lieutenant-colonel.

Padilla poursuivit l'ennemi sur tous les points et le força à se renfermer dans la ville de Chuquisaca. D'un autre côté, Guèmes chassait de Jujui et de Salta le général Pézuéla, qui fut constamment harcelé dans sa retraite par les *guérillas* de *don Augustin Ribéra*, de *don Diégo Calla*, de *don Diégo Tallangiani*, de *don Justo Gonzalès*, de *don Joseph Miguel Valdiviésa*, de *don Francisco Guerréros* et de *don Francisco Briondo*.

Vers le même tems, la flotte du vice-roi éprouva plusieurs pertes. Une petite escadre, aux ordres du commodore *Brown*, captura cinq bâtiments près de l'île d'Ormigas. Cet officier étant ensuite entré dans le port de Guayaquil, en enleva pour plus de 700,000 dollars de marchandises.

Sur ces entrefaites, une nouvelle insurrection éclàta dans le district de la Paz. Les Indiens vinrent mettre le siége devant la ville, et les indépendants reprirent Cochabamba. Leur succès toutefois ne fut pas de longue durée. Goyénèche les battit une seconde fois, et emporta la ville d'assaut après une résistance opiniâtre à laquelle les femmes prirent part (1). La ville fut livrée au pillage pendant trois heures,

(1) « *Fué tan heroyco este choque*, » dit le docteur Funès, « *que para su eterna memoria y encender la llama del patriotismo, un ayudante en cada cuerpo del ejército del Perú, á la lista de la tarde, llamada* : las mujeres de Cochabamba, *como*

et Antézana, président de la junte, qui avait proposé d'implorer la clémence du vainqueur, fut décapité; sa tête, placée au bout d'une pique, fut promenée dans les rues.

Vers le même tems, il y eut un soulèvement dans les provinces de Chayanta et de Paria. Goyénèche envoya pour l'apaiser un Catalan, qui mit à feu et à sang un grand nombre de villages, et fit, dit-on, couper les oreilles à tous les indépendants qui tombèrent entre ses mains.

Cependant une nouvelle révolution venait de s'opérer dans les provinces inférieures, et les principaux instigateurs en étaient les deux prêtres *Pinélo* et *Munéchas*, les deux frères *Angulo* et l'Indien *Pumakagua*. Les deux premiers remportèrent quelques succès à la Paz; mais leurs troupes souffrirent beaucoup pour avoir bu des sources que l'ennemi avait empoisonnées en se retirant. Ils perdirent aussi cent cinquante hommes qui s'étaient retranchés dans une caserne que les royalistes firent sauter. Les patriotes s'en vengèrent sur les Espagnols de la garnison, qu'ils égorgèrent sans pitié, ainsi que le gouverneur *Valdehoyos*. Pézuéla, à cette nouvelle, s'avança en toute hâte sur la Paz, poursuivit un corps de huit cents hommes que Pinélo et Munéchas avaient réunis sur les bords du Désaguadéro, et les mit en déroute.

D'un autre côté, Pumakagua marcha contre Aréquipa, dont il se rendit maître, après avoir fait éprouver à l'ennemi une sanglante défaite, et avoir pris le général en chef Picoaga, le gouverneur Moscozo et Lavallé qu'il envoya à Cuzco pour y être mis à mort. Plus de deux cents Espagnols perdirent la vie dans cette occasion. Le vainqueur, obligé, par la défaite de Pinélo et de Munéchas, de prendre la route de Cuzco, laissa les royalistes maîtres de celle d'Aréquipa. Un frère des deux Angulo culbuta, près de Guamanga, quatre cents *Talavérinos*, qui avaient été détachés contre lui par le vice-roi de Lima; mais la prise d'Aréquipa par Ramirez le força à se diriger sur Cuzco.

Peu de tems après, Pumakagua fut battu près de la rivière

---

se estuviésen presentes, á lo que contextaba un sargento; murieron en el campo del honor. » Pour perpétuer le souvenir de l'héroïsme de ces femmes, un *ayudante* de chaque corps de l'armée du Pérou fesait tous les soirs l'appel des femmes de Cochabamba, comme si elles devaient être présentes sous les drapeaux, et un sergent répondait qu'elles étaient mortes au champ d'honneur.

d'Ayavire par Ramirez. Fait prisonnier et conduit à son tour à Cuzco, il y fut exécuté avec les trois Angulo, Pinélo et plus de cent de ses partisans, et sa tête, placée au bout d'une pique, fut envoyée à Siquani, à vingt-cinq lieues de Cuzco. Cet Indien, seigneur de la ville de Chincéro, avait pris parti pour le roi lors de la révolte de Tupac Amaru, en 1780; et les services qu'il avait rendus à cette époque lui avaient valu le titre de brigadier-général (1).

Don Juan Manuel Cacérès, ayant pris le titre de *general del exercito restaurador de los Indios del Peru*, publia, le 1er. septembre 1814, une proclamation en espagnol et en quichua, langue des Incas, dans laquelle il déclarait que ses frères les Indiens, étant les plus anciens enfants de l'Amérique, devaient jouir des mêmes droits et priviléges que les autres citoyens de l'État.

Vers ce tems, le général *Rondeau* fut investi de la direction suprême du Pérou, et *Alvéar* en fut nommé directeur provisoire. Ce général, s'étant mis en marche pour le Haut-Pérou, remporta deux victoires à Mocharé et à Puerto-Grandé, et alla prendre position à Potosi, sur la gauche de l'ennemi qui occupait alors Oruro. Il s'empara aussi de Cochabamba, où il trouva des provisions en abondance. Voulant maintenir la communication libre entre cette ville et son quartier-général, il détacha une division aux ordres du brigadier Rodriguez, pour tenir en échec l'avant-garde ennemie. Mais celle-ci, repoussée à Venta-É-Média, à cinq lieues d'Oruro, se retira en désordre; et Rondeau, attaqué par Pézuéla, avant de pouvoir se rendre maître de la ville, se vit forcé d'en venir aux mains à *Sipé-sipé*. Cette bataille se livra le 29 novembre 1815; et l'armée de Rondeau, qui comptait auparavant cinq mille combattants, fut réduite à cinq cents. Les malheureux Cochabambiens, qui avaient élevé des arcs de triomphe pour les patriotes, essuyèrent la vengeance des vainqueurs, qui livrèrent de nouveau leur ville au pillage (2). Après cette dé-

(1) *Pazos*, lettres 7 et 8.

(2) Les vainqueurs bannirent et emprisonnèrent un grand nombre de femmes, au nombre desquelles étaient *doña Antonia Parédez, doña Justa Varéla* et *doña Félipa Barrientos*, dont la plus âgée avait à peine dix-neuf ans. *Doña Térésa Bustos*, les deux sœurs *Malavias* et *doña Barbara Cévallos* furent jetées dans les

faite, Rondeau établit son quartier-général à Tupiza, où il remit le commandement à Belgrano, qui transporta le sien à Tucuman.

Le gouvernement de Buénos-Ayres, comme s'il eût prévu, dit Funès, la fatale issue de cette bataille, avait expédié des troupes, des armes et des munitions. La plupart des villes de l'union avaient aussi mis des troupes sur pied; et les exploits des braves Camargo, la Médria, Padilla, Warnès et Miméchas dissipaient toutes les craintes qu'on avait conçues pour le triomphe de la cause de la liberté.

Les insurgés évacuèrent, pour la troisième fois, le Pérou, ainsi que le district des mines de Buénos-Ayres, et se retirèrent sur les bords du Rio de la Plata.

Pézuéla, promu à la dignité de vice-roi, fit son entrée solennelle à Lima, le 17 août 1816. D'un autre côté, le général don José de la Serna, envoyé par le roi d'Espagne, pour prendre le commandement des provinces du Haut-Pérou, à qui Pézuéla avait cédé le commandement de l'armée, poussa jusqu'à Jujui, avec deux mille hommes; mais il fut bientôt forcé à la retraite par Guèmes et ses guérillas.

Après la victoire de Maipo (5 avril 1818) (1), remportée par San-Martin, sur l'armée espagnole aux ordres d'Osorio, le gouvernement du Chili reprit le projet d'envahir le Pérou. Toutefois, comme il ne pouvait être exécuté que par mer, on s'occupa de construire, à la Conception et à Valparaïso, les bâtiments nécessaires pour y porter l'expédition.

Le vice-roi, informé de ce projet, convoqua une junte, composée des différentes corporations de Lima, afin d'aviser aux moyens de pourvoir à la défense du Pérou et de sa capitale. Il ne lui dissimula pas les dangers qui menaçaient le pays, et proposa, pour y obvier, de renforcer la flotte royale par les équipages des navires marchands, et d'armer les milices. Il calcula que les dépenses extraordinaires de la guerre s'élèveraient à 117,200 dollars par mois; et, en attendant que le gouvernement pût prendre les mesures nécessaires pour y subvenir, il imposa au commerce une contribution d'un million de dollars, menaçant d'ouvrir le port de Callao aux

---

fers. La première mourut en prison, et doña Barbara, enlevée à ses neuf enfants, fut reléguée à Oruro Les dames Malarias furent aussi bannies. (*Funès.*)

(1) Voyez l'article *Chili*.

étrangers, s'il s'y refusait. Pézuéla parvint à mettre ainsi sur pied environ huit mille hommes, dont une partie ne put être armée que de piques.

Dans la note remise, le 12 juin 1818, par le cabinet de Madrid, aux hautes puissances alliées, relativement à la situation de l'Amérique méridionale, S. M. C., après avoir représenté à ces puissances la nécessité de « s'interposer dans les malheureuses circonstances où se trouve l'Amérique, afin de se servir de tous les moyens de prudence et de vigueur propres à soumettre les provinces révoltées, et à mettre un terme à l'immoralité et à la contagion politique qu'elles présentent, » déclare que les points sur lesquels elle est invariablement fixée, sont :

1°. Amnistie générale pour les insurgés, aussitôt qu'ils se seront soumis;

2°. Admission des Américains, doués des qualités convenables, à tous les emplois, en concurrence avec les Espagnols européens;

3°. Réglement du commerce de ces provinces avec les États étrangers, d'après les principes libres et conformes à la situation politique actuelle de ces contrées et de l'Europe;

4°. Une disposition sincère de la part de S. M. C., de donner la main à toutes les mesures qui, dans le cours des négociations, pourront lui être proposées par ses hauts alliés, et seront compatibles avec le maintien de ses droits et de sa dignité.

Le chevalier Zéa Bermudez, envoyé par la Cour d'Espagne auprès du congrès des souverains alliés, réunis à Aix-la-Chapelle, ne put toutefois accomplir l'objet de sa mission.

Grand armement destiné à agir contre les insurgés de l'Amérique méridionale. Le gouvernement espagnol ayant appris que Lima était menacée par l'escadre de lord Cochrane, et que des corsaires indépendants venaient d'attaquer des convois jusque sur les côtes de la Péninsule, résolut de préparer une grande expédition destinée à purger les mers et surtout l'Océan-Pacifique des navires ennemis, et étouffer en même tems l'insurrection, au moyen d'une force militaire imposante. La marine espagnole se trouvait alors dans un tel état de délabrement, que le gouvernement fut dans la nécessité d'acheter une petite escadre à la Russie, et de traiter

avec des négociants français, anglais, italiens et hollandais, pour trois cents bâtiments de transport. Le 28 janvier 1819, l'armée, réunie devant Cadix, sous les ordres du général O'Donnell, comte de l'Abisbal, comptait déjà quinze mille hommes, qui furent renforcés de six à sept autres mille dans les trois mois suivants. En attendant que cette grande expédition fût prête, on en détacha un vaisseau, une frégate et plusieurs autres navires qui mirent à la voile le 11 mai. Pour empêcher les étrangers d'aller grossir les rangs des insurgés, le gouvernement avait déclaré, par un décret du 4 janvier précédent, que tous ceux qui seraient pris les armes à la main, ou leur fournissant des munitions de guerre, seraient irrémissiblement mis à mort et leurs biens confisqués. Toutefois, cette grande expédition, dont une peste affreuse avait long-tems empêché le départ, échoua complètement par l'insurrection qui éclata parmi les troupes qui la composaient, le 1er. janvier 1820 (1).

Première expédition de lord Cochrane contre Callao et Pisco, en 1819. Lord Cochrane, qui avait fait voile d'Angleterre au mois d'août 1818, arriva à Valparaïso, le 28 novembre suivant; et quelques jours après, il reçut, du gouvernement chilien, sa commission de « vice-amiral du Chili, amiral et commandant en chef des forces navales de la république ». Le 22 décembre suivant, il arbora son pavillon à bord de la frégate *l'O'Higgins*, autrefois *la Reyna Maria Isabella*, qui venait d'être capturée par l'escadre chilienne; et le 16 janvier 1819, il appareilla du port de Valparaïso pour le Callao avec cette frégate, *le San-Martin*, qui était commandée par le capitaine *Wilkinson*, et portait le pavillon de vice-amiral, *le Lautaro*, aux ordres du capitaine *Guise*, *le Galvarino*, à ceux du capitaine *Spry*, et *le Chaquabuco;* mais une révolte ayant éclaté à bord de ce dernier, le capitaine *Carter*, qui le commandait, se vit forcé de relâcher à Coquimbo, où il fit fusiller les mutins.

Lord Cochrane différa son attaque contre Callao jusqu'au premier jour de carnaval, parce qu'il espérait ce jour-là trouver les habitants livrés, comme de coutume, aux plaisirs de cette fête. Mais il se trompait; car le vice-roi s'y était rendu pour inspecter les forts et la flotte, et il avait même navigué toute la journée dans la baie, à bord d'un brick de

(1) Voyez l'article *Espagne*.

guerre. Les batteries avaient été montées pour lui rendre les honneurs, et toute la garnison se trouvait sous les armes. Un brouillard épais, qui s'éleva à l'arrivée de lord Cochrane devant Callao, et pendant lequel *l'O'Higgins* se sépara du reste de l'escadre, l'exposa au plus grand péril. Néanmoins il alla jeter l'ancre sous les forts. Une canonnade très-vive commença alors des batteries et des vaisseaux (1), et l'amiral fut obligé de rester exposé au feu durant près de deux heures, lorsqu'il s'éleva enfin une brise qui lui permit de sortir de ce mauvais pas. Son vaisseau, toutefois, en souffrit peu, et il n'eut pas un seul homme de tué à bord, quoique son feu en eût tué treize à terre et considérablement endommagé la partie septentrionale du château (2).

Lord Cochrane adressa de là une proclamation aux habitants de Lima et des autres villes du Pérou; elle était ainsi conçue: « Compatriotes! je me flatte de pouvoir vous saluer bientôt plus cordialement de ce nom. Les cris de liberté des enfants de l'Amérique du sud ont été entendus avec plaisir dans toutes les parties de l'Europe civilisée, et particulièrement dans la Grande-Bretagne. Je n'ai pu résister au désir de combattre pour la défense d'une cause qui intéresse le genre humain et le bonheur d'une moitié du Nouveau-Monde durant des milliers de générations, et je me suis décidé à prendre une part active dans ce conflit. La république du Chili m'a confié le commandement de ses forces navales. L'empire de l'Océan-Pacifique doit être désormais leur partage, et elles coopéreront à briser vos chaînes. N'en doutez pas, le jour approche où l'anéantissement du despotisme et de la condition infâme de colons qui vous dégrade, vous permettra de vous élever au rang d'une nation libre : titre auguste auquel votre population, vos richesses, votre position géographique, le cours naturel des événements, tout vous donne le droit d'aspirer. Mais, de votre côté, vous devez vous prêter à l'accomplissement de cette grande œuvre, écarter les obstacles qui s'y opposent, et suivre le sentier de la gloire. Vous pouvez compter sur la participation efficace du gouvernement chilien, et sur celle de votre véritable ami Cochrane ».

(1) Les remparts étaient garnis de trois cent soixante bouches à feu et les vaisseaux en portaient cent.

(2) Les Espagnols donnèrent à lord Cochrane le nom d'*el Diablo*, après cette affaire.

Une autre proclamation, publiée le 30 décembre, par le général José de San-Martin (1), de son quartier-général de Santiago de Chili, fut distribuée en même tems le long des côtes. Elle était adressée aux soldats de l'armée de Lima. « Le but de ma marche sur la capitale du Pérou, leur disait-il, est d'établir une réconciliation éternelle pour le bonheur de tous. Neuf années d'horreurs ont inondé l'Amérique de sang et de pleurs. Les opinions et les armes de cette partie du monde seront sous peu devant Lima, pour mettre un terme à tant de maux. » Puis il les invite à ne pas prolonger davantage un stérile sacrifice, et les invite à se ranger sous les étendards patriotes, qui les guideront à l'honneur, au bonheur et à la paix.

Une troisième proclamation du directeur suprême, Bernardo O'Higgins, fut aussi répandue avec profusion le long des côtes. « La liberté, fille du Ciel, » disait-il aux Péruviens, « va descendre dans vos fertiles campagnes; et sous » son égide vous occuperez, parmi les nations du globe, le » rang élevé auquel votre opulence vous appelle..... Péru- » viens! n'hésitez pas à briser vos chaînes; venez signer » sur la tombe de Tupac Amaru et de Pumacacua, ces il- » lustres martirs de la liberté, le pacte qui doit assûrer *votre* » indépendance et *notre* éternelle amitié » (2).

Lord Cochrane entra aussitôt en correspondance avec le vice-roi, relativement au mauvais traitement des prisonniers de guerre Chiliens et Buénos-Ayriens, renfermés dans les casemates du port. Le vice-roi répondit que, bien qu'ils fussent rebelles et traîtres à leur roi, on n'avait pas usé de mauvais traitements à leur égard; et il lui témoignait en même tems sa surprise « de ce qu'un seigneur de la Grande- » Bretagne eût oublié sa dignité au point de devenir le chef » d'une bande de traîtres à leur souverain légitime et à ses

---

(1) Don José de San-Martin naquit vers l'année 1778, à Yapéyu, au Paraguay, dont son père était alors gouverneur. Il fut élevé en Espagne et fit plusieurs campagnes dans l'armée espagnole, comme lieutenant colonel sous les généraux la Romana, Coupigny et Wellington. En 1814, il s'embarqua en Angleterre pour le Buénos-Ayres, où il ne tarda pas à être nommé général en chef des forces de cette république dans le Haut-Pérou. Il défit les Espagnols à Chacabuco et à Maipo, dans le Chili, en 1817 et 1818.

(2) Voyez la note *E* à la fin de l'article.

» autorités légalement constituées ». Lord Cochrane lui répliqua : « Que la gloire de tout Anglais consiste dans sa li-
» berté ; et que c'est ce motif qui l'a porté à préférer le
» commandement des vaisseaux de guerre d'un peuple libre,
» à celui de la flotte d'une nation d'esclaves, qui lui avait
» été offert par le duc de San-Carlos, au nom de son maître
» Ferdinand VII ».

Le 26 mars, l'escadre de lord Cochrane s'empara du bâtiment espagnol *la Victoria*, qui était chargé de planches de cèdre et de chevaux. Le 28, elle fit une attaque contre le Callao, et prit deux chaloupes canonnières. Lord Cochrane, laissant le vice-amiral Blanco devant ce port, avec les vaisseaux *le San-Martin* et *le Lautaro*, partit pour Huacho, d'où il se rendit à Barranca, et de là à Huarmey et à Huambacho, où il rencontra un brick français, dont le capitaine lui remit une somme d'argent appartenante à la compagnie des Philippines, et qu'il avait reçue à son bord. L'amiral longea ensuite la côte jusqu'à Payta. Il somma les autorités de cette ville de lui remettre la caisse du gouvernement ; ce qu'elles refusèrent et tirèrent même sur le parlementaire. Cochrane débarqua alors ses marins sous le feu des batteries, les emporta de vive force, livra la ville au pillage ; et après en avoir enlevé l'artillerie et fait sauter le fort, il regagna ses vaisseaux. Il se dirigea de là vers le Callao, qu'il se proposait d'attaquer avec toutes ses forces réunies ; mais, à son arrivée devant la place, ayant appris que l'amiral Blanco était parti pour Valparaïso, il fit voile lui-même pour ce port, où il entra le 15 juin. Blanco fut mis en jugement et acquitté.

Deuxième expédition navale de l'amiral Cochrane. On reçut, en 1819, la nouvelle qu'un armement destiné pour l'Océan-Pacifique, se préparait à Cadix. La flotte qui s'y rassemblait se composait des deux vaisseaux de ligne *l'Alexandre* et *le San-Elmo*, de la frégate *Pruéba* et de plusieurs petits bâtiments. On espérait que ces forces, réunies à celles de Callao, qui consistaient en deux frégates, *l'Esméralda* et *la Vengansa*, trois bricks, plusieurs petits bâtiments et quelques navires marchands armés en guerre, suffiraient pour empêcher l'escadre chilienne de tenir la mer. Le commandant de celle-ci résolut donc d'aller incendier les vaisseaux qui se trouvaient au Callao. En conséquence, le 12 septembre, il partit de Valparaïso, avec *l'O'Higgins*, *le San-Martin*, *le Lautaro*, *l'Indépendencia*, *le Galvarino*,

'raucano et les deux navires marchands, *la Victoria* et *la résana*, qu'on devait convertir en brûlots en cas de be-n, toucha à Coquimbo, où il ne trouva que quatre-vingt- : hommes, au lieu de mille qu'on lui avait promis, et arriva ns la baie de Callao, le 28 suivant. Cochrane informa le :e-roi Pézuéla de sa résolution de mettre le feu à la flotte; iis que, pour sauver les propriétés des particuliers qui ient dans la baie, il lui proposait de combattre les na-'es espagnols à force égale, s'ils quittaient leur encrage. vice-roi s'y refusa. En conséquence, lord Cochrane fit ıcer, pendant la nuit du 1er. octobre, une grande quantité fusées à la Congrève sur les bâtiments espagnols, mais ıs effet. Les batteries et les vaisseaux ripostèrent par un ı bien nourri. On tira encore des fusées pendant les trois its suivantes, sans faire beaucoup de mal à ces navires; ıis, dans celle du 4, les Espagnols eurent la précaution les dégréer. En examinant ces fusées, on trouva qu'elles ntenaient des chiffons, du sable, de la sciure de bois d'autres matières semblables que les prisonniers espa-ols employés à les faire, y avaient mis. Les cilindres de · éclatèrent parce qu'on avait été obligé de les souder ec du métal de cloche, faute de borax. Ses instructions lui permettant d'attaquer le port qu'à l'aide de fusées de brûlots, il lança, le 5, un de ces derniers, qui lata sans causer de préjudice à l'ennemi. Le même jour, ı signala un gros vaisseau sous le vent, qu'on recon-ıt être la frégate *la Pruéba*. Des avis reçus de terre ap-irent que *l'Alexandre* était retourné en Espagne, et que *San-Elmo* avait fait naufrage à la hauteur du cap Horn (1). amiral cingla alors vers le nord, pour se procurer des ovisions et de l'eau, et surveiller la frégate. Les équipages *San-Martin* étant malades, il l'envoya à Santa avec *l'In-*

---

(1) Le vaisseau de ligne *l'Alexandre* retourna à Cadix; un au-e, arrivé sous l'équateur, fut jugé incapable de tenir la mer; *le n-Elmo* sombra à la hauteur du cap Horn, où le reste des vais-ıux de l'expédition fut dispersé par un coup de vent; deux bâ-nents de transport furent conduits à Buénos-Ayres par les uipages qui s'étaient révoltés; et la frégate *la Maria-Isabella*, ec un transport, qui avaient jeté l'ancre dans la baie de Talca-ıana, furent abandonnés de leurs équipages à la vue du *San-artin* et du *Lautaro*, commandés par l'amiral Blanco, qui en it possession le 28 octobre 1818.

dépendencia et *l'Araucano*. Il expédia pour Pisco *le Lautaro* et *le Galvarino*, à l'effet d'y prendre de l'eau-de-vie et du vin dans les magasins de la couronne.

La garnison de cette dernière ville se composait de six cents hommes d'infanterie et de deux cents de cavalerie, avec deux pièces d'artillerie de campagne. Le fort était défendu par six canons de dix-huit livres de balles. Deux cent quatre-vingts marins chiliens, aux ordres du colonel *Charles*, descendirent à terre, enlevèrent le fort d'assaut, s'emparèrent ensuite de la ville, et embarquèrent environ quatorze mille cruches, de soixante-dix litres chacune, d'eau-de-vie et de vin. Le colonel Charles perdit la vie dans cette attaque (1).

L'amiral ayant ordonné au *San-Martin* et à *l'Indépendencia* de se rendre à Valparaïso, partit lui-même, avec *l'O'Higgens*, *le Lautaro* et *le Galvarino*, pour la rivière de Guaquil, dans l'espoir d'y rencontrer *la Pruéba*. Il arriva à son embouchure, le 27 octobre, la remonta pendant la nuit, sans le secours d'un pilote, et y captura deux gros bâtiments marchands armés, *l'Aguila*, de neuf cents tonneaux et de trente-deux canons, et *la Bégona*, de six cents tonneaux et de vingt-six canons, qui se rendaient à Lima avec un chargement de bois. La frégate, arrivée le 15 devant Puna, avait placé son artillerie sur des radeaux, et était parvenue à entrer dans le port. L'amiral ne pouvant l'y suivre, confia ses prises à la garde des autres vaisseaux, et partit le 21 décembre, avec *l'O'Hinggins*, pour Valdivia, où on lui avait dit qu'un vaisseau de ligne ennemi se radoubait. Il y arriva le 18 janvier 1820; mais il n'y avait dans le port qu'un seul bâtiment marchand. Le même jour, il prit le brick de guerre *le Potrillo*, qui avait été expédié de Callao avec de l'argent pour les gouverneurs de Valdivia et de Chiloé. Le 20, Cochrane jeta l'ancre dans la baie de Talcahuana, où le général Freire, gouverneur de la province, vint à son bord le féliciter sur son arrivée (2). Étant parti de nouveau pour Valdivia, il s'en approcha sous pavillon espagnol, pour le mieux reconnaître; et le 2 février, il l'enleva d'assaut sous le feu de soixante-dix canons.

---

(1) Dépêches officielles adressées par l'amiral au gouvernement chilien, le 17 novembre 1819.

(2) Voyez M. *Stevenson's Travels in South America*, tom. III, chap. 5 et 6.

Troisième expédition chilienne, aux ordres de l'amiral Corane. Le directeur suprême du Chili, Bernardo O'Hig-ns, et le général José de San-Martin, convinrent, par traité conclu entre eux, le 5 février 1819, de préparer toute hâte une autre expédition contre les Espagnols du érou, dont les frais seraient à la charge du gouvernement dépendant de ce pays. Le premier de ces chefs se rendit personne à Valparaïso pour en activer les préparatifs, et an-Martin partit pour Buénos-Ayres, à l'effet de hâter la vée des recrues. La prise d'un convoi expédié de Cadix, rec des munitions pour l'armée royale de Lima, fut d'un rand secours pour l'expédition chilienne. On donna le ommandement des troupes de terre au général San-Martin, t l'amiral Cochrane fut chargé de diriger les opérations aritimes.

Au moment du départ de l'armée libératrice, Zenténo, ninistre de la guerre et de la marine, publia un résumé des uccès qui avaient mené à cet événement mémorable, et elui des mesures prises pour l'armement. En même tems, e directeur suprême du Chili adressa à l'armée expéditionaire une proclamation, dans laquelle il lui rappelait que on général était le même qui les avait guidés dans les hamps de Chacabuco et de Maipo. « Soldats des Andes », eur dit-il, « vous avez donné la liberté au Chili, partez maintenant pour le Pérou, dont vous saurez mériter la reconnaissance. La victoire vous attend; mettez un terme aux maux de la guerre, et assûrez le sort de la génération naissante. »

Le 20 août 1820, l'expédition mit à la voile de Valparaïso. Le nombre des troupes de débarquement était d'environ trois mille sept cents, y compris deux régiments de avalerie. Il y avait à bord un parc d'artillerie de campagne, uinze mille fusils et une quantité considérable de munitions et d'uniformes pour distribuer à ceux qui viendraient e ranger sous les étendards de l'indépendance. Les forces avales aux ordres de lord Cochrane consistaient en quatre régates et trois bricks (1), montés par seize cents marins,

(1) Le vaisseau amiral *O' Higgins*, autrefois *la Reyna Maa Isabella*, de . . . . 48 canons,
Le San-Martin 64
Le Lautaro 44
L'Indépendencia 26

dont six cent vingt-quatre étrangers, et la plupart anglais (1).

L'O' Higgins relâcha dans la baie de Coquimbo, où l'Araucano et un transport avaient été envoyés pour prendre des troupes à bord, et ayant rallié l'escadre, elle entra dans la baie de Pisco, le 7 septembre.

Le premier bulletin de cette armée, daté de Valparaïso, le 13 août 1820, commence en ces termes : « Dans la dixième année de la révolution de l'Amérique méridionale, » et trois siècles après la conquête du Pérou, un peuple, » qui jusqu'alors avait été placé au-dessous de son rang dans » la hiérarchie sociale, avait entrepris de briser les chaînes » que Pizarro lui a imposées de ses mains ensanglantées, en » 1520. »

Le 8 septembre, le général San-Martin publia deux adresses, l'une aux soldats de l'armée du vice-roi de Lima, et l'autre aux Espagnols résidant au Pérou. Il annonçait aux premiers que la dernière campagne allait s'ouvrir pour eux, et aux autres que l'autorité espagnole cesserait d'être reconnue sur tous les points occupés par l'armée libératrice. Le même jour, une partie des troupes descendit à terre, et, le 9, tandis que le général San-Martin longeait la côte pour observer les mouvements de l'ennemi, le major général don *Juan Grégorio de las Héras* (2), commandant en second, s'avança avec trois mille hommes contre Pisco, ville située par latitude sud 13° 47′, à environ cent milles sud de Lima, que les habitants avaient évacuée avec leurs esclaves et leurs effets. La garnison ne se composait que de quarante hommes de troupes réglées et d'environ deux cents de milice, aux ordres du comte de Monté-Mar.

A la nouvelle du débarquement des indépendants, les troupes espagnoles, stationnées dans les environs, se re-

---

Le brick Galvarino	18 canons.
L'Araucano	16
Le Pueyrrédon	14

(1) Lettres du directeur suprême de la république du Chili, adressées de Valparaïso, le 5 août 1820, aux habitants du Pérou, et au général don Francisco de Paulo Santander, vice-président des provinces libres de Cundinamarca.

(2) Ce général, natif de Buénos-Ayres, établit sa réputation militaire, à Talcahuano, en 1817.

lièrent sur Lima, où le vice-roi don Joaquim Pézuéla
oncentrait ses forces.

Une partie du convoi, qui s'était séparée du reste de
escadre chilienne, arriva, le 14, à Pisco, en même tems
u'un vaisseau de guerre espagnol, à bord duquel se trou-
ait un parlementaire, envoyé par le vice-roi à San-Martin,
our lui proposer une suspension d'armes, et une réunion
e commissaires chargés d'aplanir les différends entre l'A-
iérique et la mère-patrie. San-Martin y ayant consenti (1),
e 26, des députés s'assemblèrent à *Miraflores*, à deux lieues
u sud de Lima, et y signèrent un armistice de huit jours.
On proposa, de la part du vice-roi, que le gouvernement
t le peuple du Chili prêtassent serment à la monarchie
spagnole, et envoyassent des députés au souverain congrès
l'Espagne, pour se prévaloir des droits et priviléges accor-
lés aux colonies par les cortès. Les députés chiliens répon-
lirent que leurs pouvoirs ne les autorisaient pas à traiter sur
cette base, mais bien sur les principes posés par les gouver-
nements libres de l'Amérique du sud. Les députés royalistes
proposèrent ensuite que l'armée libératrice évacuât le terri-
toire du Pérou et retournât au Chili, s'engageant expressé-
ment à envoyer en Espagne des députés munis de pleins
pouvoirs, pour demander à sa majesté de souscrire à ses
vœux. Les députés des insurgents virent bien que le vice-roi
n'était pas sérieusement disposé à entrer en arrangement;
néanmoins, ils consentirent « à ce que l'armée libératrice
évacuât Pisco, et se retirât au-delà du Désaguadéro (lat.
sud 18°), qui sépare le Chili du Pérou, à condition que
les troupes royales sortissent de leur côté des limites qui
avaient été assignées à la présidence du Chili, en 1810. Ils
consentirent aussi à envoyer des députés en Espagne pour
traiter avec le roi; mais ils exigeaient, en même tems, qu'il
ne fût apporté aucun changement à l'état politique du Chili
durant cet intervalle; que les hostilités cessassent sur terre
et sur mer, pour ne recommencer que trois mois après la
rupture des négociations, et, enfin, que le plus ancien offi-
cier de l'escadre anglaise dans ces parages, et le gouverne-

(1) On dit que San-Martin y consentit d'autant plus volontiers
le 25 septembre) que son artillerie et environ cinq cents hommes
l'infanterie qui s'étaient séparés de la flotte, pendant le trajet,
n'étaient point encore arrivés. (*Caldcleugh's Travels*, chap. 12.)

ment des États-Unis de l'Amérique du nord garantissent l'exécution de ces conditions. » Les commissaires espagnols insistant sur la reconnaissance du gouvernement constitutionnel d'Espagne, et sur l'évacuation du territoire péruvien par les forces du Chili, et les députés ne voulant entendre à rien sans l'indépendance absolue de leur pays, le 4 octobre, on se sépara, et, le 5, les hostilités recommencèrent. Le colonel Arénalès, qui avait ordre de pénétrer dans la Sierra, partit, ce jour-là, de Pisco, pour Ica, avec une division de douze cents hommes et deux pièces d'artillerie. Il fit son entrée dans cette ville le lendemain aux acclamations des habitants, et y fut joint par deux compagnies d'infanterie et trois officiers qui avaient abandonné l'armée ennemie, forte de huit cents hommes, qui marchait sur Nasca, sous la conduite du colonel Quimper et du comte Monté-Mar. Le 12, une partie de la division d'Arénalès entra dans cette ville, et y prit six officiers, quatre-vingts soldats et tout le bagage. Le 15, un convoi de cent mulets, chargés de munitions de guerre et de bouche tomba aussi en son pouvoir. Après avoir établi un gouvernement indépendant à Ica, Arénalès continua sa route vers Guamanga.

L'amiral Cochrane était d'avis qu'on débarquât les troupes à Chilca, le point le plus voisin de Callao, et qu'on marchât de là directement sur la capitale. San-Martin proposait au contraire de s'avancer avec le gros de l'armée dans la direction de Truxillo. Enfin, le 26 octobre, l'expédition, qui avait séjourné cinquante jours à Pisco, mit à la voile, et arriva, trois jours après, à la hauteur de Callao. Lord Cochrane pressa San-Martin de débarquer sur-le-champ les troupes; mais celui-ci voulut auparavant reconnaître la baie d'Ancon. Il partit donc pour cette destination avec *le San-Martin*, *le Galvarino*, *l'Araucano* et les transports, et laissa *l'O'Higgins*, *l'Independencia* et *le Lautaro* devant Callao, comme pour en reprendre le blocus.

Les deux frégates espagnoles s'étaient éloignées des côtes du Pérou, et le seul vaisseau de guerre, qui se trouvait à Callao, était la frégate *Esméralda*, qui était à l'ancre dans le port, où elle était protégée par quatorze chaloupes canonnières, rangées en demi-cercle, deux goëlettes, deux bricks de guerre, trois grands bâtiments marchands armés, les batteries des forts et de la place, et enfin par une chaîne flottante qui en défendait l'approche. L'amiral proposa d'enlever la frégate et les navires marchands du port. Le 1er. no-

vembre, il communiqua son intention aux capitaines, et, le 4, il adressa une proclamation aux troupes et aux marins, leur promettant le prix de tous les bâtiments qu'ils parviendraient à emmener, et, de plus, la même récompense offerte par le gouvernement de Lima aux capteurs de l'escadre chilienne. Tous les équipages de la flotte voulurent partager les dangers de cette hazardeuse entreprise. Trois des vaisseaux de l'escadre levèrent l'ancre et sortirent de la baie. Les Espagnols crurent qu'ils allaient donner la chasse à quelque navire marchand. Le 5, vers minuit, quatorze chaloupes, portant deux cent quarante volontaires, s'avancèrent en deux divisions, l'une sous la conduite du capitaine Crosbie, et l'autre sous celle du capitaine Guise. Ils pénétrèrent sans obstacle dans l'ancrage intérieur, et passèrent près de la frégate des États-Unis *la Macédonienne*, et la frégate anglaise *l'Hypérion*. Sur le minuit ils franchirent la chaîne, et lord Cochrane, qui se tenait dans le premier bateau, ayant été hêlé par une chaloupe canonnière, continua son chemin sans répondre, jusqu'à ce qu'il fût près d'elle. Il dit alors à l'officier : *Silencio ó muerte*, et celui-ci passa outre sans obstacle. Arrivé sans bruit auprès de *l'Esméralda*, il monte par le passe-avant sur le pont et brûle la cervelle à la sentinelle. Au même instant, le vaisseau est bordé de toutes parts; les assaillants sont bientôt maîtres du gaillard d'arrière, et les Espagnols, sortant d'un profond sommeil, n'ont que le tems de se retirer au gaillard d'avant, d'où ils font un feu de mousquéterie bien nourri qui dure dix-sept minutes. Obligés enfin de se réfugier au fond de cale, ils mettent bas les armes. Lord Cochrane coupa le câble de la frégate, y fit placer un fanal semblable à celui que *la Macédonienne* et *l'Hypérion* avaient allumé en s'éloignant du lieu du combat, de crainte d'être endommagées par le feu des remparts, et la mena ainsi hors du port, malgré le feu des batteries du côté nord de la forteresse, sans qu'elle eût éprouvé le moindre dommage. *L'Esméralda* était montée de trois cent vingt hommes et de plusieurs particuliers, comme les listes trouvées à bord l'indiquent. Le nombre des prisonniers ne fut que de cent soixante-treize, de sorte que leur perte s'éleva à cent cinquante-sept personnes tuées ou blessées. Lord Cochrane eut onze tués et vingt-huit blessés, et reçut lui-même une balle dans la cuisse. Il proposa un échange de prisonniers au vice-roi, qui l'accepta avec empressement. La prise de *l'Esméralda*

fut le coup de mort de la marine espagnole dans l'Océan-Pacifique. La garnison de Callao en fut si courroucée qu'elle massacra les hommes que le capitaine de *la Macédonienne* envoya à terre, le 6, avec la chaloupe, pour acheter des provisions (1).

Le 9 novembre, la flotte quitta la baie d'Ancon pour se rendre à Huacho (lat. 11° 14′ S., à soixante-quinze milles au nord de Lima), où le reste des troupes fut débarqué; et, le 12, le général San-Martin établit son quartier-général à Huara, forte position dans le voisinage de ce port. Le succès de l'amiral Cochrane popularisa tellement la cause des indépendants, que le régiment de Numancia, fort de six cent cinquante hommes (2), tous Colombiens, avec son colonel, et les meilleures troupes de l'armée royale, quitta le service du vice-roi (le 3 décembre) et se réunit aux indépendants, contre lesquels on l'avait envoyé, à Rétès, dans la vallée de Chancay. Le 8, ceux-ci furent joints par trente-six officiers et un grand nombre d'habitants recommandables de Lima. Le 11, on reçut la nouvelle de l'avantage remporté, à Pisco, par le colonel Arénalès. Cet officier, après le combat d'Ica, qui avait eu lieu le 6 octobre, pénétra avec sa division dans l'intérieur du pays, et, le 31, il entra dans Huamanga, où il fut bien accueilli des habitants. Ayant quitté cette ville, le 6 novembre, il marcha vers le district de Tarma, et l'avant-garde s'étant avancée jusqu'à Jauja, à trente lieues de Lima, au moment où les Espagnols évacuaient cette capitale, il y eut une escarmouche dans laquelle ces derniers perdirent huit hommes tués et vingt-un prisonniers, dont quatre officiers. Le 22, la division arriva aux portes de Tarma, où elle fit son entrée le lendemain, et la ville se proclama aussitôt indépendante de l'Espagne. Le 6 décem-

(1) Voyez à ce sujet les instructions données par le lord Cochrane, à bord du vaisseau chilien *l'O' Higgins*, le 1er. novembre 1820, et sa dépêche du 14, au général San-Martin. Ces deux pièces se trouvent dans le journal du capitaine Hall, etc., tom. I, chap. 2, 4e. édition; Édimbourg, 1825.

Voyez aussi vol. III, *of M. Stevensons' 20 years' residence in South America*, et vol. II, *of M. Mier's Travels in Chile and la Plata*.

(2) M. Mier dit huit cents hommes.

bre, les troupes d'Arénalès en vinrent aux mains, à Pisco, avec un corps de l'armée royale, fort de douze cents hommes (1), aux ordres du général O'Reilly. Ce dernier fut fait prisonnier, et son armée regagna Lima, avec perte de cinquante-huit tués, de dix-neuf blessés, de trois cent quarante-trois prisonniers, y compris vingt-huit officiers, de deux pièces d'artillerie, de trois cent soixante fusils de munition et de ses bagages. Cette victoire assûra à Arénalès la possession des riches mines d'argent de Pisco, et lui permit d'opérer sa jonction avec l'armée de San-Martin.

A la nouvelle de cette victoire, la ville et la province de Huanuco, et les villes de Cuenca et de Loxa, dans la juridiction de Quito, se déclarèrent indépendantes. Truxillo ne tarda pas à suivre leur exemple. Le 4 janvier 1821, le marquis de Torré Taglé, gouverneur pour l'Espagne, y opéra une révolution.

Le 13 février 1821, le brick de guerre *l'Araucano* arriva à Chancay avec la goëlette de guerre espagnole *Aransasu*, qu'il venait de capturer.

Le 13 mars, une division de l'armée libératrice fut envoyée sous la conduite du lieutenant-colonel Miller, avec une partie de l'escadre, pour faire une diversion sur Pisco. Cette expédition fut exécutée le 21, mais sans résultat important. Miller y retourna de nouveau quelque tems après, et marcha de là sur Arica, où il arriva le 5 mai. Cette ville, ayant refusé d'ouvrir ses portes, le colonel débarqua ses troupes à Sama, et s'avança à leur tête contre la ville, qui avait été abandonnée par ses habitants et par la garnison. Les autorités avaient transféré le trésor public à Tagua, chef-lieu de la province, à quarante-cinq milles dans l'intérieur. Néanmoins, il enleva une caisse contenant 58,000 dollars et six barres d'argent, qu'on envoyait sous escorte à Aréquipa. Le 14, Miller marcha d'Arica sur Tagua, en prit possession le lendemain, et y fut joint par deux compagnies d'infanterie royale. Lord Cochrane voulut qu'elles servissent de noyau à un nouveau régiment, qui devait s'appeler les premiers Indépendants, et leur présenta un drapeau sur lequel on voyait un soleil dans un champ d'azur. Toutes les marchandises européennes, trouvées dans les magasins d'Arica, et qui appartenaient à des négociants

(1) M. Mier dit dix-huit cents hommes.

espagnols de Lima, furent transportées à bord du *San-Martin.*

Le colonel Miller s'étant avancé avec sa division vers Moquégua, rencontra, à Mirabe, un parti royaliste aux ordres du colonel Sierra, qu'il fit prisonnier après une action des plus vives. Ce succès décida lord Cochrane à s'approcher du quartier-général de Miller, et il vint en conséquence jeter l'ancre près d'Ilo, le 27 mai.

Au moment où Miller se disposait à pénétrer dans l'intérieur du pays, il reçut une communication du gouverneur d'Aréquipa, qui lui annonçait qu'un armistice de vingt jours avait été conclu, le 23 mai, entre le général San-Martin et le vice-roi La Serna.

Le général San-Martin resta six mois à Huara, pendant lesquels il travailla à rallier à sa cause les grands propriétaires du pays et les mineurs créoles, en leur représentant les avantages d'un commerce libre et d'une représentation nationale. Il réussit facilement auprès de ceux du département populeux de Truxillo, et intercepta la majeure partie des convois destinés à alimenter la capitale, tandis que le port de Callao était étroitement bloqué par la flotte (1).

Sur ces entrefaites, la ville de Guayaquil (2) se souleva en faveur des indépendants, dans la nuit du 8 au 9 octobre. Les autorités civiles et militaires furent arrêtées et mises en prison, et le lendemain matin, une salve générale des batteries de la place annonça la défection de la garnison royaliste. Le gouverneur Vivéro fut conduit à Pisco. Les habitants de cette ville, qui avait fait partie jusqu'alors de la Nouvelle-Grenade, établirent un gouvernement indépendant, se donnèrent de nouvelles lois, et ouvrirent leur port au commerce étranger.

Les troupes royales étaient campées à Aznapuquio, entre Lima et Ancon, dans un terrain marécageux, où elles per-

(1) *Captain Hall's Journal*, vol. I, chap. 2.

(2) Cette ville, qui est le port principal de Quito, avait alors près de vingt mille âmes, et son territoire en renfermait à peu près cinquante mille. Guayaquil fut incorporé à la république de Colombie en 1819. Un décret du général Bolivar, rendu en 1821, confirma son admission; mais les autorités n'en continuèrent pas moins à administrer d'une manière indépendante. (Voyez *Captain Hall's Journal*, chap. 11.)

dirent beaucoup de monde par la maladie et la désertion. Le 29 janvier 1824, leurs principaux officiers, Cantérac, Caratala, Valdès, Ricafort et autres, irrités des succès des patriotes, accusèrent le vice-roi, don Joaquim Pézuéla, de n'avoir pas pris les mesures nécessaires pour repousser l'ennemi, le déposèrent, et élurent à sa place don José de La Serna, qui avait été nommé par le roi, en 1816, au commandement du Haut-Pérou. Telle était l'irritation de l'armée contre Pézuéla, que ses chefs lui enjoignirent de s'embarquer dans les vingt-quatre heures, avec sa famille, à bord de la frégate anglaise *l'Andromaque*, ou d'un navire espagnol en charge pour Panama. Dans les remontrances que ces officiers lui adressèrent, ils se plaignaient de son manque de ressources, de prudence et de circonspection, de l'inefficacité des moyens employés contre l'ennemi, de la défaite des royalistes dans la Sierra del Pisco par le général patriote Arénalès, de la nomination de Vivéro au gouvernement de Guayaquil, et de celle de Torré Taglé à celui de Truxillo.

Peu après la déposition du vice-roi Pézuéla, *don Manuel Abreu*, capitaine de la marine espagnole, arriva d'Espagne. Il était chargé, après l'établissement de la constitution des cortès, d'aplanir les différends survenus entre son gouvernement, le Pérou et le Chili. En conséquence, les généraux San-Martin et La Serna eurent une entrevue à Punchauca, le 2 juin, à laquelle assistèrent des négociateurs de part et d'autre, et les principaux officiers de l'état-major des deux armées. San-Martin proposa à La Serna de proclamer l'indépendance du Pérou conjointement avec lui, de nommer une régence, composée de membres pris dans les deux partis, et dignes de la confiance publique, de choisir des députés chargés de faire connaître à Sa Majesté Catholique l'état véritable des affaires du Pérou, et les motifs urgents qui les avaient portés à cette détermination. La Serna proposa de son côté à San-Martin un armistice de seize mois pour avoir le tems de recevoir la décision de la cour de Madrid à cet égard; mais ce dernier connaissait trop bien l'état d'anarchie de Lima pour ne pas en tirer parti. Aussi il refusa cette offre, et ne voulut consentir qu'à une prolongation de l'armistice pendant douze jours. Valdès, chaud partisan de la royauté, qui avait puissamment contribué à l'élévation de La Serna, était aussi fort opposé à tout accommodement pacifique. Cette suspension d'armes, qui avait duré deux mois, empêcha le colonel Miller de pénétrer dans l'intérieur, et

l'amiral Cochrane partit pour Callao, où il arriva le 8 juillet 1821.

Cependant La Serna, jugeant qu'il serait imprudent de rester plus long-tems dans une ville dont les habitants se prononçaient ouvertement en faveur des indépendants, publia une proclamation, le 5 juillet, pour leur annoncer son intention de quitter Lima, et inviter ceux qui voudraient le suivre à se rendre à Callao. Il nomma en même tems le marquis de Montémiré, gouverneur de la capitale, et le lendemain il en sortit à la tête de la garnison, prit la route de Xauxa, et alla établir son quartier général à Cuzco. Le 8, une députation des principaux citoyens de Lima se rendit auprès de San-Martin pour l'appeler dans leurs murs, et le 12, il y fit son entrée, et se proclama protecteur du Pérou libre et indépendant, jusqu'à la convocation d'un congrès national (1).

Le 15 suivant, les membres de la corporation se réunirent à l'Hôtel-de-Ville, et y déclarèrent unanimement que le vœu général des habitants était prononcé en faveur de l'indépendance. En conséquence il fut ordonné de détruire les armes royales de la ville, et de former une garde civique; et une proclamation annonça pour le 28 suivant, la promulgation de l'acte d'indépendance.

Le 28, la déclaration de l'indépendance fut solennellement proclamée et jurée sur la grande place, au bruit des salves d'artillerie et de toutes les cloches de la ville. Le général, entouré des généraux et des officiers de l'armée libératrice, d'une députation des quatre colléges de l'Université de San-Marcos, du clergé et d'une partie de la noblesse, leur adressa ces paroles : « Dès ce moment, » dit-il, « le Pérou est libre et indépendant par le vœu général du » peuple et par la justice de sa cause que Dieu protège (2). » Le nouveau drapeau péruvien, flottant pour la première fois, représentait le soleil se levant derrière la ville, au-dessus des Andes, dont la rivière Rimac baignait le pied. On frappa une médaille pour perpétuer le souvenir de ce jour mémorable. Elle représentait d'un côté un soleil qu'environnait cette

---

(1) *Gaceta del gobierno de Lima Independente*, n°. 7.

(2) *El Peru es desde este momento libre é independente por la voluntad general de los pueblos y por la justicia de su causa que Dios defiende.*

inscription : *Lima libre juró su independencia en* 28 *de julio de* 1821 ; et, sur le revers, un laurier avec ces mots : *Bajo la protecion del exercito libertador del Peru mandado por San-Martin* : Lima libre jura son indépendance le 28 juillet 1821, sous la protection de l'armée libératrice du Pérou, commandée par San-Martin.

Le dimanche suivant un *Te Deum* solennel fut chanté dans la cathédrale, et, après la messe, l'archevêque, et tous ceux qui avaient suivi la procession, s'avancèrent jusqu'au pied du maître-autel, et y prêtèrent le serment « de défendre leurs opinions, leurs propriétés, leurs personnes et l'indépendance du Pérou contre les attaques du gouvernement espagnol ou de toute autre puissance étrangère. » Après la cérémonie, une députation des membres du *Cabildo* se rendit auprès du général San-Martin pour l'inviter à prendre le commandement politique et militaire du Pérou.

Au milieu de ces fêtes, San-Martin reçut un rapport de lord Cochrane, en date du 30 juillet, par lequel il lui annonçait que le capitaine Crosbie avait enlevé les deux gros bâtiments marchands *le San-Fernando* et *le Milagro*, à l'ancre devant Calloa, avec plusieurs autres petits navires, et qu'il avait mis le feu à deux carènes, à portée de fusil des batteries ennemies.

Le 1er. août, San-Martin publia une amnistie générale pour tous les déserteurs qui se présenteraient devant les autorités civiles et militaires, dans l'espace de 15 jours. Le 3, il adressa aux Péruviens une proclamation dans laquelle il disait que dans l'état où il avait trouvé les affaires à son arrivée à Pisco, il avait cru devoir accepter l'autorité suprême, et que les mêmes circonstances impérieuses qui l'y avaient décidé alors existaient toujours, puisque le Pérou avait encore des ennemis à combattre ; qu'une expérience de douze années de révolution dans le Vénézuéla, le Cundinamarca, le Chili et les Provinces-Unies du Rio de la Plata lui avait suffisamment démontré le danger résultant de la convocation de congrès dans un pays en partie occupé par l'ennemi ; mais, « il s'engageait solennellement, aussitôt son affranchissement, à résigner le commandement, et à laisser le peuple se choisir la forme du gouvernement qui lui conviendrait. »

Le 4 août, il nomma *don Juan Garcia del Rio*, ministre des relations extérieures, et le lendemain, *don José de la Riva Aguéro* fut investi de la présidence du département de

Lima. Le général San-Martin adressa en même tems une proclamation aux Espagnols d'Europe, promettant de respecter leurs personnes et leurs biens.

Lois et actes de l'autorité publique sous le gouvernement du général San-Martin.-Lois et ordonnances contre les Espagnols et les royalistes. Le général San-Martin publia, le 4 août, une proclamation par laquelle il offrait protection à tout Espagnol(1) qui continuerait paisiblement à exercer son industrie dans le pays, et prêterait serment de fidélité au nouveau gouvernement. D'un autre côté, il enjoignait à tous ceux qui n'auraient pas confiance dans sa promesse, de quitter le pays avec toutes leurs propriétés mobilières. Toutefois, après la prise de Lima, l'alarme se mit parmi les Espagnols, et il s'en embarqua un grand nombre pour l'Europe. Un navire anglais en reçut à son bord cent soixante-quatre familles, un autre cent cinquante, et plusieurs autres de cinquante à cent chacun. Le protecteur voulant arrêter cette émigration, leur adressa une autre proclamation dans laquelle il réitérait les mêmes promesses à ceux qui désireraient demeurer au Pérou. Plusieurs se décidèrent en conséquence à rester. Mais, peu après, parut une nouvelle proclamation qui ordonnait à tous les Espagnols de sortir du Pérou. La moitié de leurs biens leur était garantie, et l'autre devait aller au gouvernement indépendant. Ils se mirent aussitôt en mesure d'obéir, mais lorsqu'ils eurent livré la moitié de leur fortune au gouvernement et embarqué le reste, celui-ci trouva un prétexte pour ne pas les laisser partir. Il confisqua l'autre moitié de leurs biens, les arrêta et les envoya prisonniers au Chili. La plupart moururent de chagrin et de privations avant d'arriver à Valparaïso (2).

Le clergé eut aussi sa part des persécutions. Le 22 août, San-Martin crut devoir sévir contre plusieurs de ses membres, et fit fermer provisoirement les églises. Il ordonna à l'archevêque *Bartolomé Maria de las Héras* de sortir de Lima dans les quarante-huit heures, et d'aller attendre à Chancay, à quatorze lieues de là, la décision du gouvernement à son égard. Ce prélat octogénaire fut embarqué, le 13 novembre

---

(1) Le nombre des Espagnols, nés en Europe, établis au Pérou au commencement de la révolution, était de sept à huit mille.

(2) *Travels in Chile and la Plata, by John Miers*, 1er. vol, p. 75.

suivant, pour Rio de Janeiro (1). Le 9 novembre, l'évêque de Guamanga, qui se trouvait alors à Lima, reçut aussi l'ordre de quitter le Pérou dans l'espace de huit jours, et le 20 suivant, huit Espagnols, accusés de sédition et de conspiration, furent exilés en Europe, et leurs biens confisqués. Treize autres furent relégués à Chancay, où ils restèrent deux mois en surveillance.

Pendant l'absence du général San-Martin, le gouvernement provisoire avait rendu plusieurs décrets cruels contre les Espagnols. Il avait d'abord ordonné à tous ceux qui n'étaient pas mariés de quitter le pays; il avait confisqué la moitié de leurs biens, et avait fini par étendre cette proscription à tous ceux qui avaient femme et enfants. Quatre mille Espagnols des premières familles de Lima se virent violemment arrachés de chez eux, conduits à pied à Callao, et là, embarqués pour le Chili. Il leur avait été défendu pendant long-tems de porter des manteaux, de peur qu'ils ne cachassent des armes, et de se réunir plus de deux ensemble.

Ces mesures rigoureuses excitèrent contre le ministre Montéagudo, qui en était regardé comme le principal auteur, l'indignation des chefs indépendants. Il fut déposé, le 25 juillet 1822, par un *cabildo abierto*, ou assemblée générale de la corporation; le 29, on le condamna à un exil perpétuel, et, le 30, anniversaire de son arrivée à Lima, il fut envoyé sous escorte à Callao, et embarqué secrètement (2).

De son côté, le général Cantérac usait de terribles représailles contre les Péruviens soupçonnés d'être attachés à la cause de l'indépendance. Dans une proclamation menaçante qu'il adressa de son quartier général de Huancayo, le 15 février 1822, aux habitants de Lima et des provinces maritimes, il leur dit que : « si aveuglés sur leurs propres » intérêts, ils favorisaient les projets des révolutionnaires, » ils se rappellent le châtiment qui vient d'être infligé aux » habitants de Huaguay, de Chacapalpa, et autres dont les

---

(1) Voyez à ce sujet la lettre du ministre de la guerre, du 22 août, et la réponse de l'évêque du 26; la deuxième lettre du ministre d'État, et celle de l'archevêque du 1er. septembre, et une autre qu'il adressa à lord Cochrane le 2 novembre, dans le tome IIIe., chap. 11, du Voyage de M. Stévenson.

(2) Il retourna ensuite à Lima, sous la protection du général Bolivar, et y fut assassiné dans la nuit du 28 janvier 1825.

» royalistes ont réduit les villages en cendres pour les pu-
» nir de leur obstination. »

Douanes. Le 9 août 1821, le gouvernement transmit au bureau du commerce l'ordre de nommer un comité de personnes versées dans les comptes et dans la connaissance des affaires mercantiles, pour rédiger un nouveau tarif de droits plus modérés, et d'une collection plus facile.

Le 18 septembre, le gouvernement publia des réglements pour le cabotage, et le 28 suivant, divers autres pour le commerce en général. Par le nouveau tarif les marchandises étrangères n'étaient assujéties qu'à un droit de vingt pour cent. Les articles importés sous le pavillon d'un des États indépendants de l'Amérique jouissaient d'une diminution de deux pour cent, et ceux sous pavillon péruvien, de quatre (1).

Décrets et actes relatifs aux esclaves et aux citoyens. « Lors-
» que la raison et la justice », portent ces décrets, « ont re-
» pris leurs droits au Pérou, il serait criminel de tolérer
» plus long-tems cette dégradation morale dans laquelle les
» aborigènes du sol ont été plongés par le gouvernement es-
» pagnol. En conséquence, ils cesseront désormais d'être ap-
» pelés Indiens ou naturels; ce sont les enfants, les citoyens
» du Pérou, et on ne les désignera plus désormais que par
» le nom de Péruviens. Et, comme c'est un crime contre
» nature, et attentatoire à la liberté, d'obliger un citoyen
» de travailler gratuitement pour un autre, il est aussi dé-
» crété que les services des *mitas*, des *pangos*, des *encomien-*
» *das*, des *yanacónasgos* et autres de quelque nature qu'ils
» soient, auxquels les Péruviens ont été assujétis jusqu'au-
» jourd'hui, seront abolis; et que personne ne pourra les
» forcer de servir ou de travailler contre leur volonté.
» Toute contravention à ce décret, le délinquant fût-il ec-
» clésiastique ou séculier, sera passible de la peine du ban-
» nissement. »

Par un acte du 12 août 1821, le général San-Martin déclara libres et habiles à jouir des mêmes droits et priviléges que les autres citoyens du Pérou, les enfants des esclaves qui naîtraient après le 28 août 1821 (2). Par un autre, du 2 sep-

(1) Sous le gouvernement espagnol, les droits de douane étaient de 34 pour 100 sur certaines marchandises et de 30 sur d'autres.

(2) Le nombre des esclaves noirs du Pérou était alors estimé à

tembre suivant, il promit la liberté à tout esclave qui se distinguerait en combattant les ennemis de la patrie.

Un décret du 16 octobre 1821 abolit la peine du fouet dans toute l'étendue du territoire de la république, comme dégradante pour des hommes libres. Ce décret porte aussi que les esclaves ne devront être punis de la sorte, sans l'autorisation du commissaire de quartier, ou du juge territorial, sous peine, pour le propriétaire, de perdre son esclave (1).

Par un troisième décret du 17 octobre, les étrangers résidant dans le pays, doivent jouir des mêmes priviléges que les citoyens; c'est-à-dire qu'ils auront droit à la protection du gouvernement et des lois, pourvu que, de leur côté, ils respectent les lois du pays et les ordres du gouvernement; ils devront aussi prendre les armes pour le maintien de l'ordre intérieur; mais ils ne pourront être contraints de combattre contre les Espagnols.

En vertu du décret du 17 novembre 1821, les esclaves d'Espagnols ou d'Américains, des deux sexes, qui s'embarqueraient pour la Péninsule, furent déclarés libres; et il était enjoint à ceux d'entre eux en état de porter les armes, depuis l'âge de quinze à celui de cinquante ans, de se présenter devant les présidents de leurs départements respectifs.

Le 4 décembre 1821, le protecteur fixa, par un décret, la différence qui existait entre les natifs et les citoyens, et spécifia les qualités requises pour jouir des droits attachés à l'une ou à l'autre de ces deux classes.

Sont considérés natifs du Pérou, 1°. tous ceux qui sont nés dans les limites de son territoire; 2°. tous ceux qui sont nés, ou sont devenus par naturalisation citoyens d'un État

---

quarante mille trois cent trente-sept, dont neuf mille dans la ville de Lima, et celui des gens de couleur libres de quarante-un mille quatre cent quatre. Ils sont le plus nombreux le long des côtes d'Arica à Lima. L'importation annuelle des esclaves, qui avait lieu autrefois par Panama, était d'environ cinq cents. Mais ce commerce a depuis long-tems cessé. M. Mathison, à qui nous devons cette estimation (pages 333 et 334), observe que les esclaves du Pérou ont perdu ce caractère barbare, particulier aux naturels de l'Afrique, dans le Brésil et les autres pays qui se livrent à la traite; et, qu'étant plus avancés dans la civilisation, ils ressemblent plutôt aux Européens par leurs habillements et leurs manières.

(1) *Gaceta del gobierno*, n°. 30, 20 octobre 1821.

indépendant quelconque de l'Amérique ci-devant espagnole, et qui se seraient établis au Pérou ; 3°. tous les étrangers naturalisés qui ont prêté serment de fidélité au gouvernement libre du Pérou, y ont fixé leur résidence et s'y livrent à quelque industrie utile, ainsi que leurs femmes et leurs enfants âgés de moins de vingt-cinq ans.

La qualité de natif donne, à celui qui en jouit, le droit de prétendre à celle de citoyen.

On perd les droits attachés à la naturalisation en cherchant à devenir citoyen d'un autre État, et en commettant un acte hostile contre l'indépendance de l'Amérique.

Droits de citoyens. Pour être apte à occuper un emploi public quelconque, il faut être citoyen du Pérou. Sont réputés tels, 1°. tous les hommes libres, nés dans le pays et âgés de vingt et un ans, qui y exercent une profession ou une industrie utile; 2°. les hommes mariés, âgés de vingt-cinq ans, qui savent lire et écrire, qui ont eu leur domicile durant deux ans dans une paroisse de la république, et qui y possèdent une propriété réelle d'un revenu annuel de 500 dollars ; 3°. tout militaire occupant un rang dans l'armée active ; 4°. toute personne exerçant un art libéral ou mécanique, ou une profession quelconque qui lui rapporte annuellement la somme de 500 dollars ; 5°. tout homme qui a épousé une Péruvienne ; et 6°. tout citoyen d'un des États indépendants de l'Amérique ci-devant espagnole.

Sont déchus du droit de cité, 1°. ceux qui commettent des hostilités contre la cause de l'indépendance américaine ; 2°. ceux qui recevraient des dons, des pensions, des commissions, des emplois, des titres, des distinctions personnelles ou héréditaires d'une puissance étrangère quelconque sans l'autorisation du gouvernement péruvien ; 3°. ceux qui seraient convaincus d'avoir acheté ou vendu un vote dans une assemblée publique.

Sont privés de ce droit pour un tems plus ou moins long, 1°. les criminels qui ont subi une peine afflictive ou infamante sans avoir été réhabilités ; 2°. les négociants convaincus de contrebande ; 3°. les aliénés ; 4°. ceux qui auraient manqué à un engagement stipulé dans un acte écrit, soit envers le gouvernement ou des particuliers ; 5°. les gens qui mènent une vie vagabonde ; et 6°. les maris qui ne vivent pas avec leurs femmes sans avoir obtenu un jugement de divorce.

Serment. Les étrangers, en recevant leurs lettres de naturalité, jurent « devant Dieu et devant le pays, d'obéir au gouvernement et aux lois qui en émanent, et de défendre l'indépendance péruvienne contre un ennemi étranger quelconque. »

Ceux qui obtiennent des lettres de citoyen, jurent « devant Dieu et le pays, d'obéir au gouvernement et aux » autres autorités constituées, de se conformer au statut » et autres lois de l'État, de coopérer au maintien de l'ordre » public, de défendre l'indépendance péruvienne contre un » ennemi étranger quelconque, et d'y sacrifier leur vie et » leur fortune. »

Par un décret du 12 février 1825, tous ceux qui ont servi dans les campagnes du Pérou, depuis le 6 février 1824, jusqu'au jour de la victoire d'Ayacucho, sont considérés comme Péruviens de naissance, et déclarés habiles à occuper tous les emplois du gouvernement, pourvu toutefois qu'ils aient les autres qualités exigées par la constitution.

Instruction publique. Par un arrêté du 28 août 1821, le général San-Martin prescrivit l'établissement d'une *Bibliothèque nationale* pour l'usage de tous les citoyens. Il la plaça sous la protection spéciale des ministres d'État du département du gouvernement, qu'il chargea de pourvoir à son établissement.

13 octobre 1821. Décret destiné à accélérer les progrès de la cause nationale, et à servir de sauvegarde contre la calomnie. Tout citoyen a le droit de publier sa pensée sur quelque sujet que ce soit, sans censure, autorisation, ni révision préalable : l'abus de cette liberté devant être puni, proportionellement à l'offense, par le tribunal nommé « *Junta conservadora de la libertad de imprenta*, » lequel se compose de dix-huit membres choisis par la municipalité (1).

Le 6 juillet 1822, il fut fondé une *École normale*, suivant la méthode de Lancaster, pour l'enseignement des sciences utiles et des langues modernes. Elle fut placée sous la direction de M. *Jacques Thompson.* On appropria, à cet effet, le couvent ou collége de San-Tomas, dont les moines furent transférés à celui de San-Domingo. On enseignera,

(1) *Gaceta del gobierno*, n°. 29, 17 octobre 1821.

dans cet établissement, les branches élémentaires de l'éducation et les langues modernes. Les professeurs seront nommés suivant la manière indiquée dans le projet de l'Institut national du Pérou ; et toutes les écoles qui ne se conformeront pas à son sistème d'enseignement, seront supprimées.

Par des décrets subséquents, on a affecté, à l'instruction publique, des capitaux appartenants au tribunal de la ci-devant Inquisition et aux jésuites, et d'autres placés viagèrement dans les fonds du gouvernement.

Installation de la haute chambre de justice, le 7 octobre. Le ministre observe, dans le discours qu'il prononça à cette occasion, que, depuis la triste époque de la conquête, il ne s'est passé aucun événement plus important que celui-ci. Les lois des Indes, ajoute-t-il, ne sont autre chose qu'un code indigeste, où dominent les idées les plus barbares, classées sans suite ni plan ; et le plus souvent les ordres dits royaux, dont le public n'avait presque jamais connaissance, étaient en contradiction avec la législation. Tous les citoyens d'un État devraient savoir ce qui est défendu par l'autorité, pour pouvoir se conformer à ses commandements suprêmes. L'institution du jugement par juri, si intéressant sous le rapport judiciaire et politique, en ce qu'il oppose une barrière puissante à la tirannie des juges et à celle du pouvoir exécutif, devra premièrement fixer l'attention de la haute chambre. Les idées du siècle ne veulent plus que le crime d'un individu retombe sur sa famille, qui en est innocente, et les esprits éclairés des juges présents sont une garantie, pour Son Excellence le Protecteur, de la conformité de leurs sentiments sur ce principe. La haute opinion qu'il a conçue de leurs vertus lui fait aussi espérer que, se dépouillant de toute espèce de préjugés, ils administreront équitablement et courageusement la justice, et il leur recommande d'avoir toujours présent dans la mémoire ce précieux axiome du code de l'humanité : *qu'il ne doit rien y avoir de plus sacré qu'un accusé.*

Statut provisoire de gouvernement, donné par le Protecteur du Pérou, pour l'administration des départements libres, jusqu'à l'établissement d'une constitution permanente, le 8 octobre 1821. — *Religion.* La religion catholique, apostolique et romaine est déclarée celle de l'État. Quiconque en attaquera les dogmes ou les principes, publiquement ou en par-

ticulier, sera puni avec sévérité, en raison du scandale qu'il aura occasioné. Toutefois, ceux qui professent la religion chrétienne, et qui ne diffèrent que par quelques principes de celle de l'État, pourront obtenir du gouvernement l'autorisation d'exercer leur culte; mais nul individu ne pourra remplir de fonctions publiques, s'il n'appartient à la religion catholique.

Pouvoir exécutif. Le pouvoir exécutif suprême sur les départements libres du Pérou, appartient, pour le présent, au Protecteur, qui seul porte le titre d'*excellence*, tous ceux qui le recevaient jusqu'alors devant désormais prendre celui de *très-illustres*, à moins que ce titre ne leur soit conféré par le Protecteur; il est généralissime des troupes de terre et de mer, qu'il peut augmenter et diminuer suivant qu'il le juge convenable, et soumettre aux réglements qu'il lui plaît d'établir; il a le droit de lever des impôts, d'asseoir des droits et de négocier des emprunts, de régler le commerce du pays, de supprimer des emplois et d'en créer de nouveaux, d'établir une monnaie provisoire, sans apporter de changement au poids ni au titre de la monnaie courante, de nommer des envoyés et des consuls dans les pays étrangers, de signer telles conventions diplomatiques et commerciales qu'il croira conformes aux intérêts du pays, après avoir préalablement consulté le Conseil d'État.

Ministres. Les ministres d'État, qui ont le titre de *très-illustres*, exercent une autorité immédiate sur tous les fonctionnaires de leurs départements respectifs; mais ils doivent publier tous les ordres et les communications officielles au nom du Protecteur, sous leur propre responsabilité, et la minute de chaque résolution, signée par le ministre, doit l'être également par le Protecteur dans le registre appartenant à chaque département; les ordres et réglements qui seront publiés par le Protecteur pour réformer l'administration, devront être également signés de lui et du ministre du département qu'ils concernent.

Conseil d'État. Ce Conseil reçoit aussi le titre d'*excellence*, et se compose de douze membres, savoir : des trois ministres d'État, du général en chef de l'armée combinée, du chef de l'état-major-général du Pérou, du lieutenant-général comte de Valle-Oselle, du doyen de la cathédrale de Lima, du major-général marquis de Torré Tagle, du comte de la Véga et du comte de Torré Vélarde. Les attributions

du Conseil d'État sont de donner son opinion au gouvernement sur toutes les matières difficiles soumises à sa délibération, et d'examiner le grand plan de réforme que le Protecteur a en contemplation. Il se réunit dans le palais du gouvernement, et le Protecteur y assiste quand il le juge convenable.

Présidents de départements. Ce sont les exécuteurs immédiats des ordres du gouvernement dans leurs juridictions respectives; ils doivent spécialement s'attacher à administrer avec économie les départements qui leur sont confiés, et, comme juges de police, surveiller les mœurs publiques et les établissements d'éducation.

Municipalités. Elles resteront sur le même pied qu'auparavant, et seront présidées par le président du département, et les membres en seront élus par le peuple, pour l'année suivante, conformément aux réglements qui seront publiés à cet effet. La municipalité de la capitale aura le titre de *votre très-illustre seigneurie*, et celles des provinces celui de *vos seigneuries.*

Pouvoir judiciaire. Il est exercé par la haute chambre de justice et les autres tribunaux inférieurs existants actuellement, ou qui pourront être établis dans la suite. La haute chambre a les mêmes attributions que les anciennes audiences; elle connaît de plus de toutes les causes civiles et criminelles concernant les consuls et les envoyés étrangers, et les fonctionnaires publics coupables de malversations; de toutes les prises faites par les vaisseaux de guerre de l'État, ou par des bâtiments munis de lettres de marque, conformément au droit des nations; et de toutes les décisions du tribunal des mines. La haute chambre devra nommer un comité de membres pris dans son sein, et parmi les jurisconsultes les plus distingués, à l'effet de rédiger des réglements pour l'administration de la justice, lesquels simplifieront les procédures dans les Cours inférieures; les juges ne devront recevoir aucun honoraire. Les réglements pour l'adjudication des prises devront être également rédigés par le même comité. Les membres de la haute chambre conserveront leurs fonctions tant qu'ils s'en acquitteront honorablement, et la chambre recevra le titre de *votre très-illustre seigneurie.*

Droits des citoyens. Tout citoyen a le droit de conserver et de défendre son honneur, sa liberté, sa sécurité, son

bien et son existence, et il ne peut leur être porté atteinte qu'en vertu d'une sentence prononcée par un tribunal compétent conformément aux lois. La maison d'un citoyen est un asile sacré, qui ne peut être violé sans un ordre exprès du gouvernement délivré avec entière connaissance de cause, faute de quoi la résistance est un droit qui légalise tous les actes qui en seront la conséquence. Dans tous les départements, à l'exception de celui de la capitale, les présidents seuls devront donner des ordres pour les visites domiciliaires, et ce n'est que dans les cas de trahison et de sédition, qu'elles pourront être faites par les gouverneurs ou les lieutenants-gouverneurs des villes. On entend par trahison toute machination en faveur des ennemis de l'indépendance du Pérou. Le crime de sédition consiste à réunir un nombre indéterminé d'hommes armés pour résister aux ordres du gouvernement, à faire soulever les habitants ou une partie des habitants d'une ville dans la même intention, ou à former des associations secrètes en opposition aux autorités légitimes; mais nul individu ne pourra être traduit en jugement pour sédition, à cause de ses opinions en matière politique. La liberté de la presse est garantie, et il sera publié des réglements à cet effet sous une forme séparée.

Droit de cité. Sont réputés citoyens du Pérou tous ceux qui sont nés dans un des États de l'Amérique qui se sont affranchis du joug espagnol. Les étrangers pourront être naturalisés; mais ils n'obtiendront de lettres de citoyen qu'autant qu'ils seront dans le cas prévu par les réglements publiés le 4 octobre.

Lois. Toutes les anciennes lois qui ne seront pas contraires à l'indépendance du pays resteront en vigueur, et l'on se conformera, quant aux formes, à celles adoptées par l'État et aux décrets et décisions rendus par le gouvernement actuel. Le présent statut aura force de loi jusqu'à la déclaration d'indépendance dans tout le territoire péruvien, époque à laquelle il sera convoqué un congrès général pour établir une constitution permanente et la forme de gouvernement que l'État voudra adopter.

Dette du gouvernement espagnol. Le gouvernement reconnaît, par un acte additionnel, toutes les dettes de l'administration espagnole qui n'auront pas été contractées pour l'asservissement du Pérou, ou pour faire la guerre aux autres gouvernements indépendants de l'Amérique.

Le Protecteur, les ministres d'État, les fonctionnaires

publiés et les citoyens ont prêté serment de fidélité audit statut, dans le palais protectoral de Lima, le 8 octobre 1821, et il a été signé par le Protecteur, et les ministres Juan Garcia del Rio, Bernardo Montéagudo, et Hipolito Unanue.

La publication du *Code commercial* eut lieu le 8 octobre. Les ports de Callao et de Huanchaco furent ouverts aux navires de toutes les nations amies et alliées de la république. Toutes marchandises importées dans des navires étrangers doivent payer un droit de vingt pour cent *ad valorem*; dans des navires du Chili, de Buénos-Ayres et de la Colombie, dix-huit pour cent, et dans ceux du Pérou seize. Les articles de fabrique étrangère dont l'introduction serait préjudiciable à l'industrie indigène, sont sujets à un droit double. L'argent monnayé paie un droit d'exportation de cinq pour cent, et l'or deux et demi. Les productions du Pérou en paient un de cinq pour cent, dans les navires étrangers, de trois et demi, dans ceux du Chili, de Buénos-Ayres et de Colombie, et de trois dans ceux du pays. Le cabotage ne peut être fait que par des bâtiments péruviens, et est restreint aux ports de Paita, de Huacho et de Pisco. Tout navire qui introduirait des marchandises étrangères dans d'autres ports que ceux de Callao et de Huanchaco, sera confisqué et condamné.

Le 31 octobre, un nouveau tarif pour le cabotage remplaça celui du 28 septembre, et étendit aux négociants des ports de Nasca, de Cañete et de Pacasmayo, le droit de se livrer à ce commerce. Il permettait aussi aux étrangers de vendre leurs cargaisons sans l'intervention d'un consignataire péruvien, moyennant un droit de vingt-cinq pour cent au lieu de vingt.

Décret de blocus du 13 octobre 1821. Les ports et rades situés entre les 15° et 22° 30′ de latitude méridionale, depuis le port de Caballas ou de la Nasca, jusqu'à celui de Cobija, tous deux compris, furent déclarés en état de blocus. Il fut accordé huit mois aux navires venant d'Europe, des États-Unis d'Amérique ou des ports d'Afrique, quatre mois pour ceux du Brésil, du Rio de la Plata, du Chili et de Colombia, et douze pour ceux des établissements européens d'Asie, ou sur la côte orientale d'Afrique (1).

(1) *Gaceta del Gobierno*, n. 29, 17 octobre 1821.

Mines. Le 23 octobre 1821, l'ancien bureau des mines, dont les surintendants étaient pour la plupart des professeurs de jurisprudence au lieu de géologues et de mathématiciens, fut supprimé, et l'on y substitua des banques qui devront faire les avances nécessaires, sous la conduite d'un directeur. Il fut résolu en même tems d'envoyer des commissaires en Europe, à l'effet d'engager des savants à venir s'y établir pour exploiter les mines (1).

La machine employée à l'exploitation des mines de Pasco avait été importée d'Angleterre par la maison d'Arismendi et d'Abadia, et avait coûté un million de dollars. Ils avaient aussi fait venir plusieurs ingénieurs du pays de Cornouailles pour diriger les opérations, et elle venait d'être mise en activité lorsque les hostilités commencèrent. Les travaux furent alors suspendus, et la machine, fortement endommagée pendant les premières réactions de Pasca, fut ensuite entièrement détruite par un corps de six cents hommes aux ordres du général royaliste Loriga (2).

Suppression des cachots souterrains. Ces prisons, connues sous le nom de *infiernillos*, ou de petits enfers, avaient été établies sous l'administration du vice-roi Abascal. Elles étaient construites de telle manière, que le malheureux qui y était renfermé ne pouvait prendre aucune posture naturelle. Plusieurs victimes du despotisme avaient été détenues dans ces trous durant des années entières, et lorsqu'elles revirent le jour, ce ne fut que pour déplorer leur existence. La plupart étaient perclues de leurs membres et avaient contracté des maladies d'une nature incurable (3). Un décret du 19 décembre supprima ces cachots.

Opérations militaires. Quoique l'armée libératrice fût maî-

---

(1) Un particulier d'Aréquipa, nommé José Maria Gutierrez, offrit le 2 janvier 1826, au gouvernement de la république de Bolivia, d'acheter toutes les mines qui en dépendaient, pour la somme de 3,000,000 piastres. Le gouvernement rejeta cette offre. (*Mensagero Argentino*, 14 *de marzo de* 1826.)

Voyez la note *F* à la fin de l'article.

(2) Voyez les détails de la chute de cette maison, pour ce qui a rapport à l'histoire du Pérou, dans le Voyage de M. Proctor, chap. 41.

(3) Voyez l'article *Sobre Carceles*, dans le troisième cahier de la *Biblioteca Americana*, publiée à Londres en 1823.

tresse de la capitale, néanmoins il lui était bien difficile de s'y maintenir tant que l'ennemi occupait le Callao. Aussi, le 14 août 1821, elle dirigea une attaque contre *el Castillo del Réal Félipe*, qui fut sans succès. Les royalistes perdirent trente-six hommes, tués, blessés ou prisonniers, dont cinq officiers; et les patriotes eurent vingt-sept hommes hors de combat (1).

Le 28 août, on apprit à Lima que la division de l'armée espagnole aux ordres des généraux Cantérac et Caratala avait porté son quartier-général à Jauja, à trente lieues de la capitale, et que les troupes de La Serna s'étaient aussi mises en marche de Carania dans cette direction. Vers le commencement de septembre, leurs mouvements semblaient indiquer qu'ils avaient l'intention d'attaquer Lima. Le 5 de ce mois, le Protecteur publia une proclamation pour appeler les citoyens aux armes, et marcha, le même jour, vers Mansanilla, à l'E. de Lima, avec douze mille hommes.

Le général Cantérac conduisit son armée, forte de cinq bataillons et de sept cents hommes de cavalerie, (environ trois mille deux cents hommes), par le défilé de Sisicaya, et prit position sur les terres de Molina, à deux lieues de Lima et à une du camp péruvien. Le terrain avoisinant étant coupé de haies et de clôtures ne permettait à l'ennemi de tenter aucune manœuvre rapide et décisive. L'armée de San-Martin, affaiblie par les maladies à Huara, s'était recrutée de jeunes soldats qui n'auraient pu tenir contre les troupes aguerries de Cantérac. D'ailleurs, le général péruvien croyait que le manque de vivres le forcerait bientôt à la retraite, et il résolut de rester sur la défensive, et de réduire Callao par la famine. Le 10 septembre, le général espagnol opéra sa jonction avec les assiégés de Callao, et, s'emparant des armes et du trésor qui avaient été déposés dans le fort avant l'évacuation de la capitale, il quitta sa position, le 17, passa la Rimac et effectua sa retraite sans obstacle à travers les Andes. La garnison de la forteresse ne tarda pas à manquer de provisions. Le général La Mar la rendit par capitulation, le 19 septembre, et deux jours après, le drapeau national flotta sur ses remparts (2).

(1) *Gaceta del gobierno*, 17 août 1821.

(2) Par un décret du 15 octobre 1821, la forteresse du *Roi* fut appelée *Manco Capac*; celle de la *Reine*, la *Patria*; celle du

Le 1er. janvier 1822, don Juan Garcia del Rio fut chargé d'une mission diplomatique; *don Bernardo Montéagudo* fut nommé ministre d'État et des affaires étrangères, et *Thomas Guido*, général de brigade, ministre de la guerre et de la marine. Le 10, le général San-Martin publia un décret relatif à l'établissement, à Lima, d'une société patriotique, ayant pour but l'amélioration du sort et des institutions des Péruviens. Elle devait se composer de quarante membres, nommés d'abord par le gouvernement, et dont le ministre d'État serait président. Toutefois, dans la suite, la nomination aux places vacantes devait appartenir à la société, qui élisait également le vice-président, les quatre censeurs, le secrétaire, l'administrateur et le trésorier. Les séances en étaient publiques, et ses travaux étaient publiés tous les mois.

Le 18 janvier, le Protecteur rendit un décret dans lequel il exposait les travaux administratifs du gouvernement, à partir du jour où il avait été investi de l'autorité suprême, pour faire connaître la sincérité de ses intentions et l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui pouvait contribuer au bien public.

Entrevue des généraux Bolivar et San-Martin, à Guayaquil, le 25 juillet 1822. San-Martin, après avoir publié, le 15 juillet, un exposé des événements politiques et militaires du Pérou, avait laissé le marquis de Torré Tagle, à Lima, en qualité de délégué suprême, et Bernardo Montéagudo chargé du pouvoir exécutif, et s'était rendu à Guayaquil, pour se concerter avec Bolivar sur les moyens de mettre un terme à la guerre, et former une alliance entre les deux républiques.

Ces deux généraux décidèrent qu'il y aurait alliance offensive et défensive entre la Colombie et le Pérou, que Guayaquil ferait partie de la république de Colombie, et que celle-ci fournirait trois mille hommes au Protecteur de Lima, en retour des services que les Péruviens lui avaient rendus dans la campagne du Quito. Ils arrangèrent égale-

---

Prince, de *Jonte*, et celle de *San-Jose*, reçut le nom de la *Natividad*, en mémoire du jour où l'armée libératrice avait abordé aux côtes de Pisco *.

* *Gaceta del gobierno*, etc., n°. 30, 20 octobre 1821.

ment l'affaire des deux frégates *la Venganza et la Prueba*, qui avaient été cédées au gouvernement péruvien par capitulation, celui-ci s'étant engagé de payer 100,000 piastres à l'Espagne, après la reconnaissance de son indépendance, et 80,000 pour la solde arriérée des équipages. Le général San-Martin fit alors voile pour Callao, où il débarqua le 19 août.

Abdication de San-Martin. Par un décret du 27 décembre 1821, le général San-Martin avait convoqué, pour le 1er. mai 1822, un congrès national, qui s'était réuni à cette époque à l'effet d'établir une forme définitive de gouvernement et de rédiger une constitution (1).

Ce souverain congrès constituant, composé des représentants élus par les provinces libérées, avait été convoqué à différentes reprises et autant de fois prorogé; ce qui ne laissa pas de donner quelque consistance au bruit qui s'était répandu de l'intention où était le Protecteur de s'emparer du gouvernement. Celui-ci, de retour de Guayaquil avec les troupes qui lui avaient été fournies par le général Bolivar, pour prouver la sincérité de ses intentions, réunit les députés du congrès souverain, le 20 septembre, et déposa entre leurs mains l'autorité suprême.

Une députation du congrès se rendit auprès de San-Martin, qui s'était retiré à sa maison de campagne, pour lui faire part de sa nomination au poste de généralissime des troupes de la nation, et le saluer du titre de « premier soldat de la liberté, qui brisa comme un foudre, sur la fameuse montagne qui fut témoin des derniers exploits de Lautaro, le joug de fer que l'Espagne avait imposé à la patrie des Incas. » Dans sa réponse du même jour, il refusa ce commandement, et pria le congrès d'agréer l'expression de sa sincère reconnaissance, et de croire que, si jamais la liberté des Péruviens était menacée, ils le verraient fier de combattre dans leurs rangs comme un simple citoyen. Dans l'adresse qu'il fit au congrès, il lui dit: « La présence d'un » soldat heureux, quelque désintéressé qu'il soit, est tou» jours dangereuse pour un État nouvellement constitué; » je suis las d'entendre sans cesse répéter que j'aspire à la » souveraineté; j'ai assisté à la déclaration d'indépendance » du Chili et du Pérou; j'ai tenu entre mes mains l'éten-

---

(1) *Gaceta del gobierno*, n°. 50.

» dard avec lequel Pizarro a asservi l'empire des Incas, et » j'ai cessé d'être homme public. Je me suis cru alors plus » que récompensé de dix années passées dans les révolu- » tions et dans les camps, et j'ai accompli la promesse que » j'avais faite aux divers pays où j'ai combattu, de les ren- » dre indépendants, et de leur laisser ensuite le choix du » gouvernement qu'il leur plairait d'établir. »

San-Martin s'embarqua ensuite pour retourner au Chili, où il a mené depuis la vie d'un simple citoyen (1).

Le congrès nomma alors une junte administrative composée du général *La Mar* (2), du comte de *Vista Florida* et de don *Félipe Alvérado*, frère du général de ce nom.

Suite des opérations militaires. Nonobstant le succès obtenu par les Cochabambiens, aux ordres de Warnes, à Florida, la division péruvienne d'Ica, qui était en observation, fut entièrement dispersée au mois d'avril 1821. Dans le Quito, les hostilités avaient recommencé le 22 février 1822; le 7 avril, le général espagnol Murgeon avait été défait par Bolivar sur les hauteurs de Curiaco, et le général Sucre, après évoir culbuté un corps de royalistes, s'était emparé de Rio-Camba. Ce dernier, profitant de ce succès, attaqua de nouveau l'ennemi à Pichincha, le 24 mai, et remporta sur lui une victoire complète. Quinze cents hommes hors de combat, cent soixante officiers tués, blessés et prisonniers, quatorze pièces de canon, dix-sept cents fusils, tous les bagages, et la reddition de Quito, le 25, furent le résultat de cette victoire.

D'un autre côté, une armée de quatre mille hommes, aux ordres du général Alvérado, était prête à s'embarquer pour Intermédios, et le même nombre environ, sous le général Arénalès, devait marcher de la côte sur Xauja et Cuzco, pour combattre les forces espagnoles du Pérou. Alvérado débarqua ses troupes à Arica, et s'étant avancé avec trois mille cinq cents hommes jusqu'à Torata, à deux pos-

---

(1) Il vient de former un nouvel établissement, appelé *Ciudad Nueva*, ou *Ville Neuve*, à quatorze lieues de Mendoza, d'où il a fait ouvrir un canal qui communique avec la rivière de Tunuyan.

(2) Espagnol de naissance. Il était gouverneur de la forteresse de Callao, lors de la première évacuation de Lima par les royalistes. Il céda ensuite à l'entraînement de la liberté et se joignit aux indépendants.

tes d'Arica, il y rencontra le général royaliste Valdez, qu'il força à se retirer avec perte. Mais ce dernier, ayant été joint par l'armée de Cantérac, marcha de nouveau contre les indépendants, et les contraignit de faire leur retraite sur Moquégua, où, après un combat inégal, qui dura deux heures, les troupes d'Alvérado lâchèrent pied, et s'enfuirent en désordre vers la côte, en abandonnant leurs armes, leur artillerie et leurs bagages. Alvérado ne ramena que mille hommes environ à Lima, où il arriva au mois de janvier 1823. Ils eussent tous péri, si les Espagnols ne se fussent arrêtés pour piller la ville de Moquégua.

Arénalès, à qui il n'avait pas été permis de concerter ses opérations avec ce général, se démit de son commandement et se retira au Chili. La division de l'armée à ses ordres, après la désastreuse issue de cette expédition, demanda un changement de gouvernement, et recommanda, pour remplir les fonctions de président, le Péruvien don Jose Riva Aguéro, qui avait été président ou magistrat suprême du département de Lima, sous le général San-Martin. Mais, voyant qu'on ne tenait aucun compte de sa demande, elle quitta ses quartiers de Cañete, et, s'étant choisi pour chef le général *Santa-Cruz*, elle marcha sur Lima. Le congrès, intimidé par son approche, congédia la junte suprême et éleva à la présidence le marquis de Torré Tagle (1). Toutefois, Santa-Cruz étant entré à Lima à la tête d'un bataillon de sa division, Aguéro fut nommé président de la république et général en chef des armées du Pérou.

Le premier soin du nouveau Président fut de préparer une seconde expédition pour Intermédios. A cet effet, il fit négocier, à Londres, un emprunt qui fut formellement ratifié par le congrès le 2 juin. Il réunit environ cinq mille cinq cents hommes, dont il confia le commandement à Santa-Cruz, et, le 24 mai, il les envoya par mer à Intermédios. En même tems, il invita le général Bolivar, prési-

(1) Ce seigneur, gouverneur de Truxillo, sous le gouvernement espagnol, avait rendu des services à la cause des patriotes, lors de l'arrivée en cette ville de l'expédition de San-Martin. Ce dernier, pour le récompenser, l'avait nommé délégué principal, et marquis de Truxillo. Tagle avait épousé la veuve d'O' Higgins, frère du vice-roi de ce nom, et oncle du directeur suprême du Chili.

dent de Colombie, à venir à son secours, à Xauja, avec les auxiliaires étrangers, les régiments colombiens, buénos-ayriens et chiliens, espérant ainsi diviser les troupes espagnoles en les attaquant sur plusieurs points à la fois.

Le 8 juin, on apprit que l'armée du général Cantérac (1) avait fait un mouvement à Huancayo, dans la vallée de Xauja, et, le 12, qu'une division ennemie avait franchi les Cordillères à vingt-cinq lieues de la capitale. Le président, pour faciliter à Santa-Cruz les moyens de s'emparer du Haut-Pérou, résolut de n'opposer aucune résistance aux Espagnols qui s'avançaient contre Lima au nombre de plus de cinq mille hommes.

Cependant les troupes colombiennes, commandées la plupart par des officiers irlandais, aux ordres du général *Sucre*, reçurent ordre de quitter la position qu'elles occupaient à Pino, et de venir camper sous les forts de Callao, tandis que l'avant-garde demeurerait près de Bella-Vista. Le congrès avait jeté les yeux sur ce général, pour l'opposer à Riva-Aguéro, qu'il voulait déposer. Le général Sucre entra volontiers dans ses intentions, et commença par lui adresser des remontrances sur le retard qu'on mettait dans l'envoi des renforts nécessaires, et sur le manque de vivres et de munitions. Le congrès, qui tenait ses séances dans une petite chapelle de Callao, le nomma gouverneur des châteaux, où résidait alors Riva-Aguéro. Le général Sucre ne tarda pas à se plaindre des entraves apportées à l'exécution de ses mesures de défense par un homme qui n'entendait rien aux affaires militaires, et il fut décidé, à la majorité du congrès, qu'il serait investi du commandement suprême et militaire des provinces menacées par l'ennemi jusqu'à l'arrivée de Bolivar. Riva-Aguéro donna alors sa démission de président, qui fut acceptée par le congrès. Néanmoins, le lendemain, ayant résolu de transférer le siége du gouvernement à Truxillo, l'assemblée le réélut, et Aguéro, ayant consenti à en reprendre les fonctions, s'em-

---

(1) Ce général, Français de naissance, avait servi en qualité de colonel dans l'armée espagnole, pendant la dernière guerre contre la France. Cantérac, étant commandant en second sous La Serna, lorsque celui-ci fut élevé à la vice-royauté du Pérou, en remplacement de Pézuéla, devint général en chef des troupes espagnoles dans ce pays.

barqua avec elle pour cette ville, le 26 juin, laissant le général Sucre à Callao avec les troupes qui s'y trouvaient.

Le général Bolivar se disposait à passer lui-même au Pérou, lorsque les habitants de la province de Pasto, dépendante du Quito, se révoltèrent par l'instigation de l'évêque de Popayan, et massacrèrent la garnison colombienne de Pasto. Bolivar, résolu d'en faire un grand exemple, partit de Popayan, le 12 mars, avec environ cinq à six mille hommes. Après une marche pénible à travers des montagnes, des forêts et des savanes presque impraticables, il entra dans le pays de Pasto, sans cesse harcelé par les habitants que l'évêque et les moines avaient soulevés contre lui. Bolivar, poursuivant sa route, vint enfin à bout de les engager à une action où ils laissèrent six cents hommes sur le champ de bataille. Cette victoire lui ouvrit le chemin de la capitale, dans laquelle les chefs de l'insurrection s'étaient renfermés, avec la résolution de s'y défendre; mais ils se rendirent peu de jours après au vainqueur, qui leur accorda une amnistie générale. Il pardonna même à l'évêque, qu'il renvoya dans son diocèse, où il s'est depuis montré un des plus zélés partisans du libérateur.

Cette province pacifiée, Bolivar se mit en marche pour aller au secours du Pérou, qui, livré comme il l'était, aux discordes intestines, semblait présenter une conquête facile aux armes des royalistes.

Le 19 juin, il arriva de Guayaquil deux bâtiments de transport avec six cents hommes, qui annoncèrent la prochaine arrivée de Bolivar; et le lendemain l'on reçut, par un autre navire, des dépêches directes du général Santa-Cruz, en date du 9 juin, et dans lesquelles il fesait part au congrès de la descente de l'expédition à Arica, et du bon accueil qu'elle avait reçu des habitants. Le même jour, plusieurs négociants anglais et étrangers s'engagèrent à fournir des bâtiments pour le transport de trois mille hommes, approvisionnés pour quarante jours, et destinés à une expédition dont la destination fut tenue secrète.

Les Espagnols, devenus maîtres de Lima, trouvèrent environ 300,000 dollars en argent qu'on avait laissés dans les églises, et le général Cantérac demanda le paiement immédiat de 350,000 autres aux négociants anglais pour le dédommager de ce qu'il ne confisquait pas leurs biens. Toutefois, après une entrevue qu'il eut dans son camp avec le capitaine Prescott, le 23 juin, et voyant qu'il était im-

possible de lever une somme si considérable, en un seul jour, il consentit à en accepter une d'environ 150,000 dollars.

Le général Cantérac fit de vains efforts pour engager les indépendants à sortir de leurs retranchements. Tandis qu'il restait inactif dans son camp devant Callao, on prépara pour Intermédios une nouvelle expédition d'environ trois mille hommes, la plupart Colombiens, et formant deux divisions, dont l'une aux ordres du général *Miller* (1), et l'autre à ceux d'Alvérado. Le général Sucre devait les suivre de près, et en prendre le commandement en chef. La première division mit à la voile le 3 juillet, et l'autre le 7 (2).

Le 23 juillet, Riva-Aguéro entra dans la salle du congrès à la tête d'un détachement de soldats, et en prononça la dissolution, alléguant qu'il avait convaincu sept de ses membres de correspondre avec l'ennemi. Puis il publia une proclamation, dans laquelle il disait que les affaires du gouvernement seraient gérées à l'avenir par le président et le sénat.

Cependant les vivres commençaient à manquer à Lima, et les convois du camp espagnol étaient enlevés par des bandes de guérillas nommées *montonéros*. Le général, après une attaque inutile contre le Callao, le 26 juin, et se voyant menacé sur les flancs par les généraux Santa-Cruz et Sucre, résolut de se retirer dans l'intérieur du pays. Le premier corps, aux ordres de Valdez, quitta cette ville au commencement de juillet, et le reste de l'armée l'évacua, le 19, après avoir mis le feu au palais et à l'hôtel de la Monnaie.

Aussitôt qu'on eut appris à Lima la dissolution du congrès, vingt membres du parti royaliste, qui étaient restés

---

(1) Miller est un Anglais qui, après avoir servi dans la dernière guerre entre la France et l'Espagne, en qualité de lieutenant d'artillerie, se rendit au Chili auprès du général San-Martin, et commanda les marins de lord Cochrane à l'assaut donné à Valdivia. Nommé major, à la suite de cette affaire, il marcha contre Pisco à la tête d'un corps de troupes, et y fut grièvement blessé. Il leva et commanda la légion péruvienne, sous les ordres de San-Martin, et, à l'âge de vingt-sept ans, il fut promu au grade de général. Miller est le fondateur de l'ordre du Soleil.

(2) *Mr Proctor's narrative of a journey across the Cordillera of the Andes*, etc, chap. 19, 20, 21 et 22. *London*, 1825.

dans cette ville, déclarèrent Riva-Aguéro traître à la république, et appelèrent à la présidence le marquis de Torré Tagle. Riva-Aguéro n'en continua pas moins d'exercer son autorité à Truxillo au nom du sénat qu'il avait créé.

A la fin du mois d'août, les affaires des indépendants paraissaient être dans une situation moins désespérée. Le général Sucre s'avançait avec quatre mille hommes par le Haut-Pérou sur Cuzco; le général Santa-Cruz marchait avec cinq à six mille hommes sur la Paz, et Bolivar, qui venait de terminer la guerre de Colombie, débarqua à Callao, avec quatre mille Colombiens, le 1er. septembre. Un décret spécial avait tracé le cérémonial de son entrée dans la capitale du Pérou. Le président et une députation du congrès allèrent au-devant de lui. Toute la route de Callao à Lima était bordée de deux haies de soldats, et remplie d'une multitude immense qui le suivit jusqu'au palais préparé pour lui. Son entrée dans la ville fut annoncée par plusieurs salves d'artillerie, et le soir toutes les maisons furent illuminées et pavoisées des drapeaux de l'indépendance. Le lendemain, le congrès rendit un décret portant que, dans le désir d'éviter une guerre civile, au moment où la patrie était menacée par l'étranger, il autorisait le général Simon Bolivar à terminer tous les différends survenus entre Riva-Aguéro et le pouvoir législatif, et lui déléguait tous les pouvoirs et les secours nécessaires au succès de sa médiation.

Le premier soin de Bolivar fut donc d'écrire à Aguéro une lettre dans laquelle il lui représentait ses torts. Il lui offrit en même tems ses bons offices auprès du congrès pour en obtenir le sort le plus favorable; il en exceptait toutefois sa réintégration. Mais Riva-Aguéro refusant d'entendre à aucun arrangement, le congrès prit le parti de conférer à Bolivar, avec le titre de *libérateur*, l'autorité militaire suprême dans toute l'étendue de la république.

Ce décret, en date du 10 septembre, porte, 1°. que le congrès déposait entre les mains du président-libérateur de la Colombie, l'autorité militaire suprême dans toute l'étendue de la république, avec les pouvoirs ordinaires et extraordinaires qu'exigeaient les circonstances; 2°. qu'il l'investissait également de l'autorité dictatoriale pour fournir aux besoins de l'armée et de l'État; 3°. que le grand maréchal don José Bernardo Tagle s'entendrait avec le libérateur sur l'exercice de ses attributions, qui n'étaient point

en opposition avec les pouvoirs conférés au Libérateur; 4°. et qu'on rendrait au Libérateur les mêmes honneurs qu'au pouvoir exécutif.

Le congrès constituant décréta, le 11 novembre, que la constitution politique de la république ne devant point apporter d'obstacle à l'accomplissement des objets importants contenus dans le décret du 10 septembre précédent, lequel confère à Simon Bolivar l'autorité militaire et politique suprême, l'exécution des articles contraires à ces pouvoirs demeurerait suspendue.

Retour de lord Cochrane à Valparaïso. — Son rapport au Directeur suprême, le 13 *juin* 1822. L'amiral Cochrane et le général San-Martin ne purent tomber d'accord sur le moyen le plus sûr de réduire le château de Callao; l'un était d'avis qu'on l'emportât d'assaut, et l'autre qu'on s'en emparât par capitulation. Toutefois, vers le milieu du mois d'août, lord Cochrane demanda au gouvernement le paiement des arrérages dûs aux marins étrangers dont le tems de service venait d'expirer. Le Protecteur s'y refusa; mais il proposa d'acheter l'escadre chilienne, et de considérer la solde réclamée par les marins comme partie de l'argent destiné à l'acquisition. Cochrane ayant rejeté cette offre, il fut rendu un décret, le 17 août, qui affectait un cinquième des droits perçus à la douane au paiement des arrérages de l'armée et de la marine. Cependant les marins réitérèrent leur demande avec instance; et lord Cochrane, ayant appris que le trésor public, dirigé par le Protecteur sur Ancon, à l'approche des Espagnols, y avait été embarqué par précaution sur le yacht *Sacramento* et le navire marchand *la Laura,* il s'y rendit et enleva des caisses, au nom du gouvernement du Chili, une somme de 285,000 dollars appartenant à celui du Pérou. Cette mesure irrita beaucoup le Protecteur, qui néanmoins fut obligé de donner ordre d'appliquer cette somme au paiement des marins; ce qui eut lieu le 27 septembre. Lord Cochrane ne prit rien pour lui. Une autre circonstance amena une rupture ouverte entre ces deux chefs. Plusieurs officiers de lord Cochrane, qui se trouvaient à Callao, avaient été engagés à servir dans la nouvelle marine péruvienne que formait alors le Protecteur. Un officier envoyé par l'amiral pour les rappeler au devoir, fut arrêté, et lord Cochrane reçut ordre de s'éloigner des côtes du Pérou. San-Martin défendit en même tems aux commandants de tous les ports au nord de Lima de lui fournir aucun secours. Lord

Cochrane répondit, le 5 octobre, qu'il se proposait d'envoyer une partie de la flotte au Chili, et d'employer le reste comme il le jugerait convenable. Ayant expédié *le Lautaro* et *le Galvarino* pour Valparaïso, il cingla vers Guayaquil à la recherche des frégates *Pruéba* et *Venganza*. Il arriva à ce port, le 18, et y disposa de ses prises, dont il consacra le montant aux réparations qu'exigeaient ses vaisseaux. Le 30 novembre, il en partit pour Acapulco, où il relâcha le 27 janvier 1822. Il visita ensuite la côte d'Esméraldas; et jeta l'ancre, le 7 mars, devant le port d'Atacamès.

Pendant cette longue croisière, les vaisseaux n'avaient pas la moitié de leur complément d'hommes, et *l'O'Higgins*, fesant eau, ne put atteindre les deux frégates, qui étaient arrivées à Guayaquil une quinzaine de jours auparavant. Les commandants de ces vaisseaux, ne pouvant se procurer des secours pour continuer leur voyage jusqu'à Manille, offrirent de les céder au gouvernement indépendant de Guayaquil, moyennant une certaine somme d'argent. Ce dernier était hors d'état de la payer; mais les agents de San-Martin accédèrent volontiers à la proposition, et ils convinrent de payer aux officiers et aux équipages le montant des arrérages qui leur étaient dûs par le gouvernement espagnol, et de les renvoyer à leurs frais en Espagne. *La Pruéba* était déjà partie, sous pavillon péruvien, pour Callao, à l'arrivée de lord Cochrane, et *la Venganza* était en rade. L'amiral la réclama comme sa prise, et le gouverneur de Guayaquil s'engagea à la retenir jusqu'à ce qu'on pût connaître la décision du gouvernement chilien à cet égard; il fournit même à cet effet une caution de 40,000 dollars. Nonobstant cet arrangement, l'amiral Blanco, commandant de la marine péruvienne, qui avait relâché à Guayaquil peu de jours après le départ de lord Cochrane, en prit possession et fit voile avec elle pour Callao. Lord Cochrane, à cette nouvelle, cingla vers ce port, y arriva le 25 avril, et, trouvant la frégate à l'ancre, sous les batteries, il adressa une lettre de remontrance au gouvernement péruvien. Le lendemain, le ministre Montéagudo se rendit à son bord pour lui proposer de prendre le commandement des flottes combinées du Pérou et du Chili, ce qu'il ne voulut point accepter. Le gouverneur de Callao lui ayant alors refusé les provisions et les secours dont il avait besoin, il partit de ce port et retourna à Valparaïso, le 13 juin.

Dans la dépêche qu'il adressa de cette ville au Directeur

suprême du Chili, il lui annonce qu'il a anéanti toutes les forces navales espagnoles dans l'Océan-Pacifique, par la prise de trois frégates, de deux vaisseaux, de deux bricks, de deux goëlettes, de dix-sept chaloupes canonières et de deux navires marchands armés en guerre (1). Ayant recommandé au gouvernement de payer fidèlement les arrérages de ses officiers et de ses équipages, il sollicite la permission de se retirer pendant six mois sur ses terres de Quintéro. Le gouvernement lui accorda tout ce qu'il demandait.

Ce fut dans cette retraite qu'il reçut la pièce suivante, datée du 27 septembre 1822, de la junte du gouvernement: « Le congrès souverain constituant du Pérou, pénétré de » ce que la cause de la liberté doit au courage, aux talents » et à la constance de l'honorable lord Cochrane, qui a » expulsé de l'Océan-Pacifique nos ennemis les plus invété- » rés, et planté, sur les côtes du Pérou, l'étendard de la » liberté, a résolu que la junte du gouvernement présente- » rait, au nom de la nation péruvienne, à lord Cochrane, » amiral de l'escadre chilienne, l'expression de sa recon- » naissance la plus sincère pour ses exploits au service d'un » pays jadis opprimé par des ennemis puissants et mainte- » nant le maître de ses destinées. »

Durant les deux années qu'avait duré sa croisière, lord Cochrane avait fait servir les ressources de l'ennemi à l'entretien de sa flotte. Il avait payé une année de solde à ses officiers et à ses matelots, avec l'argent enlevé à Ancon et avec le produit des prises faites sur les Espagnols, et n'avait tiré sur son gouvernement que pour une somme de 21,000 dollars. Nonobstant ces services, on laissa ses équipages inactifs pendant cinq mois dans le port de Valparaïso, sans même leur payer leur solde arriérée. Aussi ils levèrent

---

(1) La frégate *la Pruéba*, de	50 canons.
Id. *Esméralda*	44
Id. *Venganza*	44
Le vaisseau *la Résolution*	34
Id. *Sébastiano*	34
Le brick *Pésuélo*	18
Id. *Potrillo*	16
La goëlette *Proserpina*	14
Id. *Aransasu*	»

Dix-sept chaloupes canonières et les navires marchands armés *l'Aguila* et *la Bégona* et divers autres, employés au blocus de Callao.

enfin l'étendard de la révolte, et se disposaient à attaquer la ville, lorsque lord Cochrane intervint, et leur obtint, le 3 novembre, tout ce qu'ils demandaient, du gouvernement.

Au mois de décembre suivant, lord Cochrane fut invité par l'Empereur du Brésil à venir prendre le commandement de sa marine, et il partit pour cette destination le 19 janvier 1823 (1).

Suite des opérations de terre. Les Espagnols, aux ordres de Cantérac et de Caratala, s'avancèrent, le 17 avril 1822, contre les Péruviens que commandait le général Domingo Tristan, les surprirent à la pointe du jour, tuèrent et firent prisonniers deux mille hommes, prirent cinq mille fusils, les munitions, la caisse militaire qui contenait 100,000 dollars, une presse d'imprimerie et divers autres objets. Une partie de l'état-major et quelques officiers parvinrent seuls à se sauver.

Au mois de mai on apprit à Lima l'issue malheureuse de l'expédition de Santa-Cruz. Ce général s'était avancé jusqu'à Moquégua (2), avait franchi les Cordilières pour gagner la grande route qui conduit de Cuzco à Potosi, avait ensuite traversé le Désaguadéro sur un pont fait avec des *balzas* de jonc, et après trois jours de marche, était arrivé à Viacha, petite ville voisine de Santa-Cruz, sa patrie. Les chevaux et les mules éprouvèrent la plus grande difficulté à passer dans les montagnes, à cause des nombreux terriers du *chinchilla* (3); et les troupes y eurent beaucoup à souffrir du froid. Des cinq mille cinq cents hommes dont se composait la division, plus de six cents restèrent dans les hôpitaux. Santa-Cruz fut parfaitement accueilli à Viacha. Les jeunes gens des premières familles du pays se formèrent en corps pour lui servir de garde. Le général Olanéta, qui commandait les seules forces que les royalistes eussent alors dans la province, fut contraint de se replier sur

(1) Voir *M. Stevensons' 20 years' residence in South America*, vol. III. *M. Miers' Travels in Chile and la Plata*, vol. II.

(2) Capitale du Corrégiment du même nom, à quarante lieues au sud d'Aréquipa, et à seize de la mer du Sud.

(3) *Mus laniger*, ou *cricetus*, Ovagl. Ce quadrupède, qui se trouve principalement dans les Cordilières, est de la grosseur d'un petit chat. Il est couvert d'un poil soyeux dont les anciens fabriquaient quelques-unes de leurs étoffes les plus estimées. Sa chair est un manger fort délicat.

Oruro, devant une division de l'armée patriote aux ordres du général Gamarra.

Sur ces entrefaites, le général Valdez arriva sur les bords du Désaguadéro, avec un corps de l'armée du général Cantérac. Santa-Cruz en étant informé, traversa la rivière sur un pont, et poussa l'ennemi jusqu'à Zépita; mais ayant voulu enlever un mamelon sur lequel il avait pris position, son infanterie lâcha pied, et deux ou trois bataillons avaient déjà mis bas les armes, lorsque la cavalerie espagnole, qui s'était mise à leur poursuite, s'engagea dans des fondrières, où elle fut taillée en pièces par les hussards péruviens aux ordres de *Brandsden* et d'un officier français, nommé *Soulanges*. L'infanterie espagnole se retira alors en désordre; et de part et d'autre on réclama la victoire. Le général Valdez prit sa route le long du Désaguadéro, et rejoignit Olanéta à Oruro. Santa-Cruz ne pouvant résister à leurs forces réunies, se retira vers le Désaguadéro; mais serré de près par les royalistes, il se vit forcé de livrer bataille, sans son artillerie ni ses munitions, auxquelles il avait fait prendre une route différente. Vaincu et réduit à la retraite, il perdit en un jour plus de mille de ses soldats, qui ne purent le suivre, et il n'avait que quatre cents hommes lorsqu'il arriva au pont du Désaguadéro, que, pour surcroît de malheur, un de ses officiers, nommé *Machaca*, avait livré à l'ennemi avec sa troupe composée de cent quarante hommes, deux pièces de canons et des munitions. Santa-Cruz essaya de réunir les débris de son armée à Pumata, pour aller de là joindre l'armée colombienne à Puno. Mais Soulanges et son escadron s'y refusèrent et se dirigèrent vers la côte. Peu après, Santa-Cruz, craignant d'être atteint par les royalistes, se jeta dans les Cordilières, où, rencontrant pendant la nuit la cavalerie de Soulanges, les deux partis en vinrent aux mains sans se connaître. Tout le bagage et la caisse militaire, qui contenait dix mille dollars, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Il n'arriva guère que douze cents Péruviens à Moquégua; encore étaient-ils sans armes ni vêtements. Ainsi se termina une expédition qui avait coûté au gouvernement un million de piastres. Soulanges et quelques autres officiers de distinction, qui s'étaient embarqués avec environ trois cents hussards, pour Lima, furent pris par un petit corsaire, et conduits à Chiloé comme prisonniers de guerre (1).

(1) *M. Proctor's Journey*, etc., chap. 34.

Une division chilienne, forte de dix-huit cents hommes, qui venait de débarquer sur la côte pour seconder les opérations de Santa-Cruz, se retira avec les débris de son armée sur Pisco sans leur être d'aucun secours.

Le général Sucre alla prendre le commandement des deux divisions Miller et Alvérado, à Quilca, qui est le port d'Aréquipa. A son approche le corps espagnol, aux ordres de Caratala, évacua la ville. Le général Sucre, croyant Santa-Cruz en état de tenir tête au général Valdez, résolut de marcher contre Cantérac. Dans ce dessein, il détacha le général Miller avec la cavalerie que commandait en sous-ordre le colonel français Rolet, officier d'un grand mérite et d'une valeur éprouvée. Arrivé à douze lieues de l'ennemi, Miller apprit que le général Santa-Cruz avait été défait et que les royalistes s'avançaient avec des forces supérieures. La division de l'armée colombienne se retira alors sans perte sur le bord de la mer, mais l'escadron de Rolet fut si vivement poursuivi vers Aréquipa, que la moitié de ses cavaliers, qui avaient fait volte-face et avaient poussé devant eux l'avant-garde ennemie, en vinrent aux mains avec le gros de l'armée, et se firent tous tuer jusqu'au dernier. Sucre comptait environ trois mille hommes sous les armes, Cantérac n'en avait guère plus parce qu'il avait laissé le général Loriga avec deux mille hommes dans la vallée de Xauja, pour conserver l'importante position de Huancayo.

Tandis que Sucre attendait les ordres de Bolivar, Riva Aguéro, qui comptait sur l'appui de Santa-Cruz, leva l'étendard de la révolte à Truxillo, en imputant au Libérateur les intentions les plus sinistres. Celui-ci, pour éviter la guerre civile, lui concéda tout ce qu'il demandait, et lui offrit même de venir s'installer comme Président à Lima, lui permettant d'y amener les quatre mille soldats et les deux mille chevaux et mulets pour le service de l'État, qu'il avait témoigné le désir d'y conduire. Toutefois, il refusa d'entrer en arrangement avec le congrès et le marquis de Torré Tagle, qui, sur l'invitation de Bolivar, avait consenti à se retirer au Chili pour obvier à toutes les difficultés. Mais le congrès, redoutant une coalition entre Aguéro et Bolivar, représenta à ce dernier qu'il avait entre les mains la preuve qu'Aguéro était en correspondance avec l'ennemi, et rendit un nouveau décret qui autorisait le Libérateur « à employer la force et tous les autres moyens qu'il jugerait convenables pour faire cesser la révolte et l'anarchie

qui régnaient dans la province de Truxillo. » En conséquence, le général envoya ordre aux troupes qui se trouvaient à Quilca et à Arica, de venir le joindre à Supe, petit port de mer situé entre Lima et Truxillo.

Bolivar tenta d'abord la voie de la négociation. Mais Aguéro ne voulant entendre à rien, il se décida à marcher contre lui. Il laissa le marquis de Torré Tagle à Lima, avec mille hommes d'infanterie, en plaça environ sept cents à Ica, sous les ordres du colonel Lavalle, et mille autres, avec quelques compagnies d'artillerie chilienne à Callao, sous ceux d'Alvérado, et s'embarqua pour Supe avec deux mille fantassins. A son arrivée, Riva Aguéro ordonna à la plupart de ses troupes de se retirer dans les montagnes du pays de Caxamarca qui est limitrophe de la province de Quito. Mais tandis qu'il tenait conseil avec ses officiers, il fut arrêté par l'un d'entre eux, le colonel *La Fuente*, avec qui il avait toujours vécu dans la plus grande intimité. Bolivar, informé de cet événement, s'avança à marches forcées sur Huaras, capitale de la province de Huaylas, qui est située au pied des Cordilières, et pénétra sans résistance dans les quartiers des troupes d'Aguéro, qui se dispersèrent ou joignirent l'étendard colombien.

Aussitôt que le congrès eut appris l'arrestation de Riva Aguéro, il envoya ordre à Bolivar de le mettre à mort, ainsi que son complice Herréra, qui avait été pris avec lui. Mais le Libérateur leur accorda un généreux pardon, et les fit partir pour Guayaquil, où ils s'embarquèrent pour l'Angleterre.

Bolivar réunit ensuite ses troupes à Huaras, et pour les accoutumer au climat froid de la *Sierra*, il les répartit dans des cantonnements le long des montagnes, depuis Caxamarca, au nord, jusqu'à Guanuco, ville considérable, située à environ soixante lieues du quartier général espagnol de Huancayo, dans la vallée de Xauja. Le général Sucre s'établit à Guanuco avec l'avant-garde, et Bolivar se rendit à Pativilca, petite ville maritime voisine de Huaras, d'où il pouvait facilement correspondre avec Lima et Truxillo.

Bolivar ayant conseillé au congrès des réformes dans différentes branches de l'administration, cette assemblée réélut Torré Tagle, président, et publia une nouvelle constitution qui indisposa contre elle la noblesse, parce qu'elle prononçait l'abolition de tous les titres (1). Le 20 novembre 1823,

(1) *M. Proctor's Journey*, chap. 35, 36 et 37.

ou environ quinze jours avant l'arrestation d'Aguéro, les autorités prêtèrent serment de fidélité à la nouvelle loi fondamentale de la république, qui est basée sur les principes de celle des États-Unis et de la Colombie.

Cette constitution déclarait que toutes les provinces réunies formeraient la république du Pérou, que le pouvoir exécutif serait exercé par un président, élu pour quatre ans, et qui serait remplacé, en cas de mort, de déposition ou d'absence par un vice-président; que l'autorité judiciaire appartiendrait à une Cour de justice suprême; que le territoire de la république serait divisé en départements, régis par des préfets; ces départements en provinces, administrées par des intendants; ces dernières en districts, commandés par des gouverneurs, et les districts en paroisses, etc.

Le 23 suivant, le congrès abolit les titres de duc, de marquis, de comte, de baron et autres, comme étant incompatibles avec le sistème républicain et la constitution du pays.

Le général Bolivar étant retenu par une indisposition dans son quartier général de Pativilca, le gouvernement, pour lui donner le tems de se rétablir et de concentrer toutes ses forces, députa le ministre de la guerre, Bérindoaga, dans les premiers jours du mois de janvier 1824, pour entrer en pourparlers avec les Espagnols, et leur proposer un traité semblable à celui qui avait été conclu entre l'Espagne et le Buénos-Ayres. Les démarches de cet envoyé furent sans succès. On ne voulut pas lui permettre de dépasser la vallée de Xauja, où Loriga reçut ses dépêches et les transmit à la Serna, qui se trouvait alors à Cuzco. L'armée royaliste était séparée en deux corps, dont l'un aux ordres du général Cantérac, appelé armée du nord, était destinée à marcher sur Lima par la province de Tarma, et l'autre sous le maréchal de camp Valdez, qui formait l'armée du midi, occupait la province d'Aréquipa. Le brigadier don Antonio Pédro Olanéta était avec une troisième division de deux mille cinq cents hommes à Potosi, pour observer les provinces indépendantes de Buénos-Ayres.

Le 12 janvier 1824, quelques compagnies du régiment noir de Rio de la Plata se révoltèrent parce qu'on avait emprisonné plusieurs de leurs officiers pour cause de mauvaise conduite. Toutefois, le général Martinez, qui commandait les troupes de Buénos-Ayres, les fit bientôt rentrer dans le devoir.

Quelques jours après, le général Bolivar fut joint par le

bataillon colombien de Vargas, qui avait tenu garnison à Callao, et y avait été remplacé par le régiment de Rio de la Plata, et le onzième de Buénos-Ayres (1). Le 5 février, ces deux derniers se mutinèrent et arrêtèrent leurs officiers qui refusaient de leur payer leur solde arriérée, qu'ils estimaient soixante mille piastres, et de les ramener dans leur patrie. Le 10, ils arborèrent le pavillon espagnol sur le fort principal de Callao, se donnèrent pour chef un individu nommé *Moyano*, qui prit le titre de colonel; et investirent du gouvernement civil *Casariégo* qui avait servi comme colonel dans l'armée royaliste, pendant le siége de Callao, en juin et juillet 1823. Sur ces entrefaites, la frégate *Prueba*, commandée par l'amiral Guise, vint faire le blocus du port. Ayant jeté l'ancre sous les batteries, elle les bombarda, sans succès, pendant une demi-heure, et souffrit peu de deux ou trois mille boulets que lui lancèrent les mutins.

Peu de jours après, le régiment des grenadiers à cheval (*granaderos á cavallo*), qu'on avait envoyé chercher pour défendre la ville, se révolta en route. La moitié alla joindre les mutins à Callao, et l'autre rendit la liberté aux officiers qu'ils avaient garrottés, et rentra dans le devoir.

Les mutins menacèrent à plusieurs reprises de piller la ville que les *granaderos á cavallo* tenaient dans des alarmes continuelles. Le 10 février, le congrès s'étant réuni sous la présidence de José Maria Galdiano, publia une proclamation, par laquelle il suspendait l'autorité de Torré Tagle comme président; et, le 20, s'étant dissous de lui-même, il investit le général Bolivar du gouvernement suprême, politique et militaire de la république. Le même jour, le général Nicochéa fit connaître, par un proclamation, l'autorité qu'il avait reçue du Dictateur, comme chef civil et militaire de Lima. On plaça un corps de cavalerie, aux ordres des colonels Brandsden et Rolet, à la porte de Callao, et l'ordre fut momentanément rétabli dans la capitale. Toutefois, le 27 suivant, les mutins de Callao, conduits par Casariégo, pénétrèrent dans la ville, et la livrèrent au pillage. D'un autre côté, l'armée espagnole s'étant présentée

(1) La garnison révoltée de Callao se composait de toute l'infanterie et de l'artillerie de l'armée des Andes, de cent quinze soldats colombiens et de deux cents artilleurs chiliens.

dans le voisinage, le général Nicochéa prit la route de Chancay, avec environ huit cents soldats de troupes réglées, de *montonéros* et de *civicos*.

Le 29 février, les royalistes établirent leur camp à une lieue de la ville, et le 1er. mars ils y firent leur entrée, au nombre d'environ trois mille, savoir : quatre régiments d'infanterie et environ cinq cents cavaliers. Il y avait trois bataillons presque entièrement composés d'Indiens, et un quatrième, nommé le bataillon d'Aréquipa, formé de nègres ; la cavalerie ne comptait que des Espagnols. Le général *Rodil*, qui avait amené quinze cents hommes d'Ica, fut nommé gouverneur de Callao, et le général *Monet* reçut le gouvernement de Lima. Ce dernier ayant publié une amnistie générale, on ne tarda pas à voir Torré Tagle, Bérindoaga et Échéverria, ancien président du département de Lima, venir s'asseoir à la table des chefs espagnols, qu'ils proclamèrent les maîtres légitimes du Pérou. Monet, ayant déposé l'autorité exécutive entre les mains du *Conde de Fuenté Gonzalès*, seigneur péruvien, et nommé Ramirez, colonel du régiment d'Aréquipa, commandant militaire de Lima, rassembla toutes les troupes disponibles, et partit pour rejoindre Cantérac dans la Xauja. Les officiers du régiment de Rio de la Plata et autres, renfermés dans les châteaux, furent envoyés à pied, et presque nuds, à l'île de Chuquito, dans le lac de Titicaca, qui était éloigné de six cents milles de Callao. La marche du corps d'armée de Monet à travers les Cordilières, avant de pouvoir opérer sa jonction avec Rodil, n'avait pas été moins pénible. Ses troupes, obligées de se traîner pendant trois jours et trois nuits dans les neiges, et manquant presque du nécessaire, étaient si harassées de fatigue lorsqu'elles arrivèrent sur les sables brûlants de la côte, qu'un régiment tout entier se trouva hors d'état ou plutôt refusa de marcher. On dit que le colonel, pour le forcer à avancer, fit fusiller un soldat par compagnie, et traita de même tous ceux qui cherchèrent à se sauver (1).

1er. février 1824. Proclamation du général Cantérac, adressée de son quartier-général de Pachacayo aux habitants du Pérou.

---

(1) *Proctor's Journey*, chap. 44 et 45.

Un décret rendu à Pativilca, le 21 février, déclarait en état de blocus le port de Callao. Un autre, daté de Truxillo, le 16 mars, étendait cette mesure à tous les ports, rades ou baies occupés par l'ennemi, entre les 11° 3′ et 14° de latitude, depuis le port de Pisco jusqu'à celui de Chancay inclusivement. Ce décret n'annulait pas celui qui mettait en état de blocus les ports situés entre Pisco et Cobijas.

9 mars 1824. Convention conclue entre le général don Jéronimo Valdez, commandant en chef de l'armée du midi, et le maréchal Olañéta, avec l'approbation du vice-roi du Pérou.

16 mars 1824. Occupation de Lima par les royalistes, et nomination du *conde del Villar de Fuenté* au gouvernement politique et militaire de la ville.

Par un décret, rendu à Truxillo, le 26 mars 1824, les trois ministères d'État, établis par le 82ᵉ. article de la constitution, furent confiés à un seul ministre, qui prit le titre de *ministro, ó secretario general de los negocios de la república peruana.* Néanmoins, par un décret postérieur du 28 octobre suivant, ces trois ministères furent rétablis.

20 juin 1824. Manifeste adressé de Potosi aux habitants du Pérou par le général Pédro Antonio de Olañéta.

Bataille de Junin. Le 6 août 1824, un corps de cavalerie ennemie, fort de mille hommes, et composé de l'élite de l'armée du général Cantérac, fut complètement défait dans les plaines de *Junin* (*las llanuras de Junin*), par quatre cents cavaliers colombiens aux ordres du général Bolivar. Celui-ci, informé de l'approche de l'armée espagnole, se mit en marche de Conocancha avec les forces libératrices pour lui aller livrer bataille. Mais l'ennemi, qui s'était avancé jusqu'à Pasco, instruit de la direction qu'avaient prise les indépendants, retourna précipitamment sur ses pas. Bolivar se mit à sa poursuite avec la cavalerie, que commandait sous lui le général Nicochéa. Cantérac, voyant le petit nombre d'indépendants auxquels il avait affaire, fit volte face avec sa cavalerie, et chargea celle de Bolivar. Le combat fut quelque tems indécis; mais enfin la victoire se déclara pour les Colombiens. L'ennemi perdit deux cent trente-cinq morts, dont dix chefs et officiers, quatre-vingts prisonniers, un grand nombre de blessés, et plus de trois cents chevaux bien équipés. La perte de Bolivar fut de soixante hommes

hors de combat. Les fuyards se replièrent en désordre sur leur infanterie, qui continuait sa marche sur Jauja (1).

Bataille d'Ayacucho. Après cinq mois passés de part et d'autre en habiles manœuvres, le général Sucre se décida à prendre position à Ayacucho, et à y attendre l'ennemi. Le 8 décembre il y eut plusieurs escarmouches ; et le 9, les Espagnols, qui s'étaient postés sur les hauteurs, vis-à-vis du camp des patriotes, vinrent offrir le combat. Les bataillons de la seconde division colombienne s'avancèrent les premiers l'arme au bras, avec une grande intrépidité, et l'ennemi se retira en désordre. La division du Pérou éprouva une vigoureuse résistance de la part de l'avant-garde aux ordres du général Valdez ; mais étant renforcée par deux bataillons de la garde colombienne, rien ne put résister à leur impétuosité. Trois charges de cavalerie achevèrent de mettre le désordre dans les rangs ennemis. La victoire fut complète. Les Espagnols perdirent six généraux et deux mille six cents hommes tués et blessés. La perte des indépendants ne fut que d'un général, huit officiers et trois cents tués, et de six généraux, trente-quatre officiers et quatre cent quatre-vingts hommes blessés. Le vice-roi don José de la Serna, le lieutenant général don José Cantérac, Valdez et Caratala se rendirent aux vainqueurs. L'armée espagnole était forte de neuf mille trois cents hommes, et celle des Colombiens n'en comptait que cinq mille sept cents, suivant le rapport adressé par le général Sucre au libérateur Bolivar, le lendemain de la bataille. « En vertu de la capitulation, » dit ce général, « toute » l'armée royale, les provinces et les places fortes qu'elle » occupe encore, dix pièces de canon, tous ses magasins et » quinze généraux, sont les trophées que l'armée combinée » offre à votre excellence, comme un hommage digne de » l'illustre libérateur du Pérou (2). »

---

(1) Bulletin du secrétaire-général du Libérateur, de son quartier-général de Réyes.—*Gaceta de Colombia*, n°. 155, 3 octobre 1824.

(2) Lettre d'Antonio José de Sucre, adressée à Simon Bolivar, de son quartier général d'Ayacucho, le 10 décembre 1824. « *Todo el ejército real, todas las provincias que este ocupaba en la republica, todas sus plazas, sus parques, almacenes, y quince generales españoles son los trofeos que el ejército unido ofrece á V. E. como gajes que corresponden al ilustre salvador del Perú, que desde Junin señalo al ejército los campos de Ayacucho para*

En vertu de la convention conclue à Ayacucho, le 9 décembre 1824, entre les généraux don José Cantérac et Sucre, tout le territoire du Pérou, occupé par les troupes espagnoles jusqu'au Rio Désaguadéro, y compris la ville et les forts de Callao, devaient être remis, dans le délai de quinze jours, à l'armée libératrice, ainsi que l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, etc. Tous les militaires, appartenant à l'armée espagnole, furent libres de retourner en Espagne, et le gouvernement péruvien s'engageait à leur payer leur passage et leur demi-solde pendant leur séjour dans la république; mais ils ne pouvaient se rendre à aucune partie de l'Amérique occupée par des troupes espagnoles, ni porter les armes contre les Américains pendant la guerre de l'indépendance. Il fut aussi convenu que ceux qui voudraient se ranger sous les drapeaux du Pérou conserveraient leurs grades, et ne seraient inquiétés ni pour leurs services passés ni pour leurs opinions politiques. Un délai d'une année fut accordé à tout habitant du Pérou, Européen ou Américain, pour se retirer avec sa famille et ses biens où bon lui semblait, ses biens n'étant assujétis qu'aux droits ordinaires, et étant exempts de tout droit, s'il était militaire. Ceux qui désiraient se fixer au Pérou étaient considérés comme Péruviens. Les propriétés des Espagnols absents devaient être respectées, et il leur fut accordé un délai de trois ans pour en disposer, pourvu toutefois qu'ils ne portassent pas les armes contre la cause de la liberté et de l'indépendance américaine. Les dettes contractées par l'administration du gouvernement espagnol jusqu'à ce jour, furent reconnues par le Pérou. Les vaisseaux de guerre et les navires marchands, qui se trouvaient dans les ports du Pérou, devaient avoir six mois pour sortir de l'océan Pacifique; ils ne devaient y commettre aucun acte d'hostilité, ni toucher à aucun port du Chili ou de l'Amérique, mais se rendre en droiture en Europe. Tous les prisonniers furent remis en liberté.

Dans une communication adressée au président du sénat, le 22 décembre 1824, Bolivar refuse pour la troisième fois la présidence du Pérou. « Mes sentiments, » dit-il, « sont » blessés par les calomnies atroces que me prodiguent les *li-* » *béraux* d'Amérique et les *serviles* d'Europe. » La question de sa retraite ayant été soumise à la délibération du congrès,

---

completar las glorias de las armas libertadoras. » (Gaceta de Colombia.)

elle fut rejetée par le vote unanime de soixante-treize membres, savoir : de cinquante-deux représentants et vingt-un sénateurs.

Le général Bolivar, dans une proclamation qu'il publia, à Lima, le 23 décembre 1824, le lendemain du jour où l'importante victoire d'Ayacucho fut officiellement connue dans cette ville, s'adresse en ces termes aux Péruviens : « Le » tems est enfin arrivé, « dit-il, « où je dois accomplir la » promesse que je vous ai faite de me démettre de la dicta» ture aussitôt que la victoire aurait scellé votre destinée. » Le congrès du Pérou se réunira le 10 février prochain, » anniversaire de la publication du décret qui m'a conféré » l'autorité suprême, et ce jour-là, je la déposerai au sein » du corps législatif qui m'a honoré de sa confiance. Ce ne » sont pas là de vaines promesses.

» Le Pérou a souffert de grands désastres militaires. Les » troupes chargées de sa défense ont occupé les provinces » libres du nord, et ont fait la guerre au congrès. La ma» rine ne reconnaissait plus l'autorité du gouvernement. » L'ex-président Riva-Aguéro, tour à tour usurpateur, » rebelle et traître, a combattu contre sa patrie et ses al» liés. Les auxiliaires du Chili, par leur déplorable défec» tion, nous ont privés du secours de ces troupes ; et ceux » de Buénos-Ayres, ayant levé l'étendard de la révolte à » Callao, ont livré cette place à l'ennemi. Le président » Torré Tagle, en appelant les Espagnols dans cette capi» tale, acheva la destruction du Pérou.

» La discorde, la misère, le mécontentement et l'intérêt » personel avaient répandu leur poison dans tout le pays. » Le Pérou semblait avoir cessé d'exister : la dissolution était » générale. Dans cette position désastreuse le congrès m'in» vestit de la dictature, et se reposa sur moi du soin de » sauver les débris de leurs dernières espérances. La loyauté, » la constance et la valeur de l'armée de Colombie, ont » exécuté cette prodigieuse entreprise. Les Péruviens, au » fort de la guerre civile, ont reconnu l'autorité légitime, et » ont rendu d'immenses services à la patrie, tandis que les » troupes qui les protégeaient se sont couvertes de gloire » dans les champs de Junin et d'Ayacucho. Les factions ont » disparu du sol du Pérou. La capitale a recouvré sa douce » liberté, et Callao, investi de toutes parts, ne peut tarder » de nous ouvrir ses portes.

» Péruviens, la paix a succédé à la guerre, l'union à la

» discorde, l'ordre à l'anarchie et le bonheur à l'adversité !
» Mais n'oubliez jamais, je vous en supplie, que c'est aux
» illustres vainqueurs d'Ayacucho que vous êtes redevables
» de ces bienfaits (1). »

Le libérateur Bolivar, voulant offrir aux vainqueurs d'Ayacucho un témoignage de la reconnaissance nationale, décréta, le 27 décembre 1824, que l'armée libératrice, ayant donné la liberté au Pérou par cette victoire, porterait le titre d'*armée libératrice du Pérou*, et que les corps qui la composaient auraient sur leurs étendards cette même inscription, et prendraient le surnom de *glorieux;* qu'il serait érigé sur le champ de bataille, en l'honneur des vainqueurs, une colonne surmontée du buste du vaillant et digne général Sucre, et sur laquelle seraient gravés les noms des officiers de tous grades, et des corps qui y avaient pris part; qu'un régiment de chaque arme des troupes de la Colombie et du Pérou prendrait le surnom d'*Ayacucho;* que l'armée victorieuse serait équipée et soldée sans retard, de préférence à toutes les autres troupes de l'État, que tous ceux qui avaient assisté à la bataille recevraient une médaille attachée à un ruban blanc et rouge, et sur laquelle serait gravé le nom d'*Ayacucho;* que les pères, femmes et enfants de ceux qui y étaient morts jouiraient de la solde intégrale que touchaient leurs fils, époux ou pères; que les invalides recevraient également l'intégralité de leur solde; et enfin que le général Sucre serait nommé *grand-maréchal*, avec le titre de *général-libérateur du Pérou.*

Le 2 janvier 1825, le général Bolivar déclara, par un décret, que la capitulation d'Ayacucho ayant stipulé la remise de la forteresse de Callao, l'ennemi qui l'occupait serait regardé comme s'étant séparé de la nation espagnole, et étant en dehors du droit des nations à l'égard de la république.

Le congrès constituant du Pérou abrogea, le 4 mars, par un décret, *la bulle de Cruzada*, publiée, dit-il, en faveur du roi d'Espagne, et interdit au saint-siége toute participation aux affaires temporelles du clergé de la république.

Proclamation du général Pédro Antonio de Olañéta, publiée à Oruro, le 4 janvier 1825, et dans laquelle il an-

(1) *Gaceta de Colombia*, n. 173, 6 octobre 1825.

nonce à ses troupes que « l'armée, qui s'était réunie à
» Cuzco, avait honteusement mis bas les armes à Quinua-
» pata, le 9 décembre, et que ses généraux, par une capi-
» tulation plus honteuse encore, avaient cédé toutes les
» provinces jusqu'au Désaguadéro. »

Dans une autre proclamation du même jour aux habitants du Pérou, Olañéta leur fait part de la dispersion de l'armée du nord. « Mais, » dit-il, « le major-général *don Pio Tristan* a
» déjà réuni environ cinq mille hommes, qui, avec mon
» armée, sauveront le Pérou. »

Le 10 février 1825, le congrès constituant du Pérou tint sa première séance depuis le rétablissement de l'indépendance. Bolivar, en sa qualité de président de la république, s'y rendit en grande pompe, et ouvrit la session par un discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un aperçu. « Une année s'est à peine écoulée, » dit-il, « depuis
» que le congrès m'a investi de la dictature, et dans ce
» court intervalle l'armée libératrice a fermé les plaies de la
» patrie, a brisé les chaînes que Pizarro et ses enfants ont
» imposées aux descendants des Incas, et a rendu à l'empire
» du Pérou tous ses droits primitifs. Mon administration, »
» continue-t-il, « s'est donc bornée à la durée d'une seule
» campagne, et mes travaux ont été terminés avant que le
» pays ait eu même le tems de prendre les armes. Le congrès
» ne saurait trop récompenser une armée qui s'est couverte
» de tant de gloire. » Il énumère ensuite les améliorations qu'il a apportées dans le gouvernement, et en signale plusieurs autres qu'il recommande à la sollicitude du congrès; après la récapitulation des services que la Colombie a rendus au Pérou, il témoigne le désir que les deux pays resserrent les liens d'amitié qui les unissent. Pour cela il démontre au gouvernement péruvien l'urgence de nommer des députés à un congrès qui devra se réunir à Panama, et où les États confédérés du nouveau monde contracteront une alliance perpétuelle. Puis il termine en disant, que le Pérou allait être délivré de deux des plus terribles fléaux du monde, de la guerre, par la victoire d'Ayacucho, et du despotisme, par son abdication de la dictature. « Proscrivez à ja-
» mais, » s'écria-t-il, « cette autorité redoutable, qui a été
» le tombeau de la liberté romaine. Ma destinée, comme
» soldat, m'appelle à contribuer à l'affranchissement du
» Haut-Pérou, et à la prise de Callao, dernier boulevard du
» despotisme espagnol dans l'Amérique du sud. Alors je re-

» tournerai dans ma patrie pour faire aux représentants du » peuple colombien le récit de ma mission au Pérou, de » l'établissement de votre liberté et de la gloire de l'armée libératrice. » Le président de l'assemblée répondit à Bolivar, et l'invita à conserver encore quelque tems la dictature. Le Libérateur répartit avec fermeté qu'il ne resterait au Pérou que jusqu'à la reddition de Callao ; qu'il y était venu pour combattre, et non pour gouverner, et que les générations à venir auraient en horreur la mémoire de ceux qui auraient proposé de faire régir le Pérou par un dictateur et un étranger. Après que Bolivar se fût retiré, le congrès vota des remercîments à l'armée libératrice, et décréta la continuation de la dictature, sous un autre nom, (*el supremo poder politico et militar de la republica*) jusqu'au commencement de l'année 1826.

Congrès de Panama. Dans le message que le général Bolivar adressa au souverain congrès constituant, en date du 10 février 1825, il recommande une étroite confédération des nouveaux États, et propose que des représentants de chacun se réunissent en congrès à l'isthme de Panama, dans le plus court délai possible, pour y cimenter l'alliance perpétuelle des différents États.

Le 23 février, réponse du ministre du Mexique, Lucas Alaman, relativement à ce grand projet de convocation d'une assemblée générale des plénipotentiaires de toutes les républiques américaines.

Le 2 mai, note du ministre d'état des affaires étrangères du Pérou, au gouvernement des Provinces-Unies de Rio de la Plata, l'invitant à envoyer des plénipotentiaires à l'isthme de Panama, conformément au traité de 1822.

La réunion de ce congrès a eu lieu le 22 juin 1826 (1).

Les journaux de Buénos-Ayres, el Nacional, du 14 avril 1825, et el Argos, du 16, ayant répandu le bruit que le libérateur Bolivar avait été invité à réunir toutes les provinces de l'Amérique sous un seul et même gouvernement, le secrétaire général de l'intérieur Estenos crut devoir faire insérer dans le Sol del Cuzcó, du 4 juillet 1825, le démenti officiel suivant :

« Le Libérateur n'a jamais reçu, soit directement, soit indirectement, de Buénos-Ayres ou de toute autre contrée, aucune proposition relative à la formation d'un seul gou-

(1) Voyez l'article *Colombie*.

vernement pour toute l'Amérique. Le gouvernement a été seulement invité d'une manière officielle, par le Mexique, le Guatémala et la Colombie, à accélérer la réunion du congrès général de tous les Américains, qui doit se tenir à l'isthme de Panama. »

12 février 1825. Décret du congrès qui ordonne qu'une médaille soit frappée en l'honneur du Libérateur. On verra d'un côté la tête de Bolivar avec cette inscription : *A su libertador Simon Bolivar*, et sur le revers les armes du Pérou, et *el Peru restaurado en Ayacucho, año de* 1824. Il fut en outre décidé qu'il serait élevé un monument avec une statue équestre sur la place de la Constitution, pour perpétuer le souvenir de ses hauts-faits; que dans chaque chef-lieu de département il serait dressé une pierre sur laquelle on graverait une inscription exprimant les sentiments de reconnaissance des Péruviens à son égard pour avoir délivré leur patrie; et qu'il serait placé un million de pésos à sa disposition. Le même décret conférait au général en chef Antonio-José Sucre, le titre de grand-maréchal d'Ayacucho.

Le 17 février, une colonne ennemie sortie de Callao, se porta par Miranaves sur la Chacra de Barbosa. Attaquée en cet endroit par José de Espinar, elle perdit deux cents hommes tués, dix-neuf prisonniers et un grand nombre de blessés. Les Péruviens eurent vingt-six hommes tués et vingt-trois blessés (1).

24 février. Décret qui détermine les armes de la nation. Le grand sceau de l'État portera ces mots : *Republica Peruana.*

25 février. Proclamation du général Olanèta, adressée de son quartier-général de Potosi, au peuple du Pérou et aux soldats du roi au service des patriotes.

3 mars. Dans une lettre de don Juan-Antonio Alvarez de Arénalès, adressée à Olanèta, ce général s'exprime en ces termes : « Les vainqueurs de Junin et d'Ayacucho ont renversé la plus forte colonne de l'Espagne. Il a été répandu inhumainement assez de sang durant quinze ans; et l'événement a démontré l'impossibilité où est l'Espagne de jamais soumettre l'Amérique à son joug. »

9 mars. Décret du congrès constituant, qui autorise le chef de la république à négocier un emprunt de 10,000,000

---

(1) *Gaceta del gobierno*, du 17 février.

de pésos, pour fournir aux besoins de l'État; et un autre de 3,000,000, si le premier était insuffisant.

9 mars. Abolition de l'ordre du *Soleil*, comme étant incompatible avec les principes de la constitution politique de la république.

Par un décret rendu le 10 mars, le congrès autorise le Libérateur à envoyer des secours en hommes et en munitions de guerre à la république de Colombie; et à en faire également parvenir à toutes les parties du territoire américain menacées par l'ennemi; à négocier des emprunts, à lever des contributions extraordinaires, à chasser de la république tous les ennemis de la liberté, à révoquer les lois que les circonstances lui feraient croire incompatibles avec la sûreté et l'indépendance du continent, et à en promulguer d'autres qui lui paraîtraient devoir tendre à cette fin.

Par un autre décret du même jour, le congrès constituant déclare avoir terminé ses travaux.

Dans une proclamation datée de son quartier-général de Potosi, le 29 mars 1825, le général Sucre fait connaître aux habitants du Haut-Pérou les résultats glorieux de la victoire d'Ayacucho. « Péruviens », dit-il, « l'armée libératrice » dans sa marche triomphale de Ayacucho à Potosi, a » rendu l'existence à votre patrie. Dix mille hommes vaincus » sur le champ de bataille, huit mille soldats qui ont mis » bas les armes dans les différentes garnisons, et un ter» ritoire de trois cents lieues délivré du joug espagnol, » voilà les trophées que l'armée combinée présente aux » habitants du Haut-Pérou.

» L'armée libératrice vous rend votre pays purgé de tout » ennemi étranger ou domestique. Apprenez à le conserver » comme le sol sacré qui le premier a donné l'exemple d'un » patriotisme héroïque au Nouveau-Monde » (1).

Dans un rapport adressé du même quartier-général, le 19 avril suivant, au secrétaire d'État de la marine et de la guerre, le général Sucre lui annonce que l'armée libératrice a député auprès du vice-président le colonel *Antonio Elizalde*, pour le féliciter sur l'heureuse issue de la guerre, et lui présenter « l'étendard royal de Castille, sous lequel les

(1) Il résulte d'un rapport dressé par le chef de l'état-major-général E. B. O'Connor, à Potosi, le 9 avril, que les fruits de la victoire d'Ayacucho ont été la prise de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit hommes.

» Espagnols ont envahi ce riche pays il y a trois cents ans, » et les quatre étendards des provinces du Haut-Pérou, in- » signes du vasselage et de la servitude de leurs habitants. » « L'armée, » continue-t-il, « est fière de vous annoncer » que les ennemis qui ont opprimé la patrie de Manco » Capac ont disparu d'Ayacucho à Tapiza ; que vingt-cinq » généraux espagnols, onze cents chefs et officiers, et dix- » huit mille soldats ont mis bas les armes, tant sur le » champ de bataille que dans les garnisons, et qu'elle a » arraché à la tirannie un pays de quatre cents lieues d'é- » tendue, habité par une population de deux millions » d'âmes. »

Le congrès du Pérou a offert deux fois la somme d'un million de dollars à l'illustre Bolivar, pour les services qu'il a rendus à la république. Voici comment il motive son second refus, au président de cette assemblée. « Je le ré- » pète, sans accepter la faveur en question, mes services » ont déjà été récompensés au delà de mes espérances. Votre » Excellence sait que le congrès m'a prodigué les titres les » plus honorables. Il m'a nommé le *père* et le *sauveur* du » Pérou ; il m'a décerné les honneurs de la présidence per- » pétuelle ; il a fait frapper une médaille à mon effigie ; il » m'a appelé *libérateur*, m'a investi du commandement du » Pérou, et il m'offre aujourd'hui une fortune immense. » J'ai tout accepté avec plaisir et ne refuse que cette der- » nière, que les lois de mon pays et celles de mon cœur me » défendent d'accepter. »

Le congrès réitéra son offre une troisième fois ; mais bien décidé à ne pas essuyer un nouveau refus, il le pria de consacrer ce faible témoignage de la reconnaissance nationale à des œuvres de bienfesance dans l'heureux endroit qui l'avait vu naître, ou dans toute autre partie de la république de Colombie qu'il jugerait convenable.

Après la capitulation d'Ayacucho, les Espagnols avaient encore dans le Haut-Pérou, savoir :

A Apurima, sous Miranda.	800 hommes.
A Cuzco.	1,000
A Aréquipa, infanterie et cavalerie. . . .	1,500
A Potosi et Oruro	2,500
Sur la côte, en cavalerie.	1,400
En divers lieus.	200
Total.	7,400

Le 1er. avril, le général Olañéta, qui avait pris le commandement de l'armée royale du Pérou, réduite à environ sept cents hommes, fut défait près de Tumusla, par trois cents Chichénos aux ordres du colonel don Carlos Médina Céli. Olañéta périt dans le combat, et deux cents Espagnols, dont vingt officiers et tout le bagage, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

1er. avril 1825. Décret du Libérateur, par lequel il délègue son autorité politique et militaire à un Conseil de gouvernement, composé de trois membres, savoir : le grand maréchal don José de la Mar, don José Sanchez Carrion, et don Hipolito Unanu.

Décret du 17 avril, rendu par le Conseil d'État, contre l'introduction de toute marchandise espagnole sur le territoire péruvien.

« Attendu », dit-il, « que l'obstination du gouvernement espagnol à vouloir faire la guerre à la république pour soutenir ses prétendus droits, exige impérieusement une mesure vigoureuse pour contraindre le cabinet de Madrid à écouter enfin la voix de la justice et de son propre intérêt ; le Conseil du gouvernement décrète :

» 1°. Les marchandises de toute espèce, appartenantes à des sujets espagnols, qui seraient à l'avenir introduites sur le territoire de la république, sous quelque pavillon ou dans quelque navire que ce soit, seront confisquées au profit de l'État ;

» 2°. Quatre mois après la publication de ce décret, les tribunaux compétents déclareront de bonne prise tout navire à bord duquel se trouveraient des marchandises espagnoles, de quelque nature qu'elles soient, et leurs cargaisons seront confisquées ;

» 3°. Seront réputées propriétés espagnoles, toutes les productions du sol et de l'industrie de l'Espagne, qui seraient saisies sur le territoire du Pérou toutes les fois que la valeur s'en élèvera à 100 piastres ;

» 4°. Lorsqu'il s'élèvera quelque doute sur l'origine espagnole de marchandises introduites par terre ou par mer, la chose sera décidée par l'officier des douanes, assisté de deux experts, et, en cas de réclamation, le ministre du trésor en nommera deux autres, dont la décision, prononcée sous serment, sera irrévocable ;

» 5°. Les officiers des douanes sont personellement responsables des introductions simulées qui pourraient avoir lieu de productions ou de marchandises espagnoles. »

Par un autre décret, promulgué le 9 mai suivant, le Conseil du gouvernement déclare, qu'attendu que l'article 2 du décret ci-dessus, relatif à la confiscation des marchandises espagnoles qui seraient introduites sur le territoire du Pérou, a donné lieu à quelque doute, et désirant manifester la déférence que méritent les neutres qui s'y livrent à un commerce légitime, il a décrété que la confiscation s'étend aux navires portant des marchandises espagnoles et à toutes les propriétés qui se trouveraient à leur bord; que le terme de quatre mois est prorogé à huit, et que, par *domination espagnole*, on doit entendre tous les pays en quelque partie du monde qu'ils soient, qui vivent sous son gouvernement.

Établissement d'une caisse d'amortissement. Le ministre du trésor, J.-M. Pando, a proposé au Conseil suprême du gouvernement, le 24 avril 1825, le projet d'établissement d'une caisse d'amortissement pour le rachat de la dette publique du Pérou. « Vous savez, » dit le ministre dans son exposé, « que le crédit public ne se conserve que par la » bonne foi et la ponctualité la plus scrupuleuse à remplir » les engagements qu'on a contractés. C'est un devoir re- » commandé non-seulement par la convenance politique, » mais aussi prescrit par des considérations d'un ordre plus » élevé, fondées sur les principes immuables de la morale. » L'oubli de ces principes a toujours produit les résultats » les plus fâcheux, attendu qu'il existe dans l'ordre de la » Providence des rapports intimes entre la vertu et la féli- » cité publique : toute considération secondaire doit dispa- » raître devant l'immense importance de cet objet. »

Le ministre recommande la division de la dette publique en deux classes, la dette intérieure et la dette extérieure, et il assigne les fonds nécessaires au paiement de chaque. Ceux qui sont destinés à l'extinction de la dette extérieure proviennent de plusieurs droits de douane, du produit des mines appartenantes à l'État, de celui des ventes ou des baux de toutes les terres et propriétés du gouvernement, lorsqu'on aura pourvu au rachat de la dette intérieure; du produit du timbre, d'une partie des dîmes et du revenu des bénéfices ecclésiastiques, et de celui des manufactures de poudre et d'autres moins importants (1).

21 mai 1825. Le président *Manuel Albis de Laueña* trans-

(1) Voyez la note *F* à la fin de l'article.

met, de Matogroso, au capitaine commandant *Manuel Véluzo Révélo Bazconcélos*, l'ordre de se porter en toute hâte sur la province de Chiquitos, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour la faire évacuer.

26 mai 1825. Lettre de Manuel José Araujo y Sylva, commandant en chef des troupes brésiliennes, datée de son quartier-général de Santa-Anna, dans la province de Chiquitos, au général Sucre. « En vertu d'une capitulation ho» norable, » dit-il, « conclue et solennellement ratifiée par » le gouverneur de la province de Matogroso et par celui de » la province de Chiquitos, cette dernière a été remise à » S. M. très-fidèle, et a été incorporée au grand empire du » Brésil, aux acclamations unanimes de ses habitants. En » ma qualité de commandant en chef des troupes impériales » qui l'occupent, je m'empresse de faire part de cette cir» constance à V. E., pour que, à partir de ce jour, vous » fassiez cesser toute hostilité contre cette province, at» tendu que cet arrangement protégera la province et les » vaillantes troupes qui la défendent. J'ai transmis pareille » injonction au chef des armées de Santa-Cruz, pour que » ses troupes se gardent bien de mettre le pied sur une par» tie quelconque du territoire de cette province. »

Néanmoins cette province fut évacuée par les troupes brésiliennes, le 20 août suivant. (*El Argos*, *n°*. 179.)

Reddition de Callao. Le 29 juin 1825, le général Rodil, gouverneur de Callao, jugeant qu'il lui serait impossible de tenir plus long-tems cette forteresse, offrit au commandant de l'armée de siége de capituler, à condition qu'on permettrait à ses troupes de sortir avec les honneurs de la guerre; qu'elles conserveraient leurs propriétés, qu'elles jouiraient de la liberté individuelle, et qu'on les embarquerait pour l'Espagne dans le plus court délai possible. Cette proposition fut aussitôt envoyée au général Sucre, qui se trouvait alors à Potosi avec un corps de l'armée colombienne.

Cette forteresse s'est rendue par capitulation, le 23 janvier 1826.

Une députation du congrès péruvien, composée de cinquante-deux membres, présenta un mémoire au Conseil de gouvernement à l'effet d'inviter le général Bolivar à conserver encore quelque tems l'autorité que la nation lui a confiée, et à rester une autre année au Pérou. « Pour réduire à des termes précis, » est-il dit dans cet exposé, « le vœu qui s'y

trouve exprimé, les soussignés, jusqu'à ce que les pouvoirs des députés soient rendus uniformes, que la représentation soit complétée et le désir du peuple, touchant la révision et la réforme de la constitution, connu ; qu'on tombe d'accord sur le choix de la personne que l'opinion publique désigne pour l'exercice de l'autorité suprême, et que les appointements des représentants soient assurés : sont d'avis qu'il est urgent :

1°. D'ajourner la convocation du congrès à l'année prochaine ;

2°. D'ordonner aux préfets de faire, avec toute la célérité et l'exactitude possibles, le recensement des provinces de l'État ;

3°. D'inspirer au peuple de la confiance et de l'amour pour ses représentants, afin que, pénétré des grands avantages que la nation doit en retirer, lorsqu'ils agissent avec intégrité et bonne foi, il les indemnise des pertes que leur occasione l'exercice de leurs fonctions, en leur assûrant les moyens d'existence ;

4°. D'éclairer l'opinion publique en la consultant sur la question de savoir si la constitution doit être modifiée ou rester telle qu'elle est ;

5°. De la consulter sur l'étendue de ces modifications, pour savoir si elles seront entières ou seulement partielles ;

6°. De demander aux provinces si leurs représentants ne doivent pas délibérer selon leur propres opinions, ou s'ils doivent procéder en vertu de pouvoirs particuliers, renfermant des clauses spéciales, et indiquant la nature des modifications, leur application, et les points sur lesquels elles doivent particulièrement porter ;

7°. Pour que la personne appelée à remplir les fonctions de premier magistrat de l'État, puisse recevoir la sanction universelle, et que, dans les circonstances difficiles où elle se trouvera placée, elle puisse compter sur la participation et l'appui de l'opinion publique contre les partis auxquels elle sera en butte, lorsque le Libérateur se sera éloigné de nous ; et, considérant enfin que, cruellement trompés comme nous l'avons déjà été par deux présidents, il est juste que le peuple soit consulté sur le choix du citoyen auquel ses destinées, ses intérêts et sa gloire seront confiés, nous avons cru qu'il était convenable de l'inviter à désigner celui sur qui il désirait que le congrès fît tomber son choix,

en supposant que le sénat, qui devrait le proposer, n'existe pas encore.

Lorsque ces mesures seront adoptées, que le gouvernement aura reçu des réponses aux questions ci-dessus, que la nation sera parfaitement d'accord sur les points les plus importants de son existence politique, sur sa loi fondamentale et sur le choix de son magistrat suprême; alors il sera opportun de convoquer le congrès, de fixer le nombre des représentants et l'époque de leur réunion; alors aussi, quand toutes les difficultés et les embarras actuels auront cessé d'exister, que l'opinion sera éclairée sur ses véritables intérêts et l'ordre fermement établi, le Libérateur pourra, sans danger pour la république, remettre son autorité à la nation. »

Voici la réponse que le Libérateur fit à la députation du congrès :

« Je ne suis venu sur le territoire péruvien que pour » lui donner la liberté et en expulser les Espagnols. Jamais » aucun sentiment d'ambition n'a dirigé ma conduite : mon » seul mobile a été l'intérêt de mes compatriotes, et la gloire » mon unique but. Après avoir chassé nos ennemis, apaisé » les dissentions intestines, et rendu la liberté au Pérou, je » résolus de me retirer, parce que mon but était atteint, et » ce ne fut qu'après avoir long-tems résisté aux instances » qu'on m'adressa, que je consentis à conserver entre mes » mains les rênes du gouvernement. Je crus mériter la con- » fiance de mes concitoyens et pouvoir la justifier, et je me » décidai, quoiqu'à regret, à accepter ce nouveau mandat. » Mais du moment où j'ai vu mes intentions calomniées, et » les actes de mon administration incriminés, j'ai songé à » me retirer, parce que le motif qui m'avait porté à me » charger du gouvernement avait cessé d'exister. Je le répète, » jamais l'ambition n'a dirigé m'a conduite. Dans toutes les » circonstances de ma vie, je n'ai travaillé que pour conqué- » rir et assûrer l'indépendance américaine. Je ne demande » ni honneur, ni pouvoir; je n'aspire qu'à la gloire, et ce » sera cette unique direction que je prendrai toujours. Je » n'ai pas plus voulu commander au Pérou que dans la » Colombie; et lorsque ma présence ne sera plus néces- » saire en Amérique, je me retirerai en Europe.

» L'univers, je le sais, a les yeux fixé sur moi; je sais ce » qu'il attend de moi, et je ne pourrais pas survivre à la » perte du titre que j'ai acquis à l'estime et à la confiance

» publiques. Je dois néanmoins rendre justice aux Péruviens.
» Ceux d'entre eux qui attaquent ma conduite ne se plaignent
» que parce que je ne leur ai point abandonné les emplois
» pour exploiter la fortune publique à leur profit. Quels re-
» proches peuvent-ils d'ailleurs adresser au Conseil du gou-
» vernement, que l'on sait être composé d'hommes instruits
» et de bons citoyens? Qu'ils se détrompent ceux qui pensent
» qu'il a agi par d'autres inspirations que les miennes. C'est
» moi qui lui ai transmis les ordres dont il n'a été que l'exé-
» cuteur, et dans toutes les circonstances, il a été constam-
» ment l'organe et l'interprète de ma volonté.

» Je vois avec peine que ma présence est encore indispen-
» sable au maintien de la tranquillité et à l'affermissement
» de l'édifice constitutionnel du Pérou; et puisque les habi-
» tants me continuent leur confiance, je ferai de nouveaux
» efforts pour la justifier et contribuer de tous mes moyens
» à leur assûrer la jouissance paisible de la liberté qu'ils ont
» conquise. »

Bolivar transmit à ce même sujet la réponse suivante au Conseil du gouvernement de Magdaléna, le 27 avril 1826.

« J'ai réfléchi, » dit-il, « à la représentation que cinquante-
» deux députés du congrès général ont eu l'honneur d'adresser à
» vos excellences. Après une mûre délibération, j'ai approuvé
» la résolution prise par ces illustres citoyens de recourir,
» dans les circonstances difficiles où ils se trouvent, à la source
» d'où dérivent leurs pouvoirs. Rien n'est si conforme aux
» doctrines populaires que l'appel à la masse de la nation
» sur les points capitaux qui forment la base des États, je
» veux dire, les lois fondamentales et la magistrature su-
» prême. Les individus sont exposés à l'erreur et à la séduc-
» tion; mais il n'en est pas ainsi de la nation qui possède à
» un dégré éminent le sentiment de son bien-être et la me-
» sure de son indépendance. De là vient que son jugement
» est sain, et sa volonté forte, parce qu'elle est inaccessi-
» ble à la corruption comme à la crainte. J'ai eu des preuves
» irréfragables de la constance de la nation dans les grandes
» résolutions, et c'est pour cette raison que j'ai toujours pré-
» féré son opinion à celle des sages. Que les colléges électo-
» raux soient donc convoqués, et alors nous saurons que
» les lois ont reçu la sanction de tous, et à quelle espèce de
» magistrature suprême la nation veut que je remette les
» pouvoirs qu'elle m'a confiés. Alors les représentants du

» peuple auront un guide sûr pour les conduire à travers les » dangers qui les attendent.

» Avant de terminer, je dirai franchement à vos excel- » lences que le désir de déposer l'autorité que j'exerce m'a- » vait porté à convoquer le congrès avant l'époque prescrite » par la loi ; car, pressé par les sollicitations de mes compa- » triotes, je soupire après le jour où je reverrai la Colombie. » Je leur dirai aussi que, frappé de la situation extraordi- » naire dans laquelle est placé le Haut-Pérou, je désirais que » le congrès mît fin aux rapports ambigus, j'ajouterai même » sans exemple, qui existent entre les deux pays. Mais j'ai » résolu de passer sur ces considérations et de rester au » Pérou, parce qu'il n'est pas juste qu'un État se sacrifie pour » l'intérêt d'un autre, et que je sais que chaque république » américaine est convaincue que son bonheur dépend de celui » des autres, et qu'en servir une c'est les servir toutes. »

1826. Le gouvernement péruvien vient d'ordonner que le décret rendu par le congrès en 1823, et par lequel cette assemblée votait des remercîments à M. de Pradt pour le bien que ses écrits avaient produit au Pérou, reçût son exécution. Ce décret portait qu'il serait frappé une médaille pour être offerte à cet habile publiciste, et que deux exemplaires de ses œuvres seraient achetés et reliés de la manière la plus splendide pour être conservés, comme un monument de ses généreux efforts pour la cause de l'indépendance américaine, l'un à la bibliothèque nationale et l'autre à celle du congrès.

Le 15 avril 1826, Bérindoaga, comte de San-Doma, ancien brigadier-général des armées espagnoles, et ministre de la guerre et de la marine du Pérou, sous la présidence de Torré Tagle, a été exécuté à Lima. Il commandait à Callao, à l'époque où les troupes du Buénos-Ayres, qui y étaient en garnison, s'insurgèrent et livrèrent la place aux Espagnols. Après cet événement, Bérindoaga prit parti avec les royalistes et devint un des plus violents ennemis de la cause populaire. Fait prisonnier par les canots de la Pruéba, au moment où il cherchait à gagner la frégate chilienne *l'O'Higgins*, un peu avant la reddition de Callao, il fut conduit à Lima. Là, il dénonça un vieillard respectable de cette ville, nommé don *José Tiron*, qui avait transmis pour lui des avis à l'armée espagnole. Après quatre mois de détention, ces deux individus furent mis en jugement. Déclarés coupables, ils furent fusillés sur la grande place de Lima.

Quelques jours avant leur exécution, le corps municipal

de Lima avait adressé une lettre au Libérateur pour le prier de remettre ou de commuer la peine de ces deux condamnés.

« Le pouvoir judiciaire, » disait-il, « a rempli son rigide » devoir. Le nôtre ne nous défend pas de vous adresser une » prière, ni le vôtre d'exercer votre clémence. Le tems de » la terreur et du danger est passé. Vous avez dissipé jus- » qu'aux moindres appréhensions de leur retour, et après » vous être couvert de lauriers et avoir répandu la paix et le » bonheur dans les deux Pérou, vous pouvez sans crainte » prêter l'oreille à notre intercession en faveur de ces deux » coupables. Nous vous supplions de commuer leur peine, » de sécher les larmes de leurs familles, et de vous montrer » ainsi aux yeux de l'univers, encore plus grand, s'il est » possible, que vous ne l'étiez déjà. »

Bolivar fit faire la réponse suivante à la municipalité: « Rien ne serait plus agréable au Libérateur que d'accéder à » votre demande. Vous ne voyez dans l'exécution de la sen- » tence rendue contre les coupables pour lesquels vous in- » tercédez, que l'effusion du sang de deux malheureux, la » honte et le désespoir de leurs familles. Mais des raisons » plus puissantes vous convaincront des funestes conséquences » de l'indulgence et de l'impunité, lorsqu'il s'agit de pareils » crimes. Rappelez-vous que la sentence a été prononcée par » les juges intègres, sages et impartiaux qui composent le » tribunal suprême de la nation. En commuant la peine, je » désapprouverais leur conduite, et m'érigerais en censeur » de magistrats aussi distingués. Ce serait d'ailleurs blesser » le sentiment moral de la république, et ouvrir la voie à » de nouvelles trahisons, qui, encouragées par l'impunité, » se multiplieraient à l'infini. Un peuple dont l'enthousiasme » a été comprimé par ces traîtres, demande le spectacle ter- » rible, et peut-être nécessaire, de l'expiation et de la ven- » geance publique. Les lois, encore dans leur enfance, per- » draient toute leur force, si elles pouvaient être éludées » par l'exercice d'une clémence extraordinaire. La nation » toute entière et la justice distributive sont dans une ba- » lance. Le Libérateur ne peut convenablement faire pen- » cher la balance opposée. Bérindoaga a été condamné, non » comme général, mais comme ministre de la guerre et de » la marine. La procédure a été aussi complète, aussi régu- » lière et aussi conforme aux lois qu'elle pouvait l'être. S'il » eût été condamné comme général, la procédure aurait été

» aussi régulière ; mais la révision en serait rentrée plus di-
» rectement dans les attributions de l'autorité exercée par le
» Libérateur.

» Le Libérateur s'est toujours montré avare du sang hu-
» main, surtout de celui des Américains. Mais quelques
» gouttes d'un sang parricide ne peuvent entrer en compa-
» raison avec les torrents de celui que les illustres défenseurs
» du Pérou ont versé pour reconquérir une patrie, que ces
» traîtres avaient vendue, et qui n'existait plus que dans les
» cœurs de ces braves et fidèles martirs. Le Libérateur re-
» grette de ne pouvoir accéder à votre demande. L'exécution
» de la sentence est plus nécessaire pour servir d'avertisse-
» ment public et d'exemple salutaire, que le châtiment n'est
» déshonorant pour les coupables. »

RÉPUBLIQUE DE BOLIVAR.

Le 11 avril 1825, le général Bolivar se rendit dans la province du Haut-Pérou et y organisa un Conseil de gouvernement. (*Consejo de gobierno.*)

11 mai 1825. Le général Antonio José de Sucre adressa, de son quartier-général de Chuquisaca, une lettre à Manuel José Araujo y Sylva, commandant en chef des troupes brésiliennes sur les frontières des Chiquitos, en réponse à la sienne du 26 avril. Il s'y plaint de ce que « l'invasion de » cette province de la république, sans déclaration de guerre » ni explication quelconque, est une violation scandaleuse » des droits et des lois des nations et un outrage que la ré- » publique ne saurait laisser impuni ».

Le tableau suivant de l'audience de Charcas, ou Haut-Pérou, actuellement la république de Bolivar, a été dressé d'après les renseignements précieux fournis sur cette contrée par un naturel du pays, don Vicente Pazos.

Le Haut-Pérou s'étend depuis le lac de Titicaca jusqu'à Jujui, l'espace de neuf cents milles. La partie située entre ce dernier et Oruro, depuis le 17° 52' jusqu'au 22° de latitude S., renferme la région montagneuse qui s'élève graduellement de tous côtés jusqu'à Potosi, qui en est le point le plus élevé. C'est là que les deux grands fleuves des Amazones et de la Plata prennent leur source (lat. 19° 30') à soixante-dix milles l'un de l'autre, pour aller ensuite verser leurs eaux dans l'Océan, à la distance d'environ deux mille cinq cents milles l'un de l'autre, le premier sous l'équateur et le second sous le 35° de latitude.

On dit le fleuve la Plata navigable sur une étendue de mille trois cents milles, jusqu'à un endroit appelé le Passage-Indien, à quarante lieues d'Omagua, d'où il y a une bonne route jusqu'à Potosi, à trois cents milles de là. La rivière ou canal du Désaguadéro, qui se décharge dans le lac de Paria, à cent trente milles de Potosi, présente, avec ce lac, une navigation de deux cent soixante-deux milles. Ils

sont tous deux situés sur la route de Buénos-Ayres à Lima et à l'Océan-Pacifique, par Potosi.

A Tipuani, le fleuve Béni a plus d'un mille de largeur, et est assez profond pour les plus grands navires. Les Indiens du pays de Moxos et des établissements des missionnaires descendent ce fleuve dans des canots jusqu'à cette ville, sur une distance de trois cents à quatre cents milles, et, suivant M. Pazos, il existe par le Béni et l'Amazone, avec laquelle il communique, une communication avec l'Océan-Atlantique. Les peuples de l'intérieur de la province d'Atacama font le commerce avec les habitants des côtes du Pérou, par le canal du Loxa.

Le Haut-Pérou comprend sept grandes provinces ou intendances qui sont subdivisées en vingt et un départements, savoir :

INTENDANCES OU PROVINCES ET DÉPARTEMENTS.	VILLES ET VILLAGES.
Intendance de Potosi.	
1°. Atacama, baigné par l'Océan-Pacifique. Pop. 30,000 hab ;	9 petites villes et villages. Chef-lieu, San-Francisco de Atacama.
2°. Carangas ;	Tarapacha, chef-lieu.
3°. Lipez, dans les Cordilières ;	Lipez, chef-lieu, à 60 lieues O. de Potosi.
4°. Chichas, formé moitié de montagnes et moitié des vallées de Tarija, a 300 milles de l'E. à l'O., et 144 du N. au S. ;	Tupiza, chef-lieu. Pop. 5 à 6,000 blancs.
5°. Tarija ;	Tarija, lat. 21° 30'. Pop. 10,000 hab.
6°. Cinty ou Pilaya. Pop. 62,000 ;	Chef-lieu du même nom. Pop. 12,000.
7°. Paria ;	Tolédo.
8°. Porco ; étendue, 180 milles de l'E. à l'O. sur 120 du N. au S. Pop. 112,000 hab., les Indiens non compris.	Puna, chef-lieu. Potosi, lat. 19° 30'. Pop. 25,000.
Intendance de Charcas ou la Plata. Pop. 112,000, les Indiens non compris.	
1°. Tomina ;	
2°. Punabamba ; 72 milles de l'E. à l'O., et 42 du N. au S. Pop. 5,000;	
3°. Yamparaes ;	16 villes et villages. Chef-lieu, San-Sébastian.
4°. Chayanta ; 132 milles du N. au S.,	Renferme 27 villes. Charcas,

INTENDANCES OU PROVINCES ET DÉPARTEMENTS.	VILLES ET VILLAGES.
et 108 de l'E. à l'O. Pop. 30,000.	chef-lieu. Pop. 15,000 hab., dont 3,000 Espagnols et créoles. Oruro. Pop. 15,000.
Intendance de Cochabamba. Le Rio-Grande la sépare, au S., des districts de Chayanta, Yamparaes et de Charcas, et les Andes la bornent à l'O. Elle a 520 milles de l'E. à l'O, et 92 du N. au S.; et forme un plan incliné depuis le point le plus élevé de la Cordilière jusqu'à la partie la plus basse du continent. Cette intendance n'a pas encore subi de division territoriale et ne renferme pas d'Indiens tributaires. Pop. 115,000.	Oropésa ou Cochabamba. Pop. 25,000.
Intendance de la Paz. Pop. 110,000, non compris les Indiens.	
1°. Cica-Cica; 120 milles de l'E. à l'O., et 75 du N. au S. Pop. 25,000;	Cica-Cica, chef-lieu.
2°. Pacajes; 168 milles de l'E. à l'O., et 120 du N. au S.;	Caquiavir, chef-lieu.
3°. Omazuegos; 120 milles du N. au S., et de 48 à 60 de l'E. à l'O.;	Hachacache, chef-lieu.
4°. Larecaja; 354 milles de l'E. à l'O., et 90 du N. au S.;	Renferme 32 petites villes et villages. Zorata, chef-lieu. Pop. 10 ou 12,000.
5°. Apolabamba; 240 milles du N. au S., 120 de l'E. à l'O. Pop. 30,000 hab., la plupart Indiens civilisés;	8 petites villes ou villages. San Antonio de Aten, chef-lieu.
6°. Chulumani; 150 milles du N. au S., et 90 de l'E. à l'O.	20 petites villes. Coroyco, chef-lieu. La Paz. Pop. 40,000.
Intendance de Santa-Cruz de la Sierra ou Puno. Pop. 100,000.	
1°. Misque;	Misque, latit. 17° 49', long. 67° 24' O. de Paris. Pop. 12,000.
2°. Santa-Cruz.	Santa-Cruz.
Intendance de Moxos. Elle a 360 milles de longueur du N. au S. sur à peu près la même largeur. Pop. 22,000.	15 villages sur les bords du Béni, du Mamore et de la Santa-Cruz.

INTENDANCES OU PROVINCES ET DÉPARTEMENTS.	VILLES ET VILLAGES.
Intendance de Chiquitos. Pop. 20,000 hab. Les deux provinces de Moxos et de Chiquitos s'étendent du 14° au 20° de lat. S., et renferment un pays très-fertile. Il y a dans cette dernière une belle vallée de 120 milles d'étendue.	10 villages.

Don Vicente Pazos a estimé la population du district de Charcas ou du Haut-Pérou, un million sept cent quarante mille habitants, dont un million cent cinquante-cinq mille Indiens. Cette population se compose d'Indiens, de créoles, de métis, de Cholos, d'Européens, d'Espagnols, de noirs et de mulâtres (1).

AUDIENCE DE CHARCAS (2).

Intendance de Charcas.

Districts.	Indiens non compris.	Indiens compris.	Chefs-lieux.	Populat.
Charcas......	16,000 hab.	16,000 hab.	Charcas,	16,000
Cinti.......	25,000	60,000	Cinti,	12,000
Yamparaes...	12,000	40,000		
Tomina.....	12,000	40,000		
Paria........	13,000	50,000		
Oruro.......	6,000	15,000	Oruro,	15,000
Carangas.....	8,000	25,000		
	92,000	246,000		

Intendance de Potosi.

Districts.	Indiens non compris.	Indiens compris.	Chefs-lieux.	Populat.
Potosi.......	14,000	35,000	Potosi,	35,000
Atacama.....	8,000	30,000		
Lipez........	8,000	20,000		
Porco.......	15,000	130,000		
Chayanta.....	40,000	100,000		
	85,000	315,000		

(1) Lettres écrites des Provinces-Unies de l'Amérique méridionale, par don Vicente Pazos; New-York, 1819, lettre X de la Ire. et IIe partie.

(2) Ce tableau du Haut-Pérou est tiré du *Voyage to South America etc. in the years 1817 and 1818 by H. M. Brackenridge*, tom. II, pag. 148. Baltimore, 1819.

Districts.	Indiens non compris.	Indiens compris.	Chefs-lieux.	Populat.
Report..	177,000	561,000		
Intendance		*de la Paz.*		
La Paz.......	14,000	40,000	La Paz,	40,000
Pacajes......	60,000	90,000		
Cica-Cica....	20,000	60,000		
Chulumani...	15,000	50,000		
Omazuegos ..	30,000	60,000		
Larécaja.....	25,000	65,000	Zorate,	12,000
Apolabamba .	5,000	35,000		
	169,000	400,000		
Intendance		*de Cocha*	*bamba.*	
Cochabamba .	30,000	100,000	Oropeza,	25,000
Sacaba......	15,000	60,000		
Tupicari.....	30,000	100,000		
Arque.	10,000	35,000		
Palca........	6,000	20,000		
Clisa........	35,000	100,000		
Misque......	8,000	20,000		
Valle-Grande.	30,000	100,000		
	164,000	535,000		
	510,000	1,496,000		
Santa-Cruz, Moxos et Chiquitos.....		220,000		
Total........		1,716,000		

16 mai 1825. Décret rendu par Bolivar, de son quartier-général d'Aréquipa. « Le souverain congrès du Pérou, par » sa résolution du 23 février, ayant donné une preuve de » son respect pour les droits de la république de Rio de la » Plata et ceux des provinces du Haut-Pérou, le grand-ma- » réchal d'Ayacucho, général en chef de l'armée libératrice, » est autorisé, lors de son entrée sur le territoire de ces pro- » vinces, à y convoquer une assemblée des représentants de » la nation. »

Le grand-maréchal, don Juan Antonio Alvarez de Arénalès, ayant déclaré le pouvoir exécutif des Provinces-Unies de la Plata en état de prononcer librement sur leurs intérêts et leur gouvernement, décrète que les habitants de la province du Haut-Pérou, autrefois espagnole, se formeront, conformément aux ordres du grand-maréchal d'Ayacucho, en assemblée générale, pour exprimer librement leur volonté sur leurs intérêts et la forme de gouvernement la plus convenable, en se conformant toutefois aux désirs du pouvoir exécutif des Provinces-Unies de Rio de la Plata et de celui

desdites provinces. Les délibérations de cette assemblée ne recevront de sanction qu'après l'installation du nouveau congrès du Pérou, qui doit avoir lieu l'année suivante. Les provinces du Haut-Pérou resteront en attendant sujettes à l'autorité immédiate du grand-maréchal d'Ayacucho. La résolution du congrès souverain du Pérou, en date du 23 février, sera observée de point en point. Les provinces du Haut-Pérou ne devront reconnaître d'autre autorité que celle du pouvoir suprême de la république, jusqu'à l'installation du nouveau congrès.

Premiers décrets de la république du Haut-Pérou, 11 *août* 1825. Ce jour-là, l'assemblée des députés du *Haut-Pérou*, réunie à Chuquisaca, dans la chambre des sessions, sous la présidence de don José Mariano Serrano, protesta publiquement et solennellement de son éternelle reconnaissance pour l'immortel libérateur de la Colombie et du Haut-Pérou, Simon Bolivar, pour le vaillant et vertueux grand-maréchal d'Ayacucho et pour l'armée libératrice qui a triomphé des vainqueurs de Huaqui, de Vilcapucio, d'Ayouma, de Sipésipe, et de Torota. Voulant graver dans le souvenir des habitants du Haut-Pérou (*Alto-Péruanos*) les actions héroïques, généreuses et nobles auxquelles leur pays doit son existence politique, sa liberté, et la convocation de cette assemblée qui est appelée à délibérer sur leur existence à venir, elle a décrété :

Que le nouvel État prendrait le nom de *République Bolivar* (art. 1er.); que le Libérateur serait investi du pouvoir exécutif suprême de la république, durant son séjour sur son territoire; qu'il en conserverait toujours le titre honoraire de président et de protecteur (art. 2 et 3); que l'anniversaire de la bataille de Junin et celui de sa naissance y seraient régulièrement célébrés; que son portrait serait placé dans les salles de tous les établissements publics; qu'il serait érigé une statue équestre en son honneur dans tous les chefs-lieux de département; qu'on lui présenterait une médaille en or, sur laquelle se trouveraient les emblèmes convenables, et l'inscription suivante : *La républica Bolivar agradecida al héroe cujo nombre lleva*, la république de Bolivar reconnaissante au héros dont elle porte le nom (art. 4, 5, 6, 7 et 8); que l'anniversaire de la glorieuse victoire d'Ayacucho et celui de la naissance du grand-maréchal seraient célébrés dans toute la république; que son portrait serait placé partout à côté de celui de Bolivar; qu'il aurait de plus le commande-

ment en chef des troupes de la république, avec le titre de *capitaine général*, jusqu'à ce qu'il fût statué par une loi de l'État sur son grade militaire, et celui de *defensor y gran ciudadano de la Républica Bolivar*, défenseur et grand citoyen de la république de Bolivar (art. 9, 10, 11, 12 et 13); que la capitale de la république et son département recevraient le nom de *Sucre*, et qu'il lui serait présenté, au nom du congrès, une médaille en or et montée en pierreries, qui représenterait d'un côté le Pérou sous la figure d'une vigogne arrachée des griffes d'un lion, et de l'autre l'inscription suivante : *La républica Bolivar à su defensor heroe de Ayacucho*, la république de Bolivar à son défenseur le héros d'Ayacucho ; et qu'une statue équestre du grand-maréchal serait placée sur une colonne dans tous les chefs-lieux de département (art. 14, 15, 16 et 17).

L'assemblée décréta en outre que tous ceux qui avaient combattu pour la liberté à Junin ou à Ayacucho seraient considérés comme natifs et citoyens de la république de Bolivar (art. 18); et qu'il serait mis un million de *pésos* à la disposition du Libérateur pour les partager entre les soldats de l'armée victorieuse dans ces deux batailles, comme une faible récompense de sa valeur et des services qu'elle a rendus à l'Amérique en général et à cette république en particulier (1).

Le 17 août, l'assemblée générale de la république de Bolivar s'étant de nouveau réunie à Chuquisaca, décida quels seraient le pavillon, les armes et la monnaie de l'État (2).

Acte d'indépendance des provinces du Haut-Pérou, du 6 août 1825. « Personne n'ignore, » est-il dit dans cet acte, « que le Haut-Pérou a été, dans le continent américain, l'autel sur lequel a coulé le premier sang versé pour la liberté, et le sol où repose le dernier des oppresseurs ; personne n'ignore que Charcas, Potosi, Cochabamba, la Paz et Santa-Cruz ont fait de constants efforts pour secouer le joug de la Péninsule, et que leur résistance héroïque a sauvé leur territoire. Placés au centre du continent, sans armes ni matériaux de guerre, les habitants du Haut-Pérou ont abattu l'étendard des despotes dans les champs d'Aroma et de Florida, dans

---

(1) *El Argos de Buenos-Ayres*, n°. 196, 15 octobre 1825.
(2) *El Argos*, etc., n°. 197, 19 octobre 1825.

les provinces des Chiquitos, à Tarabuco, à Sinti, dans les vallées de Cica-Cica, d'Ayopaya, de Tumusla et sur différents autres points.

» L'incendie barbare de plus de cent villages, la destruction des villes, les échafauds dressés partout contre les partisans de la liberté, le sang de mille martirs, auxquels on a fait endurer des supplices dont frémiraient des Caraïbes, les contributions, les exactions aussi arbitraires qu'inhumaines, l'incertitude de l'honneur, de l'existence des personnes et des propriétés, et enfin un sistème inquisitorial atroce et sauvage, n'ont pu éteindre dans le Haut-Pérou le feu sacré de la liberté, et la juste haine portée au pouvoir espagnol.

» Notre pays a une étendue de plus de trois cents lieues du nord au sud, et de presque autant de l'est à l'ouest, avec des terres fertiles, des rivières navigables, et tous les trésors du règne végétal renfermés entre les immenses montagnes de Yungas, d'Apolabamba, d'Yuracaré, des Mojos, et des Chiquitos; il est rempli des animaux les plus précieux et les plus utiles à la vie, au plaisir et à l'industrie de l'homme. Il renferme de précieux métaux, et une population plus nombreuse que celle des républiques Argentine et du Chili. En déployant toutes ces richesses, nous dirons aux peuples étrangers : Dans ces lieux, où pouvait exister un florissant empire, n'a paru, sous la main honteuse et desséchante de l'Ibérien, que l'image de l'ignorance, du fanatisme, de la servitude et de l'ignominie. Venez, et à la vue des infortunes de nos frères les indigènes, fils du grand Manco-Capac, vos yeux se rempliront de larmes, et vous conviendrez avec nous que rien n'est plus juste que de rompre les chaînes odieuses qui nous unissaient à la cruelle Espagne.

» Nous exposerions aussi les raisons qui nous ont fait croire important pour notre bonheur de ne nous associer ni à la république du Bas-Pérou, ni à celle de Rio de la Plata, si les honorables congrès de l'une et de l'autre, guidés par la sagesse, la prudence et le désintéressement, ne nous avaient pas laissés en pleine liberté de disposer nous-mêmes de notre sort. Mais la loi du 9 mai, de l'une, et le décret du 23 février, de l'autre, montrent clairement un louable et généreux désintéressement à notre égard, et mettent en nos propres mains la décision libre et spontanée de ce qui convient le plus à notre bonheur et à notre gouvernement. Après avoir protesté de notre reconnaissance éternelle pour ces

deux États, de la juste considération et des vœux ardents d'amitié, de paix, de bonne intelligence qui nous animent à leur égard, nous avons résolu unanimement de faire la déclaration suivante :

» La représentation souveraine des provinces du Haut-Pérou, profondément pénétrée de l'importance et de tout le poids de sa responsabilité envers Dieu et le monde entier, au moment de décider du sort futur de ses commettants, déposant sur l'autel de la justice tout esprit de partialité, d'intérêts ou de vues particulières, ayant imploré avec soumission et une ardeur respectueuse l'assistance paternelle du Tout-Puissant, créateur de toutes choses, et tranquille par l'assûrance que la bonne foi, la justice, la modération et de profondes méditations ont présidé à la résolution présente, déclare solennellement, au nom et en vertu des pouvoirs absolus de ses dignes commettants, que le grand jour est arrivé où les vœux ardents et inaltérables du Haut-Pérou, de se soustraire à la puissance injuste et oppressive du roi Ferdinand VII, vœux auxquels le sang de ses enfants a donné une nouvelle force, sont exaucés, et que l'état humiliant de colonie espagnole cesse pour cette région privilégiée et toutes ses juridictions, qui deviennent indépendantes de l'Espagne et de ses monarques actuels ou futurs ; qu'en conséquence, comme il est également de l'intérêt de ladite région de n'être réunie à aucune des républiques voisines, elle s'est érigée en État souverain, indépendant de toute nation, tant de l'ancien que du nouveau continent, et toutes les provinces du Haut-Pérou, unanimes dans cette résolution si juste et si magnanime, protestent à la face de l'univers que leur volonté est de se gouverner elles-mêmes et de ne se laisser diriger que par la constitution, les lois et les autorités qu'elles se donneront et qu'elles croiront les plus convenables à leur bonheur comme nation, à la conservation de la sainte religion catholique et au maintien des droits sacrés de l'honneur, de la vie, de la liberté, de l'égalité, des propriétés et de la sécurité de tous ; elles s'engagent et promettent, pour l'inviolabilité et la stabilité de cette résolution, et par l'intermédiaire de cette représentation nationale, de la maintenir si fortement, si constamment et si héroïquement, qu'en cas de nécessité, elles consacreront avec plaisir à son exécution, à sa défense et à son inviolabilité, leur existence et tout ce qui est cher à l'homme. »

Donné dans la salle des sessions, le 6 août 1825, et signé de tous les députés, savoir :

Miguel José Cabréra,
Francisco Vidal,
Dr. *Manuel José Pérez*,
Nicolas de Cabréra,
Manuel Mariano Centeno,
José Manuel Lames,
Pédro Terrasas,
Melchor Paz,
Miguel Vargas,
Marcos Escudéro,
Mariano Mendez,
Manuel Caballero,
} députés de Cochabamba.

José Manuel Mendizabal, vice-président,
José Maria de Asin,
Dr. *Fermin Eizaguirre*,
Miguel Fermin Aparicio,
José Miguel Lanza,
José Ballivion,
Martin Cardon,
Dr. *Manuel Velarde*,
Francisco Maria Pinédo,
José Indalecio Calderon y San-Gines,
Dr. *Rafael Monge*,
Eusebio Gutierrez,
} députés de la Paz.

Melchor Dara,
Manuel José Caldéron,
Dr. *Manuel Antonio Arellano*,
Manuel Anselmo de Tapia,
Manuel Martin,
Manuel Argote,
José Eustaquio Gareca,
José Antonio Pallarès,
Manuel Maria Garcia,
Dr. *José Mariano Enriquez*,
Isidro Trugillo,
Juan Manuel Montayo,
Martiniano Vorgas,
José Ignacio de San-Gines, secrétaire,
} députés de Potosi.

José Mariano Serrano, président,
Casimirio Olañeta,
Manuel Maria Urcullu,
José Maria Dalenze,
Francisco Palazuelos,
Ambrosio Mariano Hidalgo,
Angel Mariano Moscoso, secrétaire,
} députés de Charcas.

Antonio Vicente Sesane, } députés de Santa-Cruz.
Vicente Caballero (1) ;

Décret relatif à la forme du gouvernement, rendu le 31 *août* 1825. L'État du Haut-Pérou déclare son gouvernement représentatif, républicain, un et indivisible pour toute la république et ses départements, et soumis aux trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Dans une proclamation, adressée par le général Bolivar aux habitants du Haut-Pérou, de Chuquisaca, le 1er. janvier 1826, il leur annonce qu'il va les quitter pour aller abdiquer dans le sein du congrès péruvien le pouvoir que la république lui a confié. « Citoyens, » leur dit-il, « je ferai tout » ce qui dépendra de moi pour répondre à la grande con- » fiance que vos représentants ont mise en moi. Cette pensée » fait tout mon bonheur. Vous serez reconnus comme nation » indépendante ; vous aurez la constitution la plus libérale » qui existe ; vos lois organiques s'accorderont avec la civi- » lisation la plus parfaite. Le grand-maréchal d'Ayacucho est » à votre tête, et le 25 mai prochain, la république de Bo- » livar prendra rang parmi les nations indépendantes de la » terre. »

VICE-ROIS ET CAPITAINES-GÉNÉRAUX DU PÉROU (2).

1°. *Don Francisco Pizarro*, marquis de los Charcas et Atavillos, conquérant et premier gouverneur du Pérou, naquit à Truxillo, en Estremadura. Il passa en Amérique avec Alonso de Ojéda, contribua à la soumission du pays de Darien, et fit voile de Panama, en 1525, pour aller découvrir et conquérir le Pérou. Charles V lui conféra le titre d'*Adélantado mayor*, de gouverneur et de capitaine-général de

---

(1) Esquisses historiques, politiques et statistiques de Buénos-Ayres, des autres provinces-unies du Rio de la Plata et de la république de Bolivar, par Ignacio Nuñez ; traduit de l'espagnol, avec des notes et des additions, par M. Varaigne ; un vol. in-8°., 1826. Voyez pag. 535 et suiv.

(2) Selon Alcédo ; *Serie cronologica de los vicereyes y capitanes generales del Perú.*

tous les pays qu'il pourrait réduire sous son obéissance. Pizarro quitta momentanément le Pérou, et y retourna en 1529, pour y fonder les villes de Lima, de San-Miguel de Piura, de Truxillo et de Guayaquil, et plusieurs autres; mais des dissentions étant survenues entre lui et Almagro, au sujet du partage du butin, il fut assassiné par les partisans de ce dernier, en 1541.

2°. Le licencié *Christoval Vaca de Castro*, membre du conseil royal de Castille, envoyé, en 1541, pour venger la mort de Pizarro, livra bataille à Diégo de Almagro, dans la vallée de Chupas, le défit, le mit à mort, et rétablit la paix au Pérou.

3°. *Blasco Nuñez Véla,* né à Avila, chevalier de Santiago, et capitaine des gardes de l'empereur Charles V, porta le premier le titre de vice-roi du Pérou. Ce fut sous son gouvernement que l'audience royale s'installa à Lima, en 1544. Toutefois Véla, ayant indisposé cette assemblée contre lui par sa hauteur et sa tirannie, elle le fit arrêter et embarquer pour l'Espagne. Mais celui-ci, étant parvenu à s'échapper, il reparut au Pérou, livra bataille à Gonzalo Pizarro à Anaquito, en 1546, et perdit la vie dans le combat.

4°. Le licencié *Pédro de la Gasca,* natif de Valladolid, et membre du conseil suprême de l'inquisition. Il avait beaucoup contribué à la reddition des Maures de Valence, et montra beaucoup d'habileté dans la conduite des affaires du Pérou. Après avoir fait de vains efforts pour ramener Gonzalo Pizarro à son devoir, par les voies de la douceur, il se vit obligé de marcher contre lui. L'ayant atteint à Sacxahuana, il le battit, le prit prisonnier et le fit décapiter à Cuzco, avec son complice Francisco de Carvajal. Gasca rétablit la paix au Pérou, et retourna en Espagne, où l'empereur, pour le récompenser de ses services, le nomma évêque de Palencia, en 1551.

5°. *Don Antonio de Mendoza*, quatrième fils du marquis de Mondéjar, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, arriva au Pérou en 1551. Il fonda l'université de San-Marcos, et mourut l'année suivante.

6°. *Don Andrès Hurtado de Mendoza,* deuxième marquis de Cañète et général de Cuenca, servit d'abord dans les guerres d'Allemagne et de Flandre. Nommé vice-roi du Pérou, il fit son entrée à Lima en 1555, et gouverna avec une grande habileté jusqu'en 1561, lorsqu'il fut remplacé

par le comte de Niéva. Celui-ci lui envoya un courrier à Paita pour lui faire part de sa nomination. La dépêche portant le titre de *seigneur* au lieu de celui d'*excellence*, ce vieux gouverneur en ressentit un chagrin si vif qu'il mourut avant que Niéva eût fait son entrée à Lima. Ce fut Mendoza qui organisa la compagnie des lanciers de la garde du vice-roi. Sous son administration, l'Inca Sayri-Tupac sortit des montagnes où il s'était réfugié, et embrassa, dit-on, la religion catholique, et renonça à ses droits à l'empire.

7°. *Don Diégo Lopez de Zuniga y Vélasco*, comte de Niéva, arriva à Lima, le 17 avril 1561. Mais son gouvernement ne fut pas de longue durée, ayant été trouvé mort, dans son palais, l'année suivante, avec tous les indices d'une mort violente.

8°. Le licencié *Lopé Garcia de Castro*, membre du conseil des Indes, fut élu président de l'audience de Lima, gouverneur et capitaine-général du Pérou. Toutefois, il se vit peu après remplacé par le licencié *Pédro de la Gasca*, qui avait mission de faire une enquête sur les circonstances de la mort de Vélasco. Ce dernier arriva à Lima, le 22 septembre 1564, et ayant pris les informations nécessaires à cet égard, il jugea à propos de discontinuer les poursuites, de crainte de compromettre l'honneur de quelques nobles de la ville. C'est sous de la Gasca que fut instituée, en 1565, l'audience de Quito, que Enrique Garces découvrit la riche mine de vif-argent de Guancabelica, en 1566, que la monnaie de Lima fut fondée, et que les jésuites furent admis dans la capitale, en 1567.

9°. *Don Francisco de Tolédo*, comte d'Oropésa, nommé vice-roi du Pérou, y arriva en 1569. Il établit des réglements sages pour l'exploitation des mines; mais la mort de Tupac Amarú, dernier rejeton de la dinastie des Incas, qu'il fit décapiter sans motif, ternit son administration. Il mourut de chagrin peu de tems après son retour en Espagne, en 1581.

10°. *Don Martin Henriquez*, fils du marquis d'Alcanices, passa de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, en 1581. A sa mort, arrivée en 1583, l'autorité dévolut à l'audience.

11°. *Don Fernando de Torrès y Portugal*, comte de Villar don Pardo, appelé à la vice-royauté du Pérou, en 1584, ne s'y rendit qu'en 1586. Il gouverna trois ans.

12°. *Don Garcia Hurtado de Mendoza*, quatrième

marquis de Cañète, avait été gouverneur du Chili pendant la vice-royauté de son père. Il arriva au Pérou en 1590, y établit les *Alcavalas*. C'est sous lui que fut pris le pirate Richard Hawkins. L'audience le condamna à mort; mais Mendoza refusa de souscrire à sa sentence, parce qu'il s'était livré entre ses mains à condition d'avoir la vie sauve. Il retourna en Espagne en 1596.

13°. *Don Luis de Vélasco*, marquis de Salinas, passa de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, en 1596. Il reprit peu après son premier gouvernement.

14°. *Don Gaspar de Zuñiga y Acévédo*, comte de Monterrey, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, se rendit au Pérou dans cette dernière qualité, en 1604, et y mourut deux ans après.

15°. *Don Juan de Mendoza y Luna*, troisième marquis de Montès Claros, passa aussi de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, où il arriva en 1607. Il institua le tribunal du consulat du commerce, affranchit les Indiens des servitudes personelles, et régna avec sagesse durant huit ans.

16°. *Francisco de Borja y Aragon*, prince d'Esquilache, gouverna le Pérou pendant six ans, et s'embarqua pour l'Espagne, en 1621.

17°. *Don Diégo Fernandez de Cordoba*, premier marquis de Guadalcazar, était vice-roi du Mexique lorsqu'il fut appelé à exercer les mêmes fonctions au Pérou, où il arriva en 1622. Il eut à repousser l'attaque du pirate Jacques-Heremite Clerck, qui s'était présenté devant Callao avec un armement considérable.

18°. *Don Géronimo-Fernandez de Cabréra Bobadilla y Mendoza*, comte de Chinchon, membre des conseils-d'état et de la guerre, arriva à Lima en 1629, et gouverna pendant dix ans. C'est sous son administration qu'eut lieu, en 1630, le grand tremblement de terre qui détruisit la majeure partie de la ville.

19°. *Don Pédro de Tolédo y Leiba*, marquis de Mancéra, membre du conseil de la guerre, arriva à Lima en 1639. Il fit le dénombrement des Indiens, et fortifia le port de Callao, où il établit une fonderie de canons.

20°. *Don Garcia-Sarmiento de Sotomayor*, comte de Salvatierra, passa de la vice-royauté du Mexique à celle du Pérou. Il entra à Lima en 1648, et gouverna jusqu'en 1655,

qu'il remit le commandement à son successeur. Toutefois, retenu par la guerre dans cette capitale, il y mourut en 1659.

21°. *Don Luis-Henriquez de Guzman*, comte de Alva de Liste, grand d'Espagne, fut promu de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, en 1655. Il gouverna jusqu'à l'arrivée de son successeur, et retourna en Espagne.

22°. *Don Diégo de Bénavidès y de la Cuéva*, huitième comte de Santistévan, membre du conseil de la guerre et ancien vice-roi de Navarre. Il arriva au Pérou en 1661, réprima deux insurrections des naturels, et mourut en 1666.

23°. *Don Pédro Fernandez de Castro y Andrade*, comte de Lémos, grand d'Espagne, arriva au Pérou en 1667, et mourut en 1672.

24°. *Don Baltasar de la Cuéva Henriquez y Saavedra*, comte de Castellar, marquis de Malagon, membre du conseil des Indes, entra à Lima en 1674; ayant autorisé deux navires à introduire de la Nouvelle-Espagne dans le Pérou des marchandises de la Chine, les négociants en portèrent plainte à la Cour de Madrid, et l'accusèrent d'avoir favorisé un commerce illicite. Il reçut ordre de remettre le commandement à l'archevêque de Lima, ce qu'il fit en 1678; mais s'étant pleinement justifié, son innocence fut reconnue, et il fut réintégré dans sa charge.

25°. *Don Melchor de Liñan y Cisnéros*, archevêque de la Sainte-Église de los Réyes, vice-roi provisoire, entra en fonctions en 1681, et gouverna jusqu'à l'arrivée de son successeur.

26°. *Don Melchor de Navarra y Rocafull*, duc de la Palata, prince de Masa, et membre des conseils-d'état et de la guerre. Il entoura Lima d'un mur de briques, et lorsqu'il l'eut terminé, la ville fut détruite en entier par les tremblements de terre survenus en 1687. Il retourna peu après en Espagne, et mourut à Portobélo.

27°. *Don Melchor-Portocarréro Laso de la Véga*, comte de la Monclova, commandeur de Zarza dans l'ordre d'Alcantara, membre du conseil de la guerre, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Les guerres de la succession du duc d'Anjou au trône d'Espagne occupèrent presque tout son règne, qui dura quinze ans et quatre mois. Il mourut en 1706.

28°. *Don Manuel Oms de Santa-Pau Olim de Sémanat y de Lanuza*, marquis de Castel dos Rios, grand d'Espagne

et ambassadeur auprès de la Cour de France, à l'avénement de Philippe V. Il arriva à Lima en 1707, et y mourut en 1710.

29°. *Don Diégo Ladron de Guévara*, évêque de Quito, et ancien évêque de Panama, entra en fonctions en 1710. En 1713, il fonda, de concert avec une compagnie anglaise, l'*asiento* des nègres pour travailler en Amérique; mais ayant donné trop de facilités au commerce français dans la mer du Sud, le roi le suspendit de sa vice-royauté. Il partit alors pour le Mexique, où il termina ses jours en 1718.

30°. *Don Fr.-Diégo-Morcillo Rubio de Auñon*, d'abord évêque de Nicaragua et de la Paz, et ensuite archevêque de la Plata, fut appelé par l'audience à la vice-royauté du Pérou, en 1716. Mais son règne ne dura que cinquante jours, le vice-roi, nommé par la Cour d'Espagne, étant arrivé à Lima.

31°. *Don Carmine-Nicolas Caracciolo*, prince de Santo-Bono, grand d'Espagne et ancien ambassadeur auprès de la république de Venise. Il arriva à Lima en 1716, et mit fin au commerce français dans la mer du Sud. Après trois ans d'une administration sage, il obtint la permission de retourner en Europe, s'embarqua pour Acapulco, après avoir remis le commandement à l'archevêque de la Plata, en 1720, et arriva en Espagne l'année suivante.

32°. *Don Fr.-Diégo-Morcillo Rubio de Auñon*, qui avait déjà rempli les fonctions de vice-roi provisoire, les exerça de nouveau durant trois ans.

33°. *Don Joseph de Armendariz*, marquis de Castel-fuerté, commandeur de Montizon et de Chiclana, dans l'ordre de Santiago, lieutenant colonel du régiment des gardes espagnoles, lieutenant-général des armées du Roi, et commandant-général du Guipuzcoa. Arrivé au Pérou en 1724, il pacifia le Chili, abolit le commerce illicite qui s'y fesait, rétablit l'ordre au Paraguai, empêcha les Portugais de former un établissement à l'embouchure de l'Aguarico, et après avoir gouverné jusqu'en 1736, il remit le commandement à son successeur, s'embarqua pour le Mexique, et passa de là en Espagne.

34°. *Don Antonio-Joseph de Mendoza Camaño y Sotomayor*, marquis de Villagarcia, comte de Barrantès, seigneur des villes de Rubianès, de Lamas et de Villa-Nuéva, *mayordomo* de Sémana et chambellan du roi. A son arrivée

à Lima, en 1736, il lui fallut préparer une expédition contre les Anglais, qui voulaient se rendre maîtres de l'isthme de Panama, et s'étaient déjà emparés de Portobélo. Il réprima en même tems une révolte des Indiens Chunchos, étendit les fortifications de Callao, puis, ayant remis le commandement à son successeur, il s'embarqua pour l'Espagne, et mourut pendant la traversée.

35°. *Don Joseph-Manso de Vélasco*, premier comte de Supérunda, chevalier de Santiago, lieutenant-colonel des armées royales, président, gouverneur et capitaine-général du Chili, fut élevé à la vice-royauté du Pérou en 1745. Le 28 octobre de l'année suivante, eut lieu le terrible tremblement de terre qui dévasta la ville de Lima; la mer, qui s'était retirée des côtes, revint avec une telle furie, qu'elle détruisit Callao de fond en comble. Vélasco gouverna jusqu'en 1761, qu'il remit le commandement à son successeur.

36°. *Don Manuel de Amat Junient, Planella, Aimeric et Santa-Pau*, chevalier de San-Juan, brigadier des armées royales, était gouverneur et capitaine-général du Chili lorsqu'il reçut ordre de se rendre, en qualité de vice-roi, au Pérou. Il cessa d'en remplir les fonctions en 1775.

37°. *Don Manuel de Guirior*, chevalier de San-Juan, lieutenant-général de l'*armada* royale, passa de la vice-royauté de Grenade à celle du Pérou.

38°. *Don Agustin de Jaurégui*, chevalier de Santiago, lieutenant des armées royales, fut promu de la présidence et capitainerie-générale du Chili à la vice-royauté du Pérou, en 1782. Il la géra jusqu'en 1785, que, s'étant embarqué pour l'Espagne, il mourut pendant le voyage.

39°. *Don Téodoro de Croix*, chevalier de l'ordre Teutonique, lieutenant-général des armées royales, servit d'abord dans les gardes royales wallonnes, les gardes-du-corps du roi d'Espagne, et ensuite dans celles de son oncle, le marquis de Croix, vice-roi du Mexique. De retour en Espagne, il fut nommé commandant-général des provinces de la Sonora, et, en 1785, vice-roi du Pérou (1).

---

(1) Le capitaine Hall dit que la prise de Lima a mis les patriotes en possession d'une foule de documents précieux, au nombre desquels se trouve un extrait curieux du rapport de l'administration de *Téodoro de Croix*, vice-roi du Pérou et du Chili, de 1784 à 1790, rédigé par lui-même pour l'usage de ses successeurs.

Don *Ambrosio O'Higgins.* (Voy. l'art. *Chili.*)

Le comte *Ruis*, qui était vice-roi à l'époque de la révolution, avait alors quatre-vingt-quatre ans. Il en avait résidé quarante en Amérique, d'abord comme corrégidor d'Oruro, ensuite comme intendant-gouverneur de Huancavélica, puis comme président de Cuzco, et enfin comme gouverneur de Quito. Il commanda, en 1780, l'armée qui marcha contre l'infortuné Tupac Amaru. En 1795, à l'expiration de son premier gouvernement de Cuzco, un ordre royal l'exemta de l'obligation de rendre compte de sa gestion.

Son successeur *Abascal* rendit d'importants services à la ville de Lima. Il y fonda le collége de San-Fernando pour l'enseignement de la médecine et de la chirurgie, il rebâtit le collége del Principé pour l'étude du latin, il établit le Panthéon, ou cimetière général, et défendit, sous quelque prétexte que ce fût, d'enterrer dans l'intérieur de la ville. Malgré l'exaspération des Péruviens contre la mère-patrie, en 1815, il fut accompagné jusqu'à Callao, par tout ce que la ville renfermait de citoyens recommandables, et son départ y fut un jour de deuil (1).

Le général *don Joaquim de Pésuéla*, qui succéda à Abascal, fut forcé par les officiers de l'armée royale d'abdiquer en faveur de *José de la Serna*, le 29 janvier 1821. Ce dernier vice-roi évacua la capitale en 1821.

LISTE DES ARCHEVÊQUES DE LIMA.

1°. *Don Diégo Gomez de la Madrid,* né à Palencia, *colégial mayor* de Salamanca, visiteur de l'archevêché de Grenade et inquisiteur de Cuenca, fut présenté pour l'archevêché de Lima, en 1538; mais ayant accepté l'évêché de Badajoz qui lui fut offert presque en même tems, il ne se rendit pas à son diocèse de Lima, et ne doit pas être compris dans la liste de ses archevêques.

2°. *Don Fr. Géronimo de Loaisa,* né à Talavéra, prieur du couvent dominicain de Carbonéras, fut nommé évêque de Cartagéna, en 1538. Il passa, deux ans après, au diocèse de Lima, qui fut érigé en archevêché en 1545, et en gouverna le siége jusqu'à sa mort, arrivée en 1575.

---

(1) Voyez les *Travels in South America* de M. Stévenson.

3°. *Santo Toribio Alfonso Mogrovéjo*, né à Mayorga, dans le royaume de Léon, *colégial mayor* de Salamanca, inquisiteur de Grenade, fut appelé à l'archevêché de Lima, en 1578. Il fit trois tournées dans son diocèse, confirma plus d'un million d'ames, et gouverna le diocèse pendant vingt-quatre ans et dix mois. Il mourut en 1606. Ses vertus le firent placer au nombre des saints, par Benoît XIII, en 1727.

4°. *Don Bartolomé Lobo Guerréro*, né à Ronda, en Andalousie, fut d'abord recteur du collége de Santa-Maria de Jésus, à Séville, et après fiscal et inquisiteur de Mexico. Nommé ensuite à l'archevêché du nouveau royaume de Grenade, il fut promu, en 1609, à celui de Lima, qu'il administra jusqu'à sa mort, arrivée en 1622.

5°. *Don Gonzalo de Ocampo*, né à Madrid, fut pendant sept ans camerlingue ou chambellan particulier du pape Clément VIII. Il devint ensuite chanoine de Séville, archidiacre de Niébla, juge de l'Église, commissaire de la sainte croisade et évêque de Guadix. Il fut nommé archevêque de Lima en 1623, et mourut à Récuay, dans une tournée qu'il fesait dans son diocèse, en 1626.

6°. *Don Fernando Arias de Ugarté*, passa de l'archevêché de Charcas à celui de Lima, en 1630, et mourut en 1638.

7°. *Don Fr. Fernando de Véra*, né à Villanuéva, religieux Augustin, fut élevé à l'archevêché de Lima en 1638.

8°. *Don Pédro de Villagomez*, né à Castroverde, diocèse de Léon, chanoine de Séville, juge du saint-office, évêque d'Aréquipa, passa, en 1640, à l'archevêché de Lima, qu'il administra jusqu'à sa mort, en 1671.

9°. *Don Fr. Juan de Almoguéra*, né à Cordoue, en Andalousie, religieux de l'ordre de la *Santisima Trinidad Calzada*, visiteur de la province d'Andalousie, prédicateur du roi, évêque d'Aréquipa, fut appelé au diocèse de Lima en 1674. Il fonda le monastère des religieuses déchaussées de San-Salvador, et mourut en 1676.

10°. *Don Melchor de Liñan y Cisnéros*, né à Tordélaguna, collégial d'Alcala, fut d'abord évêque de Santa-Marta, et ensuite de Popayan. Il remplissait les fonctions de visiteur, président et capitaine-général du nouveau royaume de Grenade, lorsqu'il fut nommé archevêque de Lima, en 1678.

Il cumula aussi la charge de vice-roi et de capitaine-général, et mourut en 1708.

11°. *Don Francisco de Lévanto* fut promu de l'évêché de Badajoz au siége de Lima.

12°. *Don Antonio de Zuloaga*, abbé de Covarrubias, passa du diocèse de Ceuta à celui de Lima, en 1714. Il mourut en 1722.

13°. *Don Fr. Diégo Morcillo-Rubio de Auñon*, de l'ordre de la Santísima Trinidad, d'abord évêque de la Paz et ensuite de Nicaragua, était archevêque de Charcas lorsqu'il fut chargé du diocèse de Lima, en 1724, et du gouvernement du Pérou. Il mourut en 1730.

14°. *Don Francisco Antonio de Escandon*, de l'ordre de San-Caïétano, passa, de l'évêché de la Conception du Chili à celui de Quito, et de là à l'archevêché de Lima, en 1732. Il mourut en 1739.

15°. *Don Joseph Antonio Gutierrez de Cévallos*, chevalier de Santiago, inquisiteur de Lima, et ensuite évêque de Cordoba del Tucuman. Il fut appelé à cet archevêché en 1742, et y mourut trois ans après.

16°. *Don Agustin Rodriguez Delgado* fut successivement évêque de Panama et de la Paz, et archevêque de Charcas. Appelé au diocèse de Lima, en 1746, il mourut avant d'en prendre possession.

17°. *Don Pédro Antonio Barroéta y Angel*, chevalier de Santiago, élu archevêque de Lima, en 1748, passa, dix ans après, au diocèse de Grenade, en Espagne.

18°. *Don Diégo del Corro*, évêque de Popayan, fut élevé au siége de Lima, en 1759, et mourut en 1761.

19°. *Don Diégo Antonio de Parada* passa, de l'évêché de la Paz, au diocèse de Lima, en 1762, et y mourut en 1779.

20°. *Don Juan-Domingo Gonzalez de la Reguera* fut nommé archevêque en 1781.

LISTE DES ÉVÊQUES DE CUZCO.

1°. *Don Fray Vicente de Valverde*, né à Oropésa, diocèse d'Avila, religieux dominicain, collégial du collége de San-Grégorio de Valladolid, fut élu évêque de Cuzco, en 1534. Comme il passait à la Puna, dans le gouvernement de

Guayaquil, pour retourner en Espagne, il fut tué par les Indiens, qui firent rôtir son corps et le dévorèrent.

2°. *Don Fray Juan Solano*, né à Archidona, diocèse de Malaga, religieux dominicain, fut présenté pour l'évêché de Cuzco, en 1543, et installé l'année suivante. En 1550, il se rendit en Espagne pour solliciter la division de son évêché, qui avait une étendue de plus de trois cents lieues. Toutefois, comme la décision de la Cour se fesait beaucoup attendre, il donna sa démission en 1561.

3°. *Don Sébastian de Lartaun*, natif de Biscaye, chanoine de l'église de San-Justo de Alcalá de Hénares, et docteur de cette université, fut nommé en 1570. Il mourut en 1584, à Lima, pendant le concile provincial présidé par San-Toribio.

4°. *Don Fray Grégorio de Montalvo*, né à Coca, diocèse de Ségovie, passa, du siége de Popayan, à celui de Cuzco, où il mourut en 1593.

5°. *Don Antonio de la Raya*, né à Baéza, collégial de San-Clémente de Bolonia, inquisiteur de Cerdéña, Léréna, Grenade et de Valladolid, fut chargé de ce diocèse en 1595. Il retourna en Espagne en 1606.

6°. *Don Fernando de Mendoza*, né à Torrécilla, dans la Rioxa, jésuite, élu en 1608, gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1612.

7°. *Don Lorenzo de Grado*, né à Salamanque, se rendit au Pérou, où il fut d'abord fait archidiacre de Cuzco, ensuite évêque de Rio de la Plata, et enfin archevêque de Cuzco, en 1618. Il gouverna jusqu'à sa mort, en 1627.

8°. *Don Fray Fernando de Véra*, né à Mérida, de l'ordre de Saint-Augustin, gouverna le diocèse de Badajoz pendant trois ans, passa à celui de Santo-Domingo, et de là à celui de Cuzco, en 1629. Il fut appelé à l'archevêché de Lima, en 1639.

9°. *Don Diégo de Montoya y Mendoza*, né à Mijancas, diocèse de Calahorra, *colégial mayor* du collége de Santa-Catalina del Burgo de Osma, occupa successivement les siéges de Popayan et de Truxillo. Il mourut dans cette dernière ville, en 1640, après avoir été nommé à l'évêché de Cuzco.

10°. *Don Juan Alonso de Ocon*, natif de Ocon, dans la Rioxa, passa, de la cure de Santa-Cruz de Madrid, à l'évêché

de Yucatan, et de là à celui de Cuzco, en 1642. Il fut ensuite élevé à l'archevêché de Charcas.

11°. *Don Pédro de Ortéga y Sotomayor* était évêque d'Aréquipa lorsqu'il fut appelé au siége de Cuzco, en 1651.

12°. *Don Bernardo de Izaguirre*, passa, du diocèse de Panama, à celui de cette ville, et de là à l'archevêché de Charcas, en 1661.

13°. *Don Agustin Munoz de Sandoval*, élu en 1661.

14°. *Don Juan de Mollinédo* gouverna ce diocèse durant trente ans. Il mourut en 1704.

15°. *Don Juan de la Nava y Gonzalez*, né à Lima, doyen de l'église métropolitaine de cette ville.

16°. *Don Fray Francisco de Arrégui*, né à Buénos-Ayres, franciscain, passa, de l'évêché de sa ville natale, à celui de Cuzco, en 1724.

17°. *Don Fray Bernardo Serrada*, carmélite déchaussé, provincial de Castille, passa, du siége de Panama, à celui de Cuzco, en 1725.

18°. *Don Juan de Sarricoléa y Oléa*, né à Lima, évêque du Chili, fut nommé en 1734.

19°. *Don Pédro Morcillo Rubio*, né dans la Manche, occupa d'abord le siége de Panama. Il mourut en 1748.

20°. *Don Juan de Castañéda*, né à Guaura, diocèse de Lima, y passa de l'évêché de Panama, en 1749. Il mourut en 1763.

21°. *Don Manuel Géronimo de Romani*, né à Guamanga, y fut aussi promu du siége de Panama, en 1764. Il mourut en 1769.

22°. *Don Agustin de Gorrichatégui*, né à Panama, nommé évêque de Cuzco, en 1771, mourut en 1777.

23°. *Don Juan Manuel de Moscoso y Péralta*, né à Aréquipa, évêque de Tucuman, fut élevé au siége de Cuzco, en 1777.

LISTE DES ÉVÊQUES DE QUITO.

1°. *Don Garci Diaz Arias*, premier évêque de Quito, fut sacré en 1545, et mourut en 1562.

2°. *Don Pédro de la Peña*, né à Covarrubias, diocèse de Burgos, passa en Amérique en 1550. De professeur à l'uni-

versité de Mexico; il devint évêque de Véra-Paz, et ensuite de Quito, en 1563. Il présida le célèbre concile de Lima, à la mort de Géronimo de Loaisa, et y mourut pendant celui de 1588.

3°. *Don Fr. Antonio de San-Miguel y Solier*, natif du Pérou, était évêque du Chili lorsqu'il fut appelé au siége de Quito, en 1590. Il mourut toutefois avant d'y arriver.

4°. *Don Fr. Luis Lopez de Solis*, né à Salamanca, religieux augustin, passa au Pérou en 1546, où il devint professeur à l'université de Lima, *calificador* du saint-office, et conseiller du vice-roi don Francisco de Tolédo. Il occupa successivement les siéges de Rio de la Plata, de Paraguay, de la Paz et celui de Quito, en 1593. Il fut promu à l'archevêché de Charcas, en 1600.

5°. *Don Fr. Salvador de Ribéra*, né à Lima, religieux dominicain, fils de Nicolas de Ribéra, un des conquérants du Pérou. Il fonda, à Lima, le magnifique couvent de son ordre, fut professeur de l'université de cette ville et *calificador* du saint-office, et passa à l'évêché de Quito, en 1607. Il y mourut en 1612.

6°. *Don Fernando Arias de Ugarte* fut promu, de ce siége, à l'archevêché de Santa-Fé, en 1617.

7°. *Don Fr. Alonso de Santillana*, né à Séville, religieux de Saint-Dominique, prieur des couvents des ordres d'Alcaraz, de Marchéna et d'Almagro, provincial d'Andalousie, fut nommé évêque de Quito, en 1618, et y mourut deux ans après.

8°. *Don Fr. Francisco de Sotomayor*, né à Santo-Tomé, diocèse de Tuy, assista, en qualité de *definidor*, au chapitre général tenu à Rome. Présenté ensuite par Philippe IV, pour l'évêché de Cartagéna, il fut promu à celui de Quito, en 1623. Appelé à l'archevêché de Charcas, en 1628, il mourut à Potosi, avant de prendre possession de son nouveau diocèse.

9°. *Don Fr. Pédro de Oviédo*, religieux de Saint-Bernard, passa, de Quito, aux archevêchés de Santo-Domingo et de Charcas.

10°. *Don Agustin de Ugarté y Saravia*, évêque d'Aréquipa, gouverna le diocèse de Quito pendant quatre ans, et mourut en 1650.

11°. *Don Alonso de la Péña Monténégro*, né à la Villa del Padron, en Galice, professeur ès arts de l'université de

Santiago, fut présenté pour cet évêché, en 1652; il le gouverna pendant vingt-six ans, et mourut en 1688. Il a écrit un ouvrage fort utile, intitulé : *Itinérario para Párrocos de Indios.*

12°. *Don Sancho de Andrade y Figuéroa,* gouverna jusqu'à sa mort, en 1702.

13°. *Don Diégo Ladron de Guévara,* qui passa, ainsi que le précédent, de l'évêché de Guamanga, à celui de Quito, fut ensuite nommé vice-roi du Pérou, en 1710. Il mourut à Mexico, en 1718.

14°. *Don Luis Francisco Roméro* fut transféré, du diocèse de Santiago, à celui de Quito, en 1722, et de ce dernier, à l'archevêché de Charcas, en 1726.

15°. *Don Juan Gomez de Frias,* fut promu, du siége de Popayan, à celui de Quito, où il mourut en 1729.

16°. *Don Juan de Escandon* passa, de l'évêché de l'Impériale, à celui de Quito; mais avant de prendre possession de son diocèse, il fut appelé à l'archevêché de Lima, en 1732.

17°. *Don Andrès de Parédès Polanco y Armendariz,* né à Lima, fut désigné pour le siége de l'Impériale; mais, avant d'y arriver, il fut appelé à celui de Quito, en 1734. Il mourut à Sangolqui, en 1745.

18°. *Don Juan Niéto Polo del Aguila,* né à Popayan, y passa, du siége de Santa-Marta, en 1749. Il mourut en 1759.

19°. *Don Pédro Ponce y Carasco,* né à Séville, évêque *in partibus* d'Adramite et coadjuteur de l'évêché de Cuba, fut nommé en 1762. Il mourut en 1776.

20°. *Don Blas Sobrino y Minayo,* évêque de Cartagéna, fut appelé au siége de Quito, en 1776.

21°. *Don Joseph Pérez de Calama,* né à Salamanca, doyen de l'église de Méchoacan, nommé évêque de Quito, en 1788.

LISTE DES ÉVÊQUES DE LA PAZ.

1°. *Don Fr. Domingo de Valderrama,* né à Quito, religieux dominicain, passa de l'archevêché de Santo-Domingo au diocèse de la Paz, en 1606. Il mourut en 1615.

2°. *Don Pédro de Valencia,* né à Lima, fut nommé en 1616. Il mourut en 1631.

3°. *Don Féliciano de la Véga*, né à Lima, homme d'un grand mérite, profond jurisconsulte, commissaire de la croisade et de l'inquisition, passa, de l'évêché de Popayan, à celui de la Paz, en 1639. Il fut promu, la même année, à l'archevêché de Mexico.

4°. *Don Alonso Franco de Luna*, né à Madrid, d'abord curé de San-Andrès, à Madrid, ensuite évêque de la Nouvelle-Biscaye et de la Paz, où il mourut en 1644.

5°. *Don Fr. Francisco de la Serna*, né à Léon de Guanuco, au Pérou, religieux augustin, *calificador* du saint-office, fut présenté pour l'évêché de la Paz, en 1645; mais il mourut avant d'en prendre possession.

6°. *Don Antonio de Castro y Castillo*, né à Castro-Xéris, diocèse de Burgos, curé de l'église de Potosi, remplit les fonctions d'inquisiteur, à Lima, pendant vingt ans. Il renonça à l'évêché de Guamanga, pour accepter celui de la Paz, en 1648.

7°. *Don Francisco de Gamboa*, religieux de Saint-Augustin, fut présenté pour ce siége, qu'il refusa.

8°. *Don Martin de Vélasco y Molina*, né à Molina, en Aragon, doyen d'Aréquipa, chanoine de Truxillo, donna la préférence au siége de la Paz, sur celui de Santa-Marta, qui lui avait été aussi offert en 1654.

9°. *Don Fr. Bernardino de Cardénas* fut successivement évêque de Paraguay, de Santa-Cruz de la Sierra et de la Paz, en 1666.

10°. *Don Fr. Gabriel de Guillistégui*, franciscain et évêque de Paraguay, fut élevé à ce siége, en 1671, et y mourut en 1675.

11°. *Don Fr. Bernardo Carasco*, né à Lima, religieux dominicain, fut nommé en 1676.

12°. *Don Fr. Diégo Morcillo*, né à Roblédo, dans la Manche, de l'ordre de la Santísima Trinidad Calzada et évêque de Nicaragua, passa au diocèse de la Paz, en 1708, et de là à l'archevêché de Charcas, en 1711.

13°. *Don Matéo Villafañe*, passa, de l'église de Popayan, à celle de la Paz, en 1711.

14°. *Don Agustin Rodriguez Delgado* y fut appelé de l'évêché de Panama, en 1731.

15°. *Don Salvador Bermudez*, promu à l'archevêché de Charcas, en 1746.

16°. *Don Fr. Joseph de Péralta*, dominicain, transféré,

du siége de Buénos-Ayres à la Paz, en 1746, y mourut l'année d'après.

17°. *Don Matias de Ibanez*, élu en 1748, mourut en 1752.

18°. *Don Diégo Antonio de Parada*, chanoine d'Astorga, passa, du siége de la Paz, où il avait été élevé en 1752, à l'archevêché de Lima, en 1761.

19°. *Don Grégorio Francisco de Campos*, élu en 1762.

LISTE DES ÉVÊQUES DE TRUXILLO.

1°. *Don Fr. Alonzo Gusman y Talavéra*, né à Talavéra, de l'ordre de Saint-Jérôme, élu en 1577, renonça à ce siége immédiatement après sa consécration.

2°. *Don Luis de Carcamo*, né à Mexico, nommé évêque de Truxillo en 1611, fit naufrage dans la mer du Sud, à la hauteur de Paita, en se rendant à son diocèse.

3°. *Don Fr. Francisco Cabréra*, né à Cordoue, religieux dominicain, passa de l'évêché de Puertorico à celui de Truxillo en 1614. Le tremblement de terre de 1619 ayant détruit cette ville, il transféra le siége à l'établissement de Lambayèque.

4°. *Don Carlos Marcélo Corni*, né à Truxillo, chanoine de Lima, passa de l'évêché de Santiago à celui de cette ville en 1621. Il mourut en 1629.

5°. *Don Fr. Ambroisé Valléjo*, né à Madrid, chevalier de l'ordre royal et militaire de Notre-Dame-de-Miséricorde, provincial de Castille, procureur-général des provinces d'Espagne et de Portugal. Il fut transféré du siége de Popayan à celui de Truxillo en 1630, et y mourut en 1635.

6°. *Don Diégo de Montoya y Mendoza*, né à Miajancas, diocèse de Calahorra, passa à cet évêché de celui de Cuzco en 1639, et mourut l'année suivante.

7°. *Don Fr. Luis de Cordoba y Ronquillo*, né à Grenade, de l'ordre de la Santísima-Trinidad, provincial et vicaire-général d'Andalousie, et évêque de Cartagéna-de Indias, fut appelé au diocèse de Truxillo; mais il mourut avant d'en prendre possession.

8°. *Don Pédro de Ortéga y Sotomayor*, né à Lima, fut transféré de ce siége à celui d'Aréquipa en 1647.

9°. *Don Juan de Zapata Figuéroa* passa à cet évêché de celui de Santa-Cruz-de-la-Sierra; mais il mourut avant de recevoir ses bulles.

10°. *Don Fr. Marcos Salméron*, natif de Buendia, diocèse de Cuenca, *définidor-général*, provincial et *calificador* du Saint-Office, et général de l'ordre de la Miséricorde, fut présenté pour ce siége en 1647. Il mourut aussi avant d'être sacré.

11°. *Don Andrès Garcia de Zurita*, né à Séville, chanoine de Guamanga, fut chargé de ce diocèse en 1650, et mourut deux ans après.

12°. *Don Diégo del Castillo y Artéaga*, né à Tudéla, en Navarre, refusa l'évêché de Cartagèna-de-Indias pour accepter celui de Truxillo en 1653; mais avant d'être consacré il fut élevé à l'archevêché de Santa-Fé-de-Bogota.

13°. *Don Fr. Juan de la Callé y Hérédia*, de l'ordre de Notre-Dame-des-Miséricordes, gouverna ce siége jusqu'en 1675, qu'il fut appelé à celui d'Aréquipa.

14°. *Don Antonio de Léon* passa de l'évêché de Panama à celui de Truxillo en 1677, et l'année suivante à celui d'Aréquipa.

15°. *Don Francisco de Borja* fut transféré du siége de Tucuman à Truxillo, où il mourut, en 1689.

16°. *Don Fr. Pédro de la Serna*, de l'ordre de la Santísima-Trinidad, élu évêque de cette ville, mourut à Cadix au moment où il allait s'embarquer pour prendre possession de son siége.

17°. *Don Pédro Diaz dc Cienfuégos*, frère du cardinal de ce nom, fut nommé en 1697 et mourut en 1702.

18°. *Don Fr. Juan Victorès de Vélasco*, de l'ordre de Saint-Benoît, mourut en 1713.

19°. *Don Diégo Montéro del Aguila* fut transféré du diocèse de la Conception à celui de Truxillo en 1716, et y mourut la même année.

20°. *Don Fr. Jayme Mimbéla*, de l'ordre des Prédicateurs, passa de Santa-Cruz-de-la-Sierra à Truxillo en 1719, y fonda le couvent des Carmélites, et mourut en 1739.

21°. *Don Grégorio de Molléda y Clerque*, né à Lima, passa de l'évêché de Cartagéna-de-Indias à celui de Truxillo en 1741, et de ce dernier à l'archevêché de Charcas en 1748.

22°. *Don Fr. Joseph Cayétano Paravicino*, franciscain, *calificador* du Saint-Office, prédicateur général, passa du diocèse de Paraguay à celui de Truxillo en 1748, et y mourut en 1750.

23°. *Don Bernardo de Arviza y Ugarte*, né à Cuzco, docteur de l'université de Lima, *oidor* de l'audience royale de Panama, fut transféré de l'évêché de Cartagéna-de-Indias à celui de Truxillo, où il mourut, en 1756, après avoir été nommé à l'archevêché de Charcas.

24°. *Don Francisco Xavier de Luna y Victoria*, né à Panama, suivit d'abord la carrière des armes. Étant ensuite entré dans les ordres, il fut nommé évêque de sa ville natale et de Truxillo en 1759. Il mourut, en 1778, après avoir été désigné pour l'archevêché de Charcas.

25°. *Don Baltasar Jayme Martinez Compañon*, nommé en 1778.

LISTE DES ÉVÊQUES DE GUAMANGA.

1°. *Don Fr. Agustin de Carvajal*, né à Cacérès, en Estramadure, religieux augustin, passa, en 1611, de l'évêché de Panama à celui de Guamanga, qu'il gouverna jusqu'en 1620.

2°. *Don Francisco Verdugo*, né à Carmona, en Andalousie, inquisiteur de Lima, fut nommé en 1623. Il venait d'être élevé à l'archevêché de Santa-Fé-de-Bogota, en 1636, lorsqu'il mourut.

3°. *Don Fr. Gabriel de Zarate*, né à Lima, dominicain, provincial et *calificador* du Saint-Office, mourut en 1637.

4°. *Don Fr. Antonio Condérina*, né à Bilbao, de l'ordre de Saint-Augustin, y fut élevé de l'évêché de Santa-Marta. Mais étant devenu fou à son arrivée, on nomma à sa place:

5°. *Don Antonio de Castro del Castillo*, qui refusa cette dignité.

6°. *Don Andrès Garcia de Zurita*, né à Séville, chanoine de Lima, coadjuteur et ensuite évêque de Guamanga, passa, en 1650, au siége de Truxillo.

7°. *Don Francisco Godoy*, chanoine de Buénos-Ayres et d'Aréquipa, nommé en 1650.

8°. *Don Fr. Cipriano de Médina*, né à Lima, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut peu après son arrivée.

9°. *Don Vasco de Contréras*, né à Lima, passa à ce siége de celui de Popayan.

10°. *Don Sancho Pardo de Andrade y Figuéroa* fut élevé à l'évêché de Quito en 1688.

11°. *Don Diégo Ladron de Guévara* passa du siége de

Panama à celui de Guamanga en 1699, et ensuite à Quito en 1703.

12°. *Don Diégo Déza y Ulloa,* né à Mexico, mourut en 1719.

13°. *Don Fr. Alfonso Roldan*, né à Villaroblédo, dans la Mancha, de l'ordre de Saint-Basile, *calificador* du Saint-Office, *définidor*, provincial et vicaire-général de Castille et d'Andalousie, fut présenté à cet évêché en 1723, et le gouverna 17 ans.

14°. *Don Fr. Francisco Galéano*, né à Lima, de l'ordre de la Miséricorde, coadjuteur du diocèse de Lima, fut élevé à l'évêché de Guamanga en 1741. Il mourut en 1743.

15°. *Don Miguel Bernardo de la Fuenté-Roja,* né à Lima, évêque de Santa-Cruz-de-la-Sierra, fut nommé en 1744. Il mourut avant de prendre possession de son nouveau siége.

16°. *Don Francisco Gutierrez*, élu en 1745, mourut en 1749.

17°. *Don Félipe Manrique de Lara*, né à Lima, renonça à l'évêché de Panama pour celui de Guamanga, en 1750. Il mourut en 1765.

18°. *Don Fr. Joseph Luis de Lila*, né à Panama, de l'ordre de Saint-Augustin, élu en 1766, mourut en 1769.

19°. *Don Miguel Moréno y Ollo,* né à Panama, dont il devint évêque, passa à Guamanga en 1771. Il mourut en 1782.

20°. *Don Francisco Lopez,* abbé de Motril, élu en 1782.

LISTE DES ÉVÊQUES D'ARÉQUIPA.

1°. *Don Fray Christobal Rodriguez*, né à Salamanque, de l'ordre de Saint-Dominique, passa de l'archevêché de Saint-Domingue au diocèse d'Aréquipa en 1611. Il mourut à Camana en 1612, avant d'avoir pris possession de son siége.

2°. *Don Fray Pédro de Péréa,* né à Briones, dans la Vieille-Castille, de l'ordre de Saint-Augustin, *calificador* du Saint-Office, élu en 1612, mourut en 1624.

3°. *Don Agustin de Ugarte y Saravia,* élu en 1624, passa à Quito en 1630.

4°. *Don Pédro de Villagomez Vivanco*, né à Castroverdé-del-Campo, chanoine de Séville, juge de l'inquisi-

tion, visiteur de l'audience royale et de l'université de Lima, nommé en 1631, passa, en 1640, à l'archevêché de Lima.

5°. *Don Pédro de Ortéga Sotomayor,* né à Lima, passa du siége de Truxillo à celui d'Aréquipa en 1647, et de ce dernier au diocèse de Cuzco en 1651.

6°. *Don Fray Gaspar de Villaroel,* né à Quito, religieux augustin, prédicateur du Roi, élu, en 1651, évêque d'Aréquipa, où il resta jusqu'en 1658.

7°. *Don Fray Juan de Almoguéra,* né à Cordoue, prit possession de ce siége en 1661, et passa de là à l'archevêché de Lima en 1674.

8°. *Don Fray Juan de la Callé y Hérédia* fut transféré de l'église de Truxillo à celle d'Aréquipa en 1675. Il y mourut en 1678.

9°. *Don Antonio de Léon,* évêque de Truxillo, fut appelé à ce siége en 1678, et y mourut en 1684.

10°. *Don Juan de Otalora,* ministre du Conseil suprême des Indes, occupa ce siége de 1714 à 1724.

11°. *Don Fray Ignacio Garrote,* de l'ordre des Prédicateurs, élu en 1725, mourut en 1742.

12°. *Don Juan Bravo del Rivéro,* né à Lima, chanoine de la Plata et évêque de Santiago, fut appelé à ce diocèse en 1742.

13°. *Don Juan Gonzalez Melgaréjo,* doyen du Paraguay, élu en 1742, gouverna jusqu'en 1755.

14°. *Don Jacinto Aguado y Chacon,* nommé en 1755, mourut en 1761.

15°. *Don Diégo Salguéro* gouverna de 1762 à 1771.

16°. *Don Manuel Abad y de Llana* occupa le siége de 1771 à 1782.

17°. *Don Fr. Miguel de Pamplona,* né à Pampelune, en Navarre, capucin, ancien colonel d'un régiment de cavalerie de Murcie, nommé en 1782, se démit de cette dignité en 1786.

18°. *Don Pédro Chavès de la Rosa,* élu en 1786.

LISTE DES ÉVÊQUES DE SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA.

1°. *Don Antonio Caldéron,* né à Vilchès, doyen de Santa-Fé, évêque de Puerto-Rico et de Panama, fut nommé en 1605, et mourut à l'âge de plus de cent ans.

2°. *Don Fray Fernando de Ocampo*, franciscain, né à Madrid.

3°. *Don Juan Zapata y Figuéroa*, né à Vélez-Malaga, proviseur, chanoine et inquisiteur de Séville, élu en 1634.

4°. *Don Fray Juan de Arguinao*, né à Lima, de l'ordre de Saint-Dominique, *calificador* du Saint-Office, nommé en 1646, passa à l'archevêché de Santa-Fé, en 1661.

5°. *Don Fray Bernardino de Cardénas*, né à Lima, franciscain, évêque du Paraguay, passa à ce diocèse en 1666.

6°. *Don Fray Juan de Rivéra*, né à Pisco, au Pérou, religieux augustin.

7°. *Don Fray Juan de Esturrizaga*, né à Lima, de l'ordre des Prédicateurs.

8°. *Don Pédro de Cardénas y Arbiétol*, né à Lima.

9°. *Don Fray Juan de los Rios*, né à Lima, religieux dominicain.

10°. *Don Fray Miguel Alvarèz de Tolédo*, de l'ordre de Notre-Dame-de-Miséricorde, nommé en 1701.

11°. *Don Miguel Bernardo de la Fuenté*, doyen de Truxillo, élu en 1727.

12°. *Don Andrès de Vergara y Uribé*, nommé en 1744, mourut l'année suivante.

13°. *Don Juan Pablo de Olmédo*, né à Tucuman, occupa le siége de 1745 à 1757.

14°. *Don Fernando Pérez de Oblitas*, né à Lima, élu en 1757, mourut en 1760.

15°. *Don Francisco Ramon de Herboso*, né à Lima, nommé en 1760, passa à l'archevêché de Charcas en 1766.

16°. *Don Juan Domingo Gonzalez de la Réguéra*, élu en 1766, fut élevé au siége archiépiscopal de Lima en 1780.

17°. *Don Alexandro de Ochoa*, nommé en 1782.

LISTE DES ARCHEVÊQUES DE CHARCAS, LA PLATA OU CHUQUISACA.

1°. *Don Fray Tomas de San-Martin*, religieux dominicain, qui se rendit au Pérou avec Vicenté-de-Valverde, fut appelé à cet archevêché en 1553. Il mourut en 1559.

2°. *Don Fray Pédro de la Torré*, fut élu, mais non consacré.

3°. *Don Fray Alonso de la Cerda*.

4°. *Don Fernan Gonzalez de la Cuesta* posa les fondements de la cathédrale.

5°. *Don Fray Domingo de Santo-Tomas*, dominicain, qui accompagna Valverde au Pérou.

6°. *Don Fernando de Santillana*, né à Séville, président des chancelleries de Grenade et de Valladolid, mourut à Lima avant de prendre possession de son siége.

7°. *Don Alonzo Ramirez Granéro*, né à Villa-Excusa, diocèse de Cuenca, fiscal de l'inquisition de Mexico, élu en 1574, gouverna jusqu'en 1578.

8°. *Don Fray Juan de Vivéro*, né à Valladolid, de l'ordre de Saint-Augustin, refusa les siéges de Cartagéna et de Charcas, et retourna en Espagne où il termina ses jours dans un couvent de son ordre.

9°. *Don Alonzo Ramirez de Vergara*, né à Ségura-de-Léon, présenté à l'archevêché de Charcas en 1594, mourut en 1603.

10°. *Don Fray Luis Lopez de Solis*, passa de l'église de Quito à celle de Charcas.

11°. *Don Fray Ignacio de Loyola*, religieux déchaussé de Saint-François.

12°. *Don Alonso de Péralta*, né à Aréquipa, archidiacre et inquisiteur de Mexico.

13°. *Don Fray Géronimo de Tiédra*, né à Salamanque, dominicain, prédicateur du Roi, élu en 1616.

14°. *Don Fernando Arias de Ugarte*, né à Santa-Fé-de-Bogota, évêque de Quito, y passa de l'archevêché de Santa-Fé en 1630.

15°. *Don Francisco de Sotomayor.*

16°. *Don Fray Francisco de Borja*, bénédictin, élu en 1634.

17°. *Don Fray Pédro de Oviédo*, né à Madrid, bénédictin, évêque de Quito, passa à Charcas en 1645, et y mourut en 1649.

18°. *Don Juan Alonso de Ocon*, né à Rioja, passa de l'évêché de Cuzco au siége de Charcas.

19°. *Don Fray Gaspar de Villaroel*, augustin, né à Quito, fut élevé de l'évêché d'Aréquipa au siége de Charcas en 1658.

20°. *Don Bernardo de Izaguirre*, né à Tolédo, y fut transféré du siége de Cuzco.

21°. *Don Fray Alonso de la Cerda*, né à Lima, de l'ordre des Prédicateurs, et évêque de Honduras.

22°. *Don Melchor de Liñan y Cisnéros*, né à Tordélaguna, fut successivement évêque de Santa-Marta et de Popayan, archevêque de Charcas de 1672 à 1678, et ensuite de Lima.

23°. *Don Bartolomé Gonzalez de Povéda*, gouverna jusqu'en 1692.

24°. *Don Fray Diégo Morcillo Rubio de Auñon*, évêque de la Paz, occupa le siége de Charcas de 1711 à 1724, qu'il fut élevé à celui de Lima.

25°. *Don Francisco Luis Roméro*, évêque de Quito, élu en 1725.

26°. *Don Alonso del Poso y Silva*, évêque de Santiago.

27°. *Don Agustin Delgado*, gouverna de 1743 à 1746.

28°. *Don Salvador Bermudez* ne gouverna qu'une année.

29°. *Don Grégorio de Molléda y Clerque*, évêque de Truxillo, occupa le siége de 1748 à 1758.

30°. *Don Cayétano Marcellano y Agramont*, évêque de Buénos-Ayres, gouverna de 1758 jusqu'à sa mort, en 1761.

31°. *Don Pédro de Argandoña*, élu en 1761, mourut en 1776.

32°. *Don Francisco Ramon de Herboso*, gouverna de 1776 à 1784.

33°. *Don Fray Joseph Antonio de San-Alberto*, élu en 1785.

Note A.—M. Geoffroy diffère d'opinion avec M. de Jussieu sur l'époque de la découverte des propriétés du quinquina. Dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Matière Médicale* (chap. 5), il dit que, selon une ancienne tradition, les Péruviens connaissaient la vertu spécifique de cette écorce avant les Espagnols. Il prétend que des malades atteints d'une fièvre épidémique furent guéris pour avoir bu de l'eau d'un étang, à laquelle des arbres de quinquina, abattus sur ses bords et qui y avaient séjourné quelque tems, avaient communiqué leur amertume. C'est là, suivant M. Geoffroy, l'origine de sa découverte.

Note B. — *Pixbae*. Les naturels du pays mangeaient autrefois ce fruit, et fesaient une boisson de son suc mêlé avec de l'eau. Il est de forme conique, ressemble assez à la figue, et sa couleur est d'un jaune foncé. La chair en est farineuse et se mange après avoir été bouillie ou rôtie. L'arbre qui le produit a beaucoup d'analogie

avec le palmier; mais il est plus élevé. Il porte communément six ou sept grappes qui se composent chacune de cinquante à soixante pixbaes. (*Alcedo*, *Vocabulario de las voces provinciales de la América usadas en el diccionario geográfico, histórico*, etc.)

Note C.—Paulus papa III universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem. Veritas ipsa, quæ nec falli, nec fallere potest, cùm prædicatores fidei ad officium prædicationis destinaret, dixisse dignoscitur : euntes docete omnes gentes : *omnes dixit absque omni delectu, cùm omnes fidei disciplina capaces existant. Quod videns et invidens ipsius humani generis æmulus, qui bonis operibus, ut pereant, semper adversatur, modum excogitavit hactenùs inauditum, quo impediret, ne verbum Dei gentibus, ut salvæ fierent, prædicaretur : ut quosdam suos satellites commovit, qui suam cupiditatem adimplere cupientes, occidentales et meridionales Indos, et alias gentes, quæ temporibus istis ad nostram notitiam pervenerunt, sub prætextu quòd fidei catholicæ expertes existant, uti bruta animalia, ad nostra obsequia redigendos esse, passim asserere præsumant, et eos in servitutem redigunt tantis afflictionibus illos urgentes, quantis vix bruta animalia illis servientia urgeant. Nos igitur, qui ejusdem Domini nostri vices, licet indigni, gerimus in terris, et oves gregis sui nobis commissas, quæ extrà ejus ovile sunt, ad ipsum ovile toto nixu exquirimus, attendentes Indos ipsos, utpote veros homines, non solùm christianæ fidei capaces existere, sed, ut nobis innotuit, ad fidem ipsam promptissimè currere, ac volentes super his congruis remediis providere, prædictos Indos et omnes alias gentes ad notitiam christianorum in posterum deventuras, licet extrà fidem Christi existant, suâ libertate et dominio hujusmodi uti, et potiri, et gaudere liberè et licitè posse, nec in servitutem redigi debere, ac quicquid secùs fieri contigerit irritum et inane, ipsosque Indos et alias gentes verbi Dei prædicatione, et exemplo bonæ vitæ ad dictam fidem Christi invitandos fore. Auctoritate apostolicâ per præsentes litteras decernimus, et declaramus, non obstantibus præmissis, cæterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ anno* 1537. *IV. Non. Jun. Pontificatûs nostri anno III.*

Note D.—Observationibus Ludovici Godin, Petri Bouguer, Caroli-Mariæ de la Condamine, è regiâ parisiensi scientiarum academiâ, inventa sunt Quiti; *Latitudo hujusce templi, australis grad.* 0, *min.* 13, *sec.* 18 : *longitudo occidentalis ab observatorio regio, grad.* 81, *min.* 22. *Declinatio acûs magneticæ, à boreâ ad orientem, exeunte anno* 1736, *grad.* 8, *min.* 45 : *anno* 1742, *gr.* 8, *min.* 20. *Inclinatio ejusdem infrà horizontem, parte boreali, Conchæ, anno* 1739, *grad.* 12 : *Quiti* 1741, *grad.* 15. *Altitudines suprà libellam maris geometricè collectæ in hexapedis pariensibus, spectabiliorum nive perenni hujus provinciæ montium, quorum plerique flammas evomuerunt Cota-Cache* 2567,

Cayambur 3028, *Anti-Sana* 3016, *Coto-Paxi* 2952, *Tonguragua* 2623, *Sangay etiam nunc ardentis* 2678, *Chimboraso* 3220, *Ilinisa* 2717 : *soli Quitensis in foro majori* 1462, *crucis in proximo Pichincha montis vertice conspicuæ* 2042 : *acutioris ac lapidei cacuminis nive plerumquè operti* 2432 ; *ut et nivis infimæ permanentis in montibus nivosis. Media elevatio mercurii in barometro suspensi, in zonâ torridâ, eaque parùm variabilis, in orâ maritimâ pollicum* 28; *linearum* 0; *Quiti poll.* 20, *lin.* 0 1/4: *in Pichincha, ad crucem, poll.* 17, *lin.* 7; *ad nivem poll.* 16, *lin.* 0. *Spiritûs vini, qui in thermometro Reaumuriano, à partibus* 1000, *incipiente gelu, ad* 1080 *partes in aquâ fervente intumescit, dilatatio ; Quiti, à partibus* 1008; *ad partes* 1018 : *juxtà mare, à* 1017 *ad* 1029 : *in fastigio Pichincha, à* 995 *ad* 1012. *Soni velocitas, unius minuti secundi intervallo, hexapedarum* 175. *Penduli simplicis æquinoctialis, unius minuti secundi temporis medii, in altitudine soli Quitensis, archetypus* (Mensuræ naturalis exemplar, utinam et universalis !) *æqualis* 5079/10000 *hexapedæ, seu pedibus* 3, *pollicibus* 0, *lineis* 6,83/100 : *major in proximo maris littore* 27/100 *lin.* : *minor in apice Pichincha* 16/100 *lin. Refractio astronomica horizontalis sub æquatore media, juxtà mare* 27 *min* : *ad nivem in Chimboraso* 19' 51" : *ex quâ et aliis observatis, Quiti* 22' 50". *Limborum inferiorum solis, in tropicis dec.* 1736 *et junii* 1737, *distantia instrumento dodecapedali mensurata grad.* 47, *min.* 28, *sec.* 36 : *ex quâ, positis diametris solis, min.* 32, *sec.* 37 *et* 31' 33"; *refractione in* 66 *grad. altitudinis* 0' 15"; *parallaxi vero* 4" 40", *eruitur obliquitas eclipticæ, circa equinoctium martii* 1737 *grad.* 23, *min.* 28, *sec.* 28. *Stellæ trium in baltheo orionis mediæ (Bayero ε) declinatio australis, julio* 1737, *grad.* 1, *min.* 23, *sec.* 40. *Ex arcu graduum plusquàm trium reipsâ dimenso, gradus meridiani seu latitudinis primus, ad libellam maris redactus, hexap.* 56650. *Quorum memoriam, ad physices, astronomiæ, geographiæ, nauticæ incrementa, hoc marmore parieti templi collegii maximi Quitensis soc. Jesu affixo, hujus et posteri ævi utilitati. v. d. c. Ipsissimi observatores. Anno Christi M. DCCXLII.*

Traduction de l'inscription latine laissée à Quito par MM. de l'Académie des Sciences.

Résultat des observations faites dans la province de Quito, par Louis Godin, Pierre Bouguer, Charles-Marie de la Condamine, de l'académie royale des sciences de Paris. Latitude australe de cette église, de 0 dég. 13 minut. 18 second. : longitude, de 81 dég. 22 minut. à l'ouest de l'observatoire royal de Paris. Déclinaison de l'aiguille aimantée, de 8 dég. 45 minut. du nord à l'est, vers la fin de 1736; de 8 dég. 20 min. en 1742. Inclinaison de la même aiguille, 12 dég. au-dessous de l'horizon, du côté du nord, à Cuença en 1739; de 15 dég. à Quito en 1741. Hauteurs déterminées géométriquement, au-dessus du niveau de la mer,

en toises de Paris, des montagnes de cette province, les plus remarquables par la neige perpétuelle, et dont la plupart ont jeté des flammes; savoir : Cota-caché, 2567 toises; Cayambur, 3028; Anti-Sana, 3016; Coto-Paxi, 2952; Tonguragua, 2623; Sangaï, volcan actuel, 2678; Chimboraço, 3220; Ilinisa, 2717. Hauteur du sol de Quito, sur la grande place; 1462, de la croix placée sur le sommet de Pichincha, le plus voisin de la ville, 2042; du sommet pierreux et pointu, communément couvert de neige, 2432; et de la limite inférieure de la neige permanente, sur les montagnes où elle ne se fond point. Hauteur moyenne du mercure dans le baromètre, sous la zone torride où elle est peu variable : sur le bord de la mer, 28 pouces lig. 0; à Quito, 20 pouces 0 ligne 1/4; à la croix de Pichincha, 17 pouces 7 lignes; à la neige, 16 pouces 0 lig. Dilatation de l'esprit de vin qui, dans le thermomètre de Réaumur, à la glace naissante, marque 1000 parties, et 1080 à l'ébullition de l'eau; à Quito, de 1008 à 1018 parties; au bord de la mer, de 1017 à 1029; au haut de Pichincha, de 995 à 1012. Vitesse du son, en une seconde de tems, 175 toises. Longueur du pendule simple, dont les oscillations durent une seconde de tems moyen sous l'équateur, à la hauteur du sol de Quito (*Étalon d'une mesure naturelle et plût à Dieu universelle!*) égale à 0,5079 d'une toise, ou à 3 pieds 0 pouce 6,83 lignes; plus long, sur la plus proche plage de la mer, de 0,27 lig.; plus court, au haut de Pichincha, de 0,16 lig. Réfractions astronomiques horizontales moyennes sous l'équateur : au bord de la mer, 27 min.; à Chimboraço, à la limite de la neige, 19' 51", d'où, et d'après d'autres observations, 22' 50" à Quito. Distance des deux limbes inférieurs du soleil dans les tropiques en décembre 1736 et juin 1737, observée avec un instrument de 12 pieds : 47 dég. 28' 36", de laquelle (en supposant les diamètres solaires de 32' 37" et de 31' 33"), la réfraction à 66 dég. de hauteur, de 0' 15"; la parallaxe de 4" 40"', on déduira l'obliquité de l'écliptique, vers l'équinoxe de mars 1737, de 23 dég. 28' 28". Déclinaison australe en juillet 1737 de l'étoile du milieu des trois du Baudrier-d'Orion (ε dans Bayer), 1 dég. 23' 40". Longueur du premier dégré de latitude réduit au niveau de la mer, tirée de la mesure réelle d'un arc de plus de 3 dégrés, 56,650 toises. Les observateurs, en fesant placer ce marbre sur le mur de l'église du grand collége de la société de Jésus, pour conserver souvenir de leurs travaux, n'ont voulu qu'être utiles et contribuer aux progrès de la phisique, de l'astronomie, de la géographie et de la navigation. M. DCCXLII.

Sur le rapport du marquis de la Ensénada, qui avait le département des Indes, le roi envoya l'ordre d'achever ce monument, en 1746, et d'y graver l'inscription suivante :

Philippo V, Hispaniarum et Indiarum rege catholico Ludovici XV, Francorum regis christianissimi postulatis, regiæ scientiarum academiæ Pariensis votis annuente, ac favente. Lu-

dov. Godin, Petrus Bouguer, Car.-Maria de la Condamine ejusdem academiæ socii, ipsius christianissimi regis jussu, et munificentiâ ad metiendos in æquinoctiali plagâ terrestres gradus, quo vera terræ figura certiùs innotesceret, in Peruviam missi; simulque Georgius Juan S. Joann's Hiero-Solymitani ord. eques, et Antonius de Ulloa, uterque navium bellicarum vice-præfecti, et mathematicis disciplinis eruditi, catholici regis nutu, auctoritate, impensâ ad ejusdem mensionis negotium eodem allegati communi labore, industriâ, consensu in hâc Yaruquensi planitie distantiam horizontalem 6272 $\frac{131}{432}$ *Paris. Hexapedarum in lineâ à boreâ occidentem versùs grad.* 19 *min.* 25 1/2 *intra hujus, et alterius obelisci axes excurrentem, quæque ad basim primi trianguli latus eliciendam, et fundamentum toti operi jaciendum inserviret, statuere. Anno Christi M. DCCXXXVI. Mense novembri. Cujus rei memoriam duabus hinc indè obeliscorum molibus extructis, æternum consecrari placuit* (1).

Note E. — Nous publions la proclamation suivante qui fera connaître les dispositions des chefs de la révolution à l'égard des indigènes (2).

« Le directeur suprême de l'État du Chili aux naturels du Pérou.

» Frères et compatriotes, le jour de la liberté de l'Amérique est arrivé, et du Mississipi au Cap Horn, ce qui fait près de la

(1) Du consentement et sous la protection de Philippe V, roi catholique des Espagnes et des Indes, et à la demande de Louis XV, roi très-chrétien des Français, et de l'Académie royale des sciences de Paris, Louis Godin, Pierre Bouguer et Charles-Marie de la Condamine, membres de cette académie, envoyés au Pérou par ordre et aux frais du roi très-chrétien, pour mesurer dans les régions équinoxiales les dégrés terrestres, à l'effet de déterminer plus exactement la vraie figure de la terre; conjointement avec George Juan, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et Antoine de Ulloa, tous deux vice-amiraux de la marine royale et habiles mathématiciens, qui, du consentement, avec l'autorisation et aux dépens de sa majesté catholique, partagèrent leurs travaux dans cette plaine de Yaruqui, mesurèrent une distance horizontale de 6272 $\frac{131}{432}$ toises de Paris, sur une ligne déclinant du N. à l'O. de 19° 25' 1/2, et passant par les axes de l'un et l'autre de ces obélisques, pour avoir la base, côté du premier triangle et fondement de toutes les opérations; en l'année du Christ M. DCC. XXXVI, au mois de novembre, en mémoire de quoi et pour perpétuer le souvenir de ces travaux, on a élevé ces deux obélisques.

(2) Elle a été imprimée en *quiché*, et l'on a ainsi un échantillon curieux de l'ancienne langue des Incas. On doit ce document à madame Mary Graham, auteur du *Journal of a residence in Chile*, déjà cité, où nous renvoyons le lecteur qui sera bien aise de connaître cet ancien langage.

moitié du globe, le Nouveau-Monde a proclamé son indépendance. Le Mexique est en armes ; Caraccas triomphe ; Santa-Fé s'organise et reçoit de puissants secours ; le Chili et Buénos-Ayres ont atteint le terme de leur carrière : ils jouissent des fruits de leur liberté, et sont respectés par les nations de l'univers qui leur apportent à l'envi les produits de leur industrie, leurs améliorations, leurs armes et même leurs bras ; elles donnent ainsi de la valeur à nos productions et du développement à nos talents. Les emplois, les honneurs et les richesses du pays sont actuellement notre partage, et ont cessé d'être le patrimoine de nos tirans.

» Cependant, quoique la douce liberté parcoure en paix ou suivie de la victoire les régions du sud, elle a été obligée de porter ses pas bienfesants et majestueux loin des plaines situées entre le Quito et le Potosi, et d'échanger sa double influence contre l'affliction et le chagrin causés par les ravages exercés par les Espagnols dans le Cochabamba, à Puno, la Paz, Cuzco, Guamanga, Quito, et dans les autres provinces de notre délicieux pays. Là se trouvent les tombeaux et les illustres mânes de Pumacagua, d'Angulo, de Camargo, de Cabézas et de tant d'autres héros qui, devenus vos anges tutélaires, sollicitent votre bonheur et votre indépendance au pied du trône du Très-Haut. Offrez sur leurs tombes vos vœux et les nôtres contre la politique impie qui porte les Espagnols, après vous avoir égorgés, à traîner à leur suite vos fils pour les faire combattre contre leurs frères, qui luttent pour la liberté de leur patrie ; et à nous forcer de nous entredétruire pour mieux river nos chaînes.

» Mais l'heure marquée par le Dieu de justice et de miséricorde pour le bonheur du Pérou vient de sonner, et vos frères du Chili ont fait les plus grands sacrifices pour équiper une escadre respectable destinée à vous protéger ; elle défendra vos côtes, et portera secours partout où le besoin ou la voix sacrée de la liberté l'appellera. Une nombreuse armée, composée des braves soldats de Chacabuco et de Maypu, qui doit vous assûrer la possession de vos droits, occupera en même tems votre territoire.

» Péruviens ! tel est le pacte, telles sont les conditions auxquelles les Chiliens s'engagent, en présence de l'Être Suprême, et en appelant sur eux la vengeance de toutes les nations de la terre s'ils violent leur serment, à affronter la mort et les fatigues pour vous délivrer. Vous serez libres et indépendants : vous établirez votre gouvernement et vos lois d'après la volonté seule et spontanée de vos représentants. Aucune influence, civile ou militaire, directe ou indirecte, ne sera exercée par nous, qui sommes vos frères, sur vos institutions sociales. Vous pourrez congédier les troupes qui vont vous protéger quand il vous plaira, et, ni votre danger, ni votre sûreté ne servira de prétexte pour les y maintenir contre votre volonté. Aucun corps militaire n'occupera une ville libre sans y avoir été appelé par ses magistrats.

Les opinions et les partis péninsulaires qui ont pu exister avant votre affranchissement, ne seront réprimés ni par nous ni par notre secours ; et, prêts à anéantir la force armée qui s'oppose à l'obtention de vos droits, nous vous prions d'oublier toutes les offenses antérieures au jour de votre gloire et de réserver votre juste sévérité pour punir l'obstination et les injures de vos ennemis à venir.

» Fils de Manco Capac, de Yupanqui et de Pachacutec ! leurs ombres vénérables sont les témoins des conditions que le peuple du Chili vous offre par ma voix, et de l'alliance et de la fraternité que nous recherchons, pour consolider notre indépendance, et défendre nos droits au jour du danger.

» BERNARDO O'HIGGINS. »

Note F. — L'aperçu statistique suivant du Pérou a été fourni par le docteur Hipolito Unanué, ministre des finances de ce gouvernement.

Étendue, Population. L'étendue du Pérou est de quarante-quatre mille six cent cinquante milles carrés, et sa population, d'après les recensements de 1790 et 1791, d'un million soixante-seize mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept habitants (1). L'accession subséquente de l'intendance de Puna et du gouvernement de Guayaquil lui donna un surcroît de trois cent mille Indiens, outre cent vingt mille autres sur divers points, qui n'ont pas été compris dans le dénombrement ; de sorte qu'on peut porter la population actuelle du Pérou à un million cinq cent mille habitants, répartis principalement en quatorze cités, quatorze villes et neuf cent soixante-dix-sept villages et hameaux. Mais la majeure partie de son territoire est encore inhabitée et sans culture. Lorsque le Pérou était attaché à l'Espagne, il envoyait vingt députés aux Cortès et sept suppléants.

Le *produit annuel de l'industrie* et de l'*agriculture*, dans les différentes provinces, fut estimé, en 1797, ainsi qu'il suit :

Lima	2,188,550 piastres.
Cuzco	1,438,690
Aréquipa	1,980,258
Truxillo	1,115,512
Guamanga	240,652
Huancavélica	161,000
Tarma	429,833
Total	7,554,495

(1) Suivant le recensement de 1551, la population indigène du Pérou s'élevait à huit millions deux cent quatre-vingt-cinq mille habitants ; et en 1761, elle se trouvait réduite à trois millions. (Voyez la *Relacion descriptiva*, etc., de *Don Miguel Feyjoo*, in-4°. Madrid, 1763.)

Mines. Le produit moyen annuel des mines, en 1795, 1796 et 1797, fut de cinq cent quarante-six mille marcs, savoir :

Celles de	Tarma	276,472 marcs.
Id.	Aréquipa	106,462
Id.	Truxillo	82,403
Id.	Lima	70,000
Id.	Huancavélica	9,119
Id.	Cuzco	1,764
	Total	546,220

Commerce. Il s'expédie annuellement du Pérou pour les pays étrangers 2,400,000 dollars en productions indigènes. Il envoyait ordinairement environ 100,000 dollars en Espagne, 1,900,000 à Buénos-Ayres, et le reste au Chili, à Santa-Fé et à Guatémala.

TABLEAUX *du commerce entre les ports de Cadiz et de Callao* (1).

IMPORTATIONS.

Années.	Provenances espagnoles.		Provenances étrangères		Valeurs totales.	
	dollars.		dollars.		dollars.	
1781....	114,952	7 ½	309,230	3	424,183	3
1782....	566,128	1	633,435	3	1,199,563	4
1783....	695,295	7	1,049,348	4	1,744,644	3
1784....	1,020,434	1	2,073,530	4	3,093,964	5
1785....	2,318,448	1	3,727,267	4	6,045,715	5
1786....	6,136,067	4	7,630,681	7	13,766,749	3
1787....	3,870,200	7	2,911,898	2	6,782,099	1
1788....	1,557,901	»	1,194,066	1	2,751,967	1
1789....	1,209,196	5	1,460,226	3	2,669,423	»
1790....	2,297,962	4	2,465,499	2	4,763,461	6
Totaux..	19,786,677	5 ½	23,455,184	1	43,241,861	7

(1) *Colonel Poinsett's report on Peru.*

Nous croyons devoir donner ces tableaux d'après l'ouvrage cité, malgré quelques fautes d'impression que l'auteur n'a sans doute pas eu l'occasion de corriger.

EXPORTATIONS.

Années.	Or et Argent.		Produit.		Total.	
1783....	443,306	«	177,766	7	561,067	7
1784....	16,152,916	4¼	968,290	2½	17,121,206	7
1785....	7,144,325	2	732,587	4	7,877,912	6
1786....	8,285,659	7¾	882,807	1	9,168,467	»
1787....	4,518,246	3	906,022	½	5,424,268	3
1788....	5,463,973	1	579,160	2	6,043,133	3
1789....	2,449,945	6	523,086	»	2,972,575	6
1790....	5,220,387	2¾	448,095	1	5,668,482	3
Totaux..	49.678,305	1	5,158,809	1½	54,837,114	3

Dans les exportations d'or et d'argent, sont compris 3,562,000 dollars expédiés par la compagnie royale des Philippines.

Montant des	exportations, ...	54,837,114	3
	importations, ...	43,241,861	7
Excédant en faveur des exportations. .		11,595,252	4

Cet excédant des exportations est dû à la guerre. Quatre vaisseaux arrivés en 1779, n'ayant remis à la voile qu'en 1784, il en résulta pour cette année l'immense exportation de 17,121,206 6.

De 1790 à 1795, le montant du commerce entre ces deux ports fut, savoir :

Exportations	33,313,741 piastres.
Importations	21,547,851
Excédant	11,765,890

Dans la somme des exportations se trouvent 29,316,995 dollars en espèces, et le reste se compose de productions du sol.

Le commerce avec Buénos-Ayres a été, en 1794, savoir :

Exportations	2,034,980 dollars.
Importations	864,790
Excédant	1,170,190

Cet excédant, en faveur du Pérou, lui fut remboursé principalement en matière monnayée et frappée à Potosi.

Le commerce avec les autres ports de l'Amérique, de 1785 à 1789, fut, savoir :

Importations	8,350,749 dollars.
Exportations	7,823,776
Excédant	526,973

Suivant le rapport de l'inspecteur-général des douanes de Londres, du 17 juin 1826, la quantité de laine importée du Pérou dans la Grande-Bretagne et en Irlande, a été, en 1824, de trente-huit mille deux cent soixante-une livres pesant; en 1825, de quarante-huit mille trente-deux, et, en 1826, de cent quatre-vingt-douze mille sept cent soixante-sept.

Revenus. Le revenu annuel du clergé, des universités, des hôpitaux, etc., fut :

Lima	1,076,943 dollars.
Cuzco	393,455
Aréquipa	329,711
Truxillo.	244,034
Guamanga	275,408
Total	2,319,551

Revenu du Pérou, en 1791 *et* 1792.

En 1791.		En 1792.	
Recettes . .	7,683,608 dollars.	Recettes . .	7,095,429 dollars.
Dépenses . .	4,082,313	Dépenses. .	4,211,192
Excédant . .	3,601,295	Excédant. .	2,884,237

L'emprunt de 450,000 livres sterling, contracté à Londres à 88, était, en juillet 1826, au taux de 23.

TABLEAU *officiel du nombre des mines d'or, d'argent et de mercure, dans la vice-royauté du Pérou, en* 1796 (1).

INTENDANCES.	Mines d'argent		Mines d'or		Mines de vif-argent en exploitation.	Amalgamation.	
	exploitées.	non exploitées.	exploitées.	non exploitées.		Argent.	Or.
Lima...........	117	70	»	»	1	41	»
Huancavélica....	80	215	»	»	2	42	»
Cuzco..........	19	»	»	»	»	18	»
Aréquipa.......	55	48	1	4	»	33	»
Tarma..........	»	»	»	»	»	»	»
Pasco (2).......	78	21	»	»	»	102	»
Huallauca.......	149	»	»	»	»	48	»
Truxillo........	134	161	2	1	»	82	»
Guamanga......	38	63	60	3	1	32	121
Totaux....	670	578	63	8	4	398	121

LISTE DE QUELQUES AUTEURS NATIFS DU PÉROU.

1°. L'*Inca Garcilasso de la Véga*, qui naquit à Cuzco, huit ans après la conquête, est auteur des célèbres *Comentarios Reales*, publiés à Lisbonne en 1609 et en 1616, in-folio.

2°. *Don Fray Luis Géronimo de Oré*, sixième évêque de la Concepcion, né à Guamanga, a écrit plusieurs ouvrages en langue indienne.

3°. *Don Gaspar de Villaroel*, né à Quito, dont il fut ensuite évêque, est auteur de *Pacifica Union y Concordia de los Dos Cuchillos Pontificio et Regio*.

4°. *Don Pédro Péralta Barnuevo*, auteur d'un poëme héroïque intitulé : *Lima Fundada, ó Conquista del Perú*, in-4°. Lima, 1732.

5°. *Antonio de Léon Pinéla*, éditeur et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'Amérique, et entre autres d'un *Epitome*

(1) *Miers' Travels in Chili and La Plata*, tom. II, p. 433.

(2) Le produit moyen des mines de Pasco, avant la révolution, a été de 247,014 marcs par an.

de la Bibliotheca Oriental y Occidental, Nautica, Geographica, etc., in-fol., 2 vol. Madrid, 1737.

6°. *Don Pédro Maldonado,* que M. de La Condamine connut particulièrement au Pérou, passa en Espagne et de là en France, où il fut nommé correspondant de l'académie royale des sciences. C'est sur les observations de ce créole que M. d'Anville a réduit une carte en quatre feuilles de la province de Quito, que M. de La Condamine a fait graver, après sa mort. Maldonado avait descendu le fleuve des Amazones avec ce voyageur, et l'avait aidé dans plusieurs de ses opérations au Pérou (1).

7°. *Don Martin del Barco Centénéra,* auteur d'une *Histoire du Rio de la Plata* ou *Argentina.*

8°. *Don Tomas de Salazar,* assesseur-général des vice-rois, auteur d'un ouvrage intitulé : *Interpretacion de las Reales Leyes de Indias.*

AUTEURS CONSULTÉS POUR L'HISTOIRE DU PÉROU.

Herréra, Gomara, Acosta, et autres écrivains déjà cités aux articles précédents.

Coronica de las Indias. — *Primera parte de la Historia natural y general de las Indias yslas y tierra firme del mar Oceano, escripta por el capitan Gonzalo Hernandez de Oviedo i Valdes, alcayde de la fortaleza de la ciudad de Santo-Domingo de la isla Española, y cronista de la sacra cesarea y catholicas mayestades del Emperador don Carlos quinto de tal nombre, rey de España : y de la serenissima y muy poderosa reyna doña Juana, su madre, nuestros señores. Por cuyo mandado el auctor escriviô las cosas maravillosas que ai en diversas islas y partes de estas Indias y imperio de la corona real de Castilla : segun lo vido y supo en veynte y dos años y mas que ha que vive y resida en aquellas partes. La cual historia comiença en el primero descubrimiento destas Indias : y se contiene en veynte libros este primero volumen in-fol. Salamanca* 1547. *Y con la conquista del Perú. Verdadera relacion de la conquista del Perú y provincia del Cuzco llamada la Nueva Castilla, conquistado por Francisco Pizarro, capitan, etc., etc. Embiada â su mayestad por Francisco de Xeres natural de la muy noble y leal ciudad de Sevilla : secretario del sobredicho capitan en todas las provincias y conquista de la Nueva Castilla : y uno de los primeros conquistadores della. Fol. XXII.*

Autre édition de Séville, 1535. — Caractères gothiques.

Chronica del Perú que tracta la demarcacion de sus provincias ; la descripcion dellas ; las fundaciones de las nuevas ciudades ; los ritos y costumbres de los Indios, y otras cosas estra-

(1) Introd. hist. de M. de La Condamine, p. 208.

nas dignas di ser sabidas. Fecha por Pedro de Cieça de Leon, vecino de Sevilla, 1553. *Con privilegio real.* Petit in-fol.

Cet historien contemporain avait servi pendant dix-sept ans en Amérique, et avait parcouru lui-même la plupart des provinces dont il a donné la description. On dit qu'il avait fait plus de douze cents lieues par terre afin de ne rien avancer dont il ne fût sûr : il commença à rédiger son histoire à l'âge de quarante-un ans et la termina à cinquante.

Aug. de Zarate. — *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Perú*, publiée à Anvers en 1555.

Cet auteur, nommé, en 1543, trésorier ou contrôleur-général du Pérou, y trouva les affaires si embrouillées, qu'il eut l'idée d'écrire le récit de tout ce qui s'y passait; mais le mestre-de-camp de Gonzalo Pizarro menaça de tuer celui qui entreprendrait de divulguer les actions de son parti. Zarate néanmoins trouva moyen de recueillir des faits et des mémoires qui lui servirent à composer ensuite son histoire : elle fut imprimée par ordre de Philippe II.

Levini Apollonii de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eâdem gestis, in-12; Antverpiæ, 1567.

La Nouvelle Histoire du Pérou, par la relation du père Diégo de Torrès, de la compagnie de Jésus, procureur de la province du Pérou, in-8°.; Paris, 56 feuillets, 1604.

Cet auteur dit, page 5, « qu'on a imprimé à Rome une bonne grammaire de la langue aymara, une des deux langues du pays, et qu'elle a été composée par un père italien. »

Delle navigationi e viaggi raccolti da M. Gio. Battista Ramusio in Venetia, 1606. (Voy. vol. III, p. 310.) Contenant :

1°. *Discorso sopra il discoprimento e conquista del Perú.*

2°. *Relatione d'un capitano spagnuolo della conquista del Perú.*

3°. *La conquista del Perú, e provincia del Cusco, chiamata la Nuova Castiglia, scritta e drizzata à sua maesta da Francesco di Xeres, secretario del capitan Francesco Pizarro, che questi luoghi conquisto.*

4°. *La relatione del viaggio che fece il capitano Fernando Pizarro per ordine del governatore suo fratello, da che parti dal popolo di Caxamalca per andare à Xauxa, finche ritorno.*

5°. *Relatione per sua majestà di quel che nel conquisto, e pacificatione di queste provincie della Nuova Castiglia, etc., nella cita di Xauxa, a* 15 *di Luglio*, 1534. *Per commandamento del governatore e ufficiali Pero Sanco.*

Comentarios reales escritos por el Inca Garcillasso de la Vega, natural del Cosco, y capitan de su mayestad. Primera parte que trata del origen de los Incas, reyes que fueron del Perú, de su idolatria, leyes, y govierno en paz y en guerra; de sus vidas y conquistas, y de todo lo que fue aquel imperio y su republica

antes que los Españoles passaran á el. (in-fol.) *En Lisboa*, 1609.

Segunda parte de los Comentarios reales de los Incas, ou *Historia general del Pirú. Trata del discubrimiento del, y como lo ganaran los Españoles; las guerras civiles que huvo entre Pizarros y Almagros, sobre la partoja de la tierra; y otros sucessos particulares que en la historia se contienen*, *año* 1616, *en Cordova*.

Cet auteur a été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. Il dit (lib. I, cap. 19) être né huit ans après la conquête de son pays par les Espagnols, et avoir été élevé au Pérou jusqu'à sa vingtième année.

Purchas; His Pilgrimes, part. IV, lib. VII, cap. 11-17. London, in-fol., 1625.

Constitutiones synodales del obispado de la ciudad de Nuestra Señora de la Paz, en el Perú. Por el señor doctor D. Feliciano de la Vega, obispo de la dicha ciudad. Lima, 1639.

Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes-Orientales. (Tome IV.) Amsterdam, 1705.

Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites par ordre du Roi, sur les côtes orientales de l'Amérique-Méridionale et dans les Indes-Occidentales, depuis l'année 1707 jusqu'en 1712, par le révérend père Louis Feuillée, 2 vol. in-4°.; Paris, 1714.

Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714, par M. Frézier, in-4°.; Paris, 1716; avec cartes et figures, 2e. édit., augmentée; *ibid.*, 1732, in-4°.

Relacion historica del viage á la América meridional, y observaciones astronomicas y phisicas en los reynos del Perú, por D. J. Juan, y D. Antonio de Ulloa, 5 vol. in-4°., Madrid, 1748.

Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'équateur, servant d'introduction historique à la mesure des trois premiers dégrés du méridien, par M. de La Condamine. Paris, in-4°., 2 vol., de l'imprimerie royale, 1751.

Relacion descriptiva de la ciudad y provincia de Truxillo del Perú, con noticias exactas de su estado político segun el real orden dirigido al excelentísimo señor Virrey Conde de Super-Unda, escrita por el doctor don Miguel Feyjoo, corregidor (que fue) de dicha ciudad y contador mayor del tribunal y audiencia real de cuentas del Perú, in-4°., en Madrid, año de 1763.

Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Españoles en las Indias, contra los pretendidos filósofos y políticos, para ilustrar las historias de MM. Raynal y Robertson, escritas en italiano por el abate don Juan Nuix, y traducidas con algunas

notas por D. Pedro Varela y Ulloa, del consejo de S. M., etc., in-4°., p. 315 ; Madrid, 1782.

Diccionario geográfico-histórico de las Indias-Occidentales ó América, por el coronel don Antonio de Alcedo, 5 tomes; Madrid, 1786.

Noticias americanas : entretenimientos fisico-históricos sobre la América-Meridionale y la Septentrional Oriental, etc., etc., por don Antonio de Ulloa, petit in-4°.; Madrid, 1792.

Continuacion de la historia general de España, del P. Juan de Mariana, por el P. F. Joseph Manuel Miñana, tomo tercero. Madrid, in-4°., 1804.

Voyage au Pérou, fait dans les années 1791 à 1794, par les pères Manuel Sobreviela et Narcisso y Barcelo ; trad. de l'anglais, par M. P. F. Henri, 2 vol. 8°., atlas ; Paris 1809.

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par M. le baron de Humboldt. Paris, 1811.

Voyage dans l'Amérique-Méridionale, commençant par Buénos-Ayres et Potosi jusqu'à Lima, avec un appendice, etc., par Antoine Zacharie Helms, traduit de l'anglais. Paris, in-8°., 1812.

Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres, y Tucuman, escrita por el doctor D. Gregorio Funes, dean de la Santa Iglesia catedral de Cordova, 3 vol. Buénos-Ayres, 1817.

A la fin du troisième volume se trouve :

« *Bosquejo de nuestra revolucion desde el* 25 *de mayo de* 1810, *hasta la apertura del congreso nacional, el* 25 *de marzo de* 1816. »

Report, etc. Rapport du colonel Poinsett, chargé d'affaires des États-Unis à Mexico, sur la situation du Pérou, adressé à M. Adams, secrétaire d'État, le 23 octobre 1818. Washington, in-8°.

Voyage to South America, etc., in the years 1817 *and* 1818, *etc. by H. M. Brackenridge*, 2 vol. in-8°. Baltimore, 1819. Ce voyage a été exécuté par ordre du gouvernement américain, dans la frégate *la Constitution*. L'auteur accompagna, en qualité de secrétaire, les commissaires envoyés par les États-Unis pour prendre des renseignemens sur l'état des diverses républiques de l'Amérique ci-devant espagnole avant de reconnaître leur indépendance.

Lettres des missionnaires, les pères Nyel, Morghen et de Haze, sur les Indiens Moxos, Chiquitos, etc., insérées dans les Lettres Édifiantes, tome V, édition de Lyon, 1819.

*Peruvian pamphlet ; being an Exposition of the administrative labours of the Peruvian government, etc. by don Bernardo Monteagudo. London, in-*8°., 1823.

Extracts from a journal written on the coasts of Chile, Peru and Mexico, in the years 1820, 1821 *et* 1822, *by captain Basil Hall of the royal navy*, 2 *vol. in-*8°., 4 *th. edition; Edinburgh*, 1825.

Narrative of a visit to Brazil, Chile, Peru, and the Sandwich islands, during the years 1821 *and* 1822. *By G. E. Mathison Esq. London*, 1825, *in*-8°., 478 *pp*.

Journal of a residence and Travels in Columbia, during the years 1823 *et* 1824, *by capt. Charles Stuart Cochrane, of the royal navy*, 2 *vol. in*-8°.; *London*, 1825.

An historical and descriptive narrative of 20 *years residence in South America, by W. B. Stevenson, formerly private secretary to the president and captain general of Quito, colonel and governor of Esmeraldas, captain de fregata, and late secretary to the vice-admiral of Chile, his excellency the Right honourable lord Cochrane*, 3 *vol. in*-8°.; *London*, 1825.

1825. *Noticias históricas, politicas, y estadisticas de las provincias unidas del Rio de la Plata, por M. Ignacio Nuñez. Londres, in*-8°., 1825, 325 *pp*.

Il a été publié à Paris, en 1826, une traduction française de cet ouvrage, par M. Varaigne, qui l'a enrichi de beaucoup de notes et d'additions importantes.

Travels in Chile and la Plata including accounts respecting the geography, geology, statistics, government, finances, agriculture, manners and customs, and the mining operations in Chile, collected during a residence of several years in those countries, by John Miers, illustrated by original maps, views, etc., in 2 *vol.* 8°.; *London*, 1826.

Nous avons aussi profité des journaux suivants, savoir :

Gaceta del gobierno de Lima independiente, dont le premier numéro a paru le 16 juillet 1821; *Gaceta del gobierno legitimo del Perú*, établi à Cuzco en 1822; *El Sol del Cuzco*, commencé le 1er. janvier 1825; *El verdadero amigo del pais*, établi à Mendoza en 1822; *El Coreo del Orinoco; Gaceta de Colombia; El Argos de Buénos-Ayres*, et des annuaires historiques de Londres, d'Édimbourg et de Paris.

CHILI (1).

Ce pays, situé entre les Andes et la mer, s'étend depuis le désert d'Atacama jusqu'au golfe de Guaitéca, entre les 24° et 44° de latitude méridionale (2). Il est borné au nord par le désert d'Atacama, qui a quatre-vingts lieues d'étendue, et le sépare du Pérou; à l'est, par les Andes, qui le séparent des provinces de Tucuman, Cujo (3) et de Patagonie; au sud, par la Magellanie, et à l'ouest, il est baigné par l'Océan-Pacifique. Les limites naturelles du territoire chilien, fixées par la constitution de 1822, sont le désert d'Atacama au nord, les Andes à l'est, le Cap-Horn au sud, et l'Océan à l'ouest. La ligne de démarcation septentrionale

(1) On a donné plusieurs fausses étymologies à ce mot. Zarate le fait dériver de *chil*, qui signifie *froid* dans la langue péruvienne, et il dit qu'on lui a donné ce nom à cause des montagnes qu'il faut traverser pour s'y rendre du Pérou. Les naturels du pays prétendent au contraire, et avec plus de vraisemblance, dit Molina, que ce nom vient de celui de certains oiseaux de la famille des grives (*turdus ater*), qui sont très-communs dans le pays, et dont le cri ressemble au son du mot Chili. Peut-être, ajoute le même historien, les premières tribus indiennes, qui vinrent s'y établir, regardèrent-elles ce cri comme d'un bon augure, et donnèrent-elles en conséquence ce nom à tout le pays. *Thili* ou *Chili*, *Turdus Thilius*, *è una specie di tordo*, *che sembra aver dato il nome a tutto el regno*. *Diz. Chil.* Les indigènes, dit Molina, prononcent toujours ce mot *Cili*; les Espagnols l'écrivent *Chile* ou *Cile*; mais les Italiens, l'ayant trouvé écrit avec un *h*, le prononcèrent les premiers *Chili*.

(2) Molina, dans la deuxième édition de son ouvrage intitulé: *Saggio sulla storia naturale de Chili*, *Bologna*, 1810, dit que le Chili est situé entre les 24° et 45° de lat. S., et les 304° et 310° de long. E. de l'île de Fer, ou les 68° et 75° et 1/2 de long. O. de Paris.

(3) Le Chili comprenait autrefois la grande province de Cujo. On l'appelait *Chili oriental* ou *Trasmontano*, à cause de sa situation au-delà des montagnes. Le Cujo fait actuellement partie de la république de la Plata.

commence à l'embouchure du Rio-Salado dans l'Océan, remonte cette rivière, et prend ensuite une direction N.-E. à travers le désert d'Atacama au-dessus du 24° de latitude méridionale, jusqu'à la Cordilière, dont la ligne des limites orientales suit le sommet dans une direction sud, jusqu'au détroit de Magellan.

Le Chili, suivant Molina, a environ 1,260 milles géographiques de longueur, ou plus de 2,000 en suivant les sinuosités de ses côtes, et sa largeur varie suivant que les Andes s'approchent ou s'éloignent de la mer. Entre les 24° et 32° de latitude, elle est de 210 milles; de ce dernier au 37°, elle n'est que de 120; mais vers l'archipel d'Ancud ou de Chiloe, par le 41°, elle augmente jusqu'à 300 milles (1).

M. de Humboldt estime la superficie du Chili 14,300 lieues marines carrées de 20 au dégré (2).

Un désert affreux s'étend l'espace de quatre-vingts lieues, entre Copiapo et Atacama; et un autre, où l'on ne rencontre ni villes ni villages, mais seulement trois ou quatre métairies, sépare Copiapo de Coquimbo, sur une distance d'environ cent lieues.

Le Chili se divise naturellement en trois parties principales, savoir: le Haut-Chili, le Bas-Chili, et les îles. Le premier renferme la vaste chaîne de montagnes, qui s'élève, sur plusieurs points, à environ vingt mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et dont les sommets les plus hauts sont *La Manfla*, par 28° 45′ de latitude; *Tupungato*, par 33° 10′; *Décapitato*, lat. 35°; *Blanquillo*, lat. 35° 4′; *Longavi*, lat. 35° 30′; *Chillan*, lat. 36°, et *Coréobado*, lat. 41° 12′. (*Molina*.)

Le Chili proprement dit, ou le Bas-Chili, est une prolongation de la base occidentale des Andes vers la mer. La

(1) M. Bland estime la plus grande longueur du Chili, depuis le détroit de Chacao jusqu'à la rivière de Salado, environ 900 milles; sa largeur moyenne, des Andes à la mer, 140 milles, et sa superficie 126,000 milles carrés, dont 80,000 seulement sont occupés par les Chiliens civilisés, ou Européens de race mélangée.

(2) Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par Alex. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par A. de Humboldt, tom. IIIe., in-4°, Paris, 1825.

partie maritime est entrecoupée de trois chaînes de montagnes presque parallèles aux Andes, qui forment une infinité de vallées arrosées par de belles rivières. Celles d'Aconcagua et de Quillota, qui ont une élévation de deux mille pieds au-dessus de la mer, sont surtout remarquables par leur fertilité. Le pays de l'intérieur est presque plat, à peine y remarque-t-on quelques collines isolées La partie des montagnes, qui dépend du Chili, peut avoir cent vingt milles de longueur. Entre les 24° et 33° de latitude, elles sont désertes, et le reste, jusqu'au 45°, est habité par des peuplades chiliennes.

Ovaglie, qui décrit la Cordilière entre le Chili et la Plata, dit qu'elle a quarante lieues de largeur, et qu'elle forme un grand nombre de vallées. La montée en est si longue, qu'il faut trois ou quatre jours pour en atteindre le sommet et autant pour en descendre. Il existe huit ou neuf passages à travers ces montagnes; mais le plus fréquenté est celui de *Putaendo*, de *Cumbre* ou d'*Uspilata*, qui va de San-Félipe à Mendoza, en suivant le cours de l'Aconcagua. La distance du village de Villanuéva à la Guardia, ou frontière du Chili, est de trente-huit milles; de là à la Cumbre, ou point le plus élevé, il y a trente-deux milles; de ce point à Uspilata, soixante-dix, et de cette dernière à Villavicencio, dans la province de Mendoza, soixante milles; en tout, deux cents milles. Ce voyage s'exécute en sept ou huit jours. C'est principalement par-là que passe tout le commerce intérieur qui se fait entre le Chili et les provinces situées à l'est des Andes. Au nord de celui-ci, il y en a un autre, appelé *Patos*, qui conduit de San-Félipe el Réal à San-Juan (1). Celui de *Portillo*, entre Mendoza et Santiago, a 80 lieues espagnoles de longueur. Un quatrième, nommé *Planchon*, est situé vis-à-vis de la Concepcion. La hauteur de la *Casa de la Cumbre*, telle qu'elle a été déterminée en 1794, par D. Félipe Bauza, est de 1,987 toises 4,

Les vallées du Chili sont presque toutes entourées de hautes chaînes de montagnes praticables seulement pour des mulets. Il n'y a dans toute l'étendue du pays que trois chemins pour

(1) C'est par ces deux passages, comme on le verra ci-après, que le général San-Martin conduisit son armée dans les plaines de Chacabuco; c'est aussi par cette route que les Anglais introduisaient leurs marchandises au Chili pendant la révolution.

les voitures, 1°. celui qui mène de Santiago à Valparaïso, et qui a été percé à grands frais à travers trois ou quatre chaînes considérables; il a près de cent milles de longueur; 2°. une autre route, meilleure que la première, entre ces deux villes, passe à Mélipilla, mais elle est de trente à quarante milles plus longue; 3°. une troisième route de quatre cents quarante-cinq milles, entre Santiago et la Conception, est praticable partout pour les voitures, à l'exception de deux endroits où elle est interceptée par des chaînes de montagnes.

Iles. Suivant la description de don Pédro Gonzalez de Aguéros, la province et l'archipel de Chiloé s'étendent de la pointe de Capitanes à Quillan, entre les 41° 30′ et 44° de latitude sud, et les 302° et 303° 25′ de longitude de Téneriffe. La partie habitée de la province est comprise entre Maullin et Huilad, et a une étendue de quarante lieues du nord au sud sur dix-huit à vingt de l'est à l'ouest. Elle renferme vingt-cinq îles, savoir: 1°. l'Isla-Grande; 2°. Achao; 3°. Lemiu; 4°. Guegui; 5°. Chelin; 6°. Tanqui; 7°. Linlin, 8°. Llignua; 9°. Quenae; 10°. Meulin; 11°. Caguach; 12°. Alau; 13°. Apeau; 14°. Chaulinec; 15°. Vuta-Chauquis; 16°. Anigué; 17°. Chegniau; 18°. Caucague; 19°. Calbuco; 20°. Llaicha; 21°. Quénu; 22°. Tabon; 23°. Abtau; 24°. Chiduapi; 25°. Kuar. Toutes ces îles sont escarpées et couvertes de bois. Les pluies y sont fréquentes et durent souvent des lunes entières sans interruption. Elles sont quelquefois accompagnées de terribles ouragans. Ces îles souffrirent beaucoup du tremblement de terre de 1737 (1). La principale, ou celle de *Chiloé*, qui a 150 milles de longueur sur 6 à 7 de largeur, s'étend entre les 41° 40′ et 43° 50′ de lat., et est située à environ douze lieues de la côte du Chili. Castro en est la capitale, mais Calbuco en est la ville la plus considérable. Cette dernière renfermait autrefois deux couvents et un collège de jésuites. Son port principal, qui est bien fortifié, se nomme Chacao (2). L'île de *Mocha,* séparée du continent par un canal de six lieues de large, a soixante-dix milles de circonférence. Le centre en est par 38° 22′ de lat. et par 67° 45′ de long. O. de Cadix,

(1) Voyez *Descripcion historial de la provincia y archipielago de Chiloe en el reyno de Chile, por Pedro Gonzalez de Agueros*; Madrid, 1792.

(2) Don Ulloa donne le plan de l'entrée du golfe de Chiloé et du port de Chacao, qu'il place par le 41° 56′ de lat. austr. et le 303° 59′ de long., comptée du méridien de Ténériffe.

76° 22′ O. de Paris. Cette île est fertile et sa côte présente deux beaux ancrages. Elle nourrit une quantité prodigieuse de chevaux et de porcs sauvages, et est fréquentée pour la pêche de la baleine et des phoques. Celle de *Santa-Maria* est séparée du continent par un canal de quatre mille trois cent quatre-vingt-onze toises de large. Elle a deux baies.

La plus grande des deux îles de *Juan Fernandez* (1), appelée aussi *Isola di Terra*, est à trois cent trente milles en mer; lat. 33° 40′ S., et longit. 81° 55′ O. de Paris. Elle a quarante-deux milles de circonférence. Elle est située à quatre cent quarante lieues marines du Cap Horn. Les vaisseaux qui doublent ce cap y abordent pour se rafraîchir. La seconde, nommée *Desafuéra*, ce qui veut dire dehors ou plus avant dans la mer, placée trente-quatre ou trente-cinq lieues plus loin par lat. 33° 48′, a une lieue de longueur. Elle est de forme circulaire, bien boisée, abondante en sources, mais d'un accès difficile. Elle est inhabitée (2). On rencontre encore plus loin, les petites îles de *San-Ambrogio*, de *Santa-Félice* et de *Pasqua*. Les deux premières, connues aussi sous le nom de *Terre de Davis*, sont situées par 27° de lat., à cent soixante-dix lieues des côtes du Chili. Celle de Pasqua, qui a environ sept lieues de longueur, est par lat. 27° 11′ et par 111° 55′ de long. O. de Paris. Les deux premières sont désertes, et l'autre est habitée par près de deux mille indigènes, qui ont de la barbe, et sont plus blancs que les Indiens du continent (3).

(1) Ces deux îles furent découvertes par Juan Fernandez, dans son voyage de Lima à Valdivia. La plus grande est célèbre par le séjour d'un marin écossais, nommé *Alexandre Selkirk*, qu'y laissa, vers l'année 1705, le capitaine Straddling, commandant du navire anglais, les *Cinq Ports*. Il y était depuis quatre ans, lorsque Woodes Rogers, capitaine des deux corsaires, le Duc et la Duchesse de Bristol, aborda dans l'île, le prit à son bord, et le conduisit en Angleterre. C'est le séjour de Selkirk dans cette île, qui a fourni à Defoe le sujet de son admirable fiction de Robinson Crusoé.

(2) *Voyez* Don Ulloa, *Relacion del Viage*, lib. II, cap. 4, où se trouve une description de ces îles, et le plan de celle de Terra, qu'il place par les 33° 42′ de lat. mérid., et par les 297° 32′ de long., en comptant pour premier méridien l'île de Ténériffe.

(3) *Molina-Saggio sulla Storia Naturale de Chili*; deuxième édition. *Bologna*, 1810; *voy*, lib. I, §. 1, 2 et 3.

Les îles *Coquimbanes*, nommées *Mugillon*, *Totoral* et *Pajaro*, sont inhabitées. Molina leur donne une circonférence de six à sept milles. L'île de *Carrama* est un rocher peu susceptible de culture.

Lacs et rivières. Il y a au Chili des lacs d'eau douce et des lacs d'eau salée. Ces derniers sont situés dans les endroits marécageux, entre les 33° 30′ et 34° 30′ de latitude. Les plus considérables sont ceux de *Bucalémo*, de *Cahuil* et de *Boyéruca*. Les lacs d'eau douce les plus étendus sont, 1°. celui de *Nahuelhuapi*, situé dans le pays des Araucaniens, qui a quatre-vingts milles de circonférence, et au centre duquel s'élève une île bien boisée; 2°. celui de *Lavquen*, nommé par les Espagnols *Lago de Villarica*, et placé dans le même pays, qui a soixante-douze milles de circuit. Au centre il y a une jolie petite île de forme conique. Les autres lacs sont ceux de *Pudahuel*, d'*Aculéo*, et de *Taguatagua*, qui renferment chacun plusieurs petites îles (1). Celui d'Aculéo, situé à vingt milles sud de Santiago, a trois lieues de long sur une de large, et verse ses eaux dans la rivière d'Angostura. L'aspect en est extrêmement pittoresque.

Le Chili est arrosé par cent vingt rivières qui ont leurs sources dans les montagnes, et dont quarante-deux vont porter leurs eaux à l'Océan, après un cours de trente à quarante lieues. Mais le courant en est généralement si rapide, qu'elles ne sont navigables pour les gros navires, qu'à une petite distance de leur embouchure. Les principales sont :

1°. Le *Mataquito*, ou *Mataquino*, grande rivière de la province de Chanco; 2°. le *Maulé*, qui arrose la province de son nom, et dont l'embouchure, située par lat. 34° 50′, forme une baie commode; 3°. l'*Itata*, qui reçoit plusieurs grands affluens tels que le *Génublé*, le *Chillan*, le *Quiérico* et le *Longuen*, passe près de l'Impériale et se jette dans la mer par lat. 36°; le lit en est plus large et plus profond que celui du Maulé, mais son cours est obstrué par des rochers, et ses bords sont hauts et escarpés; 4°. le *Biobio*, fleuve célèbre, formé de plusieurs grands affluents; il embrasse une étendue considérable de pays, a plus de deux milles de large, et se rend à l'Océan au sud de la baie de la Conception, par lati-

---

(1) Molina, lib. I, §. 7.

tude 36° 50′ ; 5°. le *Cauten*, qui reçoit les eaux de plusieurs tributaires, et entre autres du *Rio de las Damas*, conserve une largeur de trois cents toises jusqu'à quelque distance de la mer, et serait assez profond pour des vaisseaux de ligne sans la barre qui traverse son embouchure ; 6°. le *Tolten*, qui sort du lac de Mallabauquen, passe à Villa-Rica, et se décharge dans l'Océan-Pacifique, par lat. 39°. 11′, en formant une baie, à sept lieues O. du port de l'Impériale ; on le dit navigable pour de gros vaisseaux sur une certaine étendue ; 7°. le *Valdivia*, qui arrose le territoire araucanien, et offre un port vaste et commode à son embouchure ; 8°. le *Salado*, qui coule sur les frontières du Pérou, et dont les eaux sont si salées qu'il est impossible de les boire (1).

On a remarqué que les sources et les rivières sont plus abondantes dans les terres basses du Chili que dans celles du Pérou.

Eaux minérales. Celles de *Cauquénès*, dans la province de Rancagua, situées dans un ravin profond de la Cordilière, qui conduit aux sources du Cachapoal, sont les plus renommées. Elles consistent en quatre sources principales de la température de 100° de Fahrenheit (37° 77′ centig.), et au-delà. Il y en a une sulfureuse, une autre saline, et une troisième gazeuse. Ces eaux sont efficaces pour la guérison de plusieurs maladies, mais particulièrement pour celle du rhumatisme et de la maladie syphilitique.

Température. Tous les auteurs étrangers qui ont écrit sur le Chili, s'accordent, dit Molina, à louer la sérénité de son ciel, la douceur de son climat, la fertilité et la richesse de son terroir, et l'analogie parfaite qui existe entre ses provinces du centre et les parties méridionales de l'Europe. Selon Ovaglie, le sol et le climat du pays, situé entre les montagnes et la mer, surpassent les meilleurs en Europe ; le chaud et le froid ne sont pas aussi excessifs qu'en cette dernière contrée, surtout depuis le 36° de lat. jusqu'au 45°. Entre les 25° et 36° de lat., ou depuis le Rio-Salado jusqu'à l'Itata, aucun nuage n'obscurcit l'horizon depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mai ; une rosée abondante supplée au défaut de pluie, et les arbres y sont verds durant toute l'année. Le ciel est constamment pur et la chaleur n'est

(1) Ovaglie dit ironiquement qu'un cheval, qui avait bu abondamment de son eau, fut changé en sel.

pas excessive. La proximité des montagnes rafraîchit l'air, et le thermomètre de Fahrenheit, qui marque ordinairement de 70° à 80°, s'élève rarement à 85°. Dans les provinces de Copiapo et de Coquimbo, il ne pleut presque jamais; mais au midi de l'Itata, le climat varie considérablement. Les pluies, accompagnées de coups de vent, y sont fréquentes en été et en hiver. On ne voit jamais de neige dans les provinces voisines de la mer, tandis que dans les Andes elle tombe depuis le mois d'août jusqu'à celui de novembre, et rend le passage de ces montagnes impraticable. « L'air, » dit Ovaglie, « y est vif et perçant, et gêne la respiration : on s'y croit transporté au-dessus des nuages, qui dérobent la terre à la vue; on aperçoit l'arc-en-ciel à ses pieds, et tandis que la tempête gronde dans les vallées voisines, le ciel y est aussi clair et aussi serein que pendant une belle nuit d'été. »

Le printems commence au Chili en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin (1).

---

(1) Le père Techo donne la description suivante du pays.

Nihil Chilensi regione totâ, sive ad amœnitatem deliciosius, sive ad blandæ vitæ usum fingi potest accomodatius. Omni fructuum genere abundat, ostentatque jàm in amœnis collibus, fluminum ripis, vallium pratis, fontium marginibus pleraque, quæ America et Europa sparsim parturit lactis et lanarum tanta copia, quantum ovibus et boum armentis herbosa pabula ubique præbent. Mellis, tritici, et generosi vini, quantùm sibi sufficit, ferax est, fragorum et silvestrium pomorum sponte nascentium rara suavitas : aquarum potabilium per auri venas traductarum tenuitas salubritasque apud frugales Hispanos magnum pretium habet. Quamquàm non negarim ipsas auri venas Hispanorum plerisque aquis esse pretiosiores. Toto anno tonitrua nulla audiuntur : fulgitra, fulmina, ventorum immoderati impetus, et hujus modi cælorum terrores absunt. Terra omnis nullum venenosum animal, aut feras nocivas parit. Repentini tàntùm terræ tremores inter magnarum intervalla felicitatum, animos hominum quandoque concutiunt : nec alia res in officio magis continet colonos amœnitate camporum et rerum copiâ plerumque ad luxuriam magis, quam ad pietatem proclives *.

Cæterum Chilense regnum est ejus modi, ut sive commodam cœli temperiem, atque aeris clementiam salubritatemque, sive telluris solique fertilitatem et comestibilium abundantiam lauti-

* *P. Nicol. del Techo, Historia Provinciæ Paraquariæ etc., lib. I, cap.* 18. *Leodii*, 1673.

En 1737, il éclata sur les îles de Guaitécas un globe de feu, qui réduisit tous les végétaux en cendres.

Les ouragans sont très-rares. Molina n'en cite qu'un seul, celui de 1633, qui fit beaucoup de dégât au fort de Carelmapu, dans le midi du Chili.

Tremblements de terre. On en ressent ordinairement de légères secousses tous les ans, mais il est rare qu'on y en éprouve de violentes. Depuis l'arrivée des Espagnols, dit Molina, dans un intervalle de deux cent soixante-trois ans, on ne compte que cinq tremblements de terre : le premier, arrivé en 1550, détruisit quelques villages des provinces méridionales; le second, qui eut lieu le 13 mai 1647, renversa plusieurs maisons de la capitale, et fit périr un grand nombre de personnes, parce qu'il arriva dans la nuit; le troisième (15 mars 1657), en détruisit une grande partie; le quatrième (8 juillet 1730), souleva la mer contre la ville de la Conception, dont elle rasa les murailles, et le cinquième (24 mai 1751), la ruina de fond en comble (1).

Acosta parle d'un autre tremblement de terre qui renversa les montagnes, arrêta le cours des fleuves et les convertit en lacs, et qui refoula la mer à quelques lieues des côtes. Plusieurs navires furent laissés à sec sur le rivage.

Les 19, 20, 21 et 22 novembre 1822, on éprouva plusieurs violentes secousses de tremblement de terre à Valpa-

---

*tiamque spectes, non solum Germaniâ nostrâ sit melius; sed ipsi adeo Hispaniæ atque Italiæ haud vel certè vix cedat. Ver illic perpetuum est**.

(1) Molina, lib. I, §. 29. Le père Havestadt paraît croire qu'on a beaucoup exagéré le nombre des victimes de ces tremblements de terre :

Terræ motus, dit-il, *fateor illic esse vehementes frequentesque; verùm non tanto incolarum damno, ut Europæi existimant. Habebam mappam geographicam (nomini authoris parco) in quâ satis accurate erat depicta Jacobopolis regni Chilensis metropolis; at multo nimia hyperbole, quod de terræ motu anni 1730 legebatur, octo scilicet interiisse hominum milliones, cùm vix centum interierint; et anno 1751, cum alterâ mox septimanâ post terræ motum, quo urbs Conceptionis (Penco) diruta est, ibidem adessem, audivi egomet præsens solos viginti octo ruinis et exundante mare obrutos fuisse***.

* *Bern. Havestadt, Pars. sept. Mappa geographica.*

** *Bern. Havestadt, Pars septima.*

raïso et dans ses environs, et il ne resta sur pied de la grande ville de Quillota, qu'une vingtaine de maisons et une église. Ce tremblement de terre (19 novembre), fut ressenti depuis Copiapo, au nord, jusqu'à Valdivia, au sud, sur une étendue de huit cent quatre-vingts milles, et dans toute la Cordilière jusqu'à Cordova, à cinq cents milles est de Valparaïso. Cette dernière ville, Casa-Blanca, et Limache furent entièrement détruites. Cent cinquante habitants furent ensevelis sous les ruines à Valparaïso, et un grand nombre d'autres furent plus ou moins grièvement blessés. Santiago, Aconcagua et Rancagua, villes de l'intérieur, furent aussi considérablement endommagées. Le sol fut soulevé dans tout le pays, mais d'une manière inégale, et on a évalué à cent mille milles carrés la surface sur laquelle ce tremblement de terre a étendu son action le long des côtes (1).

Volcans. On en compte quatorze, qui ont fait des éruptions à différentes époques, dans la grande chaîne des Cordilières, savoir : 1°. le volcan de *Copiapo*, situé par le 26° de lat., sur les confins du Chili et du Pérou; 2°. celui de *Coquimbo*, sous le 30°; 3°. le *Ligua*, par 31 dég. et demi; 4°. le *Pétéroa*, par 35° 5′; 5°. le *Chillan*, par 36 dég. et demi; 6°. l'*Antoco*, par 37 dég. un quart; 7°. le *Notuco*, 38 dég. et demi; 8°. le *Nulli-Huéco*; 9°. le *Villarica*, par 39° 9′; 10°. l'*Osorno*, par 41° 10′; 11°. le *Huanauca*, 12°. le *Kéciucavi*; 13°. le *Huaïlléca*; 14°. le *San-Clémenté* (2).

Tous ces volcans sont placés presque au milieu des Andes.

En 1640, le volcan de Vallarica, situé près du lac du même nom, dans le pays des Araucaniens, fit une éruption épouvantable. La montagne vomit, par deux bouches, une si grande quantité de pierres et de cendres, qu'elle combla les deux rivières voisines de Tolten et d'Alipen, qui inondèrent tout le pays environnant.

Le 3 décembre 1762, il y eut une éruption du Pétéroa. Les cendres et la lave, lancées dans une vallée voisine, arrêtèrent, durant deux jours, le cours de la rivière de Tingi-

---

(1) *Voyez* une description fort intéressante de ce tremblement de terre, dans le voyage de M. Miers, dont les établissements, au confluent de la Quillota et du Concon, souffrirent considérablement (tom. I, chap. 9, p. 385 et suiv.).

(2) Molina, lib. I, cap. 3; lib. II, cap. 4.

ririca. Celle de Lontué fut obstruée pendant plusieurs jours par l'écroulement d'une partie de la montagne. Ses eaux ayant formé un vaste lac, s'ouvrirent enfin un passage et se répandirent sur toute la contrée environnante.

Mines. Il existe des *mines de fer* dans les provinces de Coquimbo, de Copiapo, d'Aconcagua et de Huilquiléma. Les plus riches *mines d'or* sont celles de Copiapo, de Guasco, de Coquimbo, de Pétorca, de Ligua, de Tiltil, de Putaendo, de Caren, d'Albué, de Rancagua, de Maulé, de Huilli-Patagua, et de Rère. Les mines de Copiapo et de Guasco ont fourni *l'or capot*, le plus pur que l'on connaisse. Les dernières ont été abandonnées. La minière d'or de Pétorca, située à l'est de Santiago, a produit un métal très-abondant et très-estimé; celle de Ligua, entre Quillota et Valparaïso, est aussi très-riche, ainsi que celle de Tiltil, près de Santiago. La mine de Peldéhué, placée également dans le voisinage de cette ville, produisait journellement 15,000 liv. tournois en or, avant d'être inondée par des sources souterraines.

Il y a une foule de *lavadéros*, ou lavoirs entre Valparaïso et Pennuélas, près de la Conception, et à Yapel. L'or est si généralement répandu au Chili, qu'il n'y a pas de montagne ou de colline qui n'en contienne plus ou moins. Il s'en trouve aussi une grande quantité dans le sable des rivières. Les Espagnols tiraient des sommes énormes des mines des provinces australes avant leur expulsion du pays, époque à laquelle elles furent toutes comblées par les Araucaniens. Les historiens rapportent que celles de la vallée de Guadal-lemqué, près de Valdivia, rapportaient au gouverneur Valdivia 25,000 écus par jour. La quantité annuelle d'or que l'on envoyait autrefois du Chili à la monnaie de Lima, s'élevait à 600,000 piastres, et celle qu'on passait en fraude par les Cordilières, pouvait être de 400,000 écus, ce qui ferait monter le produit total de ces mines à un million.

Les *mines d'argent* du district de Coquimbo, dont les filons sont près de la surface du sol, sont les plus riches que l'on connaisse. Elles ont rapporté de 40 à 60 marcs par *caxon* de cinquante tonneaux (1).

(1) M. Poinsett dit que les mines du Chili sont les plus productives qui existent; que le minerai de celles qui ont été dernièrement découvertes dans la province de Guasco, donnent un produit moyen de 40 marcs par caxon, tandis que celles de Potosi n'en rapportent que de 12 à 40.

Le capitaine Hall estime le produit des mines d'argent 20.000 marcs par an (1).

Pendant les dix ou douze dernières années, on a trouvé de riches mines de ce métal dans les Andes, au-dessus de Copiapo et de Guasco. Des mineurs expérimentés et bien instruits assûrent que le pays qui borde ces montagnes en renferme des quantités inépuisables (2).

La partie de la Cordilière qui avoisine Santiago et la Conception, est remplie de *mines de cuivre*. A Payen, on en trouve des chanteaux de 50 à 100 quintaux tout pur. Les mines de Guasco en produisaient autrefois de 18 à 20,000 quintaux par an. Le gouvernement s'était réservé le droit d'acheter ce métal 7 piastres et demie, payables à Santiago; mais les propriétaires de ces mines en fournissaient aussi beaucoup à des contrebandiers qui leur donnaient la valeur de 14 piastres en marchandises pour chaque quintal. Il existe aussi à Illapel, auprès de Coquimbo, une mine de cuivre dont on a tiré une grande quantité de métal. Le capitaine Hall évalue la quantité de cuivre annuellement extraite des mines du Chili 60,000 quintaux, ce qui, à 13 dollars le quintal, donnerait 780,000 dollars.

Il y a, à Talcahuano, à quinze cents pieds de la mer, une mine de *charbon de terre*, dont les navires baleiniers des États-Unis tirent le charbon dont ils ont besoin. Il s'en trouve aussi dans le voisinage de la Conception, sur les bords du Biobio, et en d'autres endroits, à quelques pieds seulement de profondeur (3).

Arbres. Les forêts renferment quatre-vingt-dix-sept espèces différentes d'arbres, qui, à l'exception de treize, conservent toujours leur verdure. Toutes les rivières, au sud du 35° 17'

---

(1) Les journaux américains parlent de la découverte d'une mine d'argent natif, sur les propriétés de la marquise de Coquimbo. Elle a produit, disent-ils, dans l'espace de vingt jours, pour un million de pésos. (*Mensagero argentino*, nº. 9, 16 déc. 1825.)

(2) *Travels to Chile over the Andes*, par R. Schidtmeyer.

(3) Voyez, au sujet des mines, Frézier, p. 144, 195, 199 et 232; Don Ulloa, lib. II, cap. 9; Molina, lib. II, §. 45. Il s'est formé depuis peu, à Londres, une compagnie pour l'exploitation des mines du Chili. Le prix primitif des actions était de cent; le montant des versements des actionnaires de huit; et le cours, en juillet 1826, de trois.

sont bordées de forêts; mais les provinces au nord du Maypo sont presque entièrement dégarnies de bois. On peut s'en procurer abondamment sur les bords du Maulé, de trente-six pieds de long et de dix pouces carrés, et quelquefois de soixante pieds de longueur sur deux pieds carrés. L'on rencontre dans toute l'étendue du pays, une espèce de *mimosa* épineuse dont on se sert pour le chauffage, et pour la fusion des métaux.

On trouve le cèdre rouge, appelé *alerce*, dans le district de Valdivia, et dans le voisinage de la Cordilière; le ciprès rouge sur plusieurs points; le laurier dans les terrains bas et humides; le *canelo*, dans toutes les provinces depuis Valdivia jusqu'à Coquimbo, et l'amandier dans le district de Santiago. Le *floripondio* (*datura arborea*) abonde partout, ainsi que l'*espino mimosa* et le *molle* (*schinus molle*) (1). Le quillai (*quillaja saponaria* de Molina) atteint à la hauteur de cinquante à soixante pieds. On en emploie l'écorce en guise de savon.

La pomme de terre croît, dans l'état de nature, dans toutes les vallées voisines de Valparaïso.

Animaux. Les animaux cornipèdes les plus remarquables sont: 1°. le *lama*, nommé *chilihuèque* ou *huique* (*camelus aracaunus*), qui habite les montagnes situées entre les 36° et 40° de latitude, et que les anciens Chiliens employaient comme bête de somme; 2°. la *vigogne* (*camelus vicugna*), qui se trouve en troupes dans les parties les plus inaccessibles des montagnes, où les Indiens la poursuivent pour sa chair et sa laine précieuse; 3°. le *pudu* (*capra pudu*), le *venado* des Espagnols (l'*antilope américaine* de M. de Blainville), qui se tient aussi dans les montagnes, mais qui est facile à apprivoiser; 4°. le *guemul* ou *huemul* (*equus bisulcus L.*), qui se retire dans les parties les plus impraticables des Andes.

---

(1) Voyez Molina, appendice à la seconde édition de son *Saggio sulla Storia Naturale de Chili*, intitulé *Flora Selecta Regni Chilensis Juxtà Systema Linnæum*, p. 24. — *Flora Peruviana et Chilensis, sive descriptiones et icones plantarum peruvianarum et chilensium; auct. Hipp. Ruiz et Josepho Paron;* et l'appendice du *Journal of a Residence in Chile*, de Mad. Graham, n°. VI, lequel renferme une description des arbres et arbrisseaux utiles du Chili, rédigée pour la cour d'Espagne, en vertu d'un édit royal

Les carnivores sont, 1°. le *cinghe* (*viverra chinga*), de la grandeur du chien, et dont la peau douce et abondamment fournie de poils noirs est fort recherchée des Indiens qui en font des couvertures de lit; 2°. la *cuja* (*mustela cuja*) dont le poil noir et touffu est très-doux; 3°. le *quiqui* (*mustela quiqui*); 4°. le *porc-épic*, qu'on tue aussi pour sa peau; 5°. le *culpeu* (*canis culpæus*); 6°. la *guigna* (*felis guigna*); 7°. le *colocollo* (*felis colocolla*); ces deux espèces de chats sauvages, qui habitent les montagnes, ont un fort beau poil; 8°. le *pagi* (*felis puma*), appelé *lion* par les Espagnols (1).

Les principaux herbivores sont le *cuy* (*lepus minimus*), qui y est domestique, et la *viscaccia* (*lepus viscaccia*), dont le poil fin et doux sert à faire des chapeaux.

Les Espagnols ont importé d'Europe au Chili le cheval, l'âne, le bœuf, la vache, le mouton, la chèvre, le chien, le chat, et les autres animaux domestiques.

Tous ces animaux y ont multiplié prodigieusement, surtout dans le pays occupé par les Araucaniens et les autres naturels. «Quant aux *chevaux* du Chili,» dit don Ulloa, «il faut avouer qu'ils sont supérieurs, non-seulement à ceux des Indes, mais même à ceux d'Espagne, et ils ne le cèdent point pour l'apparence aux plus beaux andaloux. Ils sont d'une belle taille, pleins de feu et de fierté.» Les *mulets* sont forts, actifs et marchent d'un pas très-assûré. Les *ânes*, attendu la bonté du climat et la liberté dont ils jouissent, y ont acquis un développement supérieur à celui de la race européenne dont ils sont issus. On les trouve dans l'état sauvage, dans les vallées des Andes, et les Chiliens les chassent pour se procurer leur peau. Les *bêtes à cornes* de ces vallées sont aussi plus grandes que les espèces correspondantes en Italie. Molina dit avoir vu des bœufs du poids de mille neuf cents livres. Toutefois dans les provinces centrales et maritimes ils sont d'une taille bien inférieure. Les *moutons*, importés d'Espagne, n'ont rien perdu sous le rapport de la grosseur, ni sous celui de la finesse de leur laine; et les *chèvres*, qu'on rencontre particulièrement dans les districts monta-

---

du 20 juillet 1789, et envoyée en Europe, avec les échantillons des différents bois, le 10 décembre 1792, en 16 pages.

(1) Voyez, pour la description des autres animaux sauvages, l'article *Pérou*.

gneux, y ont multiplié à l'infini. Les Péhuenches, qui occupent une partie de la Cordilière, ont croisé ces deux espèces, et la race mêlée qui en est provenue, est beaucoup plus grande que celle des moutons ordinaires; son poil ressemble à celui de la chèvre d'Angora.

Molina compte au Chili trente-six espèces de quadrupèdes, non compris ceux d'origine européenne. « Ce pays, » dit-il, « ne produit aucun de ces animaux féroces et venimeux, si abondants et si dangereux dans les autres parties de l'Amérique du sud. Les serpens qui fréquentent les bois et les champs ne sont pas redoutables, et la *chiqua* est le seul insecte incommode qui s'y trouve. Quelques auteurs ont attribué cette absence d'animaux nuisibles à la douceur du climat, et d'autres, à la difficulté de franchir les Andes. » Ovaglie dit que, dans toute l'étendue du pays, on peut se coucher de tout temps en pleine campagne, sans crainte d'aucun venin. Frézier rapporte avoir vu des crapauds à la Conception, des couleuvres et des araignées monstrueuses à Valparaïso, et des scorpions blancs à Coquimbo. « Apparem» ment, » ajoute-t-il, « ces animaux sont d'une nature dif» férente de ceux d'Europe, car il est sans exemple que per» sonne en ait été blessé. »

Il y a au Chili cent trente-cinq espèces d'oiseaux terrestres, soixante-seize de poissons bons à manger, treize de crabes et d'écrevisses sur les côtes, et quatre dans l'eau douce.

On pêche, en grande quantité, sur les côtes de Chiloé, une espèce de poisson qui ressemble à la morue. Le Cauten abonde tellement en poissons, jusqu'à sept lieues de son embouchure, que les Indiens les harponnent du rivage.

Division politique. Les trois grandes chaînes des Andes forment des vallées spacieuses, fertiles et bien arrosées, qui néanmoins ne sont pas peuplées au nord du 34° de latitude. Les plus méridionales sont occupées par des tribus libres de Patagons, les Chiquillanes, les Péhuenches, les Puelches et les Huilliches.

La nation nombreuse des Pehuenches qui habite les Andes chiliennes, entre les 34° et 37° de latitude, ressemble à celle des Araucaniens par le langage et la religion. Chaque village, ou camp, est gouverné par un ulmen ou prince héréditaire. Leur costume est aussi celui des Araucaniens, excepté qu'au lieu de culottes, ils portent, comme les Japonnais, un morceau de drap qui leur prend de la ceinture jusqu'aux genoux. Ils se font des bottes avec la peau des pieds de derrière du

bœuf coupée à la hauteur du genou. Cette partie sert pour le talon et le pied, auxquels ils l'adaptent quand elle est encore fraîche, en ayant soin de tourner le poil en dedans. Cette chaussure, frottée souvent de suif, devient très-douce et flexible. Ces peuples portent des boucles d'oreilles, des bracelets en verroterie, et des grelots autour de la tête. Ils habitent sous des tentes de peaux disposées circulairement, l'emplacement du milieu étant réservé pour les bestiaux. Ils séjournent dans un endroit jusqu'à ce que les herbages en soient épuisés. Alors, comme les Bédouins du désert, ils se transportent en un autre lieu (1).

Le Bas-Chili, ou le Chili proprement dit, qui est situé entre les Andes et l'Océan-Pacifique, se divise en deux parties, le *Chili-Araucanien* et le *Chili-Espagnol*.

Le premier s'étend du Biobio à l'archipel de Chiloé, entre les 36° 44′ et 41° 20′ de latitude méridionale, et est habité par trois tribus indigènes, qui sont les Araucaniens, les Cunchos et les Huilliches, ou Gyllices. Les Araucaniens n'occupent pas, comme le prétend de Paw, les rochers arides du Chili, mais bien la fertile contrée, située entre les rivières Biobio, Calacalla, et Valdivia, et qui a une étendue de côtes de cent quatre-vingt-six milles. C'est la partie la plus unie, la plus agréable et la mieux arrosée du pays. Sa largeur, de la mer au pied des Andes, estimée autrefois trois cents milles, ne peut être aujourd'hui moindre de quatre cent vingt, depuis que les Puelches, habitants de ces montagnes, ont formé une confédération avec ce peuple. Molina en évalue la superficie à soixante-dix-huit mille cent vingt milles carrés.

Les Araucaniens ont divisé leur pays longitudinalement en quatre *uthan-mapu*, ou principautés parallèles, d'égale largeur, savoir : le *Lavquen-Mapu*, ou contrée maritime; le *Lelvun-Mapu*, ou pays plat; l'*Inapire-Mapu*, ou partie voisine des Andes, et le *Pire-Mapu*, ou région de neige ou des Andes (2). Chaque principauté se divise en cinq provinces, et chaque province en neuf comtés.

---

(1) Molina, lib. IV, cap. 3.

(2) *Terræ Indorum chilensium, quæ trans fluvium Biobio sitæ sunt, præscindendo ab insulâ Chiloë, et Baldiviæ territorio, dividuntur in quatuor* vutan mapu, *seu vastas magnasque provincias; videlicet* Lafquen vutan mapu, *ora maritima:* Ragitun vutan mapu, *terræ planæ oræ maritima confines:* Inapire vutan mapu, *montibus Andes; et* pire vutan mapu, *ipsi Andes* *.

* *Havestadt. Pars septima.*

La nation des Cunchos habite la partie des côtes, située entre la rivière de Valdivia et l'archipel de Chiloé. Leur nom vient du mot *cunco*, qui signifie grappe de raisin, et leur a été donné à cause de la quantité de vignes qui croît dans le pays. Les Huilliches résident dans les plaines, à l'est du territoire des Cunchos, dont ils sont séparés en partie par une ligne de convention, et en partie par une ramification des Andes, qui s'étend de Valdivia jusqu'à l'extrémité du Chili. Leur nom signifie hommes du sud, parce qu'ils sont les plus méridionaux des Chiliens.

Les naturels de l'archipel du Chili ressemblent à ceux du continent par l'apparence, les mœurs et le langage. Ils sont toutefois d'un caractère plus pacifique, car, bien que leur population s'élevât à plus de soixante-dix mille habitants, ils n'opposèrent néanmoins aucune résistance à la poignée d'Espagnols qui les subjugua. Leur position insulaire, et la nature de leur sol et de leur climat ont donné à ces insulaires l'idée de plusieurs arts utiles. Ils fabriquent des ponchos ou manteaux, sans le secours d'un métier, et les brodent de soie ou de fil; et de la toile et des étoffes de laine qu'ils entrelacent artistement de plumes d'oiseaux de mer. Ces dernières sont d'une grande beauté et leur servent de couvre-pieds. Ils attachent la trame avec des chevilles et tissent avec la main. Les ponchos sont d'une contexture très-fine, mais forte, et une femme n'en peut guère fabriquer plus de deux dans une année. Leurs cabanes sont en bois et recouvertes en chaume. Leurs pirogues n'ont ni quille ni tillac, et se composent de trois ou quatre planches adaptées ensemble avec des pléyons d'osier, et calfeutrées avec de la mousse ou des feuilles de cannes. Les traverses sont retenues par des clous. Ils les dirigent sans le secours de voiles ou de rames, et vont quelquefois, dit Molina, dans ces frêles embarcations jusqu'au port de la Conception. Ils emploient, en guise de charrue, deux pieux, de sept à huit pieds de long, liés ensemble et pointus d'un bout, l'autre s'emmanchant dans un morceau de bois rond. Ils enfoncent les pointes de cet instrument dans la terre en le poussant fortement avec la poitrine, qui est garantie par une peau de mouton, et ils jettent la semence dans les trous. Ces insulaires prennent une quantité considérable de poisson avec des bâtons pointus et des corbeilles d'osier. Leur manière de conserver les testacés est vraiment curieuse. Ils les mettent dans un trou, les recouvrent de feuilles de *panke tinctoria*, sur lesquelles ils placent de grosses pierres; ils allument ensuite sur ces

dernières un grand feu qu'ils entretiennent durant plusieurs heures, après quoi ils ôtent les poissons de la coquille, les passent sur un fil et les exposent quelques temps à la fumée. Ces testacés ainsi préparés sont un manger fort délicat. Ils font aussi avec une herbe marine desséchée, une espèce de gâteau qui est recherché même par les riches habitants de Lima (1).

La partie du Chili, occupée par les Espagnols, et qui s'étend du 24° au 37° de latitude sud, se divise en seize provinces, qui sont, en commençant par le nord, Copiapo, Coquimbo, Quillota, Aconcagua, Mélipilla, Santiago, Rancagua, Colciagua, Curicò, Maulé, Cauquénès, Chillàn, Itata, Puciacay, Réré et Laxa. Ces provinces sont fort irrégulièrement partagées; il y en a qui s'étendent de la mer aux Andes, et d'autres n'occupent que la moitié de cet espace, et sont situées près des montagnes ou baignées par l'Océan. Elles diffèrent aussi par l'étendue, quelques-unes étant six ou sept fois plus grandes que d'autres. Le pays était jadis habité par les Copiapinis, les Coquimbanis, les Quillotanes, les Mapocines, les Promauques, les Curis, les Cauquis, et les Pencones, qui, ayant été ou chassés ou exterminés par les Espagnols, ne s'y trouvent actuellement qu'en petit nombre.

M. de Humboldt dit, qu'en 1803, le point le plus austral du nouveau continent habité par les Espagnols, était le fort Maullin, situé près du petit village de Carelmapu, sur les côtes du Chili, vis-à-vis l'extrémité septentrionale de l'île de Chiloé (2).

Herréra dit que le gouvernement du Chili, pris dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire depuis la vallée de Copiapo, par 27° de latitude, jusqu'au détroit de Magellan, a cinq cents lieues de long du nord au sud, et de quatre à cinq cents depuis la mer du Sud (*Mare Magnum*), jusqu'à celle du Nord; et qu'il va toujours en se rétrécissant jusqu'auprès du détroit, où il n'a plus que quatre-vingt-dix à cent lieues. Cet auteur ajoute que la partie habitée par les Espagnols n'a pas plus de trois cents lieues le long des côtes de la mer du Sud, vingt de large, et quelquefois moins (3).

(1) Molina, lib. IV, cap. 2; et P. de *Agueros*, *Descripcion Historial de la Provincia de Chiloe*, 1792.

(2) Essai Politique, etc., tom. I, p. 210.

(3) Herréra, *Descripcion de las Indias Occidentales*, cap. XXII, *del distrito del reino de Chile*.

TABLEAU STATISTIQUE

PROVINCES.	SITUATION.	ÉTENDUE.
1. Copiapo......	Bornée au nord par le désert; à l'est, par les Andes; au sud, par le Coquimbo; et à l'ouest, par l'Océan.	Long. 100 lieues. Larg. 44 lieues.
2. Coquimbo....	Bornée au nord par le Copiapo; à l'est, par les Andes; au sud-est, par l'Aconcagua; au sud-ouest, par le Quillota; et à l'ouest, par la mer.	Long. 45 lieues. Larg. 40 lieues.
3. Quillota....	Bornée au nord par le Coquimbo; à l'est, par l'Aconcagua; au sud, par le Mélipilla; et à l'ouest, par la mer.	Long. 25 lieues. Larg. 16 lieues.
4. Aconcagua...	Entre les provinces de Coquimbo, Quillota, Santiago et les Andes.	Même étendue que Quillota.

(1) Ce tableau, pour tout ce qui a rapport à la situation et à l'étendue, est tiré d'un ouvrage intitulé : *Compendio della Storia Geog. Nat. e Civil del Reyno de Chile*, imprimé à Bologne en 1776. Que-

:HILI (1).

S ET LACS.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
ıpo, le Guas- : Salado, le ;no, le Toto- : Québrada- , et le Chol- ai sont à sec nt presque l'année.	Guasco, port, à l'embouchure de la rivière du même nom, lat. S. 28° 26', long. O. 75° de Cadix. La Caldéra Copiapo, port, à celle du Copiapo, lat. 27° 10', longitude 305° 5'. Santa-Rosa. Guasco-Alto.	Riches mines d'or, d'argent et de cuivre, et du plomb en petite quantité, dans le district de Chaco Alto ; nitrate de potasse et sulfate de soude, dans celui d'Atacama ; or et sel fossile dans les montagnes.
₁uimbo, le oi, le Limari :huapa.	Coquimbo, à l'emb. de la rivière du même nom, lat. 29° 56', long. 304° 22'. Illapel. Guasco. Chuapa.	Or, cuivre et fer; vin, olives et autres fruits.
:on, ou Quil- t ses affluens. rivière s'ap- aussi Ocoa et cagua.	Valparaïso, belle ville, avec un bon port, 33° 1', long. 304° 11. Pétorca. Herradura de Quintéro, lat. 32° 47'. La Plazilla de Puchincavi. *Idem* de la Ligua. Ingénio. Limaché. Casa-Blanca.	Cuivre, au nord; or dans les montagnes; chanvre et miel.
ıendo, et l'A- agua.	Aconcagua, sur la rivière du même nom, lat. 32° 48', long. 305° 50'. Santa-Rosa, ou Villa-Nuéva.	Cuivre et argent; beaucoup de grains et de fruits; vignes et oliviers.

: soit peut-être pas fort exact, nous avons cru cependant qu'il t à donner au lecteur une idée assez précise de la situation et ıductions de ce pays.

PROVINCES.	SITUATION.	ÉTENDU
5. MÉLIPILLA...	Bornée au nord par le Quillota ; à l'est, par Santiago ; au sud, par la rivière Maypo ; et à l'ouest, par la mer.	Long. 25 lie
6. SANTIAGO.....	Bornée au nord par l'Aconcagua ; à l'est, par les Andes ; au sud, par la rivière de Maypo ; et à l'ouest, par le Mélipilla.	Long. 15 lie Larg. 12 lieu
7. RANCAGUA....	Entre les Andes, la mer et les rivières de Maypo et de Cachapoal.	Larg. de 8 à 1
8. CALCHAGUA...	Entre les rivières de Cachapoal et de Téno, les Andes et la mer. Elle fait partie de l'ancien territoire des Araucaniens.	Larg. de 14 à
9. MAULÉ......	Bornée au nord par le Calchagua ; à l'est, par les Andes ; au sud-est, par le Chillan ; au sud-ouest, par l'Itata ; et à l'ouest, par la mer.	Long. 44 lieue Larg. 40 lieues

RIVIÈRES ET LACS.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
Le Mapocho et le Poanguy.	Mélipilla, près du Maypo, latit. 32° 32', longit. 304° 5'. San Antonio, à l'emb. du Maypo. San Francisco del Monté, près du Mapocho.	Lavages d'or; grains et vignes.
Le Mapocho, la Colina et la Zampa, plusieurs autres beaux cours d'eau, et le lac de Pudaguel.	Santiago, sur le bord méridional du Mapocho, lat. 33° 31', long. 305° 40', à 30 lieues de la mer, et à 7 des Andes.	Or et argent dans les montagnes; blé, vignes et fruits dans les vallées et les plaines.
Le Codégua, le Chocalan et autres, et le lac de Bucalému, de 6 à 7 lieues de long, et celui d'Aculeu.	Rancagua, sur le Cachapoal, lat. 34°, et long. 305° 32'. Algue, à 8 lieues de la capitale, près de la mer.	Or, à Algue, dans les montagnes; grains fruits et bestiaux.
Le Rioclarillo, le Tinguiririca, et le Chimbarongo, et les lacs de Taguatagua et de Caguil.	San Fernando, sur le Tinguiririca, lat. 34° 18', long. 305° 30'. Rio Clarillo. Malloa. Roma.	Or, blé, vignes et fruits.
Le Maulé, et ses tributaires; le Claro, la Talca, le Putagan, l'Archiguénu, le Liguay, le Longavi, et le Perquilauquen qui forment le Longamillo.	Talca, capitale, sur le Rioclaro, lat. 34° 47', long. 304° 45'. Curico. Cauquénès. San Savério di Bella Isla. San Antonio della Florida. Lora.	Mines d'or dans la Cordilière à l'est de Talca; riches mines de cuivre, près de Curico; sulfate de fer à la source du Longavi, et près du volcan de Pétéroa, sel, bon bois de construction, grains, fruits, vignes, et beaucoup de bestiaux.

PROVINCES.	SITUATION.	ÉTENDUE.
10. ITATA.........	Sur les bords de la mer, entre le Maule et le Puchacay, et le Chillan à l'est.	Long. 20 lieues. Larg. 11 lieues.
11. CHILLAN	Bornée au nord par le Maulé; à l'est, par les Andes; au sud, par le Huilquilému; et à l'ouest, par l'Itata.	Même étendue que la précédente.
12. PUCHACAL.....	Bornée au nord par l'Itata; à l'est, par l'Huilquilému; au sud, par le rio Biobio; et à l'ouest, par la mer.	Long. 20 lieues. Larg. 12 lieues.
13. HUILQUILÉMU, ou Estanzia del Rei (possession royale).........	Entre le Chillan, les Andes, le rio Biobio, et le Puchacal.	Mêmes longueur et largeur que la précédente.
VALDIVIA (1).....	Dans le pays des Araucaniens,	Long. 12 lieues.

(1) Toutes les treize provinces ci-dessus sont situées au nord de

ÈRES ET LACS.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
ıée par l'Itata.	Itata, ou Jésus de Couléma, à l'emb. de l'Itata, lat. 36° 2', long. 305° 41'.	Or, dans la partie montueuse et les rivières; vin qu'on dit être le meilleur du Chili; il s'appelle *ponco*, ou vin de la Conception.
ublé, le Cato, le illan, le Diguil- et le Danical-in, qui descen-ıt de la Cordi-re, et forment ata.	San Bartoloméo de Chillan, sur le Chillan. lat. 35° 56', long. 305° 2'.	Blé et fruits; moutons, dont la laine est fort estimée.
dalita et autres ites rivières.	Gualquil, sur le Biobio, lat. 36° 44', long. 304° 48'. La Conception, lat. 36° 49', long. 305° 18'. Le port de San Vicenté, sur le bord occid. du promontoire de Talcahuana.	Poudre d'or en grande quantité; fraises sauvages et cultivées, les plus grosses du Chili.
:a, le Claro, la za, le Duquéco, la Guaqué.	Yumbel, Estanzia del Rei, ou San Luis de Gonzaga, lat. 36° 45', long. 304° 48'. Les forts espagnols de cette province, le long du Biobio, sont Yumbel, Tucapel, Santa-Barbara, et Puren; et sur le bord méridional Arauco, Coleura, San Pédro, Santa-Joanna, Nascimento, et Angélès.	Poudre d'or et vin muscat.
'aldivia.	Valdivia, sur la rive mé-	Poudre d'or et bois

io. Le gouvernement du Chili réclame, en outre, le district de

PROVINCES.	SITUATION.	ÉTENDUE.
	sur le bord de la mer, et traversée par le rio Valdivia.	Larg. 6 lieues.
Archipel de Chiloé et autres îles....	Déjà décrits.	

Valdivia, la Terre Magellanique, appelée Nouveau-Chili, l'archipel de Chiloé, et plusieurs autres îles. Le Cujo, qui est situé de l'autre

Tableau *de la superficie et de la population du Chili, suivant M. Miers.*

Provinces.	Superficie.	Population.
Copiapo	18,750 milles carrés.	10,000 hab.
Coquimbo	13,300	20,000
Quillota	4,600	40,000
Aconcagua	4,460	60,000
Santiago	3,830	90,000
Mélipilla	850	20,000
Rancagua	3,830	70,000
Colchagua	4,400	80,000
Maule	3,750	50,000
Chillan	2,200	30,000
Itata	1,800	20,000
Réré	3,250	30,000
Puchacal	2,000	40,000
Totaux	66,960	560,000

ce qui ferait huit un tiers habitants par mille carré.

...IÈRES ET LACS.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
	ridionale de la rivière du même nom, à 3 lieues de la mer, par lat. 39° 51', long. 305° 2'.	de construction fort estimé.
	Mehuin, rade, située par 39° 26' de lat., et formée par les îles de Silla et de Sembrados.	

des montagnes, en dépendait aussi anciennement. Il est réuni ...urd'hui à la république de la Plata.

...ans le décret de convocation d'un congrès national, ...lu par le Directeur Suprême, le 7 mai 1822, le Chili ... divisé en vingt-neuf districts, savoir : 1°. Chillan; ... Talca; 3°. Ligua; 4°. Valparaïso; 5°. Quillota; 6°. Ca... ...lanca; 7°. Rancagua; 8°. Curicos; 9°. Mélipilla; 10°. ...iapo; 11°. Quirigua; 12°. Conception; 13°. San-Carlos; ... Linarès; 15°. Coquimbo; 16°. Parral; 17°. Cauquénès; ... Santiago; 19°. Santa-Rosa de los Andès; 20°. Pétorca; ... Colchagua; 22°. Réré; 23°. Chiloé; 24°. Valdivia; ... Osorno; 26°. Los Angélès; 27°. Florida; 28°. Illapel, ... Huasco.

TERRITOIRE INDIEN

DIVISIONS TERRITORIALES.	SITUATION.
1. ARAUCO.......	Sur le bord de la mer, entre le Biobio et le Cauten.
2. PUREN........	Séparée de l'Arauco par une chaîne de collines, qui s'appelle, au nord, la Cuesta de la Lia, au centre la Cuesta de Puren, et au sud la Cuesta de los Pinos.
3. RÉPOCURA.....	A l'est de Puren, renferme le district de Quichéraguas, dans la Cordilière.
4. BOROA........	Territoire considérable, situé entre les rivières Cauten et Tolten, et qui comprend à l'est le Moquégua.
5. TOLTEN.......	Entre les rivières Tolten et Très-Crucès.
Etablissemens des missionnaires...	Il en existait autrefois sur les rivières Malbo, Tolpague, Maguéhue, dans la province de Cuncos, et un nommé Nuestra Sénora de Pilar, à 20 lieues est de Valdivia.

(1) D'après le traité de Négrète, le Biobio lui sert de limite au

CHILI (1).

…IVIÈRES.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
…ampangui, le …bu, le Paicabi … Lieu Tirna.	Les Chiliens maintiennent sur la rive méridionale du Biobio, les postes d'Arauco, de Colcura et de San Pédro.	
…rd, le Biobio, …abolébo, et le …oiquen, au sud …ico et le Chol-…l.	Près de la frontière du nord se trouve le fort et le village de Nascimiento; et au centre le fort de Puren, à 8 lieues d'Arauco.	Mines d'or près du fort de Puren.
…e par des tri-…ires du Cauten.	Il ne subsiste plus le moindre vestige de la ville Impériale bâtie par les Espagnols, à 12 milles de la mer, au confluent de la Las-Damas et du Cauten.	Pays fertile et abondant en excellents pâturages.
…rrosé.		Belles vallées et plaines.
…e par les af-…ns de ces deux …res, et au sud …les grands lacs …iorno et de …naco.	Villarica, établie par les Espagnols et détruite par les Indiens, s'élevait dans une belle plaine près du lac Lauquen, et du volcan de Villarica, à 120 milles de la Concеption, et à 50 de l'Impériale.	Belles plaines, et riches vallées, bien boisées.

Population. Suivant le calcul de don Cosmo Buéno, la population du Chili ne s'élevait, en 1764, qu'à deux cent quarante mille ames. Le dénombrement de 1791, la porte à sept cent cinquante mille (1), et celui de 1813, à neuf cent quatre-vingt mille; mais M. d'Yrisarri, secrétaire d'État, pense que la population peut être d'un million deux cent mille habitants, non compris les Araucaniens ou Indiens libres (2).

Cette population se compose d'Européens, de créoles, de métis et d'Indiens soumis. Les Indiens en forment à peu près la moitié: l'autre consiste principalement en noirs et en mulâtres; et les blancs n'y entrent que pour environ un cinquième. La population des îles est de trente mille habitants, tant Espagnols qu'Indiens.

Le Directeur Bernardo O'Higgins, dans son manifeste adressé à toutes les nations, le 18 février 1818, estime la population du Chili, un million d'habitants, et sa superficie, vingt-deux mille lieues carrées. M. de Humboldt la porte à un million cent mille, ou soixante-seize par lieue carrée, sa superficie étant de quatorze mille trois cents lieues marines carrées de vingt au dégré (3).

Le nombre des Indiens esclaves du Chili a été estimé dernièrement cinquante mille.

Avant l'arrivée des noirs du Buénos-Ayrès, il n'y avait guère que mille Africains libres ou esclaves dans le pays.

M. Miers dit qu'il n'existe aujourd'hui qu'un fort petit nombre des anciennes coutumes indiennes; que depuis les limites les plus septentrionales du Chili jusqu'au Biobio, il n'y a pas un Indien dont le sang soit sans mélange; que les classes pauvres des colons se sont par dégrés tellement confondues avec la population aborigène, et qu'on rencontre une si grande variété de nuances depuis le blanc jusqu'au brun le plus foncé, que le caractère particulier et la phisio-

---

(1) Comme l'objet de ce dénombrement était de répartir les taxes suivant la population de chaque district, il est probable qu'on a diminué le nombre d'individus.

(2) *Memoria sobre el Estado Presente de Chile*. London, 1820, page 21.

(3) Voyage aux Régions Équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par Al. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt; t. III, p. 64 et 70, et note, p. 165; in-4°., Paris, 1825.

nomie des naturels ont dû subir des altérations considérables. La dignité de cacique est encore héréditaire, sans que ni le langage ni les coutumes aient été transmis avec elle. On ne lui rend aujourd'hui aucun honneur : on lui permet seulement, à la procession de la Fête-Dieu, de se faire précéder des insignes de son ancienne dignité qu'on porte avec une image de la Vierge, qui remplace celle d'une des divinités chiliennes.

Sur plusieurs points du pays, à Tavolango, près de Quilloto, à Roméral, près de Ocoa, en un autre endroit aux environs de Quillota, et dans plusieurs autres, il existe des villages indiens, c'est-à-dire de petites étendues de terre possédées de père en fils par des Indiens, et que le roi d'Espagne leur avait laissées pour se concilier leur amitié; mais les possesseurs actuels ne sont pas plus Indiens que les autres naturels du Chili.

Maladies. L'abbé Molina et plusieurs autres écrivains observent que diverses maladies des climats chauds, telles que le rachitis, la lèpre et le vomissement noir, sont inconnues au Chili. On prétend aussi que l'hidrophobie ne s'y manifeste jamais. Une fièvre violente, appelée *chavo-longo*, ou mal de tête, accompagnée de délire, attaque quelquefois les habitants des campagnes, pendant l'été et l'automne; mais, suivant Molina, il n'y avait jamais eu d'exemple de maladies contagieuses avant l'arrivée des Espagnols. La petite-vérole, qui étendit ses ravages à presque toute l'Amérique, en 1568, enleva un grand nombre de Chiliens. Ceux chez qui elle se déclarait étaient aussitôt brûlés dans leurs huttes. Un médecin du pays, nommé *Math. Verdugo*, religieux de l'ordre de Saint-Jean, y introduisit le premier l'inoculation, en 1761, et depuis cette époque, elle s'y est pratiquée avec succès. Un habitant qu'il guérit, sauva la vie à beaucoup d'autres, en leur fesant prendre du lait en boisson et en lavement (1). M. Miers dit qu'il essaya vainement d'introduire la vaccination parmi les paysans des environs de Concon, qui étaient trop indifférents, ou trop paresseux pour lui amener leurs enfants. Les maladies d'estomac sont les plus communes, et elles sont produites par l'usage d'aliments malsains.

---

(1) M. Lassone, médecin de la reine de France, proposa le même remède en décoction avec de la racine de persil, et publia un mémoire à ce sujet dans les Transactions Médicales de Paris.

Longévité. L'homme, dit Molina, jouit au Chili de cette vigueur que donne un climat qui ne varie jamais. S'il a mené une vie régulière, il est sûr d'arriver à un âge très-avancé. « Quoiqu'en dise M. de Paw, j'ai connu moi-même, » ajoute-t-il, « plusieurs créoles de cent quatre, cent sept et cent quinze ans, et ces exemples de longévité sont encore plus communs chez les naturels du pays. » M. de la Pérouse vit plusieurs centenaires à la Conception. Les femmes y sont aussi d'une fécondité remarquable, et aucun pays ne donne naissance à un plus grand nombre de jumeaux. Un Français, nommé l'Hôtelier, qui y mourut, en 1764, dans un âge fort avancé, laissa cent soixante-trois enfants et petits-enfants en vie (1).

Constitution phisique, mœurs et coutumes des Indiens. Le docteur Rollin, dans ses Observations sur les Indigènes du Chili, dit que le même caractère de phisionomie se fait remarquer chez presque tous les individus de cette nation : leur visage est large et plus arrondi que celui des Européens : ils ont les traits grossiers, les ieux petits, ternes, noirs et enfoncés, le front bas, les sourcils noirs et bien garnis, le nez court et épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, la bouche grande, le menton peu prononcé et les oreilles de forme ordinaire. Les femmes indigènes sont petites, mal conformées et d'une phisionomie repoussante : je n'en ai jamais vu aucune qui eût la douceur des traits, la grâce et l'élégance des formes qui caractérisent leur sexe (2). »

Les naturels du Chili ont le teint d'un brun rougeâtre ou cuivré, ce qui vient sans doute de ce qu'ils ont le corps constamment exposé à l'air et au soleil. Des écrivains modernes, dit Molina, qui jouissaient de la réputation d'exacts observateurs, ont prétendu que tous les Américains se ressemblaient, et que lorsqu'on en avait vu un, on pouvait se faire une idée de tous les autres; mais ils se sont laissé induire en erreur par une apparence vague de ressemblance provenant en grande partie de la couleur, et qui disparaît aussitôt que l'on compare les individus d'une nation avec ceux d'une

---

(1) *Molina*, lib. IV, §. 27.

(2) Mémoire physiologique et pathologique sur les Américains, dans le IVe. tome du voyage de la Pérouse; in-4°., Paris, 1797. M. Rollin était chirurgien-major de la frégate *la Boussole*. Il paraît qu'il n'avait pas vu les belles Araucaniennes.

autre. Un Chilien diffère autant d'un Péruvien, qu'un Italien d'un Allemand. J'ai vu des naturels du Paraguay, du Cujo et de la Magellanie, entre lesquels il existait une différence frappante de traits. Les habitants de la province de Boroa, qui vivent sous le 39° de latitude méridionale, au centre du territoire araucanien, ont le teint blanc et rouge, les ieux bleus, et les cheveux blonds, comme les Européens nés dans le nord de la zone tempérée. Ceci peut être produit par la constitution phisique de cette province, qui est entourée de hautes montagnes et arrosée par la grande rivière de Cauten (1). « Les Chiliens, » continue Molina, « ainsi que les Tartares orientaux, dont je suis persuadé qu'ils descendent, sont représentés comme imberbes. Cette erreur vient de ce qu'ils s'arrachent la barbe avec des pinces; car on en voit qui l'ont aussi fournie que les Espagnols, et chez lesquels une plus grande abondance de poils indique l'âge de puberté. L'opinion généralement accréditée parmi nous, qu'une barbe claire suppose une diminution des forces phisiques, ne se vérifie pas chez ce peuple, qui est extrêmement

---

(1) Il est probable que cette race doit son origine au commerce des Araucaniens avec les femmes européennes, qu'ils épargnaient et emmenaient captives dans leur pays, ainsi qu'on le verra dans le cours de notre narration. On prétend que des partisans de Philippe II se retirèrent au Chili à la suite des guerres du duc d'Albe dans les Pays-Bas. On a cru long-tems qu'une tribu, appelée *Césarès*, résidait dans une ville de l'intérieur du Chili. Quelques auteurs ont pensé qu'elle tirait son origine des équipages de l'Armada envoyée, à l'époque de la conquête de l'Amérique, par l'évêque de Placentia, pour découvrir les Moluques, et qui fit naufrage dans le détroit de Magellan. D'autres ont prétendu qu'elle était issue du commerce des Araucaniens avec les femmes blanches qu'ils avaient menées en captivité après la destruction d'Osorno, en 1599. En 1638, don Luis Cabréra, gouverneur du Tucuman, fit de vaines recherches pour découvrir ce peuple. Il en fut de même de celles du jésuite Mascardi, qui, étant parti avec une escorte de Puelchès, fut tué par les Poyas. On assûre que le père Jéronimo Montemayor a découvert les Césarès, « sur le compte desquels, dit Alcédo, on a publié tant de fables, quoiqu'ils soient à peine connus. On sait seulement, ajoute-t-il, qu'ils ont le teint d'une couleur agréable, que leur air est fort revenant, et leur caractère très-doux. Ils ont quelque connaissance du christianisme, mènent une vie nomade, et plusieurs voyageurs affirment avoir entendu le son des cloches dans le pays qu'ils habitent ».

robuste et supporte la fatigue avec une rare constance. C'est pour cette raison qu'on le préfère toujours pour les ouvrages et les emplois qui exigent une force extraordinaire. Il en a donné des preuves frappantes dans les nombreuses guerres qu'il a eu à soutenir contre les Espagnols. Les habitants des plaines sont de la taille des Européens, mais les montagnards sont plus grands; et je suis convaincu que ce sont là les fameux Patagons dont on a tant parlé en Europe. C'était aussi l'opinion de lord Anson. La description des Indes Antarctiques, donnée par les navigateurs modernes, Byron, Wallis, Carteret, Bougainville, Duclos et de la Giraudois, s'accorde avec celle de ces montagnards. Cette opinion acquiert une nouvelle consistance des échantillons de leur langue, fournis par ces navigateurs, laquelle ne diffère guère de la chilienne, qui ne s'étend certainement pas au-delà des limites que j'ai assignées au Chili. D'ailleurs le langage des Patagons renferme une foule de mots espagnols qui n'ont pu y être introduits que par une nation voisine d'une colonie de ce peuple, et quoique je n'aie pu découvrir l'étimologie du mot *Patagone*, je puis du moins certifier qu'il n'est pas chilien. Dans cette dernière langue, on ne trouve d'autre nom pour désigner les Patagons, que celui de *Puelci*, ou d'Orientaux, parce qu'ils résident véritablement à l'est du Chili.

« La taille ordinaire des montagnards est de cinq pieds huit ou neuf pouces espagnols. Les plus grands de ceux que j'ai vus n'avaient pas plus de six pieds trois pouces; mais ce qui les fait paraître beaucoup plus grands qu'ils ne sont, c'est la grosseur prodigieuse de leurs membres, qui n'est pas en rapport avec leur taille. J'en excepte cependant les mains et les pieds. qui sont petits relativement au reste du corps. Leur phisique n'est pas désagréable; ils ont la figure ronde, le nez un peu gros, les ieux vifs, les dents blanches, les cheveux noirs, et quelques-uns d'entre eux portent des moustaches. Ils sont plus bruns que les habitants des côtes, sans doute à cause de leurs habitudes nomades et de l'intempérie de l'air, dans les pays où ils font ordinairement leurs incursions, et qui s'étend du fleuve de la Plata au détroit de Magellan. »

Les *vêtements* des habitants des vallées occidentales des Andes, consistent en draps de laine. Ceux de la Cordilière orientale se couvrent de peaux de *huanco*, et d'autres bêtes fauves. Il y en a qui portent le *poncho* des Araucaniens, ou manteau de drap de laine, avec un trou au milieu, dans lequel

on passe la tête (1). Les Puelchès, qui vivent dans la partie méridionale des Andes, s'affublent d'un chapeau en cuir orné de plumes, et se peignent le corps de différentes couleurs. Les femmes, toutes d'une haute stature, s'habillent à peu près comme les hommes, excepté, qu'au lieu de culottes, elles ont un petit tablier. Toutes les peuplades andines vivent sous des tentes en peaux, qu'elles transportent d'un lieu à un autre, en ayant toujours soin de choisir celui qui offre le meilleur pacage pour leurs troupeaux (2). Chaque tribu obéit à un chef nommé *ulmen* ou *gulmen*. Leur religion est celle des autres idolâtres du Chili, dont ils parlent aussi la langue, mais avec un accent plus guttural. Ce sont d'excellents cavaliers. Leurs selles ressemblent à celles qu'on met sur les mulets, les étriers et le mors sont en bois, et les brides en cuir. Ils vont presque toujours au grand galop, accompagnés d'une meute de chiens, dressés à tenir la bride du cheval lorsque le cavalier met pied à terre. Les chevaux des naturels de l'est n'excèdent jamais la taille moyenne, ce qui vient probablement de ce qu'ils les montent trop jeunes, et qu'ils ne leur donnent presque pas de repos. Quoique ces montagnards possèdent de nombreux troupeaux, ils préfèrent néanmoins la chair des bêtes sauvages qu'ils passent une grande partie de l'année à chasser dans les vallées des Cordilières, et dans les plaines baignées par la Mer Magellanique, où les navigateurs les ont souvent rencontrés. L'arme dont ils se servent pour cet objet, est le *laqui*, dont nous parlerons ci-après, et qu'ils emploient aussi à la guerre. Un

(1) Le père Havestadt en donne la description suivante : « *Quæ vestis in eo consistit, quod sit confecta in formâ rectanguli lati et oblongi instar straguli vel lodicis, in cujus medio est fissura, cui caput immititur, ut deinde ita undequaque defluat, ut totum corpus unâ cum brachiis quantum unus quisque voluerit, cooperiat, defendat, ornet.* »

(2) *In terrâ planâ (los llanos, seu* Ina pire vutan mapu) *domus Indorum sunt stabiles ac fixæ nec ferme differunt à casis pauperum ac ruri degentium Hispanorum : ast intra montes, qui Andes, la Cordiliera, et* pire vutan mapu *vocantur, Indi sedem stabilem non habent, sed vagi locum mutant, quoties id postulat necessitas si nempe deficiunt vel ligna foco vel pecori armentove pascua : neque aliter contra æstum solis aut aëris inclementias, quam variis pellibus in lanceâ vel perticâ suspensis se defendunt, etc.* » Havestadt, Mappa Geographica.

parti d'Orientaux armés de *laquis*, tua quarante Espagnols dans une escarmouche qui eut lieu, en 1767, près de San-Luis de la Punta. Ils attaquent fréquemment les caravanes qui se rendent de Buénos-Ayrès au Chili, et quelquefois même ils livrent au pillage les maisons de campagne des habitants de cette ville (1).

Ils vivent dans des cabanes éparses çà et là dans le pays, et n'ont ni villes ni villages. Les hommes bèchent la terre, et les femmes l'ensemencent, l'arrosent et font la récolte. Ils font rôtir le maïs sous le sable dans un pot de terre, et emploient pour le broyer des pierres ovales, longues de deux pieds, sur lesquelles les femmes l'écrasent avec une autre de huit à dix pouces de longueur. Ils font de sa farine une bouillie épaisse qu'ils assaisonnent de piment et de sel. Ils en mangent aussi les épis bouillis ou rôtis. Ils mangent la chair du cheval et du mulet, mais jamais celle du bœuf qui, disent-ils, leur donne des coliques (2). Leur boisson favorite est la *chicha*, qu'ils extraient ordinairement de maïs mâché par de vieilles femmes, dont la salive produit une espèce de fermentation. Ils en tirent aussi de pommes et de baies sauvages. Ils la boivent dans une espèce de vase d'environ deux pieds et demi de longueur, qui consiste en une tasse à anse d'un côté, et de l'autre en un long bec, creusé en serpentant pour que la liqueur leur coule doucement dans la bouche, par un petit trou percé au fond de la tasse à l'origine de ce canal. Ils prennent leurs repas assis en rond sur la terre, et appuyés sur les coudes. Les hommes sont servis par les femmes. Lorsqu'ils entreprennent un voyage, ou qu'ils vont

---

(1) *Molina*, lib. IV, §. 27.

(2) *Ipsorum autem horum Indorum ordinarius cibus*, dit le père Havestadt, *sunt equi mulique ad equitandum oneraque jam facti inutiles : et plerumque equæ, quibus abundant : comedunt prœtereà guanacos : item ova struthionum*.

M. de la Pérouse observe * que, bien que les baleines abondent sur les côtes, aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule. La nature a accumulé tant de biens sur ce royaume qu'il faudra plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée. La Pérouse dit qu'une nuit les frégates furent environnées de baleines qui nageaient si près qu'elles jetaient l'eau à bord en soufflant.

* Tome II, cap. 3.

à la guerre, ils emportent pour toute provision de la farine de maïs, dans une corne appelée *guampo*, qui est ordinairement suspendue à l'arçon de la selle. Ils la délayent dans de l'eau, et quand l'expédition exige de la célérité, ils mangent et boivent sans s'arrêter.

Les indigènes du Chili sont passionnés pour le jeu et les exercices gimnastiques. Un de leurs jeux, nommé *quichu*, ressemble au trictrac, et un autre, appelé *comican*, est le véritable jeu d'échecs, que les historiens disent leur avoir été connu de tems immémorial. Les deux sexes se livrent aussi au divertissement du *chuca*, qui se joue avec une balle et un bâton.

Ils sont généralement propres, se peignent la tête tous les jours, se la lavent une fois la semaine avec une substance savoneuse extraite de l'écorce du *quillai* (*Smegmadermos*), et se baignent tous les jours, quelque rigoureuse que soit la saison. Les femmes tiennent leurs cabanes très-propres.

En 1724, le gouvernement défendit de leur porter du vin autrement qu'en petite quantité. Avant cette époque, ils avaient coutume de s'enivrer avec celui qu'ils recevaient en échange de leurs marchandises, et assommaient tous les Espagnols qu'ils rencontraient, sans même en excepter les marchands qu'ils logeaient chez eux. Mais depuis qu'on en a restreint la quantité, il ne leur prend plus de ces accès de fureur. « Au reste, » ajoute don Ulloa, « ils sont si fidèles à remplir les conditions des marchés qu'ils concluent, que jamais il ne leur est arrivé de manquer au paiement. C'est une chose admirable que des nations barbares, livrées aux plus grands excès et sans aucune religion, aient des idées si saines sur l'équité et la bonne foi qui doivent régner dans le commerce. »

Les naturels, qui résident dans le voisinage des établissements espagnols, s'arrachent la barbe avec des pinces faites de coquillages. Ils portent une veste qui leur descend jusqu'à la ceinture, une culotte courte et le *poncho* (1) ou manteau des Araucaniens. Ils ne se couvrent la tête et les jambes que lorsqu'ils arrivent dans un terrain rocailleux, ou qu'ils courent à cheval dans les bois. Ils portent alors des sandales faites de courroies ou de jonc, et des brodequins ou gamaches de laine.

---

(1) Morceau d'étoffe de laine, généralement bleu, d'environ trois aunes de long sur deux de large.

Le *poncho* leur sert de couverture pendant la nuit, et de tapis pendant leurs haltes.

Les femmes portent des robes longues de couleur bleue tirant sur le noir, sans manches, ouvertes d'un côté, retenues sous la mamelle par une ceinture, et sur les épaules par deux crochets d'argent adaptés dans des plaques de même métal, de trois ou quatre pouces de diamètre. Elles laissent croître leurs cheveux très-longs par derrière, les tressent, et les coupent courts par devant. Elles portent aux oreilles des plaques d'argent de deux pouces carrés.

Les naturels qui résident au midi de Valdivia, et les Chonos qui habitent la terre ferme de Chiloé, n'ont aucune espèce de vêtement.

Ce sont les femmes qui exécutent tous les travaux, même ceux de l'agriculture, tandis que les hommes sont à dormir ou à courir la campagne à cheval. Elles sont d'une grande propreté, se baignent souvent, se lavent les mains et la figure plusieurs fois par jour, et se nettoient les cheveux avec l'écorce du *Quillay*. (*Smegdudermos Quillay*.) Immédiatement après son accouchement, la femme porte son enfant au ruisseau le plus voisin, s'y plonge avec lui, et reprend ses travaux le lendemain comme s'il ne lui était rien arrivé. On place l'enfant dans un panier ou filet suspendu au toit de la cabane au moyen de cordes. Les femmes redoutent beaucoup les douleurs de l'enfantement, et se font souvent avorter à l'aide de certaines herbes.

Les Araucaniens se croient le seul peuple au monde digne de porter le nom d'hommes. De là vient qu'ils s'appellent *che*, la nation, *aucha*, libre, *reche*, pure. Ils se désignent tous par le nom de *pégni* ou de frères, et le donnent aussi à ceux qui sont nés dans leur pays, de parens étrangers. On les dit bons et hospitaliers les uns à l'égard des autres, et envers les étrangers qui les visitent ou se fixent parmi eux. Ils appelèrent d'abord les Espagnols des *Chiapi* (1), ou vils soldats, et ensuite des *huinca*, ou assassins; et ils flétrirent par la dénomination de *culme huinca*, ou de misérables Espagnols, ceux de leurs compatriotes qui consentirent à vivre sous la loi de ces derniers.

Les Espagnols n'ont jamais pu réduire les naturels d'A-

---

(1) De là vient la dénomination de *Chiapiton*, sous laquelle les Espagnols sont connus dans l'Amérique du Sud.

rauco ou de Tucapel, non plus que ceux qui résident au sud du Biobio jusqu'aux Cordilières.

La Pérouse remarque avec raison que « les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur. La multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique; celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples, de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages; ils marchent avec leurs troupeaux; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang (1); ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis Santiago jusqu'au détroit de Magellan; ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits; ils n'ont plus les mêmes vêtements, et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitants des bords de la Mer-Rouge, qu'avec leurs ancêtres, qui vivaient il y a deux siècles (2). »

Religion. Les Chiliens reconnaissent un Être suprême qu'ils appellent *Pillàn*. Ils le nomment aussi *Guénu Pillàn*, ou esprit du ciel; *Buta-Gen*, ou Grand-Être; *Thalcave*, ou le tonnant; *Vilvemvoé*, créateur de toutes choses; *Vilpépilpoé*, le Tout-Puissant; *Molkgélu*, l'Éternel; *Avnolu*, l'Infini, etc. Pillàn est le grand Toqui du monde invisible, et gouverne à l'aide d'*Apô-Ulmènes* et d'Ulmènes, ou de divinités subalternes, dont la principale est *Epunamum*, dieu de la guerre. Comme Zoroastre, ils croient à l'existence de deux principes, savoir : *Meulen*, divinité bienfesante, amie du genre humain, et *Guécubu*, divinité malfesante, auteur de tous les maux. Tout sur la terre est sous la protection des Ulmènes ou génies, agents de Meulen, divinités des deux sexes; et chaque Araucanien s'imagine qu'un de ces esprits familiers veille sans cesse sur lui. « Je conserve

(1) On m'a assûré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

(2) Voyez le tome II, chap. 3, du voyage de la Pérouse.

encore ma nimphe (*nien cai gni amei malghen*), s'écrient-ils, lorsqu'ils ont réussi dans une entreprise. Persuadés que les êtres célestes n'ont pas besoin des services des hommes, ils ne leur rendent aucun culte extérieur. Ils n'ont ni temples, ni idoles; néanmoins, dans les circonstances difficiles, ils implorent le secours des divinités bienfesantes, et lorsqu'ils sont menacés de quelque calamité ou qu'ils sont sur le point de conclure un traité de paix, ils sacrifient des animaux (1) et brûlent du tabac. Ces peuples cependant sont fort superstitieux; ils croient aux sorciers, aux devins, aux songes, aux apparitions, aux fantômes, et tirent des augures du chant et du vol des oiseaux. Un guerrier araucanien tremble à la vue d'un hibou. Ils croient le corps composé de deux substances essentiellement distinctes, le corps matériel, qu'ils nomment *anca*, et l'âme, *am* ou *pulli*, qu'ils disent être *ancanolu*, incorporel, et *mugealu*, éternel; et, qu'après leur mort, ils sont transportés du côté de l'ouest, au delà des mers, à un endroit nommé *Gulcéman*, ou séjour des hommes au-delà des montagnes. Ils pensent aussi que les esprits des morts reviennent souvent sur la terre, et que ce sont les combats qu'ils livrent à leurs ennemis dans les airs, qui occasionent les tempêtes, le tonnerre et les éclairs.

« Une marque, » dit Frézier, « que les Indiens du Chili » n'ont aucune religion, c'est qu'on n'a jamais trouvé chez » eux ni temples, ni vestiges d'idoles qu'ils aient adorées, » comme on en voit au Pérou..... Il s'en trouve qui croient » à une autre vie, pour laquelle on met à ceux qui meurent » de quoi boire, manger et s'habiller dans le tombeau. Les » femmes demeurent plusieurs jours sur les tombeaux de » leurs maris, à leur faire la cuisine, à leur jeter sur le » corps de la *chichà*, qui est leur boisson, et leur accomodent leur bagage, comme pour faire un voyage de » longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils aient » une idée de la spiritualité de l'âme, ni de son immortalité:

(1) Lorsqu'ils conclurent la paix avec les Espagnols, en 1643, ils tuèrent des lamas, et trempèrent dans leur sang une branche d'un arbre odoriférant nommé *boldu*, que les députés des caciques remirent au général espagnol, marquis de Baydes, en signe de paix. (Voyez l'Exode, chapitre 12, et l'épître de saint Paul aux Hébreux, chap. 9, où une cérémonie semblable se trouve rapportée.)

» ils la regardent comme quelque chose de corporel qui doit » aller au-delà des mers, dans des lieux de plaisirs, où ils » regorgeront de viandes et de boissons, et où ils auront » plusieurs femmes qui ne feront pas d'enfants, et seront » sans cessé occupées à leur préparer de bonne chicha. »

Mariages. La loi de l'*admapu* permet aux Araucaniens d'épouser autant de femmes qu'ils en peuvent acheter. On évite, dans les alliances, les plus proches dégrés de parenté. Le mari enlève sa femme du toit paternel avec une apparence de violence. La première femme, qui est la légitime, s'appelle *unendomo,* et est respectée de toutes les autres. Celles-ci se nomment *inandomo,* ou femmes secondaires.

Médecine. Les Araucaniens ont trois sortes de médecins, 1°. les *ampives*; 2°. les *vileus*, et 3°. les *machis*. Les premiers, dont le nom répond à celui d'empiriques, ne guérissent qu'à l'aide de simples. Les *vileus* ou médecins réguliers, pensent que toutes les maladies contagieuses sont causées par les insectes; et ils appellent pour cette raison les épidémies *cutampiru,* ou maladies vermiculaires. Les machis prétendent que les maladies sérieuses proviennent de sortilèges, et qu'on ne peut les guérir que par des moyens surnaturels. Aussi, quand l'art des médecins a été inutile, on se met entre les mains des *machis*. Leurs enchantements qui ont toujours lieu la nuit se font avec le plus grand appareil.

Les chirurgiens, nommés *gutarve,* soignent les fractures, les dislocations, les blessures et les ulcères. Ils saignent à l'aide d'un cailloux pointu, placé au bout d'un petit bâton. Ils se servent, en guise de seringue, d'une vessie, à laquelle ils adaptent une canule. Les remèdes dont ils font le plus communément usage, sont des émétiques, des cathartiques et des sudorifiques qu'ils extraient en général d'herbes et de plantes.

Cérémonies funèbres. On place le corps du défunt sur la terre, et ses amis et ses parents se rangent autour pour pleurer. Ils l'habillent ensuite de ses plus beaux vêtemens, et le déposent sur une estrade élevée, appelée *pilluay*, près de laquelle les parents et les personnes venues pour les consoler, se réunissent pour pleurer, boire et manger. Cette réunion se nomme *curicahuin*, ou divertissement noir; cette couleur étant le simbole du deuil. Le lendemain, ou peut-être le deuxième ou troisième jour, on emporte processionnellement le corps à l'*eltun,* ou cimetière de la famille, qui se trouve ordinairement dans un bois ou sur une colline. Les

plus proches parents portent le cercueil; une foule de femmes l'accompagnent en pleurant; et une autre, qui suit le cortége, répand des cendres sur la route par où il a passé, pour empêcher son âme de retourner à sa demeure. On enterre ensuite le corps, avec des armes, si c'est celui d'un homme; si c'est une femme, avec quelque instrument propre à son sexe, et l'on dépose à ses côtés des provisions et plusieurs vaisseaux pleins de chicha et de vin, pour son passage dans l'autre monde. On le recouvre ensuite de terre, et on y élève une piramide de pierre sur laquelle on verse de la chicha. Les Indiens croient qu'après cette cérémonie, une vieille femme vient, sous la forme d'une baleine, transporter le défunt aux Champs-Élisées, et qu'arrivé à un passage étroit, il est obligé de payer un péage à une autre méchante vieille femme qui le garde, faute de quoi elle lui arrache un œil (1).

Gouvernement. Le gouvernement des Araucaniens est de forme aristocratique ou féodale. Le pouvoir exécutif réside dans le grand Conseil, ou *butacoyog* ou *aucaco*, qui se compose de trois ordres de chefs subordonnés les uns aux autres, savoir: les *toquis* (2), les *apo-ulmènes* et les *ulmènes*. Les premiers, au nombre de quatre, commandent aux seconds, et ceux-ci aux troisièmes pour tout ce qui regarde les intérêts généraux; mais ils sont indépendants les uns des autres pour tout ce qui concerne leurs vassaux. Les apo-ulmènes gouvernent les provinces, et les ulmènes les

(1) Voici comment le père Havestadt rend compte des cérémonies funèbres des montagnards :

«*Vidimus efferri ad sepulchrum cadaver fratris caciquei Huenchunamcu : pompa funebris erat hæc : præcedebat eques fune ducens equum, in quo jacebat cadaver supinum indutum colobio, et suo* tavilonco *ligatum caput; pileus coriaceus prægrandis, et cupro flavo munitus, jacebat suprà ventrem cadaveris : sequebatur alter eques cum altero equo strato, illo scilicet quo defunctus, dùm esset in vivis, vehi solebat : claudebat agmen tertius eques ex adverso portans agnum. Reliqua multitudo virorum ac mulierum aliâ viâ breviore ad locum sepulturæ antecesserat: ubi occiderunt utrumque equum agnumque; item alias duas equas pro iis, qui funeri assistebant; distribuendo carnem, sebum ac intestina inter præsentes unà cum liberali haustu : pellis autem singulorum equorum equarumque capiti pedibusque adhuc unita, ita extendebatur supra perticas; ut eminus videantur vivi, suisque insistentes pedibus.*» (Mappa Geographica.)

(2) Ce mot vient de *toquin*, qui signifie juger ou commander.

comtés. La marque distinctive des toquis est une hache d'armes en porphire ou en marbre; celle des apo-ulmènes et des ulmènes, des bâtons à tête d'argent, avec cette différence, que les bâtons des apos ont de plus un anneau du même métal vers le milieu. Le *yog* ou assemblée du Conseil se tient ordinairement dans une plaine.

Leur code de lois, appelé *admapu*, ou coutumes du pays, consiste en conventions tacites transmises par tradition.

Lorsque la branche mâle d'un ulmène vient à s'éteindre, ses vassaux ont le droit d'en élire un autre, qui, avant son installation, doit être présenté au toqui de l'*uthul-mapu*, pour que celui-ci puisse donner avis de son élection aux autres chefs et le fasse reconnaître par eux. Les sujets ne paient aucune contribution à leurs chefs, et ne leur doivent de service personnel qu'en tems de guerre.

Lois criminelles. Les crimes punis de la peine capitale sont, la trahison, l'homicide prémédité, l'adultère, le vol d'un objet de prix et la sorcellerie. Un meurtrier peut échapper au supplice en entrant en accommodement avec la famille de sa victime. Le mari a le droit de tuer sa femme, et le père son enfant, sans qu'on leur demande aucun compte de leur conduite. On commence par exposer les sorciers au feu, pour les forcer à découvrir leurs complices, après quoi on les tue à coups de poignard. De moindres crimes entraînent la peine du talion, ce qu'ils appellent *thaulonco*. Le criminel est mis à mort aussitôt sa condamnation. Les ulmènes sont de droit juges de leurs vassaux. Les querelles particulières se décident le plus souvent à coups de poings ou de massues.

Sistème militaire. C'est le grand Conseil qui décide de la paix et de la guerre, et qui nomme le général en chef de l'armée. Les toquis ont le premier droit à ce commandement; mais si on les en juge incapables, on le donne à quelque habile ulmène, et même à un officier de la classe du peuple. Dans la guerre de 1722, l'armée araucanienne était commandée par Villumilla, homme de basse extraction; et dans celle de 1773, son général en chef, Curignancu, était le plus jeune fils de l'ulmène de la province d'Encol. Le vice-toqui, ou lieutenant-général et les officiers de l'état-major sont nommés par le commandant en chef. Lorsque la guerre est résolue, on expédie des messagers, appelés *guerchénis*, aux tribus confédérées, pour leur faire connaître le contingent de guerriers qu'elles ont à fournir.

Les Caciques, qui n'exigent aucun tribut, ne fournissent rien à leurs sujets pour faire la guerre. Chacun se munit d'un petit sac de farine d'orge ou de maïs, et se rend à son poste au son d'une trompe, en corne de bœuf, qu'on entend à deux lieues à la ronde. Leurs armes ordinaires sont des piques, des lances, des dards, des flèches, des massues, des frondes et des lasses de cuir (1); ils portent tous, par-dessus leurs vêtements, des cuirasses, des boucliers et des casques de cuir dur. L'infanterie, appelée *namuntulinco*, est répartie en régiments et en compagnies. Un régiment, fort de mille hommes, se compose de dix compagnies. La cavalerie se place toujours sur les ailes de l'armée; le vice-toqui commande la droite, et un officier expérimenté la gauche; le toqui doit se rendre sur ces points toutes les fois que les circonstances l'exigent. La cavalerie s'avance sur l'ennemi, en escadrons rangés par files de quatre-vingt à cent hommes armés, les uns de piques et de lances fort longues qu'ils manient avec adresse, et les autres de flèches. Si le premier escadron lâche pied, le second prend sa place, et ainsi de suite. Cette manœuvre s'exécute avec une telle promptitude, que l'ennemi s'aperçoit à peine du désordre qu'il a causé dans leurs rangs; c'est ainsi qu'ils parviennent à enfoncer la première ligne de l'armée adverse. Les Araucaniens sont d'excellents cavaliers; ils emploient pour selle, une peau de mouton doublée, qui leur sert aussi pour se coucher; et pour étriers, des sabots de bois carrés. Lorsqu'ils sont forcés à la retraite, ils gagnent les marais ou le bord des lacs; s'ils craignent la surprise, ils élèvent des palissades, ou se retranchent derrière de gros arbres; ils creusent ensuite, au-devant de leurs fortifications, des trous profonds dans lesquels ils plantent des pieux et des épines, et les recouvrent de gazon. Ils emmènent avec eux toutes les femmes blanches qui tombent entre leurs mains, pour en faire leurs compagnes; chacun peut disposer du butin qu'il fait. Les prisonniers sont esclaves jusqu'à ce qu'ils soient échangés ou rançonnés. Autrefois, ils étaient immolés de la manière la plus cruelle, aux mânes de ceux qui avaient péri dans le combat; mais aujourd'hui, ces sortes de sacrifices n'ont lieu que fort rarement.

A la fin de la guerre, il se tient un congrès, appelé par

---

(1) Hérodote rapporte (*Polymnie*), que les anciens Sagartes se servaient aussi à la guerre de cordes semblables.

eux *huincacoyag*, et par les Espagnols *parlamento*. Celui où se concluaient les différents traités avec ces derniers, avait lieu ordinairement sur les confins des deux territoires, dans une vaste plaine située entre les rivières Biobio et Duquéco. Il se trouva, au congrès qui s'assembla après la guerre de 1723, cent trente ulmènes et deux mille hommes.

Sciences et Arts. Les Chiliens n'ont pas, comme les Péruviens, de monuments qui attestent leurs connaissances dans les sciences et les arts. Ils se servent, toutefois, comme leurs voisins, des *quipos*, pour conserver le souvenir des choses. Leurs *balzas* ressemblent aussi, pour la construction, à celles des Péruviens; mais ils ne montrent que peu ou point de connaissances dans les arts mécaniques. Ils fabriquent néanmoins une espèce de poterie mince et légère, quoique forte et élastique. On rapporte, je ne sais avec quel dégré de vérité, qu'après avoir été témoins des terribles effets de la poudre, ils voulurent en connaître la composition. Après bien des recherches inutiles, ils s'imaginèrent qu'elle était faite avec la chair des noirs qui accompagnaient les Espagnols; et pour s'en assûrer, ils prirent un de ces malheureux et le brûlèrent.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils connaissaient l'art d'extraire l'or et l'argent du minerai, en le fesant fondre dans des pots, à l'aide d'un courant d'air.

Leurs instruments tranchants étaient faits d'une espèce de bronze natif qu'on rencontre dans le pays. C'est un mélange naturel de cuivre, de zinc et d'antimoine, appelé *campañil* par les Espagnols.

On croit qu'ils ignoraient l'art de fondre le fer. Ils se servaient néanmoins de ce métal pour armer leurs flèches; mais on présume qu'ils employaient, à cet effet, du fer natif ou météorique, dont on a découvert une masse considérable dans la province de Santiago-del-Estéro, au N. de celle de Cordova.

Le docteur Leighton dit que leurs *ponchos* de laine surpassent, par la finesse du fil, la netteté du tissu, la durée et le brillant des couleurs, et la beauté des dessins, tout ce qu'il a jamais vu en ce genre. Ils l'emportent dans cet art sur leurs voisins plus civilisés. La confection d'un de ces *ponchos* occupe constamment une femme durant deux ans, et le prix en est de cent dollars. Ce sont les femmes qui filent, tissent et teignent tous les vêtements. Leur couleur favorite,

qu'ils extraient des substances végétales, est une espèce d'azur ou de bleu de turquoise.

Pont de Cimbria. Les ponts suspendus du Chili attestent quelques connaissances mécaniques. Ils sont soutenus de la même manière que les ponts en chaînes, construits depuis peu aux États-Unis et en Europe; et il est assez probable qu'ils auront suggéré l'idée de cette nouvelle invention. Un de ces ponts, qui a cent cinquante pieds de long, établi sur une rivière, près de la ville de Santa-Rosa, dans la vallée de Aconcagua, est construit de la manière suivante : deux cables, faits de peau de bœuf tordue en corde, traversent la rivière, dans une direction parallèle, et à six piés de distance l'une de l'autre, et sont retenus de chaque côté par des pieux fourchus de différentes grandeurs, fichés en terre, et consolidés par un grand nombre d'autres pieux. Le dégré de tension nécessaire est donné aux cordes, à l'aide d'une espèce de cabestan. Des cannes d'environ un pouce un quart de diamètre, adaptées dans les tresses de ces cables et à des intervalles très-rapprochés les uns des autres, lui servent de plate-forme. Les passants sont protégés par deux autres cordes qui passent à cinq piés au-dessus des premières, et avec lesquelles elles communiquent par d'autres cordes disposées verticalement, à quatre pieds de distance les unes des autres. Pour en rendre la montée et la descente faciles, on a soin de donner à la plate-forme un plan incliné de chaque côté. Ces sortes de ponts portent un mulet avec sa charge, et sont sûrs quand il ne règne pas un vent violent par lequel ils sont fréquemment rompus.

Le *Canal Indien,* appelé par les Espagnols *salta del agua* (saut de l'eau), est à cinq milles N.-E. de la ville de Santiago. L'eau du Mapocho y est introduite dans un conduit pratiqué sur le revers d'une montagne, et qui la porte de là au nord et au sud, pour la verser ensuite dans la plaine, d'une hauteur presque perpendiculaire de huit cents à mille pieds. Les eaux du conduit méridional font tourner un moulin à moudre. Cet ouvrage est, dit-on, dans le même état, où les Indiens le laissèrent il y a plus de deux siècles et demi.

Division de l'année. L'année des Chiliens commence au 22 décembre, ou immédiatement après le solstice méridional, ce qui fait donner à celui-ci le nom de *thaumathipantu,* ou de tête et queue de l'année. Ils appellent le mois

de juin *udanthipantu*, ou diviseur de l'année, parce qu'il la partage en deux parties égales. L'année nommée *thipantu*, ou le départ, se divise en douze mois de trente jours chacun, dans lesquels on intercalle cinq jours pour compléter l'année tropicale. Les dénominations des mois, appelés *cujen* ou lunes, indiquent les propriétés ou les choses remarquables particulières à chacun d'eux. Par exemple, le mois de Janvier se nomme *avun-cujen*, le mois du fruit;

Février, *cogi-cujen*, le mois de la moisson;

Mars, *glor-cujen*, le mois du maïs;

Avril, *rimu-cujen*, le premier mois du *rimu*.

Mai, *inanrimu-cujen*, le second mois du *rimu*;

Juin, *thor-cujen*, le premier mois de l'écume;

Juillet, *inanthor-cujen*, le second mois de l'écume;

Août, *huin-cujen*, le mois désagréable;

Septembre, *pillel-cujen*, le mois traître;

Octobre, *hueul-cujen*, le premier mois des nouveaux vents;

Novembre, *inanhueul-cujen*, le second mois des nouveaux vents;

Et décembre, *huevun-cujen*, le mois des fruits nouveaux.

Les saisons sont chacune de trois mois. Le printems se nomme *peuggen*, l'été *ucan*, l'automne *gualug*, et l'hiver *puchem*. Ils divisent le jour en douze heures, qu'ils appellent *gliagantu*. Ils partagent les étoiles (*huaglen*) en constellations, nommées *pal* ou *ritho*, et les nomment d'après les étoiles remarquables dont elles se composent; ainsi les pléiades s'appellent *cajupal*, ou la constellation des six; la croix antarctique, *méliritho*, ou la constellation des quatre; la voie lactée, *rupuépeu*, la route fabuleuse. Les planètes ont reçu la dénomination de *gau*, du verbe *gaun*, qui signifie laver. Le ciel se nomme *guénu mapu*, le pays du ciel, et la lune, *cujen mapu*, le pays de la lune. Ils appellent les comètes *chéruvoé*, les croyant causées par des émanations terrestres; une éclipse de soleil *layantu*, et une de la lune *laycujen*, c'est-à-dire, la mort du soleil et de la lune (1).

Éloquence et poésie. L'éloquence étant regardée comme un moyen sûr de parvenir aux honneurs, est, pour les Chiliens, l'objet d'une attention toute particulière. Les discours (*coyagtucan*) de leurs orateurs sont tous dans un stile très-figuré. Les poëtes appelés *gempin*, ou seigneurs de la pa-

(1) *Molina*, lib. II, cap. 6, p. 88 et suiv.

role, suivent les inspirations de leur imagination; et comme les hauts-faits de leurs héros sont le sujet favori de leurs chants, leur poésie est remplie d'images vives et fortes. Les vers sont presque toujours blancs et de huit ou de onze sillabes.

Musique. Frézier dit que les paroles chantées par les Chiliens, n'ont ni rime, ni cadence, et que c'est un chant si peu modulé, que trois notes suffiraient pour l'exprimer tout entier.

Langues. « Les Aborigènes, » dit Molina, « parlent tous le *chili-dugu*, qui est la langue du Chili. Elle est douce, harmonieuse, expressive, régulière, et possède une foule de mots qui expriment avec force non-seulement des objets naturels, mais encore des affections morales et des choses abstraites. » (1)

Gouvernement civil et ecclésiastique des Espagnols. Le Chili était divisé en deux diocèses, Santiago et la Conception, qui étaient suffragants de l'archevêché de Lima. Le premier s'étendait depuis les frontières du Pérou jusqu'à la rivière Maule, et comprenait la province de Cujo, située de l'autre côté des Andes; le second renfermait le reste du Chili avec les îles.

La Cour de l'Inquisition de Lima entretenait un commissaire et plusieurs officiers subalternes au Chili.

Les moines de l'ordre de la Merci furent introduits par Pédro Valdivia, qui y fit venir ensuite, vers l'an 1553, les

---

(1) Nous renvoyons le lecteur à la grammaire et au vocabulaire de la langue chili-dugu, composés par le père Havestadt, et à un essai sur la même langue, annexé à la première édition de la géographie et de l'histoire civile du Chili, par Molina.

Le premier dit, dans son introduction, « *Habet autem lingua chilensis quam plurima omnino præclara, rara et inaudita : unicam nempe declinationem, conjugationem unicam, et utramque perfacilem et obviam : unicum genus, nullum nomen aut verbum anomalum, regulas non nisi universales ac sine exceptione, atque semper eadem vox, paucis literis mutatis, demptis aut adjectis, agit vices et substantivi, et verbi, et adjectivi, et adverbii; adjectisque vel insertis variis et sæpe permultis particulis format omnia et quæcumque sua composita, nec raro sensum integrum et bene longum : unde fit, ut lingua chilensis sit lingua multò facillima, et tametsi barbarorum, non solùm non barbara; sed aliis linguis tanto melior; ut sicuti montes Andes alios montes : ità hæc alias linguas usque eò superemineat.* »

Dominicains et les Franciscains. En 1593, les Jésuites y arrivèrent avec le neveu de leur fondateur, don Martin de Loyola. Deux ans après, les Augustins s'y établirent; et, en 1615, il s'y forma un couvent d'Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu (1).

Le Chili était gouverné par un officier qui était ordinairement lieutenant-général, et recevait le titre de président, gouverneur et capitaine-général. Il relevait immédiatement du roi, si ce n'est en tems de guerre, lorsqu'il recevait des instructions du vice-roi du Pérou. Il commandait l'armée en sa qualité de capitaine-général, et avait sous ses ordres les trois principaux officiers, qui étaient le quartier-maître, le sergent-major et le commissaire, ainsi que les quatre gouverneurs de Valdivia, de Valparaïso, de Chiloé et de Juan-Fernandez. Comme président et gouverneur, il était chargé de l'administration suprême de la justice, et présidait les tribunaux supérieurs de Santiago, dont la juridiction s'étendait à toutes les provinces espagnoles du Chili.

La Cour principale était celle du tribunal de l'Audience ou sénat royal, qui connaissait de toutes les affaires civiles et criminelles. Elle se composait de juges, nommés auditeurs, d'un régent, d'un procureur fiscal et royal, et d'un protecteur des Indiens, tous payés par le gouvernement. Ses jugements étaient sans appel, excepté dans les affaires où la somme en litige excédait 10,000 piastres : alors on avait droit d'appel au conseil suprême des Indes.

Les autres Cours étaient celles des finances, de la Cruzada, des terres vacantes, et le consulat ou tribunal de commerce. Les provinces étaient administrées par des préfets, autrefois appelés corrégidors, et depuis sous-délégués, à la nomination du gouverneur, dont ils étaient secrétaires. Ils exerçaient leur juridiction dans les affaires civiles et militaires, et ne touchaient que des émoluments d'office.

---

(1) Voyez Ovaglie, lib. VII, *del principio, e progressi che ha fatti la fede nel regno del Cile*, et Bern. Havestadt, *Pars sept. « Primo anno* 1751, *fuit major copia infantium Baptismo initiatorum personarumque qui ritu catholico contraxerunt matrimonium : sacro lavacro tincti sunt bis mille, centum et triginta; juncti autem matrimonio octingenti; inter quos numerantur sex et viginti* Toparchæ *seu* caciquei *virgâ et baculo insignes; et alii viginti quatuor jure ac authoritate tales. Erectæ item triginta pluresque prægrandes cruces, etc. »*

Chaque chef-lieu de province avait une municipalité ou *cabildo,* composée de plusieurs membres, nommés *régidores,* dont les charges étaient à vie; savoir : un procureur, un alcade provincial ou juge forensique, un alguasil ou premier schérif et deux consuls, bourguemestres ou alcades. Ces derniers étaient choisis annuellement par le cabildo, dans le corps de la noblesse, et connaissaient, en première instance, des affaires civiles et criminelles.

Armée. L'Espagne entretenait autrefois, sur pied, un corps de cinq cents hommes, pour garnir la place de Valparaïso, le fort de la Conception et ceux de la frontière, savoir : Arauco, Santa-Juana, Puren, los Angélès, Tucapel et Yumbel. Il y avait un mestre-de-camp ou commandant-général, un sergent-major, pour maintenir la discipline, qui résidait à Yumbel, le fort le plus central; un commissaire-général de la cavalerie, qui se tenait à Arauco, où il commandait en l'absence du mestre-de-camp; et un inspecteur-général de l'armée qui fesait son séjour à la Conception. Au commencement du dix-huitième siècle, la force armée, qui avait jusqu'alors consisté en deux mille hommes, fut réduite à cinq cents.

Les deniers des caisses de Santiago et de la Conception ne suffisant pas à l'entretien de l'armée, on envoyait, tous les ans, de Lima, un *situado,* ou supplément de 100,000 piastres en argent comptant, et l'autre en habillements et marchandises. Valdivia recevait aussi, tous les ans, un secours de 70,000 écus.

Le gouverneur Augustin de Jauregui ordonna, en 1777, la formation d'une milice régulière, composée d'hommes d'élite, et qui devait se tenir prête, au premier signal, à prendre les armes. Il créa aussi une milice de ville, divisée en compagnies d'une centaine d'hommes, et commandées par des commissaires ayant rang de colonels. Cette dernière formait les recrues pour la milice régulière. En 1792, il y avait, au Chili, quinze mille huit cent cinquante-six hommes de milices et de troupes réglées, savoir : dix mille deux cent dix-huit dans l'évêché de Santiago, et cinq mille six cent trente-huit dans celui de la Conception. Les troupes réglées consistaient en mille neuf cent soixante-seize hommes, répartis en deux compagnies d'artillerie, neuf de cavalerie, y compris les dragons de la reine, en garnison à Santiago; le reste se composait d'infanterie.

Agriculture. Tous les auteurs qui ont écrit sur le Chili,

ont parlé de la grande fertilité de son territoire, mais la plupart diffèrent sur la quantité de son produit. Frézier l'estime de 60 à 80 pour un. « La vallée d'Aconcagua, dit-il, est fameuse pour la quantité prodigieuse de blé qu'on en tire tous les ans. La terre y donne ordinairement de 60 à 80 pour un (1). Don Ulloa évalue son produit à 100 pour un (2).

La Pérouse, en parlant du sol de la Conception (3), le moins fertile de tout le Chili, dit que le blé y rapporte 60 pour un; que la vigne y produit avec la même abondance, et que les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression. Le produit moyen des provinces du centre, suivant Molina, est de 60 à 70, et celui des contrées maritimes de 40 à 50 pour un, mais les parties où les récoltes sont plus assûrées sont les provinces situées entre les 24° et 34° de latitude. M. Bland estime le produit du froment, dans les terres à grains au sud d'Aconcagua, à environ cinquante boisseaux pour un de semence. Les vallées produisent beaucoup de blé, d'orge, de chanvre et de lin. L'olivier croît partout et donne une excellente huile. La canne à sucre y réussit bien, ainsi que le coton, et on y cultive la vigne avec succès, particulièrement dans les districts situés au sud de la rivière Itata.

A l'arrivée des Espagnols, les Chiliens cultivaient une grande quantité de maïs, mais ils ne connaissaient pas le blé, l'orge, l'avoine, les pois, les choux, les radis, les ognons, le chanvre, le lin, et les fruits les plus estimés en Europe. Mais aujourd'hui, dit Ovaglie, ils viennent en abondance et dans la perfection au Chili, où l'on trouve toutes les graines et les plantes que les Espagnols ont originairement importées en Amérique.

Plusieurs particuliers du Chili possèdent des propriétés qui s'étendent des Andes à la mer, l'espace de cent milles de longueur sur vingt ou trente de largeur; il y en a qui nourrissent de neuf à dix mille têtes de bétail. Le marquis la Reyna retire de ses troupeaux seuls, un revenu annuel de 25,000 dollars.

---

(1) Tome I, pag. 132 et 203.
(2) *Viag.*, tom. III, part. 2, lib. 2, cap. 5.
(3) Tom. II, pag. 70.

Origine des Chiliens. Il paraît, d'après les recherches de Molina, que ce pays portait le nom de Chili (1) long-tems avant l'arrivée des Espagnols, car les colons qui allèrent peupler l'archipel d'Ancud, plusieurs siècles auparavant, avaient appelé ces îles *Chilhue*, ce qui signifie district ou province du Chili. Les indigènes nomment aussi leur pays *Chili-Mapu*, ou terre du Chili, et leur langue *chili-dugu*, ou langue du Chili.

---

(1) Voyez *Barcia*, *Origen de los Indios*, *lib. IV*, § 10. *De los Frisios*, *i si poblaron en Chile*, *i otras partes de Indias*, *Madrid*, 1729; et *Garcilasso de la Véga* (tome I, lib. VII, cap. 10), qui dit que le mot *chile* signifie froid, que c'était le nom de la vallée, et qu'il a été depuis étendu à tout le pays.

En 1539, tandis que Valdivia poursuivait ses découvertes vers le sud-est, il entendit parler d'un roi nommé *Lucengolma*, qui avait mis sur pied 200,000 hommes pour faire la guerre à un de ses voisins; qu'il possédait une île où s'élevait un temple que desservaient 2,000 prêtres; et qu'au-delà de ce royaume se trouvait le pays des Amazones, dont la reine se nommait *Guanomilla*, ou Paradis d'or; mais, observe l'historien Ciéça de Léon (cap. 103), aucune de ces choses n'a été découverte.

Don Ulloa rapporte qu'en 1738 ou 1739, un navigateur espagnol nommé *Pédro Le Gu*, s'était rendu pour la pêche aux îles de Juan-Fernandez. Il avait réparti tous les gens de son équipage dans des canots et avait placé trois Indiens dans chacun. Un jour, un de ces canots disparut et ne revint pas. Le Gu le crut perdu; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il le retrouva peu après à Valparaïso, à 100 lieues de Juan-Fernandez, avec les Indiens qui le montaient! Fatigués de la pêche sur les côtes d'une île déserte, ils s'étaient décidés à gagner le Chili avec leurs rames, et n'ayant de l'eau et des provisions que pour un seul jour, par une mer orageuse et toujours agitée. « On pourrait citer, » dit don Ulloa, « une foule d'autres exemples de ce genre pour prouver combien les Indiens et les autres nations non civilisées s'exposent facilement à des entreprises aussi hardies. » Il est donc vraisemblable que c'est ainsi que les trajets de mer plus ou moins longs ont été exécutés lorsque l'Amérique a été peuplée la première fois. Il est moins difficile et moins dangereux de passer des îles Canaries à celles de Barlovento, que de Juan-Fernandez à Valparaïso. La distance de l'Ile de Fer à la Martinique est de 800 lieues; mais les canots peuvent aller de l'une à l'autre en toute sûreté, car la mer qui les sépare est si tranquille, qu'on lui a donné le nom de *Golfo de las Damas*, ou golfe des Dames *.

* Ulloa, *Noticias Americanas; Entretenimiento Vigesimo Segundo.*

Molina observe que l'origine des premiers habitants du Chili, comme celle des autres peuples de l'Amérique, est enveloppée d'une profonde obscurité, et qu'ils n'ont ni traditions, ni monuments d'antiquité (1), qui facilitent la solution d'une question si intéressante. Les Chiliens prétendent que leur pays a été peuplé par des nations venues de l'ouest; et il est très-probable, ajoute cet historien, que, « tandis que l'Amérique septentrionale recevait des habitants du nord-ouest, les pays méridionaux de l'Asie en envoyaient à cette partie du Nouveau-Monde, dont les indigènes sont d'un caractère doux comme les Asiatiques du sud, et peu empreints de la férocité des Tartares. Leur langue, aussi bien que celle des Indous, est harmonieuse et abondante en voyelles. L'influence du climat peut faire subir des modifications à une langue, mais jamais elle ne produira un changement complet dans son caractère primitif. Il paraît hors de doute que le Chili a été peuplé dans l'origine par une seule nation, attendu que tous ses habitants, quelque indépendants qu'ils fussent les uns des autres, parlaient la même langue, et se ressemblaient par une complexion d'un brun rougeâtre, et par la régularité de leurs traits, qu'ils ne défiguraient jamais pour se rendre plus beaux, ou se donner un air plus formidable. Lorsqu'on considère l'harmonie et la richesse de leur langue, on est naturellement porté à conclure, que les Chiliens d'autrefois ont dû être beaucoup plus avancés dans la civilisation que ne le sont ceux de nos jours, où que du moins ils sont les restes d'une grande et illustre nation, détruite par une de ces révolutions phisiques et morales, si communes sur notre globe. Leur langue est si riche que, suivant l'opinion de ceux qui la connaissent bien, un dictionnaire complet formerait un fort gros volume. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle n'a ni verbes ni noms irréguliers; les règles grammaticales en sont si régulières, que la théorie de la langue peut s'acquérir en peu de jours. Le chilien diffère du langage de tous les autres peuples de l'Amérique par les mots et par la construc-

(1) On rencontre dans les plaines et sur la plupart des montagnes, une pierre plate circulaire en granit ou en porphire, de cinq à six pouces de diamètre, avec un trou au centre. L'abbé Molina pense que c'était la massue des anciens Chiliens, et que le trou était destiné à recevoir le manche.

fut dès-lors regardé comme la limite méridionale de l'empire des Incas (1).

(1) G. de la Véga, *Coment. real.*, Ire. part., lib. VII, cap. 18, 19 et 20.

L'abbé Molina prétend que c'est la rivière Rapel, et non le Maulli, comme le dit la Véga, qui servit de limite entre les possessions des Péruviens et celles des Purumaucas; que ce peuple belliqueux habitait le pays situé entre ces deux rivières, et qu'il n'est pas probable que les vainqueurs occupassent le territoire des vaincus. En effet, ajoute le même historien, l'on y voit encore les ruines d'un fort de construction péruvienne, sur une hauteur escarpée, non loin de la rivière Cachapoal, qui, avec le Tinguiririca, forme le Rapel. *(Molina, Saggio Sulla Storia Civile del Chile, Bologne, 1782.)*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU TOME DIXIÈME.

